3 1761 07830176 9

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/petitcarmeserm00mass

PETIT CARÊME

SERMONS

ET MORCEAUX CHOISIS

YPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

174p

PETIT CARÊME

SERMONS

ET MORCEAUX CHOISIS

DE

MASSILLON

PRÉCÉDÉS DE SON ÉLOGE

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

RUE JACOB, 56

—

1866

112668
27/5/11

BX
1756
M33P52
1966

ÉLOGE

DE

JEAN-BAPTISTE MASSILLON,

ÉVÊQUE DE CLERMONT.

Jean-Baptiste Massillon naquit à Hières, en Provence, en 1663 [1]. Il eut pour père un citoyen pauvre de cette petite ville. L'obscurité de sa naissance, qui ajoute tant à l'éclat de son mérite personnel, doit être le premier trait de son éloge; et l'on peut dire de lui comme de cet illustre Romain qui ne devait rien à ses aïeux : *Videtur ex se natus*, « Il n'a été fils que de lui-même. » Mais non-seulement son humble origine honore infiniment sa personne, elle honore encore plus le gouvernement éclairé qui, en l'allant chercher au milieu du peuple pour le placer à la tête d'un des plus grands diocèses du royaume, a bravé le préjugé, assez commun même de nos jours, que la Providence n'a pas destiné aux grandes places le génie qu'elle a fait naître aux derniers rangs. Si les distributeurs des dignités ecclésiastiques n'avaient pas eu la sagesse, ou le courage, ou le bonheur d'oublier quelquefois cet apophthegme de la vanité humaine, le clergé de France eût été privé de la gloire dont il est aujourd'hui si flatté, de compter l'éloquent Massillon parmi ses évêques.

Ses humanités finies, il entra dans l'Oratoire à l'âge de dix-sept ans [2]. Résolu de conserver ses travaux à l'Église, il préféra, aux liens indissolubles qu'il aurait pu prendre dans quelqu'un de ces ordres religieux si étrangement multipliés parmi nous, les engagements libres que l'on contracte dans une congrégation à laquelle le grand Bossuet a donné ce rare éloge, *que tout le monde y obéit sans que personne*

[1] Le 24 juin, de François Massillon, notaire, et d'Anne Marin. L'auteur voulant, comme il en convient lui-même, relever d'autant plus le mérite personnel de son héros, semble donner à croire qu'il était né dans les dernières classes du peuple : exagération oratoire, dont il eût mieux fait de se dispenser. (*Note de l'édition de* 1810, publiée par A. A. Renouard.)

[2] Le 10 octobre 1681. Il y étudia en théologie sous le père Quiqueran de Beaujeu, qui a été ensuite évêque de Castres. (*Note de l'édition de* 1810.)

y commande. Massillon conserva jusqu'à la fin de sa vie le plus tendre et le plus précieux souvenir des leçons qu'il avait reçues, et des principes qu'il avait puisés dans cette société vraiment respectable, qui, sans intrigue, sans ambition, aimant et cultivant les lettres par le seul désir d'être utile, s'est fait un nom distingué dans les sciences sacrées et profanes; qui, persécutée quelquefois, et presque toujours peu favorisée[1] de ceux même dont elle aurait pu espérer l'appui, a fait, malgré ce fatal obstacle, tout le bien qu'il lui était permis de faire, et n'a jamais nui à personne, même à ses ennemis; enfin qui a su dans tous les temps (ce qui la rend encore plus chère aux sages) pratiquer la religion sans petitesse, et la prêcher sans fanatisme.

Les supérieurs de Massillon jugèrent bientôt, par ses premiers essais, de l'honneur qu'il devait faire à leur congrégation. Ils le destinèrent à la chaire; mais ce ne fut que par obéissance qu'il consentit à remplir leurs vues : lui seul ne prévoyait pas la célébrité dont on le flattait, et dont sa soumission et sa modestie allaient être récompensées. Il est des talents pleins de confiance qui reconnaissent, comme par instinct, l'objet que la nature leur destine, et qui s'en emparent avec vigueur; il en est d'humbles et de timides, qui ont besoin d'être avertis de leurs forces, et qui, par cette naïve ignorance d'eux-mêmes, n'en sont que plus intéressants, plus dignes qu'on les arrache à leur obscurité modeste, pour les présenter à la renommée, et leur montrer la gloire qui les attend.

Le jeune Massillon fit d'abord tout ce qu'il put pour se dérober à cette gloire. Déjà il avait prononcé par pure obéissance, étant encore en province, les oraisons funèbres de M. de Villeroy, archevêque de Lyon, et de M. de Villars, archevêque de Vienne. Ces deux discours, qui n'étaient, à la vérité, que le coup d'essai d'un jeune homme, mais d'un jeune homme qui annonçait déjà ce qu'il fut depuis, eurent le plus brillant succès. L'humble orateur, effrayé de sa réputation naissante, et craignant, comme il le disait, *le démon de l'orgueil*, résolut de lui échapper pour toujours, en se vouant à la retraite la plus profonde, et même la plus austère. Il alla s'ensevelir dans l'abbaye de Septfonds, où l'on suit la même règle qu'à la Trappe, et il y prit l'habit. Pendant son noviciat, le cardinal de Noailles adressa à l'abbé de Septfonts, dont il respectait la vertu, un mandement qu'il venait de publier. L'abbé, plus religieux qu'éloquent, mais conser-

[1] Il faut excepter ces derniers temps, où l'autorité ecclésiastique et séculière a rendu plus de justice à cette congrégation. (*Note de d'Alembert.*)

vant encore, au moins pour sa communauté, quelque reste d'amour-propre, voulut faire au prélat une réponse digne du mandement qu'il avait reçu. Il en chargea le novice ex-oratorien, et Massillon le servit avec autant de succès que de promptitude. Le cardinal, étonné de recevoir de cette Thébaïde un ouvrage si bien écrit, ne craignit point de blesser la vanité du pieux abbé de Septfonts, en lui demandant qui en était l'auteur. L'abbé nomma Massillon, et le prélat lui répondit qu'il ne fallait pas qu'un si grand talent, suivant l'expression de l'Écriture, demeurât *caché sous le boisseau*. Il exigea qu'on fît quitter l'habit au jeune novice, lui fit reprendre celui de l'Oratoire, et le plaça dans le séminaire de Saint-Magloire à Paris [1], en l'exhortant à cultiver l'éloquence de la chaire, et en se chargeant, disait-il, *de sa fortune*, que les vœux du jeune orateur bornaient à celle des apôtres, c'est-à-dire au nécessaire le plus étroit, et à la simplicité la plus exemplaire.

Ses premiers sermons produisirent l'effet que ses supérieurs et le cardinal de Noailles avaient prévu [2]. A peine commença-t-il à se montrer dans les églises de Paris, qu'il effaça presque tous ceux qui brillaient alors dans cette carrière. Il avait déclaré qu'*il ne prêcherait pas comme eux;* non par un sentiment présomptueux de sa supériorité, mais par l'idée, aussi juste que réfléchie, qu'il s'était faite de l'éloquence chrétienne. Il était persuadé que si le ministre de la parole divine se dégrade en annonçant d'une manière triviale des véri-

[1] En 1696.

[2] C'est dans les sermons que Massillon est au-dessus de tout ce qui l'a précédé et de tout ce qui l'a suivi, par le nombre, la variété et l'excellence de ses productions. Un charme d'élocution continuel, une harmonie enchanteresse un choix de mots qui vont tous au cœur ou qui parlent à l'imagination ; un assemblage de force et de douceur, de dignité et de grâce, de sévérité et d'onction; une intarissable fécondité de moyens, se fortifiant tous les uns par les autres; une surprenante richesse de développements; un art de pénétrer dans les plus secrets replis du cœur humain, de manière à l'étonner et à le confondre, d'en détailler les faiblesses les plus communes de manière à en rajeunir la peinture, de l'effrayer et de le consoler tour à tour, de tonner dans les consciences et de les rassurer, de tempérer ce que l'Évangile a d'austère par tout ce que la pratique des vertus a de plus attrayant; l'usage le plus heureux de l'Écriture et des Pères; un pathétique entraînant, et par-dessus tout un caractère de facilité qui fait que tout semble valoir davantage, parce que tout semble avoir peu coûté : c'est à ces traits réunis que tous les juges éclairés ont reconnu dans Massillon un homme du très-petit nombre de ceux que la nature fit éloquents; c'est à ces titres que ceux même qui ne croyaient pas à sa doctrine ont cru du moins à son talent, et qu'il a été appelé le Racine de la chaire et le Cicéron de la France. (LA HARPE.)

tés communes, il manque aussi son but en croyant subjuguer, par des raisonnements profonds, des auditeurs qui, pour la plupart, ne sont guère à portée de le suivre; que si tous ceux qui l'écoutent n'ont pas le bonheur d'avoir des lumières, tous ont un cœur où le prédicateur doit aller chercher ses armes; qu'il faut dans la chaire montrer l'homme à lui-même, moins pour le révolter par l'horreur du portrait, que pour l'affliger par la ressemblance; et qu'enfin, s'il est quelquefois utile de l'effrayer et de le troubler, il l'est encore plus de faire couler ces larmes douces, bien plus efficaces que celles du désespoir.

Tel fut le plan que Massillon se proposa, et qu'il remplit en homme qui l'avait conçu, c'est-à-dire en homme supérieur. Il excelle dans la partie de l'orateur qui seule peut tenir lieu de toutes les autres, dans cette éloquence qui va droit à l'âme, mais qui l'agite sans la renverser, qui la consterne sans la flétrir, et qui la pénètre sans la déchirer. Il va chercher au fond du cœur ces replis cachés où les passions s'enveloppent, ces sophismes secrets dont elles savent si bien s'aider pour nous aveugler et nous séduire. Pour combattre et détruire ces sophismes, il lui suffit presque de les développer; mais il les développe avec une onction si affectueuse et si tendre, qu'il subjugue moins qu'il n'entraîne, et qu'en nous offrant même la peinture de nos vices, il sait encore nous attacher et nous plaire. Sa diction, toujours facile, élégante et pure, est partout de cette simplicité noble, sans laquelle il n'y a ni bon goût, ni véritable éloquence; simplicité qui, étant réunie dans Massillon à l'harmonie la plus séduisante et la plus douce, en emprunte encore des grâces nouvelles; et, ce qui met le comble au charme que fait éprouver ce style enchanteur, on sent que tant de beautés ont coulé de source, et n'ont rien coûté à celui qui les a produites. Il lui échappe même quelquefois, soit dans les expressions, soit dans les tours, soit dans la mélodie si touchante de son style, des négligences qu'on peut appeler heureuses, parce qu'elles achèvent de faire disparaître non-seulement l'empreinte, mais jusqu'au soupçon du travail. C'est par cet abandon de lui-même que Massillon se faisait autant d'amis que d'auditeurs; il savait que plus un orateur paraît occupé d'enlever l'admiration, moins ceux qui l'écoutent sont disposés à l'accorder, et que cette ambition est l'écueil de tant de prédicateurs, qui, chargés, si on peut s'exprimer ainsi, des intérêts de Dieu même, veulent y mêler les intérêts si futiles de leur vanité. Massillon pensait, au contraire, que c'est un plaisir bien vide *d'avoir affaire*, suivant l'expression de Montaigne, *à*

des gens qui nous admirent toujours et fassent place, surtout dans ces moments où il est si doux de s'oublier soi-même pour ne s'occuper que des êtres faibles et malheureux qu'on doit instruire et consoler. Il comparait l'éloquence étudiée des prédicateurs profanes à ces fleurs dont les moissons se trouvent si souvent étouffées, et qui, très-agréables à la vue, sont très-nuisibles à la récolte.

On s'étonnait comment un homme voué par état à la retraite pouvait connaître assez bien le monde pour faire des peintures si vraies des passions, et surtout de l'amour-propre. *C'est en me sondant moi-même*, disait-il avec candeur, *que j'ai appris à tracer ces peintures.* Il le prouva d'une manière aussi énergique qu'ingénue, par l'aveu qu'il fit à un de ses confrères, qui le félicitait sur ses sermons. *Le diable*, répondit-il, *me l'a déjà dit plus éloquemment que vous.*

Massillon tirait un autre avantage de cette éloquence de l'âme, dont il faisait un si heureux usage. Comme il parlait la langue de tous les états en parlant au cœur de l'homme, tous les états couraient à ses sermons; les incrédules mêmes voulaient l'entendre; ils trouvaient souvent l'instruction où ils n'étaient allés chercher que l'amusement, et revenaient quelquefois convertis, lorsqu'ils n'avaient cru sortir qu'en accordant ou en refusant leurs éloges. C'est que Massillon savait descendre pour eux au seul langage qu'ils voulussent écouter, à celui d'une philosophie purement humaine en apparence, mais qui, trouvant ouvertes toutes les portes de leur âme, préparait les voies à l'orateur pour s'approcher d'eux sans effort et sans résistance, et pour s'en rendre vainqueur avant même de les avoir combattus.

Son action était parfaitement assortie au genre d'éloquence qu'il avait embrassé. Au moment où il entrait en chaire, il paraissait vivement pénétré des grandes vérités qu'il allait dire; les yeux baissés, l'air modeste et recueilli, sans mouvements violents et presque sans gestes, mais animant tout par une voix touchante et sensible, il répandait dans son auditoire le sentiment religieux que son extérieur annonçait; il se faisait écouter avec ce silence profond qui loue encore mieux l'éloquence que les applaudissements les plus tumultueux. Sur la réputation seule de sa déclamation, le célèbre Baron voulut assister à un de ses discours; et s'adressant, au sortir du sermon, à un ami qui l'accompagnait : *Voilà*, dit-il, *un orateur, et nous ne sommes que des comédiens.*

Bientôt la cour désira de l'entendre, ou plutôt de le juger. Il pa-

rut[1], sans orgueil comme sans crainte, sur ce grand et dangereux théâtre : son début y fut des plus brillants, et l'exorde du premier discours qu'il y prononça est un des chefs-d'œuvre de l'éloquence moderne. Louis XIV était alors au comble de sa puissance et de sa gloire, vainqueur et admiré de toute l'Europe, adoré de ses sujets, enivré d'encens, et rassasié d'hommages. Massillon prit pour texte le passage de l'Écriture qui semblait le moins fait pour un tel prince, *Bienheureux ceux qui pleurent*, et sut tirer de ce texte un éloge du monarque d'autant plus neuf, plus adroit et plus flatteur, qu'il parut dicté par l'Évangile même, et tel qu'un apôtre l'aurait pu faire. « Sire, dit-il au roi, si le monde parlait ici à Votre Majesté, il « ne lui dirait pas : *Bienheureux ceux qui pleurent*. Heureux, « vous dirait-il, ce prince qui n'a jamais combattu que pour vaincre; « qui a rempli l'univers de son nom; qui, dans le cours d'un règne « long et florissant, jouit avec éclat de tout ce que les hommes ad- « mirent, de la grandeur de ses conquêtes, de l'amour de ses peu- « ples, de l'estime de ses ennemis, de la sagesse de ses lois.... Mais, « sire, l'Évangile ne parle pas comme le monde. » L'auditoire de Versailles, tout accoutumé qu'il était aux Bossuet et aux Bourdaloue, ne l'était pas à une éloquence tout à la fois si fine et si noble; aussi excita-t-elle dans l'assemblée, malgré la gravité du lieu, un mouvement involontaire d'admiration[2]. Il ne manquait à ce morceau, pour en rendre l'impression plus touchante encore, que d'avoir été prononcé au milieu des malheurs qui suivirent nos triomphes, et lorsque le monarque, qui pendant cinquante années n'avait eu que

[1] Dans l'Avent de 1699.

[2] « . . . . Le lecteur sera bien aise de trouver ici ce qui arriva la première fois que Massillon prêcha (à Paris, dans l'église de Saint-Eustache) son fameux sermon du *Petit nombre des Élus* : il y eut un endroit où un transport de saisissement s'empara de tout l'auditoire; presque tout le monde se leva à moitié, par un mouvement involontaire; le murmure d'acclamation et de surprise fut si fort, qu'il troubla l'orateur, et ce trouble ne servit qu'à augmenter le pathétique de ce morceau; le voici.

« Je suppose que c'est ici votre dernière heure, etc. »

Cette figure, la plus hardie qu'on ait jamais employée, et en même temps la plus à sa place, est un des plus beaux traits d'éloquence qu'on puisse lire chez les nations anciennes et modernes; et le reste du discours n'est pas indigne de cet endroit si saillant : de pareils chefs-d'œuvre sont très-rares. (VOLTAIRE, article *Éloquence* de l'Encyclopédie.

Massillon prononça une seconde fois ce Sermon dans la chapelle de Versailles; le même trait excita la même commotion, que partagea Louis XIV; et l'on vit l'orateur couvrir son front de ses mains, et rester muet pendant quelques instants. (M. GENCE.)

des succès, ne répandait plus que des larmes. Si jamais Louis XIV a entendu un exorde plus éloquent, c'est peut-être celui d'un religieux missionnaire qui, paraissant pour la première fois devant lui, commença ainsi son discours : « Sire, je ne ferai point de compliment « à Votre Majesté, je n'en ai point trouvé dans l'Évangile. »

La vérité, même lorsqu'elle parle au nom de Dieu, doit se contenter de frapper à la porte des rois, et ne doit jamais la briser. Massillon, persuadé de cette maxime, n'imita point quelques-uns de ses prédécesseurs, qui, soit pour déployer leur zèle, soit pour le faire remarquer, avaient prêché la morale chrétienne dans le séjour du vice avec une dureté capable de la rendre odieuse, et d'exposer la religion au ressentiment de l'autorité orgueilleuse et offensée. Notre orateur fut toujours ferme, mais toujours respectueux, en annonçant à son souverain les volontés de celui qui juge les rois; il remplit la mesure de son ministère, mais il ne la passa jamais; et le monarque, qui aurait pu sortir de sa chapelle mécontent de la liberté de quelques autres prédicateurs, ne sortit jamais des sermons de Massillon que *mécontent de lui-même*. C'est ce que le prince eut le courage de dire en propres termes à l'orateur; éloge le plus grand qu'il pût lui donner, mais que tant d'autres, avant et depuis Massillon, n'ont pas même désiré d'obtenir, plus jaloux de renvoyer des juges satisfaits que des pécheurs convertis.

Des succès si multipliés et si éclatants eurent leur effet ordinaire; ils firent à Massillon des ennemis implacables, surtout parmi ceux qui se regardaient comme ses rivaux, et qui, voulant que la parole divine ne fût annoncée que par eux, se croyaient apparemment dispensés de prêcher d'exemple contre l'envie. Leur ressource était de fermer la bouche, s'il était possible, à un concurrent si redoutable; mais ils n'y pouvaient réussir qu'en accusant sa doctrine; et, sur ce point délicat, Massillon ne laissait pas même de prétexte à leurs dispositions charitables. Il était, à la vérité, membre d'une congrégation dont les opinions étaient alors fort attaquées; plusieurs de ses confrères avaient été, par ce pieux motif, adroitement écartés de la chaire de Versailles. Mais les sentiments de Massillon, exposés chaque jour à la critique d'une cour attentive et scrupuleuse, n'offraient pas même le nuage le plus léger aux yeux clairvoyants de la haine; et son orthodoxie irréprochable était le désespoir de ses ennemis. Déjà l'Église et la nation le nommaient à l'épiscopat. L'envie, presque toujours aveugle sur ses vrais intérêts, aurait pu, avec une politique plus raffinée, envisager cette dignité comme un honnête moyen

d'enfouir les talents de Massillon, en le reléguant à cent lieues de Paris et de la cour : elle ne porta pas si loin sa dangereuse pénétration, et ne vit dans l'épiscopat qu'une récompense brillante dont il lui importait de priver l'orateur qui en était digne. Elle fit, pour y réussir, un dernier effort, et jouit du triste avantage d'obtenir au moins un succès passager; elle calomnia les mœurs de Massillon, et trouva facilement, suivant l'usage, des oreilles prêtes à l'entendre, et des âmes prêtes à la croire. Le souverain même (tant le mensonge est habile à s'insinuer auprès des monarques les plus justes) fut sinon convaincu, au moins ébranlé; et ce même prince, qui avait dit à Massillon [1] qu'*il voulait l'entendre tous les deux ans*, sembla craindre de donner à une autre Église l'orateur qu'il s'était réservé pour lui.

Louis XIV mourut; et le régent, qui honorait les talents de Massillon, et qui méprisait ses ennemis, le nomma à l'évêché de Clermont [2]; il voulut de plus que la cour l'entendît encore une fois, et l'engagea à prêcher un carême devant le roi, alors âgé de neuf ans.

Ces sermons, composés en moins de trois mois, sont connus sous le nom de *Petit Carême* [3]. C'est peut-être, sinon le chef-d'œuvre,

[1] Carême de 1704. Ce fut à la fin de ce Carême que Louis XIV dit publiquement à Massillon : « J'ai entendu dans ma chapelle plusieurs prédi-« cateurs dont j'ai été très-satisfait; mais en vous écoutant, j'ai été mé-« content de moi-même. Je veux vous entendre désormais tous les deux « ans. » La jalousie et l'intrigue s'opposèrent avec succès à une si juste préférence; et Massillon ne reparut plus dans la chaire de Versailles durant les onze dernières années de Louis le Grand. (MAURY, *Essai sur l'éloquence, de la chaire*, chap. XIII.

[2] Le 7 novembre 1717.

[3] Le *Petit Carême*, prononcé en 1718 devant Louis XV, est composé dans le dessein de traiter de toutes les vertus et de tous les vices, dans leurs rapports avec les hommes chargés de commander aux autres hommes; et ce beau plan, que Massillon sut adapter si bien aux circonstances, est parfaitement rempli. La dignité du ministère évangélique est heureusement tempérée par cette onction paternelle que permettait l'âge du prince à qui l'orateur parlait, et qu'on ne retrouve que dans les lettres de Fénelon au duc de Bourgogne. Toutes les vérités importantes sont exposées ici avec un courage qui n'en dissimule rien, et revêtues d'un charme qui ne permet pas de les repousser. En un mot, si la raison elle-même, si cette faculté souveraine, émanée de l'intelligence éternelle, voulait apparaître aux hommes sous les traits les plus capables de la faire aimer, et leur parler le langage le plus persuasif, il faudrait, je crois, qu'elle prît les traits et le langage de l'auteur du *Petit Carême*, ou de celui de *Télémaque*. (LA HARPE.

« Cette séduisante innovation du *Petit Carême* eut en chaire, et a « même conservé à la lecture, un succès prodigieux. L'éloquent évêque de « Clermont devait exciter un si vif enthousiasme par la nouveauté de cette

au moins le vrai modèle de l'éloquence de la chaire. Les grands sermons du même orateur peuvent avoir plus de mouvement et de véhémence: l'éloquence du *Petit Carême* est plus insinuante et plus sensible; et le charme qui en résulte augmente encore par l'intérêt du sujet, par le prix inestimable de ces leçons simples et touchantes qui, destinées à pénétrer avec autant de douceur que de force dans le cœur d'un monarque enfant, semblent préparer le bonheur de plusieurs millions d'hommes, en annonçant au jeune prince qui doit régner sur eux, tout ce qu'ils ont droit d'en attendre. C'est là que l'orateur met sous les yeux des souverains les écueils et les malheurs du rang suprême; la vérité fuyant les trônes, et se cachant pour les princes mêmes qui la cherchent; la confiance présomptueuse que peuvent leur inspirer les louanges même les plus justes; le danger presque égal pour eux de la faiblesse qui n'a point d'avis, et de l'orgueil qui n'écoute que le sien; le funeste pouvoir de leurs vices pour

« création oratoire, par le charme et l'onction d'une éloquence paternelle, « par l'habileté avec laquelle il se prévalut de l'innocence d'un enfant roi, « que rien n'offense, parce qu'on ne peut lui reprocher aucun tort, et « fit entendre à la cour, pour la première fois, les vérités les plus hardies, « par une censure indirecte, et alors tres-applaudie, du règne précédent, « surtout par le mérite éminent d'un style naturel et enchanteur, plein « d'inventions heureuses et de la plus belle poésie des livres saints, sans être « jamais trop chargé d'imagination; d'un style qui rappelait souvent celui « de Racine, apprécié si tard et à la même époque dans *Athalie;* d'un « style, si je n'ose dire sublime, du moins vraiment oratoire, et dont le tissu, « dans le *Petit Carême*, mais beaucoup plus encore dans les grandes com- « positions de Massillon, fait admirer sans cesse une pureté de goût, une « élégance continue, une brillante simplicité, une abondance, une variété « de ton, enfin une magie de couleur et une richesse d'harmonie si ra- « vissantes, ou plutôt si glorieusement uniques dans la prose française, que « notre littérature ne nous offre rien de plus ressemblant à l'élocution pom- « peuse et magnifique de Cicéron. »

Après avoir fait ce magnifique éloge du *Petit Carême*, le cardinal Maury, par une singulière contradiction, ajoute, : « Les gens du monde, étonnés de « lire de prétendus sermons avec tant de charme, et les gens de lettres, « qui étaient ravis de cette morale hardie, mais qui appréciaient bien « mieux encore le grand talent de l'écrivain, ne cessaient de prôner et de « recommander ce nouveau genre d'éloquence sacrée, en invitant les jeunes « orateurs à prendre pour modèle le *Petit Carême*, qu'ils lisaient et goûtaient « beaucoup plus que le *Grand Carême* du même auteur. Mais, en se bor- « nant même à ce genre de mérite littéraire, ils auraient dû observer, pour « l'intérêt du bon goût, que les amplifications, les redondances, le vide ou « le retour fréquent des mêmes idées, les cadres communs et monotones des « plans, les faibles développements trop souvent substitués aux mouvements « de l'éloquence, mettent ce recueil vanté au-dessous des autres ouvrages de « Massillon. »

corrompre, avilir et perdre toute une nation ; la détestable gloire des princes conquérants, si cruellement achetée par tant de sang et tant de larmes; l'Être suprême enfin, placé entre les rois oppresseurs et les peuples opprimés, pour effrayer les rois et venger les peuples. Tel est l'objet de ce *Petit Carême*, digne d'être appris par tous les enfants destinés à régner, et d'être médité par tous les hommes chargés de gouverner le monde. Quelques censeurs sévères ont néanmoins reproché à ces excellents discours un peu d'uniformité et de monotonie [1]. Ils n'offrent guère, dit-on, qu'une vérité à laquelle l'orateur s'attache et revient toujours, la bienfaisance et la bonté que les grands et les puissants du siècle doivent aux petits et aux faibles, à ces hommes que la nature a créés leurs semblables, que l'humanité leur a donnés pour frères, et que le sort a fait naître malheureux. Mais, sans examiner la justice de ce reproche, cette vérité est si consolante pour tant d'hommes qui gémissent et qui souffrent, si précieuse dans l'institution d'un jeune roi, si nécessaire sur-

[1] « Un des caractères de Massillon, dit la Harpe, est de revenir un peu sur la même idée; mais il l'étend, ce me semble, sans l'affaiblir; et c'est un des priviléges de l'art oratoire. Massillon ne retourne pas sa pensée avec une recherche pénible, comme Sénèque; il la développe comme Cicéron sous toutes les faces, de manière à en multiplier les effets : c'est la lumière d'un diamant, dont le mouvement multiplie les rayons. Ce peut être un mérite, et c'en est un dans les grands sujets de spéculation philosophique et politique, dans une histoire, où il faut mener le lecteur sur une longue route en exerçant toujours sa pensée, de jeter la sienne comme un trait rapide; et c'est ce qu'ont fait Tacite et Montesquieu. Mais l'éloquence, ordinairement renfermée dans un seul objet, et chargée d'en tirer tout ce qui est possible, peut user de tous les moyens de le faire valoir; et d'autant plus qu'elle parle souvent au cœur, qui ne fait pas autant de cas de la concision que l'esprit. Il a même des idées dont l'imagination aime à se nourrir longtemps, toutes communes qu'elles sont; et ce sont celles dont elle ne peut atteindre les bornes, parce qu'elles touchent à l'infini : le temps, par exemple, et les révolutions qu'il amène, la rapidité de la vie, et la succession des âges. Un philosophe aura bientôt dit que tout est passager et périssable ici-bas; mais un orateur chrétien, qui a pour but de frapper fortement ses auditeurs de cette pensée, et de les transporter au delà de cette vie, peut s'arrêter longtemps sur cet objet : et s'il le traite comme Massillon, s'il attache à chaque circonstance un sentiment ou une image; surtout si, en enchérissant toujours sur lui-même, et s'échauffant dans son abondance, il va jusqu'à ce degré d'enthousiasme qui enfante le sublime, il ne mérite que de l'admiration; et je ne crois pas que vous refusiez la vôtre à l'un des morceaux où Massillon a le plus signalé son étonnante fécondité d'expression. C'est dans le sermon sur la Mort, prêché à la cour, qu'il s'adresse ainsi à ses auditeurs, en leur reprochant de n'y pas songer assez :

« Sur quoi donc vous rassurez vous, » etc.

tout à faire entendre aux oreilles endurcies des courtisans qui l'environnent, que l'humanité doit bénir l'orateur qui en a plaidé la cause avec tant de persévérance et d'intérêt. Des enfants peuvent-ils se plaindre qu'on parle trop longtemps à leur père du besoin qu'ils ont de lui, et du devoir que la nature lui fait de les aimer?

La même année où furent prononcés ces discours, Massillon entra dans l'Académie française [1]. L'abbé Fleury, qui le reçut en qualité de directeur, lui donna, entre autres éloges, celui d'avoir su se mettre à la portée du jeune roi dans les instructions qu'il lui avait destinées. « Il semble, lui dit-il, que vous ayez voulu imiter le prophète, « qui, pour ressusciter le fils de la Sunamite, se rapetissa, pour ainsi « dire, en mettant sa bouche sur la bouche, ses yeux sur les yeux, « et ses mains sur les mains de l'enfant, et qui, après l'avoir ainsi ré- « chauffé, le rendit à sa mère plein de vie. »

Ce même discours du directeur offre un second trait, aussi édifiant que remarquable. Massillon venait d'être sacré évêque : aucune place à la cour, aucune affaire, aucun motif enfin, ou, si l'on veut, aucun prétexte ne pouvait le retenir loin de son troupeau. L'abbé Fleury, observateur inexorable des canons, ne vit, en recevant son nouveau confrère, que les devoirs rigoureux que l'épiscopat lui imposait; les devoirs de l'académicien disparurent entièrement à ses yeux ; loin d'inviter le récipiendaire à l'assiduité, il ne l'exhorta qu'à une absence éternelle ; et, ce qui rendait le conseil plus sévère encore, il le revêtit de la forme obligeante des regrets les plus fortement exprimés : « Nous prévoyons avec douleur, lui dit-il, que nous allons vous per- « dre POUR JAMAIS, et que la loi INDISPENSABLE de la résidence va vous « enlever sans retour à nos assemblées ; nous ne pouvons plus espérer « de vous voir que dans les moments où quelque affaire FACHEUSE « VOUS ARRACHERA MALGRÉ VOUS à votre Église. »

Ce conseil fut d'autant plus efficace, que celui qui le recevait se l'était déjà donné lui-même. Il partit pour Clermont, et n'en revint plus que pour des causes indispensables, et par conséquent très-rares. Il donna tous ses soins au peuple heureux que la Providence lui avait confié. Il ne crut pas que l'épiscopat, qu'il avait mérité par ses succès dans la chaire, fût pour lui une dispense d'y monter encore, et que, pour avoir été récompensé, il dût cesser d'être utile. Il consacrait avec tendresse à l'instruction des pauvres ces mêmes talents tant de fois accueillis par les grands de la terre, et préférait aux brayants élo-

[1] Il fut reçu le 23 février 1719, à la place de l'abbé de Louvois.

ges des courtisans l'attention simple et recueillie d'un auditoire moins brillant et plus docile. Les plus éloquents peut-être de ses sermons sont les conférences [1] qu'il faisait à ses curés. Il leur prêchait les vertus dont ils trouvaient en lui l'exemple, le désintéressement, la simplicité, l'oubli de soi-même, l'ardeur active et prudente d'un zèle éclairé, bien différente de ce fanatisme qui ne prouve que l'aveuglement du zèle, qui en rend même la sincérité très-douteuse. Une sage modération était en effet son caractère dominant. Il se plaisait à rassembler à sa maison de campagne des oratoriens et des jésuites; il les accoutumait à se supporter mutuellement, et presque à s'aimer; il les faisait jouer ensemble aux échecs, et les exhortait à ne se faire jamais

[1] L'auteur de l'Éloge confond ici les Conférences avec les Discours synodaux, qui effectivement furent prononcés par Massillon, évêque, dans les synodes ou assemblées annuelles des curés de son diocèse. On sait qu'il fit les Conférences pour le séminaire de Saint-Magloire, dans sa jeunesse, lorsqu'il était encore oratorien; et ce fut ce qui commença sa réputation. (*Note de l'édition de* 1810.)

Nous avons encore de Massillon des *Paraphrases de psaumes*, où il a répandu les richesses d'une diction aussi poétique que l'original, et les sentiments d'une humilité pénitente et résignée dont ces psaumes sont remplis. On y a joint des *Discours synodaux*, instructions particulièrement adressées aux curés de son diocèse, et dont le ton, toujours aussi simple que le sujet le comporte, se ressent toujours de cette élégance naturelle à l'auteur, et qui ne l'abandonne jamais, même dans les détails familiers où les circonstances l'obligeaient d'entrer. La célébrité de son nom a fait recueillir aussi jusqu'aux mandements qu'il publiait à propos des événements publics qui exigent de l'Église des prières et des actions de grâce. Nous avons eu de nos jours, en ce genre, des morceaux qui étaient de véritables ouvrages, remarquables par un talent qui apparemment n'avait pas eu jusque-là d'autres occasions de se manifester. Ceux de Massillon sont d'un homme qui n'a point de réputation à acquérir, et qui n'a rien à dire que ce qui est de son sujet; ils sont la plupart aussi courts qu'une lettre, et ne contiennent que ce qui est nécessaire. Mais ce qu'il nous a laissé de plus intéressant après ses sermons, ce sont ses *Conférences :* il appelle ainsi des discours adressés aux jeunes ecclésiastiques qu'il dirigeait dans le séminaire de Saint-Magloire, dont il était supérieur. Ces excellents discours sont encore de véritables sermons, qui ne diffèrent guère des autres que parce qu'ils se rapportent tous à un même ordre de la société : et ce que le *Petit Carême* est pour les grands et les rois, les *Conférences* le sont pour les ministres de l'Église. Massillon n'a nulle part déployé davantage ce sévère amour de la vérité et du devoir, qui a tant honoré en lui son ministère. Il paraît sentir que l'honneur du clergé intéresse le sien, et il n'en est que zélateur plus ardent des maximes qu'il est chargé de lui prêcher, et censeur plus inflexible des abus, des désordres, des vices qui les contredisent. Le moindre de ces abus est d'abord l'inutilité à laquelle semblent se vouer ceux qui n'ont embrassé l'état ecclésiastique que pour en recueillir les avantages. (LA HARPE.)

de guerre plus sérieuse. L'esprit de conciliation dont sa conduite était la preuve, et sa manière de penser bien connue sur le scandale de toutes les querelles théologiques, fit désirer au gouvernement qu'il essayât de rapprocher le cardinal de Noailles de ceux qui accusaient la doctrine de ce pieux archevêque; mais l'impartialité qu'il montra dans cette négociation produisit son effet naturel, celui de mécontenter les deux partis. En vain il leur représenta que des hommes destinés par état à prêcher l'Évangile à leurs frères ne devaient pas commencer par en violer un des principaux préceptes, celui de l'union et de la paix; que leurs divisions déjà si fâcheuses sur l'*amour de Dieu*, ne les dispensaient pas de l'*amour du prochain;* que ces disputes étaient à la fois, et pour les faibles un sujet de scandale, et pour les incrédules un sujet de triomphe, peu réel, à la vérité, mais toujours affligeant par l'avantage apparent qu'ils en tirent. Ces sages remontrances furent sans effet, et il apprit, par sa propre expérience, qu'il est souvent moins difficile de ramener des mécréants que de concilier ceux qui auraient tant d'intérêt de se réunir pour les confondre.

Vivement pénétré des vraies obligations de son état, Massillon remplit surtout le premier devoir d'un évêque, celui qui le fait chérir et respecter de l'incrédulité même, le devoir ou plutôt le plaisir si doux de l'humanité et de la bienfaisance. Il réduisit à des sommes très-modiques ses droits épiscopaux, qu'il aurait entièrement abolis, s'il n'avait cru devoir respecter le patrimoine de ses successeurs, c'est-à-dire leur laisser de bonnes actions à faire. Il fit porter en deux ans vingt mille livres à l'Hôtel-Dieu de Clermont. Tout son revenu appartint aux pauvres. Son diocèse en conserve le souvenir après plus de trente années, et sa mémoire y est honorée tous les jours de la plus éloquente oraison funèbre, des larmes de cent mille malheureux.

Il avait joui, dès son vivant, de cette oraison funèbre qu'il ne peut plus entendre. Dès qu'il paraissait dans les rues de Clermont, le peuple se prosternait autour de lui en criant : *Vive notre père!* Aussi ce vertueux prélat disait-il souvent que ses confrères ne sentaient pas assez quel degré de considération et d'autorité ils pouvaient tirer de leur état; que ce n'était ni par le faste, ni par une dévotion minutieuse, qu'ils pouvaient se rendre chers à l'humanité et redoutables à ceux qui l'oppriment, mais par ces vertus dont le cœur du peuple est le juge, et qui, dans un ministre de la vraie religion, retracent à tous les yeux l'Être juste et bienfaisant dont il est l'image.

Parmi les aumônes immenses qu'il a faites, il en est qu'il a cachées

avec le plus grand soin, non-seulement pour ménager la délicatesse des particuliers malheureux qui les recevaient, mais pour épargner quelquefois à des communautés entières le sentiment, même le plus mal fondé, d'inquiétude et de crainte que ces aumônes pouvaient leur causer. Un couvent nombreux de religieuses était sans pain depuis plusieurs jours; elles étaient résolues de périr plutôt que d'avouer cette affreuse misère, dans la crainte qu'on ne supprimât leur maison, à laquelle elles étaient bien plus attachées qu'à leur vie. L'évêque de Clermont apprit en même temps et leur indigence extrême, et le motif de leur silence. Pressé de leur donner des secours, il craignit de les alarmer en paraissant instruit de leur état; il envoya secrètement à ces religieuses une somme très-considérable, qui assurait leur subsistance jusqu'à ce qu'il eût trouvé moyen d'y pourvoir par d'autres ressources; et ce ne fut qu'après la mort de Massillon qu'elles connurent le bienfaiteur à qui elles étaient si redevables.

Non-seulement il prodiguait sa fortune aux indigents; il les assistait encore, avec autant de zèle que de succès, de son crédit et de sa plume. Témoin, dans ses visites diocésaines, de la misère sous laquelle gémissaient les habitants de la campagne, et son revenu ne suffisant pas pour donner du pain à tant d'infortunés qui lui en demandaient, il écrivit à la cour en leur faveur; et, par la peinture énergique et touchante qu'il faisait de leurs besoins, il obtenait, ou des secours pour eux, ou des diminutions considérables sur les impôts. On assure que ses lettres sur cet objet intéressant sont des chefs-d'œuvre d'éloquence et de pathétique, supérieurs encore aux plus touchants de ses sermons : et quels mouvements en effet ne devait pas inspirer à cette âme vertueuse et compatissante le spectacle de l'humanité souffrante et opprimée?

Plus il respectait sincèrement la religion, plus il avait de mépris pour les superstitions qui la dégradent, et de zèle pour les détruire. Il abolit, non sans peine, des processions très-anciennes et très-indécentes, que la barbarie des siècles d'ignorance avait établies dans son diocèse, qui travestissaient le culte divin en une mascarade scandaleuse, et auxquelles les habitants de Clermont couraient en foule, les uns par une dévotion stupide, les autres pour tourner cette farce religieuse en ridicule. Les curés de la ville, craignant la fureur du peuple, d'autant plus attaché à ces pieuses comédies qu'elles sont plus absurdes, n'osaient publier le mandement qui défendait ces processions. Massillon monta en chaire, publia son mandement lui-

même, se fit écouter d'un auditoire tumultueux qui aurait insulté tout autre prédicateur, et jouit, par cette victoire, du fruit de sa bienfaisance et de sa vertu.

Il mourut comme était mort Fénelon, et comme tout évêque doit mourir, sans argent et sans dettes. Ce fut le 28 septembre 1742 que l'Église, l'éloquence et l'humanité firent cette perte irréparable.

Un événement assez récent, et bien fait pour toucher les cœurs sensibles, prouve combien la mémoire de Massillon est précieuse, non-seulement aux indigents dont il a essuyé les larmes, mais à tous ceux qui l'ont connu. Il y a quelques années qu'un voyageur qui se trouvait à Clermont désira de voir la maison de campagne où le prélat passait la plus grande partie de l'année. Il s'adressa à un ancien grand vicaire, qui, depuis la mort de l'évêque, n'avait pas eu la force de retourner à cette maison de campagne, où il ne devait plus retrouver celui qui l'habitait. Le grand vicaire consentit néanmoins à satisfaire le désir du voyageur, malgré la douleur profonde qu'il se préparait en allant revoir des lieux si tristement chers à son souvenir. Ils partirent donc ensemble, et le grand-vicaire montra tout à l'étranger. « Voilà, lui disait-il les larmes aux yeux, l'allée où ce digne prélat se « promenait avec nous... voilà le berceau où il se reposait en faisant « quelques lectures... voilà le jardin qu'il cultivait de ses propres « mains... » Ils entrèrent ensuite dans la maison ; et quand ils furent arrivés à la chambre où Massillon avait rendu les derniers soupirs : « Voilà, dit le grand vicaire, l'endroit où nous l'avons perdu ; » et il s'évanouit en prononçant ces mots. La cendre de Titus et de Marc-Aurèle eût envié un pareil hommage.

On a aussi souvent comparé Massillon à Bourdaloue, qu'on a comparé Cicéron à Démosthène, ou Racine à Corneille : ces sortes de parallèles, féconde matière d'antithèses, prouvent seulement qu'on a plus ou moins le talent d'en faire. Nous nous interdirons sans regret ces lieux communs, et nous nous bornerons à une seule réflexion. Lorsque Bourdaloue parut, la chaire était encore barbare, disputant, comme le dit Massillon lui-même, ou de bouffonnerie avec le théâtre, ou de sécheresse avec l'école. L'orateur jésuite fit le premier parler à la religion un langage digne d'elle ; il fut solide, vrai, et surtout d'une logique sévère et pressante. Si celui qui entre le premier dans une carrière a bien des épines à arracher, il jouit aussi d'un grand avantage, c'est que les pas qu'il y fait sont plus marqués, et dès lors plus célébrés que ceux de tous ses successeurs. Le public, accoutumé à voir régner longtemps Bourdaloue, qui avait été le pre-

mier objet de son culte, est demeuré longtemps persuadé qu'il ne pouvait avoir de rival, surtout lorsque Massillon vivait, et que Bourdaloue, du fond de son tombeau, n'entendait plus le cri de la multitude en sa faveur. Enfin, la mort, qui amène la justice à sa suite, a mis les deux orateurs à leur place; et l'envie, qui avait ôté à Massillon la sienne, peut la lui rendre maintenant, sans avoir à craindre qu'il en jouisse. Nous nous abstiendrons pourtant de lui donner une prééminence que des juges graves lui contesteraient : la plus grande gloire de Bourdaloue est que la supériorité de Massillon soit encore disputée; mais, si elle pouvait être décidée en comptant le nombre des lecteurs, Massillon aurait tout l'avantage : Bourdaloue n'est guère lu que des prédicateurs ou des âmes pieuses; son rival est dans les mains de tous ceux qui lisent; et il nous sera permis de dire ici, pour mettre le comble à son éloge, que le plus célèbre écrivain de notre nation et de notre siècle [1] fait des sermons de ce grand orateur une de ses lectures les plus assidues; que Massillon est pour lui le modèle des prosateurs, comme Racine est celui des poëtes; et qu'il a toujours sur la même table le *Petit Carême* [2] à côté d'*Athalie*.

[1] Voltaire vivait encore quand cet Éloge a été lu à l'Académie.

[2] Voltaire a rendu à Massillon une autre espèce d'hommage en empruntant plusieurs fois ses idées, et les faisant passer dans des poésies dont elles ne sont pas les moindres ornements. Massillon avait dit dans son *Petit Carême*, en traçant les caractères d'un bon prince :

« Les pères raconteront à leurs enfants le bonheur qu'ils eurent de vivre sous un si bon maître; ceux-ci le rediront à leurs neveux, et dans chaque famille ce souvenir, conservé d'âge en âge, deviendra comme un monument domestique élevé dans l'enceinte des murs paternels, qui perpétuera la mémoire d'un si bon roi dans tous les siècles. »

Le vieillard expirant
De ce prince à son fils fait l'éloge en pleurant.
Le fils, éternisant des images si chères,
Raconte à ses neveux le bonheur de leurs pères;
Et ce nom, dont la terre aime à s'entretenir,
Est porté par l'amour aux siècles à venir.

Ailleurs, voulant prouver que la nature a ménagé pour toutes les créatures des moyens de jouissance, le poëte a dit :

L'aigle fier et rapide, aux ailes étendues,
Suit l'objet de sa flamme élancé dans les nues.
Dans l'ombre des vallons le taureau bondissant
Cherche en paix sa génisse, et paît en mugissant.
Au retour du *printemps*, la douce Philomèle
Attendrit par ses *chants* sa compagne fidèle;
Et, du sein des buissons, le moucheron léger
Se mêle, en bourdonnant, aux insectes de l'air.

Si l'on voulait cependant chercher entre ces deux orateurs illustres une espèce de parallèle, on pourrait dire, avec un homme d'esprit, que Bourdalone étant plus raisonneur et Massillon plus touchant, un sermon excellent à tous égards serait celui dont Bourdaloue aurait fait le premier point, et Massillon le second. Peut-être un discours plus parfait encore serait celui où ils ne paraîtraient pas ainsi l'un après l'autre, mais où leurs talents fondus ensemble se pénétreraient, pour ainsi dire, mutuellement, et où le dialecticien serait en même temps pathétique et sensible.

Nous ne devons pas dissimuler qu'on accuse en général tous les sermons de notre éloquent académicien du même défaut que son *Petit Carême :* c'est de n'offrir souvent dans la même page qu'une même idée, variée, il est vrai, par toutes les richesses que l'expression peut fournir, mais qui, ne sauvant pas l'uniformité du fonds,

De son être content, qui d'entre eux s'inquiète
S'il est une autre espèce ou plus ou moins parfaite ?...

Vous allez reconnaître tous ces détails dans un morceau où Massillon, comme en cent autres endroits, n'a fait qu'analyser supérieurement des vérités de morale et de sentiment communes à tous les hommes, de quelque religion qu'ils soient ; et ce n'est pas de ses avantages celui qui a le moins contribué à lui valoir partout des lecteurs. Ici son dessein est de développer une des preuves morales de l'immortalité de l'âme, employée par plusieurs philosophes, et fondée sur ce que tout homme, quelque heureux qu'il puisse être ici-bas, a toujours l'idée et le besoin d'un bonheur plus grand, où il ne peut jamais atteindre sur la terre. On sent bien que c'est aux athées et aux matérialistes qu'il s'adresse, et aucun écrivain ne les a plus éloquemment combattus.

« Si tout doit finir avec nous, etc. » Voy. le sèrm. *Vérité d'un avenir.*

Ce que dit Massillon du vide que toutes les choses humaines laissent dans le cœur de l'homme a été différemment exprimé, et avec des conséquences différentes, par les philosophes et les poëtes de tous les temps, depuis Lucrèce, Sénèque, Juvénal, jusqu'à Pascal, Corneille et Addison. Ce dernier, dans la tragédie de Caton, fait raisonner ce stoïcien patriote précisément comme notre orateur : il lui fait dire, dans cet admirable monologue que Voltaire a imité plutôt que traduit :

Oui, Platon, tu dis vrai, notre âme est immortelle :
C'est un Dieu qui lui parle, un Dieu qui vit en elle.
Et d'où viendrait, sans lui, ce grand pressentiment,
Ce dégoût des faux biens, cet horreur du néant?
Vers des siècles sans fin je sens que tu m'entraînes ;
Du monde et de mes sens je vais briser les chaînes,
Et m'ouvrir, loin d'un corps dans la fange arrêté,
Les portes de la vie et de l'éternité.

Ce sentiment, que l'on retrouve partout, n'est pas, il est vrai, une démonstration métaphysique ; mais c'est ce qu'on appelle, en philosophie, une probabilité morale, qui est près de l'évidence. (LA HARPE.)

laissent un peu de lenteur dans la marche. On a fait la même critique de Sénèque, mais avec bien plus de justice. Sénèque, uniquement jaloux d'étonner son lecteur par la profusion d'esprit dont il l'accable, le fatigue d'autant plus, qu'on sent qu'il s'est fatigué lui-même par un étalage si fastueux de ses richesses, et qu'il ne les montre avec tant de luxe qu'après les avoir ramassées avec effort : Massillon, toujours rempli du seul intérêt de son auditeur, semble ne lui présenter en plusieurs manières la vérité dont il veut le convaincre, que par la crainte qu'il a de ne la pas graver assez fortement dans son âme; et non-seulement on lui pardonne ces douces et tendres redites, mais on lui sait gré du motif touchant qui les multiplie ; on sent qu'elles partent d'un cœur qui éprouve le plaisir d'aimer ses semblables, et dont la sensibilité vive et profonde a besoin de se répandre.

Il est étonnant que le clergé de France, qui possédait un orateur si éminent, ne l'ait pas nommé une seule fois pour prêcher dans ses assemblées ; il ne le désira jamais, et laissa à des talents médiocres et ambitieux cette petite gloire dont il n'avait pas besoin. Il fut même choisi rarement pour être membre de l'assemblée, et consentait sans peine, disait-il, que les prélats moins attachés que lui à la résidence eussent recours à cet honnête moyen de s'en dispenser. L'indifférence que les confrères de l'évêque de Clermont paraissaient lui marquer n'était ni projetée de leur part, ni même volontaire. C'était l'ouvrage obscur de quelques hommes en place, qui, par des motifs dignes d'eux, écartaient sourdement Massillon des yeux de la cour, non comme un sujet intrigant, car ils le connaissaient trop bien pour lui faire cette injure, mais comme un prélat illustre et respecté, dont la supériorité, vue de trop près, aurait pu jeter un éclat que les hommes puissants et bornés n'aiment en aucun genre. Quelle perte néanmoins pour un tel auditoire, que celle d'un prédicateur tel que Massillon ! Quel sujet de discours plus intéressant, que d'avoir à parler aux princes de l'Église assemblés, des augustes devoirs que leur dignité leur impose; des yeux de tout un peuple fixés sur eux, et des grands exemples qu'il en attend ; du droit que la sainteté de leur caractère, et surtout celle de leur vie, peut leur donner, pour faire entendre la vérité aux rois, et pour porter au pied du trône le cri si souvent repoussé de l'innocent et du pauvre? Croyait-on que Massillon fût indigne de traiter un si grand sujet, ou craignait-on plutôt qu'il ne le traitât avec trop d'éloquence?

Ce grand orateur prononça, soit avant que d'être évêque, soit de-

puis qu'il le fut devenu, quelques oraisons funèbres, dont le mérite fut éclipsé par celui de ses sermons. S'il n'avait pas dans le caractère cette inflexibilité qui annonce la vérité avec rudesse, il avait cette candeur qui ne permet pas de la déguiser. A travers les louanges qu'il accorde dans ces discours, soit à la bienséance, soit même à la justice, le jugement secret qu'il porte au fond de son cœur sur celui qu'il est chargé de célébrer, échappe, sans qu'il y pense, à sa franchise naturelle, et surnage, pour ainsi dire, malgré lui; et l'on sent en le lisant qu'il est tel de ses héros dont il aurait fait plus volontiers l'histoire que l'éloge.

Il lui était arrivé une seule fois de manquer de mémoire en prêchant[1] : trompé par le dégoût léger que cet accident lui donna, il pensait qu'il y aurait beaucoup plus d'avantage à lire les sermons qu'à les réciter. Nous osons n'être pas de son avis; la lecture forcerait l'orateur, ou à se priver de ces grands mouvements qui sont l'âme de la chaire, ou à rendre ces mouvements ridicules, en y donnant un air d'apprêt et d'exagération qui détruirait le naturel et la vérité. Massillon semble avoir senti lui-même que le mérite le plus propre à séduire dans un discours oratoire, est qu'il paraisse débité sur-le-champ, et sans qu'aucune trace de préparation s'y laisse apercevoir; car lorsqu'on lui demandait quel était celui de ses sermons qu'il croyait le meilleur, il répondait : *Celui que je sais le mieux.*

Quoique voué à l'éloquence chrétienne par goût et par devoir, il s'était quelquefois, par délassement, exercé sur d'autres objets : on assure qu'il a laissé une Vie manuscrite du *Corrége.* Il ne pouvait choisir pour sujet de ses éloges un peintre dont les talents fussent plus analogues aux siens : car il était (qu'on nous pardonne cette expression) le Corrége des orateurs. On peut ajouter que, comme le Corrége s'était formé lui-même en se traçant une nouvelle route après les Raphaël et les Titien, Massillon, qui s'était aussi ouvert dans la chaire une carrière nouvelle, aurait pu dire, en se comparant aux autres orateurs, ce que disait le Corrége en voyant les tableaux des autres artistes : *Et moi aussi je suis peintre.*

L'Académie, qui l'a possédé si peu, n'a pas laissé de sentir vivement sa perte. Elle a du moins eu la consolation de le voir dignement remplacé : M. le duc de Nivernois a été son successeur.

[1] Massillon, prêchant devant Louis XIV, resta un moment sans se rappeler la suite de son discours : « Remettez-vous, mon père, lui dit le roi ; « il est bien juste de nous laisser goûter les belles et utiles choses que vous « nous dites. » (*Dict. historique*, Paris, 1810, tome XI, page 282.)

AVIS DE L'AUTEUR.

Ces Sermons ne sont que des entretiens particuliers faits pour l'instruction du roi (Louis XV) avant sa majorité, et pour les personnes de la cour, qui composaient seules l'auditoire de la chapelle du château des Tuileries, quand ces discours y furent prononcés.

SERMON

POUR

LA FÊTE DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

DES EXEMPLES DES GRANDS.

Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel.

Celui que vous voyez est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs en Israël.

LUC., C. 2, V. 34.

SIRE,

Telle est la destinée des rois et des princes de la terre, d'être établis pour la perte comme pour le salut du reste des hommes; et quand le ciel les donne au monde, on peut dire que ce sont des bienfaits ou des châtiments publics que sa miséricorde ou sa justice prépare aux peuples.

Oui, Sire, en ce jour heureux où vous fûtes donné à la France, et où, porté dans le temple saint, le pontife vous marqua, sur les autels, du signe sacré de la foi, il fut vrai de dire de vous : Cet enfant auguste vient de naître pour la perte comme pour le salut de plusieurs.

Jésus-Christ lui-même, prenant possession aujourd'hui, dans le temple, de sa nouvelle royauté, n'est pas exempt de cette loi. Il est vrai que ses exemples, ses miracles, et sa doctrine, qui vont assurer le salut à tant de brebis d'Israël, ne deviendront une occasion de chute et de scandale pour le reste des Juifs, que par l'incrédulité qui les rendra plus inexcusables; et qu'ainsi le même Évangile, qui sera le salut et la rédemption des uns, sera la ruine et la condamnation des autres.

Heureux les princes et les grands, si leur sainteté toute seule était, pour les hommes corrompus, une occasion de censure et de scandale; et si leurs exemples, comme ceux de Jésus-Christ, ne devenaient l'écueil et la condamnation du vice, qu'en le rendant plus inexcusable, en devenant l'appui et le modèle de la vertu!

Ainsi, mes frères, vous que la Providence a élevés au-dessus des autres hommes; et vous surtout, Sire, vous que la main de Dieu, protectrice de cette monarchie, a comme retiré du milieu des ruines et des débris de la maison royale, pour vous placer sur nos têtes; vous qu'il a rallumé comme une étincelle précieuse dans le sein même des ombres de la mort, où il venait d'éteindre toute votre auguste race, et où vous étiez sur le point de vous éteindre vous-même : oui, Sire, je le répète, voilà les destinées que le ciel vous prépare : vous êtes établi pour la perte comme pour le salut de plusieurs : *positus in ruinam et in resurrectionem multorum in Israël.*

Les exemples des princes et des grands roulent sur cette alternative inévitable : ils ne sauraient ni se perdre ni se sauver tout seuls. Vérité capitale qui va faire le sujet de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Sire,

Comme le premier penchant des peuples est d'imiter les rois, le premier devoir des rois est de donner de saints exemples aux peuples. Les hommes ordinaires ne semblent naître que pour eux seuls; leurs vices ou leurs vertus sont obscurs comme leur destinée : confondus dans la foule, s'ils tombent ou s'ils demeurent fermes, c'est également à l'insu du public; leur perte ou leur salut se bornent à leur personne : ou du moins leur exemple peut bien séduire et détourner quelquefois de la vertu, mais il ne saurait imposer et autoriser le vice.

Les princes et les grands, au contraire, ne semblent nés

que pour les autres. Le même rang qui les donne en spectacle les propose pour modèles, leurs mœurs forment bientôt les mœurs publiques : on suppose que ceux qui méritent nos hommages ne sont pas indignes de notre imitation : la foule n'a point d'autre loi que les exemples de ceux qui commandent : leur vie se reproduit, pour ainsi dire, dans le public ; et si leurs vices trouvent des censeurs, c'est d'ordinaire parmi ceux même qui les imitent.

Aussi la même grandeur qui favorise les passions les contraint et les gêne ; et, comme dit un ancien, plus l'élévation semble nous donner de licence par l'autorité, plus elle nous en ôte par les bienséances [1].

Mais d'où viennent ces suites inévitables que les exemples des grands ont toujours parmi les peuples ? le voici : du côté des peuples, c'est la vanité et l'envie de plaire ; du côté des grands, c'est l'étendue et la perpétuité.

Je dis la vanité du côté des peuples. Oui, mes frères, le monde, toujours inexplicable, a de tout temps attaché également de la honte et au vice et à la vertu : il donne du ridicule à l'homme juste ; il perce de mille traits l'homme dissolu : les passions et les œuvres saintes fournissent la même matière à ses dérisions et à ses censures ; et, par une bizarrerie que ses caprices seuls peuvent justifier, il a trouvé le secret de rendre en même temps et le vice méprisable et la vertu ridicule. Or les exemples de dissolution dans les grands, en autorisant le vice, en ennoblissent la honte et l'ignominie, et lui ôtent ce qu'il a de méprisable aux yeux du public : leurs passions deviennent bientôt dans les autres de nouveaux titres d'honneur, et la vanité seule peut leur former des imitateurs.

Notre nation surtout, ou plus vaine ou plus frivole, comme on l'en accuse, ou, pour parler plus équitablement et lui faire plus d'honneur, plus attachée à ses maîtres et plus respectueuse envers les grands, se fait une gloire de copier leurs

[1] Ita, in maxima fortuna, minima licentia est. SALLUST.

mœurs, comme un devoir d'aimer leur personne : on est flatté d'une ressemblance qui, nous rapprochant de leur conduite, semble nous rapprocher de leur rang. Tout devient honorable d'après de grands modèles; et souvent l'ostentation toute seule nous jette dans des excès auxquels l'inclination se refuse. La ville croirait dégénérer en ne copiant pas les mœurs de la cour : le citoyen obscur, en imitant la licence des grands, croit mettre à ses passions le sceau de la grandeur et de la noblesse; et le désordre dont le goût lui-même se lasse bientôt, la vanité toute seule le perpétue.

Mais, Sire, d'un autre côté tout reprend sa place dans un État où les grands, et le prince surtout, adorent le Seigneur. La piété est en honneur dès qu'elle a de grands exemples pour elle : les justes ne craignent plus ce ridicule que le monde jette sur la vertu, et qui est l'écueil de tant d'âmes faibles; on craint Dieu sans craindre les hommes; la vertu n'est plus étrangère à la cour; le désordre lui-même n'y va plus la tête levée, il est réduit à se cacher, ou à se couvrir des apparences de la sagesse; la licence ne paraît plus revêtue de l'autorité publique; et si le vice n'y perd rien, le scandale du moins diminue. En un mot, les devoirs de la religion entrent dans l'ordre public; ils deviennent une bienséance que le monde lui-même nous impose : le culte peut encore être méprisé en secret par l'impie, mais il est vengé du moins par la majesté et la décence publique. Le temple saint peut encore voir au pied de ses autels des pécheurs et des incrédules; mais il n'y voit plus de profanateurs : le zèle de votre auguste bisaïeul avait, par des lois sévères, puni souvent, et toujours flétri de son indignation et de sa disgrâce, ce scandale dans son royaume. Il peut se trouver encore des hommes corrompus qui refusent à Dieu leur cœur; mais ils n'oseraient lui refuser leurs hommages. En un mot, il peut être encore aisé de se perdre; mais du moins il n'est pas honteux de se sauver.

Or, quand l'exemple des grands ne servirait qu'à autoriser la vertu, qu'à la rendre respectable sur la terre, qu'à lui ôter

ce ridicule impie et insensé que le monde lui donne, qu'à mettre les justes à couvert de la tentation des dérisions et des censures, qu'à établir qu'il n'est pas honteux à l'homme de servir le Dieu qui l'a fait naître et qui le conserve, que le culte qu'on lui rend est le devoir le plus glorieux et le plus honorable à la créature, et que le titre de serviteur du Très-Haut est mille fois plus grand et plus réel que tous les titres vains et pompeux qui entourent le diadème des souverains; quand l'exemple des grands n'aurait que cet avantage, quel honneur pour la religion, et quelle abondance de bénédictions pour un empire!

Sire, heureux le peuple qui trouve ses modèles dans ses maîtres, qui peut imiter ceux qu'il est obligé de respecter, qui apprend dans leurs exemples à obéir à leurs lois, et qui n'est pas contraint de détourner ses regards de ceux à qui il doit des hommages!

Mais quand les exemples des grands ne trouveraient pas dans la vanité seule des peuples une imitation toujours sûre, l'intérêt et l'envie de leur plaire leur donneraient autant d'imitateurs de leurs actions, que leur autorité forme de prétendants à leurs grâces.

Le jeune roi Roboam oublie les conseils d'un père le plus sage des rois; une jeunesse inconsidérée est bientôt appelée aux premières places, et partage ses faveurs en imitant ses désordres.

Les grands veulent être applaudis; et comme l'imitation est de tous les applaudissements le plus flatteur et le moins équivoque, on est sûr de leur plaire dès qu'on s'étudie à leur ressembler : ils sont ravis de trouver dans leurs imitateurs l'apologie de leurs vices, et ils cherchent avec complaisance dans tout ce qui les environne de quoi se rassurer contre eux-mêmes.

Ainsi l'ambition, dont les voies sont toujours longues et pénibles, est charmée de se frayer un chemin plus court et plus agréable : le plaisir, d'ordinaire irréconciliable avec la fortune, en devient l'artisan et le ministre : les passions,

déjà si favorisées par nos penchants, trouvent encore dans l'espoir de la récompense un nouvel attrait qui les anime; tous les motifs se réunissent contre la vertu; et s'il est si malaisé de se défendre du vice qui plaît, qu'il est difficile de ne pas s'y livrer lorsque de plus il nous honore!

Tel est, Sire, le malheur des grands que des passions injustes entraînent. Leur exemple corrompt tous ceux que leur autorité leur soumet : ils répandent leurs mœurs en distribuant leurs grâces; tout ce qui dépend d'eux veut vivre comme eux. Sire, n'estimez dans les hommes que l'amour du devoir, et vos bienfaits ne tomberont que sur le mérite : condamnez dans les autres ce que vous ne sauriez vous justifier à vous-même. Les imitateurs des passions des grands insultent à leurs vices en les imitant. Quel malheur quand le souverain, peu content de se livrer au désordre, semble le consacrer par les grâces dont il l'honore dans ceux qui en sont ou les imitateurs ou les honteux ministres! quel opprobre pour un empire! quelle indécence pour la majesté du gouvernement! quel découragement pour une nation, et pour les sujets habiles et vertueux à qui le vice enlève les grâces destinées à leurs talents et à leurs services! quel décri et quel avilissement pour le prince dans l'opinion des cours étrangères! et de là quel déluge de maux dans le peuple! les places occupées par des hommes corrompus; les passions, toujours punies par le mépris, devenues la voie des honneurs et de la gloire; l'autorité, établie pour maintenir l'ordre et la pudeur des lois, méritée par les excès qui les violent; les mœurs corrompues dans leur source; les astres qui devaient marquer nos routes, changés en des feux errants qui nous égarent; les bienséances même publiques, dont le vice est toujours jaloux, renvoyées comme des usages surannés à l'antique gravité de nos pères; le désordre débarrassé de la gêne même des ménagements; la modération dans le vice devenue presque aussi ridicule que la vertu.

Mais, Sire, si la justice et la piété dans les grands prennent la place des passions et de la licence, quelle source de béné-

dictions pour les peuples! C'est la vertu qui distribue les grâces; c'est elle qui les reçoit : les honneurs vont chercher l'homme sage qui les mérite et qui les fait, et fuient l'homme vendu à l'iniquité qui court après; les fonctions publiques ne sont confiées qu'à ceux qui se dévouent au bien public; le crédit et l'intrigue ne mènent à rien; le mérite et les services n'ont besoin que d'eux-mêmes; le goût même du souverain ne décide pas de ses largesses; rien ne lui paraît digne de récompense dans ses sujets, que les talents utiles à la patrie; les faveurs annoncent toujours le mérite, ou le suivent de près; il n'y a de mécontents dans l'État que les hommes oiseux et inutiles; la paresse et la médiocrité murmurent toutes seules contre la sagesse et l'équité des choix; les talents se développent par les récompenses qui les attendent; chacun cherche à se rendre utile au public; et toute l'habileté de l'ambition se réduit à se rendre digne des places auxquelles on aspire. En un mot, les peuples sont soulagés, les faibles soutenus, les vicieux laissés dans la boue, les justes honorés, Dieu béni dans les grands qui tiennent ici-bas sa place; et si l'envie de leur plaire peut former des hypocrites, outre que le masque tombe tôt ou tard, et que l'hypocrisie se trahit toujours par quelque endroit elle-même, c'est du moins un hommage que le vice rend à la vertu, en s'honorant même de ses apparences.

Voilà du côté des peuples les suites que la vanité et l'envie de plaire attachent toujours aux exemples des grands : de leur côté, c'est l'étendue et la perpétuité qui en font comme le signal ou du désordre ou de la vertu parmi les hommes.

SECONDE PARTIE.

Je dis l'étendue, une étendue d'autorité : que de ministres de leurs passions n'enveloppent-ils pas dans leur condamnation et dans leur destinée!

Si un amour outré de la gloire les enivre, tout leur souffle la désolation et la guerre; et alors, Sire, que de peuples sacrifiés à l'idole de leur orgueil! que de sang répandu qui

crie vengeance contre leur tête! que de calamités publiques dont ils sont les seuls auteurs! que de voix plaintives s'élèvent au ciel contre des hommes nés pour le malheur des autres hommes! que de crimes naissent d'un seul crime! leurs larmes pourraient-elles jamais laver les campagnes teintes du sang de tant d'innocents? et leur repentir tout seul peut-il désarmer la colère du ciel, tandis qu'il laisse encore après lui tant de troubles et de malheurs sur la terre?

Sire, regardez toujours la guerre comme le plus grand fléau dont Dieu puisse affliger un empire : cherchez à désarmer, vos ennemis plutôt qu'à les vaincre. Dieu ne vous a confié le glaive que pour la sûreté de vos peuples, et non pour le malheur de vos voisins. L'empire sur lequel le ciel vous a établi est assez vaste; soyez plus jaloux d'en soulager les misères que d'en étendre les limites; mettez plutôt votre gloire à réparer le malheur des guerres passées, qu'à en entreprendre de nouvelles; rendez votre règne immortel par la félicité de vos peuples plus que par le nombre de vos conquêtes; ne mesurez pas sur votre puissance la justice de vos entreprises; et n'oubliez jamais que, dans les guerres les plus justes, les victoires traînent toujours après elles autant de calamités pour un État que les plus sanglantes défaites.

Mais si l'amour du plaisir l'emporte dans les souverains sur la gloire, hélas! tout sert à leurs passions, tout s'empresse pour en être les ministres, tout en facilite le succès, tout en réveille les désirs, tout prête des armes à la volupté; des sujets indignes la favorisent; les adulateurs lui donnent des titres d'honneur; des auteurs profanes la chantent et l'embellissent; les arts s'épuisent pour en diversifier les plaisirs; tous les talents destinés par l'Auteur de la nature à servir à l'ordre et à la décoration de la société ne servent plus qu'à celle du vice; tout devient les ministres, et par là les complices de leurs passions injustes. Sire, qu'on est à plaindre dans la grandeur! les passions, qui s'usent par le temps, s'y perpétuent par les ressources; les dégoûts, toujours inséparables du désordre, y sont réveillés par la diversité des plai-

sirs, le tumulte seul, et l'agitation qui environne le trône, en bannit les réflexions, et ne laisse jamais un instant le souverain avec lui-même. Les Nathan eux-mêmes, les prophètes du Seigneur, se taisent et s'affaiblissent en l'approchant : tout lui met sans cesse sous l'œil sa gloire ; tout lui parle de sa puissance, et personne n'ose lui montrer, même de loin, ses faiblesses.

A l'étendue de l'autorité ajoutez encore une étendue d'éclat ; ce n'est pas à leur nation seule que se borne l'impression et l'effet contagieux de leurs exemples. Les grands sont en spectacle à tout l'univers ; leurs actions passent de bouche en bouche, de province en province, de nation en nation ; rien n'est privé dans leur vie ; tout appartient au public : l'étranger, dans les cours les plus éloignées, a les yeux sur eux comme le citoyen : ils vont se faire des imitateurs jusque dans les lieux où leur puissance leur forme des ennemis : le monde entier se sent de leurs vertus ou de leurs vices ; ils sont, si je l'ose dire, citoyens de l'univers ; au milieu de tous les peuples se passent des événements qui prennent leur source dans leurs exemples ; ils sont chargés devant Dieu de la justice ou des iniquités des nations ; et leurs vices ou leurs vertus ont des bornes encore plus étendues que celles de leur empire.

La France surtout, qui depuis longtemps fixe tous les regards de l'Europe, est encore plus en spectacle qu'aucune autre nation ; les étrangers y viennent en foule étudier nos mœurs, et les porter ensuite dans les contrées les plus éloignées : nous y voyons même les enfants des souverains s'éloigner des plaisirs et de la magnificence de leur cour, venir ici comme des hommes privés substituer à la langue et aux manières de leur nation la politesse de la nôtre, et, comme le trône a toujours leurs premiers regards, se former sur la sagesse et la modération, ou sur l'orgueil et les excès du prince qui le remplit. Sire, montrez-leur un souverain qu'ils puissent imiter ; que vos vertus et la sagesse de votre gouvernement les frappent encore plus que votre puissance ; qu'ils

soient encore plus surpris de la justice de votre règne que de la magnificence de votre cour : ne leur montrez pas vos richesses, comme ce roi de Juda aux étrangers venus de Babylone; montrez-leur votre amour pour vos sujets, et leur amour pour vous, qui est le véritable trésor des souverains; soyez le modèle des bons rois; et, en faisant l'admiration des étrangers, vous ferez le bonheur de vos peuples.

Mais ce n'est pas seulement aux hommes de leur siècle que les princes et les grands sont redevables ; leurs exemples ont un caractère de perpétuité qui intéresse tous les siècles à venir.

Les vices ou les vertus des hommes du commun meurent d'ordinaire avec eux ; leur mémoire périt avec leur personne : le jour de la manifestation tout seul révélera leurs actions aux yeux de l'univers; mais, en attendant, leurs œuvres sont ensevelies, et reposent sous l'obscurité du même tombeau que leurs cendres.

Mais les princes et les grands, Sire, sont de tous les siècles; leur vie, liée avec les événements publics, passe avec eux d'âge en âge; leurs passions, ou conservées dans des monuments publics, ou immortalisées dans nos histoires, ou chantées par une poésie lascive, iront encore préparer des piéges à la dernière postérité : le monde est encore plein d'écrits pernicieux qui ont transmis jusqu'à nous les désordres des cours précédentes : les dissolutions des grands ne meurent point; leurs exemples prêcheront encore le vice ou la vertu à nos plus reculés neveux, et l'histoire de leurs mœurs aura la même durée que celle de leur siècle.

Que d'engagements heureux, Sire, leur état seul ne forme-t-il pas aux grands et aux rois pour la piété et pour la justice ! S'ils y trouvent plus d'attraits pour le vice, que de puissants motifs n'y trouvent-ils pas aussi pour la vertu! quelle noble retenue ne doit pas accompagner des actions qui seront écrites en caractères ineffaçables dans le livre de la postérité! quelle gloire mieux placée que de ne point se livrer à des vices et à des passions dont le souvenir souillera l'histoire de tous les temps et les hommes de tous les siècles! quelle émulation plus

louable que de laisser des exemples qui deviendront les titres les plus précieux de la monarchie, et les monuments publics de la justice et de la vertu! enfin, quoi de plus grand que d'être né pour le bonheur même des siècles à venir, de compter que nos exemples seuls formeront une succession de vertu et de crainte du Seigneur parmi les hommes, et que de nos cendres mêmes il en renaîtra d'âge en âge des princes qui nous seront semblables!

Telle est, Sire, la destinée des bons rois; et tel fut votre auguste bisaïeul, ce grand roi que nous vous proposerons toujours pour modèle : hélas! il le sera de tous les rois à venir. N'oubliez jamais ces derniers moments où cet héroïque vieillard, comme aujourd'hui Siméon, vous tenant entre ses bras, vous baignant de ses larmes paternelles, et offrant au Dieu de ses pères ce reste précieux de sa race royale, quitta la vie avec joie, puisque ses yeux voyaient l'enfant miraculeux que Dieu réservait encore pour être le salut de la nation et la gloire d'Israël.

Sire, ne perdez jamais de vue ce grand spectacle, ce père des rois, mourant, et voyant revivre en vous seul l'espérance de toute sa postérité éteinte; recommandant votre enfance à la tendre et respectable dépositaire [1] de votre première éducation, laquelle, en formant vos premières inclinations, et pour ainsi dire vos premières paroles, fut sur le point de recueillir vos derniers soupirs; confiant le sacré dépôt de votre personne au pieux prince [2] qui vous inspire des sentiments dignes de votre sang; à l'illustre maréchal [3] qui a reçu comme une vertu héréditaire la science d'élever les rois, et qui, devenu un des premiers sujets de l'État, vous apprendra à devenir le plus grand roi de votre siècle; au prélat fidele [4] qui, après avoir gouverné sagement l'Église, lui formera en vous son plus zélé protecteur; enfin à toute la nation, dont vous êtes en même temps et le précieux pupille et le père.

Puissiez-vous, Sire, n'effacer jamais de votre souvenir les

[1] Madame la duchesse de Ventadour. — [2] Le duc du Maine. — [3] Le maréchal de Villeroi. — [4] L'ancien évêque de Fréjus.

maximes de sagesse que ce grand prince vous laissa dans ces derniers moments, comme un héritage plus précieux que sa couronne!

Il vous exhorta à soulager vos peuples; soyez-en le père, et vous en serez doublement le maître.

Il vous inspira l'horreur de la guerre, et vous exhorta de ne pas suivre là-dessus son exemple : soyez un prince pacifique; les conquêtes les plus glorieuses sont celles qui nous gagnent les cœurs.

Il vous avertit de craindre le Seigneur : marchez devant lui dans l'innocence; vous ne régnerez heureusement qu'autant que vous régnerez saintement [1].

Sire, que les dernières paroles de ce grand roi, de ce patriarche de votre famille royale, soient, comme celles du patriarche Jacob mourant, les prédictions de ce qui doit arriver un jour à sa race! et puissent ses dernières instructions devenir la prophétie de votre règne! Ainsi soit-il.

[1] Louis XV a toujours conservé, écrites au chevet de son lit, les paroles remarquables que Louis XIV lui dit, en le tenant sur son lit entre ses bras : ces paroles ne sont point telles qu'elles sont rapportées dans toutes les histoires. Les voici fidèlement copiées :

« Vous allez bientôt être roi d'un grand royaume. Ce que je vous recommande plus fortement est de n'oublier jamais les obligations que vous « avez à Dieu. Souvenez-vous que vous lui devez tout ce que vous êtes. « Tâchez de conserver la paix avec vos voisins. J'ai trop aimé la guerre; ne « m'imitez pas en cela, non plus que dans les trop grandes dépenses que « j'ai faites. Prenez conseil en toutes choses, et cherchez à connaître le « meilleur, pour le suivre toujours. Soulagez vos peuples le plus tôt que « vous pourrez, et faites ce que j'ai eu le malheur de ne pouvoir faire « moi-même. »

(VOLTAIRE, *Siècle de Louis XIV*, ch. XXVIII.)

SERMON

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LES TENTATIONS DES GRANDS.

Jesus ductus est in desertum a spiritu, ut tentaretur a diabolo.

Jésus fut conduit par l'esprit dans le désert, pour y être tenté par le diable.
MATTH., c. 4, v. 1.

SIRE,

Les signes éclatants qui avaient accompagné la naissance et les commencements de la vie de Jésus-Christ, ne permettaient pas au démon d'ignorer que le Très-Haut ne le destinât à de grandes choses.

Plus il entrevoit les premières lueurs de sa grandeur future, plus il se hâte de lui dresser des piéges. Sa descendance des rois de Juda, son droit à la couronne de ses ancêtres, les prophéties qui annonçaient que, dans les derniers temps, Dieu susciterait de la race de David le prince de la paix et le libérateur de son peuple, tout ce qui annonce la grandeur de Jésus-Christ arme la malice du tentateur contre son innocence.

Les grands, Sire, sont les premiers objets de sa fureur : plus exposés que les autres hommes à ses séductions et à ses piéges, il commence de bonne heure à leur en préparer; et comme leur chute lui répond de celle de tous ceux presque qui dépendent d'eux, il rassemble tous ses traits pour les perdre.

« Changez ces pierres en pain[1], » dit-il à Jésus-Christ. Il l'attaque d'abord par le plaisir; et c'est le premier piége qu'il dresse à leur innocence.

[1] MATTH., c. 4, v. 3.

« Puisque vous êtes le Fils de Dieu, ajoute-t-il, il enverra « ses anges pour vous garder[1]. » Il continue par l'adulation, et c'est un trait encore plus dangereux dont il empoisonne leur âme.

Enfin, « je vous donnerai les royaumes du monde et toute « leur gloire[2]; » et il finit par l'ambition; et c'est la dernière et la plus sûre ressource qu'il emploie pour triompher de leur faiblesse.

Ainsi le plaisir commence à leur corrompre le cœur; l'adulation l'affermit dans l'égarement, et lui ferme toutes les voies de la vérité; l'ambition consomme l'aveuglement, et achève de creuser le précipice. Exposons ces vérités importantes, après avoir imploré, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

SIRE,

Le premier écueil de notre innocence, c'est le plaisir. Les autres passions, plus tardives, ne se développent et ne mûrissent, pour ainsi dire, qu'avec la raison : celle-ci la prévient, et nous nous trouvons corrompus avant presque d'avoir pu connaître ce que nous sommes : ce penchant infortuné, qui souille tout le cours de la vie des hommes, prend toujours sa source dans les premières mœurs; c'est le premier trait empoisonné qui blesse l'âme; c'est lui qui efface sa première beauté, et c'est de lui que coulent ensuite tous ses autres vices.

Mais ce premier écueil de la vie humaine devient comme l'écueil privilégié de la vie des grands. Dans les autres hommes, cette passion déplorable n'exerce jamais qu'à demi son empire; les obstacles la traversent, la crainte des discours publics la retient, l'amour de la fortune la partage.

Dans les princes et dans les grands, où elle ne trouve point d'obstacles, ou les obstacles eux-mêmes, facilement écartés, l'enflamment et l'irritent. Hélas! quels obstacles a jamais trouvés là-dessus la volonté de ceux qui tiennent en leurs

[1] MATTH., c. 4, v. 6. — [2] Ibid., v. 8.

mains la fortune publique? Les occasions préviennent presque leurs désirs; leurs regards, si j'ose parler ainsi, trouvent partout des crimes qui les attendent; l'indécence du siècle et l'avilissement des cours honorent même d'éloges publics les attraits qui réussissent à les séduire : on rend des hommages indignes à l'effronterie la plus honteuse; un bonheur si honteux est regardé avec envie, au lieu de l'être avec exécration, et l'adulation publique couvre l'infamie du crime public. Non, Sire, les princes, dès qu'ils se livrent au vice, ne connaissent plus d'autre frein que leur volonté, et leurs passions ne trouvent pas plus de résistance que leurs ordres.

David veut jouir de son crime : l'élite de son armée est bientôt sacrifiée; et par là périt le seul témoin incommode à son incontinence. Rien ne coûte et rien ne s'oppose aux passions des grands : ainsi la félicité des passions en devient un nouvel attrait; devant eux toutes les voies du crime s'aplanissent, et tout ce qui plaît est bientôt possible.

La crainte du public est un autre frein pour la licence du commun des hommes. Quelque corrompues que soient nos mœurs, le vice n'a pas encore perdu parmi nous toute sa honte : il reste encore une sorte de pudeur publique qui nous force à le cacher : et le monde lui-même, qui semble s'en faire honneur, lui attache pourtant encore une espèce de flétrissure et d'opprobre : il favorise les passions, et il impose pourtant des bienséances qui les gênent; il fait les leçons publiques du vice et de la volupté, et il exige pourtant le secret et une sorte de ménagement de ceux qui s'y livrent.

Mais les princes et les grands ont secoué ce joug : ils ne font pas assez de cas des hommes pour redouter leurs censures; les hommages publics qu'on leur rend les rassurent sur le mépris secret qu'on a pour eux; ils ne craignent pas un public qui les craint et qui les respecte; et, à la honte du siècle, ils se flattent avec raison qu'on a pour leurs passions les mêmes égards que pour leur personne. La distance qu'il y a d'eux au peuple le leur montre dans un point de vue si éloigné, qu'ils le re-

gardent comme s'il n'était pas : ils méprisent des traits partis de si loin, et qui ne sauraient venir jusqu'à eux; et presque toujours devenus les seuls objets de la censure publique, ils sont les seuls qui l'ignorent.

Ainsi plus on est grand, Sire, plus on est redevable au public. L'élévation, qui blesse déjà l'orgueil de ceux qui nous sont soumis, les rend des censeurs plus sévères et plus éclairés de nos vices; il semble qu'ils veulent regagner par les censures ce qu'ils perdent par la soumission; ils se vengent de la servitude par la liberté des discours. Non, Sire, les grands se croient tout permis, et on ne pardonne rien aux grands; ils vivent comme s'ils n'avaient point de spectateurs, et cependant ils sont tout seuls comme le spectacle éternel du reste de la terre.

Enfin l'ambition et l'amour de la fortune dans les autres hommes partage l'amour du plaisir; les soins qu'elle exige sont autant de moments dérobés à la volupté; le désir de parvenir suspend du moins des passions qui, de tout temps, en ont été l'obstacle : on ne saurait allier les mouvements sages et mesurés de l'ambition avec le loisir, l'oisiveté, et presque toujours le dérangement et les extravagances du vice : en un mot, la débauche a toujours été l'écueil inévitable de l'élévation; et jusques ici les plaisirs ont arrêté bien des espérances de fortune, et l'ont rarement avancée.

Mais les princes et les grands, qui n'ont plus rien à désirer du côté de la fortune, n'y trouvent rien aussi qui gêne leurs plaisirs : la naissance leur a tout donné; ils n'ont plus qu'à jouir, pour ainsi dire, d'eux-mêmes; leurs ancêtres ont travaillé pour eux; le plaisir devient l'unique soin qui les occupe : ils se reposent de leur élévation sur leurs titres; tout le reste est pour les passions.

Aussi les enfants des hommes illustres sont d'ordinaire les successeurs du rang et des honneurs de leurs pères, et ne le sont pas de leur gloire et de leurs vertus : l'élévation dont la naissance les met en possession, les empêche toute seule de s'en rendre dignes : héritiers d'un grand nom, il leur paraît inutile de

s'en faire un à eux-mêmes; ils goûtent les fruits d'une gloire dont ils n'ont pas goûté l'amertume : le sang et les travaux de leurs ancêtres deviennent le titre de leur mollesse et de leur oisiveté : la nature a tout fait pour eux, elle ne laisse plus rien a faire au mérite; et souvent l'époque glorieuse de l'élévation d'une race devient, un moment après, elle-même, sous un indigne héritier, le signal de sa décadence et de son opprobre : les exemples là-dessus sont de toutes les nations et de tous les siècles.

Salomon avait porté la gloire de son nom jusqu'aux extrémités de la terre; l'éclat et la magnificence de son règne avait surpassé celle de tous les rois d'Orient : un fils insensé devient le jouet de ses propres sujets, et voit dix tribus se choisir un nouveau maître. Les enfants de la gloire et de la magnificence sont rarement les enfants de la sagesse et de la vertu; et il est presque plus rare de soutenir la gloire et les honneurs auxquels on succède, que de les acquérir soi-même.

SECONDE PARTIE.

Le plaisir est donc le premier écueil des grands, et c'est par là que le tentateur commence à les séduire; il continue par l'adulation. Le plaisir corrompt le cœur par le vice; l'adulation achève de le fermer à la vertu. Les attraits qui environnent le trône soufflent de toutes parts la volupté; l'adulation la justifie. Le désordre laisse toujours au fond de l'âme le ver dévorant; mais le flatteur traite le remords de faiblesse, enhardit la timidité du crime, et lui ôte la seule ressource qui pouvait le ramener à la pudeur de l'ordre et de la raison.

Sire, quel fléau pour les grands, que ces hommes nés pour applaudir à leurs passions, ou pour dresser des piéges à leur innocence! Quel malheur pour les peuples, quand les princes et les puissants se livrent à ces ennemis de leur gloire, parce qu'ils le sont de la sagesse et de la vérité! Les fléaux des guerres et des stérilités sont des fléaux passagers, et des temps plus heureux ramènent bientôt la paix et l'abondance : les peu-

ples en sont affligés ; mais la sagesse du gouvernement leur laisse espérer des ressources. Le fléau de l'adulation ne permet plus d'en attendre ; c'est une calamité pour l'État, qui en promet toujours de nouvelles ; l'oppression des peuples déguisée au souverain ne leur annonce que des charges plus onéreuses ; les gémissements les plus touchants que forme la misère publique passent bientôt pour des murmures ; les remontrances les plus justes et les plus respectueuses, l'adulation les travestit en une témérité punissable ; et l'impossibilité d'obéir n'a plus d'autre nom que la rébellion et la mauvaise volonté qui refuse. Que le Seigneur[1], disait autrefois un saint roi, confonde ces langues trompeuses et ces lèvres fausses qui cherchent à nous perdre, parce qu'elles ne s'étudient qu'à nous plaire !

Sire, défiez-vous de ceux qui, pour autoriser les profusions immenses des rois, leur grossissent sans cesse l'opulence de leurs peuples. Vous succédez à une monarchie florissante, il est vrai, mais que les pertes passées ont accablée : le zèle de vos sujets est inépuisable ; mais ne mesurez pas là-dessus les droits que vous avez sur eux : leurs forces ne répondront de longtemps à leur zèle ; les nécessités de l'État les ont épuisées ; laissez-les respirer de leur accablement : vous augmenterez vos ressources en augmentant leur tendresse. Écoutez les conseils des sages et des vieillards auxquels votre enfance est confiée, et qui présidèrent aux conseils de votre auguste bisaïeul ; et souvenez-vous de ce jeune roi de Juda dont je vous ai déjà cité l'exemple, qui, pour avoir préféré les avis d'une jeunesse inconsidérée à la sagesse et à la maturité de ceux aux conseils desquels Salomon son père était redevable de la gloire et de la prospérité de son règne, et qui lui conseillaient d'affermir les commencements du sien par le soulagement de ses peuples, vit un nouveau royaume se former des débris de celui de Juda ; et pour avoir voulu exiger de ses sujets au delà de ce qu'ils lui devaient, il perdit leur amour, et leur fidélité qui lui était due. Les conseils agréables sont rarement des conseils utiles ;

[1] Ps. XI, v. 4.

et ce qui flatte les souverains fait d'ordinaire le malheur des sujets.

Oui, Sire, par l'adulation les vices des grands se fortifient, leurs vertus mêmes se corrompent. Leurs vices se fortifient : et quelle ressource peut-il rester à des passions qui ne trouvent autour d'elles que des éloges? Hélas! comment pourrions-nous haïr et corriger ceux de nos défauts que l'on loue, puisque ceux même qu'on censure trouvent encore au dedans de nous, non-seulement des penchants, mais des raisons même qui les défendent? Nous nous faisons à nous-mêmes l'apologie de nos vices : l'illusion peut-elle se dissiper, lorsque tout ce qui nous environne nous les donne pour des vertus?

Leurs vertus mêmes se corrompent; c'est l'expérience de tous les siècles, disait Assuérus : les suggestions flatteuses des méchants ont toujours perverti les inclinations louables des meilleurs princes, et les plus anciennes histoires nous en fournissent des exemples : *et ex veteribus probatur historiis... quomodo malis quorumdam suggestionibus regum studia depraventur*[1]. C'était un roi infidèle qui fit cet aveu public à ses sujets : les conseils spécieux et iniques d'un flatteur allaient souiller toute la gloire de son empire; la fidélité du seul Mardochée arrêta le bras prêt à tomber sur les innocents. Un seul sujet fidèle décide souvent de la félicité d'un règne et de la gloire du souverain; et il ne faut aussi qu'un seul adulateur pour flétrir toute la gloire du prince, et faire tout le malheur d'un empire.

En effet, l'adulation enfante l'orgueil, et l'orgueil est toujours l'écueil fatal de toutes les vertus. L'adulateur, en prêtant aux grands les qualités louables qui leur manquent, leur fait perdre celles même que la nature leur avait données; il change en sources de vice des penchants qui étaient en eux des espérances de vertu : le courage dégénère en présomption; la majesté qu'inspire la naissance, qui sied si bien au souverain, n'est plus qu'une vaine fierté qui l'avilit et le dégrade; l'amour de la gloire, qui coule en eux avec le sang des rois leurs ancê-

[1] Esth., c. 16, v. 7.

tres, devient une vanité insensée, qui voudrait voir l'univers entier à leurs pieds, qui cherche à combattre seulement pour avoir l'honneur frivole de vaincre, et qui, loin de dompter leurs ennemis, leur en fait de nouveaux, et arme contre eux leurs voisins et leurs alliés : l'humanité, si aimable dans l'élévation, et qui est comme le premier sentiment qu'on verse dès l'enfance dans l'âme des rois, se bornant à des largesses outrées et à une familiarité sans réserve pour un petit nombre de favoris, ne leur laisse plus qu'une dure insensibilité pour les misères publiques : les devoirs mêmes de la religion, dont ils sont les premiers protecteurs, et qui avaient fait la plus sérieuse occupation de leur premier âge, ne leur paraissent plus bientôt que les amusements puérils de l'enfance. Non, Sire, les princes naissent d'ordinaire vertueux, et avec des inclinations dignes de leur sang : la naissance nous les donne tels qu'ils devraient être; l'adulation toute seule les fait tels qu'ils sont.

Gâtés par les louanges, on n'oserait plus leur parler le langage de la vérité : eux seuls ignorent dans leur état ce qu'eux seuls devraient connaître; ils envoient des ministres pour être informés de ce qui se passe de plus secret dans les cours et dans les royaumes les plus éloignés, et personne n'oserait leur apprendre ce qui se passe dans leur royaume propre : les discours flatteurs assiégent leur trône, s'emparent de toutes les avenues, et ne laissent plus d'accès à la vérité. Ainsi le souverain est seul étranger au milieu de ses peuples; il croit manier les ressorts les plus secrets de l'empire, et il en ignore les événements les plus publics : on lui cache ses pertes, on lui grossit ses avantages, on lui diminue les misères publiques; on le joue à force de le respecter : il ne voit plus rien tel qu'il est; tout lui paraît tel qu'il le souhaite.

Telles sont les tristes suites de l'adulation. Cependant, Sire, c'est là le vice le plus commun des cours, et l'écueil des meilleurs princes. A peine le jeune roi Joas eut-il perdu le fidèle pontife Joïada, ce sage tuteur de son enfance, et le seul homme par qui la vérité allait encore jusqu'au pied de son trône, que, séduit par les flatteries des courtisans, dit l'Écriture, il se

livra à leurs mauvais conseils et à ses propres faiblesses : *delinitus obsequiis eorum, acquievit eis*[1].

C'est l'adulation qui fait d'un bon prince un prince né pour le malheur de son peuple; c'est elle qui fait du sceptre un joug accablant, et qui, à force de louer les faiblesses des rois, rend leurs vertus mêmes méprisables.

Oui, Sire, quiconque flatte ses maîtres, les trahit; la perfidie qui les trompe est aussi criminelle que celle qui les détrône: la vérité est le premier hommage qu'on leur doit; il n'y a pas loin de la mauvaise foi du flatteur à celle du rebelle : on ne tient plus à l'honneur et au devoir, dès qu'on ne tient plus à la vérité, qui seule honore l'homme, et qui est la base de tous les devoirs. La même infamie qui punit la perfidie et la révolte devrait être destinée à l'adulation : la sûreté publique doit suppléer aux lois, qui ont omis de la compter parmi les grands crimes auxquels elles décernent des supplices; car il est aussi criminel d'attenter à la bonne foi des princes qu'à leur personne sacrée; de manquer à leur égard de vérité, que de manquer de fidélité; puisque l'ennemi qui veut nous perdre est encore moins à craindre que l'adulateur qui ne cherche qu'à nous plaire.

Mais l'adulation la plus dangereuse est dans la bouche de ceux qui, par la sainteté de leur caractère, sont établis les ministres de la vérité. Allez, dit le Seigneur à l'esprit du mensonge, entrez dans la bouche des prophètes du roi Achab; vous réussirez, vous le tromperez, et sa séduction est inévitable : *decipies, et prævalebis*[2]. Hélas! si l'adulation a tant de charmes lors même que les vices et les dissolutions du flatteur en affaiblissent l'autorité et la rendent suspecte, quelle séduction ne forme-t-elle point lorsqu'elle est consacrée par les apparences mêmes de la vertu! Quel avilissement pour nous, si nous faisons du ministère même de la vérité un ministère d'adulation et de mensonge; si, dans ces chaires mêmes destinées à instruire et à corriger les grands, nous leur donnons de fausses louanges qui achèvent de les séduire; si le seul

[1] II. Paral., c. 24, v. 27. — [2] III. Reg. c. 22 v. 22.

canal par où la vérité peut encore aller jusqu'à eux, n'y porte qu'une lueur trompeuse qui leur aide à se méconnaître; si nous empruntons le langage flatteur et rampant des cours, en venant leur annoncer la parole généreuse et sublime du Seigneur; et si, loin d'être ici les maîtres et les docteurs des rois, nous ne sommes que les vils esclaves de la vanité et de la fortune! Mais quel malheur pour les grands de trouver d'indignes apologistes de leurs vices parmi ceux qui en auraient dû être les censeurs, d'entendre autour de leur trône les ministres et les interprètes de la religion parler comme le courtisan, et de trouver des adulateurs où ils auraient dû trouver des Ambroises!

O vous, Sire, que Dieu a établi pour commander aux hommes, n'aimez dans les hommes que la vérité; elle seule les rend aimables : fermez l'oreille aux discours qui vous flattent; le flatteur hait votre personne, il n'aime que vos faveurs : écoutez les louanges qui nous prêtent de fausses vertus, comme des reproches publics de nos vices véritables; souvenez-vous que l'amour des peuples est l'éloge le moins suspect du souverain : les bons et les mauvais princes ont été également loués pendant leur vie; il semble même que les basses flatteries ont été encore plus prodiguées à ces derniers : la haine publique se cache d'ordinaire sous l'adulation. Sire, rendez-vous digne d'être loué, et vous mépriserez les louanges.

TROISIÈME PARTIE.

L'adulation ferme donc le cœur à la vérité; mais l'ambition est bientôt le triste fruit de l'aveuglement où jette l'adulation, et achève de creuser le précipice; c'est le dernier piége que le démon tend aujourd'hui à Jésus-Christ : « Je vous donnerai « les royaumes du monde et toute leur gloire. »

Oui, Sire, c'est l'adulation qui mène toujours les grands à la gloire insensée et mal entendue de l'ambition; et ce désir insensé de gloire, où ne mène-t-il point un cœur qui s'y livre!

Cette passion infortunée rend d'abord malheureux l'ambitieux qu'elle possède; elle l'avilit ensuite, et le dégrade; enfin

elle le conduit à une fausse gloire par des moyens injustes qui lui font perdre la gloire véritable : tels sont les caractères honteux de l'ambition, de ce vice dont le monde honore ses héros, et dont ils s'honorent si fort eux-mêmes.

Ce n'est pas que je prétende autoriser dans les grands, non plus que dans le reste des hommes, une vie molle et obscure, des sentiments bas et timides, et, sous prétexte de blâmer l'ambitiou, consacrer l'oisiveté et l'indolence.

Je sais qu'il y a une noble émulation qui mène à la gloire par le devoir; la naissance nous l'inspire, et la religion l'autorise; c'est elle qui donne aux empires des citoyens illustres, des ministres sages et laborieux, de vaillants généraux, des auteurs célèbres, des princes dignes des louanges de la postérité. La piété véritable n'est pas une profession de pusillanimité et de paresse : la religion n'abat et n'amollit point le cœur, elle l'ennoblit et l'élève; elle seule sait former de grands hommes, on est toujours petit quand on n'est grand que par la vanité : ainsi la mollesse et l'oisiveté blessent également les règles de la piété et les devoirs de la vie civile, et le citoyen inutile n'est pas moins proscrit par l'Évangile que par la société.

Mais l'ambition, ce désir insatiable de s'élever au-dessus et sur les ruines mêmes des autres, ce ver qui pique le cœur et ne le laisse jamais tranquille, cette passion qui est le grand ressort des intrigues et de toutes les agitations des cours, qui forme les révolutions des États, et qui donne tous les jours à l'univers de nouveaux spectacles; cette passion, qui ose tout, et à laquelle rien ne coûte, est un vice encore plus pernicieux aux empires que la paresse même.

Déjà il rend malheureux celui qui en est possédé : l'ambitieux ne jouit de rien, ni de sa gloire, il la trouve obscure; ni de ses places, il veut monter plus haut; ni de sa prospérité, il sèche et dépérit au milieu de son abondance; ni des hommages qu'on lui rend, ils sont empoisonnés par ceux qu'il est obligé de rendre lui-même; ni de sa faveur, elle devient amère dès qu'il faut la partager avec ses concurrents; ni de

son repos, il est malheureux à mesure qu'il est obligé d'être plus tranquille : c'est un Aman, l'objet souvent des désirs et de l'envie publique, et qu'un seul honneur refusé à son excessive autorité rend insupportable à lui-même.

L'ambition le rend donc malheureux ; mais, de plus, elle l'avilit et le dégrade. Que de bassesses pour parvenir! il faut paraître, non pas tel qu'on est, mais tel qu'on nous souhaite. Bassesse d'adulation, on encense et on adore l'idole qu'on méprise ; bassesse de lâcheté, il faut savoir essuyer des dégoûts, dévorer des rebuts, et les recevoir presque comme des graces ; bassesse de dissimulation, point de sentiments à soi, et ne penser que d'après les autres ; bassesse de dérèglement, devenir les complices et peut-être les ministres des passions de ceux de qui nous dépendons, et entrer en part de leurs désordres pour participer plus sûrement à leurs grâces : enfin, bassesse même d'hypocrisie, emprunter quelquefois les apparences de la piété, jouer l'homme de bien pour parvenir, et faire servir à l'ambition la religion même qui la condamne. Ce n'est point là une peinture imaginée ; ce sont les mœurs des cours, et l'histoire de la plupart de ceux qui y vivent.

Qu'on nous dise après cela que c'est le vice des grandes âmes : c'est le caractère d'un cœur lâche et rampant ; c'est le trait le plus marqué d'une âme vile. Le devoir tout seul peut nous amener à la gloire : celle qu'on doit aux bassesses et aux intrigues de l'ambition porte toujours avec elle un caractère de honte qui nous déshonore ; elle ne promet les royaumes du monde et toute leur gloire qu'à ceux qui se prosternent devant l'iniquité, et qui se dégradent honteusement eux-mêmes : *si cadens adoraveris me*[1]. On reproche toujours vos bassesses à votre élévation ; vos places rappellent sans cesse les avilissements qui les ont méritées ; et les titres de vos honneurs et de vos dignités deviennent eux-mêmes les traits publics de votre ignominie. Mais, dans l'esprit de l'ambitieux, le succès couvre la honte des moyens : il veut parvenir, et tout ce qui le mène là est la seule gloire qu'il cherche ; il

[1] MATTH., c. 4, v. 9.

regarde ces vertus romaines, qui ne veulent rien devoir qu'à la probité, à l'honneur, et aux services, comme des vertus de roman et de théâtre, et croit que l'élévation des sentiments pouvait faire autrefois les héros de la gloire, mais que c'est la bassesse et l'avilissement qui fait aujourd'hui ceux de la fortune.

Aussi l'injustice de cette passion eu est un dernier trait encore plus odieux que ses inquiétudes et sa honte. Oui, mes frères, un ambitieux ne connaît de loi que celle qui le favorise; le crime qui l'élève est pour lui comme une vertu qui l'ennoblit. Ami infidèle, l'amitié n'est plus rien pour lui dès qu'elle intéresse sa fortune : mauvais citoyen, la vérité ne lui paraît estimable qu'autant qu'elle lui est utile : le mérite qui entre en concurrence avec lui est un ennemi auquel il ne pardonne point : l'intérêt public cède toujours à son intérêt propre; il éloigne des sujets capables, et se substitue à leur place; il sacrifie à ses jalousies le salut de l'État; et il verrait avec moins de regret les affaires publiques périr entre ses mains, que sauvées par les soins et par les lumières d'un autre.

Telle est l'ambition dans la plupart des hommes; inquiète, honteuse, injuste. Mais, Sire, si ce poison gagne et infecte le cœur du prince; si le souverain, oubliant qu'il est le protecteur de la tranquillité publique, préfère sa propre gloire à l'amour et au salut de ses peuples; s'il aime mieux conquérir des provinces que régner sur les cœurs; s'il lui paraît plus glorieux d'être le destructeur de ses voisins que le père de son peuple; si le deuil et la désolation de ses sujets est le seul chant de joie qui accompagne ses victoires; s'il fait servir à lui seul une puissance qui ne lui est donnée que pour rendre heureux ceux qu'il gouverne; en un mot, s'il n'est roi que pour le malheur des hommes, et que, comme ce roi de Babylone, il ne veuille élever la statue impie, l'idole de sa grandeur, que sur les larmes et les débris des peuples et des nations : grand Dieu! quel fléau pour la terre! quel présent faites-vous aux hommes dans votre colère, en leur donnant un tel maître!

Sa gloire, Sire, sera toujours souillée de sang : quelque insensé chantera peut-être ses victoires ; mais les provinces, les villes, les campagnes en pleureront [1] : on lui dressera des monuments superbes, pour immortaliser ses conquêtes ; mais les cendres encore fumantes de tant de villes autrefois florissantes, mais la désolation de tant de campagnes dépouillées de leur ancienne beauté, mais les ruines de tant de murs sous lesquelles des citoyens paisibles ont été ensevelis, mais tant de calamités qui subsisteront après lui, seront des monuments lugubres qui immortaliseront sa vanité et sa folie. Il aura passé comme un torrent pour ravager la terre, et non comme un fleuve majestueux pour y porter la joie et l'abondance : son nom sera écrit dans les annales de la postérité parmi les conquérants, mais il ne le sera pas parmi les bons rois ; et l'on ne rappellera l'histoire de son règne que pour rappeler le souvenir des maux qu'il a faits aux hommes. Ainsi son orgueil [2], dit l'esprit de Dieu, sera monté jusqu'au ciel ; sa tête aura touché dans les nuées ; ses succès auront égalé ses désirs ; et tout cet amas de gloire ne sera plus à la fin qu'un monceau de boue qui ne laissera après elle que l'infection et l'opprobre.

Grand Dieu ! vous qui êtes le protecteur de l'enfance des rois, et surtout des rois pupilles, éloignez tous ces piéges de l'enfant précieux que vous nous avez laissé dans votre miséricorde ! Il peut vous dire, comme autrefois un roi selon votre cœur : « Mon père et ma mère m'ont abandonné [3]. » A peine

[1] « L'harmonie, cette qualité si importante et si recommandée par tous « les maîtres, revendique à elle seule une grande partie des effets produits « par Massillon. Voyez cette phrase : *Quelque insensé chantera peut-être « ses victoires ; mais les provinces, les villes, les campagnes en pleu- « reront.* Je ne m'arrête pas à cette expression si simple, mais si heu- « reuse, *quelque insensé*, qui rabaisse à la fois ses victoires et ceux qui les « chantent ; je ne remarque que l'arrangement des mots. Ceux-ci, qui ter- « minent la phrase, *en pleureront*, ont je ne sais quel son sourd et lugu- « bre qui attriste la pensée : qu'il eût mis à la place, *mais elles feront « gémir les provinces, les villes, les campagnes*, c'était bien la même « idée, mais ce n'était plus la même chose. » (LA HARPE.)

[2] Si ascenderit usque ad cœlum superbia ejus, et caput ejus nubes tetigerit ; quasi sterquilinium in fine perdetur. (JOB, c. 20, v. 6, 7.)

[3] Ps. 26, v. 10.

avais-je les yeux ouverts à la lumière, qu'une mort prématurée les ferma en même temps à Adélaïde qui m'avait porté dans son sein, et dont les traits aimables et majestueux sont encore peints sur mon visage; et au prince pieux de qui je tiens la vie, et dont les sentiments religieux seront toujours gravés dans mon cœur : *pater meus et mater mea dereliquerunt me.* Mais vous, Seigneur, qui êtes le père des rois et le Dieu de mes pères, vous m'avez pris sous votre protection, et mis à couvert sous l'ombre de vos ailes et de votre bonté paternelle : *Dominus autem assumpsit me* [1].

Grand Dieu! gardez donc son innocence comme un trésor encore plus estimable que sa couronne; faites-la croître avec son âge; prenez son cœur entre vos mains, et que le feu impur de la volupté ne profane jamais un sanctuaire que vous vous êtes réservé depuis tant de siècles : *custodi innocentiam* [2].

Voyez ces semences de droiture et de vérité que vous avez jetées dans son âme; cet esprit de justice et d'équité qui se développe de jour en jour, et qui paraît être né avec lui; cette aversion naissante pour les artifices et les fausses louanges du flatteur; et ne permettez pas que l'adulation corrompe jamais ces présages heureux de notre félicité future : *et vide æquitatem* [3].

Qu'il règne pour notre bonheur, et il régnera pour sa gloire. Que son unique ambition soit de rendre ses sujets heureux; que son titre le plus chéri soit celui de roi bienfaisant et pacifique : il ne sera grand qu'autant qu'il sera cher à son peuple. Qu'il soit le modèle de tous les bons rois, et que ce prince pacifique puisse laisser encore après lui des princes qui lui ressemblent : *quoniam sunt reliquiæ homini pacifico* [4]. Recevez ces vœux, ô mon Dieu! et qu'ils soient pour nous les gages de la tranquillité de la vie présente, et l'espérance de la future! Ainsi soit-il.

[1] Ps. 26, v. 10. — [2] Ibid. — [3] Ibid. — [4] Ibid.

SERMON

POUR LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LE RESPECT QUE LES GRANDS DOIVENT A LA RELIGION.

Et ecce apparuerunt illis Moyses et Elias cum Jesu loquentes.

En même temps ils virent paraître Moïse et Élie, qui s'entretenaient avec Jésus.
MATTH, c. 17, v. 3.

SIRE,

Ce sont les deux plus grands hommes qui eussent encore paru sur la terre qui viennent aujourd'hui sur la montagne sainte rendre hommage à la gloire et à la grandeur de Jésus-Christ :

Moïse, ce dieu de Pharaon, ce législateur des peuples, ce vainqueur des rois, ce maître de la nature, et plus grand encore par le titre de serviteur fidèle de la maison du Seigneur :

Élie, cet homme miraculeux, la terreur des princes impies, qui pouvait faire descendre le feu du ciel, ou s'y élever lui-même sur un char de gloire et de lumière, et plus célèbre encore par le zèle saint qui le dévorait que par toutes les merveilles qui accompagnèrent sa vie.

Cependant l'un et l'autre n'avaient été grands que parce qu'ils avaient été les images de Jésus-Christ. Ils viennent donc adorer celui qu'ils avaient figuré, et rendre à ce divin original la puissance et la gloire qui appartiennent à lui seul, et dont ils n'avaient été eux-mêmes que comme les précurseurs et les dépositaires.

Telle est, Sire, la destinée des princes et des grands de la terre. Ils ne sont grands que parce qu'ils sont les images de la gloire du Seigneur et les dépositaires de sa puissance. Ils doivent donc soutenir les intérêts de Dieu dont ils représentent

la majesté, et respecter la religion, qui seule les rend eux-mêmes respectables.

Je dis la respecter : elle exige d'eux un respect de fidélité, figuré par Moïse, qui leur en fasse observer les maximes, et un respect de zèle, représenté dans Élie, qui les rende protecteurs de sa doctrine et de sa vérité.

Fidèles dans l'observance de ses maximes; zélés dans la défense de sa doctrine et de sa vérité. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

SIRE,

Être né grand, et vivre en chrétien, n'ont rien d'incompatible, ni dans les fonctions de l'autorité, ni dans les devoirs de la religion; ce serait dégrader l'Évangile, et adopter les anciens blasphèmes de ses ennemis, de le regarder comme la religion du peuple et une secte de gens obscurs.

Il est vrai que les Césars, et les puissants selon le siècle, ne crurent pas d'abord en Jésus-Christ; mais ce n'est pas que sa doctrine réprouvât leur état; elle ne réprouvait que leurs vices : il fallait même montrer au monde que la puissance de Dieu n'avait pas besoin de celle des hommes; que le crédit et l'autorité du siècle était inutile à une doctrine descendue du ciel; qu'elle se suffisait à elle-même pour s'établir dans l'univers; que toutes les puissances du siècle, en se déclarant contre elle, et en la persécutant, devaient l'affermir; et que si elle n'eût pas eu d'abord les grands pour ennemis, elle eût manqué du principal caractère qui les rendit ensuite ses disciples.

La loi de l'Évangile est donc la loi de tous les états; plus même la naissance nous élève au-dessus des autres hommes, plus la religion nous fournit des motifs de fidélité envers Dieu. Je dis des motifs de reconnaissance et de justice.

Oui, mes frères, ce n'est pas le hasard qui vous a fait naître grands et puissants. Dieu, dès le commencement des siècles, vous avait destiné cette gloire temporelle, marqués

du sceau de sa grandeur, et séparés de la foule par l'éclat des titres et des distinctions humaines. Que lui aviez-vous fait, pour être ainsi préférés au reste des hommes, et à tant d'infortunés surtout qui ne se nourrissent que d'un pain de larmes et d'amertume? Ne sont-ils pas comme vous l'ouvrage de ses mains, et rachetés du même prix? n'êtes-vous pas sortis de la même boue? n'êtes-vous pas peut-être chargés de plus de crimes? le sang dont vous êtes issus, quoique plus illustre aux yeux des hommes, ne coule-t-il pas de la même source empoisonnée qui a infecté tout le genre humain? Vous avez reçu de la nature un nom plus glorieux; mais en avez-vous reçu une âme d'une autre espèce, et destinée à un autre royaume éternel que celle des hommes les plus vulgaires? Qu'avez-vous au-dessus d'eux devant celui qui ne connaît de titres et de distinctions dans ses créatures que les dons de sa grâce? Cependant Dieu, leur père comme le vôtre, les livre au travail, à la peine, à la misère, et à l'affliction; et il ne réserve pour vous que la joie, le repos, l'éclat, et l'opulence; ils naissent pour souffrir, pour porter le poids du jour et de la chaleur, pour fournir, de leurs peines et de leurs sueurs, a vos plaisirs et à vos profusions; pour traîner, si j'ose parler ainsi, comme de vils animaux, le char de votre grandeur et de votre indolence. Cette distance énorme que Dieu laisse entre eux et vous a-t-elle jamais été seulement l'objet de vos réflexions, loin de l'être de votre reconnaissance? Vous vous êtes trouvés, en naissant, en possession de tous ces avantages; et, sans remonter au souverain dispensateur des choses humaines, vous avez cru qu'ils vous étaient dus, parce que vous en aviez toujours joui. Hélas! vous exigez de vos créatures une reconnaissance si vive, si marquée, si soutenue, un assujettissement si déclaré de ceux qui vous sont redevables de quelques faveurs; ils ne sauraient sans crime oublier un instant ce qu'ils vous doivent; vos bienfaits vous donnent sur eux un droit qui vous les assujettit pour toujours. Mesurez là-dessus ce que vous devez au Seigneur, le bienfaiteur de vos pères, et de toute votre race. Quoi! vos faveurs vous

font des esclaves, et les bienfaits de Dieu ne lui feraient que des ingrats et des rebelles!

Ainsi, mes frères, plus vous avez reçu de lui, plus il attend de vous. Mais, hélas! cette loi de reconnaissance, que tout ce qui vous environne vous annonce, et qui devrait être, pour ainsi dire, écrite sur les portes et sur les murs de vos palais, sur vos terres et sur vos titres, sur l'éclat de vos dignités et de vos vêtements, n'est point même écrite dans votre cœur! Dieu reprendra ses propres dons, mes frères, puisque, loin de lui en rendre la gloire qui lui est due, vous les tournez contre lui-même; ils ne passeront point à votre postérité; il transportera cette gloire à une race plus fidèle. Vos descendants expieront peut-être dans la peine et dans la calamité le crime de votre ingratitude; et les débris de votre élévation seront comme un monument éternel où le doigt de Dieu écrira jusqu'à la fin l'usage injuste que vous en avez fait.

Que dis-je! il multipliera peut-être ses dons; il vous accablera de nouveaux bienfaits; il vous élèvera encore plus haut que vos ancêtres : mais il vous favorisera dans sa colère; ses bienfaits seront des châtiments; votre prospérité consommera votre aveuglement et votre orgueil; ce nouvel éclat ne sera qu'un nouvel attrait pour vos passions; et l'accroissement de votre fortune verra croître dans le même degré vos dissolutions, votre irréligion, et votre impénitence.

C'est donc une erreur, mes frères, de regarder la naissance et le rang comme un privilége qui diminue et adoucit à votre égard vos devoirs envers Dieu et les règles sévères de l'Évangile; au contraire, il exigera plus de ceux à qui il aura plus donné; ses bienfaits deviendront la mesure de vos devoirs; et comme il vous a distingués des autres hommes par des largesses plus abondantes, il demande que vous vous en distinguiez aussi par une plus grande fidélité. Mais, outre la reconnaissance qui vous y engage, plus tout allume les passions dans votre état, plus vous avez besoin de vigilance pour vous défendre. Il faut aux grands de grandes vertus : la prospérité est comme une persécution continuelle contre

la foi; et si vous n'avez pas toute la force et le courage des saints, vous aurez bientôt plus de vices et de faiblesses que le reste des hommes.

Mais d'ailleurs sur quoi prétendez-vous que Dieu doit se relâcher en votre faveur, et exiger moins de vous que du commun des fidèles? Avez-vous moins de plaisirs à expier? votre innocence est-elle le titre qui vous donne droit à son indulgence? vous êtes-vous moins livrés aux désirs de la chair, pour vous croire plus dispensés des violences qui la mortifient et la punissent? Votre élévation a multiplié vos crimes; et elle adoucirait votre pénitence! Vos excès vous distinguent encore plus du peuple que votre rang; et vous prétendriez trouver là-dessus dans la religion des exceptions qui vous fussent favorables!

Quelle idée de la Divinité avons-nous, mes frères? quel Dieu de chair et de sang nous formons-nous? Quoi! dans ce jour terrible où Dieu seul sera grand, où le roi et l'esclave seront confondus, où les œuvres seules seront pesées, Dieu n'exercerait que des jugements favorables envers ces hommes que nous appelons grands! ces hommes qu'il avait comblés de biens, qui avaient été les heureux de la terre, qui s'étaient fait ici-bas une injuste félicité, et qui, oubliant presque tous l'auteur de leur prospérité, n'avaient vécu que pour eux-mêmes! et il s'armerait alors de toute sa sévérité contre le pauvre qu'il avait toujours affligé! et il réserverait toute la rigueur de ses jugements pour des infortunés qui n'avaient passé que des jours de deuil et des nuits laborieuses sur la terre, et qui souvent l'avaient béni dans leur affliction, et invoqué dans leur délaissement et leur amertume! Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements seront équitables.

Mais, Sire, quand ces motifs de justice et de reconnaissance n'engageraient pas les grands à la fidélité qu'ils doivent par tant de titres à Dieu, que de motifs n'en trouvent-ils pas encore en eux-mêmes!

N'est-ce pas en effet la sagesse et la crainte de Dieu toute seule qui peut rendre les princes et les grands plus ai-

mables aux peuples? C'est par elle, disait autrefois un jeune roi, que je deviendrai illustre parmi les nations; que les vieillards respecteront ma jeunesse; que les princes qui sont autour de mon trône baisseront par respect les yeux devant moi; que les rois voisins, quelque redoutables qu'ils soient, me craindront; que je serai aimé dans la paix, et redouté dans la guerre : *per hanc timebunt me reges horrendi : in multitudine videbor bonus et in bello fortis* [1]. C'est par elle que mon règne sera agréable à votre peuple, ô mon Dieu! que je le gouvernerai justement, et que je serai digne du trône de mes pères : *per hanc disponam populum tuum juste, et ero dignus sedium patris mei* [2].

Non, Sire, ce ne sera ni la force de vos armées, ni l'étendue de votre empire, ni la magnificence de votre cour, qui vous rendront cher à vos peuples : ce seront les vertus qui font les bons rois, la justice, l'humanité, la crainte de Dieu. Vous êtes un grand roi par votre naissance, mais vous ne pouvez être un roi cher à vos peuples que par vos vertus. Les passions qui nous éloignent de Dieu nous rendent toujours injustes et odieux aux hommes : les peuples souffrent toujours des vices du souverain. Tout ce qui outre l'autorité l'affaiblit et la dégrade; les princes dominés par les passions sont toujours des maîtres incommodes et bizarres : le gouvernement n'a plus de règle quand le maître lui-même n'en a point. Ce n'est plus la sagesse et l'intérêt public qui président aux conseils, c'est l'intérêt des passions : le caprice et le goût forment les décisions que devait dicter l'amour de l'ordre; et le plaisir devient le grand ressort de toute la prudence de l'empire. Oui, Sire, la sagesse et la piété du souverain toute seule peut faire le bonheur de ses sujets; et le roi qui craint Dieu est toujours cher à son peuple.

Mais si la crainte de Dieu rend dans les princes et les grands l'autorité aimable, c'est elle encore, Sire, qui la rend glorieuse. Tous les biens et tous les succès, disait encore un

[1] Sap., c. 8, v. 13, 15. — [2] Ibid., c. 9, v. 12.

sage roi, me sont venus avec elle, et c'est par elle que l'honneur et la gloire m'ont toujours accompagné : *et innumerabilis honestas per manum illius* [1]. Dieu ne prend pas sous sa protection ceux qui ne vivent pas sous ses ordres.

Je sais que l'impie prospère quelquefois; qu'il paraît élevé comme le cèdre du Liban, et qu'il semble insulter le ciel par une gloire orgueilleuse qu'il ne croit tenir que de lui-même. Mais attendez; son élévation va lui creuser elle-même son précipice : la main du Seigneur l'arrachera bientôt de dessus la terre. La fin de l'impie est presque toujours sans honneur; tôt ou tard il faut enfin que cet édifice d'orgueil et d'injustice s'écroule. La honte et les malheurs vont succéder ici-bas à la gloire de ses succès : on le verra peut-être traîner une vieillesse triste et déshonorée; il finira par l'ignominie. Dieu aura son tour, et la gloire de l'homme injuste ne descendra pas avec lui dans le tombeau.

Repassez sur les siècles qui nous ont précédés, comme disait autrefois un prince juif à ses enfants : *cogitate generationes singulas* [2]; et vous verrez que le Seigneur a toujours soufflé sur les races orgueilleuses, et en a fait sécher la racine; que la prospérité des impies n'a jamais passé à leurs descendants; que les trônes eux-mêmes, et les successions royales, ont manqué sous des princes fainéants et efféminés; et que l'histoire des crimes et des excès des grands est en même temps l'histoire de leurs malheurs et de leur décadence.

Mais enfin, Sire, en quoi les princes et les grands sont moins excusables lorsqu'ils abandonnent Dieu, c'est que d'ordinaire ils naissent avec des inclinations plus nobles et plus heureuses pour la vertu, que le peuple.

J'étais encore enfant, disait le roi Salomon, mais je me trouvais déjà les lumières d'un âge avancé, et je sentais que je devais à ma naissance une âme bonne, et des sentiments plus élevés que ceux des autres hommes : *puer autem eram ingeniosus, et sortitus sum animam bonam* [3].

[1] Sap., c. 7, v. 11. — [2] Mac., c. 2, v. 61. — [3] Sap., c. 8, v. 19.

Le sang, l'éducation, l'histoire des ancêtres, jette, dans le cœur des grands et des princes, des semences et comme une tradition naturelle de vertu. Le peuple, livré en naissant à un naturel brut et inculte, ne trouve en lui, pour les devoirs sublimes de la foi, que la pesanteur et la bassesse d'une nature laissée à elle-même : les bienséances inséparables du rang, et qui sont comme la première école de la vertu, ne gênent pas ses passions : l'éducation fortifie le vice de la naissance; les objets vils qui l'environnent lui abattent le cœur et les sentiments; il ne sent rien au-dessus de ce qu'il est; né dans les sens et dans la boue, il s'élève difficilement au-dessus de lui-même. Il y a dans les maximes de l'Évangile une élévation où les cœurs vils et rampants ne sauraient atteindre : la religion, qui fait les grandes âmes, ne paraît faite que pour elles; et il faut être grand, ou le devenir, pour être chrétien.

Je n'ignore pas que la grâce supplée à la nature; que la chair et le sang ne donnent aucun droit au royaume de Dieu; que les premiers héros de la foi sortirent d'entre le peuple; que les vases de boue, entre les mains de l'ouvrier souverain, deviennent bientôt des vases de gloire et de magnificence; et que tout chrétien est né grand, parce qu'il est né pour le ciel.

Mais une haute naissance nous prépare, pour ainsi dire, aux sentiments nobles et héroïques qu'exige la foi : un sang plus pur s'élève plus aisément; il en doit moins coûter de vaincre les passions à ceux qui sont nés pour remporter des victoires : le mensonge et la duplicité entrent plus difficilement dans un cœur à qui la vérité ne saurait nuire, et qui n'a rien à craindre ni à espérer des hommes. L'espérance d'une fortune éclatante ne peut corrompre la probité de ceux qui ne voient plus de fortune au-dessus de la leur, et qui tiennent en leurs mains la fortune et la destinée publique. Le respect humain n'intimide et n'arrête pas la vertu des grands, eux que tout le monde fait gloire d'imiter, et dont les mœurs deviennent toujours la loi de la multitude. La bassesse de la

débauche et de la dissolution trouve moins d'accès dans une âme que la naissance destine à de grandes choses : la règle et les devoirs sont moins étrangers à ceux qui sont établis pour maintenir l'ordre et la règle parmi les peuples. S'ils sont entourés de plus de piéges, ils trouvent en eux plus de freins et plus de ressources : la nature toute seule a environné leur âme d'une garde d'honneur et de gloire : enfin, les premiers penchants dans les grands sont pour la vertu; et ils dégénèrent dès qu'ils les tournent au vice. Ils doivent donc à la religion un respect de fidélité qui leur en fasse observer les maximes; mais ils lui doivent encore un respect de zèle qui les rende défenseurs de sa doctrine et de sa vérité.

SECONDE PARTIE.

La religion est la fin de tous les desseins de Dieu sur la terre : tout ce qu'il a fait ici-bas, il ne l'a fait que pour elle; tout doit servir à l'agrandissement de ce royaume de Jésus-Christ. Les vertus et les vices, les grands et le peuple, les bons et les mauvais succès, l'abondance ou les calamités publiques, l'élévation ou la décadence des empires, tout enfin, dans l'ordre des conseils éternels, doit coopérer à la formation et à l'accroissement de cette sainte Jérusalem. Les tyrans l'ont purifiée par les persécutions; les fidèles la perpétuent par la charité; les incrédules et les libertins l'éprouvent et l'affermissent par les scandales; les justes sont les témoins de sa foi; les pasteurs, les dépositaires de sa doctrine; les princes et les puissants, les protecteurs de sa vérité.

Ce n'est pas assez pour eux d'obéir à ses lois; c'est le devoir de tout fidèle : la majesté de son culte, la sainteté de ses maximes, le dépôt de sa vérité, doivent trouver une sûre protection dans leur autorité et dans leur zèle.

Je dis la majesté de son culte. Rien, Sire, n'honore plus la religion que de voir les grands et les princes confondus au pied des autels avec le reste des fidèles, dans les devoirs communs et extérieurs de la foi : c'est à eux à opposer leurs hommages publics et respectueux dans le temple saint aux

irrévérences et aux profanations publiques, et à venir montrer à la multitude combien il est indécent à des sujets de paraître sans pudeur et sans contrainte au pied du sanctuaire, devant lequel les princes et les rois eux-mêmes s'anéantissent : ils doivent cet exemple aux peuples, et ce respect à la majest du culte saint. Hélas ! ils regardent comme une bienséance de leur rang d'autoriser par leur présence les plaisirs publics, et ils croiraient souvent se dégrader en paraissant à la tête des cantiques de joie et des solennités saintes de la religion ! Ils se font un intérêt d'État de donner du crédit par leur exemple aux amusements du théâtre et aux vains spectacles du siècle : l'Église est-elle donc moins intéressée que leurs exemples en donnent aux spectacles sacrés et religieux de la foi ?

Les plaisirs publics n'ont pas besoin de protection. Hélas ! la corruption des hommes leur répond assez de la perpétuité de leur crédit et de leur durée ; et s'ils sont nécessaires aux États, l'autorité n'a que faire de s'en mêler : de tous les besoins publics, c'est celui qui court moins de risque.

Mais les devoirs de la religion, qui ne trouvent rien pour eux dans nos cœurs, il faut que de grands exemples les soutiennent : le culte achève de s'avilir, dès que les princes et les grands le négligent. Dieu ne paraît plus si grand, si j'ose parler ainsi, dès qu'on ne compte que le peuple parmi ses adorateurs : sa parole n'est plus écoutée, ou perd tous les jours son autorité, dès qu'elle n'est plus destinée qu'à être le pain des pauvres et des petits. Les devoirs publics de la piété sont abandonnés ; tout tombe et languit, si la religion du prince et des grands ne le soutient et ne le ranime. C'est ici où l'intérêt du culte se trouve mêlé avec celui de l'État ; où il importe au souverain de maintenir, et les dehors augustes de la religion, et l'unité de sa doctrine, qui soutiennent eux-mêmes le trône, et d'accoutumer ses sujets à rendre à Dieu et à l'Église le respect et la soumission qui leur sont dus, de peur qu'ils ne les lui refusent ensuite à lui-même. Les troubles de l'Église ne sont jamais loin de ceux de l'État ; on ne respecte guère le joug des puissances quand on est parvenu à

secouer le joug de la foi : et l'hérésie a beau se laver de cet opprobre, elle a partout allumé le feu de la sédition; elle est née dans la révolte; en ébranlant les fondements de la foi, elle a ébranlé les trônes et les empires; et partout, en formant des sectateurs, elle a formé des rebelles : elle a beau dire que les persécutions des princes lui mirent en main les armes d'une juste défense, l'Église n'opposa jamais aux persécutions que la patience et la fermeté; sa foi fut le seul glaive avec lequel elle vainquit les tyrans. Ce ne fut pas en répandant le sang de ses ennemis qu'elle multiplia ses disciples; le sang de ses martyrs tout seul fut la semence de ses fidèles. Ses premiers docteurs ne furent pas envoyés dans l'univers comme des lions pour porter partout le meurtre et le carnage, mais comme des agneaux pour être eux-mêmes égorgés : ils prouvèrent, non en combattant, mais en mourant pour la foi, la vérité de leur mission : on devait les traîner devant les rois pour y être jugés comme des criminels, et non pour y paraître les armes à la main, et les forcer de leur être favorables : ils respectaient le sceptre dans les mains même profanes et idolâtres, et ils auraient cru déshonorer et détruire l'œuvre de Dieu, en recourant, pour l'établir, à des ressources humaines.

Les princes affermissent donc leur autorité en affermissant l'autorité de la religion. Aussi c'est à eux que le culte doit sa première magnificence. Ce fut sous les plus grands rois de la race de David que le temple du Seigneur vit revivre sa gloire et sa majesté. Les Césars, sous l'Évangile, tirèrent l'Église de l'obscurité où les persécutions l'avaient laissée. Les Charlemagne, les saint Louis, relevèrent l'éclat de leur règne en relevant celui du culte; et les monuments publics de leur piété, que les temps n'ont pu détruire, et que nous respectons encore parmi nous, font plus d'honneur à leur mémoire que les statues et les inscriptions qui, en immortalisant les victoires et les conquêtes, n'immortalisent d'ordinaire que la vanité des princes et le malheur des sujets.

Mais les mêmes motifs qui obligent les grands à soutenir

la majesté et la décence extérieure du culte, les rendent en même temps protecteurs de la sainteté de ses maximes : il faut qu'ils apprennent au peuple à respecter la piété, en respectant eux-mêmes ceux qui la pratiquent ; c'est une protection publique qu'ils doivent à la vertu.

Oui, Sire, les gens de bien sont la seule source du bonheur et de la prospérité des empires : c'est pour eux seuls que Dieu accorde aux peuples l'abondance et la tranquillité. S'il se fût trouvé dix justes dans Sodome, le feu du ciel ne serait jamais tombé sur cette ville criminelle. L'État périrait, le trône serait renversé, nos villes abîmées et réduites en cendres, et nous aurions le même sort que Sodome et Gomorrhe, si Dieu ne voyait encore au milieu de nous des serviteurs fidèles, s'il ne nous laissait encore une semence sainte, si l'innocence peut-être de l'enfant auguste et précieux, la seule semence qui nous reste du sang de nos rois, n'arrêtait les foudres que la dissolution publique de nos mœurs aurait dû déjà attirer sur nos têtes : *nisi Dominus reliquisset nobis semen, sicut Sodoma facti essemus, et sicut Gomorrha similes fuissemus*[1]. Les princes, Sire, sont donc intéressés à protéger la vertu, puisque les empires, et les monarchies, et le monde entier ne subsistera que tant qu'il y aura de la vertu sur la terre.

Mais ce n'est pas, Sire, par un simple respect que les princes doivent honorer les gens de bien : c'est par la confiance ; ils ne trouveront d'amis fidèles que ceux qui sont fidèles à Dieu : c'est par les emplois publics ; l'autorité n'est sûre et bien placée qu'entre les mains de ceux qui le craignent : c'est par des préférences ; les grands talents sont quelquefois les plus dangereux, si la crainte de Dieu ne sait les rendre utiles : c'est par l'accès auprès de leur personne ; la familiarité n'a rien à craindre de ceux qui respecteraient même nos rebuts et nos mauvais traitements : c'est enfin par les grâces ; nos bienfaits ne sauraient faire des ingrats de ceux que le devoir tout seul et la conscience nous attachent.

[1] Rom., c. 9, v. 29.

Quel bonheur, Sire, pour un siècle, pour un empire, pour les peuples, lorsque Dieu leur donne dans sa miséricorde des princes favorables à la piété! Par eux croissent et s'animent les talents utiles à l'Église : par eux se forment et sont protégés des ouvriers fidèles destinés à répandre la science du salut, à arracher les scandales du royaume de Jésus-Christ, et à ranimer la foi par des ouvrages pleins de l'esprit qui les a dictés : par eux s'élèvent au milieu de nous des maisons saintes, des établissements pieux où l'innocence est préservée, où le vice sauvé du naufrage trouve un port heureux : par eux enfin nos neveux trouveront encore ces ressources publiques de salut, monuments heureux qui perpétuent la piété dans les empires, qui assurent aux princes la reconnaissance des âges à venir, qui mettent la postérité dans leurs intérêts, et qui les rendent les héros de tous les siècles.

Non, Sire, la gloire des monuments que l'orgueil ou l'adulation ont élevés sera ou ensevelie dans l'oubli par le temps, ou effacée par les censures et les jugements plus équitables de la postérité : les races futures disputeront à la plupart des souverains les titres et les honneurs que leur siècle leur aura déférés; mais la gloire des secours publics accordés à la piété, et qui subsisteront après eux, ne leur sera pas disputée; et quelque grand qu'ait été le roi que nous pleurons encore, de tous les monuments élevés si justement pour immortaliser la gloire de son règne, les deux édifices pieux et augustes où la valeur d'un côté, et la noblesse du sexe de l'autre, trouveront jusqu'à la fin des ressources sûres et publiques, sont les titres qui lui répondent le plus des éloges et des actions de grâces de la postérité.

Tel est le zèle de protection que les princes et les grands doivent à la sainteté des maximes de la religion : mais ils le doivent encore au dépôt sacré de sa doctrine et de sa vérité; et notre siècle surtout, où l'irréligion fait tant de progrès, doit encore plus réveiller là-dessus leur attention et leur zèle,

J'avoue que les impies ont été de tous les siècles; que chaque âge et chaque nation a vu des esprits noirs et superbes

dire non-seulement dans leur cœur et en secret, mais oser blasphémer tout haut qu'il n'y a point de Dieu; et que, dès le temps même de Salomon, où le souvenir des merveilles du Seigneur en Égypte et dans le désert était encore si récent, ils proposaient déjà, contre tout culte rendu au Très-Haut, ces doutes impies qui sont devenus le langage vulgaire de l'incrédulité.

Mais s'il a paru autrefois des impies, le monde lui-même les a regardés avec horreur; et ces ennemis de Dieu n'ont paru sur la terre que pour être comme le rebut et l'anathème de tous les hommes.

Aujourd'hui, hélas! l'impiété est presque devenue un air de distinction et de gloire, c'est un titre qui honore; et souvent on se le donne à soi-même par une affreuse ostentation, tandis que la conscience n'ose encore secouer le joug, et nous le refuse. Aujourd'hui c'est un mérite qui donne accès auprès des grands; qui relève, pour ainsi dire, la bassesse du nom et de la naissance; qui donne à des hommes obscurs, auprès des princes du peuple, un privilége de familiarité dont nos mœurs mêmes, toutes corrompues qu'elles sont, rougissent; et l'impiété, qui devrait avilir l'éclat même de la naissance et de la gloire, décore et ennoblit l'obscurité et la roture. Ce sont les grands qui ont donné du crédit à l'impie; c'est à eux à le dégrader et à le confondre.

Quelle honte pour la religion, mes frères! Les plus grands hommes du paganisme ne parlaient qu'avec respect des superstitions de l'idolâtrie, dont ils connaissaient la puérilité et l'extravagance : ils pensaient avec les sages, et ils n'osaient parler que comme le peuple; ils n'auraient osé, avec toute leur réputation et leurs lumières, insulter tout haut un culte si insensé, mais que la majesté des lois de l'empire et l'ancienneté rendaient respectable; et Socrate lui-même, l'honneur de la Grèce, ce premier philosophe du monde, si estimé de tous les siècles, et qui devait être si cher au sien, perd la vie par un arrêt public d'Athènes pour avoir parlé avec

moins de circonspection de ces dieux bizarres auxquels ses citoyens devaient moins de respect et d'honneur qu'à lui-même.

Et parmi nous le Dieu du ciel et de la terre est insulté hautement, sans que le zèle public se réveille! et, sous l'empire même de la foi, des hommes vils et ignorants font des dérisions publiques d'une doctrine descendue du ciel! et on applaudit à l'impiété! et, dans un royaume ou le titre de chrétien honore nos rois, l'incrédulité impunie devient même un titre d'honneur pour des sujets! Les vaines idoles auraient donc eu le ministère public pour vengeur contre les savants et les sages; et le seul Dieu véritable ne l'aurait pas contre les libertins et les insensés!

Vengez l'honneur de la religion, vous, mes frères, dont les illustres ancêtres en ont été les premiers dépositaires, et dont vous devez être par conséquent les premiers défenseurs : éloignez l'impie d'auprès de vous; n'ayez jamais pour amis les ennemis de Dieu : il y a tant de dignité pour les grands à ne pas souffrir qu'on insulte et qu'on avilisse devant eux la foi de leurs pères! ce doit être, pour vous, manquer de respect à votre rang, que d'en manquer en votre présence à la religion que vous professez; c'est un langage indécent qui blesse les égards et les attentions qui vous sont dues : on vous méprise, en méprisant devant vous le Dieu que vous adorez. N'écoutez donc qu'avec une indignation qui ferme la bouche à l'incrédule, les discours de l'incrédulité : comme c'est la vanité seule qui fait les impies, ils seront rares dès qu'ils seront méprisés.

Ayez vous-mêmes un noble et religieux respect pour les vérités de la religion. La véritable élévation de l'esprit, c'est de pouvoir sentir toute la majesté et toute la sublimité de la foi. Les grandes lumières nous conduisent elles-mêmes à la soumission; l'incrédulité est le vice des esprits faibles et bornés : c'est tout ignorer que de vouloir tout connaître. Les contradictions et les abîmes de l'impiété sont encore plus

incompréhensibles que les mystères de la foi; et il y a encore moins de ressource pour la raison à secouer tout joug, qu'à obéir et à se soumettre.

Que votre respect et votre zèle pour la religion de vos pères cultive et fasse croître celui du jeune prince auprès duquel vos noms et vos dignités vous attachent, et dont l'éducation est, pour ainsi dire, confiée à tous ceux qui ont l'honneur de l'approcher de plus près; qu'il retrouve en vous les premiers témoins de la foi, que ses ancêtres placèrent sur le trône; que le zèle pour la défense de l'Église, qui coule en lui avec le sang, soit encore réveillé et animé par vos exemples; que les erreurs et les profanes nouveautés soient les premiers ennemis qu'il se propose de combattre; et qu'il soit encore plus jaloux qu'on ne touche point aux anciennes bornes de la foi, qu'à celles de la monarchie.

Que la tranquillité de son règne, ô mon Dieu, devienne celle de l'Église; que les troubles qui l'agitent soient calmés avant qu'il puisse les connaître; que la concorde et l'union rétablies parmi nous préviennent la sévérité de ses lois, et ne laissent plus rien à faire à son zèle; que son règne soit le règne de la paix et de la vérité; que le lion et l'agneau vivent ensemble paisiblement sous son empire; et que cet enfant miraculeux, comme dit Isaïe, les mène encore et les voie réunis dans les mêmes pâturages : *et puer parvulus minabit eos* [1]. Que le camp des infidèles et des Philistins ne se réjouisse plus de nos dissensions; et que s'ils entendent encore des clameurs autour de l'arche, ce ne soient plus celles qui annoncent ses périls et des malheurs nouveaux, mais ses triomphes et sa gloire. Ainsi soit-il.

[1] ISAIE, c. 11, v. 6.

SERMON

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LE MALHEUR DES GRANDS QUI ABANDONNENT DIEU.

Cum immundus spiritus exierit de homine, ambulat per loca inaquosa, quærens requiem, et non inveuit.

Lorsque l'esprit immonde est sorti d'un homme, il s'en va par des lieux arides, cherchant du repos, et il n'en trouve point.

Luc, c. 16, v. 24

Sire,

Cet esprit inquiet et immonde, qui sort et rentre dans l'homme d'où il est sorti, qui change sans cesse de lieu, qui essaye toutes les situations, et ne peut se plaire et se fixer dans aucune, qui court toujours pour découvrir des sentiers agréables et délicieux, et qui ne marche jamais que par des lieux tristes et arides, qui cherche le repos et ne le trouve pas, c'est l'image de l'humeur et du caractère des grands de la terre, toujours plus inquiets, plus agités et plus malheureux que le simple peuple, dès que, livrés à leurs passions et à eux-mêmes, ils ont abandonné Dieu.

C'est la figure naturelle de cet état d'élévation et de prospérité si envié du monde, et si peu digne d'envie selon Dieu. Le bonheur, Sire, n'est pas attaché à l'éclat du rang et des titres; il n'est attaché qu'à l'innocence de la vie. Ce n'est pas ce qui nous élève au-dessus des autres hommes qui nous rend heureux, c'est ce qui nous réconcilie avec Dieu. Vous portez la plus belle couronne de l'univers; mais si la piété ne vous aide à la soutenir, elle va devenir le fardeau même qui vous

accablera. En un mot, point de bonheur où il n'y a point de repos, et point de repos où Dieu n'est point.

Ainsi l'élévation toute seule ne fait pas le bonheur des grands, si elle n'est accompagnée de la vertu et de la crainte du Seigneur. Au contraire, plus on est grand, plus on vit malheureux, si l'on ne vit point avec Dieu.

Vérité importante qui va faire le sujet de ce discours. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

SIRE,

Si l'homme n'était fait que pour la terre, plus il y occuperait de place, et plus il serait heureux.

Mais l'homme est né pour le ciel : il porte écrits dans son cœur les titres augustes et ineffaçables de son origine; il peut les avilir, mais il ne peut les effacer. L'univers entier serait sa possession et son partage, qu'il sentirait toujours qu'il se dégrade, et ne se satisfait pas en s'y fixant : tous les objets qui l'attachent ici-bas l'arrachent, pour ainsi dire, du sein de Dieu, son origine et son repos éternel, et laissent une plaie de remords et d'inquiétude dans son âme, qu'ils ne sauraient plus fermer eux-mêmes : il sent toujours la douleur secrète de la rupture et de la séparation; et tout ce qui altère son union avec Dieu le rend irréconciliable avec lui-même.

Cependant nous nous promettons toujours ici-bas une injuste félicité. Nous courons tous dans cette terre aride, comme l'esprit de notre évangile, après un bonheur et un repos que nous ne saurions trouver. A peine détrompés, par la possession d'un objet, du bonheur qui semblait nous y attendre, un nouveau désir nous jette dans la même illusion; et, passant sans cesse de l'espérance du bonheur au dégoût, et du dégoût à l'espérance, tout ce qui nous fait sentir notre méprise devient lui-même l'attrait qui la perpétue.

Il semble d'abord que cette erreur ne devrait être à craindre que pour le peuple. La bassesse de sa fortune laissant toujours un espace immense au-dessus de lui, il serait moins

étonnant qu'il se figurât une félicité imaginaire dans les situations élevées où il ne peut atteindre, et qu'il crût (car tel est l'homme) que tout ce qu'il ne peut avoir, c'est cela même qui est le bonheur qu'il cherche.

Mais l'éclat du rang, des titres et de la naissance, dissipe bientôt cette vaine illusion. On a beau monter et être porté sur les ailes de la Fortune au-dessus de tous les autres, la félicité se trouve toujours placée plus haut que nous-mêmes : plus on s'élève, plus elle semble s'éloigner de nous. Les chagrins et les noirs soucis montent, et vont s'asseoir même avec le souverain sur le trône. Le diadème, qui orne le front auguste des rois, n'est souvent armé que de pointes et d'épines qui le déchirent; et les grands, loin d'être les plus heureux, ne sont que les tristes témoins qu'on ne peut l'être sans la vertu sur la terre.

Il est vrai même que l'élévation nous rend plus malheureux, si elle ne nous rend pas plus fidèles à Dieu. Les passions y sont plus violentes, l'ennui plus à charge, la bizarrerie plus inévitable, c'est-à-dire le vide de tout ce qui n'est pas Dieu plus sensible et plus affreux.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Les passions plus violentes. Oui, Sire, les passions font tous nos malheurs; et tout ce qui les flatte et les irrite augmente nos peines. Un grand voluptueux est plus malheureux et plus à plaindre que le dernier et le plus vil d'entre le peuple : tout lui aide à assouvir son injuste passion, et tout ce qui l'assouvit la réveille; ses désirs croissent avec ses crimes. Plus il se livre à ses penchants, plus il en devient le jouet et l'esclave : sa prospérité rallume sans cesse le feu honteux qui le dévore, et le fait renaître de ses propres cendres : les sens, devenus ses maîtres, deviennent ses tyrans : il se rassasie de plaisirs, et sa satiété fait elle-même son supplice; et les plaisirs enfantent eux-mêmes, dit l'esprit de Dieu, le ver qui le ronge et qui le dévore : *et dulcedo illius vermes* [1]. Ainsi ses in-

[1] Job, c. 24, x. 20.

quiétudes naissent de son abondance ; ses désirs, toujours satisfaits, ne lui laissant plus rien à désirer, le laissent tristement avec lui-même : l'excès de ses plaisirs en augmente de jour en jour le vide ; et plus il en goûte, plus ils deviennent tristes et amers.

Son rang même, ses bienséances, ses devoirs, tout empoisonne sa passion criminelle. Son rang ; plus il est élevé, plus il en coûte pour la dérober aux regards et à la censure publique : ses bienséances ; plus il en est jaloux, plus les alarmes qu'une indiscrétion ne trahisse ses précautions et ses mesures sont cruelles : ses devoirs ; parce qu'il les faut toujours prendre sur ses plaisirs.

Non, Sire, le trône où vous êtes assis a autour de lui encore plus de remparts qui le défendent contre la volupté, que d'attraits qui l'y engagent. Si tout dresse des piéges à la jeunesse des rois, tout leur tend les mains aussi pour leur aider à les éviter. Donnez-vous à vos peuples à qui vous vous devez ; le poison de la volupté ne trouvera guère de moment pour infecter votre cœur ; elle n'habite et ne se plaît qu'avec l'oisiveté et l'indolence : que les soins de la royauté en deviennent pour vous les plus chers plaisirs. Ce n'est pas régner de ne vivre que pour soi-même ; les rois ne sont que les conducteurs des peuples : ils ont, à la vérité, ce nom et ce droit par la naissance ; mais ils ne le méritent que par les soins et l'application. Aussi les règnes oisifs forment un vide obscur dans nos annales : elles n'ont pas daigné même compter les années de la vie des rois fainéants ; il semble que, n'ayant pas régné eux-mêmes, ils n'ont pas vécu. C'est un chaos qu'on a de la peine à éclaircir encore aujourd'hui ; loin de décorer nos histoires, ils ne font que les obscurcir et les embarrasser ; et ils sont plus connus par les grands hommes qui ont vécu sous leur règne, que par eux-mêmes.

Je ne parle pas ici de toutes les autres passions, qui, plus violentes dans l'élévation, font sur le cœur des grands des plaies plus douloureuses et plus profondes. L'ambition y est plus démesurée. Hélas ! le citoyen obscur vit content dans la

médiocrité de sa destinée : héritier de la fortune de ses pères, il se borne à leur nom et à leur état ; il regarde sans envie ce qu'il ne pourrait souhaiter sans extravagance ; tous ses désirs sont renfermés dans ce qu'il possède ; et s'il forme quelquefois des projets d'élévation, ce sont de ces chimères agréables qui amusent le loisir d'un esprit oiseux, mais non pas des inquiétudes qui le dévorent.

Au grand rien ne suffit, parce qu'il peut prétendre à tout : ses désirs croissent avec sa fortune ; tout ce qui est plus élevé que lui le fait paraître petit à ses yeux ; il est moins flatté de laisser tant d'hommes derrière lui, que rongé d'en avoir encore qui le précèdent ; il ne croit rien avoir, s'il n'a tout ; son âme est toujours aride et altérée ; et il ne jouit de rien, si ce n'est de ses malheurs et de ses inquiétudes.

Ce n'est pas tout : de l'ambition naissent les jalousies dévorantes ; et cette passion si basse et si lâche est pourtant le vice et le malheur des grands. Jaloux de la réputation d'autrui, la gloire qui ne leur appartient pas est pour eux comme une tache qui les flétrit et qui les déshonore. Jaloux des grâces qui tombent à côté d'eux, il semble qu'on leur arrache celles qui se répandent sur les autres. Jaloux de la faveur, on est digne de leur haine et de leur mépris, dès qu'on l'est de l'amitié et de la confiance du maître. Jaloux même des succès glorieux à l'État, la joie publique est souvent pour eux un chagrin secret et domestique : les victoires remportées par leurs rivaux sur les ennemis leur sont plus amères qu'à nos ennemis mêmes ; leur maison, comme celle d'Aman, est une maison de deuil et de tristesse, tandis que Mardochée triomphe, et reçoit au milieu de la capitale les acclamations publiques ; et, peu contents d'être insensibles à la gloire des événements, ils cherchent à se consoler en s'efforçant de les obscurcir par la malignité des réflexions et des censures : enfin, cette injuste passion tourne tout en amertume ; et on trouve le secret de n'être jamais heureux, soit par ses propres maux, soit par les biens qui arrivent aux autres.

Enfin, parcourez toutes les passions ; c'est sur le cœur des

grands qui vivent dans l'oubli de Dieu qu'elles exercent un empire plus triste et plus tyrannique. Leurs disgrâces sont plus accablantes: plus l'orgueil est excessif, plus l'humiliation est amère. Leurs haines plus violentes : comme une fausse gloire les rend plus vains, le mépris aussi les trouve plus furieux et plus inexorables. Leurs craintes plus excessives : exempts de maux réels, ils s'en forment même de chimériques, et la feuille que le vent agite est comme la montagne qui va s'écrouler sur eux. Leurs infirmités plus affligeantes : plus on tient à la vie, plus tout ce qui la menace nous alarme. Accoutumés à tout ce que les sens offrent de plus doux et de plus riant, la plus légère douleur déconcerte toute leur félicité, et leur est insoutenable : ils ne savent user sagement ni de la maladie ni de la santé, ni des biens ni des maux inséparables de la condition humaine. Les plaisirs abrégent leurs jours ; et les chagrins, qui suivent toujours les plaisirs, précipitent le reste de leurs années. La santé, déjà ruinée par l'intempérance, succombe sous la multiplicité des remèdes. L'excès des attentions achève ce que n'avait pu faire l'excès des plaisirs; et s'ils se sont défendu les excès, la mollesse et l'oisiveté toute seule devient pour eux une espèce de maladie et de langueur qui épuise toutes les précautions de l'art, et que les précautions usent et épuisent elles-mêmes. Enfin, leurs assujettissements plus tristes : élevés à vivre d'humeur et de caprice, tout ce qui les gêne et les contraint les accable. Loin de la cour, ils croient vivre dans un triste exil ; sous les yeux du maître, ils se plaignent sans cesse de l'assujettissement des devoirs, et de la contrainte des bienséances : ils ne peuvent porter ni la tranquillité d'une condition privée, ni la dignité d'une vie publique.

Le repos leur est aussi insupportable que l'agitation, ou plutôt ils sont partout à charge à eux-mêmes. Tout est un joug pesant à quiconque veut vivre sans joug et sans règle

Non, mes frères, un grand dans le crime est plus malheureux qu'un autre pécheur : la prospérité l'endurcit, pour ainsi dire, au plaisir, et ne lui laisse de sensibilité que pour

la peine. Vous l'avez voulu, ô mon Dieu, que l'élévation, qu'on regarde comme une ressource pour les grands qui vivent dans l'oubli de vos commandements, soit elle-même leur ennui et leur supplice!

SECONDE RÉFLEXION.

Je dis leur ennui : et c'est une seconde réflexion que me fournit le malheur des grands qui ont abandonné Dieu. Non-seulement les passions sont plus violentes dans cet état si heureux aux yeux du monde, mais l'ennui y devient plus insupportable.

Oui, mes frères, l'ennui, qui paraît devoir être le partage du peuple, ne s'est pourtant, ce semble, réfugié que chez les grands; c'est comme leur ombre qui les suit partout. Les plaisirs, presque tous épuisés pour eux, ne leur offrent plus qu'une triste uniformité qui endort ou qui lasse : ils ont beau les diversifier, ils diversifient leur ennui. En vain ils se font honneur de paraître à la tête de toutes les réjouissances publiques; c'est une vivacité d'ostentation; le cœur n'y prend presque plus de part : le long usage des plaisirs les leur a rendus inutiles : ce sont des ressources usées, qui se nuisent chaque jour à elles-mêmes. Semblables à un malade à qui une longue langueur a rendu tous les mets insipides, ils essayent de tout, et rien ne les pique et ne les réveille : et un dégoût affreux, dit Job, succède à l'instant à une vaine espérance de plaisir dont leur âme s'était d'abord flattée : *et spes illorum abominatio animæ*[1].

Toute leur vie n'est qu'une précaution pénible contre l'ennui, et toute leur vie n'est qu'un ennui pénible elle-même : ils l'avancent même, en se hâtant de multiplier les plaisirs. Tout est déjà usé pour eux à l'entrée même de la vie; et leurs premières années éprouvent déjà les dégoûts et l'insipidité que la lassitude et le long usage de tout semble attacher à la vieillesse.

Il faut au juste moins de plaisirs, et ses jours sont plus

[1] Job, c. 11, v. 20.

heureux et plus tranquilles. Tout est délassement pour un cœur innocent. Les plaisirs doux et permis qu'offre la nature, fades et ennuyeux pour l'homme dissolu, conservent tout leur agrément pour l'homme de bien : il n'y a même que les plaisirs innocents qui laissent une joie pure dans l'âme; tout ce qui la souille l'attriste et la noircit. Les saintes familiarités et les jeux chastes et pudiques d'Isaac et de Rebecca, dans la cour du roi de Gérare, suffisaient à ces âmes pures et fidèles. C'était un plaisir assez vif pour David de chanter sur la lyre les louanges du Seigneur, ou de danser avec le reste de son peuple autour de l'arche sainte. Les festins d'hospitalité faisaient les fêtes les plus agréables des premiers patriarches, et la brebis la plus grasse suffisait pour les délices de ces tables innocentes.

Il faut moins de joie au dehors à celui qui la porte déjà dans le cœur; elle se répand de là sur les objets les plus indifférents : mais si vous ne portez pas au dedans la source de la joie véritable, c'est-à-dire la paix de la conscience et l'innocence du cœur, en vain vous la cherchez au dehors. Rassemblez tous les amusements autour de vous, il s'y répandra toujours du fond de votre âme une amertume qui les empoisonnera. Raffinez sur tous les plaisirs, subtilisez-les, mettez-les dans le creuset; de toutes ces transformations il n'en sortira et résultera jamais que l'ennui.

Grand Dieu, ce qui nous éloigne de vous est cela même qui devrait nous rappeler à vous : plus la prospérité multiplie nos plaisirs, plus elle nous en détrompe; et les grands sont moins excusables et plus malheureux de ne pas s'attacher à vous, ô mon Dieu, parce qu'ils sentent mieux et plus souvent le vide de tout ce qui n'est pas vous.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Et non-seulement ils sont plus malheureux par l'ennui qui les poursuit partout, mais encore par la bizarrerie et le fonds d'humeur et de caprice qui en sont inséparables. Lorsqu'il

sera rassasié, dit Job, son esprit paraîtra triste et agité; l'inégalité de son humeur imitera l'inconstance des flots de la mer, et les pensées les plus noires et les plus sombres viendront fondre dans son âme : *quum satiatus fuerit arctabitur, æstuabit, et omnis dolor irruet super eum* [1].

Telle est, Sire, la destinée des princes et des grands qui vivent dans l'oubli de Dieu, et qui n'usent de leur prospérité que pour la félicité de leurs sens. Ennuyés bientôt de tout, tout leur est à charge, et ils sont à charge à eux-mêmes : leurs projets se détruisent les uns les autres; et il n'en résulte jamais qu'une incertitude universelle que le caprice forme, et que lui seul peut fixer : leurs ordres ne sont jamais, un moment après, les interprètes sûrs de leur volonté : on déplaît en obéissant : il faut les deviner, et cependant ils sont une énigme inexplicable à eux-mêmes. Toutes leurs démarches, dit l'Esprit saint, sont vagues, incertaines, incompréhensibles : *vagi sunt gressus ejus, et investigabiles* [2]. On a beau s'attacher à les suivre, on les perd de vue à chaque instant; ils changent de sentier; on s'égare avec eux, et on les manque encore : ils se lassent des hommages qu'on leur rend, et ils sont piqués de ceux qu'on leur refuse. Les serviteurs les plus fidèles les importunent par leur sincérité, et ne réussissent pas mieux à plaire par leur complaisance. Maîtres bizarres et incommodes, tout ce qui les environne porte le poids de leur caprice et de leur humeur, et ils ne peuvent le porter eux-mêmes : ils ne semblent nés que pour leur malheur, et pour le malheur de ceux qui les servent.

Voyez Saül au milieu de ses prospérités et de sa gloire. Quel homme aurait dû passer des jours plus agréables et plus heureux? D'une fortune obscure et privée, il s'était vu élever sur le trône : son règne avait commencé par des victoires : un fils, digne de lui succéder, semblait assurer la couronne à sa race : toutes les tribus soumises fournissaient à sa magnificence et à ses plaisirs, et lui obéissaient comme un seul

[1] Job, c. 20, v. 22. — [2] Prov. c. 5. v. 6.

homme. Que lui manquait-il pour être heureux, si l'on pouvait l'être sans Dieu?

Il perd la crainte du Seigneur, et avec elle il perd son repos et tout le bonheur de sa vie. Livré à un esprit mauvais et aux vapeurs noires et bizarres qui l'agitent, on ne le connaît plus, et il ne se connaît plus lui-même. La harpe d'un berger, loin d'amuser sa tristesse, redouble sa fureur. Ses louanges et ses victoires, chantées par les filles de Juda, sont pour lui comme des censures et des opprobres. Il se dérobe aux hommages publics, et il ne peut se dérober à lui-même. David lui déplaît en paraissant au pied de son trône, et, s'en éloignant, il est encore plus sûr de déplaire. Touché de sa fidélité, il fait son éloge, et se reconnaît moins juste et moins innocent que lui; et le lendemain il lui dresse des embûches pour s'en assurer et lui faire perdre la vie. La tendresse de son propre fils l'ennuie et lui devient suspecte. Tous les courtisans cherchent, étudient ce qui pourrait adoucir son humeur sombre et bizarre : soins inutiles! lui-même ne le sait pas. Il a négligé Samuel pendant la vie de ce prophète, et il s'avise de le rappeler du tombeau et de le consulter après sa mort. Il ne croit plus en Dieu, et il est assez crédule pour aller interroger les démons. Il est impie, et il est superstitieux : destin, pour le dire ici en passant, assez ordinaire aux incrédules. Ils traitent d'imposteurs les Samuel, les prophètes autrefois envoyés de Dieu; ils regardent comme une force d'esprit de mépriser ces interprètes respectables des conseils éternels, et de se moquer des prédictions que les événements ont toutes justifiées; ils refusent au Très-Haut la connaissance de l'avenir, et le pouvoir d'en favoriser ses serviteurs fidèles; et ils ont la faiblesse populaire d'aller consulter une pythonisse.

Oui, mes frères, le malheureux état des grands dans le crime est une preuve éclatante qu'un Dieu préside aux choses humaines. Si les hommes ennemis de Dieu pouvaient être heureux, ils le seraient du moins sur le trône. Mais quiconque, dit un roi lui-même, quiconque, fût-il maître de l'univers, s'éloigne de la règle et de la sagesse, il s'éloigne du

seul bonheur où l'homme puisse aspirer sur la terre : *sapientiam enim et disciplinam qui abjicit, infelix est* [1].

Plus même vous êtes élevés, plus vous êtes malheureux. Comme rien ne vous contraint, rien aussi ne vous fixe : moins vous dépendez des autres, plus vous êtes livrés à vous-mêmes : vos caprices naissent de votre indépendance ; vous retournez sur vous votre autorité. Vos passions ayant essayé de tout, et tout usé, il ne vous reste plus qu'à vous dévorer vous-mêmes : vos bizarreries deviennent l'unique ressource de votre ennui et de votre satiété. Ne pouvant plus varier les plaisirs déjà tous épuisés, vous ne sauriez plus trouver de variété que dans les inégalités éternelles de votre humeur; et vous vous en prenez sans cesse à vous du vide que tout ce qui vous environne laisse au dedans de vous-mêmes.

Et ce n'est pas ici une de ces vaines images que le discours embellit, et où l'on supplée par les ornements à la ressemblance. Approchez des grands; jetez les yeux vous-mêmes sur une de ces personnes qui ont vieilli dans les passions, et que le long usage des plaisirs a rendues également inhabiles et au vice et à la vertu. Quel nuage éternel sur l'humeur ! quel fonds de chagrin et de caprice! Rien ne plaît, parce qu'on ne saurait plus soi-même se plaire : on se venge sur tout ce qui nous environne des chagrins secrets qui nous déchirent; il semble qu'on fait un crime au reste des hommes de l'impuissance où l'on est d'être encore aussi criminel qu'eux : on leur reproche en secret tout ce qu'on ne peut plus se permettre à soi-même, et l'on met l'humeur à la place des plaisirs.

Non, mes frères, tournez-vous de tous les côtés : les grands séparés de Dieu ne sont plus que les tristes jouets de leurs passions, de leurs caprices, des événements, et de toutes les choses humaines. Eux seuls sentent le malheur d'une âme livrée à elle-même, en qui toutes les ressources des sens et des plaisirs ne laissent qu'un vide affreux, et à qui le monde entier, avec tout cet amas de gloire et de fumée qui l'environne, devient inutile si Dieu n'est point avec

[1] SAP., c. 3, v. 11.

elle : ils sont comme les témoins illustres de l'insuffisance des créatures, et de la nécessité d'un Dieu et d'une religion sur la terre. Eux seuls prouvent au reste des hommes qu'il ne faut attendre de bonheur ici-bas que dans la vertu et dans l'innocence ; que tout ce qui augmente nos passions multiplie nos peines ; que les heureux du monde n'en sont, pour ainsi dire, que les premiers martyrs, et que Dieu seul peut suffire à un cœur qui n'est fait que pour lui seul.

Dieu de mes pères, disait autrefois un jeune roi, et qui de l'enfance comme vous, Sire, était monté sur le trône ; Dieu de mes pères, vous m'avez établi prince sur votre peuple, et juge des enfants d'Israël. Au sortir presque du berceau, vous m'avez placé sur le trône ; et, en un âge où l'on iguore encore l'art de se conduire soi-même, vous m'avez choisi pour être le conducteur d'un grand peuple : *Deus patrum meorum, tu elegisti me regem populo tuo* [1]. Vous m'avez environné de gloire, de prospérité, et d'abondance ; mais la magnificence de vos dons sera elle-même la source de mes malheurs et de mes peines, si vous n'y ajoutez l'amour de vos commandements et la sagesse. Envoyez-la-moi du haut des cieux, où elle assiste sans cesse à vos côtés ; c'est elle qui préside aux bons conseils, et qui donnera à ma jeunesse toute la prudence des vieillards et toute la majesté des rois mes ancêtres ; elle seule m'adoucira les soucis de l'autorité et le poids de ma couronne : *ut mecum sit et mecum laboret* [2] : elle seule me fera passer des jours heureux, et me soutiendra dans les ennuis et les pensées inquiètes que la royauté traîne après elle ; *et erit allocutio cogitationis et tædii mei* [3]. Je ne trouverai de repos au milieu même de la magnificence de mes palais, et parmi les hommages qu'on m'y rendra, qu'avec elle : *intrans in domum meam, conquiescam cum illa* [4]. Les plaisirs finissent par l'amertume ; le trône lui-même, grand Dieu, si vous n'y êtes assis avec le souverain, est le siége des noirs soucis : mais votre crainte et la sagesse ne laisse point de regrets après elle : on ne s'ennuie point de

[1] Sap., c. 9, v. 7. — [2] Ibid., c. 9, v. 10. — [3] Ibid., c. 8, v. 9. — [4] Ibid., c. 8, v. 16.

la posséder, et la joie même et la paix ne se trouvent jamais qu'avec elle : *nec enim habet amaritudinem conversatio illius, nec tædium, sed lætitiam et gaudium* [1].

Heureux donc le prince, ô mon Dieu, qui ne croit commencer à régner que lorsqu'il commence à vous craindre, qui ne se propose d'aller à la gloire que par la vertu, et qui regarde comme un malheur de commander aux autres s'il ne vous est pas soumis lui-même!

Donnez donc, grand Dieu, votre sagesse et votre jugement au roi, et votre justice à cet enfant de tant de rois [2]. Vous, qui êtes le secours du pupille, rendez-lui, par l'abondance de vos bénédictions, ce que vous lui avez ôté en le privant des exemples d'un père pieux, et des leçons d'un auguste bisaïeul : réparez ses pertes par l'accroissement de vos grâces et de vos bienfaits. Vous seul, grand Dieu, tenez-lui lieu de tout ce qui lui manque : regardez avec des yeux paternels cet enfant auguste que vous avez, pour ainsi dire, laissé seul sur la terre, et dont vous êtes par conséquent le premier tuteur et le père : que son enfance, qui le rend si cher à la nation, réveille les entrailles de votre miséricorde et de votre tendresse : environnez sa jeunesse des secours singuliers de votre protection. La faiblesse de son âge, et les grâces qui brillent déjà dans ses premières années, nous arrachent tous les jours des larmes de crainte et de tendresse. Rassurez nos frayeurs en éloignant de lui tous les périls qui pourraient menacer sa vie; et récompensez notre tendresse en le rendant lui-même tendre et humain pour ses peuples. Rendez-le heureux en lui conservant votre crainte, qui seule fait le bonheur des peuples et des rois. Assurez la félicité de son règne par la bonté de son cœur et par l'innocence de sa vie : que votre loi sainte soit écrite au fond de son âme et autour de son diadème, pour lui en adoucir le poids; qu'il ne sente les soucis de la royauté que par sa sensibilité aux misères publiques; et que sa piété, plus encore que sa puissance et ses victoires, fasse tout son bonheur et le nôtre! Ainsi soit-il.

[1] Sap., c. 8, v. 9. — [2] Ps., 71, v. 1.

SERMON

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

SUR L'HUMANITÉ DES GRANDS ENVERS LE PEUPLE.

Cum sublevasset oculos Jesus, et vidisset quia multitudo maxima venit ad eum.....

Jésus ayant levé les yeux, et voyant une grande foule de peuple qui venait à lui...
JEAN, c. 6, v. 5.

SIRE,

Ce n'est pas la toute-puissance de Jésus-Christ, et la merveille des pains multipliés par sa seule parole, qui doit aujourd'hui nous toucher et nous surprendre. Celui par qui tout était fait pouvait tout sans doute sur des créatures qui sont son ouvrage; et ce qui frappe le plus les sens dans ce prodige n'est pas ce que je choisis aujourd'hui pour nous consoler et nous instruire.

C'est son humanité envers les peuples. Il voit une multitude errante et affamée au pied de la montagne, et ses entrailles se troublent, et sa pitié se réveille, et il ne peut refuser aux besoins de ces infortunés non-seulement son secours, mais encore sa compassion et sa tendresse : *vidit turbam multam, et misertus est eis.*

Partout il laisse échapper des traits d'humanité pour les peuples. A la vue des malheurs qui menacent Jérusalem, il soulage sa douleur par sa pitié et par ses larmes.

Quand deux disciples veulent faire descendre le feu du ciel sur une ville de Samarie, son humanité s'intéresse pour ce

[1] MATTH., c. 14, v. 14.

peuple contre leur zèle, et il leur reproche d'ignorer encore l'esprit de douceur et de charité dont ils vont être les ministres.

Si les apôtres éloignent rudement une foule d'enfants qui s'empressent autour de lui, sa bonté s'offense qu'on veuille l'empêcher d'être accessible; et plus un respect mal entendu éloigne de lui les faibles et les petits, plus sa clémence et son affabilité s'en rapproche.

Grande leçon d'humanité envers les peuples, que Jésus-Christ donne aujourd'hui aux princes et aux grands. Ils ne sont grands que pour les autres hommes; et ils ne jouissent proprement de leur grandeur qu'autant qu'ils la rendent utile aux autres hommes.

C'est-à-dire, l'humanité envers les peuples est le premier devoir des grands; et l'humanité envers les peuples est l'usage le plus délicieux de la grandeur.

PREMIÈRE PARTIE.

Sire,

Toute puissance vient de Dieu, et tout ce qui vient de Dieu n'est établi que pour l'utilité des hommes. Les grands seraient inutiles sur la terre, s'il ne s'y trouvait des pauvres et des malheureux; ils ne doivent leur élévation qu'aux besoins publics; et loin que les peuples soient faits pour eux, ils ne sont eux-mêmes tout ce qu'ils sont que pour les peuples.

Quelle affreuse providence, si toute la multitude des hommes n'était placée sur la terre que pour servir aux plaisirs d'un petit nombre d'heureux qui l'habitent, et qui souvent ne connaissent pas le Dieu qui les comble de bienfaits!

Si Dieu en élève quelques-uns, c'est donc pour être l'appui et la ressource des autres. Il se décharge sur eux du soin des faibles et des petits; c'est par là qu'ils entrent dans l'ordre des conseils de la sagesse éternelle. Tout ce qu'il y a de réel dans leur grandeur, c'est l'usage qu'ils en doivent faire pour ceux qui souffrent; c'est le seul trait de distinction que Dieu ait mis

en nous : ils ne sont que les ministres de sa bonté et de sa providence; et ils perdent le droit et le titre qui les fait grands, dès qu'ils ne veulent l'être que pour eux-mêmes.

L'humanité envers les peuples est donc le premier devoir des grands; et l'humanité renferme l'affabilité, la protection, et les largesses.

Je dis l'affabilité. Oui, Sire, on peut dire que la fierté, qui d'ordinaire est le vice des grands, ne devrait être que comme la triste ressource de la roture et de l'obscurité. Il paraîtrait bien plus pardonnable à ceux qui naissent, pour ainsi dire, dans la boue, de s'enfler, de se hausser, et de tâcher de se mettre, par l'enflure secrète de l'orgueil, de niveau avec ceux au-dessous desquels ils se trouvent si fort par la naissance. Rien ne révolte plus les hommes d'une naissance obscure et vulgaire, que la distance énorme que le hasard a mise entre eux et les grands : ils peuvent toujours se flatter de cette vaine persuasion, que la nature a été injuste de les faire naître dans l'obscurité, tandis qu'elle a réservé l'éclat du sang et des titres pour tant d'autres dont le nom fait tout le mérite : plus ils se trouvent bas, moins ils se croient à leur place. Aussi l'insolence et la hauteur deviennent souvent le partage de la plus vile populace; et plus d'une fois les anciens règnes de la monarchie l'ont vue se soulever, vouloir secouer le joug des nobles et des grands, et conjurer leur extinction et leur ruine entière.

Les grands, au contraire, placés si haut par la nature, ne sauraient plus trouver de gloire qu'en s'abaissant : ils n'ont plus de distinction à se donner du côté du rang et de la naissance; ils ne peuvent s'en donner que par l'affabilité; et s'il est encore un orgueil qui puisse leur être permis, c'est celui de se rendre humains et accessibles.

Il est vrai même que l'affabilité est comme le caractère inséparable et la plus sûre marque de la grandeur. Les descendants de ces races illustres et anciennes, auxquels personne ne dispute la supériorité du nom et l'antiquité de l'origine, ne portent point sur leur front l'orgueil de leur naissance : ils

vous la laisseraient ignorer, si elle pouvait être ignorée. Les monuments publics en parlent assez, sans qu'ils en parlent eux-mêmes : on ne sent leur élévation que par une noble simplicité : ils se rendent encore plus respectables, en ne souffrant qu'avec peine le respect qui leur est dû; et parmi tant de titres qui les distinguent, la politesse et l'affabilité est la seule distinction qu'ils affectent. Ceux, au contraire, qui se parent d'une antiquité douteuse, et à qui l'on dispute tout bas l'éclat et les prééminences de leurs ancêtres, craignent toujours qu'on n'ignore la grandeur de leur race, l'ont sans cesse dans la bouche, croient en assurer la vérité par une affectation d'orgueil et de hauteur, mettent la fierté à la place des titres; et, en exigeant au delà de ce qui leur est dû, ils font qu'on leur conteste même ce qu'on devrait leur rendre.

En effet, on est moins touché de son élévation quand on est né pour être grand : quiconque est ébloui de ce degré éminent où la naissance et la fortune l'ont placé, c'est-à-dire qu'il n'était pas fait pour monter si haut. Les plus hautes places sont toujours au-dessous des grandes âmes; rien ne les enfle et ne les éblouit, parce que rien n'est plus haut qu'elles.

La fierté prend donc sa source dans la médiocrité, ou n'est plus qu'une ruse qui la cache; c'est une preuve certaine qu'on perdrait en se montrant de trop près : on couvre de la fierté des défauts et des faiblesses que la fierté trahit et manifeste elle-même : on fait de l'orgueil le supplément, si j'ose parler ainsi, du mérite; et on ne sait pas que le mérite n'a rien qui lui ressemble moins que l'orgueil.

Aussi les plus grands hommes, Sire, et les plus grands rois, ont toujours été les plus affables. Une simple femme thécuite venait exposer simplement à David ses chagrins; et si l'éclat du trône était tempéré par l'affabilité du souverain, l'affabilité du souverain relevait l'éclat et la majesté du trône.

Nos rois, Sire, ne perdent rien à se rendre accessibles : l'amour des peuples leur répond du respect qui leur est dû. Le trône n'est élevé que pour être l'asile de ceux qui viennent

implorer votre justice ou votre clémence : plus vous en rendez l'accès facile à vos sujets, plus vous en augmentez l'éclat et la majesté. Et n'est-il pas juste que la nation de l'univers qui aime le plus ses maîtres ait aussi plus de droit de les approcher? Montrez, Sire, à vos peuples tout ce que le ciel a mis en vous de dons et de talents aimables; laissez-leur voir de près le bonheur qu'ils attendent de votre règne. Les charmes et la majesté de votre personne, la bonté et la droiture de votre cœur assureront toujours plus les hommages qui sont dus à votre rang, que votre autorité et votre puissance.

Ces princes invisibles et efféminés, ces Assuérus devant lesquels c'était un crime digne de mort pour Esther même d'oser paraître sans ordre, et dont la seule présence glaçait le sang dans les veines des suppliants, n'étaient plus, vus de près, que de faibles idoles, sans âme, sans vie, sans courage, sans vertu, livrés dans le fond de leurs palais à de vils esclaves, séparés de tout commerce comme s'ils n'avaient pas été dignes de se montrer aux hommes, ou que des hommes faits comme eux n'eussent pas été dignes de les voir : l'obscurité et la solitude en faisaient toute la majesté.

Il y a dans l'affabilité une sorte de confiance en soi-même qui sied bien aux grands, qui fait qu'on ne craint point de s'avilir en s'abaissant, et qui est comme une espèce de valeur et de courage pacifique; c'est être faible et timide que d'être inaccessible et fier.

D'ailleurs, Sire, en quoi les princes et les grands qui n'offrent jamais aux peuples qu'un front sévère et dédaigneux sont plus inexcusables, c'est qu'il leur en coûte si peu de se concilier les cœurs : il ne faut pour cela ni effort ni étude; une seule parole, un sourire gracieux, un seul regard suffit. Le peuple leur compte tout; leur rang donne du prix à tout. La seule sérénité du visage du roi, dit l'Écriture, est la vie et la félicité des peuples; et son air doux et humain est pour les cœurs de ses sujets ce que la rosée du soir est pour les terres sèches et arides : *in hilaritate vultus regis, vita; et clementia ejus quasi imber serotinus*[1].

[1] PROV., c. 16, v. 15.

Et peut-on laisser aliéner des cœurs qu'on peut gagner à si bas prix? n'est-ce pas s'avilir soi-même, que de dépriser à ce point toute l'humanité? et mérite-t-on le nom de grand, quand on ne sait pas même sentir ce que valent les hommes?

La nature n'a-t-elle pas déjà imposé une assez grande peine aux peuples et aux malheureux, de les avoir fait naître dans la dépendance et comme dans l'esclavage? n'est-ce pas assez que la bassesse ou le malheur de leur condition leur fasse un devoir, et comme une loi, de ramper et de rendre des hommages? faut-il encore leur aggraver le joug par le mépris, et par une fierté qui en est si digne elle-même? Ne suffit-il pas que leur dépendance soit une peine? faut-il encore les en faire rougir comme d'un crime? et si quelqu'un devait être honteux de son état, serait-ce le pauvre qui le souffre, ou le grand qui en abuse?

Il est vrai que souvent c'est l'humeur toute seule, plutôt que l'orgueil, qui efface du front des grands cette sérénité qui les rend accessibles et affables : c'est une inégalité de caprice plus que de fierté. Occupés de leurs plaisirs, et lassés des hommages, ils ne les reçoivent plus qu'avec dégoût : il semble que l'affabilité leur devienne un devoir importun, et qui leur est à charge. A force d'être honorés, ils sont fatigués des honneurs qu'on leur rend, et ils se dérobent souvent aux hommages publics, pour se dérober à la fatigue d'y paraître sensibles. Mais qu'il faut être né dur, pour se faire même une peine de paraître humain! N'est-ce pas une barbarie, non-seulement de n'être pas touchés, mais de recevoir même avec ennui les marques d'amour et de respect que nous donnent ceux qui nous sont soumis? n'est-ce pas déclarer tout haut qu'on ne mérite pas l'affection des peuples, quand on en rebute les plus tendres témoignages? Peut-on alléguer là-dessus les moments d'humeur et de chagrin que les soins de la grandeur et de l'autorité traînent après soi? L'humeur est-elle donc le privilége des grands, pour être l'excuse de leurs vices?

Hélas! s'il pouvait être quelquefois permis d'être sombre, bizarre, chagrin, à charge aux autres et à soi-même, ce devrait être à ces infortunés que la faim, la misère, les calami-

tés, les nécessités domestiques, et tous les plus noirs soucis, environnent : ils seraient bien plus dignes d'excuse, si portant déjà le deuil, l'amertume, le désespoir souvent dans le cœur, ils en laissaient échapper quelques traits au dehors. Mais que les grands, que les heureux du monde, à qui tout rit, et que les joies et les plaisirs accompagnent partout, prétendent tirer de leur félicité même un privilége qui excuse leurs chagrins bizarres et leurs caprices, qu'il leur soit plus permis d'être fâcheux, inquiets, inabordables, parce qu'ils sont plus heureux; qu'ils regardent comme un droit acquis à la prospérité d'accabler encore du poids de leur humeur des malheureux qui gémissent déjà sous le joug de leur autorité et de leur puissance; grand Dieu! serait-ce donc là le privilége des grands, ou la punition du mauvais usage qu'ils font de la grandeur? Car il est vrai que les caprices et les noirs chagrins semblent être le partage des grands; et l'innocence de la joie et de la sérénité n'est que pour le peuple.

Mais l'affabilité, qui prend sa source dans l'humanité, n'est pas une de ces vertus superficielles qui ne résident que sur le visage; c'est un sentiment qui naît de la tendresse et de la bonté du cœur. L'affabilité ne serait plus qu'une insulte et une dérision pour les malheureux, si, en leur montrant un visage doux et ouvert, elle leur fermait nos entrailles, et ne nous rendait plus accessibles à leurs plaintes que pour nous rendre plus insensibles à leurs peines.

Les malheureux et les opprimés n'ont droit de les approcher que pour trouver auprès d'eux la protection qui leur manque. Oui, mes frères, les lois qui ont pourvu à la défense des faibles ne suffisent pas pour les mettre à couvert de l'injustice et de l'oppression : la misère ose rarement réclamer les lois établies pour la protéger, et le crédit souvent leur impose silence.

C'est donc aux grands à remettre le peuple sous la protection des lois : la veuve, l'orphelin, tous ceux qu'on foule et qu'on opprime, ont un droit acquis à leur crédit et à leur puissance; elle ne leur est donnée que pour eux; c'est à eux à

porter au pied du trône les plaintes et les gémissements de l'opprimé : ils sont comme le canal de communication, et le lieu des peuples avec le souverain, puisque le souverain n'est lui-même que le père et le pasteur des peuples. Ainsi ce sont les peuples tout seuls qui donnent aux grands le droit qu'ils ont d'approcher du trône, et c'est pour les peuples tout seuls que le trône lui-même est élevé. En un mot, et les grands et le prince ne sont, pour ainsi dire, que les hommes du peuple.

Mais si, loin d'être les protecteurs de sa faiblesse, les grands et les ministres des rois en sont eux-mêmes les oppresseurs; s'ils ne sont plus que comme ces tuteurs barbares qui dépouillent eux-mêmes leurs pupilles; grand Dieu! les clameurs du pauvre et de l'opprimé monteront devant vous; vous maudirez ces races cruelles; vous lancerez vos foudres sur les géants : vous renverserez tout cet édifice d'orgueil, d'injustice, et de prospérité, qui s'était élevé sur les débris de tant de malheureux; et leur prospérité sera ensevelie sous ses ruines.

Aussi la prospérité des grands et des ministres des souverains, qui ont été les oppresseurs des peuples, n'a jamais porté que la honte, l'ignominie, et la malédiction à leurs descendants. On a vu sortir de cette tige d'iniquité des rejetons honteux, qui ont été l'opprobre de leur nom et de leur siècle. Le Seigneur a soufflé sur l'amas de leurs richesses injustes, et l'a dissipé comme de la poussière; et s'il laisse encore traîner sur la terre des restes infortunés de leur race, c'est pour les faire servir de monument éternel à ses vengeances, et perpétuer la peine d'un crime qui perpétue presque toujours avec lui l'affliction et la misère publique dans les empires.

La protection des faibles est donc le seul usage légitime du crédit et de l'autorité; mais les secours et les largesses qu'ils doivent trouver dans notre abondance forment le dernier caractère de l'humanité.

Oui, mes frères, si c'est Dieu seul qui vous a fait naître ce que vous êtes, quel a pu être son dessein en répandant avec

tant de profusion sur vous les biens de la terre? A-t-il voulu vous faciliter le luxe, les passions, et les plaisirs qu'il condamne? sont-ce des présents qu'il vous ait faits dans sa colère? Si cela est, si c'est pour vous seuls qu'il vous a fait naître dans la prospérité et dans l'opulence, jouissez-en, à la bonne heure; faites-vous, si vous le pouvez, une injuste félicité sur la terre; vivez comme si tout était fait pour vous; multipliez vos plaisirs. Hâtez-vous de jouir, le temps est court. N'attendez plus rien au delà que la mort et le jugement; vous avez reçu ici-bas votre récompense.

Mais si, dans les desseins de Dieu, vos biens doivent être les ressources et les facilités de votre salut, il ne laisse donc des pauvres et des malheureux sur la terre que pour vous; vous leur tenez donc ici-bas la place de Dieu même; vous êtes, pour ainsi dire, leur Providence visible : ils ont droit de vous réclamer, et de vous exposer leurs besoins; vos biens sont leurs biens, et vos largesses le seul patrimoine que Dieu leur ait assigné sur la terre.

SECONDE PARTIE.

Et qu'y a-t-il dans votre état de plus digne d'envie que le pouvoir de faire des heureux? Si l'humanité envers les peuples est le premier devoir des grands, n'est-elle pas aussi l'usage le plus délicieux de la grandeur?

Quand toute la religion ne serait pas elle-même un motif universel de charité envers nos frères, et que notre humanité à leur égard ne serait payée que par le plaisir de faire des heureux et de soulager ceux qui souffrent, en faudrait-il davantage pour un bon cœur? Quiconque n'est pas sensible à un plaisir si vrai, si touchant, si digne du cœur, il n'est pas né grand, il ne mérite pas même d'être homme. Qu'on est digne de mépris, dit saint Ambroise, quand on peut faire des heureux, et qu'on ne le veut pas! *Infelix cujus in potestate est tantorum animas a morte defendere, et non est voluntas*[1].

[1] S. Ambr., in vita Nab. 13.

Il semble même que c'est une malédiction attachée à la grandeur. Les personnes nées dans une fortune obscure et privée, n'envient dans les grands que le pouvoir de faire des grâces et de contribuer à la félicité d'autrui : on sent qu'à leur place on serait trop heureux de répandre la joie et l'allégresse dans les cœurs en y répandant des bienfaits, et de s'assurer pour toujours leur amour et leur reconnaissance. Si, dans une condition médiocre, on forme quelquefois de ces désirs chimériques de parvenir à de grandes places, le premier usage qu'on se propose de cette nouvelle élévation, c'est d'être bienfaisant, et d'en faire part à tous ceux qui nous environnent : c'est la première leçon de la nature, et le premier sentiment que les hommes du commun trouvent en eux. Ce n'est que dans les grands seuls qu'il est éteint : il semble que la grandeur leur donne un autre cœur, plus dur et plus insensible que celui du reste des hommes ; que plus on est à portée de soulager des malheureux, moins on est touché de leurs misères ; que plus on est le maître de s'attirer l'amour et la bienveillance des hommes, moins on en fait cas ; et qu'il suffit de pouvoir tout, pour n'être touché de rien.

Mais quel usage plus doux et plus flatteur, mes frères, pourriez-vous faire de votre élévation et de votre opulence ? Vous attirer des hommages ? mais l'orgueil lui-même s'en lasse. Commander aux hommes et leur donner des lois ? mais ce sont là les soins de l'autorité, ce n'en est pas le plaisir. Voir autour de vous multiplier à l'infini vos serviteurs et vos esclaves ? mais ce sont des témoins qui vous embarrassent et vous gênent, plutôt qu'une pompe qui vous décore. Habiter des palais somptueux ? mais vous vous édifiez, dit Job, des solitudes où les soucis et les noirs chagrins viennent bientôt habiter avec vous. Y rassembler tous les plaisirs ? ils peuvent remplir ces vastes édifices, mais ils laisseront toujours votre cœur vide. Trouver tous les jours dans votre opulence de nouvelles ressources à vos caprices ? la variété des ressources tarit bientôt, tout est bientôt épuisé ; il faut revenir sur ses pas, et recommencer sans cesse ce que l'ennui rend insipide, et ce

que l'oisiveté a rendu nécessaire. Employez tant qu'il vous plaira vos biens et votre autorité à tous les usages que l'orgueil et les plaisirs peuvent inventer : vous serez rassasiés, mais vous ne serez pas satisfaits; ils vous montreront la joie, mais ils ne la laisseront pas dans votre cœur [1].

Employez-les à faire des heureux, à rendre la vie plus douce et plus supportable à des infortunés que l'excès de la misère a peut-être réduits mille fois à souhaiter, comme Job, que le jour qui les vit naître eût été lui-même la nuit éternelle de leur tombeau : vous sentirez alors le plaisir d'être nés grands, vous goûterez la véritable douceur de votre état; c'est le seul privilége qui le rend digne d'envie. Toute cette vaine montre qui vous environne est pour les autres; ce plaisir est pour vous seuls. Tout le reste a ses amertumes; ce plaisir seul les adoucit toutes. La joie de faire du bien est tout autrement douce et touchante que la joie de le recevoir. Revenez-y encore, c'est un plaisir qui ne s'use point; plus on le goûte, plus on se rend digne de le goûter : on s'accoutume à sa prospérité propre, et on y devient insensible; mais on sent toujours la joie d'être l'auteur de la prospérité d'autrui : chaque bienfait porte avec lui ce tribut doux et secret dans notre âme : le long usage, qui endurcit le cœur à tous les plaisirs, le rend ici tous les jours plus sensible.

Et qu'a la majesté du trône elle-même, Sire, de plus délicieux que le pouvoir de faire des grâces? Que serait la puissance des rois, s'ils se condamnaient à en jouir tout seuls? une triste solitude, l'horreur des sujets et le supplice du souverain. C'est l'usage de l'autorité qui en fait le plus doux plaisir; et le plus doux usage de l'autorité, c'est la clémence et la libéralité qui la rendent aimable.

Nouvelle raison. Outre le plaisir de faire du bien, qui nous paye comptant de notre bienfait, montrez de la douceur et de l'humanité dans l'usage de votre puissance, dit l'esprit de

[1] Comme toutes ces expressions coulent d'une âme qui s'épanche! Est-il possible de donner plus de charme à la vérité et à la vertu? (LA HARPE.)

Dieu, et c'est la gloire la plus sûre et la plus durable où les grands puissent atteindre : *in mansuetudine opera tua perfice, et super hominum gloriam diligeris* [1].

Non, Sire, ce n'est pas le rang, les titres, la puissance, qui rendent les souverains aimables; ce n'est pas même les talents glorieux que le monde admire, la valeur, la supériorité du génie, l'art de manier les esprits et de gouverner les peuples; ces grands talents ne les rendent aimables à leurs sujets qu'autant qu'ils les rendent humains et bienfaisants. Vous ne serez grand qu'autant que vous leur serez cher : l'amour des peuples a toujours été la gloire la plus réelle et la moins équivoque des souverains, et les peuples n'aiment guère dans les souverains que les vertus qui rendent leur règne heureux.

Et, en effet, est-il pour les princes une gloire plus pure et plus touchante que celle de régner sur les cœurs? La gloire des conquêtes est toujours souillée de sang; c'est le carnage et la mort qui nous y conduit; et il faut faire des malheureux pour se l'assurer. L'appareil qui l'environne est funeste et lugubre; et souvent le conquérant lui-même, s'il est humain, est forcé de verser des larmes sur ses propres victoires.

Mais la gloire, Sire, d'être cher à son peuple et de le rendre heureux, n'est environnée que de la joie et de l'abondance : il ne faut point élever de statues et de colonnes superbes pour l'immortaliser; elle s'élève dans le cœur de chaque sujet un monument plus durable que l'airain et le bronze, parce que l'amour dont il est l'ouvrage est plus fort que la mort. Le titre de conquérant n'est écrit que sur le marbre; le titre de père du peuple est gravé dans les cœurs.

Et quelle félicité pour le souverain, de regarder son royaume comme sa famille, ses sujets comme ses enfants; de compter que leurs cœurs sont encore plus à lui que leurs biens et leurs personnes, et de voir, pour ainsi dire, ratifier chaque jour le premier choix de la nation qui éleva ses an-

[1] Eccl., c. 3, v. 19.

cêtres sur le trône! La gloire des conquêtes et des triomphes a-t-elle rien qui égale ce plaisir? Mais de plus, Sire, si la gloire des conquérants vous touche, commencez par gagner les cœurs de vos sujets; cette conquête vous répond de celle de l'univers. Un roi cher à une nation valeureuse comme la vôtre n'a plus rien à craindre que l'excès de ses prospérités et de ses victoires.

Écoutez cette multitude que Jésus-Christ rassasie aujourd'hui dans le désert; ils veulent l'établir roi sur eux : *ut raperent eum, et facerent eum regem* [1]. Ils lui dressent déjà un trône dans leur cœur, ne pouvant le faire remonter encore sur celui de David et des rois de Juda ses ancêtres : ils ne reconnaissent son droit à la royauté que par son humanité. Ah! si les hommes se donnaient des maîtres, ce ne serait ni les plus nobles ni les plus vaillants qu'ils choisiraient; ce serait les plus tendres, les plus humains, des maîtres qui fussent en même temps leurs pères.

Heureuse la nation, grand Dieu, à qui vous destinez dans votre miséricorde un souverain de ce caractère! D'heureux présages semblent nous le promettre : la clémence et la majesté, peintes sur le front de cet auguste enfant, nous annoncent déjà la félicité de nos peuples; ses inclinations douces et bienfaisantes rassurent et font croître tous les jours nos espérances. Cultivez donc, ô mon Dieu, ces premiers gages de notre bonheur! rendez-le aussi tendre pour ses peuples que le prince pieux auquel il doit la naissance, et que vous n'avez fait que montrer à la terre. Il ne voulait régner, vous le savez, que pour nous rendre heureux; nos misères étaient ses misères, nos afflictions étaient les siennes, et son cœur ne faisait qu'un cœur avec le nôtre. Que la clémence et la miséricorde croissent donc avec l'âge dans cet enfant précieux, et coulent en lui avec le sang d'un père si humain et si miséricordieux! que la douceur et la majesté de son front soit toujours une image de celle de son âme! que son peuple lui soit aussi cher qu'il est

[1] JOAN., C. 6, V. 13.

lui-même cher à son peuple ! qu'il prenne dans la tendresse de la nation pour lui la règle et la mesure de l'amour qu'il doit avoir pour elle ! par là il sera aussi grand que son bisaïeul, plus glorieux que tous ses ancêtres ; et son humanité sera la source de notre félicité sur la terre et de son bonheur dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE L'INCARNATION.

SUR LES CARACTÈRES DE LA GRANDEUR DE JÉSUS-CHRIST.

Hic erit magnus.
Il sera grand.
LUC, c. 1, v. 32.

SIRE,

Quand les hommes augurent d'un jeune prince qu'il sera grand, cette idée ne réveille en eux que des victoires et des prospérités temporelles; ils n'établissent sa grandeur future que sur des malheurs publics; et les mêmes signes qui annoncent l'éclat de sa gloire sont comme des présages sinistres qui ne promettent que des calamités au reste de la terre.

Mais ce n'est pas à ces marques vaines et lugubres de grandeur que l'ange annonce aujourd'hui à Marie que Jésus-Christ sera grand : le langage du ciel et de la vérité ne ressemble pas à l'erreur et à la vanité des adulations humaines, et Dieu ne parle point comme l'homme.

Jésus-Christ sera grand, parce qu'il sera le Saint et le Fils de Dieu, *Sanctum, vocabitur Filius Dei*[1]; parce qu'il sauvera son peuple, *ipse enim salvum faciet populum suum*[2]; parce que son règne ne finira plus, *et regni ejus non erit finis*[3]. Tels sont les caractères de sa grandeur; une grandeur de sainteté, une grandeur de miséricorde, une grandeur de perpétuité et de durée.

Et voilà les caractères de la véritable grandeur. Ce n'est pas, Sire, dans l'élévation de la naissance, dans l'éclat des

[1] LUC., c. 1, v. 35. — [2] MATTH., c. 1, v. 21. — [3] LUC., c. 2, v. 33.

titres et des victoires, dans l'étendue de la puissance et de l'autorité, que les princes et les grands doivent la chercher : ils ne seront grands comme Jésus-Christ, qu'autant qu'ils seront saints, qu'ils seront utiles aux peuples, et que leur vie et leur règne deviendra un modèle qui se perpétuera dans tous les siècles ; c'est-à-dire qu'ils auront comme Jésus-Christ une grandeur de sainteté, une grandeur de miséricorde, une grandeur de perpétuité et de durée.

PREMIÈRE PARTIE.

Sire,

L'origine éternelle de Jésus-Christ, son titre de Fils de Dieu, qui est le titre essentiel de sa sainteté, l'est aussi de sa grandeur et de son éminence. Il n'est pas appelé grand parce qu'il compte des rois et des patriarches parmi ses ancêtres, et que le sang le plus auguste de l'univers coule dans ses veines; il est grand parce qu'il est le Saint et le Fils du Très-Haut : toute sa grandeur a sa source dans le sein de Dieu, d'où il est sorti ; et le grand mystère de ses voies éternelles, qui se manifeste aujourd'hui, va puiser tout son éclat dans sa naissance divine.

Nous n'avons de grand que ce qui nous vient de Dieu. Oui, mes frères, que les grands se vantent d'avoir, comme Jésus-Christ, des princes et des rois parmi leurs ancêtres : s'ils n'ont point d'autre gloire que celle de leurs aïeux, si toute leur grandeur est dans leur nom, si leurs titres sont leurs uniques vertus, s'il faut rappeler les siècles passés pour les trouver dignes de nos hommages, leur naissance les avilit et les déshonore, même selon le monde. On oppose sans cesse leur nom à leur personne : le souvenir de leurs aïeux devient leur opprobre : les histoires où sont écrites les grandes actions de leurs pères ne sont plus que des témoins qui déposent contre eux. On cherche ces glorieux ancêtres dans leurs indignes successeurs, on redemande à leurs noms les vertus qui ont autrefois honoré la patrie ; et cet amas de gloire dont

ils ont hérité n'est plus qu'un poids de honte qui les flétrit et qui les accable.

Cependant la plupart portent sur leur front l'orgueil de leur origine. Ils comptent les degrés de leur grandeur par des siècles qui ne sont plus, par des dignités qu'ils ne possèdent plus, par des actions qu'ils n'ont point faites, par des aïeux dont il ne reste qu'une vile poussière, par des monuments que les temps ont effacés, et se croient au-dessus des autres hommes, parce qu'il leur reste plus de débris domestiques de la rapidité des temps, et qu'ils peuvent produire plus de titres que les autres hommes de la vanité des choses humaines.

Sans doute une haute naissance est une prérogative illustre à laquelle le consentement des nations a attaché de tout temps des distinctions d'honneur et d'hommage; mais ce n'est qu'un titre, ce n'est pas une vertu : c'est un engagement à la gloire; ce n'est pas elle qui la donne : c'est une leçon domestique, et un motif honorable de grandeur; mais ce n'est pas ce qui nous fait grands : c'est une succession d'honneur et de mérite; mais elle manque, et s'éteint en nous dès que nous héritons du nom sans hériter des vertus qui l'ont rendu illustre. Nous commençons, pour ainsi dire, une nouvelle race; nous devenons des hommes nouveaux; la noblesse n'est plus que pour notre nom, et la roture pour notre personne.

Mais si, devant le monde même, la naissance sans la vertu n'est plus qu'un vain titre qui nous reproche sans cesse notre oisiveté et notre bassesse, qu'est-elle devant Dieu, qui ne voit de grand et de réel en nous que les dons de sa grâce et de son esprit, qu'il y a mis lui-même?

C'est donc notre naissance selon la foi qui fait le plus glorieux de tous nos titres. Nous ne sommes grands que parce que nous sommes, comme Jésus-Christ, enfants de Dieu, et que nous soutenons la noblesse et l'excellence d'une si haute origine. C'est elle qui élève le chrétien au-dessus des rois et des princes de la terre; c'est par elle que nous entrons aujourd'hui dans tous les droits de Jésus-Christ, que tout est à nous, que tout l'univers n'est que pour nous, que les patriar-

ches et tous les élus des siècles passés sont nos ancêtres, que nous devenons héritiers d'un royaume éternel, que nous jugerons les anges et les hommes, et que nous verrons un jour à nos pieds toutes les nations et les puissances du siècle.

Telle est, Sire, la prérogative des enfants de Dieu; aussi nos rois ont mis le titre de chrétien à la tête de tous les titres qui entourent et ennoblissent leur couronne; et le plus saint de vos prédécesseurs n'allait pas chercher la source et l'origine de sa grandeur dans le nombre des villes et des provinces soumises à son empire, mais dans le lieu seul où il avait été mis par le baptême au nombre des enfants de Dieu.

Mais, Sire, ce n'est pas assez, dit saint Jean, d'en porter le nom, il faut l'être en effet : *ut filii Dei nominemur et simus*[1]. Si les enfants des rois, dégénérant de leur auguste naissance, n'avaient que des inclinations basses et vulgaires; s'ils se proposaient la fortune d'un vil artisan comme l'objet le plus digne de leur cœur, et seul capable de remplir leurs grandes destinées; si, perdant de vue le trône où ils doivent un jour être élevés, ils ne connaissaient rien de plus grand que de ramper dans la boue, et d'être confondus par leurs sentiments et leurs occupations avec la plus vile populace, quel opprobre pour leur nom, et pour la nation qui attendrait de tels maîtres!

Tels, et encore plus coupables, Sire, sont les enfants de Dieu quand ils se dégradent jusqu'à vivre comme les enfants du siècle. La grâce de votre baptême vous a élevé encore plus haut que la gloire de votre naissance, quoiqu'elle soit la plus auguste de l'univers. Par celle-ci vous n'êtes qu'un roi temporel; l'autre vous rend héritier d'un royaume éternel. La première ne vous fait que l'enfant des rois; par l'autre vous êtes devenu l'enfant de Dieu. Tous les jours nous voyons croître et se développer dans votre Majesté des sentiments et des inclinations dignes de la naissance que vous avez eue des rois vos ancêtres; mais ce ne serait rien, si vous n'en montriez encore qui répondissent à la grandeur de la naissance que vous

[1] S. Joan., ep. I, c. 3, v. 1.

tenez de Dieu, lequel vous a mis par le baptême au nombre de ses enfants.

Or, par tout ce qu'exige une naissance royale, jugez, Sire, de ce que doit exiger une naissance toute divine. Si les enfants des rois doivent être au-dessus des autres hommes; si la moindre bassesse les déshonore; si le plus léger défaut de courage est une tache qui flétrit tout l'éclat de leur naissance; si on leur fait un crime d'une simple inégalité d'humeur; s'il faut qu'ils soient plus vaillants, plus sages, plus circonspects, plus doux, plus affables, plus humains, plus grands que le reste des hommes; si le monde exige tant des enfants de la terre, qu'est-ce que Dieu ne doit pas demander des enfants du ciel! quelle innocence, quelle pureté de désirs, quelle élévation de sentiments, quelle supériorité au-dessus des sens et des passions, quel mépris pour tout ce qui n'est pas éternel! qu'il faut être grand pour soutenir l'éminence d'une si haute origine! Premier caractère de la grandeur de Jésus-Christ, une grandeur de sainteté : *hic erit magnus, et filius Altissimi vocabitur.*

SECONDE PARTIE.

Mais, en second lieu, il sera grand, parce qu'il sauvera son peuple, *ipse enim salvum faciet populum suum;* second caractère de sa grandeur, une grandeur de miséricorde.

Il ne descend sur la terre que pour combler les hommes de ses bienfaits. Nous étions sous la servitude et sous la malédiction; et il vient rompre nos chaînes et nous mettre en liberté. Nous étions ennemis de Dieu et étrangers à ses promesses; et il vient nous réconcilier avec lui, et nous rendre concitoyens des saints et enfants d'une nouvelle alliance. Nous vivions sans loi, sans joug, sans Dieu dans ce monde; et il vient être notre loi, notre vérité, notre justice, et répandre l'abondance de ses dons et de ses grâces sur tout l'univers. En un mot, il vient renouveler toute la nature, sanctifier ce qui était souillé, fortifier ce qui était faible, sauver ce

qui était perdu, réunir ce qui était divisé. Quelle grandeur! car il n'y a rien de si grand que de pouvoir être utile à tous les hommes.

Et telle est la grandeur où les princes et les souverains, et tout ce qui porte le nom de grand sur la terre, doit aspirer; ils ne peuvent être grands qu'en se rendant utiles aux peuples, et leur portant, comme Jésus-Christ, la liberté, la paix, et l'abondance.

Je dis la liberté, non celle qui favorise les passions et la licence; c'est un nouveau joug et une servitude honteuse que ce funeste libertinage; et la règle des mœurs est le premier principe de la félicité et de l'affermissement des empires. Ce n'est pas celle encore, ou qui s'élève contre l'autorité légitime, ou qui veut partager avec le souverain celle qui réside en lui seul, et, sous prétexte de la modérer, l'anéantir et l'éteindre. Il n'y a de bonheur pour les peuples que dans l'ordre et dans la soumission. Pour peu qu'ils s'écartent du point fixe de l'obéissance, le gouvernement n'a plus de règle; chacun veut être à lui-même sa loi; la confusion, les troubles, les dissensions, les attentats, l'impunité, naissent bientôt de l'indépendance; et les souverains ne sauraient rendre leurs sujets heureux qu'en les tenant soumis à l'autorité, et leur rendant en même temps l'assujettissement doux et aimable.

La liberté, Sire, que les princes doivent à leurs peuples, c'est la liberté des lois. Vous êtes le maître de la vie et de la fortune de vos sujets; mais vous ne pouvez en disposer que selon les lois. Vous ne connaissez que Dieu seul au-dessus de vous, il est vrai; mais les lois doivent avoir plus d'autorité que vous-même. Vous ne commandez pas à des esclaves, vous commandez à une nation libre et belliqueuse, aussi jalouse de sa liberté que de sa fidélité, et dont la soumission est d'autant plus sûre, qu'elle est fondée sur l'amour qu'elle a pour ses maîtres. Ses rois peuvent tout sur elle, parce que sa tendresse et sa fidélité ne mettent point de bornes à son obéissance; mais il faut que ses rois en mettent eux-mêmes à leur autorité, et que plus son amour ne connaît point d'autre loi

qu'une soumission aveugle, plus ses rois n'exigent de sa soumission que ce que les lois leur permettent d'en exiger : autrement ils ne sont plus les pères et les protecteurs de leurs peuples, ils en sont les ennemis et les oppresseurs; ils ne règnent pas sur leurs sujets, ils les subjuguent.

La puissance de votre auguste bisaïeul sur la nation a passé celle de tous les rois vos ancêtres : un règne long et glorieux l'avait affermie; sa haute sagesse la soutenait, et l'amour de ses sujets n'y mettait presque plus de bornes. Cependant il a su plus d'une fois la faire céder aux lois, les prendre pour arbitres entre lui et ses sujets, et soumettre noblement ses intérêts à leurs décisions.

Ce n'est donc pas le souverain, c'est la loi, Sire, qui doit régner sur les peuples. Vous n'en êtes que le ministre et le premier dépositaire. C'est elle qui doit régler l'usage de l'autorité; et c'est par elle que l'autorité n'est plus un joug pour les sujets, mais une règle qui les conduit, un secours qui les protége, une vigilance paternelle qui ne s'assure leur soumission que parce qu'elle s'assure leur tendresse. Les hommes croient être libres quand ils ne sont gouvernés que par les lois : leur soumission fait alors tout leur bonheur, parce qu'elle fait toute leur tranquillité et toute leur confiance : les passions, les volontés injustes, les désirs excessifs et ambitieux que les princes mêlent à l'usage de l'autorité, loin de l'étendre, l'affaiblissent : ils deviennent moins puissants dès qu'ils veulent l'être plus que les lois; ils perdent en croyant gagner. Tout ce qui rend l'autorité injuste et odieuse l'énerve et la diminue : la source de leur puissance est dans le cœur de leurs sujets; et quelque absolus qu'ils paraissent, on peut dire qu'ils perdent leur véritable pouvoir dès qu'ils perdent l'amour de ceux qui les servent.

J'ai dit encore la paix et l'abondance, qui sont toujours les fruits heureux de la liberté dont nous venons de parler ; et voilà les biens que Jésus-Christ vient apporter sur la terre : il n'est grand que parce qu'il est le bienfaiteur de tous les hommes.

Oui, Sire, il faut être utile aux hommes, pour être grand dans l'opinion des hommes. C'est la reconnaissance qui les porta autrefois à se faire des dieux mêmes de leurs bienfaiteurs ; ils adorèrent la terre qui les nourrissait, le soleil qui les éclairait, des princes bienfaisants, un Jupiter roi de Crète, un Osiris roi d'Égypte, qui avaient donné des lois sages à leurs sujets, qui avaient été les pères de leurs peuples, et les avaient rendus heureux pendant leur règne. L'amour et le respect qu'inspire la reconnaissance fut si vif, qu'il dégénéra même en culte.

Il faut mettre les hommes dans les intérêts de notre gloire, si nous voulons qu'elle soit immortelle; et nous ne pouvons les y mettre que par nos bienfaits. Les grands talents et les titres qui nous élèvent au-dessus d'eux, et qui ne font rien à leur bonheur, les éblouissent sans les toucher, et deviennent plutôt l'objet de l'envie que de l'affection et de l'estime publique. Les louanges que nous donnons aux autres se rapportent toujours par quelque endroit à nous-mêmes; c'est l'intérêt ou la vanité qui en sont les sources secrètes; car tous les hommes sont vains, et n'agissent presque que pour eux; et d'ordinaire ils n'aiment pas à donner en pure perte des louanges qui les humilient, et qui sont comme des aveux publics de la supériorité qu'on a sur eux : mais la reconnaissance l'emporte sur la vanité, et l'orgueil souffre sans peine que nos bienfaiteurs soient en même temps nos supérieurs et nos maîtres.

Non, Sire, un prince qui n'a eu que des vertus militaires n'est pas assuré d'être grand dans la postérité. Il n'a travaillé que pour lui; il n'a rien fait pour ses peuples; et ce sont les peuples qui assurent toujours la gloire et la grandeur du souverain. Il pourra passer pour un grand conquérant; mais on ne le regardera jamais comme un grand roi : il aura gagné des batailles; mais il n'aura pas gagné le cœur de ses sujets : il aura conquis des provinces étrangères; mais il aura épuisé les siennes : en un mot, il aura conduit habilement des armées; mais il aura mal gouverné ses sujets.

Mais, Sire, un prince qui n'a cherché sa gloire que dans le bonheur de ses sujets, qui a préféré la paix et la tranquillité, qui seule peut les rendre heureux, à des victoires qui n'eussent été que pour lui seul, et qui n'auraient abouti qu'à flatter sa vanité; un prince qui ne s'est regardé que comme l'homme de ses peuples, qui a cru que ses trésors les plus précieux étaient les cœurs de ses sujets; un prince qui, par la sagesse de ses lois et de ses exemples, a banni les désordres de son État, corrigé les abus, conservé la bienséance des mœurs publiques, maintenu chacun à sa place, réprimé le luxe et la licence, toujours plus funestes aux empires que les guerres et les calamités les plus tristes; rendu au culte et à la religion de ses pères l'autorité, l'éclat, la majesté, l'uniformité qui en perpétuent le respect parmi les peuples; maintenu le sacré dépôt de la foi contre toutes les entreprises des esprits indociles et inquiets; qui a regardé ses sujets comme ses enfants, son royaume comme sa famille; et qui n'a usé de sa puissance que pour la félicité de ceux qui la lui avaient confiée : un prince de ce caractère sera toujours grand, parce qu'il l'est dans le cœur des peuples. Les pères raconteront à leurs enfants le bonheur qu'ils eurent de vivre sous un si bon maître; ceux-ci le rediront à leurs neveux; et dans chaque famille ce souvenir, conservé d'âge en âge, deviendra comme un monument domestique élevé dans l'enceinte des murs paternels, qui perpétuera la mémoire d'un si bon roi dans tous les siècles [7].

Non, Sire, ce ne sont pas les statues et les inscriptions qui immortalisent les princes : elles deviennent tôt ou tard le triste jouet des temps et de la vicissitude des choses humaines. En vain Rome et la Grèce avaient autrefois multiplié à l'infini les images de leurs rois et de leurs Césars, et épuisé toute la science

[7] Voltaire, dans la *Henriade*, a imité ce passage de Massillon :

Le vieillard expirant
De ce prince à son fils fait l'éloge en pleurant.
Le fils, éternisant des images si chères,
Raconte à ses neveux le bonheur de leurs pères;
Et ce nom, dont la terre aime à s'entretenir,
Est porté par l'amour aux siècles à venir.

de l'art pour les rendre plus précieuses aux siècles suivants : de tous ces monuments superbes, à peine un seul est venu jusqu'à nous. Ce qui n'est écrit que sur le marbre et sur l'airain est bientôt effacé ; ce qui est écrit dans les cœurs demeure toujours.

TROISIÈME PARTIE.

Aussi le dernier caractère de la grandeur de Jésus-Christ, c'est la durée et la perpétuité de son règne : *et regni ejus non erit finis*. Il était hier, il est aujourd'hui, et il sera dans tous les siècles : ses bienfaits perpétueront sa royauté et sa puissance. Les hommes de tous les temps le reconnaîtront, l'adoreront comme leur chef, leur libérateur, leur pontife toujours vivant, et qui s'offre toujours pour nous à son père : il sera même le prince de l'éternité, il régnera sur tous les élus dans le ciel, et l'Église triomphante ne sera pas moins son royaume et son héritage que celle qui combat sur la terre. C'est ici une grandeur de perpétuité et de durée.

En effet, la gloire qui doit finir avec nous est toujours fausse. Elle était donnée à nos titres plus qu'à nos vertus ; c'était un faux éclat qui environnait nos places, mais qui ne sortait pas de nous-mêmes. Nous étions sans cesse entourés d'admirateurs, et vides au dedans des qualités qu'on admire. Cette gloire était le fruit de l'erreur et de l'adulation, et il n'est pas étonnant de la voir finir avec elles. Telle est la gloire de la plupart des princes et des grands. On honore leurs cendres encore fumantes d'un reste d'éloge ; on ajoute encore cette vaine décoration à celle de leur pompe funèbre. Mais tout s'éclipse et s'évanouit le lendemain : on a honte des louanges qu'on leur a données ; c'est un langage suranné et insipide qu'on n'oserait plus parler : on en voit presque rougir les monuments publics où elles sont encore écrites, et où elles ne semblent subsister que pour rappeler publiquement un souvenir qui les désavoue. Ainsi les adulations ne survivent jamais à leurs héros ; et les éloges mercenaires, loin d'immortaliser la gloire des princes, n'immortalisent que la

bassesse, l'intérêt et la lâcheté de ceux qui ont été capables de les donner.

Pour connaître la grandeur véritable des souverains et des grands, il faut la chercher dans les siècles qui sont venus après eux. Plus même ils s'éloignent de nous, plus leur gloire croît et s'affermit lorsqu'elle a pris sa source dans l'amour des peuples. On dispute encore aujourd'hui à un de vos plus vaillants prédécesseurs les éloges magnifiques que son siècle lui donna à l'envi; et, malgré la gloire de Marignan, on doute si la valeur doit le faire compter parmi les grands rois qui ont occupé votre trône : et avec moins de ces talents brillants qui font les héros, et plus de ces vertus pacifiques qui font les bons rois, son prédécesseur sera toujours grand dans nos histoires, parce qu'il sera toujours cher à la nation dont il fut le père. On ne compte pour rien les éloges donnés aux souverains pendant leur règne, s'ils ne sont répétés sous les règnes suivants. C'est là que la postérité, toujours équitable, ou les dégrade d'une gloire dont ils n'étaient redevables qu'à leur puissance et à leur rang, ou leur conserve un rang qu'ils durent à leur vertu bien plus qu'à leur puissance. Il faut, Sire, que la vie d'un grand roi puisse être proposée comme une règle à ses successeurs, et que son règne devienne le modèle de tous les règnes à venir : c'est par là qu'il sera, si je l'ose dire, éternel comme le règne de Jésus-Christ : *et regni ejus non erit finis.*

Le règne de David fut toujours le modèle des bons rois de Juda, et sa durée égala celle du trône de Jérusalem. Ce ne furent pas ses victoires toutes seules qui le rendirent le modèle des rois ses successeurs : Saül en avait remporté, comme lui, sur les Philistins et sur les Amalécites. Ce fut sa piété envers Dieu, son amour pour son peuple, son zèle pour la loi et pour la religion de ses pères, sa soumission à Dieu dans les disgrâces, sa modération dans la victoire et dans la prospérité, son respect pour les prophètes qui venaient de la part de Dieu l'avertir de ses devoirs et lui ouvrir les yeux sur ses faiblesses, les larmes publiques de pénitence et de piété

dont il baigna son trône pour expier le scandale de sa chute, les richesses immenses qu'il amassa pour élever un temple au Dieu de ses pères, sa confiance dans le grand prêtre et dans les ministres du culte saint, le soin qu'il prit d'inspirer à son fils Salomon les maximes de la vertu et de la sagesse, et enfin le bon ordre et la justice des lois qu'il établit dans tout Israël.

Voilà, Sire, la grandeur que votre Majesté doit se proposer. Régnez de manière que votre règne puisse être éternel; que non-seulement il vous assure la royauté immortelle des enfants de Dieu, mais encore que, dans tous les âges qui suivront, on vous propose aux princes vos successeurs comme le modèle des bons rois.

Ce ne sera pas seulement en remportant des victoires que vous deviendrez un grand roi; ce sera votre amour pour vos peuples, votre fidélité envers Dieu, votre zèle pour la religion de vos pères, votre attention à rendre vos sujets heureux, qui feront de votre règne le plus bel endroit de nos histoires, et le modèle de tous les règnes à venir.

Aimez vos peuples, Sire; et que ces mêmes paroles si souvent portées à vos oreilles trouvent toujours un accès favorable dans votre cœur. Soyez tendre, humain, affable, touché de leurs misères, compatissant à leurs besoins; et vous serez un grand roi, et la durée de votre règne égalera celle de la monarchie. Dieu vous a établi sur une nation qui aime ses princes, et qui par cela seul mérite d'en être aimée. Dans un royaume où les peuples naissent, pour ainsi dire, bons sujets, il faut que les souverains en naissant naissent de bons maîtres. Vous voyez déjà tous les cœurs voler après vous : Sire, l'amour ne peut se payer que par l'amour; et vous ne seriez pas digne de la tendresse de vos sujets, si vous leur refusiez la vôtre.

Il n'y a point d'autre gloire pour les rois : leur grandeur est toute dans l'amour de leurs peuples; ce sont eux qui perpétuent de siècle en siècle la mémoire des bons princes. Et quelle gloire en effet pour un roi de régner encore après sa mort sur

les cœurs de ses sujets! d'être sûr que, dans tous les temps à venir, les peuples, ou regretteront de n'avoir pas vécu sous son règne, ou se féliciteront d'avoir un roi qui lui ressemble! Quelle gloire, Sire, de faire dire de soi, dans toute la suite des siècles, comme la reine de Saba le disait de Salomon : Heureux ceux qui le virent, et qui vécurent sous la douceur de ses lois et de son empire! Heureux l'âge qui montre à la terre un si bon maître! Heureuses les villes et les campagnes qui virent revivre sous son règne l'abondance, la paix, la joie, la justice, l'innocence des âges les plus fortunés! Heureuse la nation que le ciel favorisera un jour d'un prince qui lui soit semblable!

Grand Dieu! c'est vous seul qui donnez les bons rois aux peuples; et c'est le plus grand don que vous puissiez faire à la terre. Vous tenez encore entre vos mains l'enfant auguste que vous destinez à la monarchie. Son âge, son innocence, le laissent encore l'ouvrage commencé de vos miséricordes. Il n'est pas encore sorti de dessous la main qui le forme et qui l'achève. Grand Dieu! il est encore temps, formez-le pour le bonheur des peuples a qui vous l'avez réservé; et que cette prière, si souvent ici renouvelée, ne lasse pas votre bonté, puisqu'elle intéresse si fort le salut et la félicité d'une nation que vous avez toujours protégée!

C'est sous les bons rois que votre culte s'affermit, que la foi triomphe des erreurs, que l'affreuse incrédulité est bannie ou obligée de se cacher, que les nouvelles doctrines sont proscrites, que les esprits rebelles ne trouvent de protection et de sûreté que dans l'obéissance et dans l'unité; que vos ministres, paisibles dans l'exercice de leurs fonctions, et veillant sans cesse à la conservation du dépôt, voient l'autorité de l'empire donner les mains à celle du sacerdoce; et que tous les cœurs, déjà réunis au pied du trône, portent la même union et la même concorde au pied des autels. Ajoutez donc en lui de jour en jour, ô mon Dieu, de ces traits heureux qui promettent de bons rois à leurs peuples; que l'ouvrage de vos miséricordes croisse et se développe tous les

jours en lui avec ses années. Nous ne vous demandons pas qu'il devienne le vainqueur de l'Europe; nous vous demandons qu'il soit le père de son peuple. C'est la puissance de votre bras qui nous l'a conservé, en frappant autour de son berceau tout le reste de sa famille royale; que ce soit elle qui nous le forme et qui nous le prépare. Il est, comme Moïse, l'enfant sauvé des funérailles de toute sa race; qu'il soit comme lui le sauveur et le libérateur de son peuple; et que ce premier prodige, qui l'a retiré du sein de la mort, soit pour nous le présage assuré de ceux que vous nous faites espérer sous son empire! Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION.

SUR LA FAUSSETÉ DE LA GLOIRE HUMAINE.

Si ego glorifico meipsum, gloria mea nihil est.

Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien.

JEAN, c. 8, v. 54.

SIRE,

Si la gloire du monde, sans la crainte de Dieu, était quelque chose de réel, quel homme jusque-là avait paru sur la terre qui eût plus de lieu de se glorifier lui-même que Jésus-Christ?

Outre la gloire de descendre d'une race royale, et de compter les David et les Salomon parmi ses ancêtres, avec quel éclat n'avait-il pas paru dans le monde?

Suivez-le dans tout le cours de sa vie, toute la nature lui obéit; les eaux s'affermissent sous ses pieds; les morts entendent sa voix; les démons, frappés de sa puissance, vont se cacher loin de lui; les cieux s'ouvrent sur sa tête, et annoncent eux-mêmes aux hommes sa gloire et sa magnificence : la boue entre ses mains rend la lumière aux aveugles; tous les lieux par où il passe ne sont marqués que par ses prodiges : il lit dans les cœurs; il voit l'avenir comme le présent; il entraîne après lui les villes et les peuples : personne avant lui n'avait parlé comme il parle; et, charmées de son éloquence céleste, les femmes de Juda appellent heureuses les entrailles qui l'ont porté.

Quel homme s'était jamais montré sur la terre environné de tant de gloire? et cependant il nous apprend que s'il se l'attri-

bue à lui-même, et que sa gloire ne soit qu'une gloire humaine, sa gloire n'est plus rien : *si ego glorifico meipsum, gloria mea nihil est.*

La probité mondaine, les grands talents, les succès éclatants, ne sont donc plus rien, dès qu'ils ne sont que les vertus de l'homme; et il n'y a point de gloire véritable sans la crainte de Dieu. C'est ce qui va faire le sujet de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Sire,

Il y a longtemps que les hommes, toujours vains, font leur idole de la gloire : ils la perdent la plupart en la cherchant, et croient l'avoir trouvée quand on donne à leur vanité les louanges qui ne sont dues qu'à la vertu.

Il n'est point de prince ni de grand, malgré la bassesse et le dérèglement de ses mœurs et de ses penchants, à qui de vaines adulations ne promettent la gloire et l'immortalité, et qui ne compte sur les suffrages de la postérité, où son nom même ne passera peut-être pas, et ou du moins il ne sera connu que par ses vices. Il est vrai que le monde, qui avait élevé ces idoles de boue, les renverse lui-même le lendemain, et qu'il se venge à loisir, dans les âges suivants, par la liberté de ses censures, de la contrainte et de l'injustice de ses éloges.

Il n'attend pas même si tard : les applaudissements publics qu'on donne à la plupart des grands pendant leur vie, sont presque toujours à l'instant démentis par les jugements et les discours secrets. Leurs louanges ne font que réveiller l'idée de leurs défauts : et à peine sorties de la bouche même de celui qui les publie, elles vont, s'il m'est permis de parler ainsi, expirer dans son cœur qui les désavoue.

Mais si la gloire humaine est presque toujours dégradée devant le tribunal même du monde, aurait-elle quelque chose de plus réel aux yeux de Dieu, devant qui il n'y a de véritables grands que ceux qui le craignent? *Qui autem timent te, magni erunt apud te per omnia* [1].

[1] Judith, c. 16, v. 19.

Et pour mettre cette vérité dans un point de vue qui nous la montre tout entière, remarquez, je vous prie, mes frères, que les hommes ont de tout temps établi la gloire dans l'honneur et la probité, dans l'éminence et la distinction des talents, et enfin dans les succès éclatants.

Or, sans la crainte de Dieu, toute probité humaine est ou fausse, ou du moins elle n'est pas sûre : les plus grands talents deviennent dangereux, ou à celui qui s'en glorifie, ou à ceux auprès desquels il en fait usage : et enfin les succès les plus éclatants, ou prennent leur source dans le crime, ou ne sont souvent que des crimes éclatants eux-mêmes : *si ego glorifico meipsum, gloria mea nihil est.*

Je dis premièrement que la probité humaine, sans la crainte de Dieu, est presque toujours fausse, ou du moins qu'elle n'est jamais sûre.

Je sais que le monde se vante d'un fantôme d'honneur et de probité indépendant de la religion : il croit qu'on peut être fidèle aux hommes sans être fidèle à Dieu ; être orné de toutes les vertus que demande la société sans avoir celles qu'exige l'Évangile ; et, en un mot, être honnête homme sans être chrétien.

On pourrait laisser au monde cette faible consolation, ne pas lui disputer une gloire aussi vaine et aussi frivole que lui-même, et, puisqu'il renonce aux vertus des saints, lui passer du moins celles des hommes. C'est l'attaquer par son endroit sensible et dans son dernier retranchement, de vouloir lui ôter le seul nom de bien qui lui reste, et qui le console de la perte de tous les autres ; et de le déposséder d'un honneur et d'une probité qu'il croit n'appartenir qu'à lui seul, et qu'il dispute même souvent aux justes.

Ne le troublons donc pas dans une possession si paisible, et en même temps si injuste. Convenons qu'au milieu de la dépravation et de la décadence des mœurs publiques, le monde a encore sauvé du débris des restes d'honneur et de droiture ; que, malgré les vices et les passions qui les dominent, parais-

sent encore sous ses étendards des hommes fidèles à l'amitié, zélés pour la patrie, rigides amateurs de la vérité, esclaves religieux de leur parole, vengeurs de l'injustice, protecteurs de la faiblesse; en un mot, partisans du plaisir, et néanmoins sectateurs de la vertu.

Voilà les justes du monde, ces héros d'honneur et de probité qu'il fait tant valoir, qu'il propose même tous les jours, avec une espèce d'insulte et d'ostentation, aux véritables justes de l'Évangile. Il les dégrade pour élever son idole : il se vante que l'honneur et la véritable probité ne résident que chez lui. Il nous laisse l'obscurité, les petitesses, les travers, et tout le faux de la vertu, et s'en arroge à lui-même l'héroïsme et la gloire. Mais qu'il serait aisé de venger l'honneur de Dieu contre le culte vain et pompeux que le monde rend à son idole! Il n'y aurait qu'à souffler sur cet édifice d'orgueil et de vanité, à peine en retrouveriez-vous les faibles vestiges.

Ces hommes vertueux, dont le monde se fait tant d'honneur, n'ont au fond souvent pour eux que l'erreur publique. Amis fidèles, je le veux; mais c'est le goût, la vanité ou l'intérêt qui les lie, et dans leurs amis ils n'aiment qu'eux-mêmes. Bons citoyens, il est vrai; mais la gloire et les honneurs qui nous reviennent en servant la patrie, sont l'unique lien et le seul devoir qui les attachent. Amateurs de la vérité, je l'avoue; mais ce n'est pas elle qu'ils cherchent, c'est le crédit et la confiance qu'elle leur acquiert parmi les hommes. Observateurs de leurs paroles; mais c'est un orgueil qui trouverait de la lâcheté et de l'inconstance à se dédire, ce n'est pas une vertu qui se fait une religion de ses promesses. Vengeurs de l'injustice; mais en la punissant dans les autres, ils ne veulent que publier qu'ils n'en sont pas capables eux-mêmes. Protecteurs de la faiblesse; mais ils veulent avoir des panégyristes de leur générosité, et les éloges des opprimés sont ce que leur offrent de plus touchant leur oppression et leur misère. En un mot, dit l'Écriture, on les appelle miséricordieux : ils ont toutes les vertus pour le public; mais n'étant pas fidèles à

Dieu, ils n'en ont pas une seule pour eux-mêmes : *multi homines misericordes vocantur; virum autem fidelem quis inveniet*[1] ?

Mais quand la probité du monde ne serait pas presque toujours fausse, il faudrait convenir du moins qu'elle n'est jamais sûre. La religion toute seule assure la vertu, parce que les motifs qu'elle nous fournit sont partout les mêmes. La honte et l'opprobre en seraient le prix devant les hommes, qu'elle n'en paraîtrait que plus belle et plus glorieuse à l'homme de bien. Sa vie même serait en péril, qu'il ne voudrait pas la racheter aux dépens de sa vertu. Le secret et l'impunité ne sont pas pour lui des attraits pour le vice, puisque Dieu est le seul témoin qu'il craint; et le reproche de sa conscience, la seule peine qui l'afflige. La gloire même et les acclamations publiques le solliciteraient à une entreprise ambitieuse et injuste, qu'il préférerait le devoir et la règle qui la condamnent, aux applaudissements de l'univers qui l'approuve. Enfin, changez tant qu'il vous plaira les situations d'un véritable juste : le monde peut varier à son égard; les suffrages publics qui l'élèvent aujourd'hui peuvent demain le dégrader et l'abattre; sa fortune peut changer, mais sa vertu ne changera point avec sa fortune.

Il ne s'agit pas ici de nous alléguer des exemples où la piété la plus estimée s'est démentie plus d'une fois. Outre que le monde est plein de faux justes, et que tous ceux qui en portent le nom aux yeux des hommes n'en ont pas le mérite devant Dieu, ç'a été de tout temps l'injustice du monde d'attribuer à la vertu les faiblesses de l'homme. Le juste peut tomber : mais la vertu seule peut le défendre ou le relever de ses chutes; elle seule marche sûrement, parce que les principes sur lesquels elle s'appuie sont toujours les mêmes. Les occasions ne l'autorisent pas contre le devoir, parce que les occasions ne changent jamais rien aux règles. La lumière et les regards publics sont pour elle comme la solitude et les ténèbres. En

[1] Prov., c. 20, v. 6.

un mot, elle ne compte les hommes pour rien, parce que Dieu seul, qui la voit, doit être son juge.

Trouvez, si vous le pouvez, la même sûreté dans les vertus humaines. Nées le plus souvent dans l'orgueil et dans l'amour de la gloire, elles y trouvent un moment après leur tombeau. Formées par les regards publics, elles vont s'éteindre le lendemain, comme ces feux passagers, dans le secret et dans les ténèbres. Appuyées sur les circonstances, sur les occasions, sur les jugements des hommes, elles tombent sans cesse avec ces appuis fragiles. Les tristes fruits de l'amour-propre, elles sont toujours sous l'inconstance de son empire. Enfin, le faible ouvrage de l'homme, elles ne sont, comme lui, à l'épreuve de rien.

Qu'il s'offre à ce vertueux du siècle une occasion sûre de décréditer un ennemi ou de supplanter un concurrent: pourvu qu'il conserve la réputation et la gloire de la modération, il sera peu touché d'en avoir le mérite. Que sa vengeance n'intéresse point son honneur, elle ne sera plus indigne de sa vertu. Placez-le dans une situation où il puisse accorder sa passion avec l'estime publique, il ne s'embarrassera pas de l'accorder avec son devoir. En un mot, qu'il passe toujours pour un homme de bien, c'est la même chose pour lui que de l'être.

Tout Israël paraît applaudir d'abord à la révolte d'Absalon: Achitophel, cet homme si sage et si vertueux dans l'estime publique, et dont les conseils étaient regardés comme les conseils de Dieu, préfère pourtant le parti du crime, où il trouve les suffrages publics et l'espérance de son élévation, à celui de la justice, qui ne lui offre plus que le devoir.

Non, mes frères, rien n'est sûr dans les vertus humaines, si la vertu de Dieu ne les soutient et ne les fixe. Soyez bienfaisant, juste, généreux, sincère: vous pouvez être utile au public, mais vous devenez inutile à vous-même: vous faites des œuvres louables aux yeux des hommes; mais en ferez-vous jamais une véritable vertu? Tout est faux et vide dans un cœur que Dieu ne remplit point (c'est un roi lui-même qui parle); et connaître votre justice et votre vertu, ô mon Dieu,

c'est la seule racine qui porte des fruits d'immortalité, et la source de la véritable gloire : *vani autem sunt omnes homines in quibus non subest scientia Dei*[1].

C'est donc en vain qu'on met la véritable gloire dans l'honneur et la probité mondaine ; on n'est grand que par le cœur, et le cœur vide de Dieu n'a plus que le faux et les bassesses de l'homme.

SECONDE PARTIE.

Mais peut-être que les vertus civiles toutes seules sont trop obscures, et que la distinction et la supériorité des grands talents nous donnera plus de droit à la gloire.

Hélas ! Sire, que sont les grands talents, que de grands vices, si, les ayant reçus de Dieu, nous ne les employons que pour nous-mêmes ? Que deviennent-ils entre nos mains ? souvent l'instrument des malheurs publics ; toujours la source de notre condamnation et de notre perte.

Qu'est-ce qu'un souverain né avec une valeur bouillante, et dont les éclairs brillent déjà de toutes parts dès ses plus jeunes ans, si la crainte de Dieu ne le conduit et ne le modère ? un astre nouveau et malfaisant, qui n'annonce que des calamités à la terre. Plus il croîtra dans cette science funeste, plus les misères publiques croîtront avec lui ; ses entreprises les plus téméraires n'offriront qu'une faible digue à l'impétuosité de sa course ; il croira effacer par l'éclat de ses victoires leur témérité ou leur injustice ; l'espérance du succès sera le seul titre qui justifiera l'équité de ses armes ; tout ce qui lui paraîtra glorieux deviendra légitime ; il regardera les moments d'un repos sage et majestueux comme une oisiveté honteuse, et des moments qu'on dérobe à sa gloire ; ses voisins deviendront ses ennemis dès qu'ils pourront devenir sa conquête ; ses peuples eux-mêmes fourniront, de leurs larmes et de leur sang, la triste matière de ses triomphes ; il épuisera et renversera ses propres États pour en conquérir de nouveaux ; il armera contre lui les peuples et les nations ; il trou-

[1] Sap., c. 13, v. 1.

blera la paix de l'univers; il se rendra célèbre en faisant des millions de malheureux. Quel fléau pour le genre humain! Et s'il y a un peuple sur la terre capable de lui donner des éloges, il n'y a qu'à lui souhaiter un tel maître.

Repassez sur tous les grands talents qui rendent les hommes illustres; s'ils sont donnés aux impies, c'est toujours pour le malheur de leur nation et de leur siècle. Les vastes connaissances empoisonnées par l'orgueil ont enfanté ces chefs et ces docteurs célèbres de mensonge qui, dans tous les âges, ont levé l'étendard du schisme et de l'erreur, et formé, dans le sein même du christianisme, les sectes qui le déchirent.

Ces beaux esprits si vantés, et qui par des talents heureux ont rapproché leur siècle du goût et de la politesse des anciens, dès que leur cœur s'est corrompu, ils n'ont laissé au monde que des ouvrages lascifs et pernicieux, où le poison, préparé par des mains habiles, infecte tous les jours les mœurs publiques, et où les siècles qui nous suivront viendront encore puiser la licence et la corruption du nôtre.

Tournez-vous d'un autre côté. Comment ont paru sur la terre ces génies supérieurs, mais ambitieux et inquiets, nés pour faire mouvoir les ressorts des États et des empires, et ébranler l'univers entier? Les peuples et les rois sont devenus le jouet de leur ambition et de leurs intrigues : les dissensions civiles et les malheurs domestiques ont été les théâtres lugubres où ont brillé leurs grands talents.

Un seul homme obscur, avec ces avantages éminents de la nature, mais sans conscience et sans probité, a pu s'élever, les siècles passés, sur les débris de sa patrie; changer la face entière d'une nation voisine et belliqueuse, si jalouse de ses lois et de sa liberté; se faire rendre des hommages que ses concitoyens disputent même à leurs rois; renverser le trône, et donner à l'univers le spectacle d'un souverain dont la couronne ne peut mettre la tête sacrée à couvert de l'arrêt inouï qui le condamna à la perdre.

Esprits vastes, mais inquiets et turbulents, capables de tout soutenir, hors le repos; qui tournent sans cesse autour

du pivot même qui les fixe et qui les attache, et qui, semblables à Samson, sans être animés de son esprit, aiment encore mieux ébranler l'édifice et être écrasés sous ses ruines, que de ne pas s'agiter et faire usage de leurs talents et de leur force. Malheur au siècle qui produit de ces hommes rares et merveilleux! et chaque nation a eu là-dessus ses leçons et ses exemples domestiques.

Mais enfin, si ce n'est pas un malheur pour leur siècle, c'est du moins un malheur pour eux-mêmes. Semblables à un navire sans gouvernail que des vents favorables poussent à pleines voiles, plus notre course est rapide, plus le naufrage est inévitable. Rien n'est si dangereux pour soi que les grands talents dont la foi ne règle pas l'usage; les vaines louanges qu'attirent ces qualités brillantes corrompent le cœur; et plus on était né avec de grandes qualités, plus la corruption est profonde et désespérée. Dieu abandonne l'orgueil à lui-même; ces hommes si vantés expient souvent, dans la honte d'une chute éclatante, l'injustice des applaudissements publics; leurs vices déshonorent leurs talents. Ces vastes génies, nés pour soutenir l'État, ne sont plus, dit Job, que de faibles roseaux qui ne peuvent se soutenir eux-mêmes. On a vu plus d'une fois les pierres même les plus brillantes du sanctuaire s'avilir et se traîner indignement dans la boue; et les plus grands talents sont souvent livrés aux plus grandes faiblesses : *qui ducit sacerdotes inglorios, et optimates supplantat* [1].

TROISIÈME PARTIE.

Les succès éclatants, et les grands événements qui les suivent, ne méritent pas plus de louanges dans les ennemis de Dieu, et ne leur donnent pas plus de droit à la gloire que leurs talents.

Je sais que le monde y attache de la gloire, et que d'ordinaire chez lui ce ne sont pas les vertus, mais les succès, qui font les grands hommes. Les provinces conquises, les batailles gagnées, les négociations difficiles terminées, le trône

[1] Job, c. 12, v. 19.

chancelant affermi ; voilà ce que publient les titres et les inscriptions, et à quoi le monde consacre des éloges et des monuments publics pour en immortaliser la mémoire.

Je ne veux pas qu'on abatte ces marques de la reconnaissance publique : tout ce qui est utile aux hommes est digne, en un sens, de la reconnaissance des hommes. Comme l'émulation donne les sujets illustres aux empires, il faut que les récompenses excitent l'émulation, et que les succès voient toujours marcher après eux les récompenses.

Le gouvernement politique ne sonde pas les cœurs ; il ne pèse que les actions : il est même en ce genre des erreurs nécessaires à l'ordre public. Tout ce qui l'embellit doit être glorieux, et les mœurs, ou les motifs qui ne déshonorent que la personne, ne doivent pas ternir des succès qui ont honoré la patrie.

Mais s'il est permis au monde d'exalter la gloire de ses héros, il n'est pas défendu à la vérité de ne pas parler comme le monde : hélas ! il en est si peu qu'il ne dégrade lui-même ! Ceux que la distance des temps et des lieux éloigne de ses regards, sont les seuls à couvert de ses traits; ceux qui vivent sous ses yeux n'échappent guère à sa censure, et il cesse de les admirer dès qu'il a le loisir de les connaître : et en cela ne l'accusons point de malignité et d'injustice; il faut l'en croire, puisqu'il parle contre lui-même.

Et, en effet, je ne vous dis pas : Percez jusque dans les motifs des actions les plus éclatantes et des plus grands événements. Tout en est brillant au dehors, vous voyez le héros; entrez plus avant, cherchez l'homme lui-même ; c'est là que vous ne trouverez plus, dit le Sage, que de la cendre et de la boue : *cinis est enim cor ejus, et terra supervacua spes illius*[1].

L'ambition, la jalousie, la témérité, le hasard, la crainte souvent, et le désespoir, ont donné les plus grands spectacles et les événements les plus brillants à la terre. David ne devait peut-être les victoires et la fidélité de Joab qu'à sa jalou-

[1] Sap., c. 15, v. 10.

sie contre Abner. Ce sont souvent les plus vifs ressorts qui nous font marcher vers la gloire; et presque toujours les voies qui nous y ont conduits nous en dégradent elles-mêmes.

Aussi, écoutez ceux qui ont approché autrefois de ces hommes que la gloire des succès avait rendus célèbres : souvent ils ne leur trouvaient de grand que le nom; l'homme désavouait le héros; leur réputation rougissait de la bassesse de leurs mœurs et de leurs penchants; la familiarité trahissait la gloire de leurs succès; il fallait rappeler l'époque de leurs grandes actions, pour se persuader que c'était eux qui les avaient faites. Ainsi ces décorations si magnifiques qui nous éblouissent et qui embellissent nos histoires, cachent souvent les personnages les plus vils et les plus vulgaires.

Non, Sire, il n'y a de grand dans les hommes que ce qui vient de Dieu. La droiture du cœur, la vérité, l'innocence et la règle des mœurs, l'empire sur les passions, voilà la véritable grandeur, et la seule gloire réelle que personne ne peut nous disputer; tout ce que les hommes ne trouvent que dans eux-mêmes est sali, pour ainsi dire, par la même boue dont ils sont formés. Le sage tout seul, dit un grand roi, est en possession de la véritable gloire; celle du pécheur n'est qu'un opprobre et une ignominie : *gloriam sapientes possidebunt; stultorum exaltatio ignominia*[1].

La religion, la piété envers Dieu, la fidélité à tous les devoirs qu'il nous impose à l'égard des autres et de nous-mêmes; une conscience pure et à l'épreuve de tout; un cœur qui marche droit dans la justice et dans la vérité, supérieur à tous les obstacles qui pourraient l'arrêter, insensible à tous les attraits rassemblés autour de lui pour le corrompre, élevé au-dessus de tout ce qui se passe, et soumis à Dieu seul; voilà la véritable gloire, et la base de tout ce qui fait les grands hommes. Si vous frappez ce fondement, tout l'édifice s'écroule, toutes les vertus tombent; et il ne reste plus rien, parce qu'il ne reste que nous-mêmes.

Sire, votre règne serait plein de merveilles, vous porteriez

[1] PROV., c. 3, v 35.

la gloire de votre nom jusqu'aux extrémités de la terre, vos jours ne seraient marqués que par vos triomphes, vous ajouteriez de nouvelles couronnes à celles des rois vos ancêtres, l'univers entier retentirait de vos louanges; si Dieu n'était point avec vous, si l'orgueil, plutôt que la justice et la piété, était l'âme de vos entreprises, vous ne seriez point un grand roi, vos prospérités seraient des crimes, vos triomphes, des malheurs publics; vous seriez l'effroi et la terreur de vos voisins, mais vous ne seriez pas le père de votre peuple : vos passions seraient vos seules vertus; et, malgré les éloges que l'adulation, la compagne immortelle des rois, vous aurait donnés, aux yeux de Dieu, et peut-être même de la postérité, elles ne paraîtraient plus que de véritables vices.

Ce n'est donc pas cette gloire humaine, grand Dieu, que nous vous demandons pour cet enfant auguste; elle paraît déjà peinte sur la majesté de son front, elle coule même dans ses veines avec le sang des rois ses ancêtres; et vous l'avez fait naître grand aux yeux des hommes, dès que vous l'avez fait naître du sang des héros; c'est la gloire qui vient de vous. Rehaussez les dons de la nature, dont vous l'avez ennobli, par l'éclat immortel de la piété : ajoutez à toutes les qualités aimables qui le rendent déjà les délices de son peuple, toutes celles qui peuvent le rendre agréable à vos yeux : laissez à sa naissance et à la valeur de la nation le soin de cette gloire qui vient du monde; nous ne vous demandons, grand Dieu, que de veiller au soin de sa conservation et de son salut. L'histoire de ses ancêtres est un titre qui nous répond de l'éclat et des prospérités de son règne; mais vous seul pouvez répondre de l'innocence et de la sainteté de sa vie. La gloire du monde est comme l'héritage qu'il a reçu de ses pères selon la chair; mais vous, grand Dieu, qui êtes son père selon la foi, donnez-lui la sagesse, qui est la gloire et l'héritage de vos enfants.

Que son cœur soit toujours entre vos mains, et son cœur sera encore plus grand que ses succès et ses triomphes : qu'il vous craigne, grand Dieu; ses ennemis le craindront,

ses peuples l'aimeront, il deviendra à l'univers un spectacle digne de l'admiration de tous les siècles; et comme nous n'aurons plus rien à craindre pour sa gloire, nous n'aurons plus rien aussi à souhaiter pour notre bonheur. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

SUR LES ÉCUEILS DE LA PIÉTÉ DES GRANDS.

Ecce rex tuus venit tibi mansuetus.

Voici votre roi qui vient à vous plein de douceur.

MATTH., c. 21, v. 5.

SIRE,

Partout ailleurs Jésus-Christ semble n'exercer qu'avec une sorte de ménagement les fonctions éclatantes de son ministère. Il se dérobe aux empressements d'un peuple qui veut l'élever sur le trône : il choisit le sommet solitaire d'une montagne écartée, pour manifester sa gloire à trois disciples : les démons eux-mêmes, qui veulent la publier, sont forcés par ses ordres de la cacher et de la taire.

Aujourd'hui il paraît en roi, et comme un roi qui vient prendre possession de son empire. Il souffre des hommages publics; il dispose en maître de l'appareil innocent de son triomphe : *Dicite quia Dominus his opus habet*[1]. Il entre dans le temple; et, par des châtiments éclatants, il rend à ce lieu sacré la majesté que l'indécence d'un trafic honteux lui avait ôtée. Ce n'est plus cet homme qui se dérobe aux regards publics; c'est le fils de David, qui donne des lois, qui exerce une autorité suprême, et qui veut avoir tout Jérusalem pour témoin de son zèle et de sa puissance.

Il est donc ici le modèle de la piété des grands. Les vertus privées ne leur suffisent pas; il leur faut encore les vertus publiques. Ce serait peu de les avoir jusques ici exhortés à la

[1] MATTH., c. 21, v. 5.

piété : l'essentiel est de leur montrer quelle est la piété de leur état. Quoique l'Évangile propose à tous la même doctrine, il ne propose pas à tous les mêmes règles : les devoirs changent avec l'état; plus il est élevé, plus ils se multiplient; plus nos places nous rendent redevables au public, plus elles exigent des vertus publiques; et nous devenons mauvais, si nous ne sommes bons que pour nous-mêmes.

Or, la piété des grands a trois écueils à craindre, qui peuvent changer en vices toutes leurs vertus.

Premièrement, une piété oisive et renfermée en elle-même, qui les éloigne des soins et des devoirs publics.

Secondement, une piété faible, timide, scrupuleuse, qui jette l'indécision dans leurs entreprises et dans toute leur conduite.

Enfin, une piété crédule et bornée, facile à recevoir l'impression du préjugé, et incapable de revenir quand une fois elle l'a reçue.

C'est-à-dire qu'il faut à la piété des grands la vigilance publique, qui fait agir; le courage et l'élévation, qui font décider et entreprendre; enfin, ou les lumières qui empêchent d'être surpris, ou une noble docilité qui se fait une gloire de revenir dès qu'elle a senti qu'on l'a surprise.

PREMIÈRE PARTIE.

Sire,

La piété véritable est l'ordre de la société : elle laisse chacun à sa place, fait de l'état où Dieu nous a placés l'unique voie de notre salut, ne met pas une perfection chimérique dans des œuvres que Dieu ne demande pas de nous, ne sort pas de l'ordre de ses devoirs pour s'en faire d'étrangers, et regarde comme des vices les vertus qui ne sont pas de notre état.

Tout ce qui trouble l'harmonie publique est un excès de l'homme, et non un zèle et une perfection de la vertu. La religion désavoue les œuvres les plus saintes qu'on substitue

aux devoirs, et l'on n'est rien devant Dieu quand on n'est pas ce que l'on doit être.

Il y a donc une piété, pour ainsi dire, propre à chaque état. L'homme public n'est point vertueux s'il n'a que les vertus de l'homme privé : le prince s'égare et se perd par la même voie qui aurait sauvé le sujet; et le souverain en lui peut devenir très-criminel, tandis que l'homme est irréprochable.

Aussi le premier écueil de la piété des grands est de les retirer des soins publics, et de les renfermer en eux-mêmes. Comme l'indolence et l'amour du repos est le vice ordinaire des grands, il devient encore plus dangereux et plus incorrigible quand ils le couvrent du prétexte de la vertu. La gloire peut réveiller quelquefois dans les grands l'assoupissement de la paresse; mais celui qui a pour principe une piété mal entendue est en garde contre la gloire même, et ne laisse plus de ressource. Un reste d'honneur et de respect pour le public et pour la place qu'on occupe rompt souvent les charmes d'une oisiveté honteuse, et rend aux peuples le souverain qui se doit à eux; mais quand ce repos indigne est occupé par des exercices pieux, il devient à ses yeux honorable : on peut rougir d'un vice; mais on se fait honneur de ce qu'on croit une vertu.

Mais, Sire, un grand, un prince n'est pas né pour lui seul; il se doit à ses sujets. Les peuples, en l'élevant, lui ont confié la puissance et l'autorité, et se sont réservé en échange ses soins, son temps, sa vigilance. Ce n'est pas une idole qu'ils ont voulu se faire pour l'adorer, c'est un surveillant qu'ils ont mis à leur tête pour les protéger et pour les défendre : ce n'est pas de ces divinités inutiles qui ont des yeux et ne voient point, une langue et ne parlent point, des mains et n'agissent point; ce sont de ces dieux qui les précèdent, comme parle l'Écriture, pour les conduire et les défendre. Ce sont les peuples qui, par l'ordre de Dieu, les ont faits tout ce qu'ils sont; c'est à eux à n'être ce qu'ils sont que pour les peuples. Oui, Sire, c'est le choix de la nation qui mit

d'abord le sceptre entre les mains de vos ancêtres; c'est elle qui les éleva sur le bouclier militaire, et les proclama souverains. Le royaume devint ensuite l'héritage de leurs successeurs; mais ils le durent originairement au consentement libre des sujets. Leur naissance seule les mit ensuite en possession du trône; mais ce furent les suffrages publics qui attachèrent d'abord ce droit et cette prérogative à leur naissance. En un mot, comme la première source de leur autorité vient de nous, les rois n'en doivent faire usage que pour nous [1]. Les flatteurs, Sire, vous rediront sans cesse que vous êtes le maître, et que vous n'êtes comptable à personne de vos actions. Il est vrai que personne n'est en droit de vous en demander compte; mais vous vous le devez à vous-même, et, si je l'ose dire, vous le devez à la France qui vous attend, et à toute l'Europe qui vous regarde : vous êtes le maître de vos sujets; mais vous n'en aurez que le titre, si vous n'en avez pas les vertus : tout vous est permis; mais cette licence est l'écueil de l'autorité, loin d'en être le privilége : vous pouvez négliger les soins de la royauté; mais, comme ces rois fainéants si déshonorés dans nos histoires, vous n'aurez plus qu'un vain nom de roi, dès que vous n'en remplirez pas les fonctions augustes.

Quel serait donc ce fantôme de piété qui ferait une vertu aux grands et au souverain, de craindre et d'éviter la dissipation des soins publics; de ne vaquer qu'à des pratiques religieuses, comme des hommes privés et qui n'ont à répondre que d'eux-mêmes; de se renfermer au milieu d'un petit nombre de confidents de leurs pieuses illusions, et de fuir presque la vue du reste de la terre! Sire, un prince établi pour gouverner les hommes doit connaître les hommes : le choix des sujets est la premiere source du bonheur public; et, pour les choisir,

[1] Toute la politique de Machiavel, bonne tout au plus pour les petits tyrans de son siècle, ne vaut pas ce passage d'un prédicateur. La saine morale est la bonne politique des siècles éclairés. (LA HARPE.)

[La Harpe cite encore le passage précédent, page 97 : « Ce n'est donc pas le souverain, c'est la loi, Sire, qui doit régner sur les peuples. »]

il faut les connaître. Nul n'est a sa place dans un état où le prince ne juge pas par lui-même : le mérite est négligé, parce qu'il est, ou trop modeste pour s'empresser ou trop noble pour devoir son élévation à des sollicitations et à des bassesses : l'intrigue supplante les plus grands talents, des hommes souples et bornés s'élèvent aux premières places, et les meilleurs sujets demeurent mutiles. Souvent un David, seul capable de sauver l'État, n'emploie sa valeur dans l'oisivete des champs que contre des animaux sauvages, tandis que des chefs timides, effrayés de la seule présence de Goliath, sont à la tête des armées du Seigneur. Souvent un Mardochée, dont la fidélité est même écrite dans les monuments publics, qui, par sa vigilance, a découvert autrefois des complots funestes au souverain et à l'empire, seul en état, par sa probité et par son expérience, de donner de bons conseils et d'être appelé aux premières places, rampe à la porte du palais, tandis qu'un orgueilleux Aman est à la tête de tout, et abuse de son autorité et de la confiance du maître.

Ainsi les fonctions essentielles aux grands ne sont pas la prière et la retraite. Elles doivent les préparer aux soins publics, et non les en détourner ; ils doivent se sanctifier en contribuant au salut et à la félicité de leurs peuples ; les grâces de leur état sont des grâces de travail, de soins, de vigilance. Quiconque leur promet, dit l'Évangile, qu'ils trouveront Jésus-Christ dans le désert, ou dans le secret de leur palais, est un faux prophète : *ecce in deserto, ecce in penetralibus, nolite credere*[1]. Ils y seront seuls, et livrés à eux-mêmes : Dieu n'est point avec nous dans les situations qu'il ne demande pas de nous ; et le calme où nous nous croyons le plus en sûreté, si la main du Seigneur ne nous y conduit et ne nous y soutient, devient lui-même le gouffre qui nous voit périr sans ressource. une piété oisive et retirée ne sanctifie pas le souverain, elle l'avilit et le dégrade.

Eh quoi ! Sire, tandis que celui que son rang et sa naissance établissent dépositaire de l'autorité publique, se ren-

[1] MATTH., c. 24, v. 26.

fermerait dans l'enceinte d'un petit nombre de devoirs pieux et secrets, les soins publics seraient abandonnés, les affaires demeureraient, les subalternes abuseraient de leur autorité, les lois céderaient la place à l'injustice et à la violence, les peuples seraient comme des brebis sans pasteur, tout l'État dans la confusion et dans le désordre! et Dieu, auteur de l'ordre public, regarderait avec des yeux de complaisance une piété oisive qui le renverse! et les peuples, exposés à la merci des flots, n'auraient pas droit de dire à ce pilote endormi et infidèle, avec plus de raison que les disciples sur la mer ne le disaient à Jésus-Christ : Seigneur, il vous est donc indifférent que nous périssions, et notre perte ou notre salut n'est plus une affaire qui vous intéresse? *Magister, non ad te pertinet quia perimus*[1]? La religion autoriserait donc des abus que la raison elle-même condamne!

Mais la religion elle-même n'est-elle pas nécessairement liée à l'ordre public? Elle tombe ou s'affaiblit avec lui. Les mœurs souffrent toujours de la faiblesse des lois; la confusion du gouvernement est aussi funeste à la piété des peuples qu'au bonheur des empires; le bon ordre de la société est la première base des vertus chrétiennes; l'observance des lois de l'État doit préparer les voies à celles de l'Évangile. L'Église ne doit compter sur rien dans un empire où le gouvernement n'a rien de fixe; aussi les États où la multitude gouverne, et ceux où elle partage la puissance avec le souverain, sans cesse exposés à des révolutions, se départent aussi facilement des lois que du culte de leurs pères : les soulèvements y sont aussi impunis que les erreurs; et c'est là où l'hérésie a toujours trouvé son premier asile; elle se fortifie au milieu de la confusion des lois et de la faiblesse de l'autorité; elle doit toujours sa naissance ou son progrès aux troubles et aux dissensions publiques. Les règnes les plus faibles et les plus agités ont toujours été parmi nous, comme partout ailleurs, les règnes funestes de son accroissement et de sa puissance; et dès que

[1] Marc., c. 4, v. 38.

l'harmonie civile se dément, toute la religion elle-même chancelle.

Aussi les plus saints rois de Juda, Sire, mêlaient les devoirs de la piété avec ceux de la royauté. Le pieux Josaphat, au sortir du temple où il venait tous les jours offrir ses vœux et ses sacrifices au Dieu de ses pères, envoyait, dit l'Écriture, dans toutes les villes de Juda, des hommes habiles et des prêtres éclairés, pour rétablir l'autorité des lois et la pureté du culte, que les malheurs des règnes précédents avaient fort altérées.

David lui-même, malgré ces pieux cantiques qui faisaient son occupation et ses plus chères délices, et qui instruiront jusqu'à la fin les peuples et les rois, paraissait sans cesse à la tête de ses armées et des affaires publiques; ses yeux étaient ouverts sur tous les besoins de l'État; et, ne pouvant suffire seul à tout, il allait chercher, jusqu'aux extrémités de la Judée, des hommes fidèles, pour les faire asseoir à ses côtés, et partager avec eux les soins qui environnent le trône : *oculi mei ad fideles terræ, ut sedeant mecum* [1].

Les plus pieux rois vos prédécesseurs ont toujours été les plus appliqués à leurs peuples. Celui surtout que l'Église honore d'un culte public descendait même dans le détail des différends de ses sujets : comme il en était le père, il ne dédaignait pas d'en être l'arbitre. Jaloux des droits de sa couronne, il voulait la transmettre à ses successeurs avec le même éclat et les mêmes prérogatives qu'il l'avait reçue de ses pères. Il croyait que l'innocence de la vie seule ne suffit pas au souverain, qu'il doit vivre en roi pour vivre en saint, et qu'il ne saurait être l'homme de Dieu s'il n'est pas l'homme de ses peuples.

Il est vrai, Sire, que la piété dans les grands va quelquefois dans un autre excès. Elle les jette dans une multitude de soins et de détails inutiles; ils se croient obligés de tout voir de leurs yeux et de tout toucher de leurs mains : les plus grandes affaires les trouvent souvent insensibles, tandis que les

[1] Ps. 100, v. 6.

plus petits objets réveillent leur attention et leur zèle; ils ont les sollicitudes de l'homme privé, ils n'ont pas celles de l'homme public; ils peuvent avoir la piété du sujet, ils n'ont pas celle du prince. Ce n'est pas à eux cependant à abandonner le gouvernail pour vaquer à des fonctions obscures qui n'intéressent pas la sûreté publique : leurs mains sont premièrement destinées à manier ces ressorts principaux des États, qui font mouvoir toute la machine; et tout doit être grand dans la piété des grands.

SECONDE PARTIE.

Mais si l'inaction en est le premier écueil, l'incertitude et l'indécision, que traîne d'ordinaire après soi une conscience timide et scrupuleuse, ne paraissent pas moins à craindre.

Ce n'est pas que je prétende autoriser ici cette sagesse profane qui fait toujours marcher les intérêts de l'État avant ceux de l'Évangile, ni cette erreur commune qui ne croit pas l'exactitude des règles de l'Évangile compatible avec les maximes du gouvernement et les intérêts de l'État.

Dieu, qui est auteur des empires, ne l'est-il pas des lois qui les gouvernent? A-t-il établi des puissances qui ne puissent se soutenir que par le crime? Et les rois seraient-ils son ouvrage, s'ils ne pouvaient régner sans que la fraude et l'injustice fussent les compagnes inséparables de leur règne? N'est-ce pas la justice et le jugement qui soutiennent les trônes? La loi de Dieu ne doit-elle pas être écrite sur le front du souverain, comme la première loi de l'empire? et, s'il fallait toujours la violer pour maintenir la tranquillité des sociétés humaines, ou la loi de Dieu serait fausse, ou les sociétés humaines ne seraient pas l'ouvrage de Dieu.

Quelle erreur, mes frères, de se persuader que ceux qui sont en place ne doivent pas regarder de si près à la rigidité des règles saintes; que les empires et les monarchies ne se mènent point par des maximes de religion; que la loi de Dieu est la règle du particulier, mais que les États ont une règle supérieure à la loi de Dieu même; que tout tomberait dans la

langueur et dans l'inaction, si les maximes du christianisme conduisaient les affaires publiques; et qu'il n'est pas possible d'être en même temps et l'homme de l'État et l'homme de Dieu!

Quoi! mes frères, la justice, la vérité, la bonne foi, seraient funestes au gouvernement des États et des empires! La religion, qui fait tout le bonheur et toute la sûreté des peuples et des rois, en deviendrait elle-même l'écueil! Un bras de chair soutiendrait plus sûrement les royaumes que la main de Dieu, qui les a élevés! Les peuples ne pourraient devoir l'abondance et la tranquillité qu'à la fraude et à la mauvaise foi de ceux qui les gouvernent! Et les ministres des rois ne pourraient acheter que par la perte de leur salut le salut de la patrie! Quel outrage pour la religion, et pour tant de bons rois qui n'ont régné heureusement que par elle!

J'avoue, Sire, que, lorsque le souverain est ambitieux et médite des entreprises injustes, l'artifice et la mauvaise foi deviennent comme inévitables à ses ministres, ou pour cacher ses mauvais desseins, ou pour colorer ses injustices. Mais que le prince soit juste et craignant Dieu, la justice et la vérité suffiront alors pour soutenir un trône qu'elles-mêmes ont élevé; l'habileté de ses ministres ne sera plus que dans leur équité et dans leur droiture; on ne donnera plus à la fraude et à la dissimulation les noms pompeux d'art de régner et de science des affaires. En un mot, donnez-moi des David et des Pharaon amis du peuple de Dieu, et ils pourront avoir des Nathan et des Joseph pour leurs ministres.

C'est donc déshonorer la religion, dit saint Augustin [1], de croire qu'elle ne doit pas être consultée dans le gouvernement des républiques et des empires. Mais c'est lui faire un égal outrage de prendre dans une piété mal entendue des motifs d'indécision et d'incertitude qui entrevoient partout les apparences du mal, et qui opposent sans cesse un fantôme de religion aux entreprises les plus justes et aux maximes les plus capitales.

[1] De civitate Dei.

C'est à la sagesse humaine et corrompue à être incertaine et timide ; toujours envelopée sous de fausses apparences, elle doit toujours craindre qu'un coup d'œil plus heureux ne la perce enfin, et ne la démasque. Mais la sagesse qui vient du ciel nous rend plus décidés et plus tranquilles ; on marche avec bien plus de sécurité quand on ne veut marcher que dans la lumière. L'homme vertueux tout seul a le droit d'aller la tête levée, et de défier la prudence timide et incertaine de l'homme trompeur : une sainte fierté sied bien à la vérité.

Aussi, c'est se faire une fausse idée de la piété de se la figurer toujours timide, faible, indécise, scrupuleuse, bornée, se faisant un crime de ses devoirs, et une vertu de ses faiblesses ; obligée d'agir, et n'osant entreprendre ; toujours suspendue entre les intérêts publics et ses pieuses frayeurs, et ne faisant usage de la religion que pour mettre le trouble et la confusion où elle aurait dû mettre l'ordre et la règle. Ce sont là les défauts que les hommes mêlent souvent à la piété ; mais ce ne sont pas ceux de la piété même. C'est le caractère d'un esprit faible et borné ; mais ce n'est pas une suite de l'élévation et de la sagesse de la religion. En un mot, c'est l'excès de la vertu ; mais la vertu finit toujours où l'excès commence.

Non, Sire, la piété véritable élève l'esprit, ennoblit le cœur, affermit le courage. On est né pour de grandes choses quand on a la force de se vaincre soi-même. L'homme de bien est capable de tout dès qu'il a pu se mettre par la foi au-dessus de tout. C'est le hasard qui fait les héros ; c'est une valeur de tous les jours qui fait le juste. Les passions peuvent nous placer bien haut, mais il n'y a que la vertu qui nous élève au-dessus de nous-mêmes.

Quel règne, Sire, plus glorieux en Israël que celui de Salomon, tandis qu'il demeura fidele à la loi de ses pères ? quel gouvernement plus sage et plus absolu ? Tous les raffinements de la politique ont-ils jamais poussé si loin l'art de régner et de conduire les peuples ? Quelle gloire et quelle magnificence environnait son trône ! La piété en avilissait-elle la majesté ? Quel prince vit

jamais ses sujets plus soumis, ses voisins s'estimer plus heureux de son alliance, et des souverains à la tête des empires plus vastes et plus puissants que le sien, avoir pour sa personne des égards et des déférences qu'ils ne devaient pas à sa couronne? Les sages des autres nations ne se regardaient-ils pas comme des insensés devant lui? Ne venait-on pas des contrées les plus éloignées, admirer l'ordre et l'harmonie qui lui faisait gouverner tous ses sujets comme un seul homme? N'est-ce pas dans les préceptes divins qu'il nous a laissés que les princes apprennent encore tous les jours à régner? et la piété serait-elle l'écueil du gouvernement, puisque c'est elle seule qui lui valut la sagesse?

Heureux s'il ne fût pas sorti de ses premières voies, et si les égarements de sa vieillesse n'eussent pas flétri la gloire de son règne, et altéré le bonheur de ses sujets! Ils ne commencèrent à éprouver des charges excessives, et ne cessèrent d'être heureux, que lorsqu'il cessa lui-même d'être fidèle à Dieu, et que, corrompu par les femmes étrangères, il ne mit plus de bornes à ses profusions et à l'oppression de ses peuples, et prépara à son fils le soulèvement qui sépara dix tribus du royaume de David, et leur donna un nouveau maître.

Hélas! les hommes, pour excuser leurs vices, cherchent à décrier la vertu : comme elle est incommode aux passions, ils voudraient se persuader qu'elle est funeste à la conduite des États et des empires, et lui opposer l'intérêt public, pour se cacher à soi-même l'intérêt personnel, qui seul en nous s'oppose à elle. La crainte du Seigneur est la seule source de la véritable sagesse; et ce qui met l'ordre dans l'homme peut seul le mettre dans les États.

TROISIÈME PARTIE.

Enfin, l'indécision et l'incertitude conduisent souvent au préjugé et à la surprise; c'est le dernier écueil de la piété des grands.

Oui, mes frères, la piété a ses erreurs comme le vice. Plus on aime la vérité, plus tout ce qui se couvre de ses apparences

peut nous séduire : la vertu, simple et sincère, juge des autres par elle-même. C'est presque toujours notre propre obliquité qui nous instruit à la défiance; on est moins en garde contre la fraude et l'artifice, quand on n'a jamais fait usage que de la droiture et de la simplicité ; et les justes sont plus exposés à être surpris, parce qu'ils ignorent eux-mêmes l'art de surprendre.

Mais c'est dans les grands surtout, Sire, que la piété doit craindre les préjugés et la surprise : outre que les suites en sont plus dangereuses, c'est que nés, disait autrefois Assuérus, plus droits et plus sincères, ils sont d'autant plus susceptibles de préjugés qu'ils aiment moins la peine de l'examen et l'embarras de la défiance, et qu'ils trouvent plus court et plus aisé de juger sur ce qu'on leur dit, que de l'approfondir et de s'en convaincre : *dum aures principum simplices, et ex sua natura alios æstimantes callida fraude decipiunt*[1].

Et de combien de sortes de préjugés la piété dans les grands ne peut-elle pas les rendre capables! préjugés de crédulité. C'est la piété elle-même qui ouvre souvent leurs oreilles à la malignité de la calomnie; et plus ils aiment la vertu, plus aisément on leur rend suspects de dissolution et de vices ceux qu'une basse jalousie a intérêt de perdre. Mais tout zèle qui cherche à nuire doit leur être suspect : la véritable piété, ou ne croit pas facilement le mal, ou, loin de le publier, le cache du moins, et l'excuse : elle ne cherche pas à rendre son frère odieux à ses maîtres, elle ne cherche qu'à le réconcilier avec Dieu ; les délations secrètes se proposent plus le renversement de la fortune d'autrui que le règlement de ses mœurs; et d'ordinaire le délateur découvre plus ses propres vices que les vices de son frère.

Préjugés de confiance. L'hypocrite prend souvent auprès d'eux la place de l'homme de bien; ils donnent aux apparences de la piété l'accès, les places, la confiance, qui n'étaient dus qu'à la piété elle-même; ils chargent de soins publics ceux qui, par leurs lumières bornées, n'étaient nés que pour va-

[1] Esth., c. 16, v. 6.

quer aux fonctions les plus obscures. Des mœurs réglées tiennent lieu auprès d'eux des plus grands talents et des services les plus importants; et ils décrient la vertu par les faveurs mêmes dont ils l'honorent.

Enfin, préjugés de zèle. C'est ici où les princes les plus pieux ont trouvé souvent dans leur zèle même l écueil de leur piété. Les Constantin, les Théodose, ont vu autrefois leur amour pour l'Église se tourner contre l'Église même, et favoriser l'erreur par un zèle de la vérité. Les princes, Sire, ne doivent toucher à la religion que pour la protéger et pour la défendre : leur zèle n'est utile à l'Église que lorsqu'il est demandé par les pasteurs. Les sollicitations des dépositaires de la doctrine sont les seules qui doivent avoir du crédit auprès d'eux, lorsqu'il s'agit de la doctrine elle-même; toute autre voix que la voix unanime des pasteurs doit leur être suspecte. C'est ici où ils ne doivent se réserver que l'honneur de la protection, et leur laisser celui de la décision et du jugement. Les évêques sont leurs sujets ; mais ils sont leurs pères selon la foi. Leur naissance les soumet à l'autorité du trône; mais sur les mystères de la foi, l'autorité du trône fait gloire de se soumettre à celle de l'Église. Les princes n'en sont que les premiers enfants; et nos rois ont toujours regardé le titre de ses fils aînés comme le plus beau titre de leur couronne. Ils n'ont point d'autre droit que de faire exécuter ses décrets, et, en s'y soumettant les premiers, donner l'exemple de la soumission aux autres fidèles. Dès qu'ils ont voulu aller plus loin, et usurper sur la doctrine un droit réservé au sacerdoce, ils ont aigri les maux de l'Église, loin d'y remédier; leurs tempéraments ont été de nouvelles plaies, et ont enfanté de nouveaux excès. Toutes les conciliations inventées pour calmer les esprits rebelles et les ramener à l'unité, les ont autorisés dans leur séparation et leur révolte; et leur autorité a toujours perpétué les erreurs quand elle a voulu se mêler toute seule de les rapprocher de la vérité. Ils peuvent environner l'arche et la garder comme David; mais ce n'est pas à eux à y porter les mains. Le trône est

élevé pour être l'appui et l'asile de la doctrine sainte; mais il ne doit jamais en être la règle, ni le tribunal d'où partent ses décisions.

Hélas! si les passions et les intérêts humains n'environnaient pas le trône, sans doute la piété des souverains serait la plus sûre ressource de l'Église; mais souvent, ou l'on fait agir leur religion contre leurs propres intérêts, ou l'on se sert du vain prétexte de leurs intérêts pour les faire agir contre la religion même.

Les préjugés sont donc presque inévitables à la piété des grands; mais c'est l'obstination dans le préjugé qui rend le mal plus incurable. Il ne leur est pas honteux d'avoir pu être surpris. Hélas! comment pourraient-ils s'en défendre? Tout ce qui les environne presque s'étudie à les tromper : est-il étonnant que l'attention se relâche quelquefois, et qu'ils puissent se laisser séduire? L'artifice est plus habile et plus persévérant que la défiance; il prend toutes les formes, et met à profit tous les moments : et quand tous ceux presque qui nous approchent ont intérêt que nous nous trompions, nos précautions elles-mêmes les aident souvent à nous conduire au piége.

Mais, Sire, s'il n'est pas honteux aux princes d'être surpris, malheur inévitable à l'autorité suprême, il leur est glorieux d'avouer qu'ils ont pu l'être. Rien n'est plus grand dans le souverain que de vouloir être détrompé, et d'avoir la force de convenir soi-même de sa méprise. Assuérus ne crut point déroger à la majesté de l'empire en déclarant, même par un édit public, que sa bonne foi avait été surprise par les artifices d'Aman. C'est un mauvais orgueil de croire qu'on ne peut avoir tort; c'est une faiblesse de n'oser reculer quand on sent qu'on nous a fait faire une fausse démarche. Les variations qui nous ramènent au vrai affermissent l'autorité, loin de l'affaiblir. Ce n'est pas se démentir que de revenir de sa méprise : ce n'est pas montrer aux peuples l'inconstance du gouvernement; c'est leur en étaler l'équité et la droiture. Les peuples savent assez et voient assez souvent que

les souverains peuvent se tromper; mais ils voient rarement qu'ils sachent se désabuser, et convenir de leur méprise. Il ne faut pas craindre qu'ils respectent moins la puissance qui avoue son tort et qui se condamne elle-même; leur respect ne s'affaiblit qu'envers celle ou qui ne le connaît pas, ou qui le justifie; et dans leur esprit rien ne déshonore l'autorité que la faiblesse qui se laisse surprendre, et la mauvaise gloire qui croirait s'avilir en convenant de son erreur et de sa surprise.

Sire, fermez l'oreille aux mauvais conseils et aux insinuations dangereuses de l'adulation : mais comme elles se couvrent du voile du bien public, et que tôt ou tard elles trouvent accès auprès du trône, si l'inattention vous les a fait suivre, que l'intérêt seul de votre gloire, quand vous serez détrompé, vous les fasse à l'instant désavouer. Il est encore plus glorieux d'avouer sa surprise que de n'avoir pas été surpris. Rien n'est plus beau dans le souverain qui ne dépend de personne, que de vouloir toujours dépendre de la vérité. On craindra de vous en imposer, quand l'imposture et l'adulation démasquée n'aura plus à attendre que votre désaveu et votre colère. C'est l'orgueil des rois tout seul qui autorise et enhardit les adulations et les mauvais conseils; et s'il est vrai que ce sont d'ordinaire les adulateurs qui font les mauvais rois, il est encore plus vrai que ce sont les mauvais rois qui forment et multiplient les adulateurs.

C'est en évitant ces écueils que la piété des grands deviendra respectable, qu'ils lui rendront la gloire et la dignité que les dérisions du monde ou les faiblesses de la fausse vertu lui ont presque ôtées, et qu'on n'entendra plus se perpétuer parmi les hommes ce blasphème si injurieux à la religion : Que les princes pieux sont les moins propres à gouverner, et que la piété peut en faire de grands saints, mais qu'elle n'en fera jamais de grands rois.

Puissent ces discours licencieux, Sire, ne jamais blesser l'innocence de vos oreilles! Mais si l'adulation ose les porter un jour jusques au pied de votre trône, qu'il en sorte des

éclairs et des foudres, pour confondre ces ennemis de la religion et de votre véritable gloire! Écoutez ces adulations impies comme des blasphèmes contre la majesté des rois, comme des outrages faits à vos plus glorieux ancêtres, aux Charlemagne, aux saint Louis, à votre auguste bisaïeul. C'est par une piété tendre et sincère qu'ils devinrent de grands rois. Leur zèle pour la religion les a encore plus illustrés que leurs victoires. Les louanges que l'Église leur donnera à jamais dureront autant que l'Église elle-même. Leurs grandes actions, ou auraient été ensevelies dans la révolution des temps, ou n'eussent eu qu'un éclat vulgaire, si la piété ne les eût immortalisées.

Soyez, Sire, comme eux le défenseur de la gloire de Dieu, et il ne permettra pas que la vôtre s'efface jamais de la mémoire des hommes. Justifiez, en vous proposant ces grands modèles, que la piété ne déshonore point les rois; que les passions toutes seules avilissent le trône et dégradent le souverain; qu'on n'est pas digne de régner quand on ne règne pas sur soi-même; et que, pour être dans les âges suivants aussi grand qu'eux aux yeux des hommes, il faut avoir été, comme eux, fidèle à Dieu.

Grand Dieu! plus le trône est environné de piéges, plus les rois ont besoin que vous les environniez de votre protection et des secours de votre grande miséricorde. Mais plus une tendre jeunesse et une enfance délaissée à elle-même et a tous les périls de la royauté expose cet enfant auguste, plus il doit devenir l'objet de vos soins et de votre tendresse paternelle.

Armez de bonne heure l'innocence de son cœur contre les dérisions qui avilissent la piété, et contre les écueils de la piété même; donnez-lui ces vertus qui sanctifient l'homme, et qui font en même temps le grand roi; faites qu'il respecte ceux qui vous servent, et qu'il serve lui-même le Dieu de ses pères avec cette majesté qui seule peut rendre les rois respectables.

Jetez les yeux sur lui du haut du ciel, grand Dieu; et voyez

ici à vos pieds cet enfant auguste et précieux, la seule ressource de la monarchie, l'enfant de l'Europe, le gage sacré de la paix des peuples et des nations. Les entrailles de votre miséricorde n'en sont-elles pas émues? regardez-le, grand Dieu, avec les yeux et la tendresse de toute la nation.

Écoutez la première voix de son cœur innocent, qui vous dit ici, comme autrefois un saint roi : Dieu de mes pères, regardez-moi; laissez-vous toucher de pitié à la vue des périls que mon âge et mon rang me préparent, et qui vont m'entourer de toutes parts au sortir de l'enfance : *respice in me, et miserere mei*[1]. Soyez vous-même le défenseur de mon trône et de ma jeunesse. Conservez l'empire à l'enfant de tant de rois, et qui ne connaît pas de titre plus glorieux que d'être le premier né de vos enfants : *da imperium puero tuo.*

Mais que la conservation d'une couronne terrestre, grand Dieu, ne soit pas le seul de vos bienfaits. Sauvez le fils d'Adélaïde, des Blanche, des Clotilde, et de tant de pieuses princesses qui me portent encore devant vous dans leur sein comme l'enfant de leur amour et de leurs plus chères espérances : *et salvum fac filium ancillæ tuæ.* Et puisque l'innocence attire toujours sur elle vos regards les plus propices et les plus tendres, conservez-la-moi, grand Dieu, aussi longtemps que ma couronne, afin qu'après avoir régné par vous heureusement sur la terre, je puisse régner avec vous éternellement dans le ciel. Ainsi soit-il.

[1] Ps. 85, v. 16.

SERMON

POUR LE VENDREDI SAINT.

SUR LES OBSTACLES QUE LA VÉRITÉ TROUVE DANS LE CŒUR DES GRANDS.

Astiterunt reges terræ, et principes convenerunt in unum, adversus Dominum, et adversus Christum ejus.

Les rois de la terre se sont présentés, et les princes se sont assemblés contre le Seigneur et contre son Christ.
Ps. 2, v. 2.

Sire,

Toutes les puissances de la terre semblent se réunir aujourd'hui pour condamner Jésus-Christ à la mort; et la mort de Jésus-Christ n'est qu'une condamnation éclatante des passions des grands et des puissants de la terre.

C'est un pontife éternel qui s'offre lui-même pour son peuple, comme la seule victime capable d'expier ses iniquités et d'apaiser la colère de Dieu; c'est un ministre et un envoyé de son père qui rend témoignage par son sang à la vérité de sa mission et de son ministère; c'est un roi qui entre en possession par sa mort de l'empire de l'univers; il réunit en sa personne tous les titres glorieux dont l'orgueil des hommes s pare.

Cependant ce pontife est livré aujourd'hui par la jalousie des grands prêtres; ce ministre et cet envoyé du ciel oppose en vain son innocence à l'ambition et à la lâcheté d'un ministre de César; ce roi à qui toutes les nations ont été données comme son héritage, devient le jouet de l'indifférence et de la vaine curiosité d'un roi usurpateur de la Judée. Il

fallait que tout ce qui porte le nom de grand sur la terre, la jalousie des pontifes, la lâcheté de Pilate, et l'indifférence d'Hérode, en condamnant Jésus-Christ, fissent éclater sa grandeur et sa puissance : *astiterunt reges terræ*, etc.

De toutes les instructions que nous offre aujourd'hui le spectacle de la croix, il n'en est pas ici de plus convenable; et puisque nous ne saurions en exposer à votre piété toutes les circonstances, contentons-nous de vous y montrer les obstacles que la vérité trouve dans le cœur des grands de la terre; c'est-à-dire Jésus-Christ condamné à la mort par les passions des grands, et les passions des grands condamnées par la mort de Jésus-Christ.

PREMIÈRE PARTIE.

SIRE,

La vérité, toujours odieuse aux grands, trouve encore aujourd'hui sur la terre les mêmes ennemis qui l'attachèrent autrefois avec Jésus-Christ sur la croix; la jalousie la persécute, un lâche intérêt la sacrifie, l'indifférence la méprise, et la tourne même en risée.

Mais de toutes les passions que les hommes opposent à la vérité, la jalousie est la plus dangereuse, parce qu'elle est la plus incurable; c'est un vice qui mène à tout, parce qu'on se le déguise toujours à soi-même; c'est l'ennemi éternel du mérite et de la vertu; tout ce que les hommes admirent l'enflamme et l'irrite, il ne pardonne qu'au vice et à l'obscurité; il faut être indigne des regards publics pour mériter ses égards et son indulgence.

Si les prodiges de Jésus-Christ avaient moins éclaté dans la Judée, les princes des prêtres, moins éblouis de sa gloire, ne lui eussent pas disputé son innocence; et leur zèle jaloux ne l'aurait pas trouvé digne de mort, s'il ne l'eût été des louanges et des acclamations publiques : *quid facimus, quia hic homo multa signa facit*[1]?

[1] JOAN., c. 11, v. 47.

Telle est l'impression de haine et de jalousie que la grande renommée de Jésus-Christ fait sur le cœur des pontifes et des prêtres, des dépositaires de la loi et de la religion. Mais, hélas! faut-il que le sanctuaire lui-même devienne presque toujours l'asile d'une passion si méprisable; que les dons éclatants de l'esprit de paix et de charité mettent l'amertume et la division parmi ses ministres; que la moisson si abondante, et qui manque d'ouvriers, excite des sentiments de jalousie parmi le petit nombre de ceux qui travaillent; que les anges destinés au ministère ne puissent arracher les scandales du royaume de Jésus-Christ, sans y en mettre souvent un nouveau; que dès la naissance de l'Évangile cette triste zizanie se soit glissée parmi ses plus saints ouvriers, et que l'Église souvent soit presque aussi affligée par le faux zèle qui la défend que par l'erreur même qui l'attaque! Pourvu que Jésus-Christ soit annoncé, la gloire n'en est-elle pas commune à tous ceux qui l'aiment? ne partageons-nous pas ses triomphes, dès que nous ne combattons que pour lui? et tous les succès qui agrandissent son royaume ne deviennent-ils pas les nôtres? C'est lui seul qui donne l'accroissement, et nos faibles travaux ne sont plus comptés pour rien dès que nous les comptons nous-mêmes pour quelque chose.

Tous les traits les plus odieux semblent se réunir dans un cœur où domine cette passion injuste de l'envie. Cependant c'est le vice et comme la contagion universelle des cours, et souvent la première source de la décadence des empires : il n'est point de bassesse que cette passion ou ne consacre ou ne justifie; elle éteint même les sentiments les plus nobles de l'éducation et de la naissance; et dès que ce poison a gagné le cœur, on trouve des âmes de boue où la nature avait d'abord placé des âmes grandes et bien nées.

La mauvaise foi n'est plus comptée pour rien : ces grands prêtres cherchent eux-mêmes de faux témoignages contre Jésus-Christ; eux qui devaient proscrire ces hommes infâmes qui font un trafic honteux de la vérité et de l'innocence des

autres hommes, ils se les associent, et favorisent le crime qui favorise leur passion.

C'est ainsi que ce vice ne rougit point de se faire des appuis honteux et méprisables. Les hommes les plus décriés et les plus perdus, on les adopte dès qu'ils veulent bien adopter et servir l'amertume secrète qui nous dévore; ils nous deviennent chers dès qu'ils peuvent devenir les vils instruments de notre passion; et ce qui devait les rendre encore plus hideux à nos yeux, efface en un instant toutes leurs taches. Le monde ne manque jamais de ces hommes vendus à l'iniquité, dont l'unique emploi est de noircir auprès des grands ceux qui ont le malheur de leur déplaire, ou qui plaisent trop pour être de leur goût : et ces hommes corrompus, et qu'on devrait bannir de la société, ne manquent jamais de trouver des grands qui les écoutent et qui les protègent. On érige en mérite le zèle qu'ils étalent pour nos intérêts, et on leur fait une vertu d'un ministère infâme, dont on rougit tout bas soi-même : Doëg l'Iduméen devient cher à Saül dès qu'il devient le ministre de sa jalousie et de sa haine contre David.

Mais de quoi n'est pas capable un cœur que la jalousie noircit et envenime! Non-seulement on applaudit à l'imposture, mais on ne craint pas de s'en rendre coupable soi-même. Ces pontifes, témoins des prodiges et de la sainteté de Jésus-Christ, ne pouvant ignorer qu'il est fils de David et descendu des rois de Juda, ayant ouï de sa propre bouche qu'il fallait rendre à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César, le font pourtant passer pour un séditieux, un ennemi de César, et qui veut en usurper la souveraine puissance; un impie qui veut renverser la loi et le temple de ses pères; enfin pour un homme de néant, né dans la boue et dans la plus vile populace.

Cette passion amère est comme une frénésie qui change tous les objets à nos yeux; rien ne nous paraît plus sous sa forme naturelle. David a beau remporter des victoires sur les

Philistins, et assurer la couronne à son maître; aux yeux de Saül ce n'est plus qu'un ambitieux qui veut monter lui-même sur le trône. En vain Jérémie justifie la vérité de ses prédictions par les événements et par la sainteté de sa vie ; les prêtres, jaloux de sa réputation, publient que c'est un imposteur et un traître qui annonce les malheurs et la ruine entière de Jérusalem, plus pour décourager ses citoyens et favoriser l'ennemi, que pour prévenir la destruction entière de sa patrie.

Tout s'empoisonne entre les mains de cette funeste passion : la piété la plus avérée n'est plus qu'une hypocrisie mieux conduite; la valeur la plus éclatante, une pure ostentation, ou un bonheur qui tient lieu de mérite; la réputation la mieux établie, une erreur publique où il entre plus de prévention que de vérité; les talents les plus utiles à l'État, une ambition démesurée qui ne cache qu'un grand fonds de médiocrité et d'insuffisance; le zèle pour la patrie, un art de se faire valoir et de se rendre nécessaire; les succès même les plus glorieux, un assemblage de circonstances heureuses qu'on doit à la bizarrerie du hasard plus qu'à la sagesse des mesures; la naissance la plus illustre, un grand nom sur lequel on est enté, et qu'on ne tient pas de ses ancêtres.

Enfin la langue du jaloux flétrit tout ce qu'elle touche, et ce langage si honteux est pourtant le langage commun des cours : c'est lui qui lie les sociétés et les commerces; chacun se cache la plaie secrète de son cœur, et chacun se la communique; on a honte du nom du vice, et l'on se fait honneur du vice même.

Enfin il emprunte même les apparences du zèle et de l'amour du bien public; les intérêts de la nation et la conservation du temple et de la loi paraissent consacrer la jalousie des pontifes contre Jésus-Christ.

Le zèle du bien public devient tous les jours comme la décoration et l'apologie de ce vice. Il semble qu'on ne craint que pour l'État, et on n'envie que les places de ceux qui gouvernent : on blâme les choix du maître comme tombant sur des

sujets incapables; mais ce n'est pas l'intérêt public qui nous pique, c'est la jalousie et le chagrin de n'avoir pas été nous-mêmes choisis : les places où nous aspirions ne sont jamais, selon nous, données au mérite; la faveur du maître et le bien de l'État ne nous paraissent jamais aller ensemble: on se donne pour amateur de la patrie, et on n'en aime que les honneurs et les prééminences. Aman trouve la puissance et la religion des Juifs dangereuses à l'empire; mais ce n'est pas l'État qu'il a dessein de sauver; c'est Mardochée qu'il veut perdre. Les courtisans de Darius accusent Daniel d'avoir violé la loi des Perses; mais ce n'est pas de la majesté de la loi dont ils sont jaloux, c'est la gloire et la faveur de Daniel qu'ils haïssent.

Tout est plein dans les jours de ces zèles de jalousies : on étale le titre de bon citoyen, et on cache dessous celui de jaloux; on a sans cesse l'État dans la bouche et la jalousie dans le cœur; on paraît contristé quand les événements sont malheureux, et ne répondent pas aux vues et aux mesures de ceux qui sont en place; et l'on s'applaudit plus du blâme qui en retombe sur eux, qu'on n'est touché des maux qui en peuvent revenir à la patrie.

Et voilà un des plus tristes effets de cette passion infortunée. Ces pontifes demandent que le sang du juste soit sur eux et sur leurs enfants : la désolation du temple et de la cité sainte, la cessation des sacrifices, la dispersion de Juda, la perte de tout ne leur paraît rien, pourvu que l'innocent périsse.

Et combien de fois a-t-on vu des hommes publics sacrifier l'État à leurs jalousies particulières, faire échouer des entreprises glorieuses à la patrie, de peur que la gloire n'en rejaillît sur leurs rivaux; ménager des événements capables de renverser l'empire, pour ensevelir leurs concurrents sous ses ruines, et risquer de tout perdre pour faire périr un seul homme! Les histoires des cours et des empires sont remplies de ces traits honteux, et chaque siècle presque en a vu de tristes exemples. Mais le véritable zèle du bien ne cherche

qu'à se rendre utile ; et à l'homme vertueux et qui aime l'État, les services tiennent lieu de récompense.

Première passion dans les pontifes, qui livre aujourd'hui Jésus-Christ, la jalousie : mais, en second lieu, c'est un lâche intérêt dans Pilate qui le condamne.

SECONDE PARTIE.

Oui, mes frères, la passion, le dieu des grands, c'est la fortune. Ils veulent plaire à César, et c'est le seul devoir qui les occupe ; tout ce qui favorise leur élévation s'accorde toujours avec leur conscience ; la probité qui nuirait à leur fortune, et qui leur ferait perdre la faveur du maître, n'est plus pour eux que la vertu des sots. Mais dès là qu'on craint plus la disgrâce de César que le reproche de sa conscience, si l'on n'a pas encore sacrifié l'honneur et la probité, ce n'est pas le cœur et la volonté, c'est l'occasion qui a manqué aux plus grands crimes.

En effet, il paraît d'abord dans le caractère de Pilate des restes de droiture et de probité ; sa conscience s'élève en faveur de l'innocent ; il semble lui-même plaider sa cause ; il n'ose le délivrer, et il souhaite pourtant qu'on le délivre : premier degré de l'ambition, la lâcheté. On aime le devoir et l'équité lorsqu'il est utile ou glorieux de se déclarer pour elle, qu'on peut compter sur les suffrages publics, que notre fermeté va nous donner en spectacle au monde, et que nous devenons plus grands aux yeux des hommes par la défense héroïque de la vérité, que nous ne l'aurions été par la dissimulation et la souplesse ; nous cherchons la gloire et les applaudissements dans le devoir, et presque toujours c'est la vanité qui donne des défenseurs à la vérité.

A la lâcheté succède la crainte. On menace Pilate de l'indignation de César : *si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris* [1]. A cette raison tous les droits les plus sacrés s'évanouissent, et ne sont plus comptés pour rien. On n'est pas digne de sou-

[1] Joan., c. 19, v. 12.

tenir la justice et la vérité quand on peut aimer quelque chose plus qu'elle : une démarche opposée à l'honneur et à la conscience est bien plus à craindre, pour une âme noble, que la colère de César. Mais d'ailleurs, Sire, c'est servir la gloire du prince que de ne pas servir à ses passions; il est beau d'oser s'exposer à son indignation plutôt que de manquer à la fidélité qu'on lui a jurée; et si les princes comme vous peuvent compter sur un ami fidèle, il faut qu'ils le cherchent parmi ceux qui les ont assez aimés pour avoir eu le courage d'oser quelquefois leur déplaire : plus ceux qui leur applaudissent sans cesse sont nombreux, plus l'homme vertueux qui ne se joint point aux adulations publiques doit leur être respectable. Mais cet héroïsme de fidélité est rare dans les cours : à peine se trouva-t-il un Daniel dans l'empire parmi tous les satrapes, qui ne connaissaient point d'autre loi que la volonté du prince. Telle est la destinée des souverains : la même puissance qui multiplie autour d'eux les adulateurs, y rend aussi les amis plus rares.

Aussi la crainte de déplaire à César conduit Pilate au dernier degré de la lâcheté, il abandonne et livre Jésus-Christ. Les cris de ce peuple furieux ne peuvent être calmés que par le sang du juste : s'exposer à leur violence, ce serait allumer le feu de la sédition; il vaut encore mieux que l'innocent périsse que si toute la nation allait se révolter contre César, et il faut acheter le bien public par un crime.

Et voilà toujours le grand prétexte de l'abus que ceux qui sont en place font de l'autorité : il n'est point d'injustice que le bien public ne justifie; il semble que le bonheur et la sûreté publique ne puissent subsister que par des crimes; que l'ordre et la tranquillité des empires ne soient jamais dus qu'à l'injustice et à l'iniquité, et qu'il faille renoncer à la vertu pour se dévouer à la patrie.

Non, Sire, je l'ai déjà dit ailleurs, et on ne saurait trop le redire, la loi de Dieu est toute la force et toute la sûreté des lois humaines; tout ce qui attire la colère du ciel sur les États ne saurait faire le bonheur des peuples; l'ordre et l'utilité pu-

blique ne peuvent être le fruit du crime : on sert mal la patrie quand on la sert aux dépens des règles saintes ; c'est saper les fondements de l'édifice pour l'embellir et l'élever plus haut ; c'est, en affaiblissant ses principaux appuis, y ajouter de vains ornements qui hâtent sa ruine. Les empires ne peuvent se soutenir que par l'équité des mêmes lois qui les ont formés ; et l'injustice a bien pu détrôner des souverains, mais elle n'a jamais affermi les trônes : les ministres qui ont outré la puissance des rois l'ont toujours affaiblie ; ils n'ont élevé leurs maîtres que sur la ruine de leurs États ; et leur zèle n'a été utile aux Césars qu'autant qu'il a respecté les lois de l'empire.

C'est donc la jalousie dans les princes des prêtres qui persécute aujourd'hui Jésus-Christ, un vil intérêt dans Pilate qui le livre, et enfin une indifférence criminelle dans Hérode qui en fait un sujet de mépris et de risée.

Hélas! quelle autre destinée pouvait se promettre la doctrine de l'Évangile en se montrant à une cour superbe et voluptueuse? La doctrine sainte n'offre rien qui ne combatte l'orgueil et la volupté ; et il n'y a de grand pour ceux qui habitent les palais des rois, que le plaisir et la gloire. Si vous n'y paraissez pas sous ces étendards, ou l'on vous prend pour un censeur et un ennemi, ou ils vous méprisent comme un homme d'une autre espèce, et un nouveau venu qui vient porter au milieu d'eux un langage inouï et des manières étrangères.

Nous-mêmes, dans ces chaires chrétiennes qui seules leur parlent encore le langage de la vérité, nous-mêmes nous venons souvent ici affaiblir ce langage divin, respecter ce que nous devrions combattre, adoucir par des idées humaines la sévérité des règles saintes, autoriser presque leurs préjugés avant d'oser combattre leurs passions, et, sous prétexte de ne pas les révolter contre la vérité, la leur rendre presque méconnaissable.

Hérode, instruit des merveilles qu'on publiait de Jésus-Christ, s'attend à lui voir opérer des prodiges, et, dans cette attente, il le voit arriver à sa cour avec joie : ce n'est pas

la vérité qui l'intéresse, c'est une vaine curiosité qu'il veut satisfaire, et faire servir Jésus-Christ de spectacle à son loisir et à son oisiveté. Car c'est de tout temps que la plupart des princes et des grands ont fait de la religion un spectacle : les mystères les plus augustes et les plus terribles, égayés par tous les attraits d'une harmonie recherchée, deviennent pour eux comme des réjouissances profanes qui les amusent; ils ne cherchent que le plaisir des sens, jusque dans les devoirs d'un culte qui n'est établi que pour les combattre : il faut que la religion, pour leur plaire, emprunte les joies et tout l'appareil du siècle, et qu'un spectacle digne des anges ait encore besoin de décoration pour être un spectacle digne d'eux.

Hérode fait à Jésus-Christ des questions vaines et frivoles, *interrogabat eum multis sermonibus*[1]; de ces questions où l'orgueil et l'irréligion ont plus de part que l'amour de la vérité, qu'on propose plutôt pour se faire une gloire de ses doutes, que par un désir sincère de les éclaircir; de ces questions qui n'aboutissent à rien qu'à nous affermir dans l'incrédulité, qui n'ont de sérieux que l'aveuglement d'où elles prennent leur source; de ces questions où l'on discourt des vérités éternelles du salut comme de ces vérités douteuses et peu intéressantes que Dieu a livrées à l'oisiveté et à la dispute des hommes, ou l'on traite ce qui doit décider du bonheur ou du malheur éternel, comme un problème indifférent dont les deux côtés ont leur vraisemblance, et ou l'on peut opter; de ces questions enfin qui sont plutôt des dérisions secrètes de la foi que les recherches respectueuses d'un véritable fidèle.

Et voilà le seul usage que la plupart des grands font de Jésus-Christ, des questions éternelles sur la religion, *interrogabat eum multis sermonibus;* faisant de Jésus-Christ et de sa doctrine un sujet oiseux et frivole d'entretien et de contestation, au lieu d'en faire l'objet de leur espérance et de leur culte; s'informant de la vérité d'un avenir et de cette autre patrie qui nous attend après le trépas, avec moins d'intérêt

[1] Luc., c. 23, v. 9.

qu'ils n'écouteraient les relations d'une terre inconnue et peut-être fabuleuse, où nul mortel n'a pu encore aborder; parlant des faits miraculeux qui établissent la certitude et la divinité de la religion de leurs pères, avec la même incertitude qu'ils parleraient d'un point peu important d'histoire qu'on n'a pas encore éclairci; et, par la manière peu sérieuse dont ils veulent s'instruire de la foi, montrant qu'ils l'ont tout à fait perdue.

Aussi Jésus-Christ n'oppose qu'un silence profond à la vanité des questions d'Hérode. On ne mérite les réponses de la vérité que lorsque c'est le désir de la connaître qui l'interroge; et c'est dans le cœur de ceux qui parlent et disputent plus sur la religion, qu'elle est d'ordinaire plus effacée. Oui, mes frères, on a déjà trouvé la vérité quand on la cherche de bonne foi : il ne faut, pour la trouver, ni creuser dans les abîmes, ni s'élever au-dessus des airs; il ne faut que l'écouter au dedans de nous-mêmes. Un cœur innocent et docile entend d'abord sa voix; les doutes et les recherches que forme l'orgueil, loin de la rapprocher de nous, ferment les yeux à sa lumière; elle aveugle les sages et les juges orgueilleux de ses mystères, et ne se communique qu'à ceux qui font gloire d'en être les disciples. La soumission est la source des lumières; plus on veut raisonner, plus on s'égare; plus on doute, plus Dieu permet que les doutes augmentent : la raison, une fois sortie de la règle, ne trouve plus rien qui l'arrête; plus elle avance, plus elle se creuse de précipices. Aussi l'hérésie, d'abord timide dans sa naissance, va toujours croissant, et ne garde plus de mesures dans ses progrès : elle n'en voulait d'abord, parmi nous, qu'aux abus prétendus du culte; elle a depuis attaqué le culte lui-même : elle se plaignait que nous dégradions Jésus-Christ de sa qualité de médiateur; elle a enfanté des disciples qui l'ont dégradé de sa divinité et de sa naissance éternelle : elle voulait réformer la religion, elle a fini par les approuver toutes, ou, pour mieux dire, par n'en plus avoir et n'en plus connaître aucune : elle prétendait s'en tenir à la lettre aux livres

saints; et cette lettre a été pour elle une lettre de mort, et ses faux prophètes y ont puisé un fanatisme et des visions sur l'avenir que l'événement a démenties, et dont elle a rougi elle-même. Non, mes frères, la foi est le seul point qui peut fixer l'esprit humain : si vous passez au delà, vous n'avez plus de route assurée, vous entrez dans une terre ténébreuse et couverte des ombres de la mort, vous n'y voyez plus que des fantômes, les tristes enfants des ténèbres; et comme la raison n'a plus de frein, l'erreur aussi n'a plus de bornes.

En effet, les questions d'Hérode le conduisent à faire de Jésus-Christ un sujet de risée, *sprevit autem illum Herodes* [1]; et toute sa cour suit son exemple, *cum exercitu suo*. La vertu la plus pure, dès qu'elle déplaît au souverain, est bientôt digne de l'oubli et du mépris même du courtisan : c'est le goût du prince qui décide presque toujours pour eux de la vérité et du mérite; leur religion est toute, pour ainsi dire, sur le visage du maître; c'est là leur loi et leur évangile; et ils n'ont rien de plus fixe dans leur culte que les caprices et les passions de l'idole qu'ils adorent.

Aussi l'attention, Sire, la plus essentielle que les rois doivent à la place où Dieu les a fait asseoir, c'est de rendre la religion respectable, en ne se permettant jamais la plus légère dérision qui puisse en blesser la majesté. Les plus jeunes années de votre auguste bisaïeul ne le virent jamais s'écarter de cette règle; ce fut pour lui la règle de tous les temps et de tous les lieux; son respect pour la religion de ses pères imposa toujours devant lui un silence éternel à l'impiété; son langage fut toujours le langage du premier roi chrétien, c'est-à-dire le langage respectable de la foi; l'irréligion était le seul crime auquel il ne pardonnait point; tout était sérieux pour lui sur cet article; nulle joie, nul plaisir n'autorisa jamais devant lui la moindre dérision qui pût intéresser le culte de ses ancêtres; religieux jusqu'au milieu des réjouissances d'une cour jeune et florissante, la foi ne souffrit jamais des plaisirs et des dissipations inévitables à la jeunesse

[1] Luc., c. 23, v. 11.

des rois. Sur ce point, Sire, tout devient capital dans la bouche d'un souverain : une simple légèreté va autoriser la licence de l'impiété, ou faire de nouveaux impies; on croit plaire en enchérissant, et les railleries du maître deviennent bientôt des blasphèmes dans la bouche du courtisan.

Telles sont les passions que les grands opposent à la vérité, et qui condamnent Jésus-Christ à la mort. Que ne puis-je achever, et vous montrer les passions des grands condamnées par la mort de Jésus-Christ!

Hélas! en est-il une seule que sa croix ne confonde? Il ne meurt que pour rendre témoignage à la vérité, il en est le premier martyr; et les grands craignent la vérité, et il est rare qu'elle ait accès auprès de leur trône. Il n'est roi que pour être la victime de son peuple; et les peuples sont d'ordinaire la victime de l'ambition des princes et des rois. Les marques de son autorité, son sceptre, sa couronne, sont les instruments de ses souffrances; et l'unique usage que les grands font de leur autorité, c'est de la faire servir à leurs plaisirs injustes. Au milieu de ses peines et de ses douleurs, il n'est occupé que de nos intérêts; et les grands, au milieu de leurs plaisirs, ne daignent pas même s'occuper des peines et des souffrances de leurs frères. Il souffre à notre place, et les grands croient que tout doit souffrir pour eux. Il vient de tous les peuples ne faire qu'un peuple, réconcilier toutes les nations, éteindre toutes les guerres; et c'est la vanité des grands qui les allume et qui les éternise sur la terre. Que dirai-je? Il n'est roi que parce qu'il est sauveur; ses bienfaits forment tous ses titres, ses qualités glorieuses ne sont que les différents offices de son amour pour nous : tout ce qu'il est de plus grand, il ne l'est que pour les hommes, il est tout à nos usages; et les grands comptent le reste des hommes pour rien, et ne croient être nés que pour eux-mêmes.

Voilà, Sire, le grand modèle des rois. Du haut de sa croix, il instruit les grands et les princes de la terre : Regardez, leur dit-il, et faites selon ce modèle; j'ai quitté mon royaume, et je suis descendu de ma gloire pour sauver mes sujets :

vous n'êtes rois que pour eux, et leur bonheur doit être l'unique objet de tous les soins attachés à votre couronne. Oui, Sire, c'est un roi qui donne sa vie pour son peuple, et il ne vous demande que votre amour pour le vôtre : c'est un roi qui ne va conquérir le monde que pour l'acquérir à Dieu; ne combattez que pour lui, et vous serez toujours sûr de la victoire : c'est un roi qui fait de la croix son trône, et le lieu de ses douleurs et de ses souffrances; regardez le vôtre comme un lieu de soins et de travail, et non comme le siége de la volupté et de la mollesse : c'est un roi qui ne veut régner que sur les cœurs; l'usage le plus glorieux de votre autorité, c'est celui qui vous assurera l'amour de vos peuples : c'est un roi qui vient apporter la paix, la vérité, la justice aux hommes, et qui ne veut que les rendre heureux; Sire, régnez pour notre bonheur, et vous régnerez pour le vôtre.

O mon Sauveur! c'est aujourd'hui que vous commencez à régner vous-même sur toutes les nations; vos derniers soupirs sont comme les prémices sacrées de votre règne, et c'est par la croix que vous allez conquérir l'univers. Grand Dieu! que ce soit elle qui affermisse le règne de l'enfant précieux que vous voyez ici à vos pieds; que la religion en consacre les prémices et en couronne la durée : ce sont ses glorieux ancêtres qui l'ont placée parmi nous sur le trône; que ce soit elle qui y soutienne l'enfant auguste qui ne peut vous offrir encore que son innocence, la foi de ses pères, les malheurs qui ont entouré son berceau royal, et la tendresse la plus vive de ses sujets.

Conservez l'enfant de tant de saints et de tant de protecteurs de la foi sainte : ils exposèrent autrefois leur vie et leur couronne pour aller recouvrer votre héritage; conservez le sien à cet enfant précieux, afin qu'il puisse un jour défendre et protéger l'Église que le Père vous donne aujourd'hui comme l'héritage que vous avez acquis par votre sang : ils revinrent chargés des dépouilles sacrées de la croix; que ce dépôt saint dont ils enrichirent cette ville régnante, que ce gage précieux de la piété de ses pères, sollicite aujourd'hui surtout vos

grâces en sa faveur. N'abandonnez pas l'héritier de tant de princes qui ont été les premiers défenseurs de votre nom et de votre gloire. Les coups de votre colère l'ont épargné au milieu des débris de son auguste famille : laissez-nous, grand Dieu, jouir de votre bienfait, que nous avons acheté si cher : que ce reste heureux de tant de têtes augustes que nous avons vues tomber à la fois, répare nos pertes et essuie nos larmes; comblez-le lui seul de toutes les grâces que vous aviez réservées dans vos trésors éternels à tant de princes qui devaient régner à sa place, et auxquels sa couronne était destinée : réunissez en lui tout ce que vous deviez partager sur les autres; et que son règne rassemble toutes les bénédictions et tous les genres de bonheur que nous nous promettions séparément sous les règnes des princes qu'une mort prématurée nous a enlevés, et auxquels vous n'avez refusé sans doute sur la terre une couronne que la naissance leur destinait, que pour leur en préparer dans le ciel une éternelle. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE PAQUES.

SUR LE TRIOMPHE DE LA RELIGION.

Exspolians principatus et potestates, traduxit confidenter palam triumphans illos in semetipso.

Jésus-Christ ayant désarmé les principautés et les puissances, il les a menées hautement en triomphe à la face de tout le monde, après les avoir vaincues en sa propre personne.

COL., c. 2, v. 15.

SIRE,

Les vains triomphes des conquérants n'étaient qu'un spectacle d'orgueil, de larmes, de désespoir, et de mort; c'était le triomphe lugubre des passions humaines : et ils ne laissaient après eux que les tristes marques de l'ambition des vainqueurs et de la servitude des vaincus.

Le triomphe de Jésus-Christ est aujourd'hui, pour les nations mêmes qui deviennent sa conquête, un triomphe de paix, de liberté, et de gloire.

Il triomphe de ses ennemis, mais pour les délivrer et les associer à sa puissance. Il triomphe du péché; mais, en effaçant et attachant à la croix cet écrit fatal de notre condamnation, il en fait couler sur nous une source de sainteté et de grâce. Il triomphe de la mort, mais pour nous assurer l'immortalité.

Telle est la gloire de la religion : elle n'offre d'abord que les opprobres et les souffrances de la croix; mais c'est un triomphe glorieux, et le plus grand spectacle que l'homme puisse donner à la terre. Rien ici-bas n'est plus grand que la vertu : tous les autres genres de gloire, on les doit au hasard ou à l'adulation, et à l'erreur publique; celle-ci, on ne

la doit qu'à Dieu et à soi-même. On en fait une honte aux princes et aux puissants; et cependant c'est par elle seule qu'ils peuvent être grands, puisque c'est par elle seule qu'ils peuvent triompher de leurs ennemis, de leurs passions, et de la mort même.

Exposons ces vérités si honorables à la foi, et consacrons à la gloire de la religion l'instruction de ce dernier jour, qui est le grand jour des triomphes de Jésus-Christ.

PREMIÈRE PARTIE.

Sire,

La gloire des princes et des grands a trois écueils à craindre sur la terre : la malignité de l'envie, ou les inconstances de la fortune qui l'obscurcissent; les passions qui la déshonorent; enfin, la mort même qui l'ensevelit, et qui change en censures les vaines adulations qui l'avaient exaltée.

La religion seule les met à couvert de ces écueils inévitables, et où toute la gloire humaine vient d'ordinaire échouer : elle les élève au-dessus des événements et de l'envie, elle leur assujettit leurs passions; enfin, elle leur assure, après leur mort, la gloire que la malignité leur avait peut-être refusée pendant leur vie. C'est ce qui fait aujourd'hui le triomphe de Jésus-Christ; et c'est ce modèle glorieux que nous proposons aux grands de la terre.

Toute la gloire de sa sainteté et de ses prodiges n'avait pu le sauver des traits de l'envie; et son innocence avait paru succomber aux puissances des ténèbres qui l'avaient opprimée. Mais sa résurrection attache à son char de triomphe ces principautés et ces puissances mêmes, sa gloire sort triomphante du sein de ses opprobres : sa croix devient le signal éclatant de sa victoire; la Judée seule l'avait rejeté, et l'univers entier l'adore.

Oui, mes frères, quelle que puisse être la gloire des grands sur la terre, elle a toujours à craindre : premièrement la malignité de l'envie qui cherche à l'obscurcir. Hélas! c'est à la

cour surtout où cette vérité n'a pas besoin de preuve. Quelle est la vie la plus brillante où l'on ne trouve des taches? Où sont les victoires qui n'aient une de leurs faces peu glorieuse au vainqueur? Quels sont les succès où les uns ne prêtent au hasard les mêmes événements dont les autres font honneur aux talents et à la sagesse? Quelles sont les actions héroïques qu'on ne dégrade en y cherchant des motifs lâches et rampants? En un mot, où sont les héros dont la malignité, et peut-être la vérité, ne fasse des hommes?

Tant que vous n'aurez que cette gloire où le monde aspire, le monde vous la disputera : ajoutez-y la gloire de la vertu; le monde la craint et la fuit, mais le monde pourtant la respecte.

Non, Sire, un prince qui craint Dieu, et qui gouverne sagement ses peuples, n'a plus rien à craindre des hommes. Sa gloire toute seule aurait pu faire des envieux; sa piété rendra sa gloire même respectable. Ses entreprises auraient trouvé des censeurs; sa piété sera l'apologie de sa conduite. Ses prospérités auraient excité la jalousie ou la défiance de ses voisins; il en deviendra par sa piété l'asile et l'arbitre. Ses démarches ne seront jamais suspectes, parce qu'elles seront toujours annoncées par la justice. On ne sera pas en garde contre son ambition, parce que son ambition sera toujours réglée par ses droits. Il n'attirera point sur ses États le fléau de la guerre, parce qu'il regardera comme un crime de la porter sans raison dans les États étrangers. Il réconciliera les peuples et les rois, loin de les diviser pour les affaiblir, et élever sa puissance sur leurs divisions et sur leur faiblesse. Sa modération sera le plus sûr rempart de son empire : il n'aura pas besoin de garde qui veille à la porte de son palais; les cœurs de ses sujets entoureront son trône, et brilleront autour, à la place des glaives qui le défendent. Son autorité lui sera inutile pour se faire obéir; les ordres les plus sûrement accomplis sont ceux que l'amour exécute : et la soumission sera sans murmure, parce qu'elle sera sans contrainte. Toute sa puissance l'aurait rendu à peine maître de ses peuples; par

la vertu il deviendra l'arbitre même des souverains. Tel était, Sire, un de vos plus saints prédécesseurs, à qui l'Église rend des honneurs publics, et qu'elle regarde comme le protecteur de votre monarchie. Les rois ses voisins, loin d'envier sa puissance, avaient recours à sa sagesse : ils s'en remettaient à lui de leurs différends et de leurs intérêts. Sans être leur vainqueur, il était leur juge et leur arbitre; et la vertu toute seule lui donnait sur toute l'Europe un empire bien plus sûr et plus glorieux que n'auraient pu lui donner ses victoires. La puissance ne nous fait que des sujets et des esclaves : la vertu toute seule nous rend maîtres des hommes.

Mais si elle nous met au-dessus de l'envie, c'est elle encore qui nous rend supérieurs aux événements. Oui, Sire, les plus grandes prospérités ont toujours ici-bas des retours à craindre. Dieu, qui ne veut pas que notre cœur s'attache où notre trésor et notre bonheur ne se trouvent point, fait quelquefois du plus haut point de notre élévation le premier degré de notre décadence. La gloire des hommes, montée à son plus grand éclat, s'attire, pour ainsi dire, à elle-même des nuages. L'histoire des États et des empires n'est elle-même que l'histoire de la fragilité et de l'inconstance des choses humaines : les bons et les mauvais succès semblent s'être partagé la durée des ans et des siècles; et nous venons de voir le règne le plus long et le plus glorieux de la monarchie finir par des revers et par des disgrâces.

Mais, sur les débris de cette gloire humaine, votre pieux et auguste bisaïeul sut s'en élever une plus solide et plus immortelle. Tout sembla fondre et s'éclipser autour de lui; mais c'est alors que nous le vîmes à découvert lui-même : plus grand par la simplicité de sa foi et par la constance de sa piété que par l'éclat de ses conquêtes, ses prospérités nous avaient caché sa véritable gloire; nous n'avions vu que ses succès, nous vîmes alors toutes ses vertus : il fallait que ses malheurs égalassent ses prospérités, qu'il vît tomber autour de lui tous les princes les appuis de son trône, que votre vie même fût menacée, cette vie si chère à la nation, et le

seul gage de ses miséricordes que Dieu laisse encore à son peuple; il fallait qu'il demeurât tout seul avec sa vertu, pour paraître tout ce qu'il était : ses succès inouïs lui avaient valu le nom de grand; ses sentiments héroïques et chrétiens dans l'adversité lui en ont assuré pour tous les âges à venir le nom et le mérite.

Non, mes frères, il n'est que la religion qui puisse nous mettre au-dessus des événements; tous les autres motifs nous laissent toujours entre les mains de notre faiblesse. La raison, la philosophie, promettait la constance à son sage, mais elle ne la donnait pas; la fermeté de l'orgueil n'était que la dernière ressource du découragement, et l'on cherchait une vaine consolation en faisant semblant de mépriser des maux qu'on n'était pas capable de vaincre. La plaie qui blesse le cœur ne peut trouver son remède que dans le cœur même; or la religion toute seule porte son remède dans le cœur. Les vains préceptes de la philosophie nous prêchaient une insensibilité ridicule, comme s'ils avaient pu éteindre les sentiments naturels sans éteindre la nature elle-même : la foi nous laisse sensibles, mais elle nous rend soumis; et cette sensibilité fait elle-même tout le mérite de notre soumission : notre sainte philosophie n'est pas insensible aux peines, mais elle est supérieure à la douleur. C'était ôter aux hommes la gloire de la fermeté dans les souffrances, que de leur en ôter le sentiment; et la sagesse païenne ne voulait les rendre insensibles que parce qu'elle ne pouvait les rendre soumis et patients; elle apprenait à l'orgueil à cacher, et non à surmonter ses sensibilités et ses faiblesses; elle formait des héros de théâtre, dont les grands sentiments n'étaient que pour les spectateurs, et aspirait plus à la gloire de paraître constant qu'à la vertu même de la constance.

Mais la foi nous laisse tout le mérite de la fermeté, et ne veut pas même en avoir l'honneur devant les hommes : elle sacrifie à Dieu seul les sentiments de la nature, et ne veut pour témoin de son sacrifice que celui seul qui peut en être le rémunérateur; elle seule donne de la réalité à toutes les au-

tres vertus, parce qu'elle seule en bannit l'orgueil qui les corrompt, ou qui n'en fait que des fantômes.

Ainsi, qu'on vante l'élévation et la supériorité de vos lumières; qu'une haute sagesse vous fasse regarder comme l'ornement et le prodige de votre siècle : si cette gloire n'est qu'au dehors; si la religion, qui seule élève le cœur, n'en est pas la première base; le premier échec de l'adversité renversera tout cet édifice de philosophie et de fausse sagesse; tous ces appuis de chair s'écrouleront sous votre main, ils deviendront inutiles à votre malheur, on cherchera vos grandes qualités dans votre découragement, et votre gloire ne sera plus qu'un poids ajouté à votre affliction, qui vous la rendra plus insupportable. Le monde se vante de faire des heureux, mais la religion toute seule peut nous rendre grands au milieu de nos malheurs mêmes.

SECONDE PARTIE.

Premier triomphe de Jésus-Christ : il triomphe de la malignité de l'envie, et de tous les opprobres qu'elle lui avait attirés de la part de ses ennemis. Mais il triomphe encore du péché : il emmène captif ce premier auteur de la captivité de tous les hommes; il nous rétablit dans tous les droits glorieux dont nous étions déchus, et nous rend par la grâce la supériorité sur nos passions, que nous avions perdue avec l'innocence.

Second avantage de la religion : elle nous élève au-dessus de nos passions, et c'est le plus haut degré de gloire où l'homme puisse ici-bas atteindre. Oui, mes frères, en vain le monde insulte tous les jours à la piété par des dérisions insensées; en vain, pour cacher la honte des passions, il fait presque à l'homme de bien une honte de la vertu; en vain il la représente, aux grands surtout, comme une faiblesse et comme l'écueil de leur gloire; en vain il autorise leurs passions par les grands exemples qui les ont précédés, et par l'histoire des souverains qui ont allié la licence des mœurs avec un règne glorieux et l'éclat des victoires et des conquê-

tes : leurs vices, venus jusqu'à nous, et rappelés d'âge en âge, formeront jusqu'à la fin le trait honteux qui efface l'éclat de leurs grandes actions, et qui déshonore leur histoire.

Plus même ils sont élevés, plus le dérèglement des mœurs les dégrade ; et *leur ignominie*, dit l'Esprit de Dieu, *croît à proportion de leur gloire*[1]. Outre que leur rang, en les plaçant au-dessus de nos têtes, expose leurs vices comme leurs personnes aux yeux du public, quelle honte lorsque ceux qui sont établis pour régler les passions de la multitude deviennent eux-mêmes les vils jouets de leurs passions propres, et que la force, l'autorité, la pudeur des lois se trouve confiée à ceux qui ne connaissent de loi que le mépris public de toute bienséance, et leur propre faiblesse ! Ils devaient régler les mœurs publiques, et ils les corrompent ; ils étaient donnés de Dieu pour être les protecteurs de la vertu, et ils deviennent les appuis et les modèles du vice.

Toute la gloire humaine ne saurait jamais effacer l'opprobre que leur laisse le désordre des mœurs et l'emportement des passions ; les victoires les plus éclatantes ne couvrent pas la honte de leurs vices : on loue les actions, et l'on méprise la personne ; c'est de tout temps qu'on a vu la réputation la plus brillante échouer contre les mœurs du héros, et ses lauriers flétris par ses faiblesses : le monde, qui semble mépriser la vertu, n'estime et ne respecte pourtant qu'elle ; il élève des monuments superbes aux grandes actions des conquérants ; il fait retentir la terre du bruit de leurs louanges ; une poésie pompeuse les chante et les immortalise ; chaque Achille a son Homère ; l'éloquence s'épuise pour leur donner du lustre : l'appareil des éloges est donné à l'usage et à la vanité ; l'admiration secrète et les louanges réelles et sincères, on ne les donne qu'à la vertu et à la vérité.

Et en effet, le bonheur ou la témérité ont pu faire des héros ; mais la vertu toute seule peut former de grands hommes : il en coûte bien moins de remporter des victoires que de se vaincre soi-même ; il est bien plus aisé de conquérir des pro-

[1] Mac., c. I, v. 42.

vinces et de dompter des peuples, que de dompter une passion : la morale même des païens en est convenue. Du moins les combats où président la fermeté, la grandeur du courage, la science militaire, sont de ces actions rares que l'on peut compter aisément dans le cours d'une longue vie ; et quand il ne faut être grand que certains moments, la nature ramasse toutes ses forces, et l'orgueil, pour un peu de temps, peut suppléer à la vertu. Mais les combats de la foi sont des combats de tous les jours : on a affaire à des ennemis qui renaissent de leur propre défaite. Si vous vous lassez un instant, vous périssez : la victoire même a ses dangers ; l'orgueil, loin de vous aider, devient le plus dangereux ennemi que vous ayez à combattre : tout ce qui vous environne fournit des armes contre vous ; votre cœur lui-même vous dresse des embûches ; il faut sans cesse recommencer le combat. En un mot, on peut être quelquefois plus fort ou plus heureux que ses ennemis ; mais qu'il est grand d'être toujours plus fort que soi-même !

Telle est pourtant la gloire de la religion : la philosophie découvrait la honte des passions, mais elle n'apprenait pas à les vaincre ; et ses préceptes pompeux étaient plutôt l'éloge de la vertu que le remède du vice.

Il était même nécessaire à la gloire et au triomphe de la religion que les plus grands génies et toute la force de la raison humaine se fût épuisée pour rendre les hommes vertueux. Si les Socrate et les Platon n'avaient pas été les docteurs du monde avant Jésus-Christ, et n'eussent pas entrepris en vain de régler les mœurs et de corriger les hommes par la force seule de la raison, l'homme aurait pu faire honneur de sa vertu à la supériorité de sa raison, ou à la beauté de la vertu même ; mais ces prédicateurs de la sagesse ne firent point de sages, et il fallait que les vains essais de la philosophie préparassent de nouveaux triomphes à la grâce.

C'est elle enfin qui a montré à la terre le véritable sage, que tout le faste et tout l'appareil de la raison humaine nous annonçait depuis si longtemps. Elle n'a pas borné toute sa gloire, comme la philosophie, à essayer d'en former à peine

un dans chaque siècle parmi les hommes; elle en a peuplé les villes, les empires, les déserts; et l'univers entier a été pour elle un autre Lycée, où, au milieu des places publiques [1], elle a prêché la sagesse à tous les hommes. Ce n'est pas seulement parmi les peuples les plus polis qu'elle a choisi ses sages; le Grec et le Barbare, le Romain et le Scythe, ont été également appelés à sa divine philosophie : ce n'est pas aux savants tout seuls qu'elle a réservé la connaissance sublime de ses mystères; le simple a prophétisé comme le sage, et les ignorants eux-mêmes sont devenus ses docteurs et ses apôtres : il fallait que la véritable sagesse pût devenir la sagesse de tous les hommes.

Que dirai-je? sa doctrine était insensée en apparence, et les philosophes soumirent leur raison orgueilleuse à cette sainte folie; elle n'annonçait que des croix et des souffrances, et les Césars devinrent ses disciples; elle seule vint apprendre aux hommes que la chasteté, l'humilité, la tempérance, pouvaient être assises sur le trône, et que le siége des passions et des plaisirs pouvait devenir le siége de la vertu et de l'innocence : quelle gloire pour la religion!

Mais, Sire, si la piété des grands est glorieuse à la religion, c'est la religion toute seule qui fait la gloire véritable des grands. De tous leurs titres, le plus honorable, c'est la vertu : un prince, maître de ses passions, apprenant sur lui-même à commander aux autres; ne voulant goûter de l'autorité que les soins et les peines que le devoir y attache : plus touché de ses fautes que des vaines louanges qui les lui déguisent en vertus; regardant comme l'unique privilége de son rang l'exemple qu'il est obligé de donner aux peuples; n'ayant point d'autre frein ni d'autre règle que ses désirs, et faisant pourtant à tous ses désirs un frein de la règle même; voyant autour de lui tous les hommes prêts à servir à ses passions, et ne se croyant fait lui-même que pour servir à leurs besoins; pouvant abuser de tout, et se refusant même ce qu'il aurait eu droit de se permettre; en un mot, entouré

[1] Prov., c. 8, v. 1, 3, 4.

de tous les attraits du vice, et ne leur montrant jamais que la vertu : un prince de ce caractère est le plus grand spectacle que la foi puisse donner à la terre ; une seule de ses journées compte plus d'actions glorieuses que la longue carrière d'un conquérant ; l'un a été le héros d'un jour, et l'autre l'est de toute la vie.

TROISIÈME PARTIE.

C'est ainsi que Jésus-Christ triomphe aujourd'hui du péché ; mais il triomphe encore de la mort ; il nous ouvre les portes de l'immortalité, que le péché nous avait fermées, et le sein même de son tombeau enfante tous les hommes à la vie éternelle.

C'est le dernier trait qui achève le triomphe de la religion. L'impiété ne donnait à l'homme que la même fin qu'à la bête ; tout devait mourir avec son corps : et cet être si noble, seul capable d'aimer et de connaître, n'était pourtant qu'un vil assemblage de boue que le hasard avait formé, et que le hasard seul allait dissoudre pour toujours.

La superstition païenne lui promettait au delà du tombeau une félicité oiseuse, où les vains fantômes des sens devaient faire tout le bonheur d'un homme qui ne peut être heureux que par la vérité.

La religion nous ouvre des espérances plus nobles et plus sublimes : elle rend à l'homme l'immortalité, que l'impiété de la philosophie avait voulu lui ravir, et substitue la possession éternelle du bien souverain à ces champs fabuleux et à ces idées puériles de bonheur que la superstition avait imaginées.

Mais cette immortalité, qui est la plus douce espérance de la foi, n'est promise qu'à la foi même : ses promesses sont la récompense de ses maximes ; et pour ne mourir jamais, même devant les hommes, il faut avoir vécu selon Dieu.

Oui, mes frères, cette immortalité même de renommée, que la vanité promet ici-bas dans le souvenir des hommes, les grands ne peuvent la mériter que par la vertu.

La mort est presque toujours l'écueil et le terme fatal de leur gloire : les vaines louanges dont on les avait abusés pendant leur vie descendent presque aussitôt avec eux dans l'oubli du tombeau ; ils ne survivent pas longtemps à eux-mêmes, ou, s'il en reste quelque souvenir parmi les hommes, ils en sont plus redevables à la malignité des censures qu'à la vanité des éloges : leurs louanges n'ont eu que la même durée que leurs bienfaits ; ils ne sont plus rien dès qu'ils ne peuvent plus rien ; leurs adulateurs mêmes deviennent leurs censeurs (car l'adulation dégénère toujours en ingratitude) ; de nouvelles espérances forment un nouveau langage ; on élève sur les débris de la gloire du mort la gloire du vivant, on embellit de ses dépouilles et de ses vertus celui qui prend sa place. Les grands sont proprement le jouet des passions des hommes ; leur gloire n'a point de consistance assurée, et elle augmente ou diminue avec les intérêts de ceux qui les louent.

Combien de princes, vantés pendant leur vie, n'ont pas même laissé leur nom à la postérité ! Et que sont les histoires des États et des empires, qu'un petit reste de noms et d'actions échappé de cette foule innombrable qui, depuis la naissance des siècles, est demeurée dans l'oubli !

Qu'ils vivent selon Dieu, et leur nom ne périra jamais de la mémoire des hommes : les princes religieux sont écrits en caractères ineffaçables dans les annales de l'univers. Les victoires et les conquêtes sont de tous les siècles et de tous les règnes, et elles s'effacent, pour ainsi dire, les unes les autres dans nos histoires ; mais les grandes actions de piété, plus rares, y conservent toujours tout leur éclat. Un prince pieux se démêle toujours de la foule des autres princes dans la postérité ; sa tête et son nom s'élèvent au-dessus de toute cette multitude, comme celle de Saül s'élevait au-dessus de toute la multitude des tribus ; sa gloire va même croissant en s'éloignant ; et plus les siècles se corrompent, plus il devient un grand spectacle par sa vertu.

Oui, Sire, on a presque oublié les noms de ces premiers

conquérants qui jetèrent dans les Gaules les premiers fondements de votre monarchie; ils sont plus connus par les fables et par les romans que par les histoires, et l'on dispute même s'il faut les mettre au nombre de vos augustes prédécesseurs : ils sont demeurés comme ensevelis dans les fondements de l'empire qu'ils ont élevé; et leur valeur, qui a perpétué la conquête du royaume à leurs descendants, n'a pu y perpétuer leur mémoire.

Mais le premier prince qui a fait asseoir avec lui la religion sur le trône des Français a immortalisé tous ses titres par celui de chrétien. La France a conservé chèrement la mémoire du grand Clovis; la foi est devenue, pour ainsi dire, la première et la plus sûre époque de l'histoire de la monarchie, et nous ne commençons à connaître vos ancêtres que depuis qu'ils ont commencé eux-mêmes à connaître Jésus-Christ.

Les saints rois dont les noms sont écrits dans nos annales seront toujours les titres les plus précieux de la monarchie, et les modèles illustres que chaque siècle proposera à leurs successeurs.

C'est sur la vie, Sire, de ces pieux princes vos ancêtres qu'on a déjà fixé vos premiers regards : on vous anime tous les jours à la vertu par ces grands exemples. Souvenez-vous des Charlemagne et des saint Louis, qui ajoutèrent à l'éclat de la couronne que vous portez l'éclat immortel de la justice et de la piété; c'est ce que répètent tous les jours à votre Majesté de sages instructions. Ne remontez pas même si haut : vous touchez à des exemples d'autant plus intéressants qu'ils doivent vous être plus chers; et la piété coule de plus près dans vos veines avec le sang d'un père pieux et d'un auguste bisaïeul.

Vous êtes, Sire, le seul héritier de leur trône, puissiez-vous l'être de leurs vertus! Puissent ces grands modèles revivre en vous par l'imitation plus encore que par le nom! Puissiez-vous devenir vous-même le modèle des rois vos successeurs!

Déjà, si notre tendresse ne nous séduit pas; si une enfance cultivée par tant de soins et par des mains si habiles, et où l'excellence de la nature semble prévenir tous les jours celle de l'éducation, ne nous fait pas de nos désirs de vaines prédictions; déjà s'ouvrent à nous de si douces espérances; déja nous voyons briller de loin les premières lueurs de notre prospérité future; déjà la majesté de vos ancêtres, peinte sur votre front, nous annonce vos grandes destinées. Puissiez-vous donc, Sire, et ce souhait les renferme tous, puissiez-vous être un jour aussi grand que vous nous êtes cher!

Grand Dieu! si ce n'étaient là que mes vœux et mes prières, les dernières sans doute que mon ministère, attaché désormais par les jugements secrets de votre providence au soin d'une de vos Églises, me permettra de vous offrir dans ce lieu auguste; si ce n'étaient là que mes vœux et mes prières; et qui suis-je pour espérer qu'elles pussent monter jusqu'à votre trône? mais ce sont les vœux de tant de saints rois qui ont gouverné la monarchie, et qui, mettant leurs couronnes devant l'autel éternel aux pieds de l'Agneau, vous demandent pour cet enfant auguste la couronne de justice qu'ils ont eux-mêmes méritée.

Ce sont les vœux du prince pieux surtout qui lui donna la naissance, et qui, prosterné dans le ciel, comme nous l'espérons, devant la face de votre gloire, ne cesse de vous demander que cet unique héritier de sa couronne le devienne aussi des grâces et des miséricordes dont vous l'aviez prévenu lui-même.

Ce sont les vœux de tous ceux qui m'écoutent, et qui, ou chargés du soin de son enfance, ou attachés de plus près à sa personne sacrée, répandent ici leur cœur en votre présence, afin que cet enfant précieux, qui est comme l'enfant de nos soupirs et de nos larmes, non-seulement ne périsse pas, mais devienne lui-même le salut de son peuple.

Que dirai-je encore? ce sont, ô mon Dieu, les vœux que toute la nation vous offre aujourd'hui par ma bouche, cette nation que vous avez protégée dès le commencement, et qui,

malgré ses crimes, est encore la portion la plus florissante de votre Église.

Pourrez-vous, grand Dieu, fermer à tant de vœux les entrailles de votre miséricorde? Dieu des vertus, tournez-vous donc vers nous : *Deus virtutum, convertere*[1]. Regardez du haut du ciel, et voyez, non les dissolutions publiques et secrètes, mais les malheurs de ce premier royaume chrétien, de cette vigne si chérie que votre main elle-même a plantée, et qui a été arrosée du sang de tant de martyrs! *Respice de cœlo, et vide, et visita vineam istam quam plantavit dextera tua.* Jetez sur elle vos anciens regards de miséricorde; et si nos crimes vous forcent encore de détourner de nous votre face, que l'innocence du moins de cet auguste enfant que vous avez établi sur nous vous rappelle et vous rende à votre peuple : *Et super filium hominis, quem confirmasti tibi.*

Vous nous avez assez affligés, grand Dieu! essuyez enfin les larmes que tant de fléaux que vous avez versés sur nous dans votre colère nous font répandre : faites succéder des jours de joie et de miséricorde à ces jours de deuil, de courroux et de vengeance : que vos faveurs abondent où vos châtiments avaient abondé, et que cet enfant si cher soit pour nous un don qui répare toutes nos pertes.

Faites-en, grand Dieu, un roi selon votre cœur, c'est-à-dire le père de son peuple, le protecteur de votre Église, le modèle des mœurs publiques, le pacificateur plutôt que le vainqueur des nations, l'arbitre plus que la terreur de ses voisins; et que l'Europe entière envie plus notre bonheur, et soit plus touchée de ses vertus, qu'elle ne soit jalouse de ses victoires et de ses conquêtes.

Exaucez des vœux si tendres et si justes, ô mon Dieu; et que ses faveurs temporelles soient pour nous un gage de celles que vous nous préparez dans l'éternité. Ainsi soit-il.

[1] Ps. 79, v. 15, 16.

FIN DU PETIT CARÊME.

SERMON

POUR LE JOUR DES MORTS.

LA MORT DU PÉCHEUR, ET LA MORT DU JUSTE.

Beati mortui qui in Domino moriuntur.

Heureux sont les morts qui meurent dans le Seigneur.

APOC., c. 14, v. 13.

Les passions humaines ont toujours quelque chose d'étonnant et d'incompréhensible. Tous les hommes veulent vivre; ils regardent la mort comme le dernier des malheurs; toutes leurs passions les attachent à la vie : et cependant ce sont leurs passions elles-mêmes qui les poussent sans cesse vers cette mort pour laquelle ils ont tant d'horreur; et il semble qu'ils ne vivent que pour se hâter de mourir. Ils se promettent tous qu'ils mourront de la mort des justes; ils l'espèrent, ils le désirent. Ne pouvant se flatter d'être immortels sur la terre, ils comptent du moins qu'avant ce dernier moment les passions, qui actuellement les souillent et les captivent, seront éteintes. Ils se représentent la destinée d'un pécheur qui meurt dans son péché et dans la haine de Dieu, comme une destinée affreuse; et cependant ils se la préparent à eux-mêmes tranquillement et sans inquiétude. Ce terme horrible de la vie humaine, qui est la mort dans le péché, les saisit et les épouvante, et cependant ils marchent en dansant comme des insensés par la voie qui y conduit. Nous avons beau leur annoncer qu'on meurt comme on a vécu; ils veulent vivre en pécheurs, et mourir pourtant de la mort des justes.

Je veux donc aujourd'hui, mes frères, non pas vous détromper d'une illusion si commune et si grossière (réservons

ce sujet pour une autre occasion) : mais puisque la mort du juste vous paraît si désirable, et celle du pécheur si affreuse, je veux vous exposer ici l'une et l'autre, et réveiller sur l'une et sur l'autre vos désirs et votre terreur. Comme vous mourrez dans l'une de ces deux situations, il importe de vous en rapprocher le spectacle; afin que, vous mettant sous les yeux le portrait affreux de l'une et l'image consolante de l'autre, vous puissiez décider par avance laquelle des deux destinées vous attend, et prendre des mesures afin que la décision vous soit favorable.

Dans le portrait du pécheur mourant, vous verrez où aboutit enfin le monde avec tous ses plaisirs et toute sa gloire : dans le récit de la mort du juste, vous apprendrez où conduit la vertu avec toutes ses peines. Dans l'une, vous verrez le monde des yeux d'un pécheur qui va mourir : et qu'il vous paraîtra vain et frivole, et différent de ce qu'il vous paraît aujourd'hui! Dans l'autre, vous verrez la vertu des yeux du juste qui expire : et qu'elle vous paraîtra grande et estimable! Dans l'une, vous comprendrez tout le malheur d'une âme qui a véeu dans l'oubli de Dieu : dans l'autre, le bonheur de celle qui n'a vécu que pour le servir et pour lui plaire. En un mot, le spectacle de la mort du pécheur vous fera souhaiter de vivre de la vie du juste; et l'image de la mort du juste vous inspirera une sainte horreur de la vie du pécheur. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Nous avons beau éloigner de nous l'image de la mort, chaque jour nous la rapproche. La jeunesse s'éteint, les années se précipitent; et semblables, dit l'Écriture, aux eaux qui coulent dans la mer, et qui ne remontent plus vers leur source, nous nous rendons rapidement dans l'abîme de l'éternité, où, engloutis pour toujours, nous ne revenons plus sur nos pas reparaître encore sur la terre : *Et quasi aquæ dilabimur in terram, quæ non revertuntur*[1].

[1] Reg., c. 14, v. 14.

Je sais que nous parlons tous les jours de la brièveté et de l'incertitude de la vie. La mort de nos proches, de nos sujets, de nos amis, de nos maîtres, souvent soudaine, toujours inopinée, nous fournit mille réflexions sur la fragilité de tout ce qui passe. Nous redisons sans cesse que le monde n'est rien; que la vie est un songe; et qu'il est bien insensé de tant s'agiter pour ce qui doit durer si peu. Mais ce n'est là qu'un langage, ce n'est pas un sentiment; ce sont des discours qu'on donne à l'usage, et c'est l'usage qui fait qu'en même temps on les oublie.

Or, mes frères, faites-vous ici-bas une destinée à votre gré, prolongez-y vos jours dans votre esprit au delà même de vos espérances; je veux vous laisser jouir de cette douce illusion. Mais enfin il faudra tenir la voie qu'ont tenue tous vos pères; vous verrez enfin arriver ce jour auquel nul autre jour ne succédera plus; et ce jour sera pour vous le jour de votre éternité : heureuse, si vous mourez dans le Seigneur; malheureuse, si vous mourez dans votre péché. C'est l'une de ces deux destinées qui vous attend : il n'y aura que la droite ou la gauche, les boucs ou les brebis, dans la décision finale du sort de tous les hommes. Souffrez donc que je vous rappelle au lit de votre mort, et que je vous y expose le double spectacle de cette dernière heure, si terrible pour le pécheur, et si consolante pour le juste.

Je dis terrible pour le pécheur, lequel, endormi par de vaines espérances de conversion, arrive enfin à ce dernier moment, plein de désirs, vide de bonnes œuvres, ayant à peine connu Dieu, et ne pouvant lui offrir que ses crimes, et le chagrin de voir finir des jours qu'il avait crus éternels. Or, mes frères, je dis que rien n'est plus affreux que la situation de cet infortuné dans les derniers moments de sa vie; et que, de quelque côté qu'il tourne son esprit, soit qu'il rappelle le passé, soit qu'il considère tout ce qui se passe à ses yeux, soit enfin qu'il perce jusque dans cet avenir formidable auquel il touche; tous ces objets, les seuls alors qui puissent l'occuper et se présenter à lui, ne lui offrent plus rien que d'accablant,

de désespérant, et de capable de réveiller en lui les images les plus sombres et les plus funestes.

Car, mes frères, que peut offrir le passé à un pécheur qui, étendu dans le lit de la mort, commence à ne plus compter sur la vie, et lit sur le visage de tous ceux qui l'environnent, la terrible nouvelle que tout est fini pour lui? Que voit-il dans cette longue suite de jours qu'il a passés sur la terre? Hélas! il voit des peines inutiles, des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant, des crimes qui vont durer éternellement.

Des peines inutiles : toute sa vie passée en un clin d'œil s'offre à lui, et il n'y voit qu'une contrainte et une agitation éternelle et inutile. Il rappelle tout ce qu'il a souffert pour un monde qui lui échappe; pour une fortune qui s'évanouit; pour une vaine réputation qui ne l'accompagne pas devant Dieu; pour des amis qu'il perd; pour des maîtres qui vont l'oublier; pour un nom qui ne sera écrit que sur les cendres de son tombeau. Quel regret alors pour cet infortuné, de voir qu'il a travaillé toute sa vie, et qu'il n'a rien fait pour lui! Quel regret de s'être fait tant de violences, et de n'en être pas plus avancé pour le ciel; de s'être toujours cru trop faible pour le service de Dieu, et d'avoir eu la force et la constance d'être le martyr de la vanité, et d'un monde qui va périr! Ah! c'est alors que le pécheur accablé, effrayé de son aveuglement et de sa méprise; ne trouvant plus qu'un grand vide dans une vie que le monde seul a toute occupée; voyant qu'il n'a pas encore commencé à vivre après une longue suite d'années qu'il a vécu; laissant peut-être les histoires remplies de ses actions, les monuments publics chargés des événements de sa vie, le monde plein du bruit de son nom, et ne laissant rien qui mérite d'être écrit dans le livre de l'éternité, et qui puisse le suivre devant Dieu; c'est alors qu'il commence, mais trop tard, à se tenir à lui-même un langage que nous avons souvent entendu : Je n'ai donc vecu que pour la vanité! que n'ai-je fait pour Dieu tout ce que j'ai fait pour mes maîtres! Hélas! fallait-il tant d'agitations

et de peines pour se perdre? Que ne recevais-je du moins ma consolation en ce monde! j'aurais du moins joui du présent, de cet instant qui m'échappe, et je n'aurais pas tout perdu. Mais ma vie a toujours été pleine d'agitations, d'assujettissements, de fatigues, de contraintes; et tout cela pour me préparer un malheur éternel. Quelle folie d'avoir plus souffert pour me perdre, qu'il n'en eût fallu souffrir pour me sauver; et d'avoir regardé la vie des gens de bien comme une vie triste et insoutenable, puisqu'ils n'ont rien fait de si difficile pour Dieu, que je ne l'aie fait au centuple pour le monde qui n'est rien, et de qui par conséquent je n'ai rien à espérer! *Ambulavimus vias difficiles... erravimus a via veritatis*[1].

Oui, mes frères, c'est dans ce dernier moment que toute votre vie s'offrira à vous sous des idées bien différentes de celles que vous en avez aujourd'hui. Vous comptez maintenant les services rendus à l'État; les places que vous avez occupées; les actions où vous vous êtes distingués; les plaies qui rendent encore témoignage à votre valeur; le nombre de vos campagnes; les distinctions de vos commandements : tout cela vous paraît réel. Les applaudissements publics qui l'accompagnent; les récompenses qui le suivent; la renommée qui le publie; les distinctions qui y sont attachées : tout cela ne vous rappelle vos jours passés que comme des jours pleins, occupés, marqués chacun par des actions mémorables, et par des événements dignes d'être conservés à la postérité. Vous vous distinguez même dans votre esprit de ces hommes oiseux de votre rang, qui ont toujours mené une vie obscure, lâche, inutile, et déshonoré leur nom par l'oisiveté et par des mœurs efféminées, qui les ont laissés dans la poussière. Mais au lit de mort, mais dans ce dernier moment, où le monde s'enfuit et l'éternité approche, vos yeux s'ouvriront; la scène changera; l'illusion qui vous grossit ses objets se dissipera; vous verrez tout au naturel : et ce qui vous paraissait si grand, comme vous ne l'aviez fait que pour le monde,

[1] Sap., c. 5, v. 6, 7.

pour la gloire, pour la fortune, ne vous paraîtra plus rien : *Aperiet oculos suos*, dit Job, *et nihil inveniet*[1]. Vous ne trouverez plus rien de réel dans votre vie que ce que vous aurez fait pour Dieu; rien de louable que les œuvres de la foi et de la piété; rien de grand que ce qui sera digne de l'éternité : et un verre d'eau froide donné au nom de Jésus-Christ, et une seule larme répandue en sa présence, et la plus légère violence soufferte pour lui; tout cela vous paraîtra plus précieux, plus estimable, que toutes ces merveilles que le monde admire, et qui périront avec le monde.

Ce n'est pas que le pécheur mourant ne trouve dans sa vie passée que des peines perdues : il y trouve encore le souvenir de ses plaisirs; mais c'est ce souvenir même qui le consterne et qui l'accable. Des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant ! il voit qu'il a sacrifié son âme et son éternité à un moment fugitif de volupté et d'ivresse. Hélas ! la vie lui avait paru trop longue pour être tout entière consacrée à Dieu; il n'osait prendre de trop bonne heure le parti de la vertu, de peur de n'en pouvoir soutenir l'ennui, les longueurs, et les suites; il regardait les années qui étaient encore devant lui, comme un espace immense qu'il eût fallu traverser en portant la croix, en vivant séparé du monde, dans la pratique des œuvres chrétiennes : cette seule pensée avait toujours suspendu tous ses bons désirs, et il attendait, pour revenir à Dieu, le dernier âge, comme celui où la persévérance est plus sûre. Quelle surprise, dans cette dernière heure, de trouver que ce qui lui avait paru si long n'a duré qu'un moment; que son enfance et sa vieillesse se touchent de si près, qu'elles ne forment presque qu'un seul jour; et que du sein de sa mère il n'a fait, pour ainsi dire, qu'un pas vers le tombeau ? Ce n'est pas encore ce qu'il trouve de plus amer dans le souvenir de ses plaisirs. Ils ont disparu comme un songe; mais lui, qui s'en était fait autrefois honneur, en est maintenant couvert de honte et de confusion : tant d'emportements honteux, tant de faiblesse et d'abandonnement ! Lui qui s'était piqué de raison, d'éléva-

[1] Job, c. 27, v. 19.

tion, de fierté devant les hommes, ô mon Dieu, il se retrouve alors le plus faible, le plus méprisable de tous les pécheurs! Une vie sage peut-être en apparence, et cependant toute dans l'infamie des sens et la puérilité des passions! une vie glorieuse peut-être devant les hommes, et cependant aux yeux de Dieu la plus honteuse, la plus digne de mépris et d'opprobre! une vie que le succès avait peut-être toujours accompagnée, et cependant en secret la plus insensée, la plus frivole, la plus vide de réflexions et de sagesse! Enfin, des plaisirs qui ont été même la source de tous ses chagrins; qui ont empoisonné toute la douceur de sa vie; qui ont changé ses plus beaux jours en des jours de fureur et de tristesse; des plaisirs qu'il a toujours fallu acheter bien cher, et dont il n'a presque jamais senti que le désagrément et l'amertume : voilà à quoi se réduit cette vaine félicité. Ce sont ses passions qui l'ont fait vivre malheureux; et il n'y a eu de tranquillité dans toute sa vie que les moments où son cœur en a été libre. Les jours de mes plaisirs se sont enfuis, se dit alors à lui-même le pécheur, mais dans des dispositions bien différentes de celles de Job; ces jours, qui ont fait tous les malheurs de ma vie, qui ont troublé mon repos, et changé même pour moi le calme de la nuit en des pensées noires et inquiètes : *dies mei transierunt, cogitationes meæ dissipatæ sunt, torquentes cor meum* [1]; et cependant, grand Dieu, vous punirez encore les chagrins et les inquiétudes de ma vie infortunée! vous écrivez contre moi dans le livre de votre colère toutes les amertumes de mes passions; et vous préparez à des plaisirs qui ont toujours fait tous mes malheurs, un malheur sans fin et sans mesure! *Scribis contra me amaritudines, et consumere me vis peccatis adolescentiæ meæ* [2].

Et voilà ce que le pécheur mourant trouve encore dans le souvenir du passé : des crimes qui dureront éternellement, les faiblesses de l'enfance, les dissolutions de la jeunesse, les passions et les scandales d'un âge plus avancé; que sais-je?

[1] Job, c. 17, v. 11. — [2] Ibid. c. 13, v. 26.

peut-être encore les dérèglements honteux d'une vieillesse licencieuse. Ah! mes frères, durant la santé nous ne voyons de notre conscience que la surface : nous ne rappelons de notre vie qu'un souvenir vague et confus : nous ne voyons de nos passions que celle qui actuellement nous captive : une habitude d'une vie entière ne nous paraît qu'un crime seul. Mais au lit de la mort, les ténèbres répandues sur la conscience du pécheur se dissipent. Plus il approfondit son cœur, plus de nouvelles souillures se manifestent : plus il creuse dans cet abîme, plus s'offrent à lui de nouveaux monstres. Il se perd dans ce chaos; il ne sait par où s'y prendre, pour commencer à l'éclaircir; il lui faudrait une vie entière, hélas! et le temps passe; et à peine reste-t-il quelques moments ; et il faut précipiter une confession à laquelle le plus grand loisir pourrait à peine suffire, et qui ne doit précéder que d'un moment le jugement redoutable de la justice de Dieu. Hélas! on se plaint souvent durant la vie qu'on a la mémoire infidèle, qu'on oublie tout; il faut qu'un confesseur supplée à notre inattention, et nous aide à nous juger et à nous connaître nous-mêmes. Mais, dans ce dernier moment, le pécheur mourant n'aura pas besoin de ce secours ; la justice de Dieu, qui l'avait livré durant la santé à toute la profondeur de ses ténèbres, l'éclairera alors dans sa colère. Tout ce qui environne le lit de sa mort fait revivre dans son souvenir quelque nouveau crime : des domestiques qu'il a scandalisés; des enfants qu'il a négligés; une épouse qu'il a contristée par des passions étrangères; des ministres de l'Église qu'il a méprisés; les images criminelles de ses passions encore peintes sur ses murs; les biens dont il a abusé; le luxe qui l'entoure, dont les pauvres et ses créanciers ont souffert; l'orgueil de ses édifices, que le bien de la veuve et de l'orphelin, que la misère publique a peut-être élevés; tout enfin, le ciel et la terre, dit Job, s'élèvent contre lui, et lui rappellent l'histoire affreuse de ses passions et de ses crimes : *Revelabunt cœli iniquitatem ejus, et terra consurget adversus eum*[1].

[1] Job, c. 20, v. 27.

Voilà comme le souvenir du passé forme une des plus terribles situations du pécheur mourant, parce qu'il n'y trouve que des peines perdues, des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant, et des crimes qui vont durer éternellement.

Mais tout ce qui se passe à ses yeux n'est pas moins triste pour cet infortuné : ses surprises, ses séparations, ses changements.

Ses surprises. Il s'était toujours flatté que le jour du Seigneur ne le surprendrait point. Tout ce qu'on disait là-dessus dans la chaire chrétienne ne l'avait pas empêché de se promettre qu'il mettrait ordre à sa conscience avant ce dernier moment : et cependant l'y voilà arrivé, encore chargé de tous ses crimes, sans préparation, sans avoir fait aucune démarche pour apaiser son Dieu ; l'y voilà arrivé : il n'y a pas encore pensé, et il va être jugé.

Ses surprises. Dieu le frappe au plus fort de ses passions, dans le temps que la pensée de la mort était plus éloignée de son esprit; qu'il était parvenu à certaines places, qu'il avait jusque-là vivement désirées ; et que, semblable à l'insensé de l'Évangile, il exhortait son âme à se reposer, et à jouir en paix du fruit de ses travaux. C'est dans ce moment que la justice de Dieu le surprend, et qu'il voit d'un clin d'œil sa vie et toutes ses espérances éteintes.

Ses surprises. Il va mourir; et Dieu permet que personne n'ose lui dire qu'il ne doit plus compter sur la vie. Ses proches le flattent, ses amis le laissent s'abuser; on le pleure déjà en secret comme mort, et on lui montre encore des espérances de vie; on le trompe, afin qu'il se trompe lui-même. Il faut que les Écritures s'accomplissent, que le pécheur soit surpris dans ce dernier moment : vous l'avez prédit, ô mon Dieu, et vous êtes véritable dans vos paroles.

Ses surprises. Abandonné de tous les secours de l'art, livré tout seul à ses maux et à ses douleurs, il ne peut se persuader encore qu'il va mourir ; il se flatte, il espère encore : la justice de Dieu ne lui laisse, ce semble, encore un reste de raison, qu'afin qu'il l'emploie à se séduire. A voir ses ter-

reurs, son étonnement, ses inquiétudes, on voit bien qu'il ne comprend pas encore qu'on meure : il se tourmente, il s'agite, comme s'il pouvait se dérober à la mort; et ses agitations ne sont qu'un regret de perdre la vie, et non pas une douleur de l'avoir mal passée. Il faut que le pécheur aveugle le soit jusqu'à la fin, et que sa mort ressemble à sa vie.

Enfin ses surprises. Il voit alors que le monde l'a toujours trompé; qu'il l'a toujours mené d'illusion en illusion, et d'espérance en espérance; que les choses ne sont jamais arrivées comme il se les était promises, et qu'il a toujours été la dupe de ses propres erreurs. Il ne comprend pas que sa méprise ait pu être si constante; qu'il ait pu s'obstiner, durant tant d'années, à se sacrifier pour un monde, pour des maîtres qui ne l'ont jamais payé que de vaines promesses, et que toute sa vie n'ait été qu'une indifférence du monde pour lui, et une ivresse de lui pour le monde. Mais ce qui l'accable, c'est que la méprise n'a plus de ressource; c'est qu'on ne meurt qu'une fois; et qu'après avoir mal fourni sa carrière on ne revient plus sur ses pas pour reprendre d'autres routes. Vous êtes juste, ô mon Dieu, et vous voulez que le pécheur prononce d'avance contre lui-même, afin que vous le jugiez par sa propre bouche.

Les surprises du pécheur mourant sont donc alors accablantes; mais les séparations qui se font dans ce dernier moment ne le sont pas moins pour lui. Plus il tenait au monde, à la vie, à toutes les créatures, plus il souffre quand il faut s'en séparer : autant de liens qu'il faut rompre, autant de plaies qui le déchirent : autant de séparations, autant de nouvelles morts pour lui.

Séparation de ses biens qu'il avait accumulés avec des soins si longs et si pénibles, par des voies peut-être si douteuses pour le salut; qu'il s'était obstiné de conserver, malgré les reproches de sa conscience; qu'il avait refusés durement à la nécessité de ses frères. Ils lui échappent cependant; ce tas de boue fond à ses yeux : il n'en emporte avec lui que

l'amour, que le regret de les perdre, que le crime de les avoir acquis.

Séparation de la magnificence qui l'environne; de l'orgueil de ses édifices, où il croyait s'être bâti un asile contre la mort; du luxe et de la vanité de ses ameublements, dont il ne lui restera que le drap lugubre qui va l'envelopper dans le tombeau; de cet air d'opulence au milieu duquel il avait toujours vécu. Tout s'enfuit, tout l'abandonne : il commence à se regarder comme étranger au milieu de ses palais, où il aurait toujours dû se regarder de même ; comme un inconnu qui n'y possède plus rien ; comme un infortuné qu'on va dépouiller de tout à ses yeux, et qu'on ne laisse jouir encore quelque temps de la vue de ses dépouilles, que pour augmenter ses regrets et son supplice.

Séparation de ses charges, de ses honneurs, qu'il va laisser peut-être à un concurrent; où il était parvenu à travers tant de périls, de peines, de bassesses, et dont il avait joui avec tant d'insolence. Il est déjà dans le lit de la mort, dépouillé de toutes les marques de ses dignités, et ne conservant de tous ses titres que celui de pécheur, qu'il se donne alors en vain et trop tard. Hélas ! il se contenterait en ce dernier moment de la plus vile des conditions; il accepterait comme une grâce l'état le plus obscur et le plus rampant, si l'on voulait prolonger ses jours ; il envie la destinée de ses esclaves qu'il laisse sur la terre : il marche à grands pas vers la mort, et il tourne encore les yeux avec regret du côté de la vie.

Séparation de son corps, pour lequel il avait toujours vécu, avec lequel il avait contracté des liaisons si vives, si étroites, en favorisant toutes ses passions ! Il sent que cette maison de boue s'écroule : il se sent mourir peu à peu à chacun de ses sens : il ne tient plus à la vie que par un cadavre qui s'éteint par les douleurs cruelles que ses maux lui font sentir, par l'amour excessif qui l'y attache, et qui devient plus vif à mesure qu'il est plus près de s'en séparer.

Séparation de ses proches, de ses amis, qu'il voit autour de

son lit, et dont les pleurs et la tristesse achèvent de lui serrer le cœur, et de lui faire sentir plus cruellement la douleur de les perdre!

Séparation du monde, où il occupait tant de places; où il s'était établi, agrandi, étendu, comme si c'avait dû être le lieu de sa demeure éternelle; du monde sans lequel il n'avait jamais pu vivre; dont il avait toujours été un des principaux acteurs; aux événements duquel il avait eu tant de part; où il avait paru avec tant d'agréments et tant de talents pour lui plaire. Son corps en va sortir, mais son cœur, mais toutes ses affections y demeurent encore; le monde meurt pour lui, mais lui-même, en mourant, ne meurt pas encore au monde.

Enfin, séparation de toutes les créatures. Tout est anéanti autour de lui : il tend les mains à tous les objets qui l'environnent, comme pour s'y prendre encore; et il ne saisit que des fantômes, qu'une fumée qui se dissipe, et qui ne laisse rien de réel dans ses mains : *et nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis*[1].

C'est alors que Dieu est grand aux yeux du pécheur mourant. C'est dans ce moment terrible, que le monde entier fondant, disparaissant à ses yeux, il ne voit plus que Dieu seul qui demeure, qui remplit tout, qui seul ne passe et ne change point. Il se plaignait autrefois, d'un ton d'ironie et d'impiété, qu'il était bien difficile de sentir quelque chose de vif pour un Dieu qu'on ne voyait point; et de ne pas aimer des créatures qu'on voyait, et qui occupaient tous nos sens. Ah! dans ce dernier moment, il ne verra plus que Dieu seul; l'invisible sera visible pour lui; ses sens déjà éteints se refuseront à toutes les choses sensibles; tout s'évanouira autour de lui; et Dieu prendra la place de tous ces prestiges qui l'avaient abusé pendant sa vie.

Ainsi tout change pour cet infortuné; et ces changements font, avec ses surprises et ses séparations, la dernière amertume du spectacle de sa mort.

[1] Ps. 75, v. 6.

Changement dans son crédit et dans son autorité. Dès qu'on n'espère plus rien de sa vie, le monde commence à ne plus compter sur lui : ses amis prétendus se retirent; ses créatures se cherchent déjà ailleurs d'autres protecteurs et d'autres maîtres; ses esclaves même sont occupés à s'assurer après sa mort une fortune qui leur convienne : à peine en reste-t-il auprès de lui pour recueillir ses derniers soupirs Tout l'abandonne, tout se retire; il ne voit plus autour de lui ce nombre empressé d'adulateurs : c'est peut-être un successeur qu'on lui désigne déjà, chez qui tout se rend en foule, tandis que lui, dit Job, seul dans le lit de sa douleur, n'est plus environné que des horreurs de la mort, entre déjà dans cette solitude affreuse que le tombeau lui prépare, et fait des réflexions amères sur l'inconstance du monde, et sur le peu de fond qu'il y a à faire sur les hommes : *affligetur relictus in tabernaculo suo* [1].

Changement dans l'estime publique, dont il avait été si flatté, si enivré. Hélas! le monde, qui l'avait tant loué, l'a déjà oublié. Le changement que sa mort va faire sur la scène, réveillera encore durant quelques jours les discours publics; mais, ce court intervalle passé, il va retomber dans le néant et dans l'oubli; à peine se souviendra-t-on qu'il a vécu; on ne sera peut-être occupé que des merveilles d'un successeur, qu'à l'élever sur les débris de sa réputation et de sa mémoire. Il voit déjà cet oubli : qu'il n'a qu'à mourir; que le vide sera bientôt rempli; qu'il ne restera pas même de vestiges de lui dans le monde; et que les gens de bien tout seuls, qui l'avaient vu environné de tant de gloire, se diront à eux-mêmes : Où est-il maintenant? que sont devenus ces applaudissements que lui attirait sa puissance? Voilà à quoi conduit le monde, et ce qu'on gagne en le servant : *et qui eum viderant, dicent : Ubi est* [2]?

Changement dans son corps. Cette chair qu'il avait tant flattée, idolâtrée; cette vaine beauté qui lui avait attiré tant de regards, et corrompu tant de cœurs, n'est déjà plus qu'un

[1] Job., c. 20, v. 26. — [2] Ibid., c. 20, v. 7.

spectacle d'horreur, dont on peut à peine soutenir la vue : ce n'est plus qu'un cadavre dont on craint déjà l'approche. Cette infortunée créature, qui avait allumé tant de passions injustes, hélas! ses amis, ses proches, ses esclaves même la fuient, s'écartent, se retirent, n'osent approcher qu'avec précaution, ne lui rendent plus que des offices de bienséance et de contrainte; elle-même ne se souffre plus qu'avec peine, et ne se regarde qu'avec horreur. Moi qui attirais autrefois tous les regards, se dit-elle avec Job, mes esclaves que j'appelle refusent maintenant de m'approcher; et mon souffle même est devenu une infection, et un souffle de mort pour mes enfants et pour mes proches : *servum meum vocavi, et non respondit..... Halitum meum exhorruit uxor mea, et orabam filios uteri mei*[1].

Enfin, changement dans tout ce qui l'environne. Ses yeux cherchent à se reposer quelque part, et ils ne retrouvent partout que les images lugubres de la mort. Mais ce n'est rien encore pour ce pécheur mourant, que le souvenir du passé et le spectacle du présent; il ne serait pas si malheureux, s'il pouvait borner là toutes ses peines; c'est la pensée de l'avenir qui le jette dans un saisissement d'horreur et de désespoir : cet avenir, cette région de ténèbres où il va entrer seul, accompagné de sa seule conscience : cet avenir, cette terre inconnue d'où nul mortel n'est revenu, où il ne sait ni ce qu'il trouvera, ni ce qu'on lui prépare : cet avenir, cet abîme immense, où son esprit se perd et se confond, et où il va s'ensevelir incertain de sa destinée : cet avenir, ce tombeau, ce séjour d'horreur, où il va prendre sa place avec les cendres et les cadavres de ses ancêtres : cet avenir, cette éternité étonnante, dont il ne peut soutenir le premier coup d'œil : cet avenir enfin, ce jugement redoutable où il va paraître devant la colère de Dieu, et rendre compte d'une vie dont tous les moments presque ont été des crimes. Ah! tandis qu'il ne voyait cet avenir terrible que de loin, il se faisait une gloire affreuse de ne pas le craindre; il demandait sans cesse d'un ton de blas-

[1] Job, c. 19, v. 16, 17.

phème et de dérision : Qui en est revenu? Il se moquait des frayeurs vulgaires, et se piquait là-dessus de fermeté et de bravoure. Mais dès qu'il est frappé de la main de Dieu; dès que la mort se fait voir de près, que les portes de l'éternité s'ouvrent à lui, et qu'il touche enfin à cet avenir terrible contre lequel il avait paru si rassuré : ah! il devient alors, ou faible, tremblant, éploré, levant au ciel des mains suppliantes; ou sombre, taciturne, agité, roulant au dedans de lui des pensées affreuses, et n'attendant pas plus de ressources du côté de Dieu de la faiblesse de ses lamentations et de ses larmes, que de ses fureurs et de son désespoir.

Oui, mes frères, cet infortuné qui s'était toujours endormi dans ses désordres; toujours flatté qu'il ne fallait qu'un bon moment, qu'un sentiment de componction à la mort pour apaiser la colère de Dieu, désespère alors de sa clémence. En vain on lui parle de ses miséricordes éternelles; il comprend à quel point il en est indigne; en vain le ministre de l'Église tâche de rassurer ses frayeurs, en lui ouvrant le sein de la clémence divine; ces promesses le touchent peu, parce qu'il sent bien que la charité de l'Église, qui ne désespère jamais du salut de ses enfants, ne change pourtant rien aux arrêts formidables de la justice de Dieu; en vain on lui promet le pardon de ses crimes : une voix secrète et terrible lui dit au fond du cœur qu'il n'y a point de salut pour l'impie, et qu'il ne faut pas compter sur des espérances qu'on donne à ses malheurs plutôt qu'à la verité; en vain on l'exhorte de recourir aux derniers remèdes que la religion offre aux mourants : il les regarde comme ces remèdes désespérés, qu'on hasarde lorsqu'il n'y a plus d'espérance, et qu'on donne plus pour la consolation des vivants que pour l'utilité de celui qui meurt. On appelle des serviteurs de Jésus-Christ pour le soutenir dans cette dernière heure; et tout ce qu'il peut faire, c'est d'envier en secret leur destinée, et détester le malheur de la sienne. On lui met dans la bouche les paroles des livres saints, et les sentiments d'un roi pénitent; et il sent bien que son cœur désavoue ces expressions divines, et que des paroles

qu'une charité ardente et une componction parfaite a formées, ne conviennent pas à un pécheur surpris comme lui dans ses désordres. On assemble autour de son lit ses amis et ses proches, pour recueillir ses derniers soupirs ; et il en détourne les yeux, parce qu'il retrouve encore au milieu d'eux le souvenir de ses crimes. Le ministre de l'Église lui présente un Dieu mourant ; et cet objet si consolant, et si capable d'exciter sa confiance, lui reproche tout bas ses ingratitudes et l'abus perpétuel de ses grâces. Cependant la mort approche ; le prêtre tâche de soutenir par les prières des mourants ce reste de vie qui l'anime encore : « Partez, âme chrétienne, » lui dit-il, *Proficiscere, anima christiana.* Il ne lui dit pas : Prince, grand du monde, partez. Durant sa vie, les monuments publics pouvaient à peine suffire au nombre et à l'orgueil de ses titres : dans ce dernier moment on ne lui donne que le titre tout seul qu'il avait reçu dans le baptême, le seul dont il ne faisait aucun cas, et le seul qui lui doit demeurer éternellement. *Proficiscere, anima christiana* : « Partez, âme chrétienne. » Hélas ! elle avait vécu comme si le corps eût été tout son être ; elle avait même tâché de se persuader que son âme n'était rien ; que l'homme n'était qu'un ouvrage de chair et de sang, et que tout mourait avec nous : et on vient lui déclarer que c'est son corps, qui n'était rien qu'un peu de boue, qui va se dissoudre ; et que tout son être immortel, c'est cette âme, cette image de la Divinité, cette intelligence seule capable de l'aimer et de la connaître, qui va se détacher de sa maison terrestre, et paraître devant le tribunal redoutable. « Partez, âme chrétienne : » vous aviez regardé la terre comme votre patrie, et ce n'était qu'un lieu de pélerinage dont il faut partir ; l'Église croyait vous annoncer une nouvelle de joie, la fin de votre exil, le terme de vos misères, en vous annonçant la dissolution du corps terrestre : hélas ! et elle ne vous annonce qu'une nouvelle lugubre et effroyable, et le commencement de vos malheurs et de vos peines. « Partez « donc, âme chrétienne : » *Proficiscere, anima christiana,*

âme marquée du sceau du salut, que vous avez effacé; rachetée du sang de Jésus-Christ, que vous avez foulé aux pieds; lavée par la grâce de la régénération, que vous avez mille fois souillée; éclairée des lumières de la foi, que vous avez toujours rejetées; comblée de toutes les miséricordes du ciel, que vous avez toujours indignement profanées : « Par« tez, âme chrétienne; » allez porter devant Jésus-Christ ce titre auguste, qui devait être le signe magnifique de votre salut, et qui va devenir le plus grand de vos crimes : *Proficiscere, anima christiana.*

Alors le pécheur mourant, ne trouvant plus dans le souvenir du passé que des regrets qui l'accablent; dans tout ce qui se passe à ses yeux, que des images qui l'affligent; dans la pensée de l'avenir, que des horreurs qui l'épouvantent; ne sachant plus à qui avoir recours, ni aux créatures qui lui échappent, ni au monde qui s'évanouit, ni aux hommes qui ne sauraient le délivrer de la mort, ni au Dieu juste qu'il regarde comme un ennemi déclaré, dont il ne doit plus attendre d'indulgence : il se roule dans ses propres horreurs, il se tourmente, il s'agite pour fuir la mort qui le saisit, ou du moins pour se fuir lui-même; il sort de ses yeux mourants je ne sais quoi de sombre et de farouche, qui exprime les fureurs de son âme; il pousse du fond de sa tristesse des paroles entrecoupées de sanglots qu'on n'entend qu'à demi, et qu'on ne sait si c'est le désespoir ou le repentir qui les a formées; il jette sur un Dieu crucifié des regards affreux, et qui laissent douter si c'est la crainte ou l'espérance, la haine ou l'amour qu'ils expriment; il entre dans des saisissements, où l'on ignore si c'est le corps qui se dissout ou l'âme qui sent l'approche de son juge; il soupire profondément, et l'on ne sait si c'est le souvenir de ses crimes qui lui arrache ses soupirs, ou le désespoir de quitter la vie. Enfin, au milieu de ces tristes efforts, ses yeux se fixent, ses traits changent, son visage se défigure, sa bouche livide s'entr'ouvre d'elle-même, tout son corps frémit; et, par ce dernier effort, son âme in-

fortunée s'arrache comme à regret de ce corps de boue, tombe entre les mains de Dieu, et se trouve seule au pied du tribunal redoutable[1].

Mes frères, ainsi meurent ceux qui ont oublié Dieu pendant leur vie; ainsi mourrez-vous vous-mêmes, si vos crimes vous accompagnent jusqu'à ce dernier moment. Tout changera à vos yeux, et vous ne changerez pas vous-mêmes. Vous mourrez, et vous mourrez pécheurs, comme vous avez vécu, et votre mort sera semblable à votre vie. Prévenez ce malheur : vivez de la vie des justes, et votre mort, semblable à la leur, ne sera accompagnée que de joie, de douceur, et de consolation : c'est ce que nous allons voir dans la suite de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Je sais que la mort a toujours quelque chose de terrible pour les âmes même les plus justes. Les jugements de Dieu, dont elles craignent toujours les secrets impénétrables; les ténèbres de leur propre conscience, où elles se figurent toujours des souillures cachées et connues de Dieu seul; la vivacité de leur foi et de leur amour, qui grossit toujours à leurs yeux leurs fautes les plus légères; enfin, la dissolution toute seule du corps terrestre, et l'horreur naturelle du tombeau; tout cela laisse toujours à la mort je ne sais quoi d'affreux pour la nature, qui fait que les plus justes même, comme dit saint Paul, voudraient, à la vérité, être revêtus de l'immortalité qui leur est promise, mais sans être dépouillés de la mortalité qui les environne.

Il n'est pas moins vrai cependant que la grâce surmonte en eux cette horreur de la mort qui leur vient de la nature; et

[1] La Harpe signale cette vigueur d'expression, qui ne nuit en rien au mérite de l'élégance. A cette énergique et effrayante peinture il oppose un morceau d'un genre tout différent, pour montrer que Massillon sait employer les teintes douces aussi bien que les couleurs fortes, c'est le passage suivant du *Petit Carême* (4e dimanche) :

« Quel usage plus doux et plus flatteur, etc. »

que dans ce moment, soit qu'ils rappellent le passé, dit saint Bernard, soit qu'ils considèrent ce qui se passe à leurs yeux, soit qu'ils se tournent du côté de l'avenir, ils trouvent dans le souvenir du passé la fin de leurs peines, *requies de labore;* dans tout ce qui se passe à leurs yeux, une nouveauté qui les remplit d'une joie sainte, *gaudium de novitate;* dans la pensée de l'avenir, l'assurance de l'éternité qui les transporte, *securitas de æternitate* : de sorte que les mêmes situations qui forment le désespoir du pécheur mourant, deviennent alors une source abondante de consolations pour l'âme fidèle.

Je dis, soit qu'ils rappellent le passé. Et ici, mes frères, représentez-vous au lit de la mort une âme fidèle, qui depuis longtemps se préparait à ce dernier moment, amassait par la pratique des œuvres chrétiennes un trésor de justice pour ne pas aller paraître vide devant son juge, et vivait de la foi, pour mourir dans la paix et dans la consolation de l'espérance : représentez-vous cette âme arrivée enfin à cette dernière heure, qu'elle n'avait jamais perdue de vue, et à laquelle elle avait toujours rapporté toutes le peines, toutes les privations, toutes les violences, tous les événements de sa vie mortelle. Je dis que rien n'est plus consolant pour elle que le souvenir du passé, de ses souffrances, de ses macérations, de ses renoncements, de toutes les situations qu'elle a éprouvées : *requies de labore.*

Oui, mes frères, il vous paraît affreux maintenant de souffrir pour Dieu. Les plus légères violences que la religion exige, vous paraissent accablantes : un jeûne seul vous abat et vous rebute; la seule approche des jours de pénitence vous jette dans l'ennui et dans la tristesse; vous regardez comme malheureux ceux qui portent le joug de Jésus-Christ, et qui renoncent au monde et à tous ses plaisirs pour lui plaire. Mais au lit de mort, la pensée la plus consolante pour une âme fidèle, c'est le souvenir des violences qu'elle s'est faites pour son Dieu. Elle comprend alors tout le mérite de la pénitence, et combien les hommes sont insensés de disputer à Dieu un

instant de contrainte, qui doit être payé d'une félicité sans fin et sans mesure. Car ce qui la console, c'est qu'elle n'a sacrifié que des plaisirs d'un instant, et dont il ne lui resterait alors que la confusion et la honte; c'est que tout ce qu'elle aurait souffert pour le monde serait perdu pour elle dans ce dernier moment : au lieu que tout ce qu'elle a souffert pour Dieu, une larme, une violence, un goût mortifié, une vivacité réprimée, une vaine satisfaction sacrifiée, tout cela ne sera jamais oublié, et durera autant que Dieu même. Ce qui la console, c'est que de toutes les joies et les voluptés humaines, hélas! il n'en reste pas plus, au lit de la mort, au pécheur qui les a toujours goûtées, qu'au juste qui s'en est toujours abstenu; que les plaisirs sont également passés pour tous les deux; mais que l'un portera éternellement le crime de s'y être livré, et l'autre la gloire d'avoir su les vaincre.

Voilà ce qu'offre le passé à l'âme fidèle au lit de la mort : des violences, des afflictions qui ont peu duré, et qui vont être éternellement consolées; le temps des dangers et des tentations passé; les attaques que le monde livrait à sa foi enfin terminées; les périls où son innocence avait couru tant de risques enfin disparus; les occasions où sa vertu avait été si près du naufrage, enfin pour toujours éloignées; les combats éternels qu'elle avait eus à soutenir du côté de ses passions finis enfin; les obstacles que la chair et le sang avaient toujours mis à sa piété, enfin anéantis : *requies de labore*. Quand on est arrivé au port, qu'il est doux de rappeler le souvenir des orages et de la tempête! Quand on est sorti vainqueur de la course, qu'on aime à retourner en esprit sur ses pas, et à revoir les endroits de la carrière les plus marqués par les travaux, les obstacles, les difficultés qui les ont rendus célèbres! *requies de labore*. Il me semble que le juste est alors comme un autre Moïse mourant sur la montagne sainte, où le Seigneur lui avait marqué son tombeau : *ascende in montem et morere* [1]; lequel, avant d'expirer, tournant la tête du haut de ce lieu sacré, et jetant les yeux sur cette étendue de

[1] DEUT. c. 32, v. 49.

terres, de peuples, de royaumes, qu'il vient de parcourir et qu'il laisse derrière lui, y retrouve les périls innombrables auxquels il est échappé; les combats de tant de nations vaincues; les fatigues du désert; les embûches de Madian; les murmures et les calomnies de ses frères; les rochers brisés; les difficultés des chemins surmontées; les dangers de l'Égypte évités; les eaux de la mer Rouge franchies; la faim, la soif, la lassitude combattues; et touchant enfin au terme heureux de tant de travaux, et saluant enfin de loin cette patrie promise à ses pères, il chante un cantique d'actions de grâce, meurt transporté, et par le souvenir de tant de dangers évités, et par la vue du lieu du repos que le Seigneur lui montre de loin; et regarde la montagne sainte où il va expirer, comme la récompense de ses travaux, et le terme heureux de sa course : *requies de labore*.

Ce n'est pas que le souvenir du passé, en rappelant au juste mourant les combats et les périls de sa vie passée, ne lui rappelle aussi ses infidélités et ses chutes : mais ce sont des chutes expiées par les gémissements de la pénitence; des chutes heureuses par le renouvellement de ferveur et de fidélité dont elles ont été toujours suivies; des chutes qui lui rappellent les miséricordes de Dieu sur son âme, lequel a fait servir ses crimes à sa pénitence, ses passions à sa conversion, et ses chutes à son salut. Ah! la douleur de ses fautes, dans ce dernier moment, n'est plus pour elle qu'une douleur de consolation et de tendresse : les larmes que ce souvenir lui arrache encore, ne sont plus que des larmes de joie et de reconnaissance. Les anciennes miséricordes de Dieu sur elle la remplissent de confiance, et lui en font espérer de nouvelles; toute la conduite passée de Dieu à son égard la rassure, et semble lui répondre de l'avenir. Elle ne se le représente plus alors, comme dans les jours de son deuil et de sa pénitence, sous l'idée d'un juge terrible, qu'elle avait outragé, et qu'il fallait apaiser; mais comme un père de miséricorde, et un Dieu de toute consolation, qui va la recevoir dans son sein, et l'y délasser de toutes ses peines.

Levez-vous, âme fidèle, lui dit alors en secret son Seigneur et son Dieu : *elevare, consurge, Jerusalem* [1]. Vous qui avez bu toute l'amertume de mon calice, oubliez enfin vos larmes et vos peines passées : *quæ bibisti calicem usque ad fundum* [2]. Le temps des pleurs et des souffrances est enfin passé pour vous : *non adjicies ut bibas illum ultra* [3]. Dépouillez-vous donc, fille de Jérusalem, de ce vêtement de deuil et de tristesse dont vous avez été jusqu'ici environnée; laissez là les tristes dépouilles de votre mortalité, revêtez-vous de vos habits de gloire et de magnificence; entrez dans la joie de votre Seigneur, cité sainte, dans laquelle j'ai pour toujours choisi ma demeure : *induere vestimentis gloriæ tuæ, Jerusalem, civitas sancti* [4]. Brisez enfin les liens de votre captivité; sortez du milieu de Babylone, où vous gémissiez depuis si longtemps des rigueurs et de la durée de votre exil : *solve vincula colli tui, captiva filia Sion* [5]. Les incirconcis n'habiteront plus au milieu de vous; les scandales des pécheurs n'affligeront plus votre foi : il est temps enfin que je reprenne ce qui m'appartient; que je rentre dans mon héritage; que je vous retire du milieu d'un monde auquel vous n'appartenez pas, et qui n'était pas digne de vous; et que je vous réunisse à l'Église du ciel dont vous étiez une portion pure et immortelle : *non adjiciet ultra ut pertranseat per te incircumcisus et immundus* [6].

Première consolation de l'âme juste au lit de la mort, le souvenir du passé : *requies de labore.* Mais tout ce qui se passe à ses yeux; le monde, qui s'enfuit; toutes les créatures, qui disparaissent; tout ce fantôme de vanité, qui s'évanouit; ce changement, cette nouveauté est encore pour elle une source de mille nouvelles consolations : *gaudium de novitate.*

En effet, nous venons de voir que ce qui fait le désespoir du pécheur mourant, lorsqu'il considère tout ce qui se passe à ses yeux, sont ses surprises, ses séparations, ses change-

[1] Is., c. 51, v. 17. — [2] Ibid. — [3] Ibid., c. 51, v. 22. — [4] Ibid. c. 52 v. 1. — [5] Ibid., c. 52, v 2. — [6] Ibid., c. 52, v. 1.

ments; et voilà précisément toute la consolation de l'âme fidèle dans ce dernier moment. Rien ne la surprend; elle ne se sépare de rien; rien ne change à ses yeux.

Rien ne la surprend. Ah! le jour du Seigneur ne la surprend point : elle l'attendait; elle le désirait. La pensée de cette dernière heure entrait dans toutes ses actions, était de tous ses projets, réglait tous ses désirs, animait toute la conduite de sa vie. Chaque heure, chaque moment lui avait paru celui où le juste juge allait lui demander ce compte terrible où les justices elles-mêmes seront jugées. C'est ainsi qu'elle avait vécu, préparant sans cesse son âme à cette dernière heure : c'est ainsi qu'elle meurt tranquille, consolée, sans surprise, sans frayeur, dans la paix de son Seigneur; ne voyant pas alors la mort de plus près qu'elle l'avait toujours vue; ne mourant pas plus alors à elle-même qu'elle y mourait chaque jour; et ne trouvant rien de différent entre le jour de sa mort et les jours ordinaires de sa vie mortelle.

D'ailleurs, ce qui fait la surprise et le désespoir du pécheur au lit de la mort, c'est de voir que le monde, en qui il avait mis toute sa confiance, n'est rien, n'est qu'un songe qui s'évanouit et qui lui échappe. Mais l'âme fidèle en ce dernier moment, ah! elle voit le monde des mêmes yeux qu'elle l'avait toujours vu; comme une figure qui passe, comme une fumée qui ne trompe que de loin, et qui de près n'a rien de réel et de solide. Elle sent alors une joie sainte, d'avoir toujours jugé du monde comme il en fallait juger; de n'avoir pas pris le change; de ne s'être pas attachée à ce qui devait lui échapper en un instant; et de n'avoir mis sa confiance qu'en Dieu seul, qui demeure toujours pour récompenser éternellement ceux qui espèrent en lui. Qu'il est doux alors pour une âme fidèle, de pouvoir se dire à elle-même : J'ai choisi le meilleur parti; j'avais bien raison de ne m'attacher qu'à Dieu seul, puisqu'il ne devait me rester que lui seul! On regardait mon choix comme une folie, le monde s'en moquait, et on trouvait bizarre et singulier de ne pas se conformer à lui; mais enfin ce dernier moment répond à tout. C'est la mort qui décide de

quel côté sont les sages ou les insensés, et lequel des deux avait raison, ou le mondain, ou le fidèle.

Ainsi voit le monde et toute sa gloire, une âme juste au lit de la mort. Aussi, lorsque les ministres de l'Église viennent l'entretenir des discours de Dieu, et du néant de toutes les choses humaines, ces vérités saintes, si nouvelles pour le pécheur en ce dernier moment, sont pour elle des objets familiers, des lumières accoutumées qu'elle n'avait jamais perdues de vue. Ces vérités consolantes font alors sa plus douce occupation : elle les médite; elle les goûte; elle les tire du fond de son cœur où elles avaient toujours été, pour se les remettre devant les yeux. Ce n'est pas un langage nouveau et étranger que les ministres de Jésus-Christ lui parlent : c'est le langage de son cœur; ce sont les sentiments de toute sa vie. Rien ne la console alors comme d'entendre parler du Dieu qu'elle a toujours aimé; des biens éternels qu'elle a toujours désirés; du bonheur d'une autre vie après laquelle elle a toujours soupiré; du néant du monde qu'elle a toujours méprisé. Tout autre langage lui devient insupportable. Elle ne peut plus entendre raconter que les miséricordes du Dieu de ses pères, et regrette les moments qu'il faut alors donner à régler une maison terrestre, et à disposer de la succession de ses ancêtres. Grand Dieu, que de lumière! que de paix! que de transports heureux! que de saints mouvements d'amour, de joie, de confiance, d'actions de grâce se passent alors dans cette âme fidèle! Sa foi se renouvelle; son amour s'enflamme; sa ferveur s'excite; sa componction se réveille. Plus la dissolution de l'homme terrestre approche, plus l'homme nouveau s'achève et s'accomplit. Plus sa maison de boue s'écroule, plus son âme s'élève et se purifie. Plus le corps se détruit, plus l'esprit se dégage et se renouvelle : semblable à une flamme pure qui s'élève, et paraît plus éclatante à mesure qu'elle se dégage d'un reste de matière qui la retenait, et que le corps où elle était attachée se consume et se dissipe.

Ah! les discours de Dieu fatiguent alors le pécheur au lit de la mort; ils aigrissent ses maux, sa tête en souffre, son repos

en est altéré. Il faut ménager sa faiblesse en ne coulant que quelques mots à propos; prendre des précautions, de peur que la longueur n'importune; choisir ses moments pour lui parler du Dieu qui va le juger, et qu'il n'a jamais connu. Il faut de saints artifices de charité, et le tromper presque, pour le faire souvenir de son salut. Les ministres même de l'Église n'approchent que rarement, parce qu'on sent bien qu'ils sont à charge : on les écarte comme des prophètes tristes et désagréables; on détourne les discours de salut, comme des nouvelles de mort et des discours lugubres qui fatiguent; on ne cherche qu'à égayer ses maux par le récit des affaires et des vanités du siècle, qui l'avaient occupé durant sa vie. Grand Dieu! et vous permettez que cet infortuné porte jusqu'à la mort le dégoût de la vérité; que les images du monde l'occupent encore en ce dernier moment, et qu'on craigne de lui parler du Dieu qu'il a toujours craint de servir et de connaître!

Mais ne perdons pas de vue l'âme fidèle : non-seulement elle ne voit rien au lit de la mort qui la surprenne, mais elle ne se sépare de rien qui lui coûte et qu'elle regrette. Car, mes frères, de quoi la mort pourrait-elle la séparer, qui lui coûtât encore des regrets et des larmes? Du monde? hélas! d'un monde où elle avait toujours vécu comme étrangère; où elle n'avait jamais trouvé que des scandales qui affligeaient sa foi, des écueils qui faisaient trembler son innocence, des bienséances qui la gênaient, des assujettissements qui la partageaient encore malgré elle-même entre le ciel et la terre : on ne regrette guère ce qu'on n'a jamais aimé. De ses biens et de ses richesses? hélas! son trésor était dans le ciel; ses biens avaient été les biens des pauvres : elle ne les perd pas; elle va seulement les retrouver immortels dans le sein de Dieu même. De ses titres et de ses dignités? hélas! c'est un joug qu'elle secoue; le seul titre qui lui fut cher était celui qu'elle avait reçu sur les fonts sacrés, qu'elle doit porter devant Dieu, et qui lui donne droit aux promesses éternelles. De ses proches et de ses amis? hélas! elle sait qu'elle ne les devance que

d'un moment; que la mort ne sépare pas ceux que la charité avait unis sur la terre; et que, réunis bientôt dans le sein de Dieu, ils formeront avec elle la même Église et le même peuple, et jouiront des douceurs d'une société immortelle. De ses enfants? elle leur laisse le Seigneur pour père, ses exemples et ses instructions pour héritage, ses vœux et ses bénédictions pour dernière consolation; et, comme David, elle meurt en demandant pour son fils Salomon, non pas des prospérités temporelles, mais un cœur parfait, l'amour de la loi, et la crainte du Dieu de ses pères : *Salomoni quoque filio meo da cor perfectum*[1]. De son corps? hélas! de son corps qu'elle avait toujours châtié, crucifié; qu'elle regardait comme son ennemi; qui la faisait encore dépendre des sens et de la chair; qui l'accablait sous le poids de tant de nécessités humiliantes; de cette maison de boue qui la retenait captive, qui prolongeait les jours de son exil et de sa servitude, et l'empêchait de s'aller réunir à Jésus-Christ : ah! elle souhaite, comme Paul, sa dissolution. C'est un vêtement étranger dont on la débarrasse; c'est un mur de séparation d'avec son Dieu, qu'on détruit, qui la laisse libre et en état de prendre son essor, et de voler vers les montagnes éternelles. Ainsi, la mort ne la sépare de rien, parce que la foi l'avait déjà séparée de tout.

Je n'ajoute pas que les changements qui se font au lit de la mort, si désespérants pour le pécheur, ne changent rien dans l'âme fidèle. Sa raison s'éteint, il est vrai; mais depuis longtemps elle l'avait captivée sous le joug de la foi, et éteint ses vaines lumières devant la lumière de Dieu et la profondeur de ses mystères. Ses yeux mourants s'obscurcissent, et se ferment à toutes les choses visibles; mais depuis longtemps elle ne voyait plus que les invisibles. Sa langue immobile se lie et s'épaissit; mais depuis longtemps elle y avait mis une garde de circonspection, et méditait dans le silence les miséricordes du Dieu de ses pères. Tous ses sens s'émoussent, et perdent leur usage naturel; mais depuis longtemps elle se l'était

[1] PARAL. 29, v. 19.

interdit à elle-même; et, dans un sens bien différent des vaines idoles, elle avait des yeux, et ne voyait pas; des oreilles, et n'entendait pas; un odorat, et ne s'en servait pas; un goût, et ne goûtait plus que les choses du ciel. Enfin, les traits d'une vaine beauté s'effacent; mais depuis longtemps toute sa beauté était au dedans, et elle n'était occupée qu'à embellir son âme des dons de la grâce et de la justice.

Rien ne change donc pour cette âme au lit de la mort. Son corps se détruit; toutes les créatures s'évanouissent; la lumière se retire; toute la nature retombe dans le néant; et au milieu de tous ces changements elle seule ne change pas; elle seule est toujours la même. Que la foi, mes frères, rend le fidèle grand au lit de la mort! Que le spectacle de l'âme juste en ce dernier moment est digne de Dieu, des anges, et des hommes! C'est alors que le fidèle paraît maître du monde et de toutes les créatures : c'est alors que cette âme, participant déjà à la grandeur et à l'immutabilité du Dieu auquel elle va se réunir, est élevée au-dessus de tout : dans le monde, sans y prendre part; dans un corps mortel, sans y être attachée; au milieu de ses proches et de ses amis, sans les voir et sans les connaître; parmi les larmes et les gémissements des siens, sans les entendre; au milieu des embarras et des mouvements que sa mort fait naître à ses yeux, sans rien perdre de sa tranquillité : *elle est libre parmi les morts*[1]; elle déjà immobile dans le sein de Dieu, au milieu de la destruction de toutes choses. Qu'il est grand, encore une fois, d'avoir vécu dans l'observance de la loi du Seigneur, et de mourir dans sa crainte! Que l'élévation de la foi se fait bien sentir en ce dernier moment de l'âme fidèle! C'est le moment de sa gloire et de ses triomphes; c'est le point auquel se réunit tout l'éclat de sa vie et de ses vertus. Qu'il est beau de voir alors le juste marcher d'un pas tranquille et majestueux vers l'éternité! et que ce prophète infidèle avait bien raison autrefois, en voyant Israël entrer dans la terre de promesse, le triomphe de sa marche, et la confiance de ses cantiques, de s'é-

[1] Ps. 87, v. 6.

crier : « Que mon âme meure de la mort des justes, et que « ma mort leur soit semblable [1] ! »

Et voilà, mes frères, ce qui achève en dernier lieu de remplir l'âme fidèle, au lit de la mort, de joie et de consolation : la pensée de l'avenir, *securitas de æternitate*. Le pécheur durant la santé voit l'avenir d'un œil tranquille; mais, dans ce dernier moment, le voyant de plus près, sa tranquillité se change en saisissement et en terreur. L'âme juste, au contraire, durant les jours de sa vie mortelle, n'osait regarder d'un œil fixe la profondeur des jugements de Dieu; elle opérait son salut avec crainte et tremblement; elle frémissait à la seule pensée de cet avenir terrible, où les justes même seront à peine sauvés, s'ils sont jugés sans miséricorde : mais au lit de la mort, ah ! le Dieu de paix, qui se montre à elle, calme ses agitations : ses frayeurs cessent tout d'un coup, et se changent en une douce espérance. Elle perce déjà avec des yeux mourants le nuage de la mortalité qui l'environne encore, et voit comme Étienne le sein de la gloire, et le Fils de l'homme à la droite de son Père, tout prêt à la recevoir; cette patrie immortelle, après laquelle elle avait tant soupiré, et où elle avait toujours habité en esprit; cette sainte Sion, que le Dieu de ses pères remplit de sa gloire et de sa présence, où il enivre ses élus d'un torrent de délices, et leur fait goûter tous les jours les biens incompréhensibles qu'il a préparés à ceux qui l'aiment; cette cité du peuple de Dieu, le séjour des saints, la demeure des justes et des prophètes, où elle retrouvera ses frères que la charité lui avait unis sur la terre, et avec lesquels elle bénira éternellement les miséricordes du Seigneur, et chantera avec eux les louanges de sa grâce.

Ah ! aussi, quand les ministres de l'Église viennent enfin annoncer à cette âme que son heure est venue, et que l'éternité approche; quand ils viennent lui dire, au nom de l'Église qui les envoie : « Partez, âme chrétienne; » *Proficiscere, anima christiana;* sortez enfin de cette terre où vous avez été si longtemps étrangère et captive; le temps des épreu-

[1] Nomb. 23, v. 10.

ves et des tribulations est fini; voici enfin le juste Juge qui vient briser les liens de votre mortalité : retournez dans le sein de Dieu d'où vous étiez sortie; quittez enfin un monde qui n'était pas digne de vous : *Proficiscere, anima christiana.* Le Seigneur s'est enfin laissé toucher à vos larmes; il vient enfin vous ouvrir la voie des saints et les portes éternelles : Partez, âme fidèle, allez vous réunir à l'Église du ciel qui vous attend; souvenez-vous seulement de vos frères que vous laissez sur la terre, encore exposés aux tentations et aux orages; laissez-vous toucher au triste état de l'Église d'ici-bas, qui vous a engendrée en Jésus-Christ, et qui vous voit partir avec envie; sollicitez la fin de sa captivité, et sa réunion entière avec son Époux, dont elle est encore séparée : *Proficiscere, anima christiana.* Ceux qui dorment dans le Seigneur ne périssent pas sans ressource; nous ne vous perdrons sur la terre que pour vous retrouver dans peu avec Jésus-Christ dans le royaume de ses saints : le corps que vous allez laisser en proie aux vers et à la pourriture, vous suivra bientôt immortel et glorieux; pas un cheveu de votre tête ne périra; il restera dans vos cendres une semence d'immortalité jusqu'au jour de la révélation, où vos os arides se ranimeront, et paraîtront plus brillants que la lumière. Quel bonheur pour vous, d'être enfin quitte de toutes les misères qui nous affligent encore; de n'être plus exposée comme vos frères à perdre le Dieu que vous allez posséder; de fermer enfin les yeux à tous les scandales qui nous contristent; à la vanité qui nous séduit, aux exemples qui nous entraînent, aux attachements qui nous partagent, aux agitations qui nous dissipent! Quel bonheur de sortir enfin d'un lieu où tout nous lasse et tout nous souille; où nous nous sommes à charge à nous-mêmes, où nous ne vivons que pour nous rendre malheureux; et d'aller dans un séjour de paix, de joie, de sérénité, où l'on n'a plus d'autre occupation que de jouir du Dieu que l'on aime! *Proficiscere, anima christiana.*

Quelle nouvelle de joie et d'immortalité alors pour cette âme juste! Quel ordre heureux! Avec quelle paix, quelle con-

fiance, quelle action de grâce l'accepte-t-elle! Elle lève au ciel, comme le vieillard Siméon, ses yeux mourants; et, regardant son Seigneur qui vient à elle : Brisez, ô mon Dieu, quand il vous plaira, lui dit-elle en secret, ces restes de mortalité, ces faibles lieus qui me retiennent encore; j'attends dans la paix et dans l'espérance l'effet de vos promesses éternelles. Ainsi, purifiée par les expiations d'une vie sainte et chrétienne, fortifiée par les derniers remèdes de l'Église, lavée dans le sang de l'Agneau, soutenue de l'espérance des promesses, consolée par l'onction secrète de l'esprit qui habite en elle, mûre pour l'éternité, elle ferme les yeux avec une sainte joie à toutes les créatures, elle s'endort tranquillement dans le Seigneur, et s'en retourne dans le sein de Dieu, d'où elle était sortie.

Mes frères, les réflexions sont ici inutiles. Telle est la fin de ceux qui ont vécu dans la crainte du Seigneur : leur mort est précieuse devant Dieu comme leur vie. Telle est la fin déplorable de ceux qui l'ont oublié jusqu'à cette dernière heure : la mort des pécheurs est abominable aux yeux de Dieu comme leur vie. Si vous vivez dans le péché, vous mourrez dans les horreurs et dans les regrets inutiles du pécheur, et votre mort sera une mort éternelle. Si vous vivez dans la justice, vous mourrez dans la paix et dans la confiance du juste, et votre mort ne sera qu'un passage à la bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE VENDREDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME.

SUR L'ENFANT PRODIGUE.

Peregre profectus est in regionem longinquam, et ibi dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.

Il s'en alla dans un pays étranger, fort éloigné, où il dissipa tout son bien en excès et en débauches.
Luc., c. 15, v. 13.

La parabole du prodigue pénitent est un des traits de toute l'Écriture des plus consolants pour les pécheurs ; et, comme je me propose aujourd'hui de vous en exposer toutes les circonstances, il me paraît nécessaire de vous en rapporter d'abord l'occasion.

Un grand nombre de publicains et de gens de mauvaise vie, touchés des paroles de grâce et de salut qui sortaient de la bouche du Sauveur, avaient renoncé à leurs dérèglements, et paraissaient à sa suite parmi ses disciples. Ce médecin céleste, qui n'était venu que pour ceux qui avaient besoin d'être guéris, honorait leurs maisons de ses visites, leurs personnes de sa familiarité, leurs tables même de sa présence. Tant de bonté ne tarda pas de scandaliser l'orgueil des scribes et des pharisiens (car la fausse piété est toujours cruelle); ils trouvent à redire à l'étroite liaison qu'a Jésus-Christ avec des pécheurs, et ne manquent pas de chercher dans une ressemblance de mœurs la raison de cette conduite; ils le décrient dans l'esprit du peuple par l'endroit même qui aurait dû lui attirer davantage l'amour et le respect, et

le font passer lui-même pour un pécheur, et pour un homme de bonne chère.

A des reproches que l'envie toute seule formait, à une dureté si indigne de ceux qui se disaient les pasteurs du troupeau, et dont la fonction principale était d'offrir des sacrifices pour les pécheurs, Jésus-Christ ne répond que par trois paraboles, qui toutes, sous des images différentes, renferment le même sens, et conduisent à la même vérité.

Tantôt il se représente sous l'image d'un pasteur qui laisse là quatre-vingt-dix-neuf brebis, et court après une seule qui s'est égarée; tantôt, sous la figure d'une femme qui semble faire peu de cas des neuf pièces d'argent qui lui restent, et cherche la dixième qu'elle a perdue, avec des soins et des inquiétudes que rien ne peut égaler; enfin, sous le symbole d'un père de famille, lequel, ayant comme perdu le plus jeune de ses fils que la licence et les égarements de l'âge avaient fait errer longtemps dans des contrées étrangères, est transporté de joie à son retour, et lui donne des marques de tendresse qu'il n'avait jamais données à son aîné, jusque-là demeuré fidèle. Le but de toutes ses paraboles est de faire comprendre aux pharisiens que la conversion d'un seul pécheur cause plus de joie dans le ciel, que la persévérance d'un très-grand nombre de justes; et que les mêmes désordres qui avaient irrité Dieu contre nous excitent sa clémence et sa pitié, dès qu'il en voit un repentir sincère dans nos cœurs.

Or, pour nous laisser dans cette dernière parabole une idée plus vive de sa bonté envers les pécheurs, Jésus-Christ nous y rapporte en détail les excès et les égarements où l'âge et les passions avaient jeté l'enfant prodigue. Il nous le dépeint lié des chaînes d'un vice honteux, et, sur tous les autres vices, il choisit celui qui semble mettre de plus grands obstacles à sa grâce, et laisser à l'âme criminelle moins d'espérance de retour.

Pour entrer donc aujourd'hui dans les intentions du Sauveur, et animer les pécheurs qui m'écoutent à une sincère

pénitence, par ces images vives et consolantes de la miséricorde de Dieu, je vous exposerai dans la première partie de cette homélie toutes les circonstances des égarements du prodigue, et vous y verrez jusqu'où va la force d'une passion honteuse dans le pécheur qui s'égare. Dans la dernière, je vous ferai remarquer toutes les démarches du père de famille en faveur de son fils retrouvé, et vous y admirerez avec consolation jusqu'où va la bonté de Dieu envers un pécheur qui revient.

L'excès de la passion dans les égarements de l'enfant prodigue. L'excès de la miséricorde de Dieu dans les démarches du père de famille.

Purifiez mes lèvres, ô mon Dieu! et tandis que je raconterai les excès d'un pécheur voluptueux, fournissez-moi des expressions qui ne blessent pas une vertu dont je viens aujourd'hui inspirer l'amour à ceux qui m'écoutent; car le monde, qui ne connaît plus de retenue sur ce vice, en exige pourtant beaucoup de nous dans le langage qui le condamne. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le vice dont j'entreprends aujourd'hui d'exposer les suites funestes; ce vice si universellement répandu sur la terre, et qui désole avec tant de fureur l'héritage de Jésus-Christ; ce vice dont la religion chrétienne avait purgé l'univers, et qui aujourd'hui a prévalu sur la religion même, est marqué à certains caractères propres que je retrouve tous dans l'histoire des égarements de l'enfant prodigue.

Premierement, il n'est point de vice qui éloigne plus le pécheur de Dieu; secondement, il n'est point de vice qui, après l'avoir éloigné de Dieu, lui laisse moins de ressources pour revenir à lui; troisièmement, il n'est point de vice qui rende le pécheur plus insupportable à lui-même; enfin, il n'en est point qui le rende plus méprisable aux yeux mêmes des autres hommes. Remarquez, je vous prie, tous ces caractères dans l'histoire du pécheur de notre évangile.

Le premier caractère du vice dont nous parlons, est de mettre comme un abîme entre Dieu et l'âme voluptueuse, et de ne laisser presque plus au pécheur d'espérance de retour. Voilà pourquoi le prodigue de notre évangile s'en alla d'abord en un pays fort éloigné, et qui ne laissait plus rien de commun entre lui et le père de famille : *Peregre profectus est in regionem longinquam.* En effet, il semble que dans tous les autres vices, le pécheur tient encore à Dieu par de faibles liens. Il est des vices qui respectent du moins la sainteté du corps, et n'en fortifient pas les penchants déréglés : il en est d'autres qui ne répandent pas sur l'esprit de si profondes ténèbres, et qui laissent du moins faire encore quelque usage des lumières de la raison : enfin, il en est qui n'occupent pas le cœur à un tel point, qu'ils lui ôtent absolument le goût de tout ce qui pourrait le ramener à Dieu. Mais la passion honteuse dont je parle déshonore le corps, éteint la raison, rend insipides toutes les choses du ciel, et élève un mur de séparation entre Dieu et le pécheur, qui semble ôter tout espoir de réunion : *Peregre profectus est in regionem longinquam.*

Et, premièrement, elle déshonore le corps du chrétien ; elle profane le temple de Dieu en nous; elle fait servir à l'ignominie les membres de Jésus-Christ; elle souille une chair nourrie de son corps et de son sang, consacrée par la grâce du baptême; une chair qui doit recevoir l'immortalité, et être conforme à la ressemblance glorieuse de Jésus-Christ ressuscité; une chair qui reposera dans le lieu saint, et dont les cendres attendront sous l'autel de l'Agneau le jour de la révélation, mêlées avec les cendres des vierges et des martyrs; une chair plus sainte que ces temples augustes, où la gloire du Seigneur repose; plus digne d'être possédée avec honneur et avec respect, que les vases mêmes du sanctuaire, consacrés par les mystères terribles qu'ils renferment. Or, quelle barrière l'opprobre de ce vice ne met-il pas au retour de Dieu en nous? Un Dieu saint, devant qui les esprits célestes mêmes sont impurs, peut-il assez s'éloigner d'une chair couverte de

honte et d'ignominie ? Quand la créature ne serait que cendre et poussière, la sainteté de Dieu souffrirait toujours de s'abaisser jusqu'à elle : eh! que peut donc se promettre le pécheur qui joint à son néant et à sa bassesse les indignités d'un corps honteusement déshonoré? *Peregre profectus est in regionem longinquam.*

En second lieu, non-seulement ce vice déshonore le corps, il éteint même dans l'âme toutes ses lumières, et le pécheur n'est plus capable de ces réflexions salutaires qui ramènent souvent une âme infidèle. Le prodigue de notre évangile, déjà aveuglé par sa passion, ne voit point le tort qu'il se fait en s'éloignant de la maison paternelle; l'ingratitude dont il se rend coupable envers le père de famille; les dangers auxquels il s'expose en voulant être le seul arbitre de sa destinée; les bienséances mêmes qu'il viole en partant pour un pays fort éloigné, sans le conseil et l'aveu de celui à qui il devait du moins les sentiments de respect et de déférence, que la nature toute seule inspire. Il part, et ne voit plus que par les yeux de sa passion : *Peregre profectus est in regionem longinquam.*

Tel est le caractère de cette passion infortunée : elle répand un nuage épais sur la raison ; des hommes sages, habiles, éclairés, perdent ici tout d'un coup toute leur habileté et toute leur sagesse; tous les principes de conduite sont effacés en un instant; on se fait une nouvelle manière de penser, où toutes les idées communes sont proscrites; ce n'est plus la lumière et le conseil, c'est un penchant impétueux qui décide et qui règle toutes les démarches : on oublie ce qu'on doit aux autres et ce qu'on se doit à soi-même; on s'aveugle sur sa fortune, sur son devoir, sur sa réputation, sur ses intérêts, sur les bienséances mêmes dont les autres passions sont si jalouses ; et tandis qu'on se donne en spectacle au public, seul on ne se voit pas soi-même. On s'aveugle sur sa fortune; et Amnon perd la vie et la couronne pour n'avoir pu vaincre son injuste faiblesse. On s'aveugle sur le devoir; et l'emportée femme de Putiphar ne se souvient plus que Joseph est un esclave; elle oublie sa nais-

sance, sa gloire, sa fierté, et ne voit plus dans cet Hébreu que l'objet de sa passion honteuse. On s'aveugle sur la reconnaissance; et David n'a plus d'yeux ni pour la fidélité d'Urie, ni pour l'ingratitude dont il va se rendre coupable envers un Dieu qui l'avait tiré de la poussière pour le placer sur le trône de Juda; depuis que son cœur est blessé, toutes ses lumières sont éteintes. On s'aveugle sur les périls; et le fils du roi de Sichem ne voit plus la maison de son père exposée aux justes ressentiments des enfants de Jacob; il enlève Dina, et ne voit plus que sa passion. On s'aveugle sur les bienséances; et les deux vieillards de Susanne ne sont plus touchés ni de la dignité de leur âge, ni de la gravité de leur caractère, ni du rang qu'ils tiennent en Israël : emportés par leur déplorable fragilité, ils n'en connaissent plus l'indécence, et ne rougissent pas de leur confusion même. On s'aveugle sur les discours publics; et Hérodias ne rougit plus d'avoir tout un royaume pour témoin de sa honte et de sa faiblesse. Enfin, on s'aveugle sur l'indignité même de l'objet qui nous captive; et Samson, malgré l'expérience déjà faite de la perfidie de Dalila, ne laisse pas de lui confier encore son secret et sa tendresse. C'est ainsi, ô mon Dieu, que vous punissez les passions de la chair par les ténebres de l'esprit; que votre lumière ne luit plus sur les âmes adultères et corrompues, et que leur cœur insensé s'obscurcit : *Peregre profectus est in regionem longinquam.*

Enfin, cette déplorable passion met dans le cœur un dégoût invincible pour les choses du ciel : on n'est plus touché de rien. Lassé de ses propres misères, on voudrait bien quelquefois revenir à Dieu, et tout nous en éloigne; et le cœur tout entier se révolte contre nous-mêmes; et un dégoût affreux nous saisit, et nous lie à nos propres faiblesses; et le cœur, accoutumé à ne plus sentir que des plaisirs vifs et injustes, languit, et ne trouve en lui aucun sentiment pour la piété.

Bien plus, tout ce qui n'est pas marqué par le caractère honteux de la volupté, n'intéresse plus. Les devoirs mêmes de la société, les fonctions d'une charge, les bienséances d'une

dignité, les soins domestiques, tout lasse, tout devient insipide, hors la passion. Balthasar n'est plus appliqué au gouvernement de ses peuples, et ne sait pas même que l'ennemi, déjà à la porte de sa capitale, va lui enlever le lendemain la vie et la couronne. Salomon est plus attentif à bâtir des temples profanes aux dieux des femmes étrangères, qu'à soulager son peuple, que ses profusions font gémir sous le poids des charges publiques. Les enfants d'Héli négligent les fonctions du sacerdoce. La femme de Babylone, toute plongée dans les délices, dit dans son cœur : « Je ne veux plus que me faire adorer : il « n'y aura plus ni soin, ni embarras, ni chagrins, qui m'occu- « pent : » *Sedeo regina ;.... et luctum non videbo* [1]. La femme dont il est parlé dans les Proverbes, ne peut se souffrir dans l'enceinte d'une famille; le sérieux d'un domestique lui devient insupportable : *Nec valens in domo consistere pedibus suis* [2]. De là on se fait des occupations qui toutes ne tendent qu'à nourrir la volupté, des spectacles profanes, des lectures pernicieuses, des harmonies lascives, des peintures obscènes. Hérode ne trouve plus de plaisirs que dans les danses et dans les festins. Salomon multiple les concerts, et son palais retentit de toutes parts de chants de volupté et de réjouissance. Manassès met dans le temple même du Seigneur les images de ses infâmes plaisirs. C'est le caractère de cette passion de remplir le cœur tout entier : on ne peut plus s'occuper que d'elle; on en est possédé, enivré; on la retrouve partout; tout en retrace les funestes images, tout en réveille les injustes désirs; le monde, la solitude, la présence, l'éloignement, les objets les plus indifférents, les occupations les plus sérieuses, le temple saint lui-même, les autels sacrés, les mystères terribles en rappellent le souvenir; et tout devient impur, comme dit l'Apôtre, à celui qui est déjà impur lui-même : *Peregre profectus est in regionem longinquam*. Regardez derrière vous, âme infidèle; rappelez ces premiers sentiments de pudeur et de vertu avec lesquels vous étiez née, et voyez tout le chemin que vous avez fait dans la voie de l'iniquité,

[1] Apoc., c. 18, v. 7. — [2] Prov., 7, v. 11.

depuis le jour fatal que ce vice honteux souilla votre cœur; et combien depuis vous vous êtes éloignée de votre Dieu : *Peregre profectus est in regionem longinquam.*

Mais s'il n'est point de vice qui éloigne plus une âme de Dieu, il n'en est point en second lieu qui laisse moins de ressources pour revenir à lui, quand une fois on s'en est éloigné : second caractère de cette passion, et seconde circonstance des égarements du prodigue. *Il dissipa tout son bien en débauches*, dit Jésus-Christ; et après qu'il eut tout dissipé, il arriva une grande famine en ce pays-là : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.* Il dissipa tous ses biens; les biens de la grâce, les biens de la nature.

La perte de la grâce est le fruit ordinaire de tout péché qui tue l'âme; mais celui-ci va plus loin : non-seulement il prive le pécheur de cette justice qui le rendait agréable à Dieu, il va tarir les dons de l'Esprit saint jusque dans leur source. La foi, ce fondement de tous les dons, cette base de l'être chrétien, ne tarde pas d'être renversée dans le cœur du pécheur impudique. Il n'y a pas loin de la dissolution à l'impiété. Pour se calmer sur les suites d'une vie déréglée, on s'est bientôt persuadé que tout meurt avec le corps; on a bientôt secoué le joug de la croyance commune, si gênant pour la volupté; on s'est bientôt fait des maximes dans le libertinage : on n'était d'abord dissolu que par faiblesse, on le devient par réflexion et par principes : les plaisirs qui se font acheter par des remords, coûtent trop; on veut jouir tranquillement de ses crimes; on cherche dans les livres les plus monstrueux, et dans les sociétés les plus impies, de quoi se rassurer contre les préjugés de l'éducation; on invente de nouvelles impiétés pour achever de s'endurcir : comme on ne se propose plus d'autre félicité que celle des bêtes, on n'attend plus aussi d'autre fin au delà du tombeau; et le même plaisir qui corrompt le cœur, a bientôt corrompu jusqu'aux premiers principes de la foi : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.*

Non-seulement les biens de la grâce sont dissipés, mais

encore les biens de la nature. Vous aviez reçu en naissant une âme si pudique, un goût si tendre et si retenu sur la pudeur, une délicatesse si noble sur la gloire; le ciel avait pris plaisir, ce semble, de vous former pour la vertu, et de mettre en vous mille ressources et mille liens, pour vous attacher au devoir : et ces barrières heureuses que la nature elle-même avait opposées à vos dérèglements, une injuste passion les a franchies; et cette pudeur, que la naissance vous avait donnée, n'est plus qu'une faiblesse indigne que nul frein ne saurait arrêter; et tout le fruit que vous en avez retiré a été d'aller plus loin, et de garder moins de mesure qu'un autre, dès que cette première digue a été ôtée : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.*

Les biens de la nature. Vous étiez né doux, égal, accessible; vous aviez eu pour partage un cœur simple et sincère, une candeur d'âme, une sérénité d'humeur qui offrait mille dispositions favorables à la sincérité chrétienne et à la paix d'une conscience pure : et depuis que cette passion funeste a corrompu votre cœur, depuis que ce feu impur est entré dans votre âme, on ne vous reconnaît plus; vous êtes semblable, dit saint Jude, à une mer toujours agitée des flots les plus violents : on vous trouve sombre, bizarre, inquiet, dissimulé; cette sérénité, qui venait de l'innocence, est éteinte; cette égalité, qui prenait sa source dans le calme des passions, n'est plus qu'un fonds inépuisable d'humeur et de caprices; cette candeur, qui montrait votre âme tout entière, ne laisse plus voir que des pensées noires et cachées. Vous avez perdu tout ce qui vous rendait aimable devant les hommes, et qui pouvait vous rendre agréable aux yeux de Dieu : et l'on cherche tous les jours vous-même dans vous-même : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.*

Enfin les biens de la nature. Vous aviez reçu en naissant des talents heureux : votre jeunesse annonçait de grandes espérances, on croyait que vous alliez marcher sur les traces de vos ancêtres, et faire revivre avec leur nom leurs dignités et leur gloire Ces premières lueurs de tout ce qui fait les

grands hommes formaient déjà mille présages flatteurs, et ouvraient à vos proches des vues éloignées d'élévation et de fortune; et ces talents, la volupté les a engloutis; et ces grandes espérances, un vice honteux les a ensevelies; et cette gloire naissante a fini par la honte et par l'ignominie; et cet esprit si élevé, si capable des plus grandes choses, vous l'avez abruti, vous l'avez employé au succès de vos passions, et à raffiner sur des plaisirs infâmes; vous qui, avec des inclinations différentes, auriez pu servir l'État, devenir une des ressources de la patrie; que sais-je? honorer votre siècle, embellir peut-être nos histoires; vous voilà traînant, au milieu de vos citoyens, les restes d'un mérite éteint, et ne retirant point d'autre fruit de tous les avantages que la nature avait pris plaisir de vous prodiguer, que de faire dire de vous : Il aurait pu parvenir, s'il avait su se vaincre. O cité fidèle! s'écrie un prophète, née avec tant de droiture et d'équité, comment êtes-vous devenue une effrontée? La justice habitait en vous, et il n'y a maintenant que des crimes; la beauté de votre argent s'est changée en boue, et la force de votre vin a dégénéré en la faiblesse de l'eau : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.*

Je ne parle pas ici des biens de la fortune qui viennent s'abîmer dans ce gouffre. Hélas! si nous approfondissions l'histoire des familles, si nous allions jusqu'à la source de leur décadence; si nous voulions fouiller dans les cendres de ces grands noms, dont les titres et les biens ont passé en des mains étrangères; si nous remontions jusqu'à celui de leurs ancêtres qui donna le premier branle à l'infortune de sa postérité, nous en trouverions l'origine dans la passion dont je parle; nous verrions les excès d'un voluptueux à la tête de cette longue suite de malheurs qui ont affligé ses descendants. Et, sans en chercher des exemples dans les temps qui nous ont précédés, combien de grands noms tombés presque dans l'oubli expient aujourd'hui à nos yeux les égarements de ce vice! combien de maisons à demi éteintes voient tous les jours finir, dans les débauches et dans la santé ruinée d'un

emporté, toute l'espérance de leur postérité, et toute la gloire des titres qu'une longue suite de siècles avait amassés sur leur tête, et qui avaient coûté tant de sang et de travaux à la vertu de leurs ancêtres! *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.* C'est ainsi, ô mon Dieu, que vous punissez les pécheurs par leurs passions mêmes, et que vous tracez dans la décadence des choses humaines, et dans les malheurs et les révolutions sensibles des noms et des fortunes, les supplices éternels que vous préparez aux âmes impures!

Mais, en troisième lieu, ce n'est pas seulement par la dissipation des biens de la nature et de la grâce que ce vice honteux devient le supplice du pécheur impudique; c'est principalement par les troubles, les remords, les agitations qu'il laisse au fond de son âme : troisième caractère du vice dont nous parlons, et troisième circonstance des égarements du prodigue. *Après qu'il eut tout dissipé,* continue Jésus-Christ, *il arriva une grande famine en ce pays-là, et il commença lui-même à tomber en nécessité : Et ipse cœpit egere.*

Voilà comme ce vice rend le pécheur insupportable à lui-même, insupportable par le fonds d'inquiétude qu'il laisse dans la conscience impure. Je sais que le trouble intérieur est la peine de tout péché qui tue l'âme; que le crime n'est jamais tranquille, et que la région de l'iniquité est toujours un triste théâtre de la faim et de la plus affreuse indigence : *Facta est fames valida in regione illa.* Mais il y a dans le vice dont je parle je ne sais quoi de si opposé à l'excellence de la raison, à la dignité de notre nature, qui fait que le pécheur se reproche sans cesse à lui-même sa propre faiblesse, et qu'il rougit en secret de ne pouvoir secouer le joug qui l'accable. Tel est le caractère de ce vice, de laisser dans le cœur un fonds de tristesse qui le mine, qui le suit partout, qui répand une amertume secrète sur tous ses plaisirs : le charme fuit et s'envole, la conscience impure ne peut plus se fuir elle-même; on se lasse de ses troubles, et l'on n'a pas la force de les finir; on se dégoûte de soi-même, et on n'ose

changer ; on voudrait pouvoir fuir son propre cœur, et on se retrouve partout ; on envie la destinée de ces pécheurs endurcis qu'on voit tranquilles dans le crime, et on ne peut parvenir à cette affreuse tranquillité : on essaye de secouer le joug de la foi, et on a d'abord plus horreur de cet essai que du crime même ; enfin les plaisirs que l'on goûte ne sont que des instants rapides et fugitifs ; les remords cruels forment comme l'état durable et le fond de toute la vie criminelle : *Et ipse cœpit egere.*

Insupportables, secondement, par les dégoûts, les jalousies, les fureurs, les contraintes, les frayeurs, les tristes événements inséparables de cette passion : on a tout à craindre du côté de la réputation et de la gloire : il faut acheter le plaisir injuste au prix des mesures les plus gênantes, où si une seule vient à manquer, tout est perdu ; il faut soutenir les discours publics et les murmures domestiques ; soutenir les caprices, les inégalités, les mépris, la perfidie peut-être de l'objet qui vous captive ; soutenir vos devoirs, vos bienséances, vos intérêts, toujours incompatibles avec vos plaisirs ; se soutenir soi-même contre soi-même. Ah ! les commencements de la passion n'offrent rien que de riant et d'agréable ; les premiers pas que l'on fait dans la voie de l'iniquité, on ne marche que sur des fleurs ; les premières fureurs de ce vice surtout enivrent la raison, et ne lui laissent pas le loisir de sentir toute sa misère ; les idées qu'on se fait alors de la passion sont encore nobles et flatteuses ; le langage répond aux idées ; on ne l'annonce mutuellement que par l'élévation des sentiments, la bonté du cœur, la discrétion, l'honneur, la bonne foi, la distinction du mérite, la destinée des penchants : tout flatte encore alors la vanité. Mais les suites, dit l'Esprit de Dieu, en sont toujours amères comme l'absinthe : mais la passion un peu refroidie ; mais le plaisir injuste approfondi ; mais les premiers égards affaiblis par la familiarité et le long usage ; mais la vanité détrompée par tout ce que la passion a de plus honteux : ah ! viennent les bruits désagréables, les murmures publics, les dissensions domesti-

ques, des affaires ruinées, des établissements manqués, les soupçons, les jalousies, les dégoûts, les infidélités, les fureurs : que vous reste-t-il alors, âme infidèle, que des retours affreux sur vous-même; qu'un poids d'amertume sur votre cœur; qu'une honte secrète de votre faiblesse ; que des regrets de n'avoir pas suivi des conseils plus sages; que des réflexions tristes sur tout ce que vous pouviez vous promettre de repos, de gloire, de bonheur dans le devoir et dans l'innocence? et avez-vous pu réussir jusqu'ici à vous calmer, et à vous faire une conscience tranquille dans le crime? *Et ipse cœpit egere*.

Insupportable, troisièmement, par les nouveaux désirs que ce vice allume sans cesse dans le cœur. Une passion naît des cendres d'une autre passion; un désir satisfait fait naître un nouveau désir; on est dégoûté, et on n'est pas rassasié. C'est le caractère de cette infortunée passion, dit l'Apôtre, d'être insatiable : *Insatiabilis delicti*. On ne sait plus se prescrire de bornes dans la honteuse volupté; les emportements les plus monstrueux ne peuvent encore satisfaire la fureur d'une âme impure; la débauche la plus immodérée laisse encore quelque chose à désirer au déréglement des sens; on cherche avidement de nouveaux crimes dans le crime même; on forme, comme le prodigue, des désirs plus honteux, et qui vont encore plus loin que les actions mêmes : *Cupiebat implere ventrem de siliquis quas porci manducabant*. Toute sorte de joug révolte, et devient insupportable : la seule gêne des réflexions inséparables de la condition humaine déplaît et fatigue; on va jusqu'à envier la condition des bêtes : *Cupiebat implere ventrem de siliquis quas porci manducabant;* on trouve leur sort plus heureux que celui de l'homme, parce que rien ne traverse leur instinct brutal; que l'honneur, le devoir, les réflexions, les bienséances ne troublent jamais leurs plaisirs, et qu'un penchant aveugle est le seul devoir qui les conduit, et la seule loi qui les guide : *Cupiebat implere ventrem de siliquis quas porci manducabant*. Mon Dieu! et un souhait si impie, si extravagant, si honteux à toute la nature, si sacrilége dans la bouche du

chrétien surtout, qui a l'honneur d'être membre de votre fils, retentit tous les jours sur des théâtres infâmes, et embellit même les expressions d'une poésie lascive. O mon peuple! dit le Seigneur, qui vous a donc enivré de ce vin de fornication? Qui a changé mon héritage en la retraite des esprits immondes, et livré Jérusalem à tous les excès des nations?

Insupportable, en quatrième lieu, si j'osais le dire ici, par les tristes suites du déréglement, qui font presque toujours expier dans un corps chargé de douleurs la honte des passions du premier âge, traîner des jours languissants et malheureux, et sentir à tous les moments de la vie l'usage indigne qu'on en a fait : *Et ipse cœpit egere.*

Enfin il n'est pas de vice qui rende le pécheur plus vil et plus méprisable aux yeux des autres hommes : dernière circonstance des excès du prodigue, et dernier caractère de cette passion. Il tomba dans un avilissement qu'on ne peut lire sans horreur : il se mit au service d'un des habitants du pays : il fut envoyé à sa maison des champs pour y garder des pourceaux : et là il eût souhaité de se rassasier des glands que ces sales animaux mangeaient, et personne ne lui en donnait. Quelles images! et qu'elles sont propres à peindre toute la honte et toute l'indignité du vice dont nous parlons!

Oui, mes frères, en vain le monde a donné des noms spécieux à cette passion honteuse; en vain un usage insensé et déplorable a tâché de l'ennoblir par la pompe des théâtres, par l'appareil des spectacles, par la délicatesse des sentiments, et par tout l'art d'une poésie lascive; en vain des écrivains profanes prostituent leurs plumes, leurs talents, à des apologies criminelles de ce vice : les louanges qu'on lui donne n'ont rien de plus réel que les scènes elles-mêmes où on les débite : sur les théâtres fabuleux, c'est la passion des héros, c'est la faiblesse des grandes âmes : au sortir de là, c'est-à-dire dans la vérité et la réalité des choses, dans la conduite ordinaire de la vie, c'est un avilissement qui déshonore l'homme et le chrétien; c'est une tache qui flétrit les plus grandes actions, et qui jette un nuage sur la plus belle vie du monde; c'est une

bassesse qui, loin de nous approcher des héros, nous confond avec les bêtes. Et en effet, vous qui vous en faites, ce semble, honneur devant les hommes, voudriez-vous qu'on mît au grand jour toutes les faiblesses secrètes, toutes les indignités, toutes les démarches, tous les sentiments insensés, toutes les situations puériles où cette passion vous a conduit, que l'œil de Dieu a éclairées, et que sa justice manifestera au jour de ses vengeances? seriez-vous fort content de vous-même, si cette partie de votre vie, si cachée, si honteuse, si différente de celle qui paraît aux yeux des hommes, était publiée sur les toits, aussi connue que certaines actions d'éclat qui vous ont peut-être attiré l'estime publique, et passait avec elles jusqu'à la dernière postérité? O homme! telle est votre destinée dans vos passions, de n'être jamais de bonne foi avec vous-même. Non, mes frères, le monde lui-même, ce monde si corrompu, respecte la pudeur; il couvre d'une confusion éternelle ceux qui s'en écartent; il en fait le sujet de ses dérisions et de ses censures : il leur fait sentir, par des distinctions d'oubli et de mépris, l'indignité de leur conduite; c'est-à-dire que, malgré le rang que vous tenez dans le monde, chacun vous dégrade dans son esprit : on vous dépouille de cette naissance, de ces titres, de cet éclat qui vous environne; on ne voit de vous que vous-même, c'est-à-dire la honte de vos penchants; plus vous êtes élevé, plus on vous rabaisse, plus vos faiblesses passent de bouche en bouche, et peut-être de siècle en siècle, dans les annales publiques; et votre ignominie croît à proportion de votre gloire : *Secundum gloriam ejus multiplicata est ignominia ejus*[1].

Mais l'âme désordonnée ne sent plus cette confusion : elle ne sait plus rougir, dit l'Esprit saint; la naissance, le caractère, la dignité, le sexe, il n'est plus de frein pour une âme asservie à cette passion déplorable; il faut se prêter aux suites de sa destinée. Mais on est d'un caractère sacré; n'importe : mais on est d'un rang où tout est remarqué; on ne peut pas : mais on porte un habit qui annonce la vertu et qui inspire la

[1] I. Mach. c. 1, v. 42.

retenue ; on ne se voit plus soi-même : mais on est d'un sexe où le seul soupçon est une tache, et où tout le mérite est attaché à la pudeur ; on s'en fait un de l'impudence : mais le public en murmure ; la passion parle encore plus haut : mais un époux éclate, et cette dissension domestique va bientôt devenir la nouvelle publique ; il n'y a plus dans le monde, pour une personne prévenue de cette malheureuse passion, que l'objet criminel qui l'inspire : tout le reste de la terre n'est compté pour rien ; tout ce qui se passe dans le reste du monde, on ne le voit plus ; on ne voit plus, on ne vit plus que pour sa passion, et comme s'il n'y avait sur la terre que l'objet infortuné tout seul qui l'allume. Ouvrez les yeux, âme infidèle ! voyez tous les regards attentifs sur vous ; vos passions devenues la fable publique ; votre nom réveillant partout l'image de votre opprobre : voyez un instant le monde tel qu'il est à votre égard, et dans quelle situation vous êtes parmi les hommes : *Et misit illum in villam, ut pasceret porcos.*

Voilà, mes frères, dans les égarements du pécheur de notre parabole, les suites funestes d'un vice que saint Paul défendait même autrefois aux chrétiens de nommer, et dont nous ne devrions jamais, à plus forte raison, venir vous entretenir dans le lieu saint, où l'Agneau sans tache s'immole sans cesse, et dans des chaires chrétiennes destinées à vous annoncer la loi chaste du Seigneur, et les paroles de la vie éternelle.

Hélas ! dans ces temps heureux où la chasteté avait encore ses martyrs ; où les tyrans croyaient punir plus rigoureusement les vierges chrétiennes par la perte de cette vertu que par la perte même de leur vie, la chaire chrétienne n'était destinée qu'à faire des éloges de la pudeur. Les premiers pasteurs, les Cyprien, les Ambroise, les Augustin, n'étaient occupés qu'à encourager devant l'assemblée des fidèles les vierges innocentes, en leur exposant l'excellence et les avantages de leur état ; et dans les monuments précieux de leur zèle et de leur science, qui sont venus jusqu'à nous, nous y trouvons bien plus d'éloges de la sainte virginité, que d'invectives con-

tre les impudiques, les fornicateurs, les adultères, si rares alors parmi les fidèles.

Mais aujourd'hui, où ce vice a infecté tous les âges, tous les sexes, et toutes les conditions; aujourd'hui, où il a effacé du christianisme ces premiers traits de pudeur qui distinguaient nos pères des nations corrompues et perverses; aujourd'hui enfin, où la licence publique et la force des exemples entreprennent de lui ôter même ce qui lui reste encore de honteux : ah! il faut que nous élevions la voix, que nous ne rougissions plus de vous interdire ce que vous faites presque gloire de vous permettre, et que nous vous disions, avec la liberté sainte de notre ministère, que si quelqu'un souille et profane le temple de Dieu dans son propre corps, Dieu le perdra.

Telles sont les amertumes, l'indignité, la servitude, l'opprobre, les fureurs, et les troubles que cette passion traîne après elle-même dès cette vie. Je ne dis rien des ardeurs éternelles qui lui sont destinées; j'aime bien mieux vous en exposer les remèdes que les châtiments, et vous montrer, dans le retour du prodigue vers le père de famille, les moyens, les motifs, et l'image de votre penitence.

SECONDE PARTIE.

Ce ne serait pas assez de vous avoir exposé, dans les excès de l'enfant prodigue, l'image des déréglements et des malheurs d'un pécheur voluptueux; il faut vous proposer dans sa conversion le modèle et les consolations de sa pénitence. En effet, mes frères, il trouve, en revenant à la maison du père de famille, tout ce qu'il avait perdu dans ses égarements : son repentir répare toutes les suites de ses désordres; et les mêmes démarches qu'il avait faites pour suivre des voies injustes deviennent comme le modèle de celles qu'il fait pour en sortir. Suivons l'histoire de notre évangile, et nous allons remarquer toutes ces circonstances.

Le premier caractère de sa passion déplorable avait été de mettre comme un abîme entre lui et la grâce, par les ténèbres

qu'elle avait répandues sur son esprit, par un dégoût affreux des choses du ciel, par l'asservissement des sens à l'empire de la volupté : *Peregre profectus est in regionem longinquam.* Or la première démarche de sa pénitence éloigne tous ces obstacles.

Premièrement, elle lui ouvre les yeux sur l'état honteux où la passion l'avait réduit; elle le fait rentrer en lui-même : *In se autem reversus.* Le charme qui le fascinait tombe tout d'un coup; il est effrayé de se retrouver lui-même tel qu'il est, couvert d'opprobre, confondu avec les plus vils animaux, partageant avec eux leurs plaisirs et leur nourriture : ah! c'est alors que toutes les idées fausses et flatteuses, sous lesquelles il s'était jusque-là représenté la passion, s'évanouissent. Cette prétendue constance, cette bonté de cœur, cette noblesse de sentiments, cette tendresse née avec nous, cette destinée des penchants, vaines expressions dont la corruption tâche de couvrir la honte du vice, c'est alors que tout cela change de nom à ses yeux : il n'y voit plus qu'un emportement honteux; que la dépravation d'un cœur livré par la justice de Dieu à ses propres désirs; qu'un avilissement qui le couvre de confusion : il ne se regarde plus que comme le rebut de son peuple, la honte de sa religion, l'opprobre de l'humanité, un monstre sur qui le Père céleste ne devrait plus jeter les yeux pour le frapper, et ensevelir dans l'abîme sa personne et son ignominie : *In se autem reversus.*

Et c'est ici où ce pécheur, touché et déjà éclairé, rappelle avec des larmes de componction, qui commencent à couler de ses yeux, cette première saison de sa vie où il vivait encore dans l'innocence, où, élevé sous les yeux du père de famille, il goûtait encore les douceurs et l'abondance de sa maison; il compare la candeur et la tranquillité de ses premières mœurs, avec les chagrins et les amertumes des passions qui leur ont succédé : il voit qu'il n'y a eu d'heureux dans toute sa vie que ses premières années, où son cœur encore calme et innocent n'avait pas éprouvé les troubles et les inquiétudes cruelles des engagements profanes; que ses joies alors étaient pures,

ses désirs réglés et tranquilles, ses mœurs ordonnées et douces; que tous les malheurs ont fondu sur lui avec les étincelles impures qui allumèrent son cœur; et que, depuis ce moment fatal, ses jours n'ont plus été marqués que par de noirs chagrins; sa vie, toujours agitée et inquiète; ses plaisirs même, tristes et sombres : *In se autem reversus.*

Mais, en second lieu, si ses ténèbres se dissipent, son dégoût affreux pour les choses du ciel se change en un saint désir de la vertu et de la justice : *Combien de serviteurs dans la maison de mon père ont du pain en abondance, et je suis ici à mourir de faim!* Au lieu qu'autrefois la seule idée de la règle et de la vertu le faisait frémir, la seule présence des gens de bien le fatiguait, la seule vue de la maison du père de famille lui était insupportable; il commence à envier la destinée de ses serviteurs, de ces âmes fidèles qui lui sont attachées : il la compare à la sienne; leur abondance, à la faim qui le dévore; la décence de leur situation, à l'opprobre de son état; leur tranquillité, à ses inquiétudes; l'estime où ils vivent parmi les hommes, au mépris honteux où il est tombé. Plus il examine la condition des gens de bien, plus son état lui paraît insupportable. Quoi! se dit-il alors à lui-même, tandis que tant d'âmes fidèles jouissent des avantages de la maison paternelle, des secours de la religion, des consolations secrètes de la grâce, de l'estime même des hommes; qu'elles mangent le pain des enfants, et espèrent de n'être pas exclues de l'héritage; je me vois ici en proie à des passions honteuses, dégoûté, déchiré, tyrannisé par mon propre cœur, vivant sans consolation, sans honneur même devant les hommes! Eh! jusqu'à quand une injuste faiblesse prévaudra-t-elle sur mon repos, sur mes lumières, sur mes véritables intérêts, et sur ma destinée éternelle? *Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus, ego autem hic fame pereo!*

Aussi, mes frères, notre heureux pénitent veut à l'instant entrer dans la société des justes, et grossir le nombre des serviteurs du père de famille : *Fac me sicut unum de mercena-*

riis tuis. Il ne s'en tient pas à de simples souhaits d'imitation, comme on fait tous les jours dans le monde envers les personnes dont on est forcé de respecter la vertu. Il ne se contente pas de dire qu'elles ont pris le bon parti; qu'il n'y a que cela de solide; qu'on est heureux quand on peut leur ressembler; que tout le reste est bien peu de chose, et qu'on ne désespère pas de suivre un jour leur exemple. Vains discours, ô mon Dieu, dont on s'abuse soi-même, et qu'on ne tient que pour calmer les reproches secrets d'une conscience criminelle!

Notre prodigue touché ne renvoie pas à l'avenir : il ne loue pas la vertu, dans la vaine espérance d'en suivre un jour les règles saintes ; il n'exagère pas les malheurs d'une vie criminelle, pour se persuader à lui-même qu'un jour il en sortira : la véritable douleur parle moins, et agit plus promptement; il sent que ce moment est pour lui le moment du salut. Combattu par ces agitations infinies, qui partagent le cœur sur le point d'un changement; par cette vicissitude de pensées qui se défendent et qui s'accusent; cherchant les ténèbres et la solitude, pour s'y entretenir plus librement avec lui-même; laissant couler des torrents de larmes sur son visage; n'étant plus maître de sa douleur; baissant les yeux de confusion, et n'osant plus les lever vers le ciel, d'où il attend néanmoins son salut et sa délivrance : Que tardé-je donc encore? dit-il d'une voix qui ne sort plus qu'avec des soupirs; qui me retient encore dans les liens honteux que je respecte? Les plaisirs? ah! depuis longtemps il n'en est plus pour moi, et mes jours ne sont plus qu'ennui et qu'amertume. Les engagements profanes, et la constance mille fois promise? mais mon cœur n'appartenait-il pour le promettre, et de quelle fidélité vais-je me piquer envers des créatures qui n'en ont jamais eu pour moi? Le bruit que mon changement va faire dans le monde? mais pourvu que Dieu l'approuve, qu'importe ce qu'en penseront les hommes? ne faut-il pas que ma pénitence ait pour témoins tous ceux qui l'ont été de mes scandales? et d'ailleurs que puis-je craindre du public, après le mépris et la honte que m'ont attirés mes désordres? L'incertitude du pardon?

ah ! j'ai un père tendre et miséricordieux ; il ne demande que le retour de son enfant, et ma présence seule réveillera sa tendresse.

Je me lèverai donc, *surgam :* je ferai un effort sur la honte qui me retient, et sur ma propre faiblesse : j'irai dans sa maison sainte, où il est toujours prêt à recevoir et à écouter les pécheurs : *Ibo ad patrem.* Je suis un enfant ingrat, rebelle, dénaturé, indigne de porter son nom, il est vrai; mais il est encore mon père : *Ibo ad patrem.* J'irai répandre à ses pieds toute l'amertume de mon âme ; et là, ne faisant plus parler que ma douleur, je lui dirai : *Mon père, j'ai péché contre le ciel et devant vous ;* contre le ciel, par le scandale et le déréglement public de ma conduite; contre le ciel, par les discours d'impiété et de libertinage que je tenais, pour me calmer et m'affermir dans le crime; contre le ciel, parce que, comme un vil animal, je n'ai jamais levé les yeux en haut pour le regarder, et me souvenir que c'était là ma patrie et mon origine; contre le ciel, par l'abus honteux que j'ai fait de sa lumière, et de tous les jours qui ont composé le cours de ma vie triste et criminelle : *Peccavi in cœlum.* Mais ce qui a paru de mes désordres à la face du soleil, n'en est que le côté le plus supportable : les crimes qui n'ont eu que vous seul pour témoin sont bien plus dignes de votre colère ; j'ai péché encore devant vous : *Peccavi in cœlum et coram te ;* devant vous, par tant d'œuvres de ténèbres, que votre œil invisible a éclairées en secret; devant vous, par les circonstances les plus honteuses, et dont le seul souvenir me trouble et me confond ; devant vous, par l'usage indigne des dons et des talents dont vous m'aviez favorisé ; devant vous enfin, par tant d'invitations secrètes toujours rejetées, vous qui m'aviez secouru dès mon enfance, et qui aviez été pour moi le meilleur de tous les pères ; j'ai été le plus ingrat et le plus dénaturé de tous les enfants : *Peccavi in cœlum et coram te.*

Quel changement et quel exemple plein de consolation pour les pécheurs ! la grâce abonde où le péché avait abondé. Il sem-

ble, ô mon Dieu, que vous voulez être particulièrement le père des ingrats, le bienfaiteur des coupables, le Dieu des pécheurs, le consolateur des pénitents. Aussi, comme si tous les titres pompeux qui expriment votre grandeur et votre puissance n'étaient pas dignes de vous, vous voulez qu'on vous appelle *le père des miséricordes et le Dieu de toute consolation*[1]. Non, mon cher auditeur, que l'abondance de vos iniquités n'alarme pas votre confiance : le médecin céleste se plaît à guérir les maux les plus désespérés : les plus grands pécheurs sont les plus dignes de sa pitié et de sa miséricorde : sans doute il n'a permis que vous tombassiez dans ce gouffre, et qu'il ne manquât plus rien à vos malheurs, que pour faire éclater davantage en vous les richesses et la puissance de sa grâce. Et n'est-il pas plus grand en effet, lorsqu'il retire Jonas du fond de l'abîme, que lorsqu'il ne fait que soutenir Pierre qui commençait seulement à enfoncer sur les eaux? Si vos péchés sont montés au plus haut point, ah! voilà peut-être le moment de sa grâce : peut-être la miséricorde de Dieu a marqué le premier signal de ses faveurs par le dernier degré de vos crimes : tout ce qu'il y a de plus à craindre dans nos maux, c'est la défiance du remède. Mais si le pardon accordé par le père de famille à notre prodigue ne vous touche pas assez, du moins que les consolations qui accompagnent sa pénitence achèvent de vaincre vos résistances.

Oui, mes frères, c'est ici la troisième circonstance du retour de notre heureux pénitent. Les fruits de l'iniquité avaient été pour lui amers comme de l'absinthe, les premières démarches de sa pénitence sont suivies de mille consolations.

Premièrement, consolation du côté des facilités qu'il trouve dans la sainte entreprise de son changement. Le père de famille aperçoit son fils de loin ; et, le voyant faible, exténué, agité, et hors d'état presque de se soutenir, il court au devant de lui. Il court, dit saint Ambroise, il se hâte d'aller au devant pour le soutenir, de peur qu'il ne trouve sur son che-

[1] II. Cor., c. 1, v. 3.

min quelque obstacle qui l'arrête : *Accurrit ne quis impediat.* Il faut si peu de chose pour ébranler un pécheur dans ce commencement de sa carrière ! c'est un homme qui a été battu longtemps des flots et de l'orage, qui, en se relevant, voit encore tout tourner autour de lui, et est hors d'état de se soutenir, si une main secourable ne l'empêche de retomber. Une occasion, un dégoût, un obstacle, tout est capable alors d'éteindre dans une âme les premières opérations de la grâce. Le démon même, plus attentif alors que jamais à ne pas se laisser enlever des mains une proie qui lui échappe, répand mille nuages sur l'esprit, et n'offre à une âme touchée que des difficultés insurmontables dans sa nouvelle entreprise : difficultés du côté du monde, qu'elle voudrait encore ménager; difficultés du côté de ses prétentions et de ses espérances humaines, qu'elle craint de perdre ou de reculer; difficultés du côté de ses liaisons, de ses proches, de ses amis, de son rang, de sa naissance, de ses emplois, autant de fantômes que le démon réalise, qu'il grossit, qu'il peint vivement dans l'imagination, qu'il présente sans cesse à l'âme timide et irrésolue; de sorte que suspendue, souvent entre ses frayeurs et ses bons désirs, entre ses résolutions et ses défiances, entre ses anciennes erreurs et ses nouvelles lumières, elle s'arrête quelquefois, elle délibère, elle se décourage, elle recule; et, après avoir supputé longtemps sa dépense et ses forces, selon le mot de l'Évangile, elle en demeure là, et ne jette pas même les premiers fondements de l'édifice.

Mais que fait alors l'amour toujours attentif du père de famille ? Il court vers son enfant, il se hâte de le soutenir; il le rassure contre ses frayeurs et contre sa propre faiblesse; il calme ses agitations, il dissipe ses nuages : *Accurrit ne quis impediat.* Ce n'est pas assez : il rassemble mille circonstances qui lui facilitent toutes ses démarches; il l'éloigne des occasions où sa faiblesse aurait pu échouer; il renverse des projets qui l'auraient exposé à de nouveaux périls; il ménage des événements qui lui deviennent de nouvelles facilités de rom-

pre ses chaînes : *Accurrit ne quis impediat.* Tout semble aider cette âme touchée, tout la soutient, tout la favorise : ces montagnes qu'elle croyait voir devant elle, et ne pouvoir jamais franchir, s'aplanissent comme par un soudain enchantement. Ces impossibilités, tant redoutées, s'évanouissent : plus elle avance, plus les voies se dégagent; et les obstacles eux-mêmes qui l'alarmaient, deviennent les facilités de sa pénitence : *Accurrit ne quis impediat.*

Secondement, consolation du côté des douceurs secrètes qu'on trouve dans les premières démarches d'une nouvelle vie. Le père de famille ne se contente pas de courir au devant de son fils retrouvé, il se jette à son cou, il l'embrasse, il le baise; son cœur peut à peine suffire à toute sa tendresse paternelle; ses faveurs sont encore au-dessous de sa joie et de son amour : *Cecidit super collum ejus, et osculatus est eum.* Il retrouve son fils qu'il avait perdu : *Perierat, et inventus est.* Il le retrouve, à la vérité, sale, hideux, déchiré; mais ce qui devrait allumer ses foudres, ne réveille que son amour. Il ne voit en lui que ses malheurs, il ne voit plus ses crimes : *Perierat, et inventus est.* Il n'a pas oublié que c'est ici un enfant ingrat et rebelle, mais c'est ce souvenir même qui le touche; il voit revivre un enfant qui était mort à ses yeux, il recouvre ce qu'il avait perdu : *Cecidit super collum ejus, et osculatus est eum.* Image tendre et consolante de la joie que la conversion d'un seul pécheur cause dans le ciel, et des consolations secrètes que Dieu fait sentir à une âme, dès les premières démarches de son retour vers lui! *Cecidit super collum ejus, et osculatus est eum.* O clémence paternelle! ô source inépuisable de bonté! ô miséricorde de mon Dieu! que vous revient-il donc du salut de la créature?

Troisièmement, consolation du côté de la participation aux saints mystères, dont on avait si longtemps vécu privé par ses déréglements. Le père de famille fait tuer le veau gras, il appelle son fils retrouvé à ce festin céleste, il le nourrit de la viande des élus : *Adducile vitulum saginatum; manducemus*

et epulemur. On avait vécu tant d'années sans Dieu, sans religion, sans espérance, éloigné de l'autel et des sacrifices, exclu comme un anathème de l'assemblée sainte, de la société des justes, et de toutes les consolations de la foi : quelle douceur de se retrouver au pied de l'autel saint avec ses frères, nourri du même pain, soutenu de la même viande, attendant les mêmes promesses, secouru de leurs prières, fortifié par leurs exemples, animé par l'harmonie des saints cantiques qui accompagnent la solennité et l'allégresse de ce divin banquet! *Et quum veniret, audivit symphoniam et chorum.* Ame heureuse! regrettez-vous alors les plaisirs honteux dont la grâce vient de vous dégoûter? Voyez-vous encore dans le monde, où vous avez passé des jours si pleins d'amertume, quelque chose qui puisse vous rappeler à lui, et qui vous paraisse digne de votre cœur? Et un seul jour passé dans la maison du Seigneur, au pied de l'autel saint, n'est-il pas plus consolant pour vous que les années entières passées dans les plaisirs et dans les assemblées des pécheurs?

Enfin, la dernière circonstance des égarements du prodigue avait été le mépris et l'avilissement où il était tombé : l'honneur et la gloire sont le dernier privilége de sa pénitence. On le rétablit dans tous les droits dont il était déchu, on le revêt d'une robe de dignité et d'innocence, on met à son doigt une marque de puissance et d'autorité, on lui donne même la préférence sur son aîné, c'est-à-dire que la piété fait oublier ce que nos passions avaient ou d'insensé ou de méprisable; ou, pour mieux dire, n'en rappelle le souvenir que pour donner plus de prix aux vertus qui leur ont succédé : elle change en estime et en respect le mépris que nos vices nous avaient attiré; elle nous rétablit dans tous les droits de notre naissance, de nos titres, de nos dignités, avilis par nos dissolutions; elle nous tire de la boue et de l'obscurité de la débauche, pour nous rendre aux fonctions publiques; elle nous sépare de la société basse et honteuse des hommes obscurs et dissolus, pour nous réunir aux hommes sages et illustres de notre rang et de notre état; en un mot, au lieu que nous

étions, comme le prodigue, l'opprobre du ciel et de la terre, elle nous rend la joie des gens de bien, la consolation des pasteurs, la gloire de la religion, l'admiration même des mondains, un spectacle digne des anges et des hommes.

Que faut-il donc encore, mon cher auditeur, pour vous animer à suivre cet exemple? Vous errez depuis longtemps, comme le prodigue, dans des contrées étrangères, livré à la honte et à l'opprobre de vos passions : pourquoi refuseriez-vous de vous jeter dans le sein que le Père céleste vous ouvre aujourd'hui avec tant de bonté? Il vous a souffert durant les emportements d'une jeunesse déréglée; il se promettait que, ces premiers égarements passés, l'âge, l'expérience, sa grâce, ramèneraient enfin votre cœur : ce temps est venu; qu'attendez-vous encore pour revenir à lui? Les premiers désordres de votre vie pouvaient trouver leur excuse dans la force des passions et de la licence de l'âge; mais, à l'heure qu'il est, qu'y a-t-il qui puisse vous excuser? des années qui s'écoulent, la plus belle saison de votre vie qui vous échappe, la jeunesse éteinte, un visage détruit, et vous annonçant tous les jours, par son changement, qu'il est temps enfin de changer à votre tour; le monde tous les jours moins agréable, parce que tous les jours vous lui plaisez moins; tout ce qui vous environne, ou vous ennuyant par un long usage, ou vous faisant entendre, en s'éloignant peu à peu de vous, qu'il ne faut plus compter sur un monde où vous ne servez plus que d'un appareil incommode, et qu'il est insensé de courir encore après ce qui vous fuit, et de vous obstiner à fuir un Dieu qui court au devant de vous : qu'attendez-vous encore?

Et au fond, quelle vie malheureuse menez-vous? sans foi, sans religion, sans la consolation des sacrements, sans pouvoir vous adresser à Dieu dans vos prières, sans aucune joie véritable dans le cœur, lassé des plaisirs que vous poursuivez, ennuyé d'un monde où vous ne traînez plus que le poids de vos dégoûts et de vos crimes; qu'attendez-vous pour finir vos peines et vos malheurs avec vos désordres? Les mystères saints qui approchent; le temps de propitiation où nous som-

mes entrés ; toute l'Église occupée de la conversion des pécheurs ; la voix de ses ministres qui vous exhortent de toutes parts à la pénitence ; vous-même ému, ébranlé de tout cet appareil de religion, qu'attendez-vous? Porterez-vous jusqu'au festin pascal, jusqu'à la solennité de la résurrection, vos impuretés et votre ignominie? Serez-vous un anathème au milieu de vos frères, séparé de l'autel et des sacrifices, tandis qu'ils participeront tous à l'azyme sacré, et qu'ils célébreront le jour du Seigneur?

Quelle joie pour vous, mon cher auditeur, si, entrant aujourd'hui dans des sentiments de componction; si, prenant au sortir d'ici des mesures solides de pénitence ; si, vous adressant à quelque homme de Dieu aux pieds duquel vous alliez mettre ce poids d'iniquité qui vous accable, nous vous voyions assis à la table du Père céleste aux jours solennels que nous attendons! Quelle joie, si nous lui entendons dire : *Mon fils était mort, et il est ressuscité! il était perdu, et il est retrouvé!* Que de divines consolations vont se répandre alors dans votre âme! Les cantiques célestes des esprits qui sont autour du trône de Dieu solenniseront ce jour heureux : les saints qui sont sur la terre, en béniront les richesses de la miséricorde divine : les hommes pécheurs eux-mêmes admireront votre changement, et seront ébranlés par l'exemple de votre pénitence. Puissiez-vous, mon cher auditeur, vous laisser toucher à des motifs si pressants; et vous, ô mon Dieu, faire que mes souhaits ne soient pas vains; écouter la préparation de mon cœur, et mes vœux ardents pour le salut de mes frères, et répandre un esprit de componction sur les pécheurs qui m'écoutent, afin que, revenus de leurs voies égarées, ils vous trouvent prêt à les recevoir dans le sein de votre gloire et de votre immortalité! Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE LUNDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

SUR LE PETIT NOMBRE DES ÉLUS.

Multi leprosi erant in Israël sub Elisæo propheta; et nemo eorum mundatus est, nisi Naaman Syrus.

Il y avait beaucoup de lépreux en Israël du temps du prophète Élisée, et aucun d'eux ne fut guéri que le seul Naaman le Syrien.

Luc., c. 4, v. 27.

Vous nous demandez tous les jours, mes frères, s'il est vrai que le chemin du ciel soit si difficile, et si le nombre de ceux qui se sauvent est aussi petit que nous le disons. A une question si souvent proposée, et encore plus souvent éclaircie, Jésus-Christ vous répond aujourd'hui qu'il y avait beaucoup de veuves en Israël affligées de la famine, et que la seule veuve de Sarepta mérita d'être secourue par le prophète Élie; que le nombre des lépreux était grand en Israël du temps du prophète Élisée, et que cependant Naaman tout seul fut guéri par l'homme de Dieu.

Pour moi, mes frères, si je venais ici vous alarmer plutôt que vous instruire, il me suffirait de vous exposer simplement ce qu'on lit de plus terrible dans les livres saints sur cette grande vérité; et, parcourant de siècle en siècle l'histoire des justes, vous montrer que dans tous les temps les élus ont été fort rares. La famille de Noé, seule, sur la terre, sauvée de l'inondation générale; Abraham, seul discerné de tout le reste des hommes, et devenu le dépositaire de l'alliance; Josué et Caleb, seuls de six cent mille Hébreux, introduits dans la terre de promesse; un Job, seul juste dans la terre de Hus;

Loth, dans Sodome; les trois enfants juifs, dans Babylone.

A des figures si effrayantes auraient succédé les expressions des prophètes; vous auriez vu dans Isaïe les élus aussi rares que ces grappes de raisin qu'on trouve encore après la vendange, et qui ont échappé à la diligence du vendangeur; aussi rares que ces épis qui restent par hasard après la moisson, et que la faux du moissonneur a épargnés.

L'Évangile aurait encore ajouté de nouveaux traits à la terreur de ces images : je vous aurais parlé de deux voies, dont l'une est étroite, rude, et la voie d'un très-petit nombre; l'autre, large, spacieuse, semée de fleurs, et, qui est comme la voie publique de tous les hommes; enfin, en vous faisant remarquer que partout dans les livres saints la multitude est toujours le parti des réprouvés; et que les élus, comparés au reste des hommes, ne forment qu'un petit troupeau qui échappe presque à la vue, je vous aurais laissés, sur votre salut, dans des alarmes toujours cruelles à quiconque n'a pas encore renoncé à la foi, et à l'espérance de sa vocation.

Mais que ferais-je en bornant tout le fruit de cette instruction à vous prouver seulement que très-peu de personnes se sauvent? Hélas! je découvrirais le danger, sans apprendre à l'éviter; je vous montrerais, avec le prophète, le glaive de la colère de Dieu levé sur vos têtes, et je ne vous aiderais pas à vous dérober au coup qui vous menace; je troublerais les consciences, et je n'instruirais pas les pécheurs.

Mon dessein donc aujourd'hui est de chercher dans nos mœurs les raisons de ce petit nombre. Comme chacun se flatte qu'il n'en sera pas exclu, il importe d'examiner si sa confiance est bien fondée. Je veux, en vous marquant les causes qui rendent le salut si rare, non pas vous faire conclure en général que peu seront sauvés, mais vous réduire à vous demander à vous-mêmes si, vivant comme vous vivez, vous pouvez espérer de l'être : qui suis-je? que fais-je pour le ciel? et quelles peuvent être mes espérances éternelles?

Je ne me propose point d'autre ordre dans une matière aussi importante. Quelles sont les causes qui rendent le salut

si rare? Je vais en marquer trois principales, et voilà le seul plan de ce discours : l'art et les recherches seraient ici mal placés. Appliquez-vous, qui que vous soyez : le sujet ne saurait être plus digne de votre attention, puisqu'il s'agit d'apprendre quelles peuvent être les espérances de votre destinée éternelle, implorons, etc. *Ave, Maria,* etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Peu de gens se sauvent, parce qu'on ne peut comprendre dans ce nombre que deux sortes de personnes, ou celles qui ont été assez heureuses pour conserver leur innocence pure et entière, ou celles qui, après l'avoir perdue, l'ont retrouvée dans les travaux de la pénitence : première cause. Il n'y a que ces deux voies de salut; et le ciel n'est ouvert, ou qu'aux innocents ou qu'aux pénitents. Or, de quel côté êtes-vous? êtes-vous innocent? êtes-vous pénitent? Rien de souillé n'entrera dans le royaume de Dieu : il faut donc y porter ou une innocence conservée ou une innocence recouvrée. Or, mourir innocent est un privilége où peu d'âmes peuvent aspirer; vivre pénitent est une grâce que les adoucissements de la discipline et le relâchement de nos mœurs rendent presque encore plus rare.

En effet, qui peut prétendre aujourd'hui au salut par un titre d'innocence? Où sont ces âmes pures en qui le péché n'ait jamais habité, et qui aient conservé jusqu'à la fin le trésor sacré de la première grâce que l'Église leur avait confié dans le baptême, et que Jésus-Christ leur redemandera au jour terrible des vengeances?

Dans ces temps heureux où toute l'Église n'était encore qu'une assemblée de saints, il était rare de trouver des fidèles qui, après avoir reçu les dons de l'Esprit saint, et confessé Jésus-Christ dans le sacrement qui nous régénère, retombassent dans le déréglement de leurs premières mœurs. Ananie et Saphire furent les seuls prévaricateurs de l'Église de Jérusalem; celle de Corinthe ne vit qu'un incestueux; la pénitence canonique était alors un remède rare; et à peine parmi ces

vrais Israélites se trouvait-il un seul lépreux qu'on fût obligé d'éloigner de l'autel saint, et de séparer de la communion de ses frères.

Mais depuis, la foi s'affaiblissant en commençant à s'étendre, le nombre des justes diminuant à mesure que celui des fidèles augmentait, le progrès de l'Évangile a, ce semble, arrêté celui de la piété; et le monde entier devenu chrétien a porté enfin avec lui dans l'Église sa corruption et ses maximes. Hélas! nous nous égarons presque tous dès le sein de nos mères: le premier usage que nous faisons de notre cœur est un crime; nos premiers penchants sont des passions, et notre raison ne se développe et ne croît que sur les débris de notre innocence. La terre, dit un prophète, est infectée par la corruption de ceux qui l'habitent; tous ont violé les lois, changé les ordonnances, rompu l'alliance qui devait durer éternellement; tous opèrent l'iniquité, et à peine s'en trouve-t-il un seul qui fasse le bien; l'injustice, la calomnie, le mensonge, la perfidie, l'adultère, les crimes les plus noirs, ont inondé la terre: *Mendacium, et furtum, et adulterium, inundaverunt*[1]. Le frère dresse des embûches au frère; le père est séparé de ses enfants, l'époux de son épouse; il n'est point de lien qu'un vil intérêt ne divise; la bonne foi n'est plus que la vertu des simples; les haines sont éternelles; les réconciliations sont des feintes, et jamais on ne regarde un ennemi comme un frère: on se déchire, on se dévore les uns les autres; les assemblées ne sont plus que des censures publiques; la vertu la plus entière n'est plus à couvert de la contradiction des langues; les jeux sont devenus ou des trafics, ou des fraudes, ou des fureurs; les repas, ces liens innocents de la société, des excès dont on n'oserait parler; les plaisirs publics, des écoles de lubricité: notre siècle voit des horreurs que nos pères ne connaissaient même pas; la ville est une Ninive pécheresse; la cour est le centre de toutes les passions humaines; et la vertu, autorisée par l'exemple du souverain, honorée de sa bienveillance, animée par ses bienfaits, y rend le crime plus circonspect, mais

[1] Osée. c. 4.

ne l'y rend pas peut-être plus rare : tous les états, toutes les conditions ont corrompu leurs voies; les pauvres murmurent contre la main qui les frappe; les riches oublient l'auteur de leur abondance; les grands ne semblent être nés que pour eux-mêmes, et la licence paraît le seul privilége de leur élévation; le sel même de la terre s'est affadi; les lampes de Jacob se sont éteintes; les pierres du sanctuaire se traînent indignement dans la boue des places publiques, et le prêtre est devenu semblable au peuple. O Dieu! est-ce donc là votre Église et l'assemblée des saints? Est-ce là cet héritage si chéri, cette vigne bien-aimée, l'objet de vos soins et de vos tendresses? et qu'offrait de plus coupable à vos yeux Jérusalem, lorsque vous la frappâtes d'une malédiction éternelle? Voilà donc déjà une voie de salut fermée presque à tous les hommes : tous se sont égarés. Qui que vous soyez qui m'écoutez ici, il a été un temps où le péché régnait en vous : l'âge a peut-être calmé vos passions, mais quelle a été votre jeunesse? Des infirmités habituelles vous ont peut-être dégoûté du monde; mais quel usage faisiez-vous avant cela de la santé? un coup de la grâce a peut-être changé votre cœur; mais tout le temps qui a précédé ce changement, ne priez-vous pas sans cesse le Seigneur qu'il l'efface de son souvenir?

Mais à quoi m'amusé-je? Nous sommes tous pécheurs, ô mon Dieu! et vous nous connaissez. Ce que nous voyons même de nos égarements n'en est peut-être à vos yeux que l'endroit le plus supportable : et, du côté de l'innocence, chacun de nous convient assez qu'il n'a plus rien à prétendre au salut. Il ne reste donc plus qu'une ressource : c'est la pénitence. Après le naufrage, disent les saints, c'est la planche heureuse qui seule peut encore nous mener au port; il n'y a plus d'autre voie de salut pour nous. Qui que vous soyez qui avez été pécheur, prince, sujet, grand, peuple, la pénitence seule peut vous sauver.

Or, souffrez que je vous demande où sont les pénitents parmi nous : où sont-ils? forment-ils dans l'Église un peuple nombreux? Vous en trouverez plus, disait autrefois un Père,

qui ne soient jamais tombés, que vous n'en trouverez qui, après leur chute, se soient relevés par une véritable pénitence : cette parole est terrible. Mais je veux que ce soit là une de ces expressions qu'il ne faut pas trop presser, quoique les paroles des saints soient toujours respectables. Ne portons pas les choses si loin ; la vérité est assez terrible, sans y ajouter de nouvelles terreurs par de vaines déclamations. Examinons seulement si, du côté de la pénitence, nous sommes en droit la plupart de prétendre au salut. Qu'est-ce qu'un pénitent? Un pénitent, disait autrefois Tertullien, est un fidèle qui sent, tous les moments de la vie, le malheur qu'il a eu de perdre et d'oublier autrefois son Dieu; qui a sans cesse son péché devant les yeux; qui en retrouve partout le souvenir et les tristes images : un pénitent, c'est un homme chargé des intérêts de la justice de Dieu contre lui-même; qui s'interdit les plaisirs les plus innocents, parce qu'il s'en est permis de criminels; qui ne souffre les plus nécessaires qu'avec peine; qui ne regarde plus son corps que comme un ennemi qu'il faut affaiblir, comme un rebelle qu'il faut châtier, comme un coupable à qui désormais il faut presque tout refuser, comme un vase souillé qu'il faut purifier, comme un débiteur infidèle, dont il faut exiger jusqu'au dernier denier : un pénitent, c'est un criminel qui s'envisage comme un homme destiné à la mort, parce qu'il ne mérite plus de vivre; ses mœurs par conséquent, sa parure, ses plaisirs même, doivent avoir je ne sais quoi de triste et d'austère, et il ne doit plus vivre que pour souffrir : un pénitent ne voit, dans la perte de ses biens et de sa santé, que la privation des faveurs dont il a abusé : dans les humiliations qui lui arrivent, que la peine de son péché ; dans les douleurs qui le déchirent, que le commencement des supplices qu'il a mérités ; dans les calamités publiques qui affligent ses frères, que le châtiment peut-être de ses crimes particuliers : voilà ce que c'est qu'un pénitent. Mais je vous demande encore où sont parmi nous les pénitents de ce caractère : où sont-ils?

Ah ! les siècles de nos pères en voyaient encore aux portes

de nos temples : c'étaient des pécheurs moins coupables que nous sans doute, de tout rang, de tout âge, de tout état; prosternés devant le vestibule du temple; couverts de cendre et de cilice; conjurant leurs frères qui entraient dans la maison du Seigneur, d'obtenir de sa clémence le pardon de leurs fautes; exclus de la participation à l'autel, de l'assistance même aux mystères sacrés; passant les années entières dans l'exercice des jeûnes, des macérations, des prières, et dans des épreuves si laborieuses, que les pécheurs les plus scandaleux ne voudraient pas les soutenir aujourd'hui un seul jour; privés non-seulement des plaisirs publics, mais encore des douceurs de la société, de la communication avec leurs frères, de la joie commune des solennités; vivant comme des anathèmes, séparés de l'assemblée sainte; dépouillés même pour un temps de toutes les marques de leur grandeur selon le siècle, et n'ayant plus d'autre consolation que celle de leurs larmes et de leur pénitence.

Tels étaient autrefois les pénitents dans l'Église : si l'on y voyait encore des pécheurs, le spectacle de leur pénitence édifiait bien plus l'assemblée des fidèles, que leurs chutes ne l'avaient scandalisée; c'étaient de ces fautes heureuses, qui devenaient plus utiles que l'innocence même. Je sais qu'une sage dispensation a obligé l'Église de se relâcher des épreuves publiques de la pénitence; et si j'en rappelle ici l'histoire, ce n'est pas pour blâmer la prudence des pasteurs qui en ont aboli l'usage, mais pour déplorer la corruption générale des fidèles qui les y a forcés. Les changements des mœurs et des siècles entraînent nécessairement avec eux les variations de la discipline. La police extérieure, fondée sur les lois des hommes, a pu changer; la loi de la pénitence, établie sur l'Évangile et sur la parole de Dieu, est toujours la même. Les degrés publics de la pénitence ne subsistent plus, il est vrai; mais les rigueurs et l'esprit de la pénitence sont encore les mêmes, et ne sauraient jamais prescrire. On peut satisfaire à l'Église sans subir les peines publiques qu'elle imposait autrefois; on ne peut satisfaire à Dieu sans lui en offrir de

particulières qui les égalent, et qui en soient une juste compensation.

Or regardez autour de vous : je ne dis pas que vous jugiez vos frères ; mais examinez quelles sont les mœurs de tous ceux qui vous environnent : je ne parle pas même ici de ces pécheurs déclarés qui ont secoué le joug, et qui ne gardent plus de mesures dans le crime, je ne parle que de ceux qui vous ressemblent, qui sont dans des mœurs communes, et dont la vie n'offre rien de scandaleux ni de criant : ils sont pécheurs, ils en conviendraient ; vous n'êtes pas innocent, et vous en convenez vous-même : or sont-ils pénitents, et l'êtes-vous? L'âge, les emplois, des soins plus sérieux vous ont fait peut-être revenir des emportements d'une première jeunesse ; peut-être même les amertumes que la bonté de Dieu a pris plaisir de répandre sur vos passions, les perfidies, les bruits désagréables, une fortune reculée, la santé ruinée, des affaires en décadence, tout cela a refroidi et retenu les penchants déréglés de votre cœur : le crime vous a dégoûté du crime même ; les passions d'elles-mêmes se sont peu à peu éteintes ; le temps et la seule inconstance du cœur a rompu vos liens. Cependant, dégoûté des créatures, vous n'en êtes pas plus vif pour votre Dieu : vous êtes devenu plus prudent, plus régulier, selon le monde, plus homme de probité, plus exact à remplir vos devoirs publics et particuliers, mais vous n'êtes pas pénitent ; vous avez cessé vos désordres, mais vous ne les avez pas expiés, mais vous ne vous êtes pas converti, mais ce grand coup qui change le cœur et qui renouvelle tout l'homme, vous ne l'avez pas encore senti.

Cependant cet état si dangereux n'a rien qui vous alarme : des péchés qui n'ont jamais été purifiés par une sincère pénitence, ni par conséquent remis devant Dieu, sont à vos yeux comme s'ils n'étaient plus ; et vous mourrez tranquille dans une impénitence d'autant plus dangereuse que vous mourrez sans la connaître. Ce n'est pas ici une simple expression et un mouvement de zèle ; rien n'est plus réel et plus exactement vrai ; c'est la situation de presque tous les hommes, et

même des plus sages et des plus approuvés dans le monde : les premières mœurs sont toujours licencieuses; l'âge, les dégoûts, un établissement, fixent le cœur, retirent du désordre, réconcilient même avec les saints mystères : mais où sont ceux qui se convertissent? où sont ceux qui expient leurs crimes par des larmes et des macérations? où sont ceux qui, après avoir commencé comme des pécheurs, finissent comme des pénitents? où sont-ils? je vous le demande.

Montrez-moi seulement dans vos mœurs des traces légères de pénitence. Quoi? les lois de l'Église? mais elles ne regardent plus les personnes d'un certain rang, et l'usage en a presque fait des devoirs obscurs et populaires. Quoi? les soins de la fortune, les inquiétudes de la faveur et de la prospérité, les fatigues du service; les dégoûts et les gênes de la cour, les assujettissements des emplois et des bienséances? mais voudriez-vous mettre vos crimes au nombre de vos vertus; que Dieu vous tînt compte des travaux que vous n'endurez pas pour lui; que votre ambition, votre orgueil, votre cupidité, vous déchargeassent d'une obligation qu'elles-mêmes vous imposent? Vous êtes pénitent du monde; mais vous ne l'êtes pas de Jésus-Christ. Quoi enfin? les infirmités dont Dieu vous afflige? les ennemis qu'il vous suscite? les disgrâces et les pertes qu'il vous ménage? Mais recevez-vous ces coups avec soumission seulement? et, loin d'y trouver des occasions de pénitence, n'en faites-vous pas la matière de nouveaux crimes? Mais quand vous seriez fidèle sur tous ces points, seriez-vous pénitent? Ce sont les obligations d'une âme innocente, de recevoir avec soumission les coups dont Dieu la frappe; de remplir avec courage les devoirs pénibles de son état, d'être fidèle aux lois de l'Église : mais vous, qui êtes pécheur, ne devez-vous rien au delà? Et cependant vous prétendez au salut; mais sur quel titre? Dire que vous êtes innocent devant Dieu, votre conscience rendrait témoignage contre vous-même : vouloir nous persuader que vous êtes pénitent, vous n'oseriez, et vous vous condamneriez par votre propre bou-

che : sur quoi donc pouvez-vous compter, ô homme qui vivez si tranquille? *Ubi est ergo gloriatio tua* [1]?

Et ce qu'il y a ici de terrible, c'est qu'en cela vous ne faites que suivre le torrent : vos mœurs sont les mœurs de presque tous les hommes. Vous en connaissez peut-être de plus coupables que vous (car je suppose qu'il vous reste encore des sentiments de religion, et quelque soin de votre salut); mais de véritables pénitents, en connaissez-vous? Il faut les aller chercher dans les cloîtres et dans les solitudes : vous comptez à peine, parmi les personnes de votre rang et de votre état, un petit nombre d'âmes dont les mœurs, plus austères que celles du commun, s'attirent les regards, et peut-être aussi la censure du public. Tout le reste marche dans la même voie. Je vois que chacun se rassure sur son voisin; que les enfants succèdent là-dessus à la fausse sécurité de leurs pères; que nul ne vit innocent, que nul ne meurt pénitent : je le vois, et je m'écrie : O Dieu! si vous ne nous avez pas trompés; si tout ce que vous nous avez dit sur la voie qui conduit à la vie, doit s'accomplir jusqu'à un point; si le nombre de ceux qu'il faudrait perdre ne vous fait rien rabattre de la sévérité de vos lois, où va donc se rendre cette multitude infinie de créatures qui disparaissent tous les jours à nos yeux? Où sont nos amis, nos proches, nos maîtres, nos sujets, qui nous ont précédés; et quelle est leur destinée dans la région éternelle des morts? Que serons-nous un jour nous-mêmes?

Lorsqu'autrefois un prophète se plaignait au Seigneur que tous avaient abandonné son alliance dans Israël, il répondit qu'il s'était encore réservé sept mille hommes qui n'avaient pas fléchi le genou devant Baal : c'est tout ce qu'un royaume entier renfermait alors d'âmes pures et fidèles. Mais pourriez-vous encore aujourd'hui, ô mon Dieu, consoler les gémissements de vos serviteurs par la même assurance? Je sais que votre œil discerne encore des justes au milieu de nous; que

[1] Rom., c. 3, v. 27.

le sacerdoce a encore ses Phinée ; la magistrature, ses Samuel ; l'épée, ses Josué ; la cour, ses Daniel, ses Esther, et ses David, car le monde ne subsiste que pour vos élus, et tout serait détruit si leur nombre était accompli : mais ces restes heureux des enfants d'Israël qui se sauveront, que sont-ils, comparés aux grains de sable de la mer ; je veux dire à cette multitude infinie qui se damne? Venez nous demander après cela, mes frères, s'il est vrai que peu seront sauvés ! Vous l'avez dit, ô mon Dieu ! et par là c'est une vérité qui demeure éternellement. Mais quand Dieu ne l'aurait pas dit, je ne voudrais, en second lieu, que voir un instant ce qui se passe parmi les hommes ; les lois sur lesquelles ils se gouvernent, les maximes qui sont devenues les règles de la multitude : et c'est ici la seconde cause de la rareté des élus, qui n'est proprement qu'un développement de la première ; la force des coutumes et des usages.

SECONDE PARTIE.

Peu de gens se sauvent, parce que les maximes les plus universellement reçues dans tous les états, et sur lesquelles roulent les mœurs de la multitude, sont des maximes incompatibles avec le salut : sur l'usage des biens, sur l'amour de la gloire, sur la modération chrétienne, sur les devoirs des charges et des conditions, sur le détail des œuvres prescrites, les règles reçues, approuvées, autorisées dans le monde, contredisent celles de l'Évangile ; et dès là elles ne peuvent que conduire à la mort.

Je n'entrerai pas ici dans un détail trop vaste pour un discours, et trop peu sérieux même pour la chaire chrétienne. Je ne vous dis pas que c'est un usage établi dans le monde, qu'on peut mesurer sa dépense sur son bien et sur son rang ; et que pourvu que ce soit du patrimoine de ses pères, on peut s'en faire honneur, ne point mettre de bornes à son luxe, et ne consulter dans ses profusions que son orgueil et ses caprices. Mais la modération chrétienne a ses règles ; mais vous n'êtes pas le maître absolu de vos biens, et tandis sur-

tout que mille malheureux souffrent, tout ce que vous employez au delà des besoins et des bienséances de votre état est une inhumanité, et un vol que vous faites aux pauvres. Ce sont là, dit-on, des raffinements de dévotion; et en matière de dépense et de profusion, rien n'est blâmable et excessif, selon le monde, que ce qui peut aboutir à déranger la fortune et altérer les affaires. Je ne vous dis pas que c'est un usage reçu, que l'ordre de la naissance, ou les intérêts de la fortune, décident toujours de nos destinées, et règlent le choix du siècle ou de l'Église, de la retraite ou du mariage. Mais la vocation du ciel, ô mon Dieu! prend-elle sa source dans les lois humaines d'une naissance charnelle? On ne peut pas tout établir dans le monde, et il serait triste de voir prendre à des enfants des partis peu dignes de leur rang et de leur naissance. Je ne vous dis pas que l'usage veut que les jeunes personnes du sexe, qu'on élève pour le monde, soient instruites de bonne heure de tous les arts propres à réussir et à plaire, et exercées avec soin dans une science funeste, sur laquelle nos cœurs ne naissent que trop instruits. Mais l'éducation chrétienne est une éducation de retraite, de pudeur, de modestie, de haine du monde. On a beau dire; il faut vivre comme on vit: et des mères, d'ailleurs chrétiennes et timorées, ne s'avisent pas même d'entrer en scrupule sur cet article.

Ainsi vous êtes jeune encore; c'est la saison des plaisirs: il ne serait pas juste de vous interdire à cet âge ce que tous les autres se sont permis: des années plus mûres amèneront des mœurs plus sérieuses. Vous êtes né avec un nom; il faut parvenir à force d'intrigues, de bassesses, de dépense; faire votre idole de votre fortune; l'ambition, si condamnée par les règles de la foi, n'est plus qu'un sentiment digne de votre nom et de votre naissance. Vous êtes d'un sexe et d'un rang qui vous met dans les bienséances du monde; vous ne pouvez pas vous faire des mœurs à part: il faut vous trouver aux réjouissances publiques, aux lieux où celles de votre rang et de votre âge s'assemblent; être des mêmes plaisirs, passer les

jours dans les mêmes inutilités, vous exposer aux mêmes périls : ce sont des manières reçues, et vous n'êtes pas pour les réformer. Voilà la doctrine du monde.

Or souffrez que je vous demande ici : Qui vous rassure dans ces voies? Quelle est la règle qui les justifie dans votre esprit, qui vous autorise, vous, à ce faste, qui ne convient ni au titre que vous avez reçu dans votre baptême, ni peut-être à ceux que vous tenez de vos ancêtres? vous, à ces plaisirs publics, que vous ne croyez innocents que parce que votre âme, trop familiarisée avec le crime, n'en sent plus les dangereuses impressions? vous, à ce jeu éternel, qui est devenu la plus importante occupation de votre vie? vous, à vous dispenser de toutes les lois de l'Église; à mener une vie molle, sensuelle, sans vertu, sans souffrance, sans aucun exercice pénible de religion? vous, à solliciter le poids formidable des honneurs du sanctuaire, qu'il suffit d'avoir désirés pour en être indigne devant Dieu? vous, à vivre comme étranger au milieu de votre propre maison, à ne pas daigner vous informer des mœurs de ce peuple de domestiques qui dépend de vous, à ignorer par grandeur s'ils croient au Dieu que vous adorez, et s'ils remplissent les devoirs de la religion que vous professez? Qui vous autorise à des maximes si peu chrétiennes? Est-ce l'Évangile de Jésus-Christ? Est-ce la doctrine des saints? Sont-ce les lois de l'Église? car il faut une règle pour être en sûreté : quelle est la vôtre? L'usage; voilà tout ce que vous avez à nous opposer; on ne voit personne autour de soi qui ne se conduise sur les mêmes règles; entrant dans le monde, on y a trouvé ces mœurs établies; nos pères avaient ainsi vécu, et c'est d'eux que nous les tenons; les plus sensés du siècle s'y conforment; on n'est pas plus sage tout seul que tous les hommes ensemble; il faut s'en tenir à ce qui s'est toujours pratiqué, et ne vouloir pas être tout seul de son côté.

Voilà ce qui vous rassure contre toutes les terreurs de la religion; personne ne remonte jusqu'à la loi; l'exemple public est le seul garant de nos mœurs; on ne fait pas attention que

les lois des peuples sont vaines, comme dit l'Esprit saint : *Quia leges populorum vanæ sunt*[1]; que Jésus-Christ nous a laissé des règles auxquelles ni les temps, ni les siècles, ni les mœurs, ne sauraient jamais rien changer; que le ciel et la terre passeront; que les mœurs et les usages changeront; mais que ces règles divines seront toujours les mêmes.

On se contente de regarder autour de soi : on ne pense pas que ce qu'on appelle aujourd'hui usage, était des singularités monstrueuses avant que les mœurs des chrétiens eussent dégénéré; et que si la corruption a depuis gagné, les déréglements, pour avoir perdu leur singularité, n'ont pas pour cela perdu leur malice : on ne voit pas que nous serons jugés sur l'Évangile, et non sur l'usage; sur les exemples des saints, et non sur les opinions des hommes; que les coutumes qui ne se sont établies parmi les fidèles qu'avec l'affaiblissement de la foi sont des abus dont il faut gémir, et non des modèles à suivre; qu'en changeant les mœurs, elles n'ont pas changé les devoirs; que l'exemple commun qui les autorise prouve seulement que la vertu est rare, mais non pas que le désordre est permis : en un mot, que la piété et la vie chrétienne sont trop amères à la nature, pour être jamais le parti du plus grand nombre.

Venez nous dire maintenant que vous ne faites que ce que font tous les autres; c'est justement pour cela que vous vous damnez. Quoi! le plus terrible préjugé de votre condamnation deviendrait le seul motif de votre confiance! Quelle est dans l'Écriture la voie qui conduit à la mort? N'est-ce pas celle où marche le grand nombre? Quel est le parti des réprouvés? N'est-ce pas la multitude? Vous ne faites que ce que font les autres? mais ainsi périrent, du temps de Noé, tous ceux qui furent ensevelis sous les eaux du déluge; du temps de Nabuchodonosor, tous ceux qui se prosternèrent devant la statue sacrilége; du temps d'Élie, tous ceux qui fléchirent le genou devant Baal; du temps d'Eléazar, tous ceux qui abandonnèrent la loi de leurs pères. Vous ne faites que ce que font les

[1] JEREM., c. 10, v. 3.

autres, mais c'est ce que l'Écriture vous défend : *Ne vous conformez point à ce siècle corrompu*[1], nous dit-elle : or le siècle corrompu n'est pas le petit nombre de justes que vous n'imitez point ; c'est la multitude que vous suivez. Vous ne faites que ce que font les autres ! vous aurez donc le même sort qu'eux. Or malheur à toi, s'écriait autrefois saint Augustin, torrent fatal des coutumes humaines ! ne suspendras-tu jamais ton cours ? entraîneras-tu jusqu'à la fin les enfants d'Adam dans l'abîme immense et terrible ? *Væ tibi, flumen moris humani ! quousque volves Evæ filios in mare magnum et formidolosum*[2] ?

Au lieu de se dire à soi-même : Quelles sont mes espérances ? Il y a dans l'Église deux voies : l'une large, où passe presque tout le monde, et qui aboutit à la mort ; l'autre étroite, où très-peu de gens entrent, et qui conduit à la vie. De quel côté suis-je ? mes mœurs, sont-ce les mœurs ordinaires de ceux de mon rang, de mon âge, de mon état ? suis-je avec le grand nombre ? je ne suis donc pas dans la bonne voie ; je me perds ; le grand nombre dans chaque état n'est pas le parti de ceux qui se sauvent. Loin de raisonner de la sorte, on se dit à soi-même : Je ne suis pas de pire condition que les autres ; ceux de mon rang et de mon âge vivent ainsi, pourquoi ne vivrais-je pas comme eux ? Pourquoi, mon cher auditeur ? pour cela même : la vie commune ne saurait être une vie chrétienne ; les saints ont été dans tous les siècles des hommes singuliers ; ils ont eu leurs mœurs à part ; et ils n'ont été saints que parce qu'ils n'ont pas ressemblé au reste des hommes.

L'usage avait prévalu au siècle d'Esdras, qu'on s'alliât, malgré la défense, avec des femmes étrangères ; l'abus était universel ; les prêtres et le peuple n'en faisaient plus de scrupule. Mais que fit ce saint restaurateur de la loi ? suivit-il l'exemple de ses frères ? Crut-il qu'une transgression commune fût devenue plus légitime ? Il en appela de l'abus à la règle ; il prit le livre de la loi entre les mains ; il l'expliqua au peuple consterné, et corrigea l'usage par la vérité.

[1] Rom., c. 12, v. 2. — [2] S. Aug., in Conf. lib. I, c. 16, n° 25.

Suivez de siècle en siècle l'histoire des justes, et voyez si Loth se conformait aux voies de Sodome, et si rien ne le distinguait de ses concitoyens; si Abraham vivait comme ceux de son siècle; si Job était semblable aux autres princes de sa nation; si Esther, dans la cour d'Assuérus, se conduisait comme les autres femmes de ce prince; s'il y avait beaucoup de veuves à Béthulie et dans Israël qui ressemblassent à Judith; si, parmi les enfants de la captivité, il n'est pas dit de Tobie seul qu'il n'imitait pas la conduite de ses frères, et qu'il fuyait même le danger de leur société et de leur commerce : voyez si dans ces siècles heureux, où les chrétiens étaient encore saints, ils ne brillaient pas comme des astres au milieu des nations corrompues, et s'ils ne servaient pas de spectacle aux anges et aux hommes, par la singularité de leurs mœurs; si les païens ne leur reprochaient pas leur retraite, leur éloignement des théâtres, des cirques, et des autres plaisirs publics; s'ils ne se plaignaient pas que les chrétiens affectaient de se distinguer sur toutes choses de leurs concitoyens; de former comme un peuple à part au milieu de leur peuple; d'avoir leurs lois et leurs usages particuliers; et si, dès là qu'un homme avait passé du côté des chrétiens, ils ne le comptaient pas comme un homme perdu pour leurs plaisirs, pour leurs assemblées, et pour leurs coutumes : enfin, voyez si dans tous les siècles les saints, dont la vie et les actions sont venues jusqu'à nous, ont ressemblé au reste des hommes.

Vous nous direz peut-être que ce sont là des singularités et des exceptions, plutôt que des règles que tout le monde soit obligé de suivre : ce sont des exceptions, il est vrai; mais c'est que la règle générale est de se perdre; c'est qu'une âme fidèle au milieu du monde est toujours une singularité qui tient du prodige. Tout le monde, dites-vous, n'est pas obligé de suivre ces exemples : mais est-ce que la sainteté n'est pas la vocation générale de tous les fidèles? Est-ce que pour être sauvé il ne faut pas être saint? Est-ce que le ciel doit beaucoup coûter à quelques-uns, et rien du tout aux autres? Est-ce que

vous avez un autre Évangile à suivre, d'autres devoirs à remplir, et d'autres promesses à espérer que les saints? Ah! puisqu'il y avait une voie plus commode pour arriver au salut, pieux fidèles qui jouissez dans le ciel d'un royaume que vous n'avez emporté que par la violence, et qui a été le prix de votre sang et de vos travaux, pourquoi nous laissiez-vous des exemples si dangereux et si inutiles? Pourquoi nous avez-vous frayé un chemin âpre, désagréable, et tout propre à rebuter notre faiblesse, puisqu'il y en avait un autre plus doux et plus battu, que vous auriez pu nous montrer pour nous encourager et nous attirer, en nous facilitant notre carrière? Grand Dieu! que les hommes consultent peu la raison dans l'affaire de leur salut éternel!

Rassurez-vous après cela sur la multitude; comme si le grand nombre pouvait rendre le crime impuni, et que Dieu n'osât perdre tous les hommes qui vivent comme vous! Mais que sont tous les hommes ensemble devant Dieu? La multitude des coupables l'empêcha-t-elle d'exterminer toute chair au temps du déluge; de faire descendre le feu du ciel sur cinq villes infâmes; d'engloutir Pharaon et toute son armée sous les eaux; de frapper de mort tous les murmurateurs dans le désert? Ah! les rois de la terre peuvent avoir égard au grand nombre de coupables, parce que la punition devient impossible, ou du moins dangereuse, dès que la faute est trop générale. Mais Dieu, qui secoue les impies de dessus la terre, dit Job, comme on secoue la poussière qui s'est attachée au vêtement; Dieu, devant qui les peuples et les nations sont comme si elles n'étaient pas, il ne compte pas les coupables, il ne regarde que les crimes : et tout ce que peut présumer la faible créature des complices de sa transgression, c'est de les avoir pour compagnons de son infortune.

Mais si peu de gens se sauvent, parce que les maximes les plus universellement reçues sont des maximes de péché; peu de gens se sauvent, parce que les maximes et les obligations les plus universellement ignorées ou rejetées sont les plus in-

dispensables au salut. Dernière réflexion qui n'est encore que la preuve et l'éclaircissement des précédentes.

TROISIÈME PARTIE.

Quels sont les engagements de la vocation sainte à laquelle nous avons été tous appelés? les promesses solennelles du baptême. Qu'avons-nous promis au baptême? de renoncer au monde, à la chair, à Satan, et à ses œuvres; voilà nos vœux, voilà l'état du chrétien, voilà les conditions essentielles du traité saint conclu entre Dieu et nous, par lequel la vie éternelle nous a été promise. Ces vérités paraissent familières, destinées au simple peuple; mais c'est un abus : il n'en est pas de plus sublimes, et il n'en est pas aussi de plus ignorées : c'est à la cour des rois, c'est aux grands de la terre, qu'il faut sans cesse les annoncer : *Regibus et principibus terræ.* Hélas! ils sont des enfants de lumière pour les affaires du siècle; et les premiers principes de la morale chrétienne leur sont quelquefois plus inconnus qu'aux âmes simples et vulgaires : ils auraient besoin de lait, et ils exigent de nous une nourriture solide, et que nous parlions le langage de la sagesse, comme si nous parlions parmi les parfaits.

Vous avez donc premièrement renoncé au monde dans votre baptême : c'est une promesse que vous avez faite à Dieu à la face des autels saints; l'Église en a été le garant et la dépositaire; et vous n'avez été admis au nombre des fidèles et marqué du sceau ineffaçable du salut, que sur la foi que vous avez jurée au Seigneur de n'aimer ni le monde, ni tout ce que le monde aime. Si vous eussiez répondu alors sur les fonts sacrés ce que vous dites tous les jours, que vous ne trouvez pas le monde si noir et si pernicieux que nous le disons; qu'au fond on peut l'aimer innocemment; qu'on ne le décrie tant dans la chaire, que parce qu'on ne le connaît pas; et que puisque vous avez à vivre dans le monde, vous voulez vivre comme le monde; si vous eussiez ainsi répondu, ah! l'Église eût refusé de vous recevoir dans son sein, de vous

associer à l'espérance des chrétiens, à la communion de ceux qui ont vaincu le monde ; elle vous eût conseillé d'aller vivre parmi ces infidèles qui ne connaissent pas Jésus-Christ, et où le prince du monde se faisant adorer, il est permis d'aimer ce qui lui appartient. Et voilà pourquoi, dans les premiers temps, ceux des catéchumènes qui ne pouvaient encore se résoudre de renoncer au monde et à ses plaisirs différaient leur baptême jusqu'à la mort, et n'osaient venir contracter au pied des autels, dans le sacrement qui nous régénère, des engagements dont ils connaissaient l'étendue et la sainteté, et auxquels ils ne se sentaient pas encore en état de satisfaire. Vous êtes donc obligé, par le plus saint de tous les serments, de haïr le monde, c'est-à-dire de ne pas vous conformer à lui : si vous l'aimez, si vous suivez ses plaisirs et ses usages, non-seulement vous êtes ennemi de Dieu, comme dit saint Jean, mais de plus vous renoncez à la foi donnée dans le baptême; vous abjurez l'Évangile de Jésus-Christ; vous êtes un apostat dans la religion, et foulez aux pieds les vœux les plus saints et les plus irrévocables que l'homme puisse faire.

Or, quel est ce monde que vous devez haïr? je n'aurais qu'à vous répondre que c'est celui que vous aimez : vous ne vous tromperez jamais à cette marque : ce monde, c'est une société de pécheurs dont les désirs, les craintes, les espérances, les soins, les projets, les joies, les chagrins, ne roulent plus que sur les biens ou sur les maux de cette vie : ce monde, c'est un assemblage de gens qui regardent la terre comme leur patrie, le siècle à venir comme un exil, les promesses de la foi comme un songe, la mort comme le plus grand de tous les malheurs : ce monde, c'est un royaume temporel où l'on ne connaît pas Jésus-Christ; où ceux qui le connaissent ne le glorifient pas comme le Seigneur, le haïssent dans ses maximes, le méprisent dans ses serviteurs, le persécutent dans ses œuvres, le négligent ou l'outragent dans ses sacrements et dans son culte : enfin le monde, pour laisser à ce mot une idée plus marquée, c'est le grand nombre. Voilà ce

monde que vous devez éviter, haïr, combattre par vos exemples; être ravi qu'il vous haïsse à son tour, qu'il contredise vos mœurs par les siennes : c'est ce monde qui doit être pour vous un crucifié, c'est-à-dire un anathème et un objet d'horreur, et à qui vous devez vous-même paraître tel.

Or, est-ce là votre situation par rapport au monde? ses plaisirs vous sont-ils à charge? ses scandales affligent-ils votre foi? y gémissez-vous sur la durée de votre pèlerinage? n'avez-vous plus rien de commun avec le monde? n'en êtes-vous pas vous-même un des principaux acteurs? ses lois ne sont-elles pas les vôtres? ses maximes vos maximes? ce qu'il condamne, ne le condamnez-vous pas? n'approuvez-vous pas ce qu'il approuve? et quand vous resteriez seul sur la terre, ne peut-on pas dire que ce monde corrompu revivrait en vous, et que vous en laisseriez un modèle à vos descendants? Et quand je dis vous, je m'adresse presque à tous les hommes. Où sont ceux qui renoncent de bonne foi aux plaisirs, aux usages, aux maximes, aux espérances du monde? tous l'ont promis; qui le tient? On voit bien des gens qui se plaignent du monde; qui l'accusent d'injustice, d'ingratitude, de caprice; qui se déchaînent contre lui; qui parlent vivement de ses abus et de ses erreurs; mais en le décriant ils l'aiment, ils le suivent, ils ne peuvent se passer de lui : en se plaignant de ses injustices, ils sont piqués, ils ne sont pas désabusés; ils sentent ses mauvais traitements, ils ne connaissent pas ses dangers; ils le censurent; mais où sont ceux qui le haïssent? et de là jugez si bien des gens peuvent prétendre au salut.

En second lieu, vous avez renoncé à la chair dans votre baptême; c'est-à-dire vous vous êtes engagé à ne pas vivre selon les sens, à regarder l'indolence même et la mollesse comme un crime, à ne pas flatter les désirs corrompus de votre chair, a la châtier, à la dompter, à la crucifier; ce n'est pas ici une perfection, c'est un vœu; c'est le premier de tous vos devoirs; c'est le caractère le plus inséparable de la foi : or, où sont les chrétiens qui là-dessus soient plus fidèles que vous? Enfin, vous avez dit anathème à Satan et à ses œuvres; et

quelles sont ses œuvres? celles qui composent presque le fil et comme toute la suite de votre vie; les pompes, les jeux, les plaisirs, les spectacles le mensonge dont il est le père, l'orgueil dont il est le modèle, les jalousies et les contentions dont il est l'artisan. Mais je vous demande, où sont ceux qui n'ont pas levé l'anathème qu'ils avaient prononcé là-dessus contre Satan?

Et de là, pour le dire ici en passant, voilà bien des questions résolues. Vous nous demandez sans cesse si les spectacles et les autres plaisirs publics sont innocents pour des chrétiens? Je n'ai, à mon tour, qu'une demande à vous faire. Sont-ce des œuvres de Satan ou des œuvres de Jésus-Christ? car, dans la religion, il n'est pas de milieu. Ce n'est pas qu'il n'y ait des délassements et des plaisirs qu'on peut appeler indifférents; mais les plaisirs les plus indifférents que la religion permet, et que la faiblesse de la nature rend même nécessaires, appartiennent, en un sens, à Jésus-Christ, par la facilité qui doit nous en revenir de nous appliquer à des devoirs plus saints et plus serieux : tout ce que nous faisons, que nous pleurions, que nous nous réjouissions, il doit être d'une telle nature, que nous puissions du moins le rapporter à Jésus-Christ, et le faire pour sa gloire.

Or, sur ce principe le plus incontestable, le plus universellement reçu de la morale chrétienne, vous n'avez qu'à décider. Pouvez-vous rapporter à la gloire de Jésus-Christ les plaisirs des théâtres? Jésus-Christ peut-il entrer pour quelque chose dans ces sortes de délassements? et, avant que d'y entrer, pourriez-vous lui dire que vous ne vous proposez dans cette action que sa gloire et le désir de lui plaire? Quoi! les spectacles, tels que nous les voyons aujourd'hui, plus criminels encore par la débauche publique des créatures infortunées qui montent sur le théâtre, que par les scènes impures ou passionnées qu'elles débitent, les spectacles seraient des œuvres de Jésus-Christ? Jésus-Christ animerait une bouche d'où sortent des airs profanes et lascifs? Jésus-Christ formerait lui-même les sons d'une voix qui corrompt les cœurs? Jé-

sus-Christ paraîtrait sur les théâtres en la personne d'un acteur, d'une actrice effrontée, gens infâmes même selon les lois des hommes? Mais ces blasphèmes me font horreur : Jésus-Christ présiderait à des assemblées de péché où tout ce qu'on entend anéantit sa doctrine, où le poison entre par tous les sens dans l'âme, où tout l'art se réduit à inspirer, à réveiller, à justifier les passions qu'il condamne? Or, si ce ne sont pas des œuvres de Jésus-Christ dans le sens déjà expliqué, c'est-à-dire des œuvres qui puissent du moins être rapportées à Jésus-Christ, ce sont donc des œuvres de Satan, dit Tertullien : *Nihil enim non diaboli est, quidquid non Dei est..... hoc ergo erit pompa diaboli.* Donc, tout chrétien doit s'en abstenir; donc il viole les vœux de son baptême lorsqu'il y participe; donc, de quelque innocence dont il puisse se flatter, en reportant de ces lieux son cœur exempt d'impression, il en sort souillé, puisque, par sa seule présence, il a participé aux œuvres de Satan, auxquelles il avait renoncé dans son baptême, et violé les promesses les plus sacrées qu'il avait faites à Jésus-Christ et à son Église.

Voilà les vœux de notre baptême, mes frères : ce ne sont point ici des conseils et des pratiques pieuses, je vous l'ai déjà dit; ce sont nos obligations les plus essentielles : il ne s'agit pas d'être plus ou moins parfait en les négligeant ou en les observant; il s'agit d'être chrétien ou de ne l'être pas. Cependant qui les observe? qui les connaît seulement? qui s'avise de venir s'accuser au tribunal d'y avoir été infidèle? On est souvent en peine pour trouver de quoi fournir à une confession; et, après une vie toute mondaine, on n'a presque rien à dire au prêtre. Hélas! mes frères, si vous saviez à quoi vous engage le titre de chrétien que vous portez; si vous compreniez la sainteté de votre état, le détachement de toutes les créatures, qu'il vous impose; la haine du monde, de vous-même, et de tout ce qui n'est pas Dieu, qu'il vous ordonne; la vie de la foi, la vigilance continuelle, la garde des sens, en un mot, la conformité avec Jésus-Christ crucifié, qu'il exige de vous; si vous le compreniez; si vous faisiez attention

que, devant aimer Dieu de tout votre cœur et de toutes vos forces, un seul désir qui ne peut se rapporter à lui vous souille; si vous le compreniez, vous vous trouveriez un monstre devant ses yeux. Quoi! diriez-vous, des obligations si saintes, et des mœurs si profanes? une vigilance si continuelle, et une vie si peu attentive et si dissipée? un amour de Dieu si pur, si plein, si universel, et un cœur toujours en proie à mille affections ou étrangères ou criminelles? Si cela est ainsi, ô mon Dieu, qui pourra donc se sauver? *Quis poterit salvus esse* [1]? Peu de gens, mon cher auditeur : ce ne sera pas vous, du moins si vous ne changez; ce ne seront pas ceux qui vous ressemblent : ce ne sera pas la multitude.

Qui pourra se sauver? Voulez-vous le savoir? ce seront ceux qui opèrent leur salut avec tremblement; qui vivent au milieu du monde, mais qui ne vivent pas comme le monde. Qui pourra se sauver? cette femme chrétienne qui, renfermée dans l'enceinte de ses devoirs domestiques, élève ses enfants dans la foi et dans la piété; laisse au Seigneur la décision de leur destinée; ne partage son cœur qu'entre Jésus-Christ et son époux; est ornée de pudeur et de modestie; ne s'assied pas dans les assemblées de vanité; ne se fait point une loi des usages insensés du monde, mais corrige les usages par la loi de Dieu, et donne du crédit à la vertu par son rang et par ses exemples. Qui pourra se sauver? ce fidèle qui, dans le relâchement de ces derniers temps, imite les premières mœurs des chrétiens; qui a les mains innocentes et le cœur pur : vigilant, *qui n'a pas reçu son âme en vain* [2], mais qui, au milieu même des périls du grand monde, s'applique sans cesse à la purifier; juste, *qui ne jure pas frauduleusement à son prochain* [3], et ne doit pas à des voies douteuses l'innocent accroissement de sa fortune; généreux, qui comble de bienfaits l'ennemi qui a voulu le perdre, et ne nuit à ses concurrents que par son mérite; sincère, qui ne sacrifie pas la vérité à un vil intérêt, et ne sait point plaire en trahis-

[1] Matth., c. 19, v. 25. — [2] Ps. 23, v. 4. — [3] Ibid.

sant sa conscience; charitable, qui fait de sa maison et de son crédit l'asile de ses frères; de sa personne, la consolation des affligés; de son bien, le bien des pauvres; soumis dans les afflictions, chrétien dans les injures, pénitent même dans la prospérité. Qui pourra se sauver? vous, mon cher auditeur, si vous voulez suivre ces exemples : voilà les gens qui se sauveront. Or, ces gens-là ne forment pas assurément le plus grand nombre : donc, tandis que vous vivrez comme la multitude, il est de foi que vous ne devez pas prétendre au salut : car si, en vivant ainsi, vous pouviez vous sauver, tous les hommes presque se sauveraient, puisqu'à un petit nombre d'impies près qui se livrent à des excès monstrueux, tous les autres hommes ne font que ce que vous faites; or, que tous les hommes presque se sauvent, la foi nous défend de le croire : il est donc de foi que vous ne devez rien prétendre au salut, tandis que vous ne pourrez vous sauver si le grand nombre ne se sauve.

Voilà des vérités qui font trembler; et ce ne sont pas ici de ces vérités vagues qui se disent à tous les hommes, et que nul ne prend pour soi et ne se dit à soi-même. Il n'est peut-être personne ici qui ne puisse dire de soi : Je vis comme le grand nombre, comme ceux de mon rang, de mon âge, de mon état : je suis perdu si je meurs dans cette voie. Or, quoi de plus propre à effrayer une âme à qui il reste encore quelque soin de son salut? Cependant c'est la multitude qui ne tremble point; il n'est qu'un petit nombre de justes qui opèrent à l'écart leur salut avec crainte; tout le reste est calme : on sait en général que le grand nombre se damne; mais on se flatte qu'après avoir vécu avec la multitude, on en sera discerné à la mort; chacun se met dans le cas d'une exception chimérique; chacun augure favorablement pour soi.

Et c'est pour cela que je m'arrête à vous, mes frères, qui êtes ici assemblés. Je ne parle plus du reste des hommes, je vous regarde comme si vous étiez seuls sur la terre; et voici la pensée qui m'occupe et qui m'épouvante. Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers; que les

cieux vont s'ouvrir sur vos têtes, Jésus-Christ paraître dans sa gloire au milieu de ce temple, et que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre, et comme des criminels tremblants à qui l'on va prononcer ou une sentence de grâce, ou un arrêt de mort éternelle : car vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui; tous ces désirs de changement qui vous amusent, vous amuseront jusqu'au lit de la mort; c'est l'expérience de tous les siècles; tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre; et sur ce que vous seriez si l'on venait vous juger dans le moment, vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

Or, je vous demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez; je vous demande donc : si Jésus-Christ paraissait dans ce temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite? croyez-vous que les choses du moins fussent égales? croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entières? Je vous le demande, vous l'ignorez, je l'ignore moi-même; vous seul, ô mon Dieu! connaissez ceux qui vous appartiennent : mais si nous ne connaissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fidèles ici assemblés? les titres et les dignités ne doivent être comptés pour rien; vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ : qui sont-ils? beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir; encore plus qui le voudraient, mais qui diffèrent leur conversion; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber; enfin un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion : voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces

quatre sortes de pécheurs de cette assemblée sainte ; car ils en seront retranchés au grand jour : paraissez maintenant, justes; où êtes-vous? restes d'Israël, passez à la droite : froment de Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille destinée au feu : ô Dieu! où sont vos élus? et que reste-t-il pour votre partage?

Mes frères, notre perte est presque assurée, et nous n'y pensons pas. Quand même, dans cette terrible séparation qui se fera un jour, il ne devrait y avoir qu'un seul pécheur de cette assemblée du côté des réprouvés, et qu'une voix du ciel viendrait nous en assurer dans ce temple, sans le désigner; qui de nous ne craindrait d'être le malheureux? qui de nous ne retomberait d'abord sur sa conscience, pour examiner si ses crimes n'ont pas mérité ce châtiment? qui de nous, saisi de frayeur, ne demanderait pas à Jésus-Christ, comme autrefois les apôtres : Seigneur, ne serait-ce pas moi? *Numquid ego sum, Domine*[1]? et si l'on laissait quelque délai, qui ne se mettrait en état de détourner de lui cette infortune, par les larmes et les gémissements d'une sincère pénitence?

Sommes-nous sages, mes chers auditeurs? Peut-être que parmi tous ceux qui m'entendent il ne se trouva pas dix justes; peut-être s'en trouvera-t-il encore moins; que sais-je? ô mon Dieu! je n'ose regarder d'un œil fixe les abîmes de vos jugements et de votre justice; peut-être ne s'en trouvera-t-il qu'un seul; et ce danger ne vous touche point, mon cher auditeur? et vous croyez être ce seul heureux dans le grand nombre qui périra, vous qui avez moins sujet de le croire que tout autre; vous sur qui seul la sentence de mort devrait tomber, quand elle ne tomberait que sur un seul des pécheurs qui m'écoutent?

Grand Dieu, que l'on connaît peu dans le monde les terreurs de votre loi! Les justes de tous les siècles ont séché de frayeur en méditant la sévérité et la profondeur de vos jugements sur la destinée des hommes : on a vu de saints solitaires, après une vie entière de pénitence, frappés de la vérité que je prê-

[1] Matth., c. 26, v. 22.

che, entrer au lit de la mort dans des terreurs qu'on ne pouvait presque calmer, faire trembler d'effroi leur couche pauvre et austère, demander sans cesse d'une voix mourante à leurs frères : Croyez-vous que le Seigneur me fasse miséricorde? et être presque sur le point de tomber dans le désespoir, si votre présence, ô mon Dieu, n'eût à l'instant apaisé l'orage, et commandé encore une fois aux vents et à la mer de se calmer : et aujourd'hui, après une vie commune, mondaine, sensuelle, profane, chacun meurt tranquille; et le ministre de Jésus-Christ, appelé, est obligé de nourrir la fausse paix du mourant, de ne lui parler que des trésors infinis des miséricordes divines, et de l'aider, pour ainsi dire, à se séduire lui-même. O Dieu! que prépare donc aux enfants d'Adam la sévérité de votre justice?

Mais que conclure de ces grandes vérités? qu'il faut désespérer de son salut? A Dieu ne plaise! Il n'y a que l'impie qui, pour se calmer sur ses désordres, tâche ici de conclure en secret que tous les hommes périront comme lui : ce ne doit pas être là le fruit de ce discours; mais de vous détromper de cette erreur si universelle, qu'on peut faire tout ce que les autres font, et que l'usage est une voie sûre; mais de vous convaincre que pour se sauver il faut se distinguer des autres, être singulier, vivre à part au milieu du monde, et ne pas ressembler à la foule.

Lorsque les Juifs, emmenés en servitude, furent sur le point de quitter la Judée et de partir pour Babylone, le prophète Jérémie, à qui le Seigneur avait ordonné de ne pas abandonner Jérusalem, leur parla de la sorte : Enfants d'Israël, lorsque vous serez arrivés à Babylone, vous verrez les habitants de ce pays-là qui porteront sur leurs épaules des dieux d'or et d'argent; tout le peuple se prosternera devant eux pour les adorer; mais pour vous alors, loin de vous laisser entraîner à l'impiété de ces exemples, dites en secret : C'est vous seul, Seigneur, qu'il faut adorer : *Te oportet adorari, Domine* [1].

Souffrez que je finisse en vous adressant les mêmes paro-

[1] Baruch., c. 6, v. 5.

les. Au sortir de ce temple et de cette autre sainte Sion, vous allez rentrer dans Babylone; vous allez revoir ces idoles d'or et d'argent, devant lesquelles tous les hommes se prosternent : vous allez retrouver les vains objets des passions humaines; les biens, la gloire, les plaisirs, qui sont les dieux de ce monde, et que presque tous les hommes adorent; vous verrez ces abus que tout le monde se permet; ces erreurs que l'usage autorise; ces désordres dont une coutume impie a presque fait des lois. Alors, mon cher auditeur, si vous voulez être du petit nombre des vrais Israélites, dites dans le secret de votre cœur : C'est vous seul, ô mon Dieu, qu'il faut adorer : *Te oportet adorari, Domine;* je ne veux point avoir de part avec un peuple qui ne vous connaît pas; je n'aurai jamais d'autre loi que votre loi sainte : les dieux que cette multitude insensée adore ne sont pas des dieux, ils sont l'ouvrage de la main des hommes; ils périront avec eux; vous seul êtes l'immortel, ô mon Dieu! et vous seul méritez qu'on vous adore : *Te oportet adorari, Domine.* Les coutumes de Babylone n'ont rien de commun avec les saintes lois de Jérusalem; je vous adorerai avec ce petit nombre d'enfants d'Abraham, qui composent encore votre peuple au milieu d'une nation infidèle; je tournerai avec eux tous mes désirs vers la sainte Sion : on traitera de faiblesse la singularité de mes mœurs; mais heureuse faiblesse, Seigneur, qui me donnera la force de résister au torrent et à la séduction des exemples! et vous serez mon Dieu, au milieu de Babylone, comme vous le serez un jour dans la sainte Jérusalem : *Te oportet adorari, Domine.* Ah! le temps de la captivité finira enfin; vous vous souviendrez d'Abraham et de David; vous délivrerez votre peuple; vous nous transporterez dans la sainte cité; et alors vous régnerez seul sur Israël, et sur les nations qui ne vous connaissent pas : alors, tout étant détruit, tous les empires, tous les sceptres, tous les monuments de l'orgueil humain étant anéantis, et vous seul demeurant éternellement, on connaîtra que vous seul devez être adoré : *Te oportet adorari, Domine.*

Voilà le fruit que vous devez retirer de ce discours : vivez

à part ; pensez sans cesse que le grand nombre se damne ; ne comptez pour rien les usages, si la loi de Dieu ne les autorise ; et souvenez-vous que les saints ont été dans tous les siècles des hommes singuliers. C'est ainsi qu'après vous être distingués des pécheurs sur la terre, vous en serez séparés glorieusement dans l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

SUR L'AUMONE.

Accepit ergo Jesus panes; et quum gratias egisset, distribuit discumbentibus.

Jésus prit les pains; et ayant rendu grâces, il les distribua aux disciples, et les disciples à ceux qui étaient assis.

JOAN., c. 6, v. 11.

Ce n'est pas sans mystère que Jésus-Christ associe aujourd'hui ses disciples au prodige de la multiplication des pains, et qu'il se sert de leur ministère pour distribuer la nourriture miraculeuse à un peuple pressé de faim et de misère. Il pouvait sans doute encore faire pleuvoir la manne dans le désert, et épargner à ses disciples le soin d'une si pénible distribution.

Mais ne pouvait-il pas aussi, après avoir ressuscité Lazare, ne point employer leur secours pour le délier? sa voix toute-puissante, qui venait de briser les chaînes de la mort, aurait-elle trouvé quelque résistance dans de faibles liens que la main de l'homme avait formés? C'est qu'il voulait leur tracer par avance, dans cette fonction, l'exercice sacré de leur ministère; la part qu'ils allaient avoir désormais à la résurrection spirituelle des pécheurs, et que tout ce qu'ils délieraient sur la terre serait délié dans le ciel.

Il pouvait encore, lorsqu'il fut question de payer le tribut à César, se passer des filets de Pierre pour chercher une pièce d'argent dans les entrailles d'un poisson; lui qui des pierres mêmes pouvait susciter des enfants d'Abraham, aurait pu à plus forte raison les changer en un métal précieux, et y trouver le prix du tribut dû à César : mais, en la personne du chef de l'Église, il voulait instruire tous ses ministres à respecter

ceux qui portent le glaive, et à donner, en rendant l'honneur et le tribut aux puissances établies de Dieu, un exemple de soumission au reste des fidèles.

Ainsi, en se servant aujourd'hui de l'entremise des apôtres pour distribuer aux troupes le pain miraculeux, son dessein est d'accoutumer tous ses disciples à la miséricorde et à la libéralité envers les malheureux : il vous établit les ministres de sa providence, et ne multiplie les biens de la terre entre vos mains, qu'afin que de là ils se répandent sur cette multitude d'infortunés qui vous environnent.

Il pourrait sans doute les nourrir lui-même, comme il nourrit autrefois les Paul et les Élie dans le désert : il pourrait, sans votre entremise, soulager des créatures qui portent son image; lui dont la main invisible prépare la nourriture aux petits corbeaux mêmes, qui l'invoquent dans leur délaissement : mais il veut vous associer au mérite de sa libéralité; il veut que vous soyez placés entre lui et les pauvres, comme des nuées fécondes, toujours prêtes à répandre sur eux les rosées bienfaisantes que vous n'avez reçues que pour eux.

Tel est l'ordre de sa providence : il fallait ménager à tous les hommes des moyens de salut; les richesses corrompraient le cœur, si la charité n'en expiait les abus; l'indigence lasserait la vertu, si les secours de la miséricorde n'en adoucissaient l'amertume : les pauvres facilitent aux riches le pardon de leurs plaisirs; les riches animent les pauvres à ne pas perdre le mérite de leurs souffrances.

Appliquez-vous donc, qui que vous soyez, à toute la suite de cet Évangile. Si vous gémissez sous le joug de l'indigence, la tendresse et l'attention de Jésus-Christ sur les besoins d'un peuple errant et dépourvu vous consolera : si vous êtes né dans l'opulence, l'exemple des disciples va vous instruire. Vous y verrez, en premier lieu, les prétextes qu'on oppose au devoir de l'aumône, confondus; vous y apprendrez, en second lieu, quelles doivent en être les règles : c'est-à-dire que, dans la première partie de ce discours, nous établirons ce devoir contre toutes les vaines excuses de la cupidité; dans la

seconde, nous vous instruirons sur la manière de l'accomplir, contre les défauts même de la charité : c'est l'instruction la plus naturelle que nous présente l'histoire de notre évangile. Implorons le secours de l'Esprit saint par l'entremise de Marie. *Ave, Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

On ne met guère en question, dans le monde, si la loi de Dieu nous fait un précepte de l'aumône : l'Évangile est si précis sur ce devoir; l'esprit et le fond de la religion y conduisent si naturellement; la seule idée que nous avons de la Providence, dans la dispensation des choses temporelles, laisse si peu de lieu sur ce point à l'opinion et au doute, que, quoique plusieurs ignorent toute l'étendue de cette obligation, il n'est personne néanmoins qui ne convienne du fond et de la règle.

Qui l'ignore, en effet, que le Seigneur, dont la providence a réglé toutes choses avec un ordre si admirable, et préparé leur nourriture même aux animaux, n'aurait pas voulu laisser des hommes créés à son image, en proie à la faim et à l'indigence, tandis qu'il répandrait à pleines mains, sur un petit nombre d'heureux, la rosée du ciel et la graisse de la terre, s'il n'avait prétendu que l'abondance des uns suppléât à la nécessité des autres?

Qui l'ignore, que tous les biens appartenaient originairement à tous les hommes en commun; que la simple nature ne connaissait ni de propriété ni de partage, et qu'elle laissait d'abord chacun de nous en possession de tout l'univers? mais que pour mettre des bornes à la cupidité, et éviter les dissensions et les troubles, le commun consentement des peuples établit que les plus sages, les plus miséricordieux, les plus intègres, seraient aussi les plus opulents; qu'outre la portion de bien que la nature leur destinait, ils se chargeraient encore de celle des plus faibles, pour en être les dépositaires, et la défendre contre les usurpations et les violences : de sorte qu'ils furent établis, par la nature même, comme les tuteurs

des malheureux; et que ce qu'ils eurent de trop ne fut plus que l'héritage de leurs frères, confié à leurs soins et a leur équité?

Qui l'ignore enfin, que les liens de la religion ont encore resserré ces premiers nœuds que la nature avait formés parmi les hommes; que la grâce de Jésus-Christ, qui enfanta les premiers fidèles, non-seulement n'en fit qu'un cœur et qu'une âme, mais encore qu'une famille d'où toute propriété fut bannie; et que l'Évangile nous faisant une loi d'aimer nos frères comme nous-mêmes, ne nous permet plus, ou d'ignorer leurs besoins, ou d'être insensibles à leurs peines?

Mais il en est du devoir de l'aumône comme de tous les autres devoirs de la loi : en général, en idée on n'ose en contredire l'obligation; la circonstance de l'accomplir est-elle arrivée, on ne manque jamais de prétexte, ou pour s'en dispenser tout à fait, ou pour ne s'en acquitter qu'à demi. Or, il semble que l'Esprit de Dieu a voulu nous marquer tous ces prétextes dans les réponses que font les disciples à Jésus-Christ, pour s'excuser de secourir cette multitude affamée qui l'avait suivi au désert.

En premier lieu, ils le font souvenir qu'à peine ont-ils de quoi fournir à leurs propres besoins, et qu'il ne leur reste que cinq pains d'orge et deux poissons : *Est puer unus hic, qui habet quinque panes hordeaceos et duos pisces*[1]; et voilà le premier prétexte que la cupidité oppose au devoir de la miséricorde. A peine a-t-on le nécessaire; on a un nom et un rang à soutenir dans le monde, des enfants à établir, des créanciers à satisfaire, des fonds à dégager, des charges publiques à supporter, mille frais de pure bienséance auxquels il faut fournir : or, qu'est-ce qu'un revenu qui n'est pas infini, pour des dépenses de tant de sortes? *Sed hæc quid inter tantos*[2]? Ainsi parle tous les jours le monde, et le monde le plus brillant et le plus somptueux.

Or, mes frères, je sais que les bornes du nécessaire ne sont

[1] JOAN., c. 6 v. 9. — [2] Ibid.

pas les mêmes pour tous les états ; qu'elles augmentent à proportion du rang et de la naissance ; qu'une étoile, comme parle l'apôtre, doit différer en clarté d'une autre étoile ; que même, dès les siècles apostoliques, on voyait dans l'assemblée des fidèles des hommes revêtus d'une robe de distinction, et portant au doigt un anneau d'or, tandis que les autres, d'une condition plus obscure, se contentaient de simples vêtements pour couvrir leur nudité ; qu'ainsi la religion ne confond pas les états ; et que si elle défend à ceux qui habitent les palais des rois la mollesse des mœurs et le faste indécent des vêtements, elle ne leur ordonne pas aussi la pauvreté et la simplicité de ceux qui vivent au fond des champs et de la plus obscure populace : je le sais.

Mais, mes frères, c'est une vérité incontestable, que ce qu'il y a de superflu dans vos biens ne vous appartient pas, que c'est la portion des pauvres ; et que vous ne devez compter à vous de vos revenus, que ce qui est nécessaire pour soutenir l'état où la Providence vous a fait naître. Je vous demande donc : Est-ce l'Évangile, ou la cupidité, qui doit régler ce nécessaire? Oseriez-vous prétendre que toutes les vanités, dont l'usage vous fait une loi, vous fussent comptées devant Dieu comme des dépenses inséparables de votre condition? prétendre que tout ce qui vous flatte, vous accommode, nourrit votre orgueil, satisfait vos caprices, corrompt votre cœur, vous soit pour cela nécessaire? prétendre que tout ce que vous sacrifiez à la fortune d'un enfant pour l'élever plus haut que ses ancêtres ; tout ce que vous risquez à un jeu excessif ; que ce luxe, ou qui ne convient pas à votre naissance, ou qui en est un abus, soient des droits incontestables qui doivent être pris sur vos biens avant ceux de la charité? prétendre enfin que parce qu'un père obscur et échappé de la foule vous aura laissé héritier de ses trésors, et peut-être aussi de ses injustices, il vous sera permis d'oublier votre peuple et la maison de votre père, vous mettre à côté des plus grands noms, et soutenir le même éclat, parce que vous pouvez fournir à la même dépense?

Si cela est ainsi, mes frères, si vous ne comptez pour superflu que ce qui peut échapper à vos plaisirs, à vos profusions, à vos caprices, vous n'avez donc qu'à être voluptueux, capricieux, dissolus, prodigues, pour être dispensés du devoir de l'aumône. Plus vous aurez de passions à satisfaire, plus l'obligation d'être charitable diminuera; et vos excès, que le Seigneur vous ordonnait d'expier par la miséricorde, seront eux-mêmes le privilége qui vous en décharge! Il faut donc qu'il y ait ici une règle à observer, et des bornes à se prescrire, différentes de celles de la cupidité : et la voici, la règle de la foi. Tout ce qui ne tend qu'à nourrir la vie des sens, qu'à flatter les passions, qu'à autoriser les pompes et les abus du monde, tout cela est superflu pour un chrétien; c'est ce qu'il faut retrancher et mettre à part : voilà le fonds et l'héritage des pauvres; vous n'en êtes que le dépositaire, et ne pouvez y toucher sans usurpation et sans injustice. L'Évangile, mes frères, réduit à peu le nécessaire du chrétien, quelque élevé qu'il soit dans le monde; la religion retranche bien des dépenses : et si nous vivions tous selon les règles de la foi, nos besoins, qui ne seraient plus multipliés par nos passions, seraient moindres; nous trouverions la plus grande partie de nos biens inutile; et, comme dans le premier âge de la foi, l'Église ne verrait point d'indigent parmi les fidèles. Nos dépenses augmentent tous les jours, parce que tous les jours nos passions se multiplient; l'opulence de nos pères n'est plus qu'un état pauvre et malaisé pour nous, et nos grands biens ne peuvent plus suffire, parce que rien ne suffit à qui ne se refuse rien.

Et, pour donner à cette vérité toute l'étendue que demande le sujet que nous traitons, je vous demande en second lieu, mes frères : l'élévation et l'abondance où vous êtes nés vous dispensent-elles de la simplicité, de la frugalité, de la modestie, de la violence évangélique? Pour être nés grands, vous n'en êtes pas moins chrétiens. En vain, comme les Israélites dans le désert, avez-vous amassé plus de manne que vos frères; vous n'en pouvez garder pour votre usage que la me-

sure prescrite par la loi : *Qui multum, non abundavit*[1]. Hors de là, Jésus-Christ n'aurait défendu le faste, les pompes, les plaisirs, qu'aux pauvres et aux malheureux ; eux à qui l'infortune de leur condition rend cette défense fort inutile.

Or, cette vérité capitale supposée ; si, selon la règle de la foi, il ne vous est pas permis de faire servir vos richesses à la félicité de vos sens ; si le riche est obligé de porter sa croix, de ne chercher pas sa consolation en ce monde, et de se renoncer sans cesse soi-même comme le pauvre : quel a pu être le dessein de la Providence en répandant sur vous les biens de la terre, et quel avantage peut-il vous en revenir à vous-mêmes? Serait-ce de fournir à vos passions désordonnées ? mais vous n'êtes plus redevables à la chair, pour vivre selon la chair. Serait-ce de soutenir l'orgueil du rang et de la naissance? mais tout ce que vous donnez à la vanité, vous le retranchez de la charité. Serait-ce de thésauriser pour vos neveux? mais votre trésor ne doit être que dans le ciel. Serait-ce de passer la vie plus agréablement? mais si vous ne pleurez, si vous ne souffrez, si vous ne combattez, vous êtes perdus. Serait-ce de vous attacher plus à la terre? mais le chrétien n'est pas de ce monde, il est citoyen du siècle à venir. Serait-ce d'agrandir vos possessions et vos héritages? mais vous n'agrandiriez jamais que le lieu de votre exil ; et le gain du monde entier vous serait inutile, si vous veniez à perdre votre âme. Serait-ce de charger vos tables de mets plus exquis? mais vous savez que l'Évangile n'interdit pas moins la vie sensuelle et voluptueuse au riche qu'à l'indigent. Repassez sur tous les avantages que vous pouvez retirer selon le monde de votre prospérité, ils vous sont presque tous interdits par la loi de Dieu.

Ce n'a donc pas été son dessein de vous les ménager, en vous faisant naître dans l'abondance ; ce n'est donc pas pour vous que vous êtes nés grands ; ce n'est pas pour vous, comme le disait autrefois Mardochée à la pieuse Esther, que le Seigneur vous a élevée à ce point de grandeur et de prospérité qui vous environne : c'est pour son peuple affligé ; c'est pour

[1] II. Cor., c. 8, v. 15.

être la protectrice des infortunés : *Et quis novit utrum ad regnum veneris, ut in tali tempore parareris*[1]? Si vous ne répondez pas à ce dessein de Dieu sur vous, continuait ce sage Juif, il se servira de quelque autre qui lui sera plus fidèle; il lui transportera cette couronne qui vous était destinée; il saura bien pourvoir par quelque autre voie à l'affliction de son peuple, car il ne permet pas que les siens périssent; mais vous et la maison de votre père périrez : *Per aliam occasionem liberabuntur Judæi; et tu, et domus patris tui, peribitis*[2]. Vous n'êtes donc, dans les desseins de Dieu, que les ministres de sa providence envers les créatures qui souffrent : vos grands biens ne sont donc que des dépôts sacrés que sa bonté a mis entre vos mains pour y être plus à couvert de l'usurpation et de la violence, et conservés plus sûrement à la veuve et à l'orphelin : votre abondance, dans l'ordre de sa sagesse, n'est donc destinée qu'à suppléer à leur nécessité; votre autorité, qu'à les protéger; vos dignités, qu'à venger leurs intérêts: votre rang, qu'à les consoler par vos offices : tout ce que vous êtes, vous ne l'êtes que pour eux; votre élévation ne serait plus l'ouvrage de Dieu; et il vous aurait maudits en répandant sur vous les biens de la terre, s'il vous les avait donnés pour un autre usage.

Ah! ne nous alléguez donc plus, pour excuser votre dureté envers vos frères, des besoins que la loi de Dieu condamne; justifiez plutôt sa providence envers les créatures qui souffrent; faites-leur connaître, en rentrant dans son ordre, qu'il y a un Dieu pour elles comme pour vous; et bénir les conseils adorables de sa sagesse dans la dispensation des choses d'ici-bas, qui leur a ménagé dans votre abondance des ressources si consolantes.

Mais d'ailleurs, mes frères, que peuvent retrancher à ces besoins que vous nous alléguez tant, les largesses modiques qu'on vous demande? Le Seigneur n'exige pas de vous une partie de vos fonds et de vos héritages, quoiqu'ils lui appartiennent tout entiers, et qu'il ait droit de vous en dépouiller;

[1] Esth., c. 4, v. 14. — [2] Ibid.

il vous laisse tranquilles possesseurs de ces terres, de ces palais qui vous distinguent dans votre peuple, et dont la piété de vos ancêtres enrichissait autrefois nos temples; il ne vous ordonne pas, comme à ce jeune homme de l'Évangile, de renoncer à tout, de distribuer tout votre bien aux pauvres, et de le suivre; il ne vous fait pas une loi, comme autrefois aux premiers fidèles, de venir porter tous vos trésors aux pieds de vos pasteurs; il ne vous frappe pas d'anathème, comme il frappa Ananie et Saphire, pour avoir osé seulement retenir une portion d'un bien qu'ils avaient reçu de leurs pères, vous qui ne devez peut-être qu'aux malheurs publics et à des gains odieux ou suspects l'accroissement de votre fortune; il consent que vous appeliez les terres de vos noms, comme dit le prophète, et que vous transmettiez à vos enfants les possessions qui vous sont venues de vos ancêtres; il veut seulement que vous en retranchiez une légère portion pour les infortunés qu'il laisse dans l'indigence; il veut que, tandis que vous portez sur l'indécence et le faste de vos parures la nourriture d'un peuple entier de malheureux, vous ayez de quoi couvrir la nudité de ses serviteurs qui n'ont pas où reposer leur tête; il veut que de ces tables voluptueuses, où vos grands biens peuvent à peine suffire à votre sensualité et aux profusions d'une délicatesse insensée, vous laissiez du moins tomber quelques miettes pour soulager des Lazares pressés de la faim et de la misère; il veut que, tandis qu'on verra sur les murs de vos palais des peintures d'un prix bizarre et excessif, votre revenu puisse suffire pour honorer les images vivantes de votre Dieu; il veut enfin que, tandis que vous n'épargnerez rien pour satisfaire la fureur d'un jeu outré, et que tout ira fondre dans ce gouffre, vous ne veniez pas supputer votre dépense, mesurer vos forces, nous alléguer la médiocrité de votre fortune et l'embarras de vos affaires, quand il s'agira de consoler l'affliction d'un chrétien. Il le veut; et n'a-t-il pas raison de le vouloir? Quoi! vous seriez riches pour le mal et pauvres pour le bien! vos revenus suffiraient pour vous perdre, et ils ne suffiraient pas pour vous sauver et pour ache-

ter le ciel! et parce que vous outrez l'amour de vous-mêmes, il vous serait permis d'être barbares envers vos frères!

Mais, mes frères, d'où vient que c'est ici la seule circonstance ou vous diminuez vous-mêmes l'opinion qu'on a de vos richesses? Partout ailleurs, vous voulez qu'on vous croie puissants; vous vous donnez pour tels; vous cachez même quelquefois sous des dehors encore brillants des affaires déjà ruinées, pour soutenir cette vaine réputation d'opulence. Cette vanité ne vous abandonne donc que lorsqu'on vous fait souvenir du devoir de la miséricorde : alors, peu contents d'avouer la médiocrité de votre fortune, vous l'exagérez; et la dureté l'emporte dans votre cœur, non-seulement sur la vérité, mais encore sur la vanité. Ah! le Seigneur reprochait autrefois à un évêque, dans l'Apocalypse : « Vous dites : Je suis riche, je « suis comblé de biens; et vous ne savez pas que vous êtes « pauvre, nu et misérable à mes yeux [1] ! » Mais il devrait aujourd'hui changer ce reproche à votre égard, et vous dire : Oh! vous vous plaignez que vous êtes pauvres et dépourvus de tout; et vous ne voulez pas voir que vous êtes riches, comblés de biens, et que, dans un temps où presque tous ceux qui vous environnent souffrent, vous seuls ne manquez de rien à mes yeux.

Et c'est ici le second prétexte qu'on oppose au devoir de l'aumône, la misère générale. Aussi les disciples répondent en second lieu au Sauveur, pour s'excuser de secourir cette multitude affamée, que le lieu est désert et stérile, que l'heure est déjà passée, et qu'il faut renvoyer le peuple, afin qu'il aille dans les bourgs et dans les maisons voisines acheter de quoi se nourrir : *Desertus est locus hic, et jam hora præteriit* [2]. Nouveau prétexte dont on se sert pour se dispenser de la miséricorde : la stérilité et le dérangement des saisons.

Mais, premièrement, Jésus-Christ n'aurait-il pas pu répondre aux disciples, dit saint Chrysostome : C'est parce que le lieu est désert et stérile, et que ce peuple ne saurait y trouver de quoi soulager sa faim, qu'il ne faut pas le renvoyer à

[1] Apoc., c. 3, v. 17. — [2] Marc., c. 6, v. 35.

jeûn, de peur que les forces ne lui manquent en chemin? Et voilà ce que je pourrais aussi d'abord vous répondre : Les temps sont mauvais; les saisons sont fâcheuses : ah! c'est pour cela même que vous devez entrer dans des inquiétudes plus vives et plus tendres sur les besoins de vos frères. Si le lieu est désert et stérile pour vous, que doit-il être pour tant de malheureux? Si vous vous ressentez du malheur des temps, ceux qui n'ont pas les mêmes ressources que vous, que n'en doivent-ils pas souffrir? Si les plaies de l'Égypte entrent jusque dans les palais des grands et de Pharaon même, quelle sera la désolation de la cabane du pauvre et du laboureur? Si les princes d'Israël, dans Samarie affligée, ne trouvent plus de ressource dans leur aire, ni dans leur pressoir, selon l'expression du prophète, quelle sera l'extrémité d'une populace obscure, réduite peut-être comme cette mère infortunée, non à se nourrir du sang de son enfant, mais à faire de son innocence et de son âme le prix funeste de sa nécessité?

Mais d'ailleurs ces fléaux dont nous sommes affligés, et dont vous vous plaignez, sont la peine de votre dureté envers les pauvres; Dieu venge sur vos biens l'injuste usage que vous en faites : ce sont les cris et les gémissements des malheureux que vous abandonnez, qui attirent l'indignation du ciel sur vos terres et sur vos campagnes. C'est donc dans ces calamités publiques qu'il faut vous hâter d'apaiser la colère de Dieu par l'abondance de vos largesses; c'est alors qu'il faut plus que jamais intéresser les pauvres dans vos malheurs. Ah! vous vous avisez de vous adresser au ciel, d'invoquer par des supplications générales les saints protecteurs de cette monarchie, pour obtenir des saisons plus heureuses, la cessation des fléaux publics, le retour de la sérénité et de l'abondance : mais ce n'est pas là seulement qu'il faut porter vos vœux et vos prières; vous ne trouverez jamais les saints sensibles à vos peines, tandis que vous ne le serez pas vous-mêmes à celles de vos frères; vous avez sur la terre les maîtres des vents et des saisons : adressez-vous aux pauvres; ce sont eux qui ont, pour ainsi dire, les clefs du ciel; ce sont leurs vœux qui rè-

glent les temps et les saisons, qui nous ramènent des jours sereins ou funestes, qui suspendent ou qui attirent les faveurs du ciel : car l'abondance n'est donnée à la terre que pour leur soulagement; et ce n'est que par rapport à eux que le ciel vous punit, ou que le ciel vous favorise.

Mais pour achever de vous confondre, vous, mes frères, qui nous alléguez si fort le malheur des temps; la rigueur prétendue de ces temps retranche-t-elle quelque chose à vos plaisirs? Que souffrent vos passions des misères publiques? Si le malheur des temps vous oblige à vous retrancher sur vos dépenses, retranchez d'abord tout ce que la religion condamne dans l'usage de vos biens; réglez vos tables, vos parures, vos jeux, vos trains, vos édifices, sur le pied de l'Évangile; que les retranchements de la charité ne viennent du moins qu'après tous les autres; retranchez vos crimes avant que de retrancher vos devoirs. C'est le dessein de Dieu, quand il frappe de stérilité les provinces et les royaumes, d'ôter aux grands et aux puissants les occasions des dissolutions et des excès : entrez donc dans l'ordre de sa justice et de sa sagesse; regardez-vous comme des criminels publics que le Seigneur châtie par des punitions publiques; dites-lui, comme David, lorsqu'il vit la main de Dieu appesantie sur son peuple : C'est sur moi, Seigneur, qui suis le seul coupable, qui ai attiré votre indignation sur ce royaume en abusant de ma prospérité, et en me livrant à des passions honteuses; c'est sur moi seul que doit tomber la fureur de votre bras : *Vertatur, obsecro, manus tua contra me*[1] : mais cette populace obscure et affligée; mais ces infortunés qui, dans une condition pénible, ne mangeaient leur pain qu'à la sueur de leur front; eh! qu'ont-ils fait, Seigneur, pour être exposés au glaive de votre vengeance? *Ego sum qui peccavi, ego inique egi : isti qui oves sunt, quid fecerunt*[2]?

Voilà votre modèle; faites cesser, en finissant vos désordres, la cause des malheurs publics; offrez à Dieu, en la personne des pauvres, le retranchement de vos plaisirs et de

[1] II. Reg., c. 24, v. 17 — [2] Ibid.

vos profusions, comme le seul sacrifice de justice, capable de désarmer sa colère; et puisque ces fléaux ne tombent sur la terre que pour punir l'abus que vous avez fait de l'abondance, portez-en aussi tout seuls, en retranchant ces abus, la peine et l'amertume. Mais qu'on ne s'aperçoive des malheurs publics, ni dans l'orgueil des équipages, ni dans la sensualité des repas, ni dans la magnificence des édifices, ni dans la fureur du jeu et l'entêtement des plaisirs; mais seulement dans votre inhumanité envers les pauvres; mais que tout au dehors, les spectacles, les assemblées profanes, les réjouissances publiques, que tout aille même train, tandis que la charité seule se refroidira; mais que le luxe croisse même de jour en jour, et que la miséricorde seule diminue; mais que le monde et le démon ne perdent rien au malheur des temps, tandis que Jésus-Christ tout seul en souffre dans ses membres affligés; mais que le riche, à couvert de son opulence, ne voie que de loin les effets de la colère du ciel, tandis que le pauvre et l'innocent en deviendront la triste victime; grand Dieu! vous ne voudriez donc frapper que les malheureux, en répandant des fléaux sur la terre; votre unique dessein serait donc d'achever d'écraser ces infortunés, sur qui votre main s'était déjà si fort appesantie en les faisant naître dans l'indigence et dans la misère? les puissants de l'Égypte seraient donc épargnés par l'ange exterminateur, tandis que toute votre fureur viendrait fondre sur l'Israélite affligé, sur son toit pauvre et dépourvu, et marqué même du sang de l'Agneau! Oui, mes frères, les calamités publiques ne sont destinées qu'à punir les riches et les puissants, et ce sont les riches et les puissants tout seuls qui n'en souffrent rien : au contraire, en multipliant les malheureux, elles leur fournissent un nouveau prétexte de se dispenser du devoir de la miséricorde.

Dernière excuse des disciples, fondée sur le grand nombre de personnes qui ont suivi le Sauveur au désert : Ce peuple est en si grand nombre, disent-ils, que quand nous achèterions pour deux cents deniers de pain, cela ne suffirait pas.

Dernier prétexte qu'on oppose au devoir de l'aumône : la multitude des pauvres. Oui, mes frères, ce qui devrait ranimer la charité, l'éteint : la multitude des malheureux vous endurcit à leurs misères : plus le devoir augmente, plus vous vous en croyez dégagés ; et vous devenez cruels, pour avoir trop d'occasions d'être charitables.

Mais, en premier lieu, d'où vient, je vous prie, cette multitude de pauvres dont vous vous plaignez ? Je sais que le malheur des temps peut en augmenter le nombre : mais les guerres, les maladies populaires, les déréglements des saisons que nous éprouvons, ont été de tous les siècles : les calamités que nous voyons ne sont pas nouvelles, nos pères les ont vues, et ils en ont vu même de plus tristes : des dissensions civiles, le père armé contre l'enfant, le frère contre le frère ; les campagnes ravagées par leurs propres habitants ; le royaume en proie à des nations ennemies ; personne en sûreté sous son propre toit : nous ne voyons pas ces malheurs ; mais ont-ils vu ce que nous voyons ? tant de misères publiques et cachées, tant de familles déchues, tant de citoyens autrefois distingués, aujourd'hui sur la poussière, et confondus avec le plus vil peuple ? les arts devenus presque inutiles ? l'image de la faim et de la mort répandue sur les villes et les campagnes ? que dirai-je ? tant de désordres secrets qui éclatent tous les jours, qui sortent de leurs ténèbres, et où précipitent le désespoir et l'affreuse nécessité ? D'où vient cela, mes frères ? n'est-ce pas d'un luxe qui engloutit tout, et qui était inconnu à nos pères ; de vos dépenses qui ne connaissent plus de bornes, et qui entraînent nécessairement avec elles le refroidissement de la charité ?

Ah ! l'Église naissante n'était-elle pas persécutée, désolée, affligée ? les malheurs de nos siècles approchent-ils de ceux-là ? on y souffrait la proscription des biens, l'exil, la prison ; les charges les plus onéreuses de l'État tombaient sur ceux qu'on soupçonnait d'être chrétiens ; en un mot, on ne vit jamais tant de calamités : et cependant il n'y avait point de pauvres parmi eux, dit saint Luc : *Nec quisquam egens erat inter*

illos [1]. Ah! c'est que des richesses de simplicité sortaient du fond de leur pauvreté même, selon l'expression de l'Apôtre; c'est qu'ils donnaient selon leurs forces et au delà; c'est que des provinces les plus éloignées, par les soins des hommes apostoliques, coulaient des fleuves de charité, qui venaient consoler les frères assemblés à Jérusalem, et plus exposés que les autres à la fureur de la synagogue.

Mais plus encore que tout cela : c'est que les plus puissants d'entre les premiers fidèles étaient ornés de modestie; et que nos grands biens peuvent à peine suffire au faste monstrueux dont l'usage nous fait une loi : c'est que leurs festins étaient des repas de sobriété et de charité; et que la sainte abstinence même que nous célébrons, ne peut modérer parmi nous les profusions et les excès des tables et des repas : c'est que n'ayant point ici-bas de cité permanente, ils ne s'épuisaient pas pour y faire des établissements brillants, pour illustrer leur nom, pour élever leur postérité, et anoblir leur obscurité et leur roture; ils ne pensaient qu'à s'assurer une meilleure condition dans la patrie céleste; et qu'aujourd'hui nul n'est content de son état, chacun veut monter plus haut que ses ancêtres; et que leur patrimoine n'est employé qu'à acheter des titres et des dignités qui puissent faire oublier leur nom et la bassesse de leur origine : en un mot, c'est que la diminution de ces premiers fidèles, comme parle l'Apôtre, faisait toute la richesse de leurs frères affligés, et que nos profusions font aujourd'hui toute leur misère et leur indigence. Ce sont donc nos excès, mes frères, et notre dureté, qui multiplient le nombre des malheureux : n'excusez donc plus là-dessus le défaut de vos aumônes; ce serait faire de votre péché même votre excuse. Ah! vous vous plaignez que les pauvres vous accablent, mais c'est de quoi ils auraient lieu de se plaindre un jour eux-mêmes : ne leur faites donc pas un crime de votre insensibilité, et ne leur reprochez pas ce qu'ils vous reprocheront sans doute un jour devant le tribunal de Jésus-Christ.

[1] Act., c. 4, v. 34.

Si chacun de vous, selon l'avis de l'Apôtre, mettait à part une certaine portion de ses biens pour la subsistance des malheureux; si, dans la supputation de vos dépenses et de vos revenus, cet article était toujours le plus sacré et le plus inviolable; eh! nous verrions bientôt diminuer parmi nous le nombre des affligés; nous verrions bientôt renaître dans l'Église la paix, l'allégresse, l'heureuse égalité des premiers chrétiens; nous n'y verrions plus avec douleur cette monstrueuse disproportion, qui élève les uns et les place sur le faîte de la prospérité et de l'opulence, tandis que les autres rampent sur la terre, et gémissent dans l'abîme de l'indigence et de l'affliction : il n'y aurait parmi nous de malheureux que les impies : point de misères secrètes, que celles que le péché opère dans les âmes; point de larmes, que des larmes de pénitence; point de soupirs que pour le ciel; point de pauvres, que ces heureux disciples de l'Évangile qui renoncent à tout pour suivre leur maître : nos villes seraient le séjour de l'innocence et de la miséricorde; la religion, un commerce de charité : la terre, l'image du ciel, où, dans différentes mesures de gloire, chacun est également heureux; et les ennemis de la foi seraient encore forcés, comme autrefois, de rendre gloire à Dieu, et de convenir qu'il y a quelque chose de divin dans une religion qui peut unir les hommes d'une manière si nouvelle.

Mais ce qui fait ici la méprise, c'est que dans la pratique personne ne regarde l'aumône comme une des plus essentielles obligations du christianisme; ainsi on n'a rien de réglé sur ce point : si l'on fait quelque largesse, c'est toujours d'une façon arbitraire; et quelque légère qu'elle puisse être, on est content de soi-même, comme si on venait de faire une œuvre de surcroît.

Car d'ailleurs, mes frères, quand vous prétendez excuser la modicité de vos aumônes, en disant que le nombre des pauvres est infini, que croyez-vous dire par là? vous dites que vos obligations à leur égard sont devenues plus indispensables; que votre miséricorde doit croître à mesure que les mi-

sères croissent ; et que vous contractez de nouvelles dettes, en même temps qu'il s'élève de nouveaux malheureux sur la terre. C'est alors, mes frères, c'est dans ces calamités publiques que vous devez vous retrancher même sur des dépenses qui, hors de là, vous seraient permises et peut-être nécessaires; c'est alors que vous ne devez plus vous regarder que comme le premier pauvre, et prendre, comme une aumône, tout ce que vous prenez pour vous-même; c'est alors que vous n'êtes plus ni grand, ni homme en place, ni citoyen distingué, ni femme de naissance; vous êtes simplement fidèle, membre de Jésus-Christ, frère d'un chrétien affligé.

Et certes dites-moi, tandis que les villes et les campagnes sont frappées de calamités; que des hommes créés à l'image de Dieu, et rachetés de tout son sang, broutent l'herbe comme des animaux, et, dans leur nécessité extrême, vont chercher à travers les champs une nourriture que la terre n'a pas faite pour l'homme, et qui devient pour eux une nourriture de mort, auriez-vous la force d'y être le seul heureux [1] ? Tandis que la face de tout un royaume est changée, et que tout retentit de cris et de gémissements autour de votre demeure superbe, pourriez-vous conserver au dedans le même air de joie, de pompe, de sérénité, d'opulence? et où serait l'humanité, la raison, la religion? Dans une république païenne, on vous regarderait comme un mauvais citoyen; dans une société de sages et de mondains, comme une âme vile, sordide, sans noblesse, sans générosité, sans élévation; et dans l'Église de Jésus-Christ, sur quel pied voulez-vous qu'on vous regarde? eh! comme un monstre indigne du nom de chrétien que vous portez, de la foi dont vous vous glorifiez, des sacrements dont vous approchez, de l'entrée même de nos temples, où vous venez, puisque ce sont là les symboles sacrés de l'union qui doit être parmi les fidèles.

Cependant la main du Seigneur est étendue sur nos peuples dans les villes et dans les campagnes; vous le savez, et vous vous en plaignez : le ciel est d'airain pour ce royaume

[1] Discours prononcé en 1709.

affligé ; la misère, la pauvreté, la désolation, la mort, marchent partout devant vous. Or, vous échappe-t-il de ces excès de charité, devenus maintenant une loi de discrétion et de justice? Prenez-vous sur vous-même une partie des calamités de vos frères? vous voit-on seulement toucher à vos profusions et à vos voluptés, criminelles en toute sorte de temps, mais barbares et punissables même par les lois des hommes en celui-ci? Que dirai-je? ne mettez-vous pas peut-être à profit les misères publiques, ne faites-vous pas peut-être de l'indigence comme une occasion barbare de gain? N'achevez-vous pas peut-être de dépouiller les malheureux, en affectant de leur tendre une main secourable? et ne savez-vous pas l'art inhumain d'apprécier les larmes et les nécessités de vos frères? Entrailles cruelles! dit l'Esprit de Dieu : quand vous serez rassasié, vous vous sentirez déchiré : votre félicité fera elle-même votre supplice; et le Seigneur fera pleuvoir sur vous sa fureur et sa guerre.

Mes frères, que la présence des pauvres devant le tribunal de Jésus-Christ sera terrible pour la plupart des riches du monde! que ces accusateurs seront puissants! et qu'il vous restera peu de chose à répondre, quand ils vous reprocheront qu'il fallait si peu de secours pour soulager leur indigence; qu'un seul jour retranché de vos profusions aurait suffi pour remédier aux besoins d'une de leurs années; que c'est leur propre bien que vous leur refusiez, puisque ce que vous aviez de trop leur appartenait; qu'ainsi vous avez été non-seulement cruels, mais encore injustes, en le leur refusant; mais enfin que votre dureté n'a servi qu'à exercer leur patience, et les rendre plus dignes de l'immortalité : tandis que vous alors, dépouillés pour toujours de ces mêmes biens que vous n'avez pas voulu mettre en sûreté dans le sein des pauvres, n'aurez plus pour partage que la malédiction préparée à ceux qui auront vu Jésus-Christ souffrant la faim, la soif, la nudité dans ses membres, et qui ne l'auront pas soulagé! *Nudus eram, et non cooperuistis me*[1]. Telle est l'illusion des prétextes

[1] MATT., c. 25, v. 43.

dont on se sert pour se dispenser du devoir de l'aumône. Établissons maintenant les règles qu'il faut observer en l'accomplissant; et, après avoir défendu cette obligation contre toutes les vaines excuses de la cupidité, tâchons de la sauver aussi des défauts mêmes de la charité.

SECONDE PARTIE.

Ne point sonner de la trompette pour s'attirer les regards publics dans les offices de miséricorde que nous rendons à nos frères; observer l'ordre de la justice même dans la charité, et ne pas préférer des besoins étrangers à ceux dont nous sommes chargés; paraître touchés de l'infortune, et savoir consoler les pauvres par notre affabilité autant que par nos dons; enfin éclairer même par notre vigilance le secret de leur honte : voilà les règles que nous prescrit aujourd'hui l'exemple du Sauveur dans la pratique de la miséricorde.

Premièrement, il s'en alla dans un lieu désert et écarté, dit l'Évangile; il monta sur une montagne, où il s'assit avec ses disciples. Son dessein, selon les saints interprètes, était de dérober aux yeux des villes voisines le prodige de la multiplication des pains, et de n'avoir pour témoins de sa miséricorde que ceux qui devaient en ressentir les effets. Première instruction et première règle : de secret de la charité.

Oui, mes frères, que de fruits de la miséricorde, le vent brûlant de l'orgueil et de la vaine complaisance flétrit tous les jours aux yeux de Dieu! que d'aumônes perdues pour l'éternité! que de trésors qu'on croyait en sûreté dans le sein des pauvres, et qui paraîtront un jour corrompus par le ver et par la rouille!

A la vérité, il est peu de ces hypocrisies grossières et déclarées qui publient sur les toits le mérite de leurs œuvres saintes; l'orgueil est plus habile, et ne se démasque jamais tout à fait : mais qu'il est encore moins de véritables zèles de charité, qui cherchent, comme Jésus-Christ, les lieux solitaires et écartés, pour y cacher leurs saintes profusions! On ne voit presque que de ces zèles fastueux qui n'ont des yeux que pour

des misères d'éclat, et qui veulent pieusement mettre le public dans la confidence de leurs largesses : on prendra bien quelquefois des mesures pour les cacher, mais on n'est pas fâché qu'une indiscrétion les trahisse : on ne cherchera pas les regards publics, mais on sera ravi que les regards publics nous surprennent ; et l'on regarde presque comme perdues les libéralités qui sont ignorées.

Hélas! nos temples et nos autels n'étalent-ils pas de toutes parts avec leurs dons les noms et les marques de leurs bienfaiteurs, c'est-à-dire les monuments publics de la vanité de nos pères et de la nôtre? Si l'on ne voulait que l'œil invisible du Père céleste pour témoin, à quoi bon cette vaine ostentation? Craignez-vous que le Seigneur n'oublie vos offrandes? Faut-il que, du fond du sanctuaire où nous l'adorons, il ne puisse jeter ses regards sans en retrouver le souvenir? Si vous ne vous proposez que de lui plaire, pourquoi exposer vos largesses à d'autres yeux qu'aux siens? pourquoi ses ministres eux-mêmes, dans les fonctions les plus redoutables du sacerdoce, paraîtront-ils à l'autel, où ils ne devraient porter que les péchés du peuple, chargés et revêtus des marques de votre vanité? Pourquoi ces titres et ces inscriptions qui immortalisent sur des murs sacrés vos dons et votre orgueil? N'était-ce pas assez que ces dons fussent écrits de la main même du Seigneur dans le livre de vie? Pourquoi graver, sur le marbre qui périra, le mérite d'une action que la charité avait pu rendre immortelle?

Ah! Salomon, après avoir élevé le temple le plus pompeux et le plus magnifique qui fut jamais, n'y fit graver que le nom redoutable du Seigneur, et n'eut garde de mêler les marques de la grandeur de sa race avec celles de la majesté éternelle du Roi des rois. On donne un nom de piété à cet usage; on se persuade que ces monuments publics sollicitent les libéralités des fidèles. Mais le Seigneur a-t-il chargé votre vanité du soin d'attirer des largesses à ses autels, et vous a-t-il permis d'être moins modestes, afin que vos frères devinssent plus charitables? Hélas! les plus puissants d'entre

les premiers fidèles portaient simplement, comme les plus obscurs, leur patrimoine aux pieds des apôtres; ils voyaient avec une sainte joie leurs noms et leurs biens confondus avec ceux de leurs frères qui avaient moins offert qu'eux; on ne les distinguait pas alors dans l'assemblée des fidèles à proportion de leurs largesses; les honneurs et les préséances n'y étaient pas encore le prix des dons et des offrandes; et l'on n'avait garde de changer la récompense éternelle qu'on attendait du Seigneur, en cette gloire frivole qu'on aurait pu recevoir des hommes; et aujourd'hui l'Église n'a pas assez de priviléges pour satisfaire la vanité de ses bienfaiteurs; leurs places y sont marquées dans le sanctuaire; leurs tombeaux y paraissent jusque sous l'autel, où ne devraient reposer que les cendres des martyrs; on leur rend même des honneurs qui devraient être réservés à la gloire du sacerdoce; et s'ils ne portent pas la main à l'encensoir, ils veulent du moins partager avec le Seigneur l'encens qui brûle sur ses autels. L'usage autorise cet abus, il est vrai; mais l'usage ne justifie jamais ce qu'il autorise.

La charité, mes frères, est cette bonne odeur de Jésus-Christ qui s'évanouit et s'éteint du moment qu'on la découvre. Ce n'est pas qu'il faille s'abstenir des offices publics de miséricorde : nous devons à nos frères l'édification et l'exemple : il est bon qu'ils voient nos œuvres; mais il ne faut pas que nous les voyions nous-mêmes; et notre gauche doit ignorer les dons que répand notre droite : les actions mêmes que le devoir rend les plus éclatantes, doivent toujours être secrètes dans la préparation du cœur; nous devons entrer pour elles dans une manière de jalousie contre les regards étrangers, et ne croire leur innocence en sûreté que lorsqu'elles sont sous les yeux de Dieu seul. Oui, mes frères, les aumônes qui ont presque toujours coulé en secret arrivent bien plus pures dans le sein de Dieu même, que celles qui, exposées même malgré nous aux yeux des hommes, ont été comme grossies et troublées sur leur cours par les complaisances inévitables de l'amour-propre et par les louanges

des spectateurs : semblables à ces fleuves qui ont presque toujours coulé sous la terre, et qui portent dans le sein de la mer des eaux vives et pures; au lieu que ceux qui ont traversé à découvert les plaines et les campagnes n'y portent d'ordinaire que des eaux bourbeuses, et traînent toujours après eux les débris, les cadavres, le limon, qu'ils ont amassés sur leur route. Voilà donc la première règle de charité que nous prescrit aujourd'hui le Sauveur : éviter le faste et l'ostentation dans les œuvres de miséricorde; ne vouloir y être remarqué ni par le rang qu'on y tient, ni par la gloire d'en être le principal auteur, ni par le bruit qu'elles peuvent faire dans le monde, et ne point perdre sur la terre ce que la charité n'avait amassé que pour le ciel.

La seconde circonstance que je remarque dans notre évangile, c'est que nul de toute cette multitude qui s'offre à Jésus Christ n'est rejeté : tous indifféremment sont soulagés; et on ne lit pas que le Sauveur ait usé à leur égard de distinction et de préférence. Seconde règle; la charité est universelle : elle bannit ces libéralités de goût et de caprice, qui ne semblent ouvrir le cœur à certaines misères que pour le fermer à toutes les autres. Vous trouvez des personnes dans le monde qui, sous prétexte qu'elles ont leurs aumônes réglées et des lieux destinés pour les recevoir, sont insensibles à tous les autres besoins. En vain vous les avertiriez qu'une famille va tomber, faute d'un léger secours; qu'une jeune personne est sur le bord du précipice, si l'on ne se hâte de lui tendre une main secourable; qu'un établissement utile va manquer, si un renouvellement de charité ne le soutient : ce ne sont pas là des misères de leur goût; et en plaçant ailleurs quelques largesses, elles croient acheter le droit de voir d'un œil sec, et d'un cœur indifférent, toutes les autres infortunes.

Je sais que la charité a son ordre et sa mesure; qu'elle doit user de discernement, et que la justice veut que certains besoins soient préférés; mais je ne voudrais pas cette charité méthodique, s'il est permis de parler ainsi, qui sait précisément à quoi s'en tenir; qui a ses jours, ses lieux, ses per-

sonnes, ses bornes; qui hors de là est barbare, et qui peut convenir avec elle-même de n'être touchée qu'en certains temps et à l'égard de certains besoins. Ah! est-on ainsi maître de son cœur, quand on aime véritablement ses frères? peut-on à son gré se marquer à soi-même les moments d'ardeur et d'indifférence? La charité, ce saint amour, est-il si régulier quand il embrase véritablement le cœur? N'a-t-il pas, si je l'ose dire, ses saillies et ses excès; et ne se trouve-t-il pas des occasions si touchantes où, quand vous n'auriez qu'une étincelle de charité dans le cœur, elle se fait sentir, et ouvre à l'instant vos entrailles et vos richesses à votre frère?

Je ne voudrais pas cette charité durement circonspecte qui n'a jamais assez examiné, et qui se défie toujours de la vérité des besoins qu'on lui expose. Voyez si, dans cette multitude que Jésus-Christ rassasie aujourd'hui, il s'attache à discerner ceux que la paresse, et l'espérance toute seule d'une nourriture corporelle, avaient pu attirer au désert, et qui auraient eu encore assez de force pour aller chercher à manger dans les villes voisines; nul n'est excepté de ses divins bienfaits. N'est-ce pas déjà une assez grande misère que d'être réduit à feindre même qu'on est malheureux? Ne vaut-il pas mieux encore donner à de faux besoins, que courir risque de refuser à des besoins véritables? Quand un imposteur séduirait votre charité, qu'en serait-il? N'est-ce pas toujours Jésus-Christ qui la reçoit de votre main; et votre récompense est-elle attachée à l'abus qu'on peut faire de votre aumône, ou à l'intention elle-même qui l'offre?

De cette règle il en naît une troisième, marquée encore dans l'histoire de notre évangile : c'est que non-seulement la charité doit être universelle, mais douce, affable, compatissante. Jésus-Christ, voyant ce peuple errant et dépourvu au pied de la montagne, est touché de pitié : *Misertus est eis* [1]; ce spectacle l'attendrit; la misère de cette multitude réveille sa compassion et sa tendresse. Troisième règle : la douceur de la charité.

[1] MATTH., c. 14, v. 14.

On accompagne souvent la miséricorde de tant de dureté envers les malheureux, en leur tendant une main secourable; on leur montre un visage si dur et si sévère, qu'un simple refus eût été moins accablant pour eux qu'une charité si sèche et si farouche; car la pitié qui paraît touchée de leurs maux les console presque autant que la libéralité qui les soulage. On leur reproche leur force, leur paresse, leurs mœurs errantes et vagabondes; ou s'en prend à eux de leur indigence et de leur misère; et en les secourant on achète le droit de les insulter. Mais s'il était permis à ce malheureux que vous outragez de vous répondre; si l'abjection de son état n'avait pas mis le frein de la honte et du respect sur sa langue: Que me reprochez-vous? vous dirait-il : une vie oiseuse, et des mœurs inutiles et errantes? Mais quels sont les soins qui vous occupent dans votre opulence? les soucis de l'ambition, les inquiétudes de la fortune, les mouvements des passions, les raffinements de la volupté. Je puis être un serviteur inutile; mais n'êtes-vous pas vous-même un serviteur infidèle? Ah! si les plus coupables étaient les plus pauvres et les plus malheureux ici-bas, votre destinée aurait-elle quelque chose au-dessus de la mienne? Vous me reprochez des forces dont je ne me sers pas : mais quel usage faites-vous des vôtres? Je ne devrais pas manger, parce que je ne travaille point; mais êtes-vous dispensé vous-même de cette loi? N'êtes-vous riche que pour vivre dans une indigne mollesse? Ah! le Seigneur jugera entre vous et moi, et devant son tribunal redoutable on verra si vos voluptés et vos profusions vous étaient plus permises que l'innocent artifice dont je me sers pour trouver du soulagement à mes peines.

Oui, mes frères, offrons du moins aux malheureux des cœurs sensibles à leurs misères; adoucissons du moins par notre humanité le joug de l'indigence, si la médiocrité de notre fortune ne nous permet pas d'en soulager tout à fait nos frères. Hélas! on donne dans un spectacle profane, comme autrefois saint Augustin dans ses égarements, des larmes aux aventures chimériques d'un personnage de théâtre; on honore

des malheurs feints d'une véritable sensibilité; on sort d'une représentation le cœur encore tout ému du récit de l'infortune d'un héros fabuleux : et un membre de Jésus-Christ, et un héritier du ciel, et votre frère que vous rencontrez au sortir de là couvert de plaies, et qui veut vous entretenir de l'excès de ses peines, vous trouve insensible; et vous détournez vos yeux de ce spectacle de religion; et vous ne daignez pas l'entendre, et vous l'éloignez même rudement, et achevez de lui serrer le cœur de tristesse! Ame inhumaine, avez-vous donc laissé toute votre sensibilité sur un théâtre infâme? Le spectacle de Jésus-Christ souffrant dans un de ses membres n'offre-t-il rien qui soit digne de votre pitié, et faut-il faire revivre, pour vous toucher, l'ambition, la vengeance, la volupté, et toutes les horreurs des siècles païens?

Mais ce n'est pas encore assez d'offrir des cœurs sensibles aux misères qui s'offrent à nous; la charité va plus loin : elle n'attend pas que le hasard lui ménage des occasions de miséricorde; elle sait les chercher et les prévenir elle-même. Dernière règle : la vigilance de la charité. Jésus-Christ n'attend pas que ce peuple indigent s'adresse à lui, et vienne lui exposer ses besoins; il les découvre le premier : *Cum sublevasset oculos Jesus et vidisset* [1]; à peine les a-t-il découverts, qu'il commence à chercher avec Philippe les moyens d'y remédier. La charité, qui n'est pas vigilante, inquiète sur les calamités qu'elle ignore, ingénieuse à découvrir celles qui se cachent, qui a besoin d'être sollicitée, pressée, importunée, ne ressemble point à la charité de Jésus-Christ : il faut veiller, et percer les ténèbres que la honte oppose à nos largesses : ce n'est pas ici un simple conseil, c'est une suite du précepte de l'aumône. Les pasteurs, qui sont les pères des peuples, selon la foi, sont obligés de veiller sur leurs besoins spirituels; et c'est là une des plus essentielles fonctions de leur ministère : les riches et les puissants sont établis de Dieu les pères et les pasteurs des pauvres, selon le corps; ils doivent donc avoir les yeux ouverts sur leurs misères : si,

[1] JOAN., c. 6, v. 5.

faute de veiller, elles leur échappent, ils sont coupables devant Dieu de toutes les suites qu'un secours offert à propos aurait prévenues.

Ce n'est pas qu'on veuille exiger que vous découvriez tous les besoins secrets d'une ville; mais on exige des soins et des attentions; on exige que vous qui, dans un quartier, tenez le premier rang ou par vos biens, ou par votre naissance, ne soyez pas environné à votre insu de mille malheureux qui gémissent en secret, dont les yeux sont tous les jours blessés de la pompe de vos équipages, et qui, outre leur misère, souffrent encore, pour ainsi dire, de toute votre prospérité; on exige que vous qui, au milieu des plaisirs de la cour et de la ville, voyez couler dans vos mains les fruits de la sueur et des travaux de tant d'infortunés qui habitent vos terres et vos campagnes, on exige que vous connaissiez ceux que les fatigues de l'âge et de leurs labeurs ont épuisés, et qui traînent au fond des champs les restes de leur caducité et de leur indigence; ceux qu'une santé infirme rend inhabiles au travail, la seule ressource de leur misère; ceux que le sexe et l'âge exposent à la séduction, et dont vous pourriez préserver l'innocence. Voilà ce qu'on exige, et ce qu'on a droit d'exiger de vous : voilà les pauvres dont Dieu vous a chargé, et dont vous lui répondrez; les pauvres qu'il ne laisse sur la terre que pour vous, et auxquels sa providence n'a assigné d'autres ressources que vos biens et vos largesses.

Or, les connaissez-vous seulement? Chargez-vous leurs pasteurs de vous les faire connaître? Sont-ce là les soins qui vous occupent quand vous paraissez au milieu de vos terres et de vos possessions? Ah! c'est pour exiger de ces malheureux vos droits avec barbarie; c'est pour arracher de leurs entrailles le prix innocent de leurs travaux, sans avoir égard à leur misère, au malheur des temps que vous nous alléguez, à leurs larmes souvent, et à leur désespoir : que dirai-je? c'est peut-être pour opprimer leur faiblesse, pour être leur tyran, et non pas leur seigneur et leur père. O Dieu! ne maudissez-vous pas ces races cruelles et ces richesses d'iniquité? Ne leur

imprimez-vous pas des caractères de malheur et de désolation, qui vont tarir la source des familles ; qui font sécher la racine d'une orgueilleuse postérité ; qui amènent les divisions domestiques, les disgrâces éclatantes, la décadence et l'extinction entière des maisons ? Hélas ! on est surpris quelquefois de voir les fortunes les mieux établies s'écrouler tout d'un coup ; ces noms antiques et autrefois si illustres, tombés dans l'obscurité, ne traîner plus à nos yeux que les tristes débris de leur ancienne splendeur ; et leurs terres devenues la possession de leurs concurrents, ou de leurs esclaves. Ah ! si l'on pouvait suivre la trace de leurs malheurs, si leurs cendres et les débris pompeux qui nous restent de leur gloire dans l'orgueil de leurs mausolées pouvaient parler : Voyez-vous, nous diraient-ils, ces marques lugubres de notre grandeur? Ce sont les larmes des pauvres que nous négligions, que nous opprimions, qui les ont minées peu à peu, et enfin entièrement renversées; leurs clameurs ont attiré sur nos palais la foudre du ciel; le Seigneur a soufflé sur ces superbes édifices et sur notre fortune, et l'a dissipée comme de la poussière. Que le nom des pauvres soit honorable à vos yeux, si vous voulez que vos noms ne périssent jamais de la mémoire des hommes ; que la miséricorde soutienne vos maisons, si vous voulez que votre postérité ne soit pas ensevelie sous leurs ruines ; devenez sages à nos dépens ; et que nos malheurs, en vous instruisant de nos fautes, vous apprennent à les éviter.

Et voilà, mes frères (pour en dire quelque chose avant de finir), le premier avantage de l'aumône chrétienne : des bénédictions même temporelles. Le pain que Jésus-Christ bénit se multiplie entre les mains des disciples qui le distribuent ; cinq mille hommes en sont rassasiés, et douze corbeilles peuvent à peine contenir les restes qu'on enlève ; c'est-à-dire que les largesses de la charité sont des biens de bénédiction qui se multiplient à mesure qu'on les distribue, et qui portent avec eux dans nos maisons une source de bonheur et d'abondance ; c'est-à-dire que c'est ici ce levain de charité caché dans trois sacs de farine, qui étend, grossit, et augmente toute la pâte.

Oui, mes frères, l'aumône est un gain ; c'est une usure sainte, c'est un bien qui rapporte ici-bas même au centuple. Vous vous plaignez quelquefois du contre-temps de vos affaires ; rien ne vous réussit ; les hommes vous trompent ; vos concurrents vous supplantent ; vos maîtres vous oublient ; les éléments vous contrarient ; les mesures les mieux concertées échouent : associez-vous les pauvres ; partagez avec eux l'accroissement de votre fortune ; augmentez vos largesses à mesure que votre prospérité augmente ; croissez pour eux comme pour vous : alors le succès de vos entreprises sera l'affaire de Dieu même ; vous aurez trouvé le secret de l'intéresser dans votre fortune ; il préservera, que dis-je ? il bénira, il multipliera des biens où il verra mêlée la portion de ses membres affligés.

C'est une vérité confirmée par l'expérience de tous les siècles : on voit tous les jours prospérer les familles charitables ; une providence attentive préside à leurs affaires : où les autres se ruinent, elles s'enrichissent ; on les voit croître, et l'on ne voit pas le canal secret qui porte chez elles l'accroissement : ce sont de ces toisons de Gédéon, toutes couvertes de la rosée du ciel, tandis que tout ce qui les environne n'est que stérilité et sécheresse. Vous-mêmes qui m'écoutez, peut-être que les grands biens dont vous faites aujourd'hui un usage si peu chrétien ; peut-être que les titres et les dignités dont vous avez hérité en naissant sont les fruits de la charité de vos ancêtres ; peut-être vous recueillez les bénédictions promises à la miséricorde, et vous moissonnez ce qu'ils ont semé ; peut-être que les largesses de la charité ont jeté les premiers fondements de votre grandeur selon le monde, et commencé votre généalogie ; peut-être ce sont elles du moins qui ont fait passer jusqu'à nous les titres de votre origine.

Car, je vous prie, mes frères, qui a conservé à la postérité la descendance de tant de noms illustres que nous respectons aujourd'hui ; si ce n'est les libéralités que leurs ancêtres firent autrefois à nos églises ? C'est dans les actes de ces pieuses donations, dont nos temples ont été dépositaires, et que la re-

connaissance seule de l'Église, et non la vanité des fondateurs, a conservés, qu'on va chercher tous les jours les plus anciens et les plus assurés monuments de leur antiquité : tous les autres titres ont péri ; tout ce que la vanité seule avait élevé a presque tout été détruit; les révolutions des temps et des maisons ont anéanti ces annales domestiques, où était marquée la suite de leurs aïeux, et la gloire de leurs alliances ; et vous avez permis, ô mon Dieu, que les monuments de la miséricorde subsistassent; que ce que la charité avait écrit ne fût jamais effacé, et que les largesses saintes fussent les seuls titres qui nous restent de leur ancienneté et de leur grandeur devant les hommes.

Tel est le premier avantage de la miséricorde. Je ne dis rien du plaisir même qu'on doit sentir à soulager ceux qui souffrent, à faire des heureux, à régner sur les cœurs, à s'attirer l'innocent tribut de leurs acclamations et de leurs actions de grâces. Eh! quand il ne nous reviendrait que le seul plaisir de nos largesses, ne seraient-elles pas assez payées pour un bon cœur? Et qu'a de plus délicieux la majesté même du trône, que le pouvoir de faire des grâces? Les princes seraient-ils fort touchés de leur grandeur et de leur puissance, s'ils étaient condamnés à en jouir tout seuls? Non, mes frères : faites servir, tant qu'il vous plaira, vos biens à vos plaisirs, à vos profusions, à vos caprices; vous n'en ferez jamais d'usage qui vous laisse une joie plus pure et plus digne du cœur, qu'en soulageant des malheureux.

Quoi de plus doux en effet que de pouvoir compter qu'il n'est pas un moment dans la journée où des âmes affligées ne lèvent pour nous les mains au ciel, et ne bénissent le jour qui nous vit naître? Écoutez cette multitude que Jésus-Christ vient de rassasier; les airs retentissent de leurs bénédictions et de leurs actions de grâces; ils s'écrient que c'est un prophète; ils veulent l'établir roi sur eux. Ah! si les hommes se donnaient des maîtres, ce ne seraient ni les plus nobles ni les plus vaillants qu'ils choisiraient ; ce seraient les plus miséricordieux, les plus humains, les plus bienfaisants, les plus

tendres, des maîtres qui fussent en même temps leurs pères.

Enfin je n'ajoute pas que l'aumône chrétienne aide à expier les crimes de l'abondance; et que c'est presque l'unique voie de salut que la Providence vous ait ménagée, à vous qui êtes nés dans la prospérité. Si l'aumône ne pouvait pas servir à racheter nos offenses, nous nous en plaindrions, dit saint Chrysostome; nous trouverions mauvais que Dieu eût ôté aux hommes un moyen si facile de salut : du moins, dirions-nous, si à force d'argent on pouvait se faire ouvrir les portes du ciel, et acheter de tout son bien la gloire des saints, on serait heureux. Eh bien! mes frères, continue saint Chrysostome, profitez de ce privilége, puisqu'on vous l'accorde; hâtez-vous, avant que vos richesses vous échappent, de les mettre en dépôt dans le sein des pauvres, comme le prix du royaume éternel; la malice des hommes vous les aurait peut-être enlevées, vos passions les auraient peut-être englouties, les révolutions de la fortune les auraient peut-être fait passer en d'autres mains, la mort du moins vous aurait forcé tôt ou tard de vous en séparer; ah! la charité seule les met à couvert de tous les accidents, elle vous en rend éternellement possesseur, elle les met en sûreté dans les tabernacles éternels, et vous donne le droit d'en aller jouir dans le sein de Dieu même.

N'êtes-vous pas heureux de pouvoir vous assurer l'entrée du ciel par des moyens si faciles; de pouvoir, en revêtant ceux qui sont nus, effacer du livre de la justice divine les immodesties, le luxe, les nudités, les indécences de vos premières années; de pouvoir, en rassasiant ceux qui ont faim, réparer tant de carêmes mal observés, les abstinences dont l'Église vous fait une loi, presque toujours violées, et toutes les sensualités de votre vie; de pouvoir enfin, en mettant l'innocence à couvert dans des asiles de miséricorde, faire oublier à Dieu la perte de tant d'âmes, pour qui vous avez été un écueil et une pierre de scandale? Grand Dieu! quelle bonté pour l'homme de nous faire un mérite d'une vertu qui coûte si peu au cœur; de nous tenir compte des sentiments d'humanité dont nous ne saurions nous dépouiller qu'en nous

dépouillant de la nature même ; de vouloir accepter, pour le prix du royaume éternel, des biens fragiles que nous tenons de votre libéralité, que nous n'aurions pu toujours conserver, et desquels, après un usage court et rapide, il aurait fallu enfin se séparer! Cependant la miséricorde est promise à celui qui l'aura faite; un pécheur encore sensible aux calamités de ses frères ne sera pas longtemps insensible aux inspirations du ciel : la grâce se réserve de grands droits sur une âme où la charité n'a pas encore perdu les siens; un bon cœur ne saurait être longtemps un cœur endurci; ce fonds d'humanité tout seul, qui fait qu'on est touché des misères d'autrui, est comme une préparation de salut et de pénitence; et la conversion n'est jamais désespérée, tandis que la charité n'est pas encore éteinte. Aimez donc les pauvres comme vos frères; secourez-les comme vos enfants; respectez-les comme Jésus-Christ lui-même, afin qu'il vous dise au grand jour : « Venez, « les bénis de mon père, possédez le royaume qui vous est « préparé; parce que j'avais faim, et vous m'avez rassasié; « j'étais malade, et vous m'avez soulagé; car ce que vous avez « fait au moindre de mes serviteurs, vous l'avez fait à moi-« même [1]. » C'est ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

[1] MATTH., c. 25, v. 34 et suiv.

SERMON

POUR

LE JEUDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

SUR LA MORT.

Cum appropinquaret Jesus portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ.

Jésus étant près de la porte de la ville, il arriva qu'on portait en terre un mort, qui était le fils unique de sa mère.
Luc. c. 7, v. 12.

Jamais mort fut-elle accompagnée de circonstances plus touchantes? C'est un fils unique, le seul successeur du nom, des titres, de la fortune de ses ancêtres, que la mort enlève à une mère veuve et désolée; elle le lui ravit à la fleur de l'âge, et à l'entrée presque de la vie; en un temps où, échappé aux accidents de l'enfance, et parvenu à ce premier degré de force et de raison qui commence l'homme, il paraissait le moins exposé aux surprises de la mort, et laissait enfin respirer la tendresse maternelle de toutes les frayeurs qui suivent les progrès incertains de l'éducation. Les citoyens en foule accourent mêler leurs larmes à celles de cette mère désolée; assidus à ses côtés, ils cherchent à diminuer sa douleur par la consolation de ces discours vagues et communs, qu'une tristesse profonde n'écoute guère; ils entourent avec elle le triste cercueil: ils parent les obsèques de leur deuil et de leur présence. L'appareil de cette pompe funèbre est pour eux un spectacle; mais est-il une instruction? ils en sont frappés, attendris; mais en sont-ils moins attachés à la vie, et le souvenir de cette mort ne va-t-il pas périr dans leur esprit, avec le bruit et la décoration des funérailles?

A de semblables exemples, mes frères, nous apportons

tous les jours les mêmes dispositions. Les sentiments qu'une mort inopinée réveille dans nos cœurs sont des sentiments d'une journée, comme si la mort elle-même devait être l'affaire d'un jour! On s'épuise en vaines réflexions sur l'inconstance des choses humaines; mais l'objet qui nous frappait une fois disparu, le cœur, redevenu tranquille, se trouve le même. Nos projets, nos soins, nos attachements pour la terre, ne sont pas moins vifs que si nous travaillions pour des années éternelles; et, au sortir d'un spectacle lugubre, où l'on a vu quelquefois la naissance, la jeunesse, les titres, la réputation, fondre tout d'un coup, et se perdre pour toujours dans le tombeau, on rentre dans le monde, plus occupé, plus empressé que jamais de tous ces vains objets dont on vient de voir de ses propres yeux, et toucher presque de ses mains le néant et la poussière.

Cherchons donc aujourd'hui les raisons d'un égarement si déplorable. D'où vient que les hommes s'occupent si peu de la mort, et que cette pensée fait sur eux des impressions si peu durables? Le voici : l'incertitude de la mort nous amuse, et en éloigne le souvenir de notre esprit; la certitude de la mort nous effraye, et nous oblige à détourner les yeux de cette triste image. Ce qu'elle a d'incertain nous endort et nous rassure; ce qu'elle a de terrible et de certain nous en fait craindre la pensée. Or, je veux aujourd'hui combattre la dangereuse sécurité des premiers, et l'injuste frayeur des autres. La mort est incertaine; vous êtes donc téméraire de ne pas vous en occuper, et de vous y laisser surprendre : la mort est certaine; vous êtes donc insensé d'en craindre le souvenir, et vous ne devez jamais la perdre de vue. Pensez à la mort, parce que vous ne savez à quelle heure elle arrivera; pensez à la mort, parce qu'elle doit arriver: c'est le sujet de ce discours. Implorons, etc. *Ave Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Le premier pas que l'homme fait dans la vie est aussi le premier qui l'approche du tombeau; dès que ses yeux s'ou-

vrent à la lumière, l'arrêt de mort lui est prononcé; et, comme si c'était pour lui un crime de vivre, il suffit qu'il vive pour mériter de mourir. Ce n'était point là notre première destinée : l'auteur de notre être avait d'abord animé notre boue d'un souffle d'immortalité; il avait mis en nous un germe de vie, que la révolution des temps et des années n'aurait ni affaibli ni éteint; son ouvrage était concerté avec tant d'ordre, qu'il eût pu défier la durée des siècles, et que rien d'étranger n'en eût pu jamais dissoudre ni altérer même l'harmonie. Le péché seul sécha ce germe divin, renversa cet ordre heureux, arma toutes les créatures contre l'homme, et Adam devint mortel dès qu'il devint pécheur. « C'est par « le péché, dit l'apôtre, que la mort est entrée dans le « monde [1]. »

Nous la portons donc tous, en naissant, dans le sein; il semble que nous avons sucé dans les entrailles de nos mères un poison lent, avec lequel nous venons au monde, qui nous fait languir ici-bas, les uns plus, les autres moins, mais qui finit toujours par le trépas. Nous mourons tous les jours; chaque instant nous dérobe une portion de notre vie, et nous avance d'un pas vers le tombeau; le corps dépérit, la santé s'use; tout ce qui nous environne nous détruit; les aliments nous corrompent, les remèdes nous affaiblissent; ce feu spirituel qui nous anime au dedans nous consume, et toute notre vie n'est qu'une longue et pénible agonie. Or, dans cette situation, quelle image devrait être plus familière à l'homme que celle de la mort? Un criminel condamné à mourir, quelque part qu'il jette les yeux, que peut-il voir que ce triste objet? et le plus ou le moins que nous avons à vivre fait-il une différence assez grande pour nous regarder comme immortels sur la terre?

Il est vrai que la mesure de nos destinées n'est pas égale: les uns voient croître en paix, jusqu'à l'âge le plus reculé, le nombre de leurs années; et, héritiers des bénédictions de l'ancien temps, ils meurent pleins de jours, au milieu d'une

[1] Rom., c. 5, v. 12.

nombreuse postérité; les autres, arrêtés dès le milieu de leur course, voient, comme le roi Ézéchias, les portes du tombeau s'ouvrir en un âge encore florissant, *et cherchent en vain*, comme lui, *le reste de leurs années*[1]; enfin il en est qui ne font que se montrer à la terre, qui finissent du matin au soir, et qui, semblables à la fleur des champs, ne mettent presque point d'intervalle entre l'instant qui les voit éclore et celui qui les voit sécher et disparaître. Le moment fatal marqué à chacun est un secret écrit dans le livre éternel que l'Agneau seul a droit d'ouvrir. Nous vivons donc tous, incertains de la durée de nos jours; et cette incertitude, si capable toute seule de nous rendre attentifs à cette dernière heure, endort elle-même notre vigilance. Nous ne songeons point à la mort, parce que nous ne savons où la placer dans les différents âges de notre vie. Nous ne regardons pas même la vieillesse comme le terme du moins sûr et inévitable. Le doute si l'on y parviendra, qui devrait, ce semble, borner en deçà nos espérances, fait que nous les étendons même au delà de cet âge. Notre crainte, ne pouvant poser sur rien de certain, n'est plus qu'un sentiment vague et confus qui ne porte sur rien du tout; de sorte que l'incertitude, qui ne devrait tomber que sur le plus ou le moins, nous rend tranquilles sur le fond même.

Or, je dis d'abord, mes frères, que de toutes les dispositions, c'est ici la plus téméraire et la moins sensée : j'en appelle à vous-mêmes. Un malheur qui peut arriver chaque jour est-il plus à mépriser qu'un autre qui ne vous menacerait qu'au bout d'un certain nombre d'années? Quoi! parce qu'on peut vous redemander votre âme à chaque instant, vous la posséderiez en paix, comme si vous ne deviez jamais la perdre; parce que le péril est toujours présent, l'attention serait moins nécessaire; et dans quelle autre affaire que celle du salut, l'incertitude devient-elle une raison de sécurité et de négligence? La conduite de ce serviteur de l'Évangile qui, sous prétexte que son maître tardait de revenir, et qu'il ignorait

[1] Ps. 38, v. 10.

l'heure de son arrivée, usait de ses biens, comme n'en devant plus rendre compte, vous paraît-elle fort prudente? De quels autres motifs Jésus-Christ s'est-il servi pour nous exhorter à veiller sans cesse; et qu'y a-t-il dans la religion de plus propre à réveiller notre vigilance, que l'incertitude de ce dernier jour?

Ah! mes frères, si l'heure était marquée à chacun de nous, si le royaume de Dieu venait avec observation; si en naissant nous portions écrit sur notre front le nombre de nos années et le jour fatal qui les verra finir, ce point de vue fixe et certain, quelque éloigné qu'il pût être, nous occuperait, nous troublerait, ne nous laisserait pas un moment tranquilles. Nous trouverions toujours trop court l'intervalle que nous verrions encore devant nous; cette image toujours présente malgré nous à notre esprit nous dégoûterait de tout, nous rendrait les plaisirs insipides, la fortune indifférente, le monde entier à charge et ennuyeux. Ce moment terrible, que nous ne pourrions plus perdre de vue, réprimerait nos passions, éteindrait nos haines, désarmerait nos vengeances, calmerait les révoltes de la chair, viendrait se mêler à tous nos projets; et notre vie, ainsi déterminée à un certain nombre de jours précis et connus, ne serait qu'une préparation à ce dernier moment. Sommes-nous sages, mes frères? la mort, vue de loin à un point sûr et marqué, nous effrayerait, nous détacherait du monde et de nous-mêmes, nous rappellerait à Dieu, nous occuperait sans cesse; et cette même mort incertaine, qui peut arriver chaque jour, chaque instant; et cette mort qui doit nous surprendre, qui doit venir quand nous y penserons le moins; et cette mort, qui est peut-être à la porte, ne nous occupe point, nous laisse tranquilles; que dis-je? nous laisse toutes nos passions, tous nos attachements criminels, toute notre vivacité pour le monde, pour les plaisirs, pour la fortune; et, parce qu'il n'est pas sûr si nous ne mourrons pas aujourd'hui, nous vivons comme si nos années devaient être éternelles.

Remarquez en effet, mes frères, que cette incertitude est

accompagnée de toutes les circonstances les plus capables d'alarmer, ou du moins d'occuper un homme sage, et qui fait quelque usage de sa raison. Premièrement, la surprise de ce dernier jour, que vous avez à craindre, n'est pas un de ces accidents rares, uniques, qui ne tombent que sur quelques malheureux, et qu'il est plus prudent de mépriser que de prévoir. Il ne s'agit pas ici, pour que la mort vous surprenne, que la foudre tombe sur vous, que vous soyez ensevelis sous les ruines de vos palais, qu'un naufrage vous engloutisse sous les eaux, ni de tant d'autres malheurs que leur singularité rend plus terribles, et cependant moins appréhendés; c'est un malheur familier. Il n'est pas de jour qui ne vous en fournisse des exemples. Presque tous les hommes sont surpris de la mort; tous l'ont vue approcher, lorsqu'ils la croyaient encore loin; tous se disaient à eux-mêmes, comme l'insensé de l'Évangile : « Mon âme, reposez-vous; vous avez du bien « pour plusieurs années [1]. » Ainsi sont morts vos proches, vos amis, tous ceux presque que vous avez vus mourir; tous vous ont laissés vous-mêmes étonnés de la promptitude de leur mort; vous en avez cherché des raisons dans l'imprudence du malade, dans l'ignorance de l'art, dans le choix des remèdes; mais la meilleure et la seule, c'est que le jour du Seigneur nous surprend toujours. La terre est comme un vaste champ de bataille, où l'on est tous les jours aux prises avec l'ennemi : vous en êtes sortis heureusement aujourd'hui; mais vous y avez vu périr des gens qui se promettaient d'en sortir comme vous. Il faudra demain rentrer en lice. Qui vous a dit que le sort, si bizarre pour les autres, sera toujours constamment heureux pour vous seuls? et puisqu'enfin vous devez y périr, êtes-vous raisonnables d'y bâtir une demeure stable et permanente sur le lieu même destiné peut-être à vous servir de sépulture? Mettez-vous dans telle situation qu'il vous plaira, il n'est point de moment qui ne puisse être pour vous le dernier, et qui ne l'ait été à vos yeux de quelques-uns de vos frères. Point d'action d'éclat qui ne puisse être terminée par les

[1] Luc., c. 12, v. 19.

ténèbres éternelles du tombeau ; et Hérode est frappé au milieu des applaudissements insensés de son peuple. Point de jour solennel qui ne puisse finir par votre pompe funèbre ; et Jézabel fut précipitée le jour même qu'elle avait choisi pour se montrer avec plus de faste et d'ostentation aux fenêtres de son palais. Point de festin délicieux qui ne puisse être pour vous une nourriture de mort ; et Baltazar expire autour d'une table somptueuse. Point de sommeil qui ne puisse vous conduire à un sommeil éternel ; et Holopherne, au milieu de son armée, vainqueur des royaumes et des provinces, expire sous le glaive d'une simple femme d'Israël. Point de crime qui ne puisse finir vos crimes ; et Zambri trouve une mort infâme dans les tentes mêmes des filles de Madian. Point de maladie qui ne puisse être le terme fatal de vos jours ; et vous voyez tous les jours les infirmités les plus légères tromper les conjectures de l'art et l'attente des malades, et tourner tout d'un coup à la mort. En un mot, représentez-vous dans quelque circonstance de votre vie où vous puissiez jamais vous trouver, à peine pourrez-vous compter ceux qui y sont surpris ; et rien ne peut vous garantir que vous ne le serez pas vous-mêmes. Vous le dites, vous en convenez ; et cet aveu si terrible n'est qu'un discours que vous donnez à l'usage, et ne vous conduit jamais à une seule précaution qui puisse vous mettre à couvert du péril.

Secondement, si cette incertitude ne roulait que sur l'heure, sur le lieu ou sur le genre de votre mort, elle ne paraîtrait pas si affreuse ; car enfin, qu'importe au chrétien, dit saint Augustin, de mourir au milieu de ses proches, ou dans des contrées étrangères ; dans le lit de sa douleur, ou dans le sein des ondes, pourvu qu'il meure dans la piété et dans la justice ? Mais ce qu'il y a ici de terrible, c'est qu'il est incertain si vous mourrez dans le Seigneur ou dans votre péché ; c'est que vous ignorez ce que vous serez dans cette autre terre où les conditions ne changeront plus : entre les mains de qui tombera votre âme, seule, étrangère, tremblante, au sortir du corps ; si elle sera environnée de lumière, et portée au pied du trône

sur les ailes des esprits bienheureux, ou enveloppée d'un nuage affreux, et précipitée dans les abîmes; vous êtes entre ces deux éternités; vous ne savez à laquelle des deux vous appartiendrez; la mort seule vous découvrira ce secret; et, dans cette incertitude, vous êtes tranquilles, et vous la laissez venir indolemment, comme si elle ne devait décider de rien pour vous. Ah! mes frères, si tout devait finir avec nous, l'impie aurait encore tort de dire : Ne pensons point à la fin de notre vie; mangeons et buvons, nous mourrons demain : plus il trouverait de douceur à vivre, plus il aurait raison de craindre la mort, qui ne serait pour lui cependant qu'une cessation entière de son être. Mais nous, à qui la foi découvre au delà des peines ou des récompenses éternelles; nous, qui devons arriver à la mort; incertains sur cette terrible alternative, n'y a-t-il pas de folie, que dis-je? de la fureur, en ne tenant pas à la vérité le même discours que l'impie : Mangeons et buvons, nous mourrons demain; mais de vivre comme si nous pensions comme lui? Eh! pouvons-nous être un seul instant sans nous occuper de ce moment décisif, et sans adoucir, par les précautions de la foi, ce que cette incertitude peut jeter de trouble et de frayeur dans une âme qui n'a pas encore renoncé à ses espérances éternelles?

Troisièmement, dans toutes les autres incertitudes, ou le nombre de ceux qui partagent avec nous le même péril peut nous rassurer; ou des ressources dont nous pouvons nous flatter nous laissent plus tranquilles; ou enfin, tout au pire, la surprise n'est qu'une instruction qui nous apprend à nos dépens à être une autre fois plus sur nos gardes. Mais, dans l'incertitude terrible dont il s'agit, mes frères, le nombre de ceux qui courent le même risque que nous ne diminue rien au nôtre; toutes les ressources dont nous pouvons nous flatter au lit de la mort, sont d'ordinaire des illusions; et la religion elle-même qui les fournit n'en espère presque rien. Enfin, la surprise est sans retour; nous ne mourons qu'une fois; et nous ne pouvons plus mettre à profit notre imprudence pour une autre occasion. Notre malheur nous détrompe, il est vrai;

mais ces nouvelles lumières qui dissipent notre erreur, devenues inutiles par l'immutabilité de notre état, ne sont plus que des lumières cruelles qui vont nous déchirer éternellement, et faire la matière la plus douloureuse de notre supplice, plutôt que des réflexions sages qui puissent nous conduire au repentir.

Sur quoi pouvez-vous donc justifier cet oubli profond et incompréhensible, dans lequel vous vivez de votre dernier jour? sur la jeunesse, qui semble vous promettre encore une longue suite d'années? La jeunesse! mais le fils de la veuve de Naïm était jeune; la mort respecte-t-elle les âges et les rangs? La jeunesse! mais c'est justement ce qui me ferait craindre pour vous; des mœurs licencieuses, des plaisirs extrêmes, des passions outrées, les excès de la table, les mouvements de l'ambition, les dangers de la guerre, les désirs de la gloire, les saillies de la vengeance; n'est-ce pas dans ces beaux jours que la plupart des hommes finissent leurs courses? Adonias eût vieilli, s'il n'eût été voluptueux; Absalon, s'il eût été libre d'ambition; le fils du roi de Sichem, s'il n'eût pas aimé Dina; Jonathas, si la gloire ne lui eût creusé un tombeau sur les montagnes de Gelboé. La jeunesse! mais faut-il renouveler ici la douleur de la nation, et redoubler des larmes qui coulent encore? Faut-il aigrir la plaie qui saigne encore et qui saignera longtemps dans le cœur du grand prince qui nous écoute? Une jeune princesse, les délices de la cour; un jeune prince, l'espérance de l'État; l'enfant même, le fruit précieux de leur tendresse et des vœux publics; la cruelle mort ne vient-elle pas de les moissonner tous ensemble en un clin d'œil? et cet auguste palais, rempli il y a peu de jours de tant de gloire, de majesté, de magnificence, n'est-il pas devenu, ce semble pour toujours, une maison de deuil et de tristesse? La jeunesse! que la France serait heureuse, si l'on eût pu compter sur cette ressource! hélas! c'est la saison des périls, et l'écueil le plus ordinaire de la vie.

Sur quoi vous rassurez vous donc encore [1]? sur la force du

(1) La Harpe signale ce morceau comme un exemple de l'étonnante fé-

tempérament? mais qu'est-ce que la santé la mieux établie? une étincelle qu'un souffle éteint : il ne faut qu'un jour d'infirmité pour détruire le corps le plus robuste du monde. Je n'examine pas après cela si vous ne vous flattez point même là-dessus; si un corps ruiné par les désordres de vos premiers ans ne vous annonce pas au dedans de vous une réponse de mort; si des infirmités habituelles ne vous ouvrent pas de loin les portes du tombeau; si des indices fâcheux ne vous menacent pas d'un accident soudain : je veux que vous prolongiez vos jours au delà même de vos espérances. Hélas! mes frères, ce qui doit finir peut-il vous paraître long? regardez derrière vous; où sont vos premières années? que laissent-elles de réel dans votre souvenir? pas plus qu'un songe de la nuit; vous rêvez que vous avez vécu, voilà tout ce qui vous en reste; tout cet intervalle, qui s'est écoulé depuis votre naissance jusqu'aujourd'hui, ce n'est qu'un trait rapide qu'à peine vous avez vu passer. Quand vous auriez commencé à vivre avec le monde, le passé ne vous paraîtrait pas plus long ni plus réel; tous les siècles qui ont coulé jusqu'à nous, vous les regarderiez comme des instants fugitifs; tous les peuples qui ont paru et disparu dans l'univers, toutes les révolutions d'empires et de royaumes, tous ces grands événements qui embellissent nos histoires ne seraient pour vous que les différentes scènes d'un spectacle que vous auriez vu finir en un jour. Rappelez seulement les victoires, les prises de places, les traités glorieux, les magnificences, les événements pompeux des premières années de ce règne; vous y touchez encore; vous en avez été la plupart, non-seulement spectateurs, mais vous en avez partagé les périls et la gloire : ils passeront dans nos annales jusqu'à nos derniers neveux; mais pour vous ce n'est déjà plus qu'un songe, qu'un éclair qui a disparu, et que chaque jour efface même de votre souvenir. Qu'est-ce donc que le peu de chemin qui vous reste à faire? croyons-nous que les jours à venir aient plus de réalité que les passés? Les années paraissent

condité d'expression qui est l'un des mérites de Massillon. (*Voyez*, dans l'Éloge de Massillon, une note relative à ce passage.

longues quand elles sont encore loin de nous ; arrivées, elles disparaissent; elles nous échappent en un instant; et nous n'aurons pas tourné la tête que nous nous trouverons, comme par un enchantement, au terme fatal qui nous paraît encore si loin, et ne devoir jamais arriver. Regardez le monde tel que vous l'avez vu dans vos premières années, et tel que vous le voyez aujourd'hui : une nouvelle cour a succédé à celle que vos premiers ans ont vue; de nouveaux personnages sont montés sur la scène; les grands rôles sont renplis par de nouveaux acteurs; ce sont de nouveaux événements, de nouvelles intrigues, de nouvelles passions, de nouveaux héros dans la vertu, comme dans le vice, qui font le sujet des louanges, des dérisions, des censures publiques; un nouveau monde s'est élevé insensiblement, et sans que vous vous en soyez aperçus, sur les débris du premier : tout passe avec vous et comme vous; une rapidité que rien n'arrête entraîne tout dans les abîmes de l'éternité; nos ancêtres nous en frayèrent hier le chemin, et nous allons le frayer demain à ceux qui viendront après nous. Les âges se renouvellent; la figure du monde passe sans cesse; les morts et les vivants se remplacent et se succèdent continuellement; rien ne demeure; tout change, tout s'use, tout s'éteint; Dieu seul demeure toujours le même; le torrent des siècles, qui entraîne tous les hommes, coule devant ses yeux; et il voit avec indignation de faibles mortels, emportés par ce cours rapide, l'insulter en passant, vouloir faire de ce seul instant tout leur bonheur, et tomber, au sortir de là, entre les mains de sa colère et de sa vengeance. Où sont maintenant parmi nous les sages? dit l'apôtre; et un homme, fût-il capable de gouverner l'univers, peut-il mériter ce nom, dès qu'il peut oublier ce qu'il est et ce qu'il doit être [1]?

[1] Ce n'est là, je le veux bien, qu'une superbe amplification; mais elle est vraiment oratoire, puisqu'elle va au but : on voit, par tout ce qu'elle réveille de réflexions, de souvenirs, de sentiments, que l'orateur est dans le secret des âmes. Ce sont comme autant d'éclairs redoublés qui finissent par un éclat de tonnerre; car j'appelle ainsi cette expression *l'insulter en passant*, l'une des plus belles que l'imagination ait inventées. N'oublions pas avec quelle adresse il entremêle ici les plus belles années de Louis XIV,

Cependant, mes frères, quelle impression fait sur nous l'instabilité de tout ce qui se passe, la mort de nos proches, de nos amis, de nos concurrents, de nos maîtres? Nous ne pensons pas que nous les allons suivre de près ; nous ne pensons qu'à nous revêtir de leurs dépouilles : nous ne pensons pas au peu de temps qu'ils en ont joui ; nous ne pensons qu'au plaisir qu'ils ont eu de les posséder ; nous nous hâtons de profiter du débris les uns des autres ; nous ressemblons à ces soldats insensés qui, au fort de la mêlée, et dans le temps que leurs compagnons tombent de toutes parts à leurs côtés sous le fer et le feu des ennemis, se chargent avidement de leurs habits ; et à peine en sont-ils revêtus, qu'un coup mortel leur ôte avec la vie cette folle décoration dont ils venaient de se parer. Ainsi le fils se revêt des dépouilles du père, lui ferme les yeux, succède à son rang, à sa fortune, à ses dignités, conduit l'appareil de ses funérailles, et se retire plus occupé, plus touché des nouveaux titres dont il est revêtu, qu'instruit des derniers avis d'un père mourant, qu'affligé de sa perte, ou du moins désabusé des choses d'ici-bas par un spectacle qui lui en met sous les yeux le néant, et qui lui annonce incessamment la même destinée. La mort de ceux qui nous environnent n'est pas pour nous une instruction plus utile : un tel laisse un poste vacant, et l'on s'empresse de le demander; un autre vous avance d'un degré dans le service ; celui-ci finit avec lui des prétentions qui vous auraient incommodé ; celui-là vous laisse l'oreille et la faveur du maître, et c'était le seul qui pouvait vous la disputer ; un autre enfin vous approche d'une dignité, et vous ouvre les voies à une élévation où vous n'auriez pu prétendre qu'après lui ; et là-dessus on se ranime, on prend de nouvelles mesures, on fait de nouveaux projets ; et, loin de se détromper par l'exemple de ceux que l'on voit

sans paraître songer à autre chose qu'à la puissance du temps, qui efface si vite tous les souvenirs. Il y a plus d'art dans cette manière de louer que dans celle de Bossuet, dont les louanges sont toujours directes, et sur le ton de l'hyperbole. Mais pourtant on est forcé de convenir à regret que Massillon lui-même n'a pas pu se garantir tout à fait de cette complaisance adulatoire, de toutes les convenances locales la plus impérieuse pour tout ce qui approche la cour. (LA HARPE).

disparaître, il sort de leurs cendres mêmes des étincelles fatales qui viennent rallumer tous nos désirs, tous nos attachements pour le monde; et la mort, cette image si triste de notre misère, la mort ranime plus de passions parmi les hommes, que toutes les illusions mêmes de la vie. Qu'y a-t-il donc qui puisse nous détacher de ce monde misérable, puisque la mort même ne sert qu'à resserrer les liens, et nous affermir dans l'erreur qui nous y attache?

Ici, mes frères, je ne vous demande que de la raison. Quelles sont les conséquences naturelles que le bon sens tout seul doit tirer de l'incertitude de la mort?

Premièrement, l'heure de la mort est incertaine; chaque année, chaque jour, chaque moment, peut être le dernier moment de notre vie : donc c'est une folie de s'attacher à tout ce qui doit passer en un instant, et de perdre par là le seul bien qui ne passera pas : donc tout ce que vous faites uniquement pour la terre doit vous paraître perdu, puisque vous n'y tenez à rien, que vous n'y pouvez compter sur rien, et que vous n'en emporterez rien, que ce que vous aurez fait pour le ciel : donc les royaumes du monde et toute leur gloire ne doivent pas balancer un moment les intérêts de votre éternité, puisque les grandes fortunes ne vous assurent pas plus de jours que les médiocres, et que l'unique avantage qui peut vous en revenir, c'est un chagrin plus amer, quand il faudra, au lit de la mort, s'en séparer pour toujours : donc tous vos soins, tous vos mouvements, tous vos désirs, doivent se réunir à vous ménager une fortune durable, un bonheur éternel! que personne ne puisse plus vous ravir.

Secondement, l'heure de votre mort est incertaine : donc vous devez mourir chaque jour; ne vous permettre aucune action dans laquelle vous ne voulussiez point être surpris; regarder toutes vos démarches comme les démarches d'un mourant qui attend à tous moments qu'on vienne lui redemander son âme; faire toutes vos œuvres comme si vous deviez à l'instant en aller rendre compte; et, puisque vous ne pouvez pas répondre du temps qui suit, régler tellement le

présent que vous n'ayez pas besoin de l'avenir pour le réparer.

Enfin l'heure de votre mort est incertaine : donc ne différez pas votre pénitence ; ne tardez pas de vous convertir au Seigneur; le temps presse : vous ne pouvez pas même vous répondre d'un jour, et vous renvoyez à un avenir éloigné et incertain ! Si vous aviez imprudemment avalé un poison mortel, renverriez-vous à un temps éloigné le remède qui presse, et qui seul peut vous conserver la vie? La mort que vous porteriez dans le sein vous permettrait-elle des délais et des remises? Voilà votre état. Si vous êtes sage, prenez à l'instant vos précautions : vous portez la mort dans votre âme, puisque vous y portez le péché ; hâtez-vous d'y remédier; tous les instants sont précieux à qui ne peut se répondre d'aucun ; le breuvage empoisonné qui infecte votre âme ne saurait vous mener loin ; la bonté de Dieu vous offre encore le remède ; hâtez-vous, encore une fois, d'en user, tandis qu'il vous en laisse le temps. Faudrait-il des exhortations pour vous y résoudre? ne devrait-il pas suffire qu'on vous montrât le bienfait de la guérison ? faut-il exhorter un infortuné que les flots entraînent à faire des efforts pour se garantir du naufrage? devriez-vous avoir besoin là-dessus de notre ministère? Vous touchez à votre dernière heure; vous allez paraître en un clin d'œil devant le tribunal de Dieu : vous pouvez employer utilement le moment qui vous reste. Presque tous ceux qui meurent tous les jours à vos yeux le laissent échapper, et meurent sans en avoir fait aucun usage : vous imitez leur négligence ; la même surprise vous attend ; vous mourrez comme eux, avant que d'avoir commencé à mieux vivre. On le leur avait annoncé, et nous vous l'annonçons : leur malheur vous laisse insensible; et le sort infortuné qui vous attend ne touchera pas davantage ceux à qui nous l'annoncerons un jour : c'est une succession d'aveuglement qui passe des pères aux enfants, et qui se perpétue sur la terre; nous voulons tous mieux vivre, et nous mourons tous avant d'avoir bien vécu.

Voilà, mes frères, les réflexions sages et naturelles où doit nous conduire l'incertitude de notre dernière heure. Mais si,

de ce qu'elle est incertaine, vous êtes imprudents de ne pas vous en occuper davantage que si elle ne devait jamais arriver, ce que sa certitude a de terrible et d'effrayant vous excuse encore moins de folie d'éloigner cette triste image, comme capable d'empoisonner tout le repos et toute la douceur de votre vie. C'est ce qui me reste à vous exposer.

SECONDE PARTIE.

L'homme n'aime pas à s'occuper de son néant et de sa bassesse : tout ce qui le rappelle à son origine le rappelle en même temps à sa fin, blesse son orgueil, intéresse l'amour de son être, attaque par le fondement toutes ses passions, et le jette dans des pensées noires et funestes. Mourir, disparaître à tout ce qui nous environne, entrer dans les abîmes de l'éternité; devenir cadavre, la pâture des vers, l'horreur des hommes, le dépôt hideux d'un tombeau : ce spectacle tout seul soulève tous les sens, trouble la raison, noircit l'imagination, empoisonne toute la douceur de la vie; on n'ose fixer ses regards sur une image si affreuse : nous éloignons cette pensée comme la plus triste et la plus amère de toutes; tout ce qui nous en rappelle le souvenir, nous le craignons, nous le fuyons, comme s'il devait hâter pour nous cette dernière heure. Sous prétexte de tendresse, nous n'aimons pas même qu'on nous parle des personnes chères que la mort nous a ravies; on prend soin de dérober à nos regards les lieux qu'elles habitaient, les peintures où leurs traits sont encore vivants, tout ce qui pourrait réveiller en nous, avec leur idée, celle de la mort qui vient de nous les enlever. Que dirai-je? nous craignons les récits lugubres; nous poussons là-dessus nos frayeurs jusqu'aux plus puériles superstitions; nous croyons voir partout des présages sinistres de notre mort, dans les rêveries d'un songe, dans le chant nocturne d'un oiseau, dans un nombre fortuit de convives, dans des événements encore plus ridicules; nous croyons la voir partout, et c'est pour cela même que nous tâchons de la perdre de vue.

Or, mes frères, ces frayeurs excessives étaient pardonna-

bles à des païens pour qui la mort était le plus grand des malheurs, puisqu'ils n'attendaient rien au delà du tombeau, et que, vivant sans espérance, ils mouraient sans consolation. Mais on doit être surpris que la mort soit si terrible à des chrétiens, et que la terreur de cette image leur serve même de prétexte pour l'éloigner de leur pensée.

Car, en premier lieu, je veux que vous ayez raison de craindre cette dernière heure ; mais comme elle est certaine, je ne comprends pas que, parce qu'elle vous paraît terrible, vous ne deviez pas vous en occuper et la prévenir : il me semble, au contraire, que plus le malheur dont vous êtes menacé est affreux, plus vous devez ne pas le perdre de vue, et prendre sans cesse des mesures pour n'en être pas surpris. Quoi ! plus le péril vous frappe et vous épouvante, plus il vous rendrait indolent et inappliqué? les terreurs outrées de votre imagination vous guériraient de cette crainte sage même qui opère le salut? et parce que vous craignez trop, vous ne penseriez à rien? Mais quel est l'homme que l'idée trop vive du danger calme et rassure? Quoi! s'il fallait marcher par un sentier étroit et escarpé, entouré de toutes parts de précipices, ordonneriez-vous qu'on vous bandât les yeux pour ne pas voir le danger, et de peur que la profondeur de l'abîme ne vous fît tourner la tête? Ah! mon cher auditeur, vous voyez votre tombeau ouvert à vos pieds, cet objet affreux vous alarme ; et, au lieu de prendre dans la sagesse de la religion toutes les précautions qu'elle vous offre pour ne pas tomber inopinément dans ce gouffre, vous vous bandez vous-même les yeux pour ne le pas voir ; vous vous faites des diversions réjouissantes pour en effacer l'idée de votre esprit; et, semblables à ces victimes infortunées du paganisme, vous courez au bûcher les yeux bandés, couronné de fleurs, environné de danses et de cris de joie, pour ne pas penser au terme fatal où cet appareil vous conduit, et de peur de voir l'autel, c'est-à-dire le lit de la mort, où vous allez à l'instant être immolé.

De plus, si en éloignant cette pensée vous pouviez aussi éloigner la mort, vos frayeurs auraient du moins une excuse.

Mais, pensez-y ou n'y pensez pas, la mort avance toujours; chaque effort que vous faites pour en éloigner le souvenir vous rapproche d'elle, et à l'heure marquée elle arrivera. Qu'avancez-vous donc en détournant votre esprit de cette pensée? Diminuez-vous le danger? Vous l'augmentez; vous vous rendez la surprise inévitable. Adoucissez-vous l'horreur de ce spectacle en vous le dérobant? ah! vous lui laissez tout ce qu'il a de plus terrible. Si vous vous rendiez la pensée de la mort plus familière, votre esprit faible et timide s'y accoutumerait insensiblement; vous pourriez peu à peu y fixer vos regards et l'envisager sans trouble, ou du moins avec résignation, au lit de la mort : elle ne serait plus pour vous un spectacle nouveau. Un danger prévu de loin n'a rien qui étonne : la mort n'est formidable que la première fois qu'on en rappelle le souvenir; et elle n'est à craindre que lorsqu'elle est imprévue.

Mais d'ailleurs, quand cette pensée vous troublerait, ferait sur vous des impressions de frayeur et de tristesse, où serait l'inconvénient? N'êtes-vous sur la terre que pour y vivre dans un calme indolent, et ne vous y occuper que d'images douces et riantes? On en perdrait la raison, dites-vous, si l'on y pensait tout de bon. On en perdrait la raison? mais tant d'âmes fidèles qui mêlent cette pensée à toutes leurs actions, et qui font du souvenir de cette dernière heure le frein de leurs passions et le plus puissant motif de leur fidélité; mais tant d'illustres pénitents qui s'enfermaient tout vivants dans des tombeaux pour ne pas perdre de vue l'image de la mort; mais les saints, qui mouraient tous les jours comme l'apôtre, pour ne pas mourir éternellement, en ont-ils perdu la raison? Vous en perdriez la raison? c'est-à-dire vous regarderiez le monde comme un exil; les plaisirs comme une ivresse; le péché comme le plus grand des malheurs; les places, les honneurs, la faveur, la fortune comme des songes; le salut comme la grande et unique affaire : est-ce là perdre la raison? Heureuse folie! eh! que n'êtes-vous dès aujourd'hui du nombre de ces sages insensés! Vous en perdriez la raison? oui, cette raison fausse, mondaine, orgueilleuse, charnelle, insensée, qui vous séduit;

oui, cette raison corrompue qui obscurcit la foi, qui autorise les passions, qui nous fait préférer le temps à l'éternité, prendre l'ombre pour la vérité, et qui égare tous les hommes; oui, cette raison déplorable, cette vaine philosophie qui regarde comme une faiblesse de craindre un avenir, et qui, parce qu'elle le craint trop, fait semblant ou s'efforce de ne pas le croire. Mais cette raison sage, éclairée, modérée, chrétienne; mais cette prudence du serpent, si recommandée dans l'Évangile, c'est dans ce souvenir que vous la trouveriez; mais cette sagesse préférable, dit l'Esprit saint, à tous les trésors et à tous les honneurs de la terre; cette sagesse si honorable à l'homme, et qui l'élève si haut au-dessus de lui-même; cette sagesse qui a formé tant de héros chrétiens, c'est l'image toujours présente de votre dernière heure, qui en embellira votre âme. Mais cette pensée, ajoutez-vous, si l'on s'était mis en tête de l'approfondir et de s'en occuper sans cesse, serait capable de faire tout quitter, et de jeter dans des résolutions violentes et extrêmes; c'est-à-dire de vous détacher du monde, de vos vices, de vos passions, de l'infamie de vos désordres, pour vous faire mener une vie chaste, réglée, chrétienne, seule digne de la raison : voilà ce que le monde appelle des résolutions violentes et extrêmes. Mais de plus, sous prétexte d'éviter de prétendus excès, vous ne prendriez pas même les résolutions les plus nécessaires; commencez toujours : les premiers transports se ralentissent bientôt; et il est bien plus aisé de modérer les excès de piété, que de ranimer sa langueur et sa paresse. Mais d'ailleurs, ne craignez rien de la ferveur excessive et des emportements de votre zèle; vous n'irez jamais trop loin de ce côté-là. Un cœur indolent, sensuel comme le vôtre, nourri dans les plaisirs et dans la paresse, sans goût pour tout ce qui regarde le service de Dieu, ne nous promet pas de grandes indiscrétions dans les démarches d'une vie chrétienne; vous ne vous connaissez pas vous-même, vous n'avez pas éprouvé quels obstacles toutes vos inclinations vont mettre aux pratiques les plus communes de la piété. Prenez seulement des mesures contre la tiédeur et le découragement :

voilà le seul écueil que vous avez à craindre. Vous vous rappelez l'histoire de Pierre, qui se fit ordonner de remettre le glaive, comme si son zèle eût dû le mener trop loin ; et qui, au sortir de là, vint échouer contre la voix d'une simple femme, et trouva, dans sa lâcheté, la tentation qu'il ne semblait craindre que de sa ferveur et de son courage. Quelle illusion! de peur d'en faire trop pour Dieu, on ne fait rien du tout : la crainte de donner trop d'attention à son salut nous empêche d'y travailler ; et l'on se perd, de peur de se sauver trop sûrement : on craint les excès chimériques de la piété, et on ne craint pas l'éloignement et le mépris réel de la piété elle-même. La crainte d'en trop faire pour votre fortune et pour votre élévation, et de la pousser trop loin, vous arrête-t-elle? refroidit-elle la vivacité de vos démarches et votre ambition? n'est-ce pas cette espérance elle-même qui les soutient et qui les anime? Rien n'est de trop pour le monde; et tout est excès pour Dieu : on craint, on se reproche de n'en faire pas assez pour une fortune de boue; et on s'arrête, de peur d'en faire trop pour la fortune de son éternité.

Mais je vais plus loin, et je dis que c'est à vous une ingratitude criminelle envers Dieu d'éloigner la pensée de la mort, seulement parce qu'elle vous trouble et vous alarme : car cette impression de crainte et de terreur est une grâce singulière dont Dieu vous favorise. Hélas! combien est-il d'impies qui la méprisent, qui se font un mérite affreux de la voir approcher avec fermeté, et qui la regardent comme l'anéantissement entier de leur être! combien de sages et de philosophes dans le christianisme, qui, sans renoncer à la foi, bornent toutes leurs réflexions, toute la supériorité de leurs lumières, à la voir arriver tranquillement, et ne raisonnent toute leur vie que pour se préparer, en ce dernier moment, à une constance et à une sérénité d'esprit aussi puérile que les frayeurs les plus vulgaires, et qui est l'usage le plus insensé qu'on puisse faire de la raison même! combien de ces hommes follement amoureux de la valeur et de la gloire, qui, au milieu des combats, vont au danger comme à un spectacle, sans

remords, sans inquiétude, sans réflexion sur les suites de leur destinée (cette témérité, la valeur de la nation la rend encore plus familière parmi nous que partout ailleurs; et je parle devant une cour où ceux qui la composent sont en possession d'en donner l'exemple aux autres)! combien de pécheurs, dans la tranquillité des villes et dans l'oisiveté d'une vie privée, livrés à l'endurcissement et à un sens réprouvé, ne sont plus touchés de cette image! combien d'autres enfin, qui, par les suites d'un caractère trop vif, trop frivole, trop léger, et peu propre aux réflexions tristes et sérieuses, passent toute leur vie sans avoir pensé une fois seulement qu'ils devaient mourir! C'est donc une grâce signalée que Dieu vous fait de donner à cette pensée tant de force et d'ascendant sur votre âme; c'est donc vraisemblablement la voie par laquelle il veut vous ramener à lui; si vous sortez jamais de vos égarements, vous n'en sortirez que par là : votre salut paraît attaché à ce remède. Que faites-vous donc en éloignant cette pensée, parce qu'elle vous jette dans des frayeurs salutaires? vous vous privez du seul secours qui peut vous faciliter votre retour à Dieu; vous rendez inutile une grâce qui vous est propre : vous savez, pour ainsi dire, mauvais gré à Dieu de vous en avoir favorisé; et vous vous reprochez à vous-même d'y être trop sensible. Tremblez, mon cher auditeur, que votre cœur ne se rassure contre ces frayeurs salutaires; que vous ne voyiez d'un œil tranquille les spectacles les plus lugubres; que Dieu ne retire de vous ce moyen de salut, et qu'il ne vous endurcisse contre toutes ces terreurs de religion. Un bienfait non-seulement méprisé, mais regardé même comme une peine, est bientôt suivi de l'indignation, ou du moins de l'indifférence du bienfaiteur. Alors l'image de la mort vous laissera toute votre tranquillité; vous courrez à un plaisir au sortir d'une pompe lugubre; vous verrez des mêmes yeux ou un cadavre hideux, ou l'objet criminel de votre passion : alors vous en viendrez même jusqu'à vous savoir bon gré de vous être mis au-dessus de ces craintes vulgaires, jusqu'à vous applaudir d'un changement si terrible pour votre salut. Mettez

donc à profit pour le règlement de vos mœurs cette sensibilité, tandis que Dieu vous la laisse encore; rapprochez de vous les objets propres à retracer en vous cette image, tandis qu'elle peut encore troubler la fausse paix de vos passions; venez quelquefois, sur les tombeaux de vos ancêtres, méditer en présence de leurs cendres sur la vanité des choses d'ici-bas; venez les interroger quelquefois sur ce qu'il leur reste, dans le séjour ténébreux de la mort, de leurs plaisirs, de leurs dignités, et de leur gloire; venez vous-même ouvrir ces tristes demeures; et de tout ce qu'ils ont été autrefois aux yeux des hommes, voyez ce qu'ils sont maintenant : des spectres dont vous ne pouvez soutenir la présence, des amas de vers et de pourriture. Voilà ce qu'ils sont aux yeux des hommes; mais que sont-ils devant Dieu? Descendez vous-même en esprit dans ces lieux d'horreur et d'infection, et choisissez-y d'avance votre place; représentez-vous vous-même, dans cette dernière heure, étendu sur le lit de votre douleur, aux prises avec la mort, vos membres engourdis, et déjà saisis d'un froid mortel; votre langue déjà liée des chaînes de la mort; vos yeux fixes, immobiles, couverts d'un nuage confus devant qui tout commence à disparaître; vos proches et vos amis autour de vous, faisant des vœux inutiles pour votre santé, redoublant votre frayeur et vos regrets par la tendresse de leurs soupirs et l'abondance de leurs larmes; le ministre du Seigneur à vos côtés, le signe du salut, alors votre seule ressource, entre ses mains; des paroles de foi, de miséricorde et de confiance à la bouche. Rapprochez ce spectacle si instructif, si intéressant : vous-même alors, dans les tristes agitations de ce dernier combat, ne donnant plus de marques de vie que dans les convulsions qui annoncent votre mort; tout le monde anéanti pour vous; dépouillé pour toujours de vos dignités et de vos titres; accompagné de vos seules œuvres, et près de paraître devant Dieu. Ce n'est pas ici une prédiction; c'est l'histoire de tous ceux qui meurent chaque jour à vos yeux, et c'est d'avance la vôtre. Rappelez ce moment terrible; vous y viendrez, et le jour peut-être n'est pas

loin, et peut-être y touchez-vous déjà. Mais enfin vous y viendrez, et quelque loin qu'il puisse être, ce sera demain, et vous y arriverez en un instant; et la seule consolation que vous aurez alors sera d'avoir fait de toute votre vie l'étude, la ressource et la préparation de votre mort.

Enfin, et c'est ma dernière raison, remontez à la source de ces frayeurs excessives qui vous rendent l'image et la pensée de la mort si terrible; vous la trouverez sans doute dans les embarras d'une conscience criminelle. Ce n'est pas la mort que vous craignez, c'est la justice de Dieu qui vous attend au delà, pour punir les infidélités et les désordres de votre vie; c'est que vous n'êtes pas en état de vous présenter devant lui, tout couvert des plaies les plus honteuses qui défigurent en vous son image; et que mourir pour vous dans la situation où vous êtes, ce serait périr pour toute la durée des siècles. Purifiez donc votre conscience; finissez et expiez vos passions criminelles; rappelez Dieu dans votre cœur; n'offrez plus rien à ses yeux digne de sa colère et de ses châtiments; mettez-vous en état d'espérer quelque chose de ses miséricordes infinies après la mort; alors vous verrez approcher ce dernier moment avec moins de crainte et de saisissement; et le sacrifice que vous aurez déjà fait à Dieu, du monde et de vos passions, non-seulement vous facilitera, mais vous rendra même doux et consolant le sacrifice que vous lui ferez alors de votre vie.

Car, dites-moi, mes frères, qu'a la mort de si effrayant pour une âme fidèle? de quoi la sépare-t-elle? d'un monde qui périra, et qui est la patrie des réprouvés; de ses richesses qui l'embarrassent, dont l'usage est environné de périls, et qu'il lui était défendu de faire servir à la félicité de ses sens; de ses proches, de ses amis, qu'elle ne fait que devancer, et qui vont bientôt la suivre; de son corps, qui avait été jusque-là ou l'écueil de son innocence, ou l'obstacle perpétuel de ses saints désirs; de ses maîtres et de ses sujets, dont les premiers exigeaient souvent d'elle des complaisances criminelles, et les autres la rendaient responsable de leurs infidélités et de leurs crimes; de ses places et de ses dignités, qui,

en multipliant ses devoirs, augmentaient ses périls; enfin de la vie, qui n'était pour elle qu'un exil, et un désir d'en être délivrée. Que lui rend la mort pour ce qu'elle lui ôte? elle lui rend des biens immuables, et que personne ne pourra plus lui ravir; des plaisirs éternels, et qu'elle goûtera sans crainte et sans amertume; la possession de Dieu même assurée et paisible, et dont elle ne pourra plus déchoir; la délivrance de toutes ses passions, qui avaient été pour elle une source continuelle d'inquiétudes et de peines; une paix inaltérable, qu'elle n'avait jamais pu trouver dans le monde; la dissolution de tous les liens qui l'attachaient à la terre, et qui l'y retenaient comme captive; enfin, la société des justes et des bienheureux, pour celle des hommes pécheurs dont elle se sépare. Et qu'y a-t-il donc de si doux dans cette vie, ô mon Dieu, pour une âme fidèle, qui puisse l'y attacher? C'est pour elle une vallée de larmes, où les périls sont infinis, les combats journaliers, les victoires rares, les chutes inévitables; où les violences doivent être continuelles; où il faut tout refuser à ses sens; où tout nous tente, et tout nous est interdit; où ce qui plaît le plus est ce qu'il faut le plus fuir et craindre: en un mot, où, si vous ne souffrez, si vous ne pleurez, si vous ne résistez jusqu'au sang, si vous ne combattez sans cesse, si vous ne vous haïssez vous-même, vous êtes perdu. Que trouvez-vous là de si aimable, de si attirant, de si capable d'attacher une âme chrétienne? et mourir, n'est-ce pas un triomphe et un gain pour elle?

Aussi, mes frères, la mort est le seul point de vue et la seule consolation qui soutient la fidélité des justes. Gémissent-ils dans l'affliction, ils savent que leur fin est proche; que les tribulations courtes et passagères de cette vie seront suivies d'un poids de gloire éternelle; et, dans cette pensée, ils trouvent une source inépuisable de patience, de fermeté, d'allégresse. Sentent-ils la loi des membres s'élever contre la loi de l'esprit, et exciter en eux ces mouvements dangereux qui portent l'innocence jusque sur le bord du précipice; ils n'ignorent pas qu'après la dissolution du corps terrestre, on le

leur rendra céleste et spirituel ; et qu'alors, délivrés de toutes ces misères, ils seront semblables aux anges du ciel ; et ce souvenir les soutient et les fortifie. Sont-ils accablés sous la pesanteur du joug de Jésus-Christ, et leur foi, plus faible, est-elle sur le point de se ralentir ou de succomber sous le poids des devoirs austères de l'Évangile : ah ! le jour du Seigneur n'est pas loin ; ils touchent à la bienheureuse récompense ; et la fin de leur course, qu'ils voient déjà, les anime, et leur fait reprendre de nouvelles forces. Écoutez comme l'apôtre consolait autrefois les premiers fidèles : Mes frères, leur disait-il, le temps est court, le jour approche, le Seigneur est à la porte, et il ne tardera pas ; réjouissez-vous donc, je vous le dis encore, réjouissez-vous. C'était là toute la consolation de ces hommes persécutés, outragés, proscrits, foulés aux pieds, regardés comme les balayures du monde, l'opprobre des Juifs et la risée des Gentils. Ils savaient que la mort allait essuyer leurs larmes ; qu'alors il n'y aurait plus pour eux ni deuil, ni douleur, ni souffrance ; que tout y serait nouveau ; et cette pensée adoucissait toutes leurs peines. Ah ! qui eût dit à ces généreux confesseurs de la foi que le Seigneur ne leur ferait pas goûter la mort, et qu'il les laisserait vivre éternellement sur la terre, eût ébranlé leur foi, tenté leur constance ; et, en leur ôtant cette espérance, on leur eût ôté toute leur consolation.

Vous n'en êtes pas sans doute surpris, mes frères, parce que, pour des hommes affligés et malheureux comme ils étaient, la mort devait paraître une ressource. Vous vous trompez ; ah ! ce n'étaient pas leurs persécutions et leurs souffrances qui faisaient leurs malheurs et leur tristesse, c'était là leur joie, leur consolation, leur gloire ; nous nous glorifions dans les tribulations, disaient-ils : *Gloriamur in tribulationibus* [1] ; c'était l'éloignement où ils vivaient encore de Jésus-Christ ; c'était là la source de leurs larmes, et tout ce qui leur rendait la mort si désirable. Tandis que nous sommes dans le corps, disait l'apôtre, nous sommes éloignés

[1] Rom., c. 5, v. 3.

du Seigneur; et cet éloignement était un état triste et violent pour ces hommes fidèles : toute la piété consiste à souhaiter notre réunion avec Jésus-Christ notre chef, à soupirer après l'heureux moment qui nous incorporera avec tous les élus dans ce corps mystique qui se forme, depuis la naissance du monde, de toute langue, de toute tribu, de toute nation; qui est la fin de tous les desseins de Dieu, et qui doit le glorifier avec Jésus-Christ dans tous les siècles. Nous sommes ici-bas comme des branches séparées de leur cep; comme des ruisseaux éloignés de leur source; comme des étrangers errants loin de leur patrie; comme des captifs enchaînés dans une prison, qui attendent leur délivrance; comme des enfants bannis pour quelque temps de l'héritage et de la maison paternelle; en un mot, comme des membres séparés de leur corps. Depuis que Jésus-Christ notre chef est monté au ciel, ce n'est plus ici le lieu de notre demeure; nous attendons la bienheureuse espérance et l'avénement du Seigneur; ce désir fait toute notre piété et notre consolation; et ne pas désirer cet heureux moment pour un chrétien, et le craindre, et le regarder même comme le plus grand des malheurs, c'est dire anathème à Jésus-Christ; c'est ne vouloir avoir aucune part avec lui; c'est renoncer aux promesses de la foi, et au titre glorieux de citoyen du ciel; c'est chercher notre bonheur sur la terre, douter d'un avenir, regarder la religion comme un songe, et croire que tout doit finir avec nous.

Non, mes frères, la mort n'a rien que de doux et de désirable pour une âme juste. Arrivée à cet heureux moment, elle voit sans regret périr un monde qui ne lui avait jamais paru qu'un amas de fumée, et qu'elle n'avait jamais aimé. Ses yeux se ferment avec plaisir à tous ces vains spectacles qu'offre la terre, qu'elle avait toujours regardée comme une décoration d'un moment, et dont elle n'avait pas laissé de craindre les dangereuses illusions. Elle sent sans inquiétude, que dis-je? avec plaisir, ce corps mortel, qui avait été la matière de toutes ses tentations et la source fatale de toutes ses faiblesses, se revêtir de l'immortalité. Elle ne regrette rien sur

la terre, où elle ne laisse rien, et d'où son cœur s'envole comme son âme; elle ne se plaint pas même d'être enlevée au milieu de sa course, et de finir ses jours en un âge encore florissant. Au contraire, elle remercie son libérateur d'avoir abrégé ses peines avec ses années, de n'avoir exigé d'elle que la moitié de sa dette pour le prix de son éternité, et d'avoir consommé dans peu son sacrifice, de peur qu'un plus long séjour dans un monde corrompu ne pervertît son cœur. Ses violences, ses austérités, qui avaient tant coûté à la faiblesse de sa chair, font alors la plus douce de ses pensées. Elle voit que tout s'évanouit, hors ce qu'elle a fait pour Dieu; que tout l'abandonne, ses biens, ses proches, ses amis, ses dignités, hormis ses œuvres; et elle est transportée de joie de n'avoir pas mis sa confiance dans la faveur des princes, dans les enfants des hommes, dans les vaines espérances de la fortune, dans tout ce qui va périr; mais dans le Seigneur tout seul, qui demeure éternellement, et dans le sein duquel elle va trouver la paix et la félicité, que les créatures ne donnent point. Ainsi, tranquille sur le passé, méprisant le présent, transportée de toucher enfin à cet avenir, le seul objet de ses désirs, voyant déjà le sein d'Abraham ouvert pour la recevoir, et le Fils de l'homme assis à la droite du Père, tenant en ses mains la couronne d'immortalité, elle s'endort dans le Seigneur. Elle est portée par les esprits bienheureux dans la demeure des saints, et s'en retourne dans le lieu d'où elle était sortie. Puissiez-vous, mes frères, voir ainsi terminer votre course! c'est ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

MORCEAUX CHOISIS

DE L'AVENT ET DU CARÊME.

AVENT.

BONHEUR DES JUSTES.

Toute sa félicité (du pécheur) est comme renfermée dans le moment présent; et, pour être heureux, il faut qu'il ne pense point; qu'il se laisse mener comme les animaux muets, par l'attrait des objets présents; et qu'il éteigne et abrutisse sa raison, s'il veut conserver sa tranquillité. Et de là ces maximes si indignes de l'humanité et si répandues dans le monde, que trop de raison est un triste avantage; que les réflexions gâtent tous les plaisirs de la vie; et que, pour être heureux, il faut peu penser. O homme! était-ce donc pour ton malheur que le ciel t'avait donné la raison qui t'éclaire, ou pour t'aider à chercher la vérité, qui seule peut te rendre heureux? Cette lumière divine qui embellit ton être serait-elle donc une punition plutôt qu'un don du Créateur? et ne te distinguerait-elle si glorieusement de la bête que pour te rendre de pire condition qu'elle?

En effet, mes frères, qu'est-ce que le monde, pour les mondains eux-mêmes qui l'aiment; qui paraissent enivrés de ses plaisirs, et qui ne peuvent se passer de lui? Le monde? c'est une servitude éternelle où nul ne vit pour soi, et où, pour être heureux, il faut pouvoir baiser ses fers et aimer son esclavage. Le monde? c'est une révolution journalière d'événements qui réveillent tour à tour, dans le cœur de ses partisans, les passions les plus violentes et les plus tristes, des haines cruelles, des perplexités odieuses, des craintes amères, des jalousies dévorantes, des chagrins accablants. Le monde? c'est une terre de malédiction, où les plaisirs même portent avec eux leurs épines et leur amertume : le jeu lasse par ses fureurs et par ses caprices; les conversations ennuient, par les oppositions d'humeur et la contrariété des sentiments; les passions et les attachements criminels ont leurs dégoûts, leurs contre-temps,

leurs bruits désagréables; les spectacles, ne trouvant presque plus dans les spectateurs que des âmes grossièrement dissolues, et incapables d'être réveillées que par les excès les plus monstrueux de la débauche, deviennent fades, en ne remuant que ces passions délicates, qui ne font que montrer le crime de loin, et dresser des piéges à l'innocence. Le monde enfin est un lieu où l'espérance même, qu'on regarde comme une passion si douce, rend tous les hommes malheureux; où ceux qui n'espèrent rien se croient encore plus misérables; où tout ce qui plaît ne plaît jamais longtemps; et où l'ennui est presque la destinée la plus douce et la plus supportable qu'on puisse y attendre. Voilà le monde, mes frères; et ce n'est pas ce monde obscur qui ne connaît ni les grands plaisirs, ni les charmes de la prospérité, de la faveur et de l'opulence : c'est le monde dans son beau, c'est le monde de la cour, c'est vous-mêmes qui m'écoutez, mes frères. Voilà le monde; et ce n'est pas ici une de ces peintures imaginées, et dont on ne trouve nulle part la ressemblance. Je ne peins le monde que d'après votre cœur, c'est-à-dire tel que vous le connaissez et le sentez tous les jours vous-mêmes.

Voilà cependant le lieu où tous les pécheurs cherchent leur félicité. C'est là leur patrie; c'est là qu'ils voudraient pouvoir s'éterniser. Voilà ce monde qu'ils préfèrent aux biens éternels, et à toutes les promesses de la foi. Grand Dieu! que vous êtes juste de punir l'homme par ses passions mêmes, et de permettre que, ne voulant pas chercher son bonheur en vous, qui seul êtes la paix véritable de son cœur, il se fasse une félicité bizarre de ses craintes, de ses dégoûts, de ses ennuis, et de ses cruelles inquiétudes!

Mais ce qu'il y a ici d'heureux pour la vertu, mes frères, c'est que le même monde si ennuyeux, si insupportable aux pécheurs qui y cherchent leur félicité, devient une source de réflexions consolantes pour les justes, qui le regardent comme un exil et une terre étrangère.

Car, premièrement, l'inconstance du monde, si terrible pour ceux qui se sont livrés à lui, fournit mille motifs de consolation à l'âme fidèle. Rien ne lui paraît constant ni durable sur la terre, ni les fortunes les plus florissantes, ni les amitiés les plus vives, ni les réputations les plus brillantes, ni les faveurs les plus enviées. Elle y voit une sagesse souveraine qui se plaît, ce semble, à se jouer des hommes, en les élevant les uns sur les ruines des autres; en

dégradant ceux qui étaient au haut de la roue, pour y faire monter ceux qui rampaient, il n'y a qu'un moment, devant eux; en produisant tous les jours de nouveaux héros sur le théâtre, et faisant éclipser ceux qui auparavant y jouaient un rôle si brillant en donnant sans cesse de nouvelles scènes à l'univers. Elle voit les hommes passer toute leur vie dans des agitations, des projets et des mesures; toujours attentifs ou à surprendre, ou à éviter d'être surpris; toujours empressés, habiles à profiter de la retraite, de la disgrâce ou de la mort de leurs concurrents, et à se faire de ces grandes leçons de mépris du monde de nouveaux motifs d'ambition et de cupidité; toujours occupés ou de leurs craintes ou de leurs espérances; toujours inquiets ou sur le présent ou sur l'avenir; jamais tranquilles; travaillant tous pour le repos, et s'en éloignant toujours plus.

O homme! pourquoi êtes-vous si ingénieux à vous rendre malheureux? c'est ce que pense alors une âme fidèle. La félicité que vous cherchez coûte moins. Il ne faut ni traverser les mers, ni conquérir des royaumes. Ne sortez pas de vous-même, et vous serez heureux.

Que les amertumes de la vertu, mes frères, paraissent douces alors à un homme de bien, lorsqu'il les compare aux cruels chagrins et aux agitations éternelles des pécheurs! Qu'il se sait bon gré d'avoir trouvé un lieu de repos et de sûreté, tandis qu'il voit les amateurs du monde encore tristement agités au gré des passions et des espérances humaines! Ainsi les Israélites, autrefois échappés de la mer Rouge, voyant de loin Pharaon et tous les grands de l'Egypte encore à la merci des flots, goûtaient le plaisir de leur sûreté, trouvaient les voies arides du désert douces et agréables, ne sentaient plus les incommodités du chemin, et, comparant leur destinée à celle des Égyptiens, loin de se plaindre et de murmurer, chantaient avec Moïse ce cantique divin de louanges et d'actions de grâces, où sont célébrées avec tant de magnificence les merveilles et les miséricordes du Seigneur.

En second lieu, l'injustice du monde, si désolante pour ceux qui l'aiment, lorsqu'ils se voient oubliés, négligés, éloignés des grâces, sacrifiés à des concurrents indignes, est encore un fonds de réflexions consolantes pour une âme qui le méprise, et qui ne craint que le Seigneur. Car quelle ressource pour un pécheur,

lequel, après avoir sacrifié au monde et à ses maîtres son repos, sa conscience, ses biens, sa jeunesse, sa santé; après avoir tout dévoré, des rebuts, des fatigues, des assujettissements pour des espérances frivoles, se voit tout d'un coup fermer les portes de l'élévation et de la fortune; arracher d'entre les mains des places qu'il avait méritées, et qu'il croyait déjà tenir; menacé, s'il se plaint, de perdre celles qu'il possède; obligé de plier devant des rivaux plus heureux, et de dépendre de ceux qu'il n'avait pas même crus dignes autrefois de recevoir ses ordres? Ira-t-il loin du monde se venger par des murmures éternels de l'injustice des hommes? Mais que fera-t-il dans sa retraite, que laisser plus de loisir et trouver moins de diversions à ses chagrins? Se consolera-t-il dans l'exemple de ses semblables? Mais nos malheurs à nos yeux ne ressemblent jamais aux malheurs d'autrui; et d'ailleurs, quelle consolation de sentir renouveler ses peines, à mesure qu'on en retrouve l'image et le souvenir dans les autres! Se retranchera-t-il dans une vaine philosophie et dans la force de son esprit? Mais la raison toute seule se lasse bientôt de sa fierté; on peut être philosophe pour le public, on est toujours homme pour soi-même. Se fera t-il une ressource en se livrant au plaisir et aux infâmes voluptés? Mais le cœur, en changeant de passion, ne fait que changer de supplice. Cherchera-t-il dans l'indolence et dans la paresse un bonheur qu'il n'a pu trouver dans la vivacité des espérances et des prétentions? Une conscience criminelle peut devenir indifférente, mais elle n'en est pas plus tranquille : on peut ne plus sentir ses disgrâces et ses malheurs, on sent toujours ses infidélités et ses crimes. Non, mes frères, le pécheur malheureux l'est sans ressource. Tout manque à l'âme mondaine, dès que le monde vient à lui manquer.

(*Sermon pour la fête de tous les Saints.*)

SUR LE JUGEMENT UNIVERSEL.

La variété des événements qui se succèdent ici-bas les uns aux autres, et qui partagent notre vie, ne fixent notre attention qu'au présent, et ne nous permettent pas de la rappeler tout entière, et de voir tout ce que nous sommes. Nous ne nous envisageons ja-

mais que dans le point de vue que notre état présent nous offre; la dernière situation est toujours celle qui nous fait juger de nous-mêmes : un sentiment de salut dont Dieu nous favorise quelquefois nous calme sur une insensibilité de plusieurs années; un jour passé dans les exercices de la piété nous fait oublier une vie de crimes; la déclaration de nos fautes au tribunal de la pénitence les efface de notre souvenir, et elles sont pour nous comme si elles n'avaient jamais été; en un mot, nous ne voyons jamais de l'état de notre conscience que le présent. Mais devant le juge terrible tout se présentera à la fois : l'histoire se déploiera tout entière. Depuis le premier sentiment que forma votre cœur jusqu'à son dernier soupir, tout se rassemblera sous vos yeux ; toutes les iniquités dispersées dans les différents âges de votre vie seront ici réunies : pas une action, pas un désir, pas une pensée, pas une parole n'y sera omise; car si nos cheveux sont comptés, jugez de nos œuvres! Nous verrons revivre tout le cours de nos années, qui était comme anéanti pour nous, et qui vivait pourtant aux yeux de Dieu : et nous retrouverons là, non pas ces histoires périssables, où nos vaines actions devaient être transmises à la postérité; non pas ces récits flatteurs de nos exploits militaires, de ces événements brillants qui avaient rempli tant de volumes, et épuisé tant de louanges; non pas ces mémoires publics où étaient marqués l'élévation de notre naissance, l'antiquité de notre origine, la gloire de nos ancêtres, les dignités qui les ont illustrés, l'éclat que nous avons ajouté à leur nom, et toute l'histoire, pour ainsi dire, des illusions et des erreurs humaines : cette immortalité tant vantée, qu'elle nous promettait, sera ensevelie dans les ruines et les débris de l'univers; mais nous y verrons l'histoire la plus affreuse et la plus exacte de notre cœur, de notre esprit, de notre imagination, c'est-à-dire cette partie intérieure et invisible de notre vie, aussi inconnue à nous-mêmes qu'au reste des hommes.

Outre l'histoire extérieure de nos mœurs qui sera toute rappelée, ce qui nous surprendra le plus, ce sera l'histoire secrète de notre cœur, qui se déploiera alors tout entière à nos yeux : de ce cœur que nous n'avions jamais sondé, jamais connu; de ce cœur qui se dérobait sans cesse à nous-mêmes, et qui nous déguisait la honte de ses passions sous des noms spécieux; de ce cœur dont

nous avons tant vanté l'élévation, la droiture, la magnanimité, le désintéressement, la bonté; que l'erreur publique et l'adulation avaient regardé comme tel, et qui nous avait fait placer au-dessus des autres hommes. Tant de désirs honteux, et qui à peine étaient formés que nous tâchions de nous les cacher à nous-mêmes; tant de projets ridicules de fortune et d'élévation, douces erreurs où notre cœur séduit se livrait sans cesse; tant de jalousies basses et secrètes que nous nous dissimulions par fierté, et qui cependant étaient le principe invisible de toute notre conduite; tant de dispositions criminelles, qui nous avaient portés mille fois à souhaiter que les plaisirs des sens pussent être ou éternels ou impunis; tant de haines et d'animosités, qui nous avaient corrompu le cœur à notre insu; tant d'intentions souillées et vicieuses, sur lesquelles nous étions si habiles à nous flatter; tant de projets de crimes auxquels l'occasion seule avait manqué, et que nous n'avions comptés pour rien, parce qu'ils n'étaient pas sortis de notre cœur; en un mot, cette vicissitude de passions qui s'étaient toujours succédé les unes aux autres au dedans de nous : voilà ce qu'on étalera à nos yeux. Nous verrons sortir, dit saint Bernard, comme d'une embuscade, des crimes sans nombre, dont nous ne nous serions jamais crus coupables : *Prodient ex improviso, et quasi ex insidiis.* On nous montrera nous-mêmes à nous-mêmes; on nous fera rentrer dans notre cœur, où nous n'avions jamais habité; une lumière soudaine éclairera cet abîme : ce mystère d'iniquité sera révélé, et nous verrons que ce que nous connaissions le moins de nous, c'était nous-mêmes.

A l'examen des maux que nous avons faits succédera celui des biens que nous avons manqué de faire. On nous rappellera les omissions infinies dont notre vie a été pleine, et sur lesquelles nous n'avions pas eu même de remords; tant de circonstances où notre caractère nous engageait de rendre gloire à la vérité, et où nous l'avons trahie par de vils intérêts ou par de basses complaisances; tant d'occasions de faire le bien, que la bonté de Dieu nous avait ménagées, et que nous avons presque toujours négligées; tant d'ignorances coupables et volontaires, pour avoir toujours craint la lumière, et fui ceux qui pouvaient nous instruire; tant d'événements si capables de nous ouvrir les yeux, et qui n'ont servi qu'à augmenter notre aveuglement; tant de bien que

nous aurions pu faire par nos talents et par nos exemples, et que nous avons empêché par nos vices; tant d'âmes dont nous aurions pu préserver l'innocence par nos largesses, et que nous avons laissées périr pour n'avoir rien voulu rabattre de nos profusions; tant de crimes que nous aurions pu épargner à nos inférieurs ou à nos égaux par de sages remontrances et des conseils utiles, que l'indolence, la lâcheté, et peut-être des vues plus coupables, nous ont fait supprimer; tant de jours et de moments que nous aurions pu mettre à profit pour le ciel, et que nous avons passés dans l'inutilité et dans une indigne mollesse. Et ce qu'il y a ici de plus terrible, c'est que c'était là la partie de notre vie la plus innocente à nos yeux, et qui n'offrait tout au plus à notre souvenir qu'un grand vide.

Vous passiez pour ami fidèle, sincère, généreux : on verra que vous étiez lâche, perfide, intéressé, sans foi, sans honneur, sans probité, sans conscience, sans caractère. Vous vous étiez donné pour une âme forte, et au-dessus des faiblesses vulgaires; et vous allez exposer les bassesses les plus humiliantes, et des endroits dont l'âme la plus vile mourrait de honte. On vous regardait dans le monde comme un homme intègre, et d'une probité à l'épreuve dans l'administration de votre charge; cette réputation vous avait peut-être attiré de nouveaux honneurs et la confiance publique : vous abusiez cependant de la crédulité des hommes; ces dehors pompeux d'équité cachaient une âme inique et rampante; et des vues de fortune et d'intérêt avaient mille fois trahi en secret votre fidélité, et corrompu votre innocence. Vous paraissiez orné de sainteté et de justice; vous étiez toujours revêtu de la ressemblance des justes; on vous croyait l'ami de Dieu et l'observateur fidèle de sa loi; et cependant votre cœur n'était pas droit devant le Seigneur; vous couvriez sous le voile de la religion une conscience souillée, et des mystères d'ignominie : vous marchiez sur les choses saintes, pour arriver plus sûrement à vos fins. Ah! vous allez donc en ce jour de révélation détromper tout l'univers; ceux qui vous avaient vu sur la terre, surpris de votre nouvelle destinée, chercheront l'homme de bien dans le réprouvé : l'espérance de l'hypocrite sera alors confondue. Vous aviez joui injustement de l'estime des hommes : vous serez connu, et Dieu sera vengé.

Mais après vous avoir montré la confusion publique dont sera

couvert le pécheur, que ne puis-je vous exposer ici quelle sera la gloire et la consolation du véritable juste, lorsqu'on étalera aux yeux de l'univers les secrets de sa conscience et tout le mystère de son cœur; de ce cœur dont toute la beauté, cachée aux yeux des hommes, n'était connue que de Dieu seul; de ce cœur, où il avait toujours cru voir des taches et des souillures, dont son humilité lui avait dérobé toute la sainteté et l'innocence; de ce cœur, où Dieu seul avait toujours fait sa demeure, et qu'il avait pris plaisir d'orner et d'enrichir de ses dons et de ses grâces! Que de nouvelles merveilles va offrir aux yeux des spectateurs ce sanctuaire divin, jusque-là si impénétrable, lorsque le voile en sera ôté! que de fervents désirs! que de victoires secrètes! que de sacrifices héroïques! que de prières pures! que de tendres gémissements! que de transports amoureux! que de foi! que de grandeur! que de magnanimité! que d'élévation au-dessus de tous ces vains objets qui forment tous les désirs et toutes les espérances des hommes! On verra alors que rien n'était plus grand et plus digne d'admiration dans le monde qu'un véritable juste, que ces âmes qu'on regardait comme inutiles, parce qu'elles l'étaient à nos passions, et dont on méprisait tant la vie obscure et retirée : on verra que ce qui se passait dans le cœur d'une âme fidèle avait plus d'éclat et de grandeur que tous ces grands événements qui se passent sur la terre, méritait seul d'être écrit dans les livres éternels, et offrait aux yeux de Dieu un spectacle plus digne des anges et des hommes, que les victoires et les conquêtes qui remplissent ici-bas la vanité des histoires, auxquelles on élève des monuments pompeux pour en éterniser le souvenir, et qui ne seront plus regardées alors que comme des agitations puériles, ou le fruit de l'orgueil et des passions humaines. Premier désordre réparé dans ce grand jour : le vice dérobé ici-bas à la honte publique, et la vertu aux éloges qu'elle mérite.

On verra le Fils de l'homme parcourant des yeux, du haut des airs, les peuples et les nations confondues et assemblées à ses pieds, relisant dans ce spectacle l'histoire de l'univers, c'est-à-dire des passions ou des vertus des hommes; on le verra rassembler ses élus des quatre vents; les choisir de toute langue, de tout état, de toute nation; réunir les enfants d'Israël dispersés dans l'univers; exposer l'histoire secrète d'un peuple saint et nouveau;

produire sur la scène des héros de la foi jusque-là inconnus au monde; ne plus distinguer les siècles par les victoires des conquérants, par l'établissement ou la décadence des empires, par la politesse ou la barbarie des temps, par les grands hommes qui ont paru dans chaque âge, mais par les divers triomphes de la grâce, par les victoires cachées des justes sur leurs passions, par l'établissement de son règne dans un cœur, par la fermeté héroïque d'un fidèle persécuté. Vous le verrez changer la face des choses, créer un nouveau ciel et une nouvelle terre, et réduire cette variété infinie de peuples, de titres, de conditions, de dignités, à un peuple saint et à un peuple réprouvé, aux boucs et aux brebis : *Et statuet oves quidem a dextris suis, hædos autem a sinistris.*

La disposition de l'univers ainsi ordonnée, tous les peuples de la terre ainsi séparés, chacun immobile à la place qui lui sera tombée en partage, la surprise, la terreur, le désespoir, la confusion peinte sur le visage des uns ; sur celui des autres la joie, la sérénité, la confiance; les yeux des justes levés en haut vers le Fils de l'homme, d'où ils attendent leur délivrance; ceux des impies fixés d'une manière affreuse sur la terre, et perçant presque les abîmes de leurs regards, comme pour y marquer déjà la place qui leur est destinée ; le Roi de gloire, dit l'Évangile, placé au milieu des deux peuples, s'avancera ; et se tournant du côté de ceux qui seront à sa droite, avec un air plein de douceur et de majesté, et seul capable de les consoler de toutes leurs peines passées, il leur dira : *Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement des siècles.* (Matth., xxv, 34.) Les pécheurs vous avaient toujours regardés comme le rebut et la portion la plus inutile du monde : qu'ils apprennent aujourd'hui que le monde lui-même ne subsistait que pour vous, que tout était fait pour vous, et que tout a fini dès que votre nombre a été rempli. Sortez enfin d'une terre où vous aviez toujours été étrangers et voyageurs; suivez-moi dans les voies immortelles de ma gloire et de ma félicité, comme vous m'aviez suivi dans celles de mes humiliations et de mes souffrances. Vos travaux n'ont duré qu'un instant; le bonheur dont vous allez jouir ne finira plus : *Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi.* (Matth., xxv, 34.)

Puis se tournant à gauche, la vengeance et la fureur dans les yeux, lançant çà et là des regards terribles, comme des foudres vengeurs sur cette foule de coupables; d'une voix, dit un prophète, qui entr'ouvrira les entrailles de l'abime pour les y engloutir, il dira, non comme sur la croix, Mon Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font; mais : Retirez-vous, maudits, dans le feu éternel qui est préparé à Satan et à ses anges : vous étiez les élus du monde, vous êtes maudits de mon Père; vos plaisirs ont été rapides et passagers, vos peines seront éternelles : *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum qui paratus est diabolo et angelis ejus.* (MATTH., XXV, 41.) Les justes alors, s'élevant dans les airs avec le Fils de l'homme, commenceront à chanter le cantique céleste : Vous êtes riche en miséricorde, Seigneur, et vous avez couronné vos dons en récompensant nos mérites. Alors les impies maudiront l'auteur de leur être, et le jour fatal qui présida à leur naissance; ou plutôt ils entreront en fureur contre eux-mêmes, comme les auteurs de leurs malheurs et de leur perte. Les abimes s'ouvriront, les cieux s'abaisseront, les réprouvés, dit l'Évangile, iront dans le supplice éternel, et les justes dans la vie éternelle : *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.* (MATTH., XXV, 46.) Voilà un partage qui ne changera plus.

(*Sermon pour le premier dimanche de l'Avent.*)

SUR LES AFFLICTIONS.

La Providence a dispensé avec tant de sagesse les biens et les maux de cette vie, que chacun dans son état, quelque heureuse qu'en paraisse la destinée, trouve des croix et des amertumes qui en balancent toujours les plaisirs. Il n'est point de parfait bonheur sur la terre, parce que ce n'est point ici le temps des consolations, mais le temps des peines : l'élévation a ses assujettissements et ses inquiétudes; l'obscurité, ses humiliations et ses mépris; le monde, ses soucis et ses caprices; la retraite, ses tristesses et ses ennuis; le mariage, ses antipathies et ses fureurs; l'amitié, ses pertes ou ses perfidies; la piété elle-même, ses répugnances et ses dégoûts : enfin, par une destinée inévitable aux enfants

d'Adam, chacun trouve ses propres voies semées de ronces et d'épines. La condition la plus heureuse en apparence a ses amertumes secrètes, qui en corrompent toute la félicité : le trône est le siege des chagrins, comme la dernière place ; les palais superbes cachent des soucis cruels, comme le toit du pauvre et du laboureur ; et, de peur que notre exil ne nous devienne trop aimable, nous y sentons toujours, par mille endroits, qu'il manque quelque chose à notre bonheur.

La faiblesse de notre cœur ne vient que de la faiblesse de notre foi ; une âme chrétienne doit être une âme forte, à l'épreuve, dit l'Apôtre, des persécutions, des opprobres, des infirmités, de la mort même. Elle peut être opprimée, continue l'Apôtre ; mais elle ne saurait être abattue : on peut lui ravir ses biens, sa réputation, son repos, sa fortune, sa vie même ; mais on ne peut lui ravir le trésor de la foi et de la grâce, qu'elle porte caché au fond de son cœur, et qui la console abondamment de toutes ces pertes frivoles et passagères ; on peut lui faire répandre des larmes de sensibilité et de tristesse, car la religion n'éteint pas les sentiments de la nature ; mais son cœur désavoue à l'instant sa faiblesse, et fait de ses larmes charnelles des larmes de pénitence et de piété. Que dis-je? une âme chrétienne se réjouit même dans les tribulations ; elle les regarde comme les marques de la bienveillance de Dieu sur elle, comme le gage précieux des promesses futures, comme les traits heureux de sa ressemblance avec Jésus-Christ, et qui, dès cette vie, lui donnent comme un droit assuré à sa gloire immortelle. Être faible et révolté contre l'ordre de Dieu dans les souffrances, c'est avoir perdu la foi, et n'être plus chrétien.

Il faut de la force pour pardonner une injure, pour dire du bien de ceux qui nous calomnient, pour cacher les défauts de ceux qui veulent même flétrir nos vertus. Il faut de la force pour fuir un monde qui nous plaît, pour s'arracher à des plaisirs où tous nos penchants nous entraînent, pour résister à des exemples que la foule autorise, et dont l'usage a presque fait des lois. Il faut de la force pour user chrétiennement de la prospérité, pour être humble dans l'élévation, mortifié dans l'abondance, pauvre de cœur au milieu des biens périssables, détaché de tout, plein de désirs pour le ciel, au milieu de tous les plaisirs et de toutes les fé-

licités de la terre. Il faut de la force pour se vaincre soi-même, pour réprimer un désir qui s'élève, pour étouffer un sentiment qui plait, pour ramener sans cesse à la règle un cœur qui s'en écarte sans cesse. Enfin, parcourez tous les préceptes de l'Évangile, il n'en est pas un seul qui ne suppose une âme forte et généreuse; partout il faut se faire violence à soi-même, partout le royaume de Dieu est un champ qu'il faut défricher, une vigne où il faut porter le poids du jour et de la chaleur, une carrière où il faut vaillamment et continuellement combattre; en un mot, le disciple de Jésus-Christ ne saurait jamais être faible sans être vaincu; et jusqu'aux moindres obligations de la foi, tout porte le caractère de la croix, qui en est l'esprit dominant : si vous manquez un instant de force, vous êtes perdu. Dire donc que l'on est faible, c'est dire que l'Évangile tout entier n'est pas fait pour nous, et qu'on ne peut être non-seulement ni soumis, ni patient, mais encore ni chaste, ni humble, ni désintéressé, ni mortifié, ni doux, ni charitable.

Que plus nos afflictions nous paraissent extraordinaires, moins nous devons croire qu'il y entre du hasard; plus nous devons y découvrir les ordres secrets et impénétrables d'un Dieu singulièrement attentif sur notre destinée; plus nous devons présumer que, sous des événements si nouveaux, il cache sans doute des vues nouvelles et des desseins singuliers de miséricorde sur notre âme; plus nous devons nous dire à nous-mêmes qu'il ne veut donc pas nous laisser périr avec la multitude, qui est le parti des reprouvés, puisqu'il nous mène par des voies si singulières et si peu battues. Cette singularité de malheurs doit être aux yeux de notre foi une distinction qui nous console : il a toujours conduit les siens, en matière d'afflictions, comme sur tout le reste, par des voies nouvelles et extraordinaires. Quelles aventures tristes et surprenantes dans la vie d'un Noé, d'un Loth, d'un Joseph, d'un Moïse, d'un Job ! Suivez de siècle en siècle l'histoire des justes, vous y trouverez toujours, dans les contradictions qui les ont éprouvés, je ne sais quoi d'incroyable et de singulier, qui a même révolté, depuis, la crédulité des âges suivants. Ainsi, moins vos afflictions ressemblent à celles des autres hommes, plus vous devez les regarder comme les afflictions des élus de Dieu : elles sont marquées du caractère des justes, elles entrent dans cette tradition

de calamités singulières, qui forment leur histoire depuis le commencement des siècles. Des batailles perdues, lors même que la victoire nous paraissait assurée; des villes imprenables tombées à la présence seule de nos ennemis; des États et des provinces conquis sur nous; un royaume, le plus florissant de l'Europe, frappé de tous les fléaux que Dieu peut verser sur les peuples dans sa colère; la cour remplie de deuil, et toute la race royale presque éteinte : voilà, Sire, ce que le Seigneur, dans sa miséricorde, réservait à votre piété, et les malheurs singuliers qu'il vous préparait pour purifier les prospérités d'un règne le plus glorieux dont il soit parlé dans nos histoires. Les événements pompeux et singuliers qui ont partagé toute votre vie vous ont rendu le plus grand roi que la monarchie et les autres nations même aient jamais vu sur le trône; la singularité des événements malheureux dont Dieu vous afflige ne sont destinés, par la soumission et la constance chrétienne avec laquelle nous vous les voyons soutenir, qu'à vous rendre un aussi grand saint que vous avez été un grand roi. Il fallait que tout fût singulier dans votre règne, les prospérités et les malheurs, afin que rien ne manquât à votre gloire devant les hommes, et à votre piété devant Dieu. C'est un grand exemple que sa bonté préparait à notre siècle.

Quoi! il n'y a pas eu peut-être un seul moment dans votre vie mondaine qui ne vous ait rendu digne d'un malheur éternel, et vous murmurez contre la bonté d'un Dieu qui veut bien changer ces flammes éternelles que vous avez tant de fois méritées, en quelques peines rapides et passagères, et auxquelles même les consolations de la foi vous offrent tant de ressources!

Quelle injustice! quelle ingratitude! Eh! prenez garde, âme infidèle, que le Seigneur ne vous exauce dans sa colère; prenez garde qu'il ne punisse vos passions, en vous ménageant ici-bas tout ce qui les favorise; que vous ne soyez pas trouvé digne à ses yeux de ses afflictions temporelles; qu'il ne vous réserve pour le temps de sa justice et de ses vengeances, et qu'il ne vous traite comme ces victimes infortunées, qu'on n'orne de fleurs, qu'on ne ménage et qu'on n'engraisse avec tant de soins, que parce qu'on les destine au sacrifice; et que le glaive qui va les égorger et le bûcher qui doit les consumer, est déjà tout prêt sur l'autel. Il est terrible dans ses dons comme dans sa colère; et puisqu'il faut que le crime soit

puni, ou par des supplices passagers ici-bas, ou par des douleurs éternelles après cette vie, rien ne doit paraître plus effrayant aux yeux de la foi, que d'être pécheur et de vivre heureux sur la terre.

Grand Dieu, que ce soit donc ici pour moi le temps de vos vengeances! et puisque mes crimes ne sauraient être impunis, hâtez-vous, Seigneur, de satisfaire votre justice. Plus vous m'épargnerez ici-bas, plus vous me paraîtrez un Dieu terrible, qui ne veut point me quitter pour quelques afflictions passagères, et dont la colère ne peut être apaisée que par mon infortune éternelle. N'écoutez plus les cris de ma douleur, et les plaintes d'un cœur corrompu, qui ne connaît pas ses intérêts véritables. Je désavoue, Seigneur, ces soupirs trop humains, que la tristesse de mon état m'arrache tous les jours encore; ces larmes charnelles, que l'affliction me fait si souvent répandre en votre présence. N'exaucez pas les vœux que je vous ai jusqu'ici adressés pour obtenir la fin de mes peines: achevez plutôt de vous venger ici-bas; ne réservez rien pour cette éternité terrible, où vos châtiments seront sans fin et sans mesure. Soutenez seulement ma faiblesse; et en répandant des amertumes sur ma vie, répandez-y ces grâces qui consolent, et qui dédommagent avec tant d'usure un cœur affligé.

Telle est, mes frères, l'illusion perpétuelle de notre amour-propre. Quand nous sommes heureux, que tout répond à nos désirs, et que nous jouissons d'une fortune douce et riante, nous alléguons les dangers de notre état pour justifier les égarements de nos mœurs mondaines; nous disons qu'il est bien difficile en un certain âge et en une certaine situation, quand on a un rang à soutenir et des bienséances à garder dans le monde, de se condamner à la retraite, à la prière, à la fuite des plaisirs, et à tous les devoirs d'une vie triste et chrétienne. Mais de l'autre côté, quand nous sommes affligés, que le corps est frappé de langueur, que la fortune nous abandonne, que nos amis nous trompent, que nos maîtres nous négligent, que nos ennemis nous accablent, que nos proches deviennent nos persécuteurs, nous nous plaignons que tout nous éloigne de Dieu dans cet état de chagrin et d'amertume, que l'esprit n'est pas assez tranquille pour penser au salut, que le cœur est trop ulcéré pour sentir autre chose que ses propres malheurs, qu'il faut chercher à étourdir sa douleur par des diversions et des

plaisirs devenus nécessaires, et ne pas achever de perdre la raison en se livrant tout entier aux horreurs d'une profonde tristesse. C'est ainsi, ô mon Dieu, que, par nos contradictions éternelles, nous justifions les voies adorables de votre sagesse sur les destinées des hommes, et que nous préparons à votre justice des raisons puissantes pour confondre un jour l'illusion et la mauvaise foi de nos prétextes.

Car d'ailleurs, mes frères, de quelque nature que soient nos peines, l'histoire de la religion nous propose des justes qui, dans le même état que nous, ont possédé leur âme dans la patience, et ont fait de leurs afflictions une ressource de salut. Si vous pleurez la perte d'une personne chère, Judith trouva, dans une semblable douleur, l'accroissement de sa foi et de sa piété, et changea les larmes de sa viduité en des larmes de retraite et de pénitence. Si une santé languissante vous rend la vie plus triste et plus amère que la mort même, Job trouva dans les débris d'un corps ulcéré des motifs de componction, des désirs d'éternité, et des espérances de sa résurrection immortelle. Si l'on flétrit votre réputation par des impostures, Suzanne offrait une âme constante à la plus noire calomnie; et, sachant qu'elle avait le Seigneur pour témoin de son innocence, elle lui laissa le soin de la venger de l'injustice des hommes. Si l'on renverse votre fortune par des artifices, David détrôné regarda l'humiliation de son nouvel état comme la peine de l'abus qu'il avait fait de sa prospérité passée. Si un lien mal assorti devient votre croix de tous les jours, Esther trouva, dans les caprices et dans les fureurs d'un époux infidèle, l'épreuve de sa vertu, et le mérite de sa douceur et de sa patience. Enfin, placez-vous dans les situations les plus tristes, vous y trouverez des justes qui y ont opéré leur salut; et, sans en chercher des exemples dans les temps qui nous ont précédés, regardez autour de vous (la main du Seigneur n'est pas encore raccourcie), et vous verrez des âmes qui, chargées des mêmes croix que vous, en font un usage bien différent, et trouvent des moyens de salut dans les mêmes événements où vous trouvez vous-même ou l'écueil de votre innocence, ou le prétexte de vos murmures.

(*Sermon pour le IIe Dimanche de l'Avent.*)

SUR LE DÉLAI DE LA CONVERSION.

Il est étonnant, mes frères, que la vie étant si courte, le moment de la mort si incertain, tous les instants si précieux, les conversions si rares, les exemples de ceux qui sont surpris si fréquents, l'avenir si terrible, on puisse se former à soi-même tant de pretextes frivoles pour différer de changer de vie. Dans tous les autres dangers qui menacent ou notre vie, ou notre honneur, ou notre fortune, les précautions sont promptes et présentes; il n'est que le péril qui soit douteux et éloigné : ici le péril est certain et présent, et les précautions sont toujours incertaines et reculées. Il semble ou que le salut soit une chose arbitraire, ou que notre vie soit entre nos mains, ou que le temps de faire pénitence nous ait été promis, ou que mourir sans l'avoir faite ne soit pas un fort grand malheur; tous les pécheurs s'endorment tranquillement dans cette espérance qu'ils se convertiront un jour, sans travailler jamais à changer de vie! Et ce qu'il y a de plus incompréhensible dans le délai de leur pénitence, c'est qu'ils conviennent tous du besoin qu'ils ont de se convertir, du mauvais état de leur conscience, qu'ils regardent tous comme le dernier des malheurs de mourir dans cet état funeste, et cependant qu'ils différent tous d'en sortir sur des prétextes si puérils, que le sérieux même de la chaire chrétienne souffre de les réfuter et de les combattre.

L'âge, les passions, les suites d'un changement de vie qu'on craint de ne pouvoir soutenir, voilà les vains prétextes qu'on s'oppose à soi-même pour différer la conversion que Dieu demande de nous.

Je dis premièrement l'âge. On veut laisser passer les années de la jeunesse, à laquelle un parti aussi sérieux que celui de la piété ne paraît pas convenir : on attend une certaine saison de la vie où, la première fleur de l'âge effacée, les mœurs devenues plus sérieuses, les bienséances plus exactes, le monde moins attentif sur nous, l'esprit même plus mûr, et plus capable de soutenir cette grande entreprise, on se promet à soi-même qu'on y travaillera, et que rien ne sera plus capable alors de nous en détourner.

Mais il serait naturel de vous demander d'abord qui vous a dit que vous arriverez au terme que vous vous marquez à vous-même, que la mort ne vous surprendra pas dans le cours de ces années

que vous destinez encore au monde et aux passions, et que le Seigneur, que vous n'attendez que vers la fin du jour, n'arrivera pas dès le matin, et lorsque vous y penserez le moins? La jeunesse est-elle un garant bien sûr contre la mort? Voyez, sans parler ici de ce qui arrive tous les jours au reste des hommes, si, en vous renfermant même dans le petit nombre de vos amis et de vos proches, vous n'en trouverez point à qui la justice de Dieu ait creusé un tombeau dès les premières années de leur course; qui, comme la fleur des champs, aient séché du matin au soir, et ne vous aient laissé que le triste regret de voir éclore une vie qui a été aussitôt éteinte. Insensé! on va peut-être au premier jour vous demander votre âme : et ces projets de conversion que vous renvoyez à l'avenir, de quoi vous serviront-ils? Et ces grandes résolutions que vous vous promettez d'exécuter un jour, que changeront-elles à votre malheur éternel, si la mort les prévient comme elle les prévient tous les jours, et ne vous laisse que le regret inutile de les avoir en vain formées?

Mais je veux que la mort ne vous surprenne pas, et je vous demande sur quoi vous promettez-vous que l'âge changera votre cœur, et vous disposera plus que vous ne l'êtes aujourd'hui à une vie nouvelle? L'âge changea-t-il le cœur de Salomon? ah! c'est alors que ses dissolutions montèrent au plus haut point, et que sa honteuse fragilité ne connut plus de bornes. L'âge prépara-t-il Saül à sa conversion? ah! c'est alors qu'il ajouta à ses égarements passés la superstition, l'impiété, l'endurcissement et le désespoir. L'âge apporta-t-il quelque remède aux désordres de Jézabel et de l'incestueuse Hérodias? c'est alors qu'elles parurent plus ambitieuses, plus voluptueuses, plus attentives à plaire que jamais. Peut-être, en avançant en âge, sortirez-vous de certaines mœurs déréglées, parce que le dégoût tout seul qui les suit vous en aura retiré; mais vous ne vous convertirez pas pour cela : vous ne vivrez plus dans le désordre, mais vous ne vous repentirez pas, mais vous ne ferez pas pénitence, mais votre cœur ne sera pas changé; vous serez encore mondain, ambitieux, voluptueux, sensuel; vous vivrez tranquille dans cet état, parce que vous n'aurez plus que toutes les dispositions de ces vices, sans vous livrer à leurs excès. Les années, les exemples, le long usage du monde, n'auront servi qu'à vous endurcir la conscience, qu'à

substituer une indolence et une sagesse mondaine aux passions, et à effacer cette sensibilité de religion que le premier âge laisse dans l'âme encore alors craintive et timorée; vous mourrez impénitent.

Et si vous croyez que ce soit ici un simple mouvement de zèle, et non une vérité fondée sur l'expérience, examinez ce qui se passe tous les jours à vos yeux, voyez toutes les âmes qui ont vieilli dans le monde, et que l'âge tout seul a retirées des plaisirs : l'amour du monde ne meurt qu'avec elles; sous des dehors différents, et que la bienséance seule a changés, vous voyez le même goût pour le monde, les mêmes penchants, la même vivacité pour les plaisirs, un cœur jeune encore dans un corps changé et effacé. On rappelle avec complaisance les joies des premières années; on fait revivre par l'erreur de l'imagination tout ce que l'âge et le temps nous ont ôté; on regarde avec envie une jeunesse florissante, et les amusements qui la suivent; on en prend tout ce qui peut encore compatir avec le sérieux de son état; on se fait des prétextes pour être encore de certains plaisirs avec bienséance, et sans s'exposer à la risée publique. Enfin, à mesure que le monde s'enfuit et nous échappe, on court après lui avec plus de goût que jamais : le long usage qu'on en a fait n'a servi qu'à nous le rendre plus nécessaire, et nous mettre hors d'état de nous en passer; et l'âge n'a point fait encore de conversion.

Mais quand ce malheur ne serait point à craindre, le Seigneur n'est-il pas le Dieu de tous les temps et de tous les âges? Est-il un seul de nos jours qui ne lui appartienne, et qu'il nous ait laissé pour le monde et pour la vanité? N'est-il pas jaloux même des prémices de notre cœur et de notre vie, figurées par ces prémices des fruits de la terre que la loi ordonnait de lui offrir? Pourquoi lui retrancheriez-vous donc la plus belle partie de vos années, pour la consacrer au démon et à ses œuvres? La vie est-elle trop longue, pour être tout entière employée à la gloire du Seigneur, qui nous l'a donnée, et qui nous en promet une immortelle? Le premier âge est-il trop précieux, pour être consacré à mériter la possession éternelle de l'Être souverain? Vous ne lui réservez donc que les restes et le rebut de vos passions et de votre vie? et c'est comme si vous lui disiez : Seigneur, tant que je serai propre au monde et aux plaisirs, n'attendez pas que je revienne à vous et que je vous

cherche ; tant que le monde voudra de moi, je ne saurais me résoudre à vouloir de vous ; quand il commencera à m'oublier, à m'échapper, et que je ne pourrai plus en faire usage, alors je me tournerai vers vous, je vous dirai, Me voici ; je vous prierai d'accepter un cœur que le monde rejettera, et qui sera même triste de la dure nécessité où il se trouvera de se donner à vous : mais jusque-là n'attendez de moi qu'une indifférence entière et un oubli parfait ; au fond vous n'êtes bon à servir que lorsqu'on n'est plus soi-même bon à rien ; on est sûr du moins qu'on vous trouve toujours, tous les temps vous sont les mêmes : mais le monde, après une certaine saison de la vie, on n'y est plus propre, et il faut se hâter d'en jouir avant qu'il nous échappe, et tandis qu'il est encore temps. Ame indigne de confesser jamais les miséricordes d'un Dieu que vous traitez avec tant d'outrage ! Et croyez-vous qu'alors il acceptera des hommages si forcés et si honteux à sa gloire, lui qui ne veut que des sacrifices volontaires, lui qui n'a pas besoin de l'homme, et qui lui fait grâce lors même qu'il accepte ses vœux les plus purs et ses hommages les plus sincères ?

Le prophète Isaïe insultait autrefois en ces termes à ceux qui adoraient de vaines idoles : Vous prenez un cèdre sur le Liban, leur disait-il ; vous en retranchez la plus belle et la meilleure partie, pour fournir à vos besoins, à vos plaisirs, au luxe et à l'ornement de vos palais ; et quand vous ne savez plus à quoi employer ce qui vous reste, vous en faites une vaine idole, et vous lui offrez des vœux et des hommages ridicules : *Et de reliquo ejus idolum faciam.* (Is. XLIV, 19.), Et voilà ce que je puis vous dire ici à mon tour : Vous retranchez de votre vie les plus belles et les plus florissantes années, pour satisfaire vos goûts et vos passions injustes ; et quand vous ne savez plus quel usage faire de ce qui vous reste, et qu'il devient inutile au monde et aux plaisirs, alors vous en faites une idole, vous le faites servir à la religion, vous en formez une vertu fausse, superficielle, inanimée, à laquelle vous consacrez à regret les restes de vos passions et de vos désordres : *Et de reliquo ejus idolum faciam.* O mon Dieu, est-ce donc là vous regarder comme un Dieu jaloux qu'une tache légère dans les offrandes les plus pures blesse et offense, ou comme une vaine idole qui ne sentirait pas l'indignité et la simulation des hommages qu'on lui offre ? *Et de reliquo ejus idolum faciam.*

Oui, mes frères, on ne recueille dans un âge avancé que ce qu'on a semé les premières années de la vie. Si vous semez dans la corruption, dit l'Apôtre, vous moissonnerez dans la corruption : vous le dites tous les jours vous-mêmes, qu'on meurt toujours comme on a vécu; que les caractères ne changent point; qu'on porte dans la vieillesse tous les défauts et tous les penchants du premier âge; et que rien n'est plus heureux que de se former de bonne heure des inclinations louables, et de s'accoutumer, comme dit un prophète, à porter le joug du Seigneur dès une tendre jeunesse : *Bonum est viro, cum portaverit jugum ab adolescentia sua* (Thren., III, 27).

Et en effet, mes frères, quand nous n'aurions égard qu'au repos seul de notre vie; quand nous n'aurions point d'autre intérêt que de nous préparer même ici-bas des jours heureux et paisibles; quel bonheur de prévenir d'avance, et d'étouffer dans leur naissance, en se tournant d'abord à la vertu, tant de passions violentes qui déchirent ensuite le cœur, et qui font tout le malheur et toute l'amertume de notre vie! *Bonum est viro, cum portaverit jugum ab adolescentia sua.* Quel bonheur de n'avoir mis en soi que des idées douces et innocentes, de s'épargner la funeste expérience de tant de plaisirs criminels, qui corrompent le cœur pour toujours, qui souillent l'imagination, qui nous laissent mille images honteuses et importunes, lesquelles nous accompagnent jusque dans la vertu, survivent toujours à nos crimes, et en deviennent souvent de nouveaux elles-mêmes! *Bonum est viro, cum portaverit jugum ab adolescentia sua.* Quel bonheur de s'être fait, dans ses premières années, des plaisirs innocents et tranquilles, d'avoir accoutumé le cœur à s'en contenter, de n'avoir pas contracté la triste nécessité de ne pouvoir plus se passer des plaisirs violents et criminels; et de ne s'être pas rendu insupportable, par un long usage des passions vives et tumultueuses, la douceur et la tranquillité de la vertu et de l'innocence! *Bonum est viro, cum portaverit jugum ab adolescentia sua.* Que ces premières années passées dans la pudeur et dans l'horreur du vice attirent de grâces sur tout le reste de la vie! qu'elles rendent le Seigneur attentif à toutes nos voies! et qu'elles nous rendent nous-mêmes l'objet bien-aimé de ses soins et de ses complaisances paternelles! *Bonum est viro, cum portaverit jugum ab adolescentia sua.*

Mais on convient, direz-vous, qu'il est heureux de s'être donné à Dieu de bonne heure, et d'avoir pu se préserver de tous les inconvénients de l'âge et des plaisirs. Mais on n'en est pas là : on a suivi la route ordinaire ; le torrent du monde et des passions ont entraîné ; on se trouve même encore actuellement dans des engagements trop vifs, et qu'il n'est point en soi de rompre ; on attend une situation plus favorable ; et on se promet que, lorsque la passion qui nous captive sera éteinte, on ne se rengagera plus dans de nouveaux liens, et on se rangera tout de bon au devoir et à la vertu. Second prétexte : les passions et les engagements dont on ne peut encore sortir.

Mais, premièrement, cette situation plus favorable que vous attendez pour revenir à Dieu, êtes-vous bien sûr qu'elle arrive? Qui vous a révélé le cours et la durée des passions qui vous arrêtent actuellement? Qui leur a marqué un terme, et leur a dit, comme le Seigneur aux flots d'une mer agitée : Vous viendrez jusque-là, et vous y verrez briser votre impétuosité et la fureur de vos vagues? *Usque huc venies.* (Job, xxxviii, 11.) Quand finiront-elles, le savez-vous? Pouvez-vous répondre qu'elles finiront un jour? qu'elles finiront du moins avant que vous finissiez vous-même? Seriez-vous le premier pécheur surpris dans ses passions déplorables? Tous les hommes presque qui meurent à vos yeux, ne meurent-ils pas dans ce triste état? meurt-on autrement dans le monde? les ministres appelés au secours des mourants trouvent-ils au lit de la mort beaucoup de pécheurs qui, depuis longtemps quittes de leurs habitudes, se préparaient à ce dernier moment? Qu'y trouvons-nous, que des âmes encore liées de mille chaînes, que la mort seule va dissoudre? que des consciences inexplicables, si j'ose parler ainsi, et encore enveloppées dans le chaos d'une vie toute désordonnée? Qu'y entendons-nous, que des regrets inutiles sur cette terrible surprise, et de vaines protestations qu'on aurait pris d'autres mesures, si l'on avait pu la prévoir? Quels sont les soins ordinaires qui occupent notre ministère dans ces derniers moments? D'éclaircir des consciences, que nous ne devrions plus alors que consoler ; d'aider à rappeler des crimes, que nous ne devrions plus alors qu'exhorter à oublier ; de faire expliquer au pécheur mourant ses désordres, nous qui devrions alors le soutenir et l'animer par le souvenir de ses vertus ; en un mot,

d'ouvrir les abîmes de son cœur, nous qui ne devrions plus ouvrir alors à l'âme prête à se dégager de son corps que le sein d'Abraham et les trésors d'une gloire immortelle. Voilà les tristes offices que nous vous rendrons peut-être un jour : vous nous appellerez à votre tour; et, au lieu que nous aurions dû nous consoler alors avec vous, en vous entretenant des avantages que promet au fidèle une sainte mort, nous ne serons occupés qu'à vous faire raconter les crimes de votre vie.

On sent le vide du monde et des plaisirs; on se prête aux amusements et à une certaine dissipation, sans goût et comme à regret; on souhaiterait d'y renoncer, et de travailler sérieusement à son salut; mais cette première démarche fait peur. C'est un coup d'éclat qui nous engage envers le public, et qu'on craint de ne pouvoir soutenir : on est d'un rang où le plus petit changement sera remarqué, et l'on craint de n'aller donner, comme tant d'autres, qu'une scène qui ne durera pas, et qui ne nous laissera que le ridicule de la dévotion, sans nous en laisser le mérite.

Vous craignez de ne pouvoir vous soutenir, mon cher auditeur! Eh quoi! en différant de vous convertir, vous vous promettez que Dieu vous touchera un jour; et, en vous convertissant aujourd'hui, vous n'osez vous promettre qu'il vous soutiendra! Vous comptez sur ses miséricordes en l'outrageant, et vous n'osez y compter en le glorifiant! Vous croyez ne rien risquer de son côté en continuant à l'offenser, et vous vous en défiez en commençant à le servir! O homme! où est ici cette raison et cette équité de jugement dont vous vous piquez si fort? Et faut-il que, sur l'affaire de votre salut seulement, vous soyez un abîme de contradiction, et un paradoxe incompréhensible?

D'ailleurs, n'aurions-nous pas raison de vous dire : Commencez toujours; essayez si en effet vous ne pourrez pas vous soutenir dans le service de Dieu? La chose ne vaut-elle pas du moins la peine d'être tentée? Est-ce qu'un homme que la tempête a jeté au milieu de la mer, et qui serait à la merci des flots et sur le point d'un triste naufrage, ne tente pas premièrement s'il pourra aborder au port à la nage, avant de se laisser submerger aux ondes? ne fait-il point d'efforts? n'essaye-t-il rien? se dit-il à lui-même, pour ne rien tenter : Peut-être je ne me soutiendrai pas; les forces peut-être me manqueront en chemin? Ah! il essaye, il fait des

efforts, il combat contre le danger; il va jusqu'au dernier moment de sa force, et ne succombe enfin que lorsque, gagné par la violence des flots, il est forcé de céder au malheur de sa destinée. Vous périssez, mon cher auditeur; les ondes vous gagnent; le torrent vous entraîne; et vous balancez si vous essayerez de vous sauver du danger! et vous mettez à sonder vos forces les seuls moments qui vous restent pour pourvoir à votre sûreté! et vous perdez à délibérer un temps qui ne vous est laissé que pour vous dégager du péril qui presse, et où tant d'autres périssent à vos yeux.

(*Sermon pour le IIIe Dimanche de l'Avent.*)

SUR LES DISPOSITIONS A LA COMMUNION.

On ne pouvait autrefois voir Dieu sans être frappé de mort sur l'heure : un peuple entier de Betsamites, pour avoir seulement jeté sur l'arche des yeux trop curieux, fut exterminé; l'ange du Seigneur couvrit de plaies Héliodore, parce qu'il avait osé entrer dans le sanctuaire de Jérusalem. Il n'était pas permis aux Israélites dans le désert d'approcher même de la montagne où le Seigneur donnait sa loi : les foudres et les éclairs en défendaient l'accès; la terreur et la mort précédaient partout la face du Dieu d'Abraham. Quoi! parce qu'il ne sort plus des tourbillons de feu du fond de nos sanctuaires pour punir les profanateurs et les indiscrets, le respect et la frayeur ne nous y accompagnent pas! Faibles hommes sur qui les sens ont tant de pouvoir, et qui ne sont religieux que lorsque le Dieu qu'ils adorent est terrible! Car, dites-moi, si nous discernions le corps du Seigneur, si la foi de sa présence faisait sur nous les grandes impressions qu'elle ferait sans doute, si nous le voyions à découvert; eh! viendrions-nous, tranquilles et presque insensibles, nous asseoir à sa table? Quelques moments employés souvent à réciter avec un cœur tiède et un esprit égaré de légères formules, suffiraient-ils pour nous préparer à une action si redoutable? Une communion serait-elle l'affaire d'une matinée, dérobée peut-être, ou à l'inutilité d'un sommeil accoutumé, ou aux soins de l'ajustement? Ah! ce souvenir nous occuperait, nous agiterait, nous frapperait un mois par avance : il nous faudrait du

temps pour nous rassurer, si j'ose le dire, contre notre propre aspect, et contre l'idée de sa majesté; les jours qui précéderaient ce festin sacré seraient des jours de retraite, de silence, de prière, de mortification; chaque jour, en nous approchant de ce terme heureux, verrait croître nos soins, notre frayeur, notre joie. Cette pensée serait de toutes nos affaires, de nos entretiens, de nos repas, de nos délassements, de notre sommeil même : notre esprit plein de foi ne pourrait s'en désoccuper; nous ne verrions plus que Jésus-Christ; la figure du monde, loin de nous enchanter, nous appliquerait à peine; nous aurions des yeux, et nous ne verrions pas; cette image seule fixerait toute notre attention. Voilà ce qui s'appelle discerner le corps du Seigneur.

Je sais qu'une âme mondaine sent des troubles secrets à l'approche d'une solennité, où la bienséance et la loi peut-être veulent qu'elle se présente à l'autel. Mais, ô mon Dieu, vous qui sondez les cœurs, d'où naissent ces troubles? sont-ce là de ces frayeurs de foi et de religion qui doivent conduire à votre table une humble créature? Ah! c'est une tristesse qui opère la mort; ce sont des inquiétudes qui naissent des embarras d'une conscience qu'il faut éclaircir. On est sombre et inquiet comme le jeune homme de l'Évangile à qui vous aviez fait une loi de vous suivre; on craint ces jours heureux comme des jours funestes : on regarde les solennités des chrétiens comme des mystères tristes et lugubrès; on se fait une fatigue des délices de votre banquet : on n'y entre que comme ces aveugles et ces boiteux de l'Évangile; c'est-à-dire qu'il faut que les lois de votre Église aillent arracher ces infidèles, comme par force, des places publiques, des plaisirs du siècle et du grand chemin de la perdition, et les traînent malgré eux à la table du festin; on remet, autant qu'on peut, ce devoir de religion : cette seule pensée empoisonne tous les plaisirs. Vous voyez ces âmes infidèles traîner le poids d'une conscience irrésolue; balancer longtemps entre leurs devoirs et leurs passions; adoucir enfin, par le choix d'un confesseur indulgent, l'amertume de cette démarche; aller paraître devant vous, ô Dieu qui devenez leur nourriture dans ce mystère d'amour, avec autant de répugnance que s'ils allaient se présenter à un ennemi; et ne se sentir peut-être pas d'autre peine, dans toute une année, que la peine de recevoir un Dieu qui se donne à elles. Ah! Seigneur, aussi rejetez-vous invi-

siblement ces victimes coupables qui se font traîner par force à l'autel, vous qui ne voulez que des sacrifices volontaires; aussi ne vous donnez-vous que malgré vous à ces cœurs ingrats, qui ne vous reçoivent que malgré eux-mêmes : et si vous étiez encore capable de ces saints frémissements que vous laissâtes paraître sur le tombeau du Lazare, ah ! on vous verrait frémir encore lorsque vous entrez dans ces bouches profanes, qui ne sont à vos yeux que des sépulcres ouverts.

Avouons-le donc, mes très-chers frères, la foi qui nous fait discerner le corps de Jésus-Christ est une foi rare. On croit, mais d'une foi superficielle, qui s'en tient, pour ainsi dire, à la surface de ce sacrement, et n'en approfondit pas la vertu et les mystères; on croit, mais d'une foi oiseuse qui borne tout son mérite à se soumettre et à ne pas contredire; on croit, mais d'une foi volage, qui se dément dans les œuvres; on croit, mais d'une foi humaine qui est le don de nos pères selon la chair, plutôt que le don du Père des lumières; on croit, mais d'une foi populaire qui ne nous laisse que des idées faibles et puériles; on croit, mais d'une foi superstitieuse qui n'aboutit qu'à des hommages vains et extérieurs; on croit, mais d'une foi d'habitude qui ne sent rien; on croit, mais d'une foi insipide qui ne discerne plus; on croit, mais d'une foi commode qui n'a point de suites; on croit, mais d'une foi peu éclairée qui manque, ou au respect en se familiarisant, ou à l'amour en s'éloignant; on croit, mais d'une foi qui captive l'esprit, et qui laisse errer le cœur; on croit enfin, mais d'une foi tranquille et vulgaire qui n'a rien de vif, rien de grand, de sublime, et digne du Dieu qu'elle nous découvre. C'est donc sur les règles de la foi qu'il faut s'éprouver, mes frères; les doctrines humaines, les adoucissements de l'usage, les exemples de la multitude, nos propres lumières, sont des guides trompeurs; et si jamais il importa de ne point prendre le change, sans doute c'est dans une conjoncture où le sacrilége est la peine de la méprise.

Mais sur quoi nous éprouverons-nous? Sur quoi! sur la sainteté de ce sacrement, et sur notre propre corruption. C'est la chair de Jésus-Christ, c'est le pain des anges, c'est l'Agneau sans tache qui ne veut autour de son autel que ceux, ou qui n'ont pas souillé leurs vêtements, ou qui les ont lavés dans le sang de la pénitence. Et qui êtes-vous, âme téméraire, que je vois approcher avec tant

de sécurité? Y portez-vous votre pudeur, votre innocence? avez-vous toujours possédé le vase de votre corps dans l'honneur et dans la sainteté? n'avez-vous pas traîné votre cœur sur la boue de mille passions? votre âme n'est-elle pas, aux yeux de Dieu, ce tison noirci dont parle le prophète, que des flammes impures ont, dès vos premiers ans, flétrie, consumée, et qui n'est plus qu'un reste hideux de leur violence? n'êtes-vous pas tout couvert de plaies honteuses? parait-il sur votre corps un seul endroit qui ne soit marqué de quelques crimes? où placerez-vous la chair de l'Agneau? Quoi! elle reposera sur votre langue! cette chair pure, sur un tombeau qui n'a jamais exhalé que la puanteur et l'infection; cette chair immolée avec tant de douceur, sur l'instrument de vos vengeances et de votre amertume; cette chair crucifiée, sur le siége de vos sensualités et de vos débauches? Quoi! il descendra dans votre cœur! mais y trouvera-t-il où reposer sa tête? n'avez-vous pas fait de ce temple saint une caverne de brigands? Quoi! vous l'allez placer parmi tant de désirs impurs, d'attachements profanes, de projets d'ambition, de mouvements de haine, de jalousie, d'orgueil! c'est au milieu de tous ces monstres que vous lui avez préparé sa demeure? Ah! vous le livrez à ses ennemis, vous le mettez encore entre les mains de ses bourreaux.

On s'est éprouvé, me dit-on; on s'est confessé avant que d'approcher. Ah! mes frères, et, de la même bouche dont vous venez de vomir vos iniquités, vous allez recevoir Jésus-Christ? et le cœur encore fumant de mille passions mal éteintes, et que le lendemain va voir rallumer, vous osez venir offrir votre présent à l'autel, et participer aux mystères saints? et, l'imagination souillée des idées toutes fraîches de vos excès que vous venez de raconter au prêtre, vous allez goûter le froment des élus? Quoi! au sortir du tribunal, la communion vous tient lieu de pénitence? vous allez de plain pied du crime à l'autel? au lieu de répandre des larmes avec les pénitents, vous venez vous consolèr avec les justes? au lieu de vous nourrir d'un pain de tribulation, vous courez au festin délicieux? au lieu de vous tenir comme le publicain à la porte du temple, vous approchez témérairement du Saint des saints? Un pénitent n'arrivait autrefois à la table du Seigneur qu'à travers des années entières d'humiliation, de jeûne, de prière, d'austérite; et on se purifiait dans les larmes, dans la douleur, dans les exer-

cices publics d'une discipline pénible : on devenait des hommes nouveaux ; il ne restait plus rien de la première vie qu'un regret sincère : on ne reconnaissait enfin de traces des crimes passés que dans les traces de la pénitence et des macérations qui venaient de les expier ; et l'Eucharistie était le pain céleste que l'homme pécheur ne mangeait alors qu'à la sueur de son front. Et aujourd'hui on croit qu'avoir confessé ses crimes, c'est les avoir punis ; qu'une absolution qui suppose un cœur contrit et humilié, le crée et le donne elle-même ; que toute la pureté qu'exige la chair de Jésus-Christ de celui qui la reçoit, c'est qu'il ait découvert la pourriture et l'infection de ses plaies. Communions indignes, mes frères ; vous mangez et vous buvez votre jugement. On a beau vous rassurer : l'homme peut-il vous justifier, lorsque Dieu vous condamne ?

Vous enviez, dit saint Chrysostome, le sort d'une hémorroïsse qui touche ses vêtements, d'une pécheresse qui arrose ses pieds de ses larmes, des femmes de Galilée qui eurent le bonheur de le suivre et de le servir dans les courses de son ministère, de ses disciples avec qui il conversait familièrement, des peuples de ce temps-là qui entendirent les paroles de grâce et de salut qui sortaient de sa bouche : vous appelez heureux ceux qui le virent ; bien des prophètes et des rois l'ont souhaité en vain : mais vous, mes frères, venez à l'autel, vous le verrez, vous le toucherez, vous lui donnerez un saint baiser ; vous l'arroserez de vos larmes, et vos entrailles mêmes le porteront comme celles de Marie. Hélas ! nos pères allaient dans une terre sainte y adorer les traces de ses pieds, et les lieux qu'il avait consacrés par sa présence. Ici, leur disait-on, il proposait la parabole du bon pasteur et de la brebis égarée ; ici il réconciliait une femme adultère ; ici il consolait une pécheresse ; ici il sanctifiait les noces et les festins par sa présence ; ici il multipliait des pains pour rassasier un peuple affamé ; ici il défendait à ses disciples de faire descendre le feu du ciel sur une ville criminelle ; ici il s'abaissait jusqu'à converser avec une femme de Samarie ; ici il souffrait les enfants autour de lui, et blâmait ceux qui voulaient les éloigner ; ici il rendait la vue aux aveugles, il redressait les boiteux, il délivrait les possédés, il faisait parler les muets et ouïr les sourds. A ces paroles nos pères se sentaient saisis d'une joie sainte ; ils versaient sur cette terre heu-

reuse des larmes de tendresse et de religion : ce spectacle, ces images leur rapprochaient les temps, les actions, les mystères de Jésus-Christ, rallumaient leur ardeur, consolaient leur foi : les pécheurs y trouvaient une douce confiance, les faibles une nouvelle force, les justes de nouveaux désirs.

Ah! chrétiens, non, il n'est pas nécessaire de traverser les mers; le salut est proche de vous; la parole que nous vous prêchons sera, si vous voulez, sur votre bouche et dans votre cœur : ouvrez les yeux de la foi, regardez sur ces autels, ce ne sont pas des lieux consacrés autrefois par sa présence, c'est Jésus-Christ lui-même : approchez en mémoire de lui; venez y rallumer tout ce que votre cœur a jamais senti de tendre, de touchant, de vif pour ce divin Sauveur. Que le souvenir de sa douceur, qui ne lui permettait pas de briser un roseau déjà cassé, et d'éteindre une lampe encore fumante, calme vos emportements et vos impatiences : que le souvenir de ses travaux et de sa vie pénible vous confonde sur votre mollesse : que le souvenir de sa modestie et de son humilité, qui lui faisait prendre la fuite lorsqu'on voulait le faire roi, vous guérisse de vos vanités, de vos projets, de vos prétentions frivoles : que le souvenir de son jeûne de quarante jours vous détrompe sur les fausses raisons qui vous portent ou à rompre le vôtre, ou à l'adoucir : que le souvenir de son zèle contre les profanateurs du temple vous apprenne avec quel respect et quelle sainte frayeur vous devez y entrer : que le souvenir de la simplicité et de la frugalité de ses mœurs condamne les vaines superfluités et les excès des vôtres : que le souvenir de ses retraites et de ses prières vous avertisse de fuir le monde, de vous retirer quelquefois dans le secret de votre maison, de passer du moins quelques heures de la journée dans la pratique indispensable de la prière : que le souvenir de sa tendresse et de sa compassion pour un peuple affamé, vous donne des entrailles de charité pour les malheureux : que le souvenir de ses saints entretiens vous instruise à converser innocemment, saintement, utilement avec les hommes; en un mot, que le souvenir de toutes ses vertus, plus vif alors, plus présent au cœur, à l'esprit, vous corrige de toutes vos faiblesses : voilà ce qu'on appelle communier en mémoire de lui.

Dans les premiers temps, l'Eucharistie était un prélude du martyre. Du moment que la fureur du tyran s'était déclarée, et

que la persécution commençait à s'élever, tous les fidèles couraient se munir de ce pain de vie : ils emportaient ce cher dépôt dans leurs maisons : la mort leur paraissait moins terrible, lorsqu'ils avaient devant leurs yeux le gage précieux de leur immortalité : ils la désiraient même ; et les consolations ineffables que la présence de Jésus-Christ, cachée sous des voiles mystiques, répandait déjà dans leur âme, les faisait soupirer après ce torrent de volupté dont il enivrera ses élus, lorsqu'ils le verront face à face. Étaient-ils traînés dans les prisons, chargés de fers comme les scélérats, eux dont le monde n'était pas digne ; ils cachaient avec soin dans leur sein la divine Eucharistie ; ils s'en nourrissaient dans l'attente du martyre ; ils s'engraissaient de cette viande céleste, comme des victimes pures, afin que leur sacrifice fût plus agréable au Seigneur. Des vierges chastes, des fidèles fervents, des ministres saints, participaient tous ensemble dans les cachots au pain de bénédiction : aussi quelle joie dans leurs chaînes ! quelle sérénité dans ces lieux sombres et affreux ! quels cantiques d'actions de grâces dans ces demeures lugubres, où les yeux ne retrouvaient partout que de tristes images de la mort, et les préparatifs des plus cruels supplices ! Combien de fois disaient-ils à Jésus-Christ, présent au milieu d'eux dans ce sacrement adorable : Ah ! nous ne craindrons pas les maux, Seigneur, puisque vous êtes avec nous : que des armées entières nous environnent, nous ne serons point troublés ; nos ennemis peuvent perdre notre corps, et même en dissiper les restes ; mais vous nous le rendrez glorieux et immortel. Eh ! qui peut perdre ceux que le Père vous a donnés ? Heureuses chaînes que vous daignez soutenir ! saintes prisons que vous consacrez par votre présence ! ténèbres aimables où vous remplissez nos âmes de tant de lumières ! mort précieuse qui va nous unir à vous, et déchirer les voiles qui vous dérobent à nos yeux ! De là, quelle force dans les tourments ! Pleins de la chair de Jésus-Christ, teints de son sang, ils sortaient, dit saint Chrysostome, de leurs cachots comme des lions encore tout sanglants, et altérés de mort et de carnage ; ils volaient sur les échafauds ; ils y portaient une sainte fierté, lançaient çà et là des regards de constance et de magnanimité qui glaçaient les tyrans les plus barbares, et désarmaient leurs propres bourreaux ; ils annonçaient donc la mort du Seigneur, en se préparant au martyre par la communion.

Sont-ce là nos sentiments, mes frères, quand nous approchons des autels? Où sont aujourd'hui les chrétiens qui, comme les premiers fidèles, attendent la bienheureuse espérance, et hâtent par leurs soupirs la fin de leur exil, et l'avénement de Jésus-Christ? C'est un raffinement de piété qu'on n'entend point, c'est un langage presque contemplatif; et cependant c'est le fondement de la religion et la première démarche de la foi. On regarde la nécessité de mourir comme une peine cruelle; la seule idée de la mort, qui consolait tant nos pères, nous fait frémir; la fin de la vie est le terme de nos plaisirs, au lieu d'être celui de nos peines; on la ménage aux dépens de la loi de Dieu et des obligations de l'Église : les soins qui aboutissent au corps sont infinis; nos précautions sur ce point vont jusqu'à la faiblesse; ou s'il arrive quelquefois de souhaiter ce dernier moment, c'est lassitude de la vie et de ses chagrins, c'est une disgrâce, une infirmité habituelle qui nous mine, une révolution dans nos affaires, qui ne nous laisse plus espérer de plaisirs en ce monde, un établissement manqué, une mort, un accident, enfin un dégoût et un souhait d'amour-propre; on s'ennuie d'être malheureux, mais on n'est point empressé d'aller se réunir à Jésus-Christ; et là-dessus on vient manger la cène du Seigneur, se renouveler le souvenir de sa passion, et annoncer sa mort jusqu'à ce qu'il vienne : quelle indignité!

Car si l'Apôtre se plaignait autrefois que les corps frappés de plaies, les maladies populaires, les morts soudaines n'étaient qu'une suite de ce sacrement profané; ah! vous nous frappez depuis longtemps, Seigneur; vous versez sur nos villes et sur nos provinces la coupe de votre fureur; vous armez les rois contre les rois, et les peuples contre les peuples; on n'entend parler que de combats et de bruits de guerre; vous faites pleuvoir du ciel la stérilité sur nos campagnes; le glaive de l'ennemi dépeuple nos familles, et ôte aux pères la consolation de leurs vieux ans; nous gémissons sous des charges qui, en éloignant de nos murs l'ennemi de l'État, nous livrent à la faim et à la misère; les arts sont presque inutiles au peuple, les gains et les trafics languissent, et l'industrie peut à peine fournir aux besoins; les calamités secrètes, et connues de vous seul, sont encore plus touchantes que les publiques; nous avons vu la faim et la mort moissonner nos citoyens, et changer nos villes en déserts affreux; l'ennemi de votre nom profite de nos dissensions, et usurpe votre héritage.

D'où partent ces fléaux si longs et si terribles, grand Dieu? où se forment ces nuées de fureur et d'indignation, qui éclatent depuis si longtemps sur nos têtes? N'êtes-vous pas armé pour punir les sacriléges? les attentats que l'on commet tous les jours au pied de vos autels, contre votre corps, ne nous attirent-ils pas ces marques de votre colère? Eh! frappez-nous donc, Seigneur; vengez votre gloire, ordonnez à l'ange qui est dans les airs, de ne pas arrêter son bras; qu'il n'épargne pas les maisons où sont encore empreintes les traces d'un sang profané : votre courroux est juste. Mais non, ne vengez point des crimes par d'autres crimes; donnez la paix à nos jours, écoutez les cris des justes qui vous la demandent : *Seigneur*, vous disent-ils avec le Prophète, *nous attendions la paix, et ce bien n'est pas encore venu.* (JÉRÉM., VIII, 15.) Faites cesser les profanations que les guerres traînent toujours après elles; ne punissez plus les sacriléges en les multipliant sur la terre; rendez la majesté à tant de temples profanés, le culte et la dignité à tant d'églises dépouillées, la splendeur et la magnificence à tant d'autels renversés, la paix à nos villes, l'abondance à nos familles, la consolation et l'allégresse à Israël; rendez les enfants aux pères, et aux épouses désolées leurs époux; et si nos malheurs ne vous touchent pas, laissez-vous toucher du moins à ceux de votre Église.

(*Sermon pour le IVe Dim. de l'Avent.*)

POUR LE JOUR DE NOEL.

L'homme n'avait été placé sur la terre que pour rendre à l'auteur de son être la gloire et l'hommage qui lui étaient dus. Tout le rappelait à ses devoirs, et tout ce qui devait l'y rappeler l'en éloigna. Il devait à sa majesté suprême son adoration et ses hommages; à sa bonté paternelle, son amour; à sa sagesse infinie, le sacrifice de sa raison et de sa lumière. Ces devoirs, gravés dans le fond de son cœur, et nés avec lui, lui étaient encore sans cesse annoncés par toutes les créatures; il ne pouvait ni s'écouter lui-même, ni écouter tout ce qui était autour de lui, sans les retrouver. Cependant il les oublie, il les efface de son cœur : il ne vit plus, dans l'ouvrage, l'honneur et le culte qui étaient dus à l'ou-

vrier souverain; dans les bienfaits dont il le comblait, l'amour qu'il devait à son bienfaiteur; dans les ténèbres répandues sur les effets même de la nature, l'impossibilité de sonder, à plus forte raison, les secrets de Dieu, et la défiance où il devait vivre de ses propres lumières. L'idolâtrie rendait donc à la créature le culte que le Créateur s'était réservé à lui seul : la synagogue l'honorait des lèvres, et l'amour qu'elle lui devait se bornait à des hommages extérieurs qui n'étaient pas dignes de lui : la philosophie s'égarait dans ses pensées, mesurait les lumières de Dieu à celles de l'homme, et croyait que la raison, qui se méconnaissait elle-même, pouvait connaître toute vérité : trois plaies répandues sur toute la face de la terre. En un mot, Dieu n'était plus connu ni glorifié, et l'homme ne se connaissait plus lui-même.

A quels excès l'idolâtrie n'avait-elle pas poussé son culte profane? La mort d'une personne chère l'érigeait bientôt en divinité; et ses viles cendres, sur lesquelles son néant était écrit en caractères si ineffaçables, devenaient elles-mêmes le titre de sa gloire et de son immortalité. L'amour conjugal se fit des dieux; l'amour impur l'imita, et voulut avoir ses autels : l'épouse et l'amante, l'époux et l'amant criminels eurent des temples, des prêtres et des sacrifices. La folie ou la corruption générale adopta un culte si bizarre et si abominable; tout l'univers en fut infecté; la majesté des lois de l'empire l'autorisa; la magnificence des temples, l'appareil des sacrifices, la richesse immense des simulacres, rendirent cette extravagance respectable. Chaque peuple fut jaloux d'avoir ses dieux; au défaut de l'homme, il offrit de l'encens à la bête; les hommages impurs devinrent le culte de ces divinités impures; les villes, les montagnes, les champs, les déserts en furent souillés, et virent des édifices superbes consacrés à l'orgueil, à l'impudicité, à la vengeance. La multitude des divinités égala celle des passions; les dieux furent presque aussi multipliés que les hommes : tout devint dieu pour l'homme, et le Dieu véritable fut le seul que l'homme ne connut point.

Le monde était plongé, depuis sa naissance presque, dans l'horreur de ces ténèbres; chaque siècle y avait ajouté de nouvelles impiétés. Plus les temps marqués du Libérateur approchaient, plus la dépravation semblait croître parmi les hommes. Rome elle-même, maîtresse de l'univers, s'était soumise aux différents

cultes des nations qu'elle avait subjuguées, et voyait s'élever au milieu de ses murs les idoles diverses de tant de peuples soumis, qui devenaient plutôt des monuments publics de sa folie et de son aveuglement que de ses victoires.

Mais, mes frères, ce grand bienfait (la naissance de Jésus-Christ) est-il pour nous? nous n'adorons plus de vaines idoles, un Jupiter incestueux, une Vénus impudique, un Mars vindicatif et cruel; mais Dieu en est-il plus glorifié parmi nous? ne mettons-nous pas à leur place la fortune, la volupté, la faveur du maître, le monde avec tous ses plaisirs? car tout ce que nous aimons plus que Dieu, nous l'adorons; tout ce que nous préférons à Dieu devient notre Dieu lui-même; tout ce qui fait le seul objet de nos pensées, de nos désirs et de nos affections, de nos craintes et de nos espérances, fait aussi tout notre culte; et nos dieux sont nos passions, auxquelles nous sacrifions le Dieu véritable.

Enfin les hommes avaient voulu encore ravir à Dieu la gloire de sa providence et de sa sagesse éternelle. Les philosophes, frappés de l'extravagance d'un culte qui multipliait les dieux à l'infini, et forcés, par les lumières seules de la raison, de reconnaître un seul Être suprême, en défiguraient la nature par mille opinions insensées. Les uns se représentaient un dieu oisif, retiré en lui-même, jouissant de son propre bonheur, ne daignant pas s'abaisser à regarder ce qui se passe sur la terre, ne comptant pour rien les hommes qu'il avait créés, aussi peu touché de leurs vertus que de leurs vices, et laissant au hasard le cours des siècles et des saisons, les révolutions des empires, la destinée de chaque particulier, la machine entière de ce vaste univers, et toute la dispensation des choses humaines. Les autres l'assujettissaient à un enchaînement fatal d'événements; ils en faisaient un dieu sans liberté et sans puissance, et, en le regardant comme le maître des hommes, ils le croyaient l'esclave des destinées. Les égarements de la raison étaient alors la seule règle de la religion et de la croyance de ceux qui passaient pour être les plus éclairés et les plus sages. Jésus-Christ vient rendre à son Père la gloire que les vains raisonnements de la philosophie lui avaient ôtée. Il vient apprendre aux hommes que la foi est la source des véritables lumières, et que le sacrifice de la raison est le premier pas de la philosophie chrétienne; il vient en fixer les incertitudes en nous ap-

prenant ce que nous devons connaître de l'Être suprême, et ce que nous en devons ignorer.

La plupart des fidèles ont de la Divinité une idée presque aussi fausse et aussi humaine qu'en avaient autrefois les philosophes païens, qui ne la comptent pour rien dans tous les événements de la vie, qui vivent comme si le hasard ou le caprice des hommes décidait de toutes les choses d'ici-bas, et qui ne connaissent que le bonheur ou le malheur comme les deux seules divinités qui gouvernent le monde, et qui président à tout ce qui se passe sur la terre.

Une paix universelle régnait dans tout l'univers quand Jésus-Christ, *le Prince de la paix* (Is., IX, 6), parut sur la terre : toutes les nations soumises à l'empire romain portaient paisiblement le joug de ces maîtres orgueilleux du monde; Rome elle-même, après les dissensions civiles qui avaient dépeuplé ses murs, répandu ses proscrits dans les îles et dans les déserts, et inondé l'Asie et l'Europe du sang de ses citoyens, respirait de l'horreur de tous ces troubles, et, réunie sous l'autorité d'un césar, elle trouvait dans sa servitude la paix dont elle n'avait jamais pu jouir dans sa liberté.

L'univers était donc paisible; mais ce n'était là qu'une fausse paix. L'homme, en proie à ses passions injustes et violentes, éprouvait au dedans de lui-même la guerre et la dissension la plus cruelle : éloigné de Dieu, livré aux agitations et aux fureurs de son propre cœur, combattu par la multiplicité et la contrariété éternelle de ses penchants déréglés, il ne pouvait trouver la paix, parce qu'il ne la cherchait que dans la source même de ses troubles et de ses inquiétudes. Les philosophes s'étaient vantés de pouvoir la donner à leurs disciples; mais ce calme universel des passions qu'ils promettaient à leur sage, et qu'ils annonçaient avec tant d'emphase, en pouvait réprimer les saillies, mais en laissait tout le venin et tout le tumulte dans le cœur. C'était une paix d'orgueil et d'ostentation; elle masquait les dehors; mais, sous ce masque d'appareil, l'homme se retrouvait toujours lui-même.

Jésus-Christ descend aujourd'hui sur la terre, pour apporter aux hommes cette paix véritable que le monde jusque-là n'avait pu leur donner. Il vient porter le remède jusqu'à la source du

mal ; sa divine philosophie ne se borne pas à donner de ces préceptes pompeux qui pouvaient plaire à la raison, mais qui ne guérissaient pas les plaies du cœur ; et comme l'orgueil, la volupté, les haines et les vengeances avaient été les sources fatales de toutes les agitations que le cœur de l'homme avait éprouvées, il vient lui rendre la paix en les tarissant par sa grâce, par sa doctrine et par son exemple.

Oui, mes frères, je dis que l'orgueil avait été la première source des troubles qui déchiraient le cœur des hommes. Quelles guerres, quelles fureurs cette funeste passion n'avait-elle pas allumées sur la terre? De quels torrents de sang n'avait-elle pas inondé l'univers? Et l'histoire des peuples et des empires, des princes et des conquérants, l'histoire de tous les siècles et de toutes les nations, qu'est-elle que l'histoire des calamités dont l'orgueil avait, depuis le commencement, affligé les hommes? Le monde entier n'était qu'un théâtre lugubre où cette passion hautaine et insensée donnait tous les jours les scènes les plus sanglantes. Mais ce qui se passait au dehors n'était que l'image des troubles que l'homme orgueilleux éprouvait au dedans de lui-même. Le désir de s'élever était une vertu ; la modération passait pour lâcheté ; un homme seul bouleversait sa patrie, renversait les lois et les coutumes, faisait des millions de malheureux pour usurper la première place parmi ses concitoyens ; et le succès de son crime lui attirait des hommages ; et son nom, souillé du sang de ses frères, n'en avait que plus d'éclat dans les annales publiques, qui en conservaient la mémoire ; et un scélérat heureux devenait le plus grand homme de son siècle. Cette passion, en descendant dans la foule, était moins éclatante, mais elle n'en était pas moins vive et furieuse. L'homme obscur n'était pas plus tranquille que l'homme public ; chacun voulait l'emporter sur ses égaux : l'orateur, le philosophe se disputaient, s'arrachaient la gloire, l'unique but de leurs travaux et de leurs veilles ; et comme les désirs de l'orgueil sont insatiables, l'homme, à qui il était alors honorable de s'y livrer tout entier, ne pouvant s'y fixer, ne pouvait aussi être calme et paisible. L'orgueil, devenu la seule source de l'honneur et de la gloire humaine, était devenu l'écueil fatal du repos et du bonheur des hommes.

La naissance de Jésus-Christ, en corrigeant le monde de cette erreur, y établit la paix que l'orgueil avait bannie de la terre. Il pouvait se manifester aux hommes avec tous les traits éclatants que les prophètes lui avaient attribués; il pouvait prendre les titres pompeux de conquérant de Juda, de législateur des peuples, de libérateur d'Israël : Jérusalem, à ces caractères glorieux, aurait reconnu celui qu'elle attendait : mais Jérusalem ne voyait dans ces titres qu'une gloire humaine, et Jésus-Christ vient la détromper, et lui apprendre que cette gloire n'est rien; qu'une pareille attente n'eût pas été digne des oracles de tant de prophètes qui l'avaient annoncé; que l'Esprit saint, qui les avait inspirés, ne pouvait promettre que la sainteté et des biens éternels aux hommes; que tous les autres biens, loin de les rendre heureux, multipliaient leurs malheurs et leurs crimes; et que son ministère visible n'allait répondre aux promesses éclatantes qui l'annonçaient depuis tant de siècles, que parce qu'il serait tout spirituel, et qu'il ne se proposerait que le salut de tous les hommes.

Aussi il naît à Bethléem, dans un état pauvre et abject, sans appareil extérieur, lui dont les cantiques de toute la milice du ciel célébraient alors la naissance; sans titre qui le distingue aux yeux des hommes, lui qui était élevé au-dessus de toute principauté et de toute puissance; il souffre que son nom soit inscrit avec les noms les plus obscurs des sujets de César, lui dont le nom était au-dessus de tout autre nom, et qui seul avait le droit d'écrire le nom de ses élus dans le livre de l'éternité : des pasteurs simples et grossiers tout seuls viennent lui rendre hommage, lui devant qui tout ce qu'il y a de grand dans le ciel, sur la terre et dans les enfers doit fléchir le genou : en effet, tout ce qui peut confondre l'orgueil humain est rassemblé dans le spectacle de sa naissance. Si les titres, si l'élévation, si les prospérités avaient pu nous rendre heureux ici-bas et mettre la paix dans notre cœur, Jésus-Christ en aurait paru revêtu, et aurait apporté ces biens à ses disciples; mais il ne nous apporte la paix qu'en les méprisant, et en nous apprenant à les mépriser nous-mêmes; il ne vient nous rendre heureux qu'en venant réprimer les désirs qui jusque-là avaient formé toutes nos inquiétudes; il vient nous montrer des biens plus réels et plus durables, seuls capables de calmer nos

cœurs, de remplir nos désirs, de soulager nos peines; des biens que les hommes ne peuvent nous ôter, et qu'il suffit d'aimer et de désirer pour être assuré de les posséder.

Cependant, cette paix heureuse, qui la goûte? Les guerres, les troubles, les fureurs en sont-elles plus rares dans l'univers depuis sa naissance? les empires et les États qui l'adorent en sont-ils plus paisibles? L'orgueil, qu'il est venu anéantir, en met-il moins le tumulte et la confusion parmi les hommes? Cherchez au milieu des chrétiens cette paix qui devrait être leur héritage : où la trouverez-vous? Dans les villes? l'orgueil y met tout en mouvement, chacun veut monter plus haut que ses ancêtres : un seul que la fortune élève, y fait mille malheureux qui suivent ses traces, sans pouvoir atteindre où il est parvenu. Dans l'enceinte des murs domestiques? elle ne cache que des soins et des inquiétudes; et le père de famille, sans cesse occupé, agité plus de l'avancement que de l'éducation chrétienne des siens, leur laisse pour héritage ses agitations et ses inquiétudes, qu'ils transmettront un jour eux-mêmes à leurs descendants. Dans le palais des rois? mais c'est ici qu'une ambition démesurée ronge, dévore tous les cœurs; c'est ici que, sous les dehors spécieux de la joie et de la tranquillité, se nourrissent les passions les plus violentes et les plus amères; c'est ici où le bonheur semble résider, et où l'orgueil fait plus de malheureux et de mécontents. Dans le sanctuaire? hélas! ce devrait être là sans doute l'asile de la paix : mais l'ambition est entrée même dans le lieu saint : on y cherche plus à s'élever qu'à se rendre utile à ses frères; les dignités saintes de l'Église deviennent, comme celles du siècle, le prix de l'intrigue et des empressements; la religieuse circonspection du prince ne peut arrêter les sollicitations et les pratiques secrètes; on y voit la même vivacité dans les concurrences, la même tristesse dans l'oubli où l'on nous laisse, la même jalousie envers ceux qu'on nous préfère. Un ministère qu'on ne devrait accepter qu'en tremblant, on le brigue avec audace : on s'assied dans le temple de Dieu sans y avoir été placé de sa main; on est à la tête du troupeau sans l'agrément de celui à qui il appartient, et sans qu'il nous ait dit, comme à Pierre : *Paissez mes brebis* (JEAN, XXI, 17); et comme on en a pris le soin sans vocation et sans talent, on le conduit sans édification et sans fruit, hélas! et souvent avec scandale. O paix de Jésus-

Christ! qui surpassez tout sentiment, seul remède des troubles que l'orgueil ne cesse d'exciter dans nos cœurs, qui pourra donc vous donner à l'homme?

Mais en second lieu, si les inquiétudes de l'orgueil avaient banni la paix de la terre, les désirs impurs de la chair n'y avaient pas excité moins de troubles. L'homme, ne se souvenant plus de l'excellence de sa nature et de la sainteté de son origine, se livrait sans scrupule, comme les bêtes, à l'impétuosité de cet instinct brutal. Le trouvant dans son cœur le plus violent et le plus universel de ses penchants, il le croyait aussi le plus innocent et le plus légitime. Pour l'autoriser même davantage, il le fit entrer dans son culte, et se forma des dieux impurs, dans le temple desquels ce vice infâme devenait le seul hommage qui honorait leurs autels. Un philosophe même, le plus sage d'ailleurs des païens, craignant que le mariage ne mît une espèce de frein à cette passion déplorable, avait voulu abolir ce lien sacré, permettre une brutale confusion parmi les hommes comme parmi les animaux, et ne multiplier le genre humain que par des crimes. Plus ce vice était universel, plus il perdait le nom de vice; et cependant quel déluge de maux n'avait-il pas répandu sur la terre? avec quelle fureur ne l'avait-on pas vu armer les peuples contre les peuples, les rois contre les rois, le sang contre le sang, les frères contre les frères, porter partout le trouble et le carnage, et ébranler l'univers entier? Les ruines des villes, les débris des empires les plus florissants, les sceptres et les couronnes renversées, devenaient les monuments publics et lugubres que chaque siècle élevait, pour conserver, ce semble, aux âges suivants, le souvenir et la tradition funeste des calamités dont ce vice n'avait cessé d'affliger le genre humain. Il devenait lui-même un fonds inépuisable de troubles et de chagins pour l'homme qui s'y livrait alors sans mesure. Il promettait la paix et les plaisirs; mais les jalousies, les soupçons, les fureurs, les excès, les dégoûts, les inconstances, les noirs chagrins, marchaient toujours sur ses pas; jusque-là que les lois, la religion, l'exemple commun l'autorisant, le seul amour du repos, dans ces siècles mêmes de ténèbres et de corruption, en éloignait un petit nombre de sages.

Mais ce motif était trop faible pour en arrêter le cours impétueux, et en éteindre les feux dans le cœur des hommes : il fal-

lait un remède plus puissant, et c'est la naissance du Libérateur qui vient retirer les hommes de cet abîme de corruption, pour les rendre purs et sans tache, les dégager de ces liens honteux, et leur donner la paix, en leur rendant la liberté et l'innocence que la servitude et la tyrannie de ce vice leur avaient ôtées. Il naît d'une mère vierge, et la plus pure de toutes les créatures : par là il met déjà en honneur une vertu inconnue au monde, et que son peuple même regardait comme un opprobre. De plus, en s'unissant à nous il devient notre chef, nous incorpore avec lui, nous fait devenir les membres de son corps mystique, de ce corps qui ne reçoit plus de vie et d'influence que de lui, de ce corps dont tous les ministères sont saints, qui doit être assis à la droite du Dieu vivant, et le glorifier dans tous les siècles.

Enfin, la naissance de Jésus-Christ réconcilie les hommes avec son Père : elle réunit les gentils et les Juifs; elle anéantit toutes ces distinctions odieuses de Grec et de Barbare, de Romain et de Scythe; elle éteint toutes les inimitiés et toutes les haines; de tous les peuples elle n'en fait plus qu'un peuple; de tous ses disciples, qu'un cœur et qu'une âme : dernier genre de paix qu'elle vient apporter aux hommes. Ils n'étaient liés auparavant entre eux, ni par le culte, ni par une espérance commune, ni par l'alliance nouvelle, qui dans un ennemi nous découvre un frère. Ils se regardaient presque comme des créatures d'une espèce différente : la diversité des religions, des mœurs, des pays, des langages, des intérêts, avait, ce semble, diversifié en eux la même nature; à peine se reconnaissaient-ils mutuellement à la figure de l'humanité, le seul signe d'union qui leur restait encore. Ils s'exterminaient comme des bêtes féroces; ils faisaient consister leur gloire à dépeupler la terre de leurs semblables, et à porter en triomphe leurs têtes sanglantes, comme les monuments éclatants de leur victoire : on aurait dit qu'ils tenaient leur être de différents créateurs irréconciliables, toujours occupés à se détruire, et qui ne les avaient placés ici-bas que pour venger leur querelle et terminer leurs différends par l'extinction universelle de l'un des deux partis : tout divisait les hommes, et rien ne les liait entre eux que les passions et les intérêts, qui étaient eux-mêmes la source unique de leurs divisions et de leur discorde.

Mais Jésus-Christ est devenu notre paix, notre réconciliation,

la pierre angulaire qui rassemble et réunit tout l'édifice, le chef vivifiant qui unit tous ses membres, et n'en fait qu'un même corps. Tout nous lie à lui; et tout ce qui nous lie à lui nous unit ensemble. C'est le même esprit qui nous anime, la même espérance qui nous soutient, le même sein qui nous enfante, le même bercail qui nous rassemble, et le même pasteur qui nous conduit: nous sommes les enfants d'un même père, les héritiers des mêmes promesses, les citoyens de la même cité éternelle, les membres d'un même corps.

Or, mes frères, tant de liens sacrés ont-ils pu réussir à nous unir ensemble? Le christianisme, qui ne devait être que l'union des cœurs, le lien des fidèles entre eux, et de Jésus-Christ avec les fidèles, et qui devait retracer l'image de la paix du ciel sur la terre, le christianisme n'est plus lui-même qu'un théâtre affreux de dissensions et de troubles; la guerre et la fureur semblent avoir établi parmi les chrétiens une demeure éternelle: la religion, qui devait les unir, les divise elle-même. L'infidèle, l'ennemi de Jésus-Christ, les enfants du faux prophète qui n'est venu porter que la guerre et le carnage parmi les hommes, sont en paix; et les enfants de la paix, et les disciples de celui qui vient l'apporter aujourd'hui aux hommes, ont toujours en main le fer et le feu les uns contre les autres! Je le dis hardiment devant un prince qui a mille fois préféré la paix à la victoire. Les rois s'élèvent contre les rois, les peuples contre les peuples; les mers qui les séparent les rejoignent pour s'entre-détruire; un vil monceau de pierres arme leur fureur et leur vengeance: et des nations entières vont périr et s'ensevelir sous ses murs, pour disputer à qui demeureront ses ruines. La terre n'est pas assez vaste pour les contenir, et les fixer chacun dans les bornes que la nature elle-même semble avoir mises aux États et aux empires: chacun veut usurper sur son voisin; et un misérable champ de bataille, qui suffit à peine pour la sépulture de ceux qui l'ont disputé, devient le prix des ruisseaux de sang dont il demeure à jamais souillé. O divin réconciliateur des hommes! revenez donc encore sur la terre, puisque la paix que vous y apportâtes en naissant laisse encore tant de guerres et de calamités dans l'univers!

(*Sermon pour le jour de Noël.*)

SUR LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

Un Dieu qui s'abaisse jusqu'à se faire homme étonne et confond la raison ; et dans quels abîmes d'erreur ne se précipite-t-elle pas, si la lumière de la foi ne vient promptement à son secours, pour lui découvrir toute la profondeur de la sagesse divine, cachée dans la folie apparente du mystère de l'Homme-Dieu? Aussi, dans tous les temps, ce point fondamental de notre sainte religion (j'entends la divinité de Jésus-Christ) a-t-il été l'objet le plus exposé aux contradictions insensées de l'esprit humain. Les hommes orgueilleux, qui ne devaient avoir dans la bouche que des actions de grâces pour le don ineffable que le Père des miséricordes leur a fait de son Fils unique, n'ont cessé de l'outrager, en vomissant contre ce Fils adorable les blasphèmes les plus impies. Aveugles, qui n'ont pas vu que le nom seul de Jésus qui lui est imposé en ce jour, ce nom qu'il reçoit d'abord dans le ciel, et qu'un ange apporte sur la terre à Marie et à Joseph, est la preuve incontestable de sa divinité. Ce nom sacré l'établit sauveur du genre humain; sauveur, en ce que, par l'effusion de son sang, qui devient notre rançon, il nous délivre du péché, et des suites qui en sont inséparables; la tyrannie du démon et de l'enfer; sauveur, en ce qu'attirant sur sa tête le châtiment qui était dû à nos prévarications, il nous réconcilie avec Dieu, et nous ouvre de nouveau l'entrée du sanctuaire éternel que le péché nous avait fermée. Mais, mes frères, si le Fils de Marie n'est qu'un pur homme, de quel prix sera aux yeux de Dieu l'oblation de son sang? Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, comment sa médiation sera-t-elle acceptée, tandis qu'il aurait besoin lui-même de médiateur pour se réconcilier avec Dieu?

Dieu ne peut se manifester aux hommes que pour leur apprendre ce qu'il est, et ce que les hommes lui doivent; et la religion n'est proprement qu'une lumière divine qui découvre Dieu à l'homme, et qui règle les devoirs de l'homme envers Dieu : soit que le Très-Haut se montre lui-même à la terre, soit qu'il remplisse de son esprit des hommes extraordinaires, la fin de toutes ses démarches ne peut être que la connaissance et la sanctification de son nom dans l'univers, et l'établissement d'un culte où l'on rende à lui seul ce qui n'est dû qu'à lui seul.

Or, si le Seigneur Jésus, venu dans la plénitude des temps, n'était qu'un homme juste et innocent, choisi seulement pour être l'envoyé de Dieu sur la terre, la fin principale de son ministère aurait été de rendre le monde idolâtre, et de ravir à la Divinité la gloire qui lui est due, pour se l'attribuer à lui-même.

En effet, mes frères, soit que nous considérions l'éclat de son ministère dans cet appareil pompeux d'oracles et de figures qui l'ont précédé, dans les circonstances merveilleuses qui l'ont accompagné, et enfin dans les œuvres qu'il a lui-même opérées, l'éclat en est tel, que si Jésus-Christ n'était qu'un homme semblable à nous, Dieu, qui l'a envoyé sur la terre, revêtu de tant de gloire et de puissance, nous aurait lui-même trompés, et serait coupable de l'idolâtrie de ceux qui l'adorent.

Le premier caractère éclatant du ministère de Jésus-Christ, c'est d'avoir été prédit et promis aux hommes depuis la naissance du monde. A peine Adam est-il tombé, qu'on lui montre de loin le Réparateur que sa chute a rendu nécessaire à la terre. Dans les siècles suivants, Dieu ne paraît, ce semble, occupé qu'à préparer les hommes à son arrivée : s'il se manifeste aux patriarches, c'est pour les confirmer dans la foi de cette attente; s'il inspire des prophètes, c'est pour l'annoncer; s'il se choisit un peuple, c'est pour le rendre dépositaire de cette grande promesse; s'il prescrit aux hommes des sacrifices et des cérémonies religieuses, c'est pour y tracer, comme de loin, l'histoire de celui qui doit venir. Tous les événements qui se passent sur la terre semblent conduire à ce grand événement; les empires et les royaumes ne tombent ou ne s'élèvent que pour y préparer les voies; les yeux ne s'ouvrent que pour le promettre; et toute la nature, comme dit saint Paul, semble être dans l'impatience d'enfanter le Juste qu'elle porte dans son sein, et qui doit venir la délivrer de la malédiction où elle est tombée : *Omnis creatura ingemiscit et parturit.* (Rom., viii, 22.)

Or, mes frères, faire attendre un homme à la terre, et l'annoncer du haut du ciel, depuis la naissance des siècles, c'est déjà préparer les hommes à le recevoir avec un respect de religion et de culte; et quand Jésus-Christ n'aurait que cet éclat particulier qui le distingue de tous les autres hommes, la superstition des peuples à son égard eût été à craindre, s'il n'avait été qu'une simple créature. Mais ce n'est rien même pour Jésus-Christ d'avoir été

prédit : toutes les circonstances dans lesquelles il l'a été sont encore plus merveilleuses et plus étonnantes que les prédictions mêmes. En effet, mes frères, si Cyrus et Jean-Baptiste ont été prédits longtemps avant leur naissance dans les prophéties d'Isaïe et de Malachie, ce n'ont été là que des prédictions uniques, sans suite, sans appareil, et qu'on trouve dans un seul prophète; des prédictions qui n'annoncent que des événements particuliers, et où la religion des peuples ne pouvait être surprise : Cyrus, pour être le restaurateur des murs de Jérusalem; Jean-Baptiste, pour préparer les voies à celui qui doit venir; l'un et l'autre, pour confirmer, par l'accomplissement de ces prophéties particulières, la vérité et la divinité de toutes les prophéties qui annonçaient Jésus-Christ.

Mais ici, mes frères, c'est un envoyé du ciel prédit par tout un peuple, annoncé pendant quatre mille ans par une longue suite de prophètes, désiré de toutes les nations, figuré par toutes les cérémonies, attendu de tous les justes, montré de loin dans tous les âges. Les patriarches meurent en souhaitant de le voir; les justes vivent dans cette attente; les pères apprennent à leurs enfants à le désirer; et ce désir est comme une religion domestique qui se perpétue de siècle en siècle. Les prophètes eux-mêmes des gentils voient briller de loin l'étoile de Jacob; et jusque dans les oracles des idoles, ce grand événement est annoncé. Ici, ce n'est pas pour un événement particulier, c'est pour être la ressource du monde condamné, le législateur des peuples, la lumière des nations, le salut d'Israël; c'est pour effacer l'iniquité de la terre, pour amener une justice éternelle, pour remplir l'univers de l'Esprit de Dieu, et porter à tous les hommes une paix immortelle. Quel appareil! quel piége pour la religion de tous les siècles, si des préparatifs si magnifiques n'annoncent qu'une simple créature, et dans des temps surtout où la crédulité des peuples mettait si facilement au rang des dieux les hommes extraordinaires!

D'ailleurs, mes frères, lorsque Jean-Baptiste paraît sur les bords du Jourdain, de peur, ce semble, que le seul oracle qui l'avait prédit ne devint une occasion d'idolâtrie au peuple que le bruit de sa sainteté attirait autour de lui, il ne fait point de miracles; il ne cesse point de dire : Je ne suis pas celui que vous attendez; il n'est attentif, ce semble, qu'à prévenir des honneurs superstitieux. Jé-

sus-Christ, au contraire, que quatre mille ans d'attente, de figures, de prophéties, de promesses, avaient annoncé avec tant de magnificence à la terre ; Jésus-Christ, loin de prévenir la superstition des peuples à son égard, vient en grande vertu et puissance ; il fait des œuvres et des merveilles que personne avant lui n'avait faites ; et non-seulement il s'élève au-dessus de Jean-Baptiste, mais il se dit égal à Dieu même. Où serait son zèle pour la gloire de celui qui l'envoie, et son amour pour les hommes, si la méprise eût été à craindre, et si c'eût été une idolâtrie de lui rendre des honneurs divins ?

Enfin les poëtes nous représentaient leurs sibylles et leurs prêtresses comme des furieuses lorsqu'elles prédisaient l'avenir ; il semble qu'elles ne pouvaient porter la présence de l'esprit imposteur qui résidait en elles. Nos prophètes eux-mêmes annonçant les choses futures, sans perdre l'usage de la raison ni sortir de la gravité et de la décence de leur ministère, entraient dans un enthousiasme divin ; il fallait souvent que le son d'une lyre réveillât en eux l'esprit prophétique ; on sentait bien qu'une impulsion étrangère les animait, et que ce n'était pas de leur propre fonds qu'ils tiraient la science de l'avenir et les mystères cachés qu'ils annonçaient aux hommes. Jésus-Christ prophétise comme il parle ; la science de l'avenir n'a rien qui le frappe, qui le trouble, qui le surprenne, parce qu'il renferme tous les temps dans son esprit : les mystères futurs qu'il annonce ne sont point dans son âme des lumières soudaines et infuses qui l'éblouissent ; ce sont des objets familiers qu'il ne perd jamais de vue, et dont il trouve les images au dedans de lui ; et tous les siècles à venir sont sous l'immensité de ses regards comme le jour présent qui nous éclaire. Ainsi, ni la résurrection des morts, ni la prédiction de l'avenir, ne le tirent de sa tranquillité ordinaire ; il se joue, pour ainsi dire, en opérant des prodiges dans l'univers ; et s'il paraît quelquefois frémir et se troubler, ce n'est qu'à la vue du péché et de l'endurcissement de son peuple ; parce que plus on est grand en sainteté, plus le péché offre d'horreurs nouvelles, et que la seule chose qu'un Homme-Dieu puisse voir avec frémissement, c'est le spectacle d'une conscience souillée de crimes.

L'éclat du ministère de Jésus-Christ n'en est pas le côté le plus auguste et le plus magnifique. Quelque grand qu'il nous ait paru

par les oracles qui l'ont annoncé, par les œuvres qu'il a opérées, et par les circonstances éclatantes de ses mystères, ce ne sont encore là, pour ainsi dire, que les dehors de sa gloire et de sa grandeur; et, pour connaître tout ce qu'il est, il faut entrer dans le fond et dans l'esprit de son ministère. Or, l'esprit de son ministère renferme sa doctrine, ses bienfaits et ses promesses. Développons-en toute l'étendue, et montrons qu'il faut refuser à Jésus-Christ sa qualité d'homme juste, et d'envoyé du Dieu tout-puissant, que les ennemis de sa divinité lui accordent, ou convenir qu'il est lui-même un Dieu manifesté en chair, et descendu sur la terre pour sauver les hommes.

Oui, mes frères, c'est une alternative inévitable : si Jésus-Christ est saint, il est Dieu; et si son ministère n'est pas un ministère d'erreur et d'imposture, c'est le ministère de la Vérité éternelle elle-même, qui s'est manifestée pour nous instruire. Or, les ennemis de sa naissance divine sont forcés d'avouer qu'il a été un homme juste, innocent, ami de Dieu; et si le monde a vu des esprits noirs et impies, qui ont encore osé blasphémer contre son innocence, et le confondre avec les séducteurs, ce n'ont été que quelques monstres dont le genre humain a eu horreur, et dont le nom même, trop odieux à toute la nature, est demeuré enseveli dans les mêmes ténèbres d'où l'horreur de leur impiété était sortie.

En effet, quel homme jusque-là avait paru sur la terre avec plus de caractères incontestables d'innocence et de sainteté, que Jésus, Fils du Dieu vivant? En quel philosophe avait-on jamais remarqué tant d'amour pour la vertu, tant de mépris sincère pour le monde, tant de charité pour les hommes, tant d'indifférence pour la gloire humaine, tant de zèle pour la gloire de l'Être souverain, tant d'élévation au-dessus de tout ce que les hommes admirent et recherchent? Quel est son zèle pour le salut des hommes? c'est là que se rapportent tous ses discours, tous ses soins, tous ses désirs, toutes ses inquiétudes. Les philosophes critiquaient seulement les hommes, et ne cherchaient qu'à faire sentir leur faible ou leur ridicule : Jésus-Christ ne parle de leurs vices que pour leur en prescrire les remèdes. Les uns étaient les censeurs des faiblesses humaines; Jésus-Christ en est le médecin : les uns se faisaient honneur de remarquer en autrui des vices dont ils n'étaient pas exempts eux-mêmes; celui-ci ne parle qu'avec une douleur amère

des fautes dont son innocence le met à couvert, et répand même des larmes sur les déréglements d'une ville infidèle : on voit bien que les uns ne voulaient pas corriger les hommes, mais s'en faire estimer en les méprisant ; et que l'autre ne pense qu'à les sauver, et est peu touché de leurs applaudissements et de leur estime.

Suivez le détail de ses mœurs et de sa conduite, et voyez s'il a jamais paru sur la terre un juste plus universellement exempt de toutes les faiblesses les plus inséparables de l'humanité. Plus on l'observe, plus sa sainteté se développe. Ses disciples, qui le voient de plus près, sont le plus frappés de l'innocence de sa vie ; et la familiarité, si dangereuse à la vertu la plus héroïque, ne sert qu'à découvrir tous les jours de nouvelles merveilles dans les siennes. Il ne parle que le langage du ciel : il ne répond que lorsque ses réponses peuvent être utiles au salut de ceux qui l'interrogent. On ne voit point en lui de ces intervalles où l'homme se retrouve ; partout il paraît un envoyé du Très-Haut. Les actions les plus communes sont en lui singulières, par la nouveauté et la sublimité des dispositions dont il les accompagne ; et il ne paraît pas moins un homme divin lorsqu'il mange chez un pharisien que lorsqu'il ressuscite Lazare. Certes, mes frères, la nature toute seule ne saurait mener si loin la faiblesse humaine. Ce n'est pas ici un philosophe qui impose : c'est un juste qui prend, dans ses propres exemples, les règles et les préceptes de sa doctrine : il faut bien qu'il soit saint, puisque le disciple lui-même qui le trahit, intéressé à justifier sa perfidie en découvrant ses défauts, rend pourtant un témoignage public à son innocence et à sa sainteté, et que toute la malice de ses ennemis défiée n'a su le reprendre d'aucun péché.

Lorsque les prophètes parlent du Dieu du ciel et de la terre, les expressions manquent à la grandeur et à la magnificence de leurs idées. Pleins de l'immensité, de la toute-puissance et de la majesté de l'Être suprême, ils épuisent la faiblesse du langage humain, pour répondre à la sublimité de ces images. Ce Dieu, c'est celui qui mesure les eaux de la mer dans le creux de sa main, qui pèse les montagnes dans sa balance, qui tient entre ses mains les foudres et les tempêtes ; qui dit, et tout est fait ; qui se joue en soutenant l'univers. De simples hommes devaient parler ainsi de la gloire du Très-Haut : la disproportion infinie qui se trouve entre l'immensité de l'Être suprême et la faiblesse de l'esprit humain doit

le frapper, l'éblouir, le confondre ; et les termes les plus pompeux ne le sont jamais assez pour suffire à son admiration et à sa surprise.

Mais lorsque Jésus-Christ parle de la gloire du Seigneur, ce ne sont plus ces expressions pompeuses des prophètes : il l'appelle un père saint, un père juste, un père clément ; un pasteur qui court après la brebis égarée, et qui la met avec bonté sur ses épaules ; un ami qui se laisse vaincre par les importunités de son ami, un père de famille touché du retour et de la résipiscence de son fils : on voit bien que c'est ici un enfant qui parle un langage domestique, que la familiarité et la simplicité de ses expressions supposent en lui une sublimité de connaissance qui lui rend l'idée de l'Être souverain familière, et fait qu'il n'est point frappé et ébloui comme nous de sa majesté et de sa gloire, et qu'enfin il ne parle que de ce qu'il voit à découvert et qu'il possède lui-même. On est bien moins frappé de l'éclat des titres qu'on a portés, pour ainsi dire, en naissant : les enfants des rois parlent simplement des sceptres et des couronnes ; et il n'est aussi que le Fils éternel du Dieu vivant qui puisse parler si familièrement de la gloire de Dieu même.

Remarquez, mes frères, que c'est la reconnaissance toute seule qui, autrefois, a fait les faux dieux. Les hommes, oubliant l'Auteur de leur être et de l'univers, adorèrent d'abord l'air, qui les faisait vivre ; la terre, qui les nourrissait ; le soleil, qui les éclairait ; la lune, qui présidait à la nuit : c'était là leur Cybèle, leur Apollon, leur Diane. Ils adorèrent les conquérants qui les avaient délivrés de leurs ennemis, les princes bienfaisants et équitables qui avaient rendu leurs sujets heureux, et la mémoire de leur règne immortelle : et Jupiter et Hercule furent placés au rang des dieux, l'un par le nombre de ses victoires, l'autre par le bonheur et la tranquillité de son règne : les hommes, dans ce siècle de superstition et de crédulité, ne connaissaient point d'autres dieux que ceux qui leur faisaient du bien. Et tel est le caractère de l'homme, son culte n'est que son amour et sa reconnaissance.

Or, mes frères, quel homme a jamais fait tant de bien aux hommes que Jésus-Christ ? Rappelez tout ce que les siècles païens nous rapportent de l'histoire de leurs dieux, et voyez s'ils ont cru leur devoir tout ce que l'incrédulité elle-même avoue, avec les livres saints, que le monde doit à Jésus-Christ. Aux uns, ils croient être

redevables de la sérénité de l'air et d'une heureuse navigation ; aux autres, de la fertilité des saisons ; à leur Mars, du succès des batailles ; à leur Janus, de la paix et de la tranquillité des peuples ; de la santé, à leur Esculape. Mais que sont ces faibles bienfaits, si vous les comparez à ceux dont Jésus-Christ a comblé le monde? Il y a porté une paix éternelle, une sainteté durable, la justice et la vérité ; il en a fait un monde nouveau et une terre nouvelle. Ce n'est pas un peuple seul qu'il a comblé de biens, ce sont tous les peuples, c'est l'univers entier ; et, de plus, il n'est devenu notre bienfaiteur qu'en devenant notre victime. Que pouvait-il faire de plus grand pour la terre? Si la reconnaissance a fait les dieux, Jésus-Christ pouvait-il manquer de trouver des adorateurs parmi les hommes?

Aussi, mes frères, les païens eux-mêmes reprochaient alors aux chrétiens de rendre à leur Christ des honneurs divins. (Plin., lib. x, ep. 97.) Un proconsul romain, célèbre par ses ouvrages, rendant compte à l'empereur Trajan de leurs mœurs et de leur doctrine, après avoir été forcé d'avouer que les chrétiens étaient des hommes justes, innocents, équitables, et qu'ils s'assemblaient avant le lever du soleil, non pour s'engager entre eux à commettre des crimes et à troubler la tranquillité de l'empire, mais à vivre avec piété et avec justice, à détester les fraudes, les adultères, les désirs même du bien d'autrui ; il ne leur reproche que de chanter des hymnes et des cantiques en l'honneur de leur Christ, et de lui rendre les mêmes hommages qu'à un Dieu. Or, si ces premiers fidèles n'eussent pas rendu à Jésus-Christ des honneurs divins, ils se seraient justifiés de cette calomnie, ils auraient ôté ce scandale de leur religion, le seul presque qui révoltait le zèle des Juifs et la sagesse des gentils ; ils auraient dit hautement : Nous n'adorons pas Jésus-Christ, et nous n'avons garde de transporter à la créature les honneurs et le culte qui ne sont dus qu'à Dieu seul. Cependant ils ne se défendent pas contre cette accusation. Leurs apologistes réfutent toutes les autres calomnies dont les païens tâchaient de noircir leur doctrine ; ils se justifient sur tout le reste ; ils éclaircissent, ils confondent les plus légères accusations ; et leurs apologies, adressées au sénat, se font admirer à Rome même, et ferment partout la bouche à leurs ennemis. Et sur l'accusation d'idolâtrie envers Jésus-Christ, qui serait la plus criante et la plus horrible ; et sur le reproche qu'on leur fait d'adorer un crucifié,

qui était le plus plausible et le plus capable de les décrier, qui devait être même le plus douloureux à des hommes si saints, si déclarés contre l'idolâtrie, si jaloux de la gloire de Dieu, ils ne disent mot; ils ne se défendent pas; ils justifient même cette accusation par leur silence. Que dis-je, par leur silence? ils l'autorisent même par leur langage envers Jésus-Christ, en souffrant pour son nom, en mourant pour lui, en le confessant devant les tyrans, en expirant avec joie sur les gibets, dans l'attente consolante d'aller jouir de lui, et de retrouver dans son sein une vie plus immortelle que celle qu'ils perdaient pour sa gloire. Ils souffraient le martyre plutôt que de fléchir même le genou devant la statue des césars, plutôt même que de souffrir que leurs amis d'entre les païens, par une compassion humaine, et pour les dérober aux supplices, allassent faussement attester devant les magistrats qu'ils avaient offert de l'encens aux idoles; et ils auraient souffert qu'on les accusât de rendre des honneurs divins à Jésus-Christ, sans jamais détruire cette fausse imputation? Ah! ils auraient publié le contraire sur les toits, ils se seraient exposés même à la mort, plutôt que de donner lieu à un soupçon si odieux et si exécrable. Que peut opposer ici l'incrédulité? Et si c'est une erreur de croire Jésus-Christ égal à Dieu, c'est donc une erreur qui est née avec l'Église, et qui en a élevé tout l'édifice, qui a formé tant de martyrs, et converti tout l'univers.

(*Sermon pour le jour de la Circoncision.*)

POUR LE JOUR DE L'ÉPIPHANIE.

La vérité, cette lumière du ciel, figurée par l'étoile qui paraît aujourd'hui aux mages, est la seule chose ici-bas qui soit digne des soins et des recherches de l'homme. Elle seule est la lumière de notre esprit, la règle de notre cœur, la source des vrais plaisirs, le fondement de nos espérances, la consolation de nos craintes, l'adoucissement de nos maux, le remède de toutes nos peines : elle seule est la ressource de la bonne conscience, la terreur de la mauvaise, la peine secrète du vice, la récompense intérieure de la vertu : elle seule immortalise ceux qui l'ont aimée, illustre les chaînes de ceux qui souffrent pour elle, attire des honneurs publics aux cendres de ses martyrs et de ses défenseurs, et rend

respectables l'abjection et la pauvreté de ceux qui ont tout quitté pour la suivre : enfin elle seule inspire des pensées magnanimes, forme des hommes héroïques, des âmes dont le monde n'est pas digne, des sages seuls dignes de ce nom. Tous nos soins devraient donc se borner à la connaître, tous nos talents à la manifester, tout notre zèle à la défendre ; nous ne devrions donc chercher dans les hommes que la vérité, ne vouloir leur plaire que par la vérité, n'estimer en eux que la vérité, et ne souffrir qu'ils voulussent nous plaire que par elle : en un mot, il semble donc qu'il devrait suffire qu'elle se montrât à nous pour se faire aimer, et qu'elle nous montrât à nous-mêmes pour nous apprendre à nous connaître.

Cependant il est étonnant combien la même vérité montrée aux hommes fait en eux d'impressions différentes. Pour les uns c'est une lumière qui les éclaire, qui les délivre, qui leur rend le devoir aimable en le leur montrant ; aux autres, c'est une lumière importune, et comme un éblouissement qui les attriste et qui les gêne ; enfin, à plusieurs, un nuage épais qui les irrite, qui arme leur fureur, et qui achève de les aveugler.

J'appelle vérité cette règle éternelle, cette lumière intérieure, sans cesse présente au dedans de nous ; qui nous montre sur chaque action ce qu'il faut faire, ou ce qu'il faut éviter; qui éclaire nos doutes, qui juge nos jugements, qui nous approuve, qui nous condamne en secret, selon que nos mœurs sont conformes ou contraires à sa lumière ; et qui, plus vive et plus lumineuse en certains moments, nous découvre plus évidemment la voie que nous devons suivre.

Or, je dis que le premier usage que nous devons faire de la vérité, c'est pour nous-mêmes.

Cependant combien d'âmes dans le monde, flottantes sur la foi, ou plutôt asservies par des passions qui leur rendent douteuse la vérité qui les condamne? Combien d'âmes ainsi flottantes voient bien qu'au fond la religion de nos pères a des caractères de vérité que la raison la plus emportée et la plus fière n'oserait lui disputer; que l'incrédulité mène trop loin ; qu'après tout, il faut s'en tenir à quelque chose ; et que ne rien croire est un parti encore plus incompréhensible à la raison, que les mystères qui la révoltent?

Le plus grand obstacle que la grâce et la vérité trouvent dans nos cœurs, c'est l'opinion publique. Combien d'âmes timides n'osent

prendre le bon parti, parce que le monde, auquel elles sont en spectacle, ne serait pas pour elles? Ainsi ce roi d'Assyrie n'osait se déclarer pour le Dieu de Daniel, parce que les grands de sa cour auraient condamné sa démarche. Combien d'âmes faibles qui, dégoûtées des plaisirs, ne courent après eux que par un faux honneur, et pour ne pas se distinguer de celles qui leur en montrent l'exemple? Ainsi Aaron, au milieu des Israélites, dansait autour du veau d'or, et offrait avec eux de l'encens à l'idole qu'il détestait, parce qu'il n'avait pas la force de résister tout seul à l'erreur publique. Insensés que nous sommes! c'est l'exemple public tout seul qui nous rassure contre la vérité, comme si les hommes étaient notre vérité, ou que ce fût sur la terre, et non pas dans le ciel, comme les mages, que nous dussions chercher la règle et la lumière qui doit nous conduire!

Eh quoi! mes frères, n'est-ce pas assez que vous ne serviez pas le Dieu pour qui vous êtes faits? (c'est ce que les premiers défenseurs de la foi, les Tertullien et les Cyprien, disaient autrefois aux païens persécuteurs des fidèles, et faut-il que ces mêmes plaintes se trouvent encore justes dans notre bouche contre des chrétiens?) n'est-ce pas assez? faut-il encore que vous persécutiez ceux qui le servent? Vous ne voulez donc ni l'adorer, ni souffrir qu'on l'adore? *Deum nec colis, nec coli omnino permittis?* Vous pardonnez tous les jours tant d'extravagances aux sectateurs du monde, tant de passions insensées : vous les excusez, que dis-je? vous les louez dans les désirs déréglés de leur cœur : vous trouvez de la constance, de la fidélité, de la noblesse dans leurs passions les plus honteuses; vous donnez des noms honorables à leurs vices les plus indignes; et il n'y a qu'une âme juste et fidèle, qu'un serviteur du vrai Dieu, qui ne trouve auprès de vous aucune indulgence, et qui réussisse à s'attirer vos mépris et vos censures? *Solus tibi displicet Dei cultor?* Mais, mes frères, les plaisirs des théâtres et des spectacles sont ouverts parmi vous à la licence publique, et on n'y trouve point à redire; la fureur du jeu a ses partisans déclarés, et on les souffre; l'ambition a ses adorateurs et ses esclaves, et on les loue; la volupté a ses victimes et ses autels, et on ne les lui dispute pas; l'avarice a ses idolâtres, et on n'en dit mot; toutes les passions, comme autant de divinités sacriléges, ont leur culte établi, sans qu'on s'en formalise : et le Sei-

gneur tout seul de l'univers, et le Souverain de tous les hommes, et Dieu tout seul sur la terre, ou ne sera point servi, ou ne pourra l'être impunément, et sans qu'on y trouve à redire! *Et Deus solus in terris, aut non colitur, aut non est impune quod colitur.*

Grand Dieu! vengez donc vous-même votre gloire; rendez encore aujourd'hui à vos serviteurs l'honneur et l'éclat que les impies ne cessent de leur ravir; ne faites plus sortir, comme autrefois, du fond des forêts, des bêtes cruelles pour dévorer les contempteurs de la vertu et de la sainte simplicité de vos prophètes; mais livrez-les à leurs désirs déréglés, encore plus cruels et plus insatiables que les lions et les ours, afin que, fatigués, déchirés par les troubles secrets et par les fureurs de leurs propres passions, ils puissent connaître tout le prix et toute l'excellence de la vertu qu'ils méprisent, et aspirer au bonheur et à la destinée des âmes qui vous servent!

(*Sermon pour le jour de l'Épiphanie.*)

SUR LE JEUNE.

David était un prince que les délices de la royauté auraient dû sans doute amollir. Lisez dans ses divins cantiques l'histoire de ses austérités, et voyez quel fut le détail triste et édifiant de sa pénitence. Et si vous croyez que le sexe vous donne là-dessus quelque privilége, Esther, au milieu des plaisirs d'une cour superbe, savait affliger son âme par le jeûne et se dérober aux réjouissances publiques, pour offrir à Dieu, dans le fond d'un appartement, le pain de sa douleur et le sacrifice de ses larmes. Judith, si distinguée dans Israël, pleura constamment la mort de son époux dans le jeûne et dans le cilice; et rien ne put adoucir la douleur de sa perte, que les saintes rigueurs de sa retraite et de sa pénitence. Les Paule, les Marcelle, ces illustres femmes romaines, descendues des maîtres de l'univers, quels exemples d'austérité n'ont-elles pas laissés aux siècles suivants?

Si l'Église avait ici des distinctions à faire et des priviléges à accorder, ah! ce devrait être en faveur de ces personnes qui, nées dans une condition obscure et dans une fortune médiocre, se sentent du déréglement des saisons, du malheur des temps, du

poids des taxes et des charges publiques, et qui, renfermées dans un domestique frugal et malaisé, ne voient les plaisirs que de loin, et bornent toute leur félicité à pouvoir se défendre de la faim et de l'indigence. Mais vous, pour qui les plaisirs semblent être faits; vous qui n'éprouvez rien de plus triste dans votre état que le dégoût et la satiété inséparables d'une félicité sensuelle : mais je n'en dis pas assez; vous qui devant Dieu portez peut-être plus de crimes tout seul qu'un peuple entier de fidèles; vous qui, par un fonds de corruption que tout favorise dans la prospérité, ne vous êtes pas borné aux faiblesses vulgaires, et avez peut-être poussé toutes les passions jusqu'aux excès les plus affreux; vous qui, par l'éclat que votre rang a donné à vos désordres et à vos scandales, êtes peut-être coupable aux yeux de Dieu des crimes de tous ceux qui vous environnent, ah! la seule distinction que vous pouvez prétendre ici est une distinction de sévérité, et une prolongation des rigueurs canoniques.

Quel abus, mes frères! Les grands et les puissants, eux qui seuls sembleraient avoir besoin de pénitence, eux pour qui l'Eglise l'a principalement établie en ce saint temps, sont les seuls qui s'en dispensent; tandis que le citoyen obscur, que le vil artisan qui mange son pain à la sueur de son front; eux dont les jours les plus abondants seraient pour vous des jours d'austérités et de souffrance, respectent la loi de ce saint temps, et trouvent dans leur frugalité même de quoi faire des retranchements de piété et de pénitence! Grand Dieu! vous vengerez un jour les intérêts de votre loi contre les vains prétextes des cupidités humaines. Les pharisiens de l'Évangile défiguraient leur visage pour faire connaître aux hommes qu'ils jeûnaient : mais ce n'est plus là, ô mon Dieu, l'hypocrisie de notre siècle; et, après une année entière de plaisirs et d'excès, on affecte à l'entrée de ces jours saints un extérieur pâle et défait, pour avoir un prétexte indigne de violer la loi du jeûne et de l'abstinence.

Et en effet, souffrez que je vous demande encore : La faiblesse de votre complexion vous a-t-elle jamais privé d'un seul plaisir? Vous qui pouvez soutenir la fatigue des veilles, si capable d'altérer le corps le plus robuste; vous qui ne succombez point à l'application et au sérieux d'un jeu outré, dont la plus forte tête se trouverait accablée; vous qui avez assez de force pour fournir à

l'agitation des assemblées et des plaisirs, où l'ordre des repas, les heures du sommeil et tout le reste se trouve si fort dérangé, qu'il n'est qu'un heureux tempérament qui puisse ne pas se sentir de ce désordre; vous qui, pour parvenir, dévorez toutes les fatigues du service, et vous accoutumez à une vie dont l'anachorète le plus pénitent aurait de la peine à s'accommoder; vous, en un mot, qui, lorsque la gloire, l'intérêt ou le plaisir s'en mêlent, êtes sobre, laborieux, mortifié, dur à vous-même, sans que les soins de votre santé s'y opposent, l'austérité d'un jeûne vous alarme?

Ah! c'est donc pour moi seul, dit le Seigneur dans son prophète, que vous refusez de souffrir, ô Israël! Vous me paraissez infatigable dans les voies de l'iniquité, et tout vous rebute dans mon service! Qu'avez-vous à répondre pour vous justifier? *Narra, si quid habes ut justificeris.* (Is., XLIII, 26.)

Oui, mes frères, les plaisirs n'incommodent personne : ce qu'on aime ne coûte jamais. Servir le monde, la fortune, les passions, n'a rien de pénible, parce qu'on est mondain, ambitieux, sensuel. Ah! soyez chrétien, et vous ne trouverez rien qui passe vos forces dans le service de Jésus-Christ.

Voyez cette âme fidèle que la miséricorde de Dieu a retirée des égarements des passions. Lorsqu'elle vivait comme nous, livrée au monde, aux sens et aux plaisirs, rien n'égalait sa délicatesse; elle regardait la loi des jeûnes et des abstinences comme une loi meurtrière, et c'étaient toujours nouvelles raisons pour s'en dispenser. La voyez-vous depuis qu'elle est entrée dans les voies de la grâce et du salut? Loin de regarder les dispenses comme des besoins, elle les regarde comme des crimes. Sa santé et ses obligations ne sont plus incompatibles : elle ajoute même aux rigueurs de la loi des rigueurs de surcroît. Avec moins de précaution, elle jouit d'une santé plus assurée; et, comme ces trois enfants juifs, on dirait qu'elle doit sa force et son embonpoint à une vie plus dure, et à l'abstinence des viandes défendues. Ah! ce n'est pas son tempérament qui a changé, c'est son cœur; ce n'est pas la nature qui s'est fortifiée en elle, c'est la grâce; ce n'est pas la main de l'homme qui agit sur son corps, c'est le doigt de Dieu qui a opéré sur son âme; et toute la nouveauté que j'y trouve, n'est que le renouvellement de l'homme intérieur. Changez votre cœur, et tout vous deviendra possible.

Mais enfin, quand même l'abstinence affaiblirait votre corps, n'est-il pas juste d'imprimer le sceau douloureux de la croix sur une chair qui a été marquée tant de fois du caractère honteux de la bête? Est-ce un corps de péché comme le vôtre qui mérite d'être tant ménagé? Vous vous plaignez de sa faiblesse : ah! vous ne sentez que trop encore les effets funestes de sa force. Ne faut-il pas enfin affaiblir un ennemi qui ne garde presque plus de mesures dans sa révolte? Pouvez-vous sans crime être encore idolâtre d'une chair qui a été si souvent l'écueil de votre innocence, ou de celle de vos frères? N'est-il pas temps enfin que vous diminuiez, afin que Jésus-Christ croisse; que des membres qui ont servi à l'iniquité servent à la justice; que la grâce se fortifie dans votre infirmité, et que vous appreniez à perdre votre âme pour la sauver?

Mais l'Église elle-même, qui impose ce joug, vous en a déchargé; et vous ne vous dispensez de la loi, que sur l'autorité des supérieurs légitimes.

Ici votre conscience répond pour moi, que toute dispense obtenue contre les intentions de l'Église est une dispense vaine, et qui vous laisse toute l'obligation de la loi; c'est-à-dire que toute dispense qui ne suppose pas une impossibilité réelle d'obéir au précepte, ne vous décharge point devant Dieu, et rend votre transgression aussi criminelle que celle des contempteurs déclarés de la loi même. C'est la doctrine des saints. Donc, s'il n'y a rien en vous qui doive obliger l'Église à se relâcher en votre faveur, vous lui en imposez en obtenant ces dispenses. Mais qu'avancez-vous en la surprenant? Vous la faites consentir en apparence à votre transgression; mais en êtes-vous moins réellement transgresseur? l'artifice serait-il devenu pour vous un titre légitime? Ah! tout ce que je trouve ici de favorable à votre égard, c'est que vous ajoutez au crime de la transgression le blâme de la mauvaise foi et de la surprise.

Ce n'est pas que l'Église soit tellement abusée, qu'elle ne découvre ces désordres. Elle voit avec douleur ces lâches fidèles borner presque toute leur soumission à son égard à la faire consentir elle-même au violement de ses préceptes; et si, malgré ses lumières, elle paraît encore favoriser leurs injustes demandes, c'est pour ne pas révolter leur orgueil, c'est pour les tenir tou-

jours unis à elle, du moins par les liens extérieurs du respect et de l'obéissance. Elle ne consent à voir ses lois inutiles, que de peur de les voir méprisées. C'est une mère compatissante, qui de deux maux souffre le moins dangereux. Mais malheur à vous qui l'obligez à ces égards injustes! il faut que le mal soit bien désespéré, lorsqu'on permet au malade le genre de vie qu'il soubaite. Souvenez-vous de ces Israélites charnels qui, ne pouvant plus s'accommoder de la manne, obtinrent de Moïse, à force de murmures, des oiseaux du ciel. A peine eurent-ils touché à cette viande accordée à la dureté de leur cœur, qu'ils furent à l'instant frappés de mort, et que Dieu punit sur leurs personnes la sage condescendance de leur législateur : *adhuc escæ eorum erant in ore ipsorum, et ira Dei ascendit super eos.* (Ps. 77, 30.) Souvenez-vous-en, et n'oubliez jamais que l'Église déteste quelquefois plus les abus qu'elle tolère, que ceux mêmes qu'elle punit.

En second lieu, remplacez-vous par d'autres œuvres mortifiantes le jeûne que vous ne sauriez observer? Car, pour être dispensé de ce précepte, vous ne l'êtes pas pour cela de la pénitence. L'esprit de l'Église n'est pas de vous décharger de la croix, elle ne saurait : c'est seulement de vous l'adoucir. Il faut que par quelque endroit le carême soit pour vous un temps de rigueur et de souffrance. Saint Paul dit que ceux qui ne discernent pas le pain eucharistique des viandes communes, se rendent coupables du corps du Seigneur : et je vous dis, quels que puissent être vos maux, que si vous ne discernez pas dans votre manière de vie le temps du carême des temps ordinaires, vous êtes coupables de la loi du jeûne.

Or, priez-vous plus que dans un autre temps? êtes-vous plus charitable envers les pauvres? et en les soulageant plus abondamment, dédommagez-vous Jésus-Christ en leur personne, des soulagements que vous êtes obligé de vous accorder à vous-même? Vous abstenez-vous de certains plaisirs légitimes peut-être en une autre saison? Car désabusez-vous : il faut user ici de compensation. Dans la loi, ceux qui ne pouvaient pas offrir le sacrifice d'un agneau, on leur demandait l'offrande de deux colombes. Dieu veut être dédommagé par quelque endroit. Puisque vous ne pouvez pas affliger votre chair par le jeûne, il faut la punir par le retranchement de mille commodités dont elle peut se passer; mor-

tifier votre esprit par la retraite; avoir, pendant ce saint temps, moins de commerce avec le monde; vous renfermer un peu plus dans vos devoirs domestiques; fréquenter plus souvent nos temples, les sacrements, les lieux de miséricorde. Voilà le jeûne, dit saint Chrysostome, que l'Église demande de vous. Il ne faut pour cela ni force ni santé; il ne faut que de la foi et de la crainte de Dieu. Mais c'est précisément ce qui vous manque. On ne veut rien souffrir, quelque grand pécheur que l'on soit. On se croit déchargé de tout, dès qu'on l'est de la loi du jeûne; et parce qu'on ne peut pas faire tout ce qu'on doit, on se croit dispensé de faire du moins ce que l'on peut.

Enfin, dans l'usage des viandes défendues, n'avez-vous égard qu'à la seule nécessité? Rejetez-vous celles qui ne sont destinées qu'à flatter le goût et la volupté? Vos repas se sentent-ils de la frugalité de ce temps de pénitence, et sont-ils marqués par quelque endroit du sceau de la mortification? car vous comprenez bien que l'intention de l'Église, en vous permettant l'usage des mets défendus, est de soulager votre faiblesse, et non d'aider votre sensualité : vous comprenez bien qu'elle ne veut point aigrir, à la vérité, vos maux par une abstinence qui vous serait nuisible; mais aussi qu'elle ne prétend pas nourrir votre intempérance, en vous permettant des assaisonnements et des mets exquis dont vos maux peuvent se passer. Elle consent, à la bonne heure, que vous ne suiviez pas les Moïses sur la montagne, pour jeûner quarante jours avec eux; mais elle n'entend pas aussi que, demeuré dans la plaine, vous imitiez les joies profanes, les excès et les festins des Israélites, et adoriez peut-être encore le veau d'or comme ce peuple infidèle.

Qu'est-ce donc que se propose l'Église en imposant cette pénitence aux fidèles? elle se propose 1° en affaiblissant la chair, d'affaiblir nos passions, d'expier nos fragilités passées, et de nous mettre plus en état d'en éviter de nouvelles; 2° en mortifiant le corps, de purifier l'âme, de la détacher des sens, de réveiller sa foi, et de l'élever au goût des biens éternels. Ce principe suppose comme incontestable, que de transgresseurs, mes frères, de cette loi sainte!

La première fin de son institution est de mortifier la chair, et par là, dit saint Chrysostome, de servir et de préservatif à l'inno-

cence, et d'expiation au crime. Or le jeûne, tel qu'un abus public l'a établi aujourd'hui dans le monde, ne saurait plus être une voie pour arriver à cette fin.

Car je vous demande, s'il mortifiait encore le corps et les passions de la chair, ce devrait être ou par la longueur de l'abstinence, ou par la simplicité des viandes dont on use, ou par la frugalité qu'on observe dans les repas. Pardonnez-moi ce détail; il est ici indispensable, et je n'en abuserai pas.

Est-ce la longueur de l'abstinence? Mais s'il faut, pour recueillir le fruit et le mérite du jeûne, que le corps sèche et languisse dans l'attente de sa nourriture, afin que l'âme en expiant ses voluptés profanes apprenne dans ce désir naturel quelle doit être sa faim et sa soif de la justice éternelle, et de cet état heureux où, rassasiés de la vérité, nous serons délivrés de toutes ces nécessités humiliantes, que de jeûnes inutiles et infructueux dans l'Église!

Hélas! les premiers fidèles, qui ne le rompaient qu'après le soleil couché; eux que mille exercices saints et laborieux avaient préparés à l'heure du repas; eux qui, la nuit même qui précédait leur jeûne, avaient souvent veillé dans nos temples, et chanté des hymnes et des cantiques sur les tombeaux des martyrs; ces pieux fidèles auraient pu rapporter à la seule longueur de l'abstinence tout le mérite de leur jeûne, et seule alors elle pouvait affaiblir la chair et les passions criminelles. Mais pour nous, mes frères, ce n'est plus là qu'il faut chercher le mérite de nos jeûnes; car outre que l'Église, en consentant que l'heure du repas fût avancée, a épargné cette rigueur aux fidèles; que d'indignes adoucissements n'ajoute-t-on pas à son indulgence? Il semble que toute notre attention se borne à faire en sorte qu'on puisse arriver à l'heure du repas sans s'être aperçu de la longueur et de la rigueur du jeûne.

Et de là (puisque vous nous obligez de le dire ici, et de mettre ces détails indécents à la place des grandes vérités de la religion), de là on prolonge les heures du sommeil pour abréger celles de l'abstinence; on craint de sentir un seul moment la rigueur du précepte; on étouffe dans la mollesse du repos l'aiguillon de la faim dont le jeûne même de Jésus-Christ ne fut pas exempt; on nourrit, dans l'oisiveté d'un lit, une chair que l'Église avait prétendu

exténuer et affliger par la pénitence ; et, loin de prendre la nourriture comme un soulagement nécessaire accordé enfin à la longueur de l'abstinence, on y porte un corps encore tout plein des fumées de la nuit, et on n'y trouve pas même le goût que le seul plaisir aurait souhaité pour se satisfaire.

Ah ! c'est en ce temps saint où il faudrait, avec un roi pénitent, prévenir le lever de l'aurore, pour unir nos prières à celles de l'Église, pour prolonger le mérite de notre abstinence, pour offrir au Seigneur les prémices d'une journée que la pénitence doit sanctifier, pour mettre à profit tous les moments précieux de ce temps de grâce et de bénédiction, et enfin pour retrancher au corps une paresse si funeste jusques ici à notre innocence.

Ah ! nos jeûnes, mes frères, sont déjà si fort adoucis par la tolérance de l'Église, que pour peu que vous alliez au delà, vous ne sauriez manquer d'être prévaricateurs. Il semble qu'elle a poussé sa condescendance jusqu'à ces dernières bornes qui ne séparent que d'un point la transgression de l'observance, et qu'on ne saurait les franchir tant soit peu sans être coupable d'infraction.

Mais si le mérite de nos jeûnes ne peut plus se rapporter à la longueur de l'abstinence, il serait inutile de le vouloir chercher dans la simplicité des viandes dont on use. En ce temps de souffrance, disait autrefois saint Léon, où la vie devrait être simple et commune, où il faudrait nourrir les membres de Jésus-Christ de ce qu'on se retranche à soi-même, et que notre diminution, pour parler avec l'Apôtre, devînt l'abondance et la richesse de nos frères, non-seulement il n'y a plus de simplicité dans les repas, mais il y entre plus de soins et d'artifices ; on y supplée par mille raffinements à la simplicité des mets dont il faut user, le goût y est plus flatté, la sensualité plus réveillée, la chère plus exquise, les dépenses plus excessives ; et non-seulement ce ne sont pas des repas sanctifiés par la pénitence, mais ils deviennent célèbres et renommés pour la volupté.

Ainsi l'abstinence du soir fait aujourd'hui tout le mérite de nos jeûnes ; c'est-à-dire que ce qui n'était d'abord qu'un relâchement de discipline, en est devenu la seule austérité ; c'est-à-dire que ce que nos pères auraient regardé comme une infraction du précepte, nous le regardons comme le plus haut point de son observance.

Car vous le savez, mes frères, ce soulagement ne fut accordé que bien tard au jeûne des fidèles. On s'en est passé pendant plus de mille ans. Un seul repas pris le soir avec actions de grâces, terminait le jeûne de toute la journée. Et encore quel repas! Lisez l'histoire des premières mœurs des fidèles : des herbes et des légumes, un repas de larmes et de pénitence; tout y respirait la mortification de Jésus-Christ : les entretiens de piété, les lectures, les livres saints, les exhortations au martyre, en faisaient le principal assaisonnement; et l'on y mangeait plutôt pour prolonger ses souffrances et satisfaire à la nécessité, que pour flatter la cupidité.

Le seul refroidissement de la charité obligea depuis l'Église de se relâcher en ce point de la rigueur de sa discipline. Dans la décadence des mœurs du christianisme, elle en usa, pour ainsi dire, comme on en use dans la déroute des familles; elle composa avec notre faiblesse, elle retint du débris ce qu'elle put, et nous quitta à regret de tout le reste.

Jusqu'où n'a-t-on pas poussé cet adoucissement obtenu de l'Église, et qui d'abord n'était presque pas sensible? Tout y est servi. Si l'on use de quelque distinction dans le choix des viandes, on se dédommage sur la quantité, et nos collations sont aujourd'hui plus abondantes et chargées de plus de mets que n'était autrefois le seul repas que l'Église permettait aux fidèles.

Donc, mes frères, encore aujourd'hui ce que l'Église vous permet le soir est une grâce accordée à la pure nécessité. Les précautions n'y sauraient être trop rigoureuses. C'est cette eau du Jourdain dont il ne faut goûter qu'en passant et sans s'arrêter; c'est ce miel de Jonathas auquel, en ne faisant même que toucher, on court risque d'être prévaricateur et digne de mort. Mais qui s'en tient à ces bornes sacrées? Hélas! il n'est plus que quelques âmes retirées, des solitaires pénitents, des vierges pures et ferventes, accoutumées, ô mon Dieu, à porter votre joug depuis l'enfance, qui n'ajoutent rien aux adoucissements de l'Église, qui usent de son indulgence sans en abuser. Il semble que ce reste de sévérité ne soit plus que pour elles : tandis que les âmes criminelles et mondaines, après une vie entière d'excès et de plaisirs, adoucissent, retranchent tout ce qui se trouve encore de pénible à votre loi, entrent en contestation avec nous, et nous obligent à dégra-

der votre parole sainte à des détails rampants, si peu convenables à la dignité de notre ministère.

Voilà nos jeûnes, mes frères, voilà ce que la révolution de toute l'année offre à Dieu de plus pénible dans nos mœurs. Voilà les restes méconnaissables de cette tradition vénérable de pénitence que nous tenons de nos pères. Voilà ces jeûnes si fameux autrefois parmi les chrétiens, et consacrés par les exemples mémorables d'un Moïse, d'un Élie, et de Jésus-Christ même. Voilà à quoi se réduisent ces saintes austérités si excessives alors, qu'elles faisaient passer les chrétiens pour des insensés dans l'esprit des infidèles; et qu'elles étaient tournées en dérision sur leurs théâtres impurs et dans leurs satires profanes. Voilà enfin ce que ces anciennes rigueurs, si chères à l'Église, si utiles à ses enfants, si redoutables aux tyrans, sont devenues entre nos mains.

Souvenez-vous donc, mes frères (pour achever de vous instruire sur tout ce que je m'étais proposé), que l'intention de l'Église est que la pénitence de ce saint temps soit comme une expiation des plaisirs et des crimes de toute l'année. Ce n'est pas que toute la vie ne dût être une pénitence continuelle pour le pécheur : mais l'Église, qui voit en gémissant que les véritables pénitents sont rares, a institué ces jours de salut pour empêcher du moins que l'esprit de pénitence ne s'éteigne tout à fait parmi les fidèles. Regardez donc ce temps comme une légère compensation qu'elle exige de vous. Du moins, que ce que vous y souffrez puisse remplacer devant Dieu ce que vous manquez de souffrir pendant le cours de l'année : que ces quarante jours purifient tous les autres. Votre vie dans un autre temps est toute plongée dans les sens, dans l'oisiveté et dans la mollesse : vous n'y souffrez rien. Ce n'est pas ainsi qu'on se sauve quand on est pécheur; vous le savez : voici de quoi réparer vos négligences. Soumettez-vous donc avec joie à une loi si douce. Ne murmurez pas sous la pesanteur d'un joug si léger; n'en exagérez pas les incommodités; n'achevez pas d'affliger l'Église, en vous plaignant de son relâchement et de son indulgence même comme d'une rigueur. Confondez-vous plutôt, qu'après des excès et des plaisirs qu'une vie entière de souffrances ne suffirait pas pour expier, on vous demande si peu; et que la ferveur et la gaieté, pour ainsi dire, de ce sacrifice de pénitence, en remplacent l'insuffisance aux yeux de Dieu.

Souvenez-vous encore que puisque vous allez satisfaire à sa justice durant cette sainte carrière pour vos infidélités passées, vous ne devez pas en ajouter de nouvelles ; détruire d'une main ce que vous édifierez de l'autre ; apaiser votre juge et l'irriter en même temps. Vous vous abstiendriez des viandes que Dieu a toutes créées, qui sont bonnes en elles-mêmes, et dont l'usage est permis dans un autre temps, et vous ne vous abstiendriez pas du crime, qui dans toute sorte de temps est défendu par la loi de Dieu ? Eh ! que serviraient vos jeûnes et vos abstinences, si vous ne les accompagniez pas de la pureté de conscience, qui seule en fait le mérite devant celui qui ne regarde que le cœur ? Vous souffririez, et Dieu détesterait vos souffrances ; vous jeûneriez, dit le Prophète, et il rejetterait vos jeûnes. Et croyez-vous que jeûner soit simplement s'abstenir des viandes défendues ? ce serait le jeûne des Juifs, qui ne s'arrêtaient qu'à la lettre qui tue ; qu'à la chair qui ne sert de rien. Le jeûne des chrétiens, c'est surtout l'éloignement du vice et la victoire des passions. Si vous n'êtes ni plus chastes, ni plus charitables, ni plus patients, ni plus humbles, vous ne jeûnez pas, ou du moins vous jeûnez en vain. La loi de l'abstinence est un moyen de conversion : si vous ne vous convertissez pas, vous ne l'accomplissez pas, c'est-à-dire vous l'accomplissez sans fruit.

(*Sermon pour le mercredi des Cendres.*)

MOTIFS DE CONVERSION.

Dieu, dont les miséricordes semblent devenir plus abondantes à mesure que nos crimes augmentent, redouble, pour ainsi dire, en ce temps saint, ses soins et ses empressements, pour nous rappeler à la pénitence.

Lorsque autrefois son peuple s'était égaré des voies de ses commandements, il leur suscitait des prophètes qui leur annonçaient les calamités dont leurs fautes allaient être suivies, et qui, par la terreur de ces images, s'efforçaient d'arrêter le cours des iniquités publiques.

Alors Jérusalem se couvrait de cendre et de cilice ; ses prêtres pleuraient entre le vestibule et l'autel ; les vieillards, rassemblés dans le temple, ranimaient leurs voix languissantes, pour invoquer

les miséricordes du Dieu de leurs pères; la nouvelle épouse négligeait les ornements de sa jeunesse et de ses jours de joie; les vierges désolées faisaient retentir les places publiques de leurs gémissements; et le Seigneur, touché de leurs larmes et de leur repentir, laissait tomber de ses mains la foudre destinée à punir cette ville infidèle.

Notre ministère en ces jours de salut est encore le même, mes frères.

Rappelez toute la suite de votre vie; et, par cet enchaînement affreux de crimes qui l'ont toute souillée, et où vous vivez encore actuellement, jugez quelle est devant Dieu votre situation, et la triste destinée de votre âme. Faudrait-il un autre motif pour vous déterminer à un changement et à une nouvelle vie? Comment avez-vous vécu jusqu'ici? A quoi vos jours, vos années se sont-ils écoulés? Quel usage avez-vous fait, depuis que vous êtes sorti des mains de Dieu, de votre raison, de votre corps, de votre cœur, et de tout ce qui est en vous destiné à glorifier l'ouvrier éternel qui vous l'avait donné? Quel usage de votre jeunesse, de vos talents, de vos lumières, de votre temps, qui devait être le prix de votre éternité? Quel usage de vos biens, de vos places, de vos dignités, de votre nom, où vous deviez trouver les secours et les ressources de votre sanctification éternelle? Quel usage de vos afflictions, de vos pertes, de vos maladies, de vos disgrâces, qui dans les desseins de Dieu devaient être pour vous des leçons de salut et des motifs de pénitence? Quel usage enfin de tous les mystères, de toutes les solennités, de toutes les instructions et de tous les autres secours que la religion vous a offerts, et où tant de justes ont trouvé les soutiens de leur foi, les consolations de leur piété, et les facilités d'une vie sainte et fidèle? Rassemblez tous vos jours passés jusqu'ici : quel vide! quels abîmes! quel cours non interrompu d'excès, d'impiétés, de dissolutions! Et s'il y a eu quelques intervalles de foi, quelques heures et quelques mouvements de grâce, quelques retours vers Dieu, ce sont des retours qui n'ont point eu de suite, et qui ont ajouté à tous vos autres crimes celui des grâces méprisées.

Qu'attendez-vous donc, mon cher auditeur, pour revenir à votre Dieu? Vos jours s'écoulent, les années s'évanouissent, les plaisirs s'usent, la jeunesse vous échappe, la vie s'enfuit. Vos amis, vos proches, les compagnons de vos débauches et de vos excès,

ent presque tous disparu. Vous avez vu tomber a vos côtés vos égaux, vos concurrents, vos envieux, vos protecteurs, vos sujets, vos maîtres. Que sais-je même si les circonstances de leur mort inopinée, terrible aux yeux de la foi, n'ont pas dû vous faire sentir encore plus vivement le frivole de tout ce qui passe, et le malheur d'une vie licencieuse et déréglée! Vous touchez vous-même au terme fatal. Tout ce qui s'est écoulé de vos jours n'est que comme un point qui disparaît et qui vous échappe; tout ce qui vous reste va disparaître en un clin d'œil. Mettez donc à profit ce moment, pour pleurer les égarements d'une vie toute profane. Vous y êtes encore à temps; mais il est temps de commencer. Le long usage du monde et des plaisirs ne vous permet plus de vous abuser sur le faux bonheur qu'on se promet dans le crime. Vous avez essayé de tout, et tout vous a lassé; et tout ce que vous avez tenté pour vous rendre heureux, n'a fait qu'aigrir vos maux et augmenter vos inquiétudes. Dieu vous rappelle à lui par les dégoûts qu'il répand sur le crime, par le vide que vous trouvez dans le monde et dans les plaisirs, par le frivole et le faux de toutes les choses humaines. Quel prétexte auriez-vous donc de différer encore? Votre vie n'a-t-elle pas été assez criminelle, pour interrompre enfin une si affreuse carrière, et en venir à un changement? Vous attendez-vous que vos chaînes tombent d'elles-mêmes, et à un repentir qui ne vous coûte rien? Croyez-vous qu'un seul sentiment de frayeur au lit de la mort expiera tous les crimes de votre vie? Avez-vous renoncé à l'espérance de votre salut, comme ces impies qui n'ont point de Dieu? Quand vous n'auriez eu le malheur que de tomber une seule fois, la vie ne serait pas assez longue pour pleurer votre chute; et toute votre vie n'a été jusqu'ici qu'un crime continuel, et vous balancerez encore à consacrer à Dieu les restes d'une vie que le monde et les passions ont tout occupée! Demain on va vous redemander votre âme; et ce court intervalle qui vous reste, vous le disputez encore à Dieu! Et n'êtes-vous pas trop heureux que le Seigneur, toujours bon et miséricordieux, veuille bien accepter les restes languissants de vos passions et de votre vie; qu'il vous tende encore la main pour vous essuyer au sortir d'un si long et si triste naufrage; qu'il vous accueille encore, usé par le monde et par les plaisirs, inhabile désormais aux passions, peu propre à son service, et que le rebut du monde et du dérégle-

ment puisse encore devenir l'objet de ses miséricordes éternelles?

Grand Dieu! qui peut me retenir encore en effet dans les voies du crime où je marche depuis tant d'années? Détrompé du monde, où rien n'a jamais répondu à mes désirs et à mes vaines espérances; lassé des passions, dont les voies ont toujours été pour moi semées d'épines et d'amertumes; dégoûté des plaisirs que la bienséance elle-même commence à m'interdire; peu touché de tout ce qui fait l'empressement des autres pécheurs; portant partout un cœur malade et inquiet, et ne trouvant rien qui le fixe et qui le calme; cherchant à m'étourdir sur les horreurs de ma vie, et ne pouvant y réussir; fuyant tout ce qui peut réveiller les terreurs de la conscience, et les portant partout avec moi; éloignant toutes les pensées de l'éternité, et ne pouvant la perdre de vue; faisant des efforts impies pour vous oublier, ô mon Dieu, et vous retrouvant partout sur mes pas : que prétends-je, en vous fuyant encore? Ne vous lasserez-vous pas de courir après moi? Suis-je encore une de ces brebis qui méritent vos empressements et vos recherches?

Grand Dieu! finissez mes peines, en guérissant mes plaies. Fixez mes irrésolutions : soulagez mon cœur, en le délivrant de ses crimes. Rompez des chaînes que je déteste, et auxquelles je n'ai pas la force d'oser toucher. Laissez-vous fléchir à mes vœux, et ne regardez pas mes œuvres. Écoutez mes désirs, et fermez les yeux à mes faiblesses. Terminez le combat que je sens en moi. Rendez-vous le maître de mon âme; devenez le plus fort dans mon cœur. Ce n'est plus moi qui vous résiste, ô mon Dieu; c'est la faiblesse, c'est l'ascendant de la corruption, c'est le long usage du crime. Prenez-moi donc pour votre partage. Arrachez-moi au monde et aux créatures, pour lesquelles vous ne m'avez pas fait, et détruisez en moi cet homme de péché que je hais, et qui est devenu plus fort que moi-même.

Mais vous, mon cher auditeur, que Dieu rappelle encore à la vérité et à la justice; vous à qui il fait encore entendre, dans le fond de l'abîme où vous croupissez, la voix de sa miséricorde; vous à qui il tend encore à tous moments la main pour vous aider à sortir du tombeau, comme un autre Lazare; vous à qui il a marqué peut-être ce temps de pénitence comme le moment de votre salut, et le terme heureux de vos malheurs et de vos crimes; entrez avec vos frères dans cette sainte carrière de pénitence; deman-

dez à Dieu que vous n'y couriez pas en vain. Offrez-lui ce léger sacrifice, pour obtenir celui de vos passions. Commencez par la lettre, afin que l'esprit qui vivifie vous soit donné : soumettez-vous à Dieu, en vous soumettant à la loi de l'Église, et il vous soumettra les cupidités injustes qui vous dominent : plus la loi vous sera pénible, plus vous devez faire en sorte que cette peine ne soit pas infructueuse et sans mérite pour vous. C'est toujours un commencement de salut, que d'accomplir le précepte ; c'est s'unir avec les justes ; c'est craindre de désobéir à Dieu ; c'est respecter ses lois saintes ; c'est rendre hommage à la religion ; ce n'est pas mettre un nouvel obstacle aux grâces que Dieu nous prépare en ces jours de propitiation : en un mot, le pécheur qui observe la loi peut du moins espérer toujours ; celui qui la méprise est déjà condamné.

Et cependant où sont ceux qui observent cette loi sainte? Que de prétextes frivoles et peu sérieux pour s'en dispenser ! Oui, mes frères, que n'opposez-vous pas pour vous mettre à couvert de ce devoir? Des infirmités chimériques : mais, hélas ! les opposez-vous au monde, aux passions, aux plaisirs, mille fois plus laborieux et plus nuisibles que cette loi de pénitence? Une santé faible et usée : mais quel usage en faites-vous pour le crime, pour l'ambition, pour des affaires terrestres mille fois plus dures à porter que le joug de Jésus-Christ? Quelque légère incommodité déjà éprouvée dans la pratique de l'abstinence : hélas! mais n'en éprouvez-vous pas tous les jours de plus grandes dans les excès de la table et du jeu, dans le dérangement d'une vie toute profane? vous en abstenez-vous pour cela? Où est ici la bonne foi, et cette équité dont vous faites tant d'observation dans vos démarches envers les hommes? N'êtes-vous donc faux et injuste qu'envers Dieu? qu'avez-vous donc à opposer encore? un long usage de transgression, une habitude de violer la loi sainte, qui vous la rend désormais impraticable. Eh quoi ! seriez-vous dispensé du précepte, pour ne l'avoir jamais observé jusqu'ici? L'ancienneté de l'infraction vous rendrait-elle moins coupable? Nous alléguériez-vous la durée du crime comme une excuse? et ce qui devrait vous alarmer, deviendrait donc précisément ce qui vous calme? C'est à nous à vous opposer cette longue et criminelle habitude de transgression, et à nous en servir de motif pour vous couvrir de confusion; et non pas à

vous à nous l'alléguer comme une raison qui vous justifie. Que de pécheurs voluptueux et invétérés deviendraient innocents, si le long usage de la volupté tout seul les dispensait devant Dieu d'être chastes! Qu'on est à plaindre, mes frères, de s'aveugler dans l'affaire de l'éternité, sur des raisons puériles qu'on aurait honte d'avancer devant des hommes sérieux dans des affaires de néant!

Je sais qu'on nous dit tous les jours que ce n'est pas ici un point fort essentiel; que la grande affaire est de bien vivre; mais qu'au fond, user d'une viande plutôt que d'une autre n'a jamais paru un crime fort sérieux, et sur quoi il faille tant sonner l'alarme, et troubler les consciences des fidèles.

C'est-à-dire, ô mon Dieu, que la dernière ressource du pécheur pour se calmer est d'avilir dans son esprit la majesté de vos préceptes: comme si vous n'étiez pas également grand lorsque vous défendez à Caïn de répandre le sang innocent, ou lorsque vous ordonnez au premier des hommes de ne pas goûter d'un fruit où vous vouliez que sa soumission et son obéissance rendissent hommage à votre gloire, et témoignassent que l'usage des créatures est un don de votre souveraineté et de votre clémence.

Oui, mes frères, ce n'est pas assez pour le monde de violer la loi sainte du jeûne et de l'abstinence; on l'avilit, on la traite de minutie, on la regarde comme une dévotion populaire. C'est presque un air de force et de raison de la violer sans scrupule. Et c'est ainsi qu'on dégrade la tradition la plus vénérable de l'Église, la pratique la plus ancienne et la plus universelle qui nous soit venue de nos pères. C'est ainsi que l'institution respectable du jeûne, établie par les apôtres, consacrée par l'usage de tous les siècles, honorée par l'exemple des prophètes et de Jésus-Christ même, n'est plus dans les discours du monde qu'une pratique populaire de dévotion, sur laquelle il y a de la petitesse et de l'excès à vouloir être si vigoureux et si sévère.

Mes frères, le saint vieillard Éléazar était donc un esprit faible, lorsqu'il aima mieux perdre la vie que de souiller son âme par l'usage des viandes profanes, et défendues par la loi? Le supplice de la mère et des sept enfants dans les Machabées n'est donc qu'une histoire risible, puisque les tourments les plus affreux ne purent les déterminer à se permettre des mets que Moïse avait interdits au peuple de Dieu? Les trois jeunes Hébreux, à la cour du roi de

Babylone, n'avaient donc que des frayeurs puériles, lorsqu'ils préféraient la sainte simplicité des viandes prescrites, à la faveur d'un monarque superbe? Et les livres saints, qui ont consacré par des éloges la foi et le courage de tous ces anciens justes, n'ont donc fait que rehausser par des louanges magnifiques un scrupule vain et puérile?

Eh! qui êtes-vous donc pour trouver de la petitesse où les saints ont trouvé tant de force et de grandeur? Avaient-ils de la majesté de la religion des idées moins nobles et moins sublimes que vous? Étaient-ils moins instruits de la foi et de la dignité de ses préceptes, dont l'intelligence n'est donnée qu'à ceux qui les aiment et qui les observent? Étaient-ce des esprits faibles, eux qui ont eu la force de vaincre le monde, et qui ont été plus sages que toute la sagesse du siècle? Dans quels excès ne tombe-t-on pas, pour s'étourdir sur l'infraction de cette loi sainte? On devient impie, pour être plus tranquillement transgresseur.

Oui, mes frères, la vérité a des charmes dont un bon cœur a peine à se défendre. Les règles de la foi sont pleines de noblesse et d'équité. Elles forcent en leur faveur une raison saine et épurée; elles mettent tôt ou tard un esprit sage et élevé dans leurs intérêts. Les passions peuvent éblouir pendant quelque temps, l'âge peut séduire, les exemples peuvent entraîner, les discours de l'impiété et du libertinage peuvent etourdir; mais enfin la vérité perce le nuage : le grand, le solide de la religion prend la place dans un bon esprit de tout le frivole qui l'avait amusé. Lassé d'avoir couru longtemps après le songe et la chimère, on veut quelque chose de sûr et de réel, et on ne le trouve que dans la religion, dans la vérité de ses maximes et la magnificence de ses promesses. Il n'y a qu'un esprit faux et superficiel qui puisse demeurer jusqu'à la fin dans l'illusion. Le monde ne peut séduire pour toujours que des hommes sans réflexion et sans caractère. Et remarquez ici que le monde lui-même regarde comme tels ceux qui n'ont pas su mettre quelques jours sérieux dans toute leur course, quelque intervalle entre la vie et la mort. Le goût du frivole, qui nous avait fait d'abord applaudir, dès que l'âge ne l'excuse plus, nous rend à la fin méprisables.

Ne résistez donc pas à Dieu, mon cher auditeur, qui vous ouvre, en ce temps de propitiation, tant de moyens de salut. Ne vous

opposez pas vous seul à tous les efforts que l'Église va faire pour vous rappeler à une vie plus pure et plus chrétienne. Ne vous obstinez plus à périr, tandis que tout va s'empresser à vous sauver du naufrage. Que faut-il encore pour vous déterminer à finir vos égarements, et à changer enfin une vie qui vous lasse, que le monde censure, dont vous sentez vous-même le vide, et peut-être aussi l'indécence et le ridicule? Que reste-t-il à faire au Seigneur? Il vous agite par des remords secrets, et vous combattez les saints mouvements de sa grâce : il vous offre tous les secours de la religion, et vous n'en faites aucun usage : il réunit toutes les prières de l'Église en votre faveur, et vous les rendez inutiles par votre impénitence : il fait tonner dans ces chaires chrétiennes les promesses et les menaces formidables de la loi, et elles s'effacent de votre cœur un moment après que son esprit les y a gravées. Que peut-il donc faire encore? châtier vos crimes et ceux de vos semblables par des calamités publiques; répandre sur nous la terreur de sa colère, comme autrefois sur ces villes qui avaient attiré son indignation par l'excès de leurs dissolutions et de leurs débauches. C'était, mes frères, la seule ressource qui restait à la miséricorde de Dieu pour nous toucher. Il parlait en vain au fond de nos cœurs; il nous frappe pour se faire entendre.

Comme nous avons mis le comble à nos crimes, il semble aussi rassembler sur nos têtes les traits de sa colère. Nos ennemis nous insultent. Les enfants d'Amalec ont la victoire sur le peuple de Dieu. Notre ancienne valeur semble s'être changée en faiblesse. Nos frontières sont ouvertes. Ces murs inaccessibles, en qui nous mettions notre confiance, sont renversés. Nos voisins, à peine autrefois en sûreté dans leurs places les plus reculées, semblent déjà méditer la conquête de nos provinces, et se partager par avance nos terres et nos foyers. La justice de nos armes semble en affaiblir la force et le succès. La paix, autrefois entre nos mains, s'éloigne de plus en plus de nous, et nos désirs ne font que la rendre plus difficile. Le fléau de la guerre et de la désolation répand le deuil et la misère sur nos villes et sur nos campagnes. Le peuple gémit sous le poids des charges que le malheur des temps a rendues nécessaires. La France, que nos premières années avaient vue si florissante, est maintenant plongée dans une tristesse amère et profonde : et nos ennemis, si jaloux autrefois de nos prospé-

rités, peuvent à peine se persuader nos malheurs et nos pertes.

D'où vient ce changement, mes frères? Je l'ai déjà dit. La colère de Dieu éclate sur nos crimes : leur énormité est enfin montée jusqu'au trône de ses vengeances. Il a regardé du haut de sa demeure éternelle, dit le prophète : *Prospexit de excelso sancto suo* (Ps. CI, 20); et il a vu les abominations qui sont au milieu de nous; les fidèles sans mœurs, les grands sans religion, les ministres même sans piété; le sexe sans pudeur et sans bienséance, s'avilissant par des indécences dont les siècles de nos pères auraient rougi, et n'étant plus en sûreté que par le dégoût qu'en ont ceux même à qui il s'étudie de plaire. *Prospexit de excelso sancto suo.*

Il a regardé du haut du ciel, et il a vu les adultères et les abominations en honneur au milieu de son peuple; les rapines et les injustices revêtues des titres et des dignités publiques; les débauches et les excès affreux autorisés par de grands exemples; un luxe monstrueux et insensé croître et augmenter avec la misère publique; les théâtres devenus des lieux de prostitution, par le dérèglement déclaré de ces victimes infortunées qu'on y court entendre; et les mœurs publiques devenues des scandales publics. *Prospexit de excelso sancto suo.*

Il a regardé du haut du ciel, et il a vu l'intrigue, l'ambition, le schisme et l'aigreur déshonorer son sanctuaire; les ministres de la paix eux-mêmes divisés; la défense de la vérité devenue le prétexte des animosités personnelles; le zèle allumé par un vil intérêt; les passions appelées à la défense de la religion qui les condamne; la piété changée en gain et en une indigne hypocrisie; et ce royaume autrefois le soutien de la foi, et la plus pure portion de son Église, devenu, par la licence des discours et l'impiété des sentiments, le théâtre d'honneur des philosophes et des incrédules. *Prospexit de excelso sancto suo.*

Il a regardé du haut du ciel, et il a vu un souverain pieux environné d'une cour dissolue; le courtisan, toujours parmi nous servile imitateur du maître, devenir ici son censeur secret; la piété sur le trône devenue plus odieuse; les crimes se multiplier par la contrainte; le péril de la débauche en assaisonner les excès; l'ambition se revêtir des apparences de la piété, pour attirer les largesses du souverain; l'hypocrisie s'enrichir des bienfaits destinés à récompenser la vertu; et la religion plus déshonorée par les mœurs

et les artifices de ces faux justes, que par la licence des pécheurs les plus déclarés. *Prospexit de excelso sancto suo.*

Et alors il a versé sur nous la coupe de sa fureur et de sa colère. Il a fait périr, par le glaive de nos ennemis, nos enfants, nos époux, nos frères et nos proches. Il a répandu sur nos armées un esprit de terreur et de vertige. Il a fait échouer nos projets; et nos prospérités passées n'ayant été pour nous que de nouveaux motifs d'orgueil et de dissolution, il a eu recours aux châtiments, afin que, si nous avons été ingrats à ses faveurs, nous ne soyons pas insensibles à notre affliction et à nos peines.

Et cependant quel usage faisons-nous de ces fléaux publics? Qu'opposons-nous à la colère de Dieu pour la désarmer? Des plaintes inutiles, des terreurs humaines sur l'incertitude des événements, des inquiétudes sur les misères et sur les charges publiques; que dirai-je? des murmures peut-être contre le gouvernement, de vaines réflexions et des censures éternelles sur ceux qui sont à la tête des affaires; des clameurs inutiles contre ceux qui sont chargés des entreprises et des projets; des dérisions souvent et des chants satiriques et profanes, symbole éternel de la légèreté de la nation, et qui nous ont toujours consolés de nos malheurs, en éternisant le souvenir de nos pertes c'est ce qu'un ancien Père reprochait déjà de son temps à nos ancêtres: *Cantilenis infortunia sua solantur.* (SALVIANUS.)

Insensés que nous sommes! nous nous en prenons aux hommes, comme s'ils étaient les auteurs de nos calamités. Nous accusons leur imprudence, leur peu d'habileté, leurs méprises, de nos malheurs. Nous ne remontons pas plus haut: nous ne voyons pas que les coups qui nous frappent partent du ciel; que c'est Dieu lui-même qui confond les conseils et la prudence de nos chefs; qui aveugle nos sages et nos vieillards; qui répand l'épouvante et la terreur dans nos armées; et que nos crimes seuls enfantent tous nos malheurs. Mettons Dieu de notre côté, mes frères, et alors nous serons les plus forts. Forçons le Seigneur, par un repentir sincère, à combattre pour nous; et alors, ou il donnera la paix à son peuple, ou nous dissiperons nos ennemis comme de la poussière.

Maison d'Israël, disait autrefois le grand prêtre Éliachim aux Juifs frappés comme nous de la main de Dieu, et en proie aux

troupes victorieuses des Assyriens, souvenez-vous comment Moïse, ce serviteur de Dieu, brisa autrefois la force d'Amalec, qui se confiait dans sa puissance, dans le nombre de ses troupes, et dans la multitude de ses chariots : *Memores estote Moysi, servi Domini, qui Amalec, confidentem in virtute sua et in exercitu suo, dejecit.* Ainsi disparaîtront devant vous vos ennemis, continuait ce vénérable pontife, si vous demeurez fidèles dans la pratique des ordonnances de la loi, et si vous revenez au Seigneur par les gémissements d'un cœur brisé, et d'un repentir vif et sincère : *Sic erunt universi hostes Israël, si manentes permanseritis in jejuniis et orationibus, in conspectu Domini.* (JUDITH, IV, 12, 14.)

Et voilà, mes frères, ce que le pontife saint[1], qui nous honore ici de sa présence, et que le Seigneur a suscité à son peuple dans ce temps de calamité, vous a déjà dit avec les expressions les plus vives du zèle pastoral et de l'éloquence chrétienne. Voilà les ressources qu'il vous a marquées par une indication solennelle de jeûnes et de prières, pour remédier aux maux qui nous affligent. Mes frères, vous a-t-il dit, finissons nos désordres, et nos malheurs finiront bientôt. Devenons plus fidèles, et nous deviendrons bientôt plus heureux et plus tranquilles. Faisons cesser les scandales qui sont au milieu de nous, et nos larmes seront bientôt essuyées. Convertissons-nous au Seigneur, et le Seigneur combattra pour nous. Mettons-nous en paix avec Dieu, et nous l'aurons bientôt avec les hommes.

Voilà, mes frères, ce que ses exemples vous prêchent encore plus efficacement que ses discours. Il souffre des malheurs qui vous affligent ; mais il souffre encore plus des iniquités qui vous les attirent. Il porte avec vous le poids de vos afflictions et de vos pertes ; mais il porte encore plus le poids de vos crimes. Il demande pour vous au Seigneur des jours plus tranquilles et plus fortunés ; mais il en demande aussi de plus saints.

Soulagez son zèle, mes frères, en répondant à sa tendresse. Consolez sa piété en secondant ses désirs. Récompensez ses soins en vous conformant à ses exemples. Dieu n'a pas encore abandonné son peuple, puisque, malgré tant de calamités dont il nous frappe, il vous suscite encore un pasteur fidèle, qui peut vous réconcilier

[1] Monseigneur le cardinal de Noailles, devant qui ce sermon fut prêché à Notre-Dame.

avec le Seigneur, et arrêter le bras de son indignation et de sa colère. N'abusez donc pas du don de Dieu, mon cher auditeur; et ne rendez pas inutiles, par l'endurcissement de votre cœur, tant de moyens de sanctification que la bonté de Dieu vous offre, et les ressources les plus heureuses de votre salut.

Grand Dieu! que de justes sujets de condamnation n'aurez-vous pas un jour contre moi? Que n'aurez-vous pas fait pour me sauver, et qu'aurai-je omis moi-même pour me perdre? Vous avez mis tout en œuvre pour empêcher votre créature de périr; vos grâces, vos inspirations, des lumières vives, des amertumes salutaires, des dégoûts infinis, des passions traversées, des projets confondus, des espérances évanouies, des calamités publiques et personnelles; que dirai-je encore? un cœur même tendre pour le bien; un cœur né avec des sentiments de vertu et de droiture; un cœur qui se refusait aux excès, qui ne paraissait point fait pour le déréglement, qui ne cesse de me rappeler à vous, et de me reprocher en secret ma honte et ma faiblesse. Que puis-je vous dire, tout couvert de vos bienfaits et de mes crimes? Seigneur, ne vous lassez pas de me tendre la main. Vous en avez trop fait jusqu'ici pour me laisser périr sans ressource : plus je me trouve indigne de nouvelles faveurs, plus j'en espère. L'horreur de mon état augmente ma confiance; et l'excès de mes misères est le seul droit que j'offre à vos miséricordes éternelles. *Ainsi soit-il.*

(*IIe Sermon pour le mercredi des Cendres.*)

SUR LA VÉRITÉ DE LA RELIGION.

Les autres religions, qui se sont vantées d'une origine plus ancienne, ne nous ont donné pour garants de leur antiquité que des récits fabuleux, et qui tombaient d'eux-mêmes. Ils ont défiguré l'histoire du monde par un chaos de siècles innombrables et imaginaires dont il n'est resté aucun événement à la postérité, et que l'histoire du monde n'a jamais connus. Les auteurs de ces grossières fictions n'ont écrit que plusieurs siècles après les faits qu'ils nous racontent; et c'est tout dire d'ajouter que cette théologie fut le fruit de la poésie; et les inventions de cet art, les plus solides fondements de leur religion.

Ici c'est une suite de faits raisonnables, naturelle, d'accord avec elle-même. C'est l'histoire d'une famille continuée depuis son premier chef jusqu'à celui qui l'écrit, et justifiée dans toutes ses circonstances. C'est une généalogie où chaque chef est marqué par ses propres caractères, par des événements qui subsistaient encore alors, par des traits qu'on reconnaissait encore dans les lieux qu'ils avaient habités. C'est une tradition vivante, la plus sûre qu'il y eût alors sur la terre, puisque Moïse n'a écrit que ce qu'il avait ouï dire aux enfants des patriarches, et que les enfants des patriarches ne rapportaient que ce que leurs pères avaient eux-mêmes vu. Tout s'y soutient, tout s'y suit, tout s'y éclaircit de soi-même. Les traits n'en sont pas imités, ni les aventures puisées ailleurs, et accommodées au sujet. Avant Moïse, le peuple de Dieu n'avait rien d'écrit. Il n'a laissé à la postérité que ce qu'il avait recueilli de vive voix de ses ancêtres, c'est-à-dire toute la tradition du genre humain; et le premier, il a rédigé en un volume l'histoire des merveilles de Dieu et de ses manifestations aux hommes, dont le souvenir avait fait jusque-là toute la religion, toute la science et toute la consolation de la famille d'Abraham. La bonne foi de cet auteur paraît dans la naïveté de son histoire. Il ne prend point de précaution pour être cru, parce qu'il suppose que ceux pour qui il écrit n'en ont pas besoin pour croire, et qu'il ne raconte que des faits publics parmi eux, plutôt pour en conserver la mémoire à leurs descendants que pour les en instruire eux-mêmes.

Voilà, mes frères, par où la religion chrétienne commence à s'acquérir du crédit sur l'esprit des hommes. Tournez-vous de tous les côtés, lisez l'histoire des peuples et des nations, vous ne trouverez rien de mieux établi sur la terre; que dis-je? rien même qui mérite les attentions d'un esprit sensé. Si les hommes sont nés pour une religion, ils ne sont nés que pour celle-ci. S'il y a un Être souverain qui ait montré la vérité aux hommes, il n'y a que celle-ci qui soit digne des hommes et de lui. Partout ailleurs l'origine est fabuleuse : ici elle est aussi sûre que tout le reste; et les derniers âges, qu'on ne peut contester, ne sont pourtant que les preuves de la certitude du premier. Donc, s'il y a une autorité dans le monde à laquelle la raison doive céder, c'est à celle de la religion chrétienne.

Au caractère de son ancienneté, il faut ajouter celui de sa per-

pétuité. Représentez-vous ici cette variété infinie de religions et de sectes, qui ont régné tour à tour sur la terre; suivez l'histoire des superstitions de chaque peuple et de chaque pays : elles ont duré un certain nombre d'années, et tombé ensuite avec la puissance de leurs sectateurs. Où sont les dieux d'Émath, d'Arphad et de Sepharvaïm? Rappelez l'histoire de ces premiers conquérants : ils vainquaient les dieux des peuples en vainquant les peuples eux-mêmes, et abolissaient leurs cultes en renversant leur domination. Qu'il est beau, mes frères, de voir la religion de nos pères toute seule se maintenir dès le commencement, survivre à toutes les sectes, et, malgré les diverses fortunes de ceux qui en ont fait profession, passer toujours des pères aux enfants, et ne pouvoir jamais être effacée du cœur des hommes! Ce n'est pas un bras de chair qui l'a conservée. Ah! le peuple fidèle a presque toujours été faible, opprimé, persécuté. Non, ce n'est pas par le glaive, comme dit le Prophète, que nos pères possédèrent la terre : *Nec enim in gladio suo possederunt terram.* (Ps. XLIII, 4.) Tantôt esclaves, tantôt fugitifs, tantôt tributaires des nations, ils virent mille fois la Chaldée, l'Assyrie, Babylone, les puissances les plus formidables de la terre, tout l'univers conjurer leur ruine et l'extinction entière de leur culte; mais ce peuple si faible, opprimé en Égypte, errant dans un désert, transporté depuis captif dans des provinces étrangères, n'a jamais pu être exterminé, tandis que tant d'autres plus puissants ont suivi la destinée des choses humaines; et son culte a toujours subsisté avec lui, malgré tous les efforts que chaque siècle presque a faits pour le détruire.

Or, d'où vient, mes frères, qu'un culte si contredit, si pénible par ses observances, si rigoureux par les châtiments dont il punissait les transgresseurs, si aisé même à s'établir et à tomber, par l'inconstance et la grossièreté toute seule du peuple qui en fut d'abord dépositaire, d'où vient qu'il s'est seul perpétué dans le monde au milieu de tant de révolutions, tandis que les superstitions, soutenues de la puissance des empires et des royaumes, sont retombées dans le néant d'où elles étaient sorties? Eh! n'est-ce pas Dieu, et non l'homme, qui a fait toutes ces choses? N'est-ce pas le bras du Tout-Puissant qui a conservé son ouvrage? Et puisque tout ce que l'esprit humain avait inventé a péri, ne faut-il pas conclure que ce qui a toujours demeuré était seul l'ouvrage de

la sagesse divine? *Nonne Deus fecit hæc omnia, et non homo?*

Enfin, si à son ancienneté et à sa perpétuité vous ajoutez son uniformité, il ne restera plus de prétexte à la raison pour se défendre. Car, mes frères, tout change sur la terre, parce que tout suit la mutabilité de son origine. Les occasions, les différences des siècles, les diverses humeurs des climats, la nécessité des temps, ont introduit mille changements à toutes les lois humaines. La foi seule n'a jamais changé. Telle que nos pères la reçurent, telle l'avons-nous aujourd'hui, telle nos descendants la recevront un jour. Elle s'est développée par la suite des siècles, et par la nécessité de la garantir des erreurs qu'on voulait y mêler, je l'avoue; mais ce qui une fois a paru lui appartenir, a toujours paru tel. Il est aisé de durer, quand on s'accommode aux temps et aux conjonctures, et qu'on peut ajouter ou diminuer, selon le goût des siècles et de ceux qui gouvernent : mais ne jamais rien relâcher, malgré le changement des mœurs et des temps; voir tout changer autour de soi, et être toujours la même, c'est le grand privilége de la religion chrétienne. Et par ces trois caractères d'ancienneté, de perpétuité et d'uniformité qui lui sont propres, son autorité se trouve la seule sur la terre capable de déterminer un esprit sage.

Mais si la soumission du fidèle est raisonnable du côté de l'autorité qui l'exige, elle ne l'est pas moins du côté des choses qu'on lui propose de croire. Et ici, mes frères, entrons dans le fonds du culte des chrétiens. Il ne craint pas d'être vu de près, comme ces mystères abominables de l'idolâtrie dont les ténèbres cachaient la honte et l'horreur. Une religion, dit Tertullien, qui n'aimerait pas d'être approfondie, et qui craindrait l'examen, serait suspecte : *Cæterum suspecta est lex quæ probari non vult.* Plus vous approfondissez le culte des chrétiens, plus vous y trouvez de beautés et de merveilles cachées. L'idolâtrie inspirait à l'homme des sentiments insensés de la Divinité; la philosophie, des sentiments peu raisonnables de lui-même; la cupidité, des sentiments injustes envers les autres hommes. Or, admirez la sagesse de la religion, qui remédie à ces trois plaies, que la raison de tous les siècles n'avait jamais pu ni guérir, ni même connaître.

Et premièrement, quel autre législateur a parlé de la Divinité comme celui des chrétiens? Trouvez ailleurs, si vous le pouvez, des idées plus sublimes de sa puissance, de son immensité, de sa

sagesse, de sa bonté, de sa justice, que celles que nous en donnent nos Écritures. S'il y a au-dessus de nous un Être suprême et éternel, en qui toutes choses vivent, il faut qu'il soit tel que la religion chrétienne le représente. Nous seuls ne le comparons pas à la ressemblance de l'homme. Nous seuls l'adorons assis sur les chérubins, remplissant tout par sa présence, réglant tout par sa sagesse, créant la lumière et les ténèbres, auteur du bien, vengeur du vice. Nous seuls l'honorons comme il veut être honoré, c'est-à-dire, nous ne faisons pas consister le culte qui lui est dû, en la multitude des victimes, ni dans l'appareil extérieur de nos hommages; mais dans l'adoration, dans l'amour, dans la louange, dans l'action de grâces. Nous lui rapportons le bien qui est en nous, comme à son principe; et nous nous attribuons toujours le vice, qui n'a sa source que dans notre corruption. Nous espérons de trouver en lui la récompense d'une fidélité qui est le don de sa grâce, et la peine des transgressions, qui sont toujours la suite du mauvais usage que nous faisons de notre liberté. Or, quoi de plus digne de l'Être souverain que toutes ces idées?

En second lieu, une vaine philosophie, ou avait dégradé l'homme jusqu'au rang des bêtes, en lui faisant chercher sa félicité dans les sens; ou l'avait follement élevé jusqu'à la ressemblance de Dieu, en lui persuadant qu'il pouvait trouver son bonheur dans sa propre sagesse. Or, la morale des chrétiens évite ces deux excès: elle retire l'homme des plaisirs charnels, en lui découvrant l'excellence de sa nature et la sainteté de sa destination; elle corrige son orgueil en lui faisant sentir sa misère et sa bassesse.

Enfin, la cupidité rendait l'homme injuste envers les autres hommes. Or, quelle autre doctrine que celle des chrétiens a jamais mieux réglé nos devoirs à cet égard? Elle nous apprend à obéir aux puissances, comme établies de Dieu, non-seulement par la crainte de l'autorité, mais par une obligation de conscience; à respecter nos maîtres, souffrir nos égaux, être affables envers nos inférieurs, aimer tous les hommes comme nous-mêmes. Elle seule sait former de bons citoyens, des sujets fidèles, des serviteurs patients, des maîtres humbles, des magistrats incorruptibles, des princes cléments, des amis véritables. Elle seule rend inviolable la bonne foi des mariages, assure la paix des familles, maintient la tranquillité des États. Non-seulement elle arrête les usurpations,

mais elle interdit jusqu'au désir d'un bien étranger : non-seulement elle ne veut pas qu'on regarde d'un œil d'envie la prospérité de son frère, mais elle ordonne qu'on partage avec lui son propre bien lorsqu'il en a besoin : non-seulement elle nous défend d'attenter à sa vie, mais elle veut que nous fassions du bien à ceux même qui nous font du mal; que nous bénissions ceux qui nous maudissent, et que nous n'ayons tous qu'un cœur et qu'une âme. Donnez-moi, disait autrefois saint Augustin aux païens de son temps, un royaume tout composé de gens de cette sorte : bon Dieu! quelle paix! quelle félicité! quelle image du ciel sur la terre! Toutes les idées de la philosophie ont-elles jamais approché du plan de cette république céleste? et n'est-il pas vrai que si un Dieu a parlé aux hommes pour leur montrer les voies du salut, il n'a pu leur tenir un autre langage?

Il est vrai qu'à toutes ces maximes si dignes de la raison, la religion ajoute des mystères qui nous passent. Mais outre que le bon sens voulait qu'on se soumît là-dessus à une religion si vénérable dans son antiquité, si divine dans sa morale, si supérieure à tout ce qui est sur la terre dans son autorité, et la seule digne d'être crue, les motifs dont elle se sert pour nous persuader achèvent de forcer l'incrédulité.

Premièrement. Ces mystères ont été prédits plusieurs siècles avant leur accomplissement, et prédits avec toutes les circonstances des temps, des lieux et des moindres événements; et ce ne sont pas ici de ces prophéties vagues, renvoyées à la crédulité du simple vulgaire, qu'on débite dans un coin de la terre, qui sont toujours du même âge que les événements, et qu'on ignore dans le reste de l'univers. Ce sont des prophéties qui ont fait, depuis la naissance du monde, toute la religion d'un peuple entier; que les pères transmettaient à leurs enfants comme leur plus précieux héritage; qui étaient conservées dans le temple saint comme le gage le plus sacré des promesses divines; et enfin, dont la nation la plus ennemie de Jésus-Christ, qui en a été la première dépositaire, atteste encore aujourd'hui la vérité à la face de l'univers : des prophéties qu'on ne cachait point mystérieusement au peuple, de peur qu'il n'en découvrît la fausseté, comme ces vains oracles des sibylles resserrés avec soin dans le Capitole, fabriqués pour soutenir l'orgueil des Romains, exposés aux yeux des seuls pontifes,

et produits de temps en temps par morceaux, pour autoriser dans l'esprit du peuple, ou une entreprise périlleuse, ou une guerre injuste. Ici, nos livres prophétiques étaient la lecture journalière de tout un peuple. Les jeunes et les vieillards, les femmes et les enfants, les prêtres et les hommes du commun, les rois et les sujets, devaient les avoir sans cesse entre les mains; chacun avait droit d'y étudier ses devoirs, et d'y découvrir ses espérances. Loin de flatter leur orgueil, ils ne leur parlaient que de l'ingratitude de leurs pères : ils leur annonçaient à chaque page des malheurs, comme le juste châtiment de leurs crimes; ils reprochaient aux rois leur dissolution, aux pontifes leurs injustices; aux grands leur profusion, au peuple son inconstance et son incrédulité; et cependant ces livres saints leur étaient chers; et, par les oracles qu'ils y voyaient s'accomplir tous les jours, ils attendaient avec confiance l'accomplissement de ceux dont tout l'univers est aujourd'hui témoin. Or, la connaissance de l'avenir est le caractère le moins suspect de la Divinité.

Secondement. Ces mystères sont fondés sur des faits miraculeux si éclatants, si publics dans la Judée, si convenus alors même par ceux qui avaient intérêt de les nier, si marqués par des événements qui intéressaient toute la nation, si répétés dans les villes, dans les campagnes, dans le temple, dans les places publiques, qu'il faut fermer les yeux à la lumière pour les révoquer en doute. Les apôtres les ont prêchés, les ont écrits dans la Judée même peu de temps après leur accomplissement, c'est-à-dire, dans un temps où les pontifes qui avaient condamné Jésus-Christ, encore vivants, auraient pu les confondre et crier à l'imposture, s'ils avaient imposé au genre humain. Jésus-Christ, en ressuscitant selon sa promesse, confirma son Évangile. Et l'on ne peut supposer ni que les apôtres se soient trompés sur ce fait si décisif, si essentiel pour eux; sur ce fait tant de fois prédit, attendu comme le point principal où tout le reste se rapportait; ce fait tant de fois confirmé, et devant des témoins si nombreux; ni qu'ils aient voulu nous tromper eux-mêmes, et aller prêcher aux hommes un mensonge aux dépens de leur repos, de leur honneur et de leur vie, le seul prix qu'ils attendaient de leur imposture. Ces hommes, qui ne nous ont laissé que des enseignements si sages et si pieux, auraient donc donné à la terre un exemple d'extravagances inconnu jusqu'à eux à tous les peuples,

et se seraient, de sang-froid, sans vue, sans intérêt, sans motif, dévoués aux tourments les plus affreux, et à une mort soufferte avec une piété héroïque, seulement pour aller soutenir la vérité d'un fait dont ils connaissaient eux-mêmes la fausseté? Ces hommes seraient tous morts tranquillement pour un autre homme qui les aurait trompés, et qui, n'ayant pas ressuscité, comme il l'avait promis, se serait joué pendant sa vie de leur crédulité et de leur faiblesse? Que l'impie ne nous reproche plus, comme une crédulité, les mystères incompréhensibles de la foi. Il faut qu'il soit bien crédule lui-même, pour pouvoir se persuader des suppositions si incroyables.

Enfin la foi de ces mystères a trouvé tout l'univers docile : les Césars, qu'elle dégradait du rang des dieux; les philosophes, qu'elle convainquait d'ignorance et de vanité; les voluptueux, à qui elle ne prêchait que des croix et des souffrances; les riches, qu'elle obligeait à la pauvreté et au dépouillement; les pauvres, à qui elle ordonnait d'aimer leur abjection et leur indigence; tous les hommes, dont elle combattait toutes les passions. Cette foi, prêchée par douze pauvres sans science, sans talent, sans appui, a soumis les empereurs, les savants, les ignorants, les villes, les empires. Des mystères si insensés en apparence ont renversé toutes les sectes et tous les monuments d'une orgueilleuse raison; et la folie de la croix a été plus sage que toute la sagesse du siècle. Que dis-je? tout l'univers a conspiré contre elle, et les efforts de ses ennemis l'ont affermie. Être fidèle, et être destiné à la mort, étaient deux choses inséparables; et cependant le danger était un nouvel attrait : plus les persécutions étaient violentes, plus la foi faisait de progrès; et le sang des martyrs était la semence des fidèles. O Dieu! qui ne sentirait ici votre doigt? qui ne reconnaîtrait à ces traits le caractère de votre ouvrage? Où est la raison qui ne sente tomber ici la vanité de ses doutes, et qui rougisse encore de se soumettre à une doctrine qui a soumis tout l'univers? Mais non-seulement cette soumission est raisonnable, elle est encore glorieuse à l'homme.

L'orgueil est la source secrète de l'incrédulité. Il y a dans cette ostentation de raison, qui fait mépriser à l'incrédule la croyance commune, une déplorable singularité qui le flatte, et fait qu'il suppose en lui plus de lumière que dans le reste des hommes,

parce qu'il a osé secouer un joug qui les assujettit tous, et contredire témérairement ce que les autres jusqu'à lui s'étaient contentés d'adorer.

Or, pour ôter à l'incrédule une si affreuse consolation, il n'y a qu'à démontrer d'abord qu'il n'est rien de plus glorieux à la raison que la foi : glorieux du côté des promesses qu'elle renferme pour l'avenir, glorieux par la situation où elle met le fidèle pour le présent; glorieux enfin du côté des grands modèles qu'elle lui propose à imiter.

Glorieux du côté des promesses qu'elle renferme. Quelles sont les promesses de la foi, mes frères? L'adoption de Dieu, une société immortelle avec lui, la rédemption parfaite de nos corps, l'éternelle félicité de nos âmes, la délivrance des passions, nos cœurs fixés par la possession du bien véritable, nos esprits pénétrés de la lumière ineffable de la raison souveraine, et heureux par la vue claire et toujours durable de la vérité. Telles sont les promesses de la foi : elle nous apprend que notre origine est divine, et nos espérances éternelles.

Or, je vous demande, est-il honteux à la raison de croire des vérités qui font tant d'honneur à l'immortalité de sa nature? Eh quoi, mes frères, serait-il donc plus glorieux à l'homme de se croire de la même nature que les bêtes, et d'attendre la même fin? Quoi! l'incrédule croirait se faire plus d'honneur en se persuadant qu'il n'est qu'une vile boue que le hasard a assemblée, et que le hasard dissoudra, sans fin, sans destination, sans espérance, sans aucun autre usage de sa raison et de son corps, que celui de se plonger brutalement, comme les animaux, dans les voluptés charnelles! Quoi! il aurait meilleure opinion de lui-même, en se regardant comme un infortuné que le hasard a placé sur la terre, qui n'attend rien au delà de la vie, dont la plus douce espérance est de retomber bientôt dans le néant; qui ne tient à aucun être hors de lui; qui est réduit à trouver en lui-même sa félicité, quoiqu'il n'y trouve que des inquiétudes et des terreurs secrètes! Est-ce donc là cette affreuse distinction qui flatte tant l'orgueil de l'incrédule? Grand Dieu! qu'il est glorieux à votre vérité de n'avoir pour ennemis que des hommes de ce caractère! Pour moi, disait autrefois saint Ambroise (Amb., *Orat. de resurrectione*) aux incrédules de son temps, je me fais honneur de croire des vérités si

honorables à l'homme : *Jurat hoc credere*; d'attendre des promesses si consolantes : *Sperare delectat*. C'est se punir bien tristement soi-même, que de refuser de les croire : *Non credidisse pœna est*. Ah! si je me trompe en aimant mieux attendre l'éternelle société des justes dans le sein de Dieu, que me croire de la même nature que les bêtes; c'est une erreur que j'aime, qui m'est chère, et dont je ne veux jamais être détrompé : *Quod si in hoc erro, quod me angelis post mortem sociare malo quam bestiis, libenter in hoc erro, nec unquàm ab hac opinione, dum vivo, fraudari patiar.* (AMBR., *Orat. de resurrectione.*)

Mais si la foi est glorieuse du côté des promesses qu'elle renferme pour l'avenir, elle ne l'est pas moins du côté de la situation où elle met le fidèle pour le présent. Et ici, mes frères, representez-vous un véritable juste qui vit de la foi : vous avouerez qu'il n'est rien de si grand sur la terre. Maître de ses désirs, et de tous les mouvements de son cœur; exerçant un empire glorieux sur lui-même; possédant son âme dans la patience et dans l'égalité, et régissant toutes ses passions par le frein de la tempérance; humble dans la prospérité, constant dans la disgrâce; joyeux dans les tribulations, paisible avec ceux qui haïssent la paix; insensible aux injures, sensible aux afflictions de ceux qui l'outragent; fidèle dans ses promesses, religieux dans ses devoirs; peu touché des richesses, qu'il méprise; embarrassé des honneurs, qu'il craint; plus grand que le monde entier, qu'il regarde comme un monceau de poussière : quelle élévation!

La philosophie ne détruisait les vices que par le vice. Elle n'apprenait avec faste à mépriser le monde, que pour s'attirer les applaudissements du monde : elle cherchait plus la gloire de la sagesse, que la sagesse elle-même. En détruisant les autres passions, elle en élevait toujours une plus dangereuse sur leurs ruines; je veux dire, l'orgueil : semblable à ce prince de Babylone, qui n'avait renversé les autels des dieux des nations que pour élever sur leurs débris sa statue impie, et ce colosse monstrueux d'orgueil qu'il voulut faire adorer à toute la terre.

Mais la foi élève le juste au-dessus de sa vertu même. Elle le rend encore plus grand dans le secret du cœur, et aux yeux de Dieu, que devant les hommes. Il pardonne sans orgueil; il est désintéressé sans faste; il souffre sans vouloir qu'on s'en aperçoive; il

modère ses passions sans s'en apercevoir lui-même ; lui seul ignore la gloire et le mérite de ses actions ; loin de jeter des regards de complaisance sur lui-même, il a honte de ses vertus, plus que le pécheur n'en a de ses vices ; loin de chercher d'être applaudi, il cache ses œuvres de lumière, comme si c'étaient des œuvres de ténèbres : il n'entre dans sa vertu que l'amour du devoir ; il n'agit que sous les yeux de Dieu seul, et comme s'il n'y avait plus d'hommes sur la terre : quelle élévation ! Trouvez, si vous le pouvez, quelque chose de plus grand dans l'univers. Repassez sur tous les divers genres de gloire dont le monde honore la vanité des hommes ; et voyez si tous ensemble ils peuvent atteindre à ce degré de grandeur où la foi élève l'homme de bien.

Hélas ! mes frères, nous ne nous connaissons, ni nous-mêmes, ni tout ce qui est au dehors de nous. Nous ignorons comment nous avons été formés, par quels progrès imperceptibles notre corps a reçu l'arrangement et la vie, et quels sont les ressorts infinis, et l'artifice divin, qui en font mouvoir toute la machine. Je ne sais, disait autrefois cette illustre mère des Machabées à ses enfants, comment vous avez paru dans mon sein ; ce n'est pas moi qui vous ai donné l'âme, l'esprit, et la vie que vous y avez reçue ; ce n'est pas moi qui ai disposé la structure merveilleuse de vos membres, et qui les ai mis chacun à leur place ; c'est la main invisible de l'Auteur de l'univers : *Nescio qualiter in utero meo apparuistis ; neque enim ego spiritum et animam donari vobis et vitam, et singulorum membra non ego ipsa compegi, sed mundi Creator qui formavit hominis nativitatem.* (Mach., vii, 22, 23.) Notre corps seul est un mystère où l'esprit humain se perd et se confond, et dont on n'approfondira jamais tous les secrets ; et il n'est que celui qui a présidé à sa formation qui puisse les connaître.

Ce souffle de la Divinité qui nous anime, cette portion de nous-mêmes qui nous rend capables d'aimer et de connaître, ne nous est pas moins inconnue : nous ne savons comment se forment ses désirs, ses craintes, ses espérances, ni comment elle peut se donner à elle-même ses idées et ses images. Personne jusqu'ici n'a pu comprendre comment cet être spirituel, si éloigné par sa nature de la matière, a pu lui être uni en nous par des liens si indissolubles, que ces deux substances ne forment plus que le même tout, et que les biens et les maux de l'une deviennent ceux de l'autre.

Nous sommes donc un mystère à nous-mêmes, comme disait saint Augustin; et cette vaine curiosité même qui veut tout savoir, nous serions en peine de dire ce qu'elle est, et comment elle s'est formée dans notre âme.

Au dehors nous ne trouvons encore que des énigmes; nous vivons comme étrangers sur la terre, et au milieu des objets que nous ne connaissons pas. La nature est pour l'homme un livre fermé; et le Créateur, pour confondre, ce semble, l'orgueil humain, s'est plu à répandre des ténèbres sur la face de cet abîme.

Levez les yeux, ô homme! considérez ces grands corps de lumière qui sont suspendus sur votre tête, et qui nagent pour ainsi dire dans ces espaces immenses où votre raison se confond. Qui a formé le soleil, dit Job, et donné le nom à la multitude infinie des étoiles? Comprenez, si vous le pouvez, leur nature, leur usage, leurs propriétés, leur situation, leur distance, leurs apparitions, l'égalité ou l'inégalité de leurs mouvements. Notre siècle en a découvert quelque chose, c'est-à-dire, il a un peu mieux conjecturé que les siècles qui nous ont précédés; mais qu'est-ce qu'il nous en a appris, si nous le comparons à ce que nous ignorons encore?

Descendez sur la terre, et dites-nous, si vous le savez, qui tient les vents dans les lieux où ils sont enfermés; qui règle le cours des foudres et des tempêtes; quel est le point fatal qui met des bornes à l'impétuosité des flots de la mer, et comment se forme le prodige si régulier de ses mouvements? Expliquez-nous les effets surprenants des plantes, des métaux, des éléments? cherchez comment l'or se purifie dans les entrailles de la terre; démêlez, si vous le pouvez, l'artifice infini qui entre dans la formation des insectes qui rampent à nos yeux; rendez-nous raison des différents instincts des animaux; tournez-vous de tous les côtés; la nature, de toutes parts, ne vous offre que des énigmes. O homme! vous ne connaissez pas les objets que vous avez sous l'œil, et vous voulez voir clair dans les profondeurs éternelles de la foi? La nature est pour vous un mystère, et vous voudriez une religion qui n'en eût point? Vous ignorez les secrets de l'homme, et vous voudriez connaître les secrets de Dieu? Vous ne vous connaissez pas vous-même, et vous voulez approfondir ce qui est si fort au-dessus de vous? L'univers, que Dieu a livré à votre curiosité et à vos disputes, est un

abîme où vous vous perdez; et vous voulez que les mystères de la foi, qu'il n'a exposés qu'à votre docilité et à votre respect, n'aient rien qui échappe à vos faibles lumières! O égarement! Si tout était clair, hors la religion, vous pourriez, avec quelque apparence de raison, vous défier de ses ténèbres; mais puisqu'au dehors même tout est obscurité pour vous, le secret de Dieu, dit saint Augustin, doit vous rendre plus respectueux et plus attentif, mais non pas plus incrédule : *Secretum Dei intentos debet facere, non adversos.* (TRAC., XXVIII, *in Joann.*)

La nécessité de la foi est donc fondée en premier lieu sur la faiblesse de la raison, mais elle est encore fondée sur sa profonde dépravation. Et en effet, qu'y avait-il de plus naturel à l'homme que de connaître son Dieu, l'auteur de son être et de sa félicité, sa fin et son principe; que d'adorer sa sagesse, sa puissance, sa bonté, et toutes les divines perfections dont il a gravé des traits si profonds et si bien marqués dans son ouvrage? Ces lumières étaient nées avec nous. Cependant repassez sur ces siècles de ténèbres et de superstitions qui précédèrent l'Évangile, et voyez jusqu'où l'homme avait dégradé son Créateur, et à qui il avait fait Dieu semblable. Il ne se trouva rien de si vil dans les créatures, dont son impiété ne se fit des dieux; et l'homme fut la divinité la plus noble que l'homme adora.

Si de la religion vous passez à la morale, tous les principes de l'équité naturelle étaient effacés, et l'homme ne portait plus écrit dans son cœur l'ouvrage de cette loi que la nature y avait gravée. Platon, cet homme si sage, et qui, selon saint Augustin, avait si fort approché de la vérité, anéantit néanmoins la sainte situation du mariage; et, permettant une brutale confusion parmi les hommes, il confond les noms et les droits paternels que la nature elle-même a toujours le plus respectés jusque parmi les animaux, et donne à la terre des hommes tous incertains de leur origine, tous venant au monde sans parents, pour ainsi dire, et par là, sans tendresse, sans affection, sans humanité; tous en état de devenir incestueux ou parricides sans le savoir.

D'autres vinrent annoncer aux hommes que la volupté était le souverain bien; et, quelle que pût être l'intention du premier auteur de cette secte, il est certain que ses disciples ne cherchèrent point d'autre félicité que celle des bêtes : les plus honteuses disso-

lutions devinrent des maximes de philosophie. Rome, Athènes, Corinthe, virent des excès où l'on cherche l'homme dans l'homme même. C'est peu; les vices les plus abominables y furent consacrés : on leur dressa des temples et des autels : l'impudicité, l'inceste, la cruauté, la perfidie, et des crimes encore plus honteux, furent érigés en divinités : le culte devint une débauche et une prostitution publiques; et des dieux si criminels ne furent plus honorés que par des crimes : et l'apôtre qui nous les rapporte prend soin de nous avertir que ce n'était pas là seulement le déréglement des peuples, mais des sages et des philosophes qui s'étaient égarés dans la vanité de leurs pensées, et que Dieu avait livrés aux désirs corrompus de leur cœur. O Dieu! en permettant que la sagesse humaine tombât dans des égarements si monstrueux, vous vouliez apprendre à l'homme que la raison toute seule, livrée à ses propres ténèbres, est capable de tout, et qu'elle ne saurait être à elle-même son guide, sans tomber dans les abîmes dont votre foi et votre lumière seules peuvent la tirer.

Enfin, si la dépravation de la raison nous fait sentir le besoin que nous avons d'un remède qui la guérisse, ses inconstances et ses variations éternelles apprennent encore à l'homme qu'il ne peut se passer d'un frein et d'une règle qui la fixe.

Et ici, mes frères, si la brièveté d'un discours permettait de tout dire, que de vaines disputes, que de questions sans fin, que d'opinions différentes ont partagé autrefois les écoles de la philosophie païenne! Et ne croyez pas que ce fût sur des matières que Dieu semble avoir livrées à la dispute des hommes; c'était sur la nature de Dieu même, sur son existence, sur l'immortalité de l'âme, sur la véritable félicité.

Les uns doutaient de tout; les autres croyaient tout savoir. Les uns ne voulaient point de Dieu; les autres nous en donnaient un de leur façon, c'est-à-dire, quelques-uns, oisif, spectateur indolent des choses humaines, et laissant tranquillement au hasard la conduite de son propre ouvrage, comme un soin indigne de sa grandeur, et incompatible avec son repos : quelques autres, esclave des destinées, et soumis à des lois qu'il ne s'était pas imposées lui-même : ceux-ci, incorporé avec tout l'univers, l'âme de ce vaste corps, et faisant comme une partie d'un monde qui tout entier est son ouvrage. Que sais-je? car je ne prétends pas tout

dire ; autant d'écoles, autant de sentiments sur un point si essentiel. Autant de siècles, autant de nouvelles extravagances sur l'immortalité et la nature de l'âme : ici c'était un assemblage d'atomes ; là, un feu subtil ; ailleurs, un air délié ; dans une autre école, une portion de la Divinité. Les uns la faisaient mourir avec le corps ; d'autres la faisaient vivre avant le corps : quelques autres la faisaient passer d'un corps à un autre corps ; de l'homme au cheval, de la condition d'une nature raisonnable à celle des animaux sans raison. Il s'en trouvait qui enseignaient que la véritable félicité de l'homme est dans les sens ; un plus grand nombre la mettaient dans la raison ; d'autres ne la trouvaient que dans la réputation et dans la gloire ; plusieurs, dans la paresse et dans l'indolence. Et ce qu'il y a ici de plus déplorable, c'est que l'existence de Dieu, sa nature, l'immortalité de l'âme, la fin et la féticité de l'homme, tous points si essentiels à sa destinée, si décisifs pour son malheur ou pour son bonheur éternel, étaient pourtant devenus des problèmes, qui, de part et d'autre, n'étaient destinés qu'à amuser le loisir des écoles et la vanité des sophistes ; des questions oiseuses où l'on ne s'intéressait pas pour le fond de la vérité, mais seulement pour la gloire de l'avoir emporté. Grand Dieu ! c'est ainsi que vous vous jouiez de la sagesse humaine.

Si de là nous entrions dans les siècles chrétiens, qui pourrait rapporter ici cette variété infinie de sectes, qui dans tous les temps ont rompu l'unité pour suivre des doctrines étrangères? Quelles furent les abominations des gnostiques, les extravagances des valentiniens, le fanatisme de Montan, les contradictions des manichéens? Suivez de siècle en siècle : comme il est nécessaire qu'il y ait des hérésies pour éprouver les justes, vous trouverez que chaque âge en a vu l'Eglise tristement déchirée.

Rappelez seulement les tristes dissensions du siècle passé. Depuis la séparation de nos frères, quelle monstrueuse variété dans leur doctrine ! que de sectes sont nées d'une secte ! que d'assemblées particulières dans un même schisme ! Ce royaume illustre [1], que son voisinage, ses malheurs, et des gages sacrés et augustes [2], nous rendent si cher, à combien de différents partis sur la religion

[1] L'Angleterre.

[2] Jacques II, roi d'Angleterre, et la reine sa femme, étaient alors à Saint-Germain en Laye.

est-il aujourd'hui en proie? Cette Église si vénérable, si féconde autrefois en saints, par combien d'opinions et de sectes est-elle aujourd'hui déchirée? Chacun y est à soi-même sa loi et son juge; et la religion dominante est, pour ainsi dire, de n'en avoir plus. O foi! ô don de Dieu! ô flambeau divin qui venez éclairer un lieu obscur, que vous êtes donc nécessaire à l'homme! O règle infaillible descendue du ciel, et donnée en dépôt à l'Épouse de Jésus-Christ, toujours la même dans tous les siècles, toujours indépendante des lieux, des temps, des nations, des intérêts, qu'il est donc nécessaire que vous serviez de frein aux variations éternelles de l'esprit humain! O colonne de feu, si obscure et si lumineuse en même temps, qu'il est important que vous conduisiez toujours le camp du Seigneur, le tabernacle et les tentes d'Israël, à travers les périls du désert, les écueils, les tentations, et les voies ténébreuses et inconnues de cette vie!

Pour vous, mes frères, quelle instruction tirerions-nous de ce discours, et que pourrais-je vous dire en finissant? Vous dites que vous avez la foi; montrez votre foi par vos œuvres. Que vous aura-t-il servi de croire, si vos mœurs ont démenti votre croyance? L'Évangile est encore plus la religion du cœur que de l'esprit. La foi, qui fait les chrétiens, n'est pas une simple soumission de la raison; c'est une pieuse tendresse de l'âme; c'est un désir continuel de devenir semblable à Jésus-Christ; c'est une application infatigable à détruire tout ce qui se trouve en nous d'opposé à la vie de la foi. Il y a une incrédulité de cœur, aussi dangereuse pour le salut que celle de l'esprit.

(Sermon pour le jeudi après les Cendres.)

DU PARDON DES OFFENSES.

Les trois principes les plus communs qui lient les hommes les uns avec les autres, et qui forment toutes les unions et les amitiés humaines, sont le goût, la cupidité, et la vanité. Le goût. On suit un certain penchant de la nature, qui, nous faisant trouver en quelques personnes plus de rapport avec nos inclinations, peut-être aussi plus de complaisance pour nos défauts, nous lie à elles, et fait que nous trouvons dans leur société une douceur qui se change en un ennui avec le reste des hommes. La cupidité. On cherche

des amis utiles ; ils sont dignes de notre amitié, dès qu'ils deviennent nécessaires à nos plaisirs ou à notre fortune ; l'intérêt est un grand attrait pour la plupart des cœurs : les titres qui nous rendent puissants se changent bientôt en des qualités qui nous font paraître aimables ; et l'on ne manque jamais d'amis, quand on peut payer l'amitié de ceux qui nous aiment. Enfin la vanité. Des amis qui nous font honneur nous sont toujours chers ; il semble qu'en les aimant nous entrons en part avec eux de la distinction qu'ils ont dans le monde ; nous cherchons à nous parer, pour ainsi dire, de leur réputation ; et, ne pouvant atteindre à leur mérite, nous nous honorons de leur société, pour faire penser du moins qu'il n'y a pas loin d'eux à nous, et que nous n'aimons que nos semblables.

Quel chaos que la société, si le goût tout seul décidait des devoirs et des bienséances, et s'il n'y avait point d'autre loi qui liât les hommes ensemble ! Or, si les règles de la société même exigent que le goût tout seul ne soit pas l'unique principe de notre conduite envers les autres hommes, l'Évangile serait-il là-dessus plus indulgent? l'Évangile, qui ne nous prêche que de nous renoncer nous-mêmes ; l'Évangile, qui nous ordonne partout de nous faire violence, et de combattre nos goûts et nos affections ; l'Évangile enfin, qui veut que nous agissions par des vues supérieures à la chair et au sang, et que nous sachions sacrifier à la sainteté de la foi et à la sublimité de ses règles non-seulement nos caprices, mais nos penchant, les plus légitimes.

Il est donc insensé de nous alléguer une aversion pour votre frère, qui est elle-même votre crime. Je pourrais vous répondre encore : Vous vous plaignez que votre frère vous déplaît, et qu'il n'est pas en vous de le supporter et de compatir avec lui? mais vous-même, croyez-vous ne déplaire à personne? pouvez-vous nous garantir que vous êtes du goût de tout le monde, et que tout vous applaudit et vous approuve? Or, si vous exigez qu'on excuse ce qu'il peut y avoir de choquant dans vos manières sur la bonté de votre cœur, et sur les qualités essentielles dont vous vous piquez ; s'il vous paraît déraisonnable de se laisser révolter par des riens, et par certaines saillies dont nous ne sommes pas quelquefois les maîtres ; si vous voulez qu'on juge de vous par la suite, par le fonds, par la droiture des sentiments et de la conduite, et non par des humeurs qui échappent, et sur lesquelles il est mal-

aisé d'être toujours en garde contre soi-même; ayez la même équité pour votre frère, appliquez-vous la même règle : supportez-le comme vous avez besoin qu'on vous supporte ; et ne justifiez pas, par votre éloignement pour lui, les aversions injustes qu'on peut avoir pour vous-même. Et cette règle est d'autant plus équitable, qu'il n'y a qu'à jeter les yeux sur ce qui se passe tous les jours dans le monde, pour être convaincu que ceux qui font sonner le plus haut les défauts de leurs frères sont ceux même avec qui personne ne peut compatir, qui sont la terreur des sociétés, et à charge au reste des hommes.

Et ici je pourrais vous demander, mon cher auditeur, si ce fonds d'oppositions, qui vous rend votre frère si insupportable, n'est pas plus en vous, c'est-à-dire, dans votre orgueil, dans la bizarrerie de votre humeur, dans l'incompatibilité de votre caractère, que dans le sien propre : vous demander si tout le monde voit en lui ce que vous croyez y voir vous-même : si ses amis, ses proches, ses égaux le regardent des mêmes yeux que vous. Que sais-je encore ? vous demander si ce qui vous déplait en lui ne sont pas peut-être ses bonnes qualités : si ses talents, sa réputation, son crédit et sa fortune n'ont pas peut-être plus de part à votre aversion que ses défauts ; et si ce n'est pas son mérite ou son rang, qui ont fait jusqu'ici auprès de vous tout son crime. Il est si aisé de se faire là-dessus illusion à soi-même ! l'envie est une passion si masquée et si habile à se contrefaire ! Comme elle a quelque chose de bas et de lâche, et qu'elle est un aveu secret que nous nous faisons à nous-mêmes de notre médiocrité, elle se montre toujours à nous sous des dehors étrangers, et qui nous la rendent méconnaissable : mais approfondissez votre cœur, et vous verrez que tous ceux ou qui vous effacent, ou qui brillent trop à vos côtés, ont le malheur de vous déplaire ; que vous ne trouvez aimables que ceux qui n'ont rien à vous disputer ; que tout ce qui vous passe, ou vous égale, vous contraint et vous gêne, et que, pour avoir droit à votre amitié, il faut n'en avoir aucun à vos prétentions et à vos espérances.

Mais je vais encore plus loin, et je vous prie de m'écouter. Je veux que votre frère ait encore plus de défauts que vous ne lui en reprochez. Hélas ! vous êtes si doux et si complaisant envers ceux de qui vous attendez votre fortune et votre établissement, et dont

l'humeur, la fierté, les manières vous révoltent : vous souffrez leur hauteur, leurs rebuts et leurs dédains : vous dévorez leurs inégalités et leurs caprices : vous ne vous rebutez point : votre patience est toujours plus forte que votre opposition et votre répugnance, et vous n'oubliez rien pour plaire. Ah! si vous regardiez votre frère, comme celui de qui dépend votre salut éternel, comme celui à qui vous allez être redevable, non d'une fortune de boue et d'un établissement fragile, mais de la fortune même de votre éternité, suivriez-vous à son égard la bizarrerie de votre goût? ne vaincriez-vous pas l'injuste opposition qui vous éloigne de lui? vous en coûterait-il tant pour mettre vos penchants d'accord avec vos intérêts éternels, et vous faire une violence utile et nécessaire? Vous souffrez tout pour le monde et pour la vanité; et vous prétendez qu'on est injuste, dès qu'on exige de vous une seule démarche pénible pour l'éternité?

Et ne dites pas que ce sont là de ces bizarreries de la nature, dont on ne saurait rendre raison, et que nous ne sommes pas les maîtres de nos goûts et de nos penchants. J'en conviens jusqu'à un certain point; mais il y a un amour de raison et de religion qui doit toujours l'emporter sur la nature. L'Évangile n'exige pas que vous ayez du goût pour votre frère : il exige que vous l'aimiez, c'est-à-dire que vous le souffriez, que vous l'excusiez, que vous cachiez ses défauts, que vous le serviez; en un mot, que vous fassiez pour lui tout ce que vous voudriez qu'on fît pour vous-même. La charité n'est pas un goût aveugle et bizarre, une inclination naturelle, une sympathie d'humeur et de tempérament : c'est un devoir juste, éclairé, raisonnable; un amour qui prend sa source dans les mouvements de la grâce et dans les vues de la foi. Ce n'est pas aimer proprement nos frères, que de ne les aimer que par goût; c'est s'aimer soi-même. Il n'est que la charité qui nous les fasse aimer comme il faut, et qui puisse former des amis solides et véritables. Car le goût change sans cesse, et la charité ne meurt jamais : le goût ne se cherche que lui-même; et la charité ne cherche pas ses propres intérêts, mais les intérêts de ce qu'elle aime : le goût n'est pas à l'épreuve de tout, d'une perte, d'un procédé, d'une disgrâce; et la charité est plus forte que la mort : le goût n'aime que ce qui l'accommode, et la charité s'accommode à tout et souffre tout pour ce qu'elle aime : le goût est aveugle,

et nous rend souvent aimables les vices mêmes de nos frères; et la charité n'applaudit jamais à l'iniquité, et n'aime dans les autres que la vérité. Les amis de la grâce sont donc bien plus sûrs que ceux de la nature. Le même goût qui lie les cœurs, souvent un instant après les sépare; mais les liens formés par la charité durent éternellement.

Telle est la première source de nos amours et de nos haines, l'injustice et la bizarrerie de notre goût. L'intérêt est la seconde : car rien n'est plus ordinaire que de vous entendre justifier vos animosités, en nous disant que cet homme n'a rien oublié pour vous perdre, qu'il a fait échouer votre fortune, qu'il vous suscite tous les jours des affaires injustes, que vous le trouvez partout sur votre chemin, et qu'il est difficile d'aimer un ennemi aussi acharné à vous nuire.

Mais je suppose que vous dites vrai, et je vous réponds : Pourquoi voulez-vous ajouter à tous les autres maux que votre frère vous a faits, celui de le haïr, qui est le plus grand de tous, puisque tous les autres n'ont abouti qu'à vous ravir des biens frivoles et passagers, et que celui-ci perd votre âme, et vous prive pour toujours du droit que vous avez à un royaume immortel? En le haïssant, vous vous nuisez bien plus à vous-même, que toute sa malignité à votre égard n'a jamais su vous nuire. Il a renversé votre fortune temporelle, je le veux; et en le haïssant vous renversez le fondement de votre salut éternel : il a usurpé le patrimoine de vos pères, j'en conviens; et pour vous venger, vous renoncez à l'héritage du Père céleste et au patrimoine éternel de Jésus-Christ. Vous vous vengez donc sur vous-même; et pour vous consoler des maux que votre frère vous a faits, vous vous en ménagez à vous-même un, sans fin et sans mesure.

Et, de plus, votre haine envers votre frère vous restitue-t-elle les avantages qu'il vous a ravis? rend-elle votre condition meilleure? Que vous revient-il de votre animosité et de votre amertume? Vous vous consolez, dites-vous, en le haïssant; et c'est la seule consolation qui vous reste. Quelle consolation, grand Dieu, que celle de la haine, c'est-à-dire, d'une passion noire et violente qui déchire le cœur, qui répand le trouble et la tristesse au dedans de nous-mêmes, et qui commence par nous punir et nous rendre malheureux! Quel plaisir cruel que celui de haïr, c'est-à-

dire, de porter sur le cœur un poids d'amertume qui empoisonne tout le reste de la vie! Quelle manière barbare de se consoler! Et n'êtes-vous pas à plaindre de chercher à vos maux une ressource qui ne fait qu'éterniser par la haine une offense passagère?

Mais laissons ce langage humain : parlons celui de l'Évangile, auquel nos bouches sont consacrées. Si vous étiez chrétien, mon cher auditeur; si vous n'aviez pas perdu la foi, loin de haïr ceux dont Dieu s'est servi pour renverser vos espérances et vos projets de fortune, vous les regarderiez comme les instruments des miséricordes de Dieu sur votre âme, comme les ministres de votre sanctification, et les écueils heureux qui n'ont servi qu'à vous sauver du naufrage. Vous vous seriez perdu dans le crédit et dans l'élévation, vous y auriez oublié Dieu : votre ambition aurait crû avec votre fortune, et la mort vous aurait surpris dans le tourbillon du monde, des passions et des espérances humaines. Mais le Seigneur, pour préserver votre âme, vous a suscité, dans sa grande miséricorde, des obstacles qui vous ont arrêté en chemin : il s'est servi d'un envieux, d'un concurrent pour vous supplanter, vous éloigner des grâces, et se mettre entre vous et le précipice où vous alliez vous abimer et périr sans ressource : il a secondé pour ainsi dire son ambition; il a favorisé ses desseins, et, par un excès incompréhensible de bonté sur vous, il a traversé les vôtres : il a élevé votre ennemi dans le temps pour vous sauver dans l'éternité. Vous devez donc adorer les desseins de sa justice et de sa miséricorde sur les hommes; regarder votre frère comme l'occasion heureuse de votre salut; demander à Dieu que puisqu'il s'est servi de son ambition ou de sa mauvaise volonté pour vous sauver, il lui inspire un repentir sincère; et qu'il ne permette pas que celui qui a tant contribué à votre salut, périsse lui-même.

Oui, mes frères, nos haines ne viennent que de notre peu de foi. Hélas! si nous regardions tout ce qui passe, comme une fumée qui n'a point de consistance; si nous étions bien convaincus que tout ceci n'est rien, que le salut est la grande affaire, et que notre trésor et nos richesses véritables ne sont que dans l'éternité, où nous nous trouverons en un clin d'œil; si nous en étions convaincus, hélas! nous regarderions les hommes qui s'aigrissent, qui s'échauffent, qui ont entre eux des dissensions et des querelles pour les dignités de la terre, comme des enfants qui disputent entre eux

pour des jouets qui servent d'amusement à leur âge, dont les haines et les animosités puériles ne roulent que sur des riens, que l'enfance toute seule et la faiblesse de la raison grossit à leurs yeux. Tranquilles sur les plus grands et les plus tristes événements, sur la perte du patrimoine de leurs pères et la décadence de leur famille, et vifs jusqu'à l'excès dès qu'ils se voient ravir les objets petits et frivoles qui réjouissaient leur enfance ! Ainsi, ô mon Dieu, les hommes insensés et puérils ne sentent point la perte de leur héritage céleste, de ce patrimoine immortel que Jésus-Christ leur a laissé, et dont leurs frères jouissent déjà dans le ciel ! Ils voient de sang-froid le royaume de Dieu et les biens véritables leur échapper; et ils s'arment de fureur comme des enfants les uns contre les autres, dès qu'on touche à leurs biens frivoles, et qu'on leur enlève les jouets puérils, qui n'ont rien de plus sérieux que de tromper leur faible raison, et servir comme d'amusement à leur enfance.

L'intérêt est donc pour un chrétien un prétexte indigne et criminel de ses haines envers ses frères : mais la vanité, qui en est la dernière source, est encore moins excusable.

Car, mes frères, nous voulons qu'on nous approuve, qu'on applaudisse à nos défauts comme à nos vertus; et, quoique nous sentions nos faiblesses, nous sommes assez injustes pour exiger que les autres ne les voient pas, et qu'ils nous fassent honneur de certaines qualités que nous nous reprochons à nous-mêmes comme des vices. Nous voudrions que toutes les bouches ne s'ouvrissent que pour publier nos louanges, et que le monde, qui ne pardonne rien, qui n'épargne pas même ses maîtres, admirât en nous ce qu'il censure dans les autres.

En effet, vous vous plaignez que votre ennemi vous a décrié en secret et en public; qu'il a ajouté la calomnie à la médisance; qu'il vous a attaqué par les endroits les plus vifs et les plus sensibles, et qu'il n'a rien oublié pour vous perdre d'honneur et de réputation devant les hommes.

Mais, avant que de vous répondre, je pourrais vous dire d'abord : Défiez-vous des rapports qu'on vous a faits de votre frère : les discours les plus innocents nous reviennent tous les jours si empoisonnés par la malignité des langues où ils passent; il y a tant de flatteurs indignes qui cherchent à plaire aux dépens de

ceux qui ne plaisent pas ; il y a tant d'esprits noirs et mauvais, qui ne trouvent de plaisir qu'à mettre le mal où il n'est pas, et voir la dissension parmi les hommes; il y a tant de caractères indiscrets et légers, et qui disent à contre-temps et d'un air envenimé ce qui n'avait été dit d'abord qu'avec des intentions innocentes; il y a tant d'hommes naturellement outrés, et dans la bouche desquels tout s'enfle, tout grossit, tout sort de la vérité simple et naturelle; j'en appelle ici à vous-même. Ne vous est-il jamais arrivé qu'on ait envenimé vos discours les plus innocents, et ajouté à vos récits des circonstances que vous n'aviez pas même pensées? Ne vous êtes-vous pas plaints alors de l'injustice et de la malignité des redites? Pourquoi ne pourriez-vous pas avoir été trompés à votre tour? et si tout ce qui passe par tant de canaux s'altère d'ordinaire, et ne revient jamais à nous comme il a été dit dans sa source, pourquoi voudriez-vous que les discours qui vous regardent vous seul fussent exempts de cette destinée, et méritassent plus d'attention et de créance?

Vous nous répondrez sans doute qu'il ne s'agit pas ici de ces maximes générales, et que les faits dont vous vous plaignez ne sont pas douteux. Je le veux; et je vous demande si votre frère n'a pas de son côté les mêmes reproches à vous faire; si ses défauts vous ont toujours trouvé fort indulgent et fort charitable; si vous avez même toujours rendu justice à ses bonnes qualités; si vous n'avez jamais souffert qu'on l'ait déchiré en votre présence; si vous n'avez pas aidé à la malignité de ces discours par une feinte modération, et par un demi-silence qui n'a fait qu'allumer le feu de la détraction, et fournir de nouveaux traits contre votre frère. Je vous demande si vous usez même de beaucoup de circonspection envers les autres hommes; si vous faites beaucoup de grâce aux faiblesses d'autrui; si votre langue n'est pas toujours trempée dans le fiel et dans l'absinthe; si la réputation la mieux établie n'est pas toujours en danger entre vos mains; et si les histoires les plus tristes et les plus secrètes ne deviennent pas bientôt des événements publics, par votre malignité et par votre imprudence. O homme! vous poussez si loin la délicatesse et la sensibilité sur ce qui vous regarde! Nous avons besoin de toute la terreur de notre ministère, et de tous les motifs les plus graves de la religion, pour vous porter à pardonner à votre frère un

seul discours, un mot souvent que l'imprudence, que le hasard, que la conjoncture, qu'un juste ressentiment peut-être lui a arraché; et la licence de vos discours envers les autres ne connaît pas même les bornes de la politesse et de la bienséance que le monde tout seul prescrit.

Mais je veux que vous n'ayez rien à vous reprocher du côté de la modération envers votre frère. Que faites-vous en le haïssant? effacez-vous les impressions sinistres que ses discours ont pu laisser dans l'esprit des autres hommes? Vous faites à votre cœur une nouvelle plaie; vous vous enfoncez vous-même un trait qui donne la mort à votre âme; vous lui arrachez le glaive d'entre les mains, si j'ose parler ainsi, pour vous en percer vous-même. Montrez, dans l'innocence de vos mœurs et dans l'intégrité de votre conduite, l'injustice de ses discours; détruisez par une vie sans reproche les préjugés qu'il a pu donner contre vous; faites retomber sur lui, par les vertus opposées aux défauts qu'il vous impute, la bassesse et l'iniquité de ses calomnies : voilà une manière juste et licite de vous venger. Triomphez de sa malice par vos mœurs et par votre silence : vous assemblerez des charbons de feu sur sa tête; vous mettrez le public de votre côté; vous ne laisserez à votre ennemi que la honte de ses emportements et de ses impostures. Mais de le haïr, c'est la vengeance des faibles, c'est la triste consolation des coupables; en un mot, c'est la ressource de ceux qui n'en sauraient trouver dans la vertu et dans l'innocence.

Mais enfin laissons toutes ces raisons, et venons au point essentiel. Il vous est ordonné d'aimer ceux qui vous maltraitent et qui vous calomnient; de prier pour eux; de demander à Dieu qu'il les convertisse, qu'il change leur cœur aigri, qu'il leur inspire des sentiments de paix et de charité, et qu'il les mette au nombre de ses saints. Il vous est ordonné de les regarder par avance comme des citoyens de la céleste Jérusalem, avec lesquels vous bénirez éternellement les richesses de la miséricorde divine, réuni avec eux dans le sein de Dieu, heureux du même bonheur, et avec lesquels vous ne formerez plus qu'une voix pour chanter les louanges immortelles de la grâce. Il vous est ordonné de regarder les injures comme des bienfaits, comme la peine de vos crimes cachés, pour lesquels vous avez tant de fois mérité d'être couvert

de confusion devant les hommes ; comme le prix du royaume de Dieu, qui n'est promis qu'à ceux qui souffrent avec piété la persécution et la calomnie.

Car enfin, il faut en venir là. L'amour-propre suffirait pour aimer ceux qui nous aiment, qui nous louent, qui publient nos vertus fausses ou véritables ; c'était là, dit Jésus-Christ, toute la vertu des païens : *Nonne et Ethnici hoc faciunt?* (MATTH., v, 47.) Mais la religion va plus loin : elle veut que nous aimions ceux qui nous haïssent et qui nous déchirent : elle met à ce prix les miséricordes de Dieu sur nous, et nous déclare qu'il n'y a point de pardon à espérer pour nous, si nous ne l'accordons à nos frères.

Et, de bonne foi, voulez-vous que Dieu oublie les crimes et les horreurs de toute votre vie ; qu'il soit insensible à sa gloire que vous avez tant de fois outragée, tandis que vous ne pouvez vous résoudre à oublier un mot ; tandis que vous êtes si vif, si délicat, si furieux sur les intérêts de votre gloire, vous qui peut-être jouissez d'une réputation que vous n'avez jamais méritée ; vous qui seriez couvert d'une confusion éternelle, si l'on vous connaissait tel que vous êtes ; vous, en un mot, dont les discours les plus injurieux ne représentent qu'à demi les misères secrètes dont Dieu vous connait coupable ? Grand Dieu ! que les pécheurs auront peu d'excuses à vous alléguer, quand vous leur prononcerez l'arrêt de leur condamnation éternelle !

Vous nous direz peut-être que vous convenez là-dessus des devoirs que la religion impose ; mais que les lois de l'honneur l'ont emporté sur celles de la religion ; qu'il faut s'attendre à être déshonoré à jamais devant les hommes, si l'on souffre tranquillement des discours et des procédés d'une certaine nature ; que la religion qui pardonne, est une lâcheté et une tache que le monde ne pardonne point, et que l'honneur ne connait pas là-dessus d'exception et de privilége.

Quel est cet honneur, mes frères, qu'on ne peut acheter qu'au prix de son âme et de son salut éternel? et que l'on est à plaindre, si l'on ne peut se sauver de l'ignominie que par un crime? Je sais que c'est ici où les fausses lois du monde semblent l'emporter sur celles de la religion ; et que les plus sages même, qui conviennent de la folie de cet abus, sont pourtant d'avis qu'il faut s'y soumettre. Mais je parle devant un prince qui, plus sage

que le monde, et justement indigné contre une fureur aussi opposée aux maximes de l'Évangile qu'aux intérêts de l'État, a montré à ses sujets quel est le véritable honneur; et qui, en lui arrachant des armes criminelles, a noté d'une infamie éternelle ces vengeances auxquelles l'erreur publique avait attaché une gloire déplorable.

Quoi! mes frères, une maxime abominable, que la barbarie des premières mœurs de nos ancêtres toute seule a consacrée et a fait passer jusqu'à nous, l'emporterait sur toutes les règles du christianisme, et sur les lois les plus inviolables de l'État? On ne serait pas déshonoré en trempant ses mains dans le sang de son frère, et on le serait en obéissant à Dieu, et à celui qui tient sa place sur la terre? La gloire ne serait donc plus qu'une fureur; et la lâcheté, qu'un respect généreux pour la religion et pour son maître. Vous craignez de passer pour un lâche? Montrez votre valeur en répandant votre sang pour la défense de la patrie; allez à la tête de nos armées affronter les périls, et cherchez la gloire dans le devoir; assurez votre réputation par des actions dignes de passer dans nos histoires, et d'être comptées parmi les événements mémorables d'un règne si glorieux : voilà une valeur que l'État exige, et que la religion autorise. Alors méprisez ces vengeances brutales et personnelles : regardez-les comme une ostentation puérile de la valeur, qui cache souvent une véritable lâcheté; comme la ressource vile et vulgaire de ceux qui n'ont rien qui les signale; comme une preuve forcée et équivoque de courage que le monde nous arrache, et à laquelle souvent le cœur se refuse. Loin de vous l'imputer à la honte, le monde lui-même vous en fera un nouveau titre d'honneur : vous en paraîtrez plus grand, et vous apprendrez à vos égaux que la valeur déplacée n'est plus qu'une brutale timidité; que la sagesse et la modération entrent toujours dans la véritable gloire; que tout ce qui déshonore l'humanité ne saurait honorer les hommes; et que l'Évangile, qui ordonne de pardonner, a fait plus de héros que le monde lui-même, qui veut qu'on se venge.

Vous nous direz encore peut-être que ces maximes ne vous regardent pas; que vous avez oublié les sujets de plainte que vous aviez contre votre frère; et qu'une réconciliation a fini l'éclat de vos démêlés et de votre rupture. Or, je dis que c'est encore ici où

vous vous abusez ; et, après vous avoir montré l'injustice de nos haines, il faut vous faire convenir de la fausseté de nos réconciliations.

Il n'est point de précepte dans la loi, qui laisse moins de lieu au doute et à la méprise, que celui qui nous oblige d'aimer nos frères ; et cependant il n'en est point sur lequel on se fasse plus d'illusions et de fausses maximes. En effet, il n'est presque personne qui ne nous dise qu'il a pardonné de tout son cœur à son frère, et que sa conscience là-dessus est tranquille ; et cependant rien n'est plus rare que de pardonner, et il n'est guère de réconciliation qui change le cœur, et qui ne soit une fausse apparence de retour, soit qu'on la considère dans son principe, soit qu'on en examine les démarches et les suites.

Je dis dans son principe : car, mes frères, afin qu'une réconciliation soit sincère et réelle, il faut qu'elle prenne sa source dans la charité, et dans un amour chrétien de notre frère. Or, les motifs humains ont d'ordinaire toute la part à un ouvrage qui ne peut être que l'ouvrage de la grâce. On se réconcilie pour céder aux instances de ses amis, pour éviter un certain éclat désagréable qu'une guerre déclarée attirerait après soi, et qui pourrait retomber sur nous-mêmes ; pour ne pas s'interdire certaines sociétés dont il faudrait se bannir, si l'on s'obstinait à vouloir être irréconciliable avec son frère. On se réconcilie par déférence pour des grands, qui exigent de nous cette complaisance ; pour se faire une réputation de modération et de grandeur d'âme ; pour ne pas donner des scènes au public, qui ne répondraient pas à l'idée que nous voulons qu'on ait de nous ; pour couper court aux plaintes éternelles et aux discours outrageants d'un ennemi qui peut-être nous connaît trop, et a été trop avant dans notre confidence pour ne pas mériter que nous le ménagions, et qu'une réconciliation lui impose silence. Que dirai-je encore? on se réconcilie peut-être comme Saül, pour nuire plus sûrement à son ennemi, et endormir ses précautions et sa vigilance.

Tels sont les motifs ordinaires des réconciliations qui se font tous les jours dans le monde. Et ce que je dis ici est si vrai, que des pécheurs qui ne laissent paraître d'ailleurs aucun signe de piété, se réconcilient pourtant tous les jours avec leurs frères ; et eux, qui ne sauraient se vaincre sur les devoirs les plus aisés de

la vie chrétienne, paraissent des héros dans l'accomplissement de celui-ci, le plus difficile de tous. Ah! c'est que ce sont des héros de la vanité et non pas de la charité, c'est qu'ils laissent de la réconciliation ce qu'elle a d'héroïque et de pénible devant Dieu, qui est l'oubli de l'injure et le changement de notre cœur envers notre frère; et ils n'en retiennent que ce qu'elle a de glorieux devant les hommes, qui est une apparence de modération, et une facilité à revenir que le monde lui-même loue.

Mais si la plupart des réconciliations sont fausses quand on en examine les motifs, elles ne le sont pas moins si on les considère dans leurs démarches. Oui, mes frères, que de mesures, que de négociations, que de formalités, que de peines pour les conclure! que d'attentions à apporter! que de ménagements à observer! que d'intérêts à concilier! que d'obstacles à lever! que de démarches à compasser! Ainsi votre réconciliation n'est pas l'ouvrage de la charité, mais de la sagesse et de l'habileté de vos amis; c'est une affaire du monde, ce n'est pas une démarche de religion; c'est un traité heureusement conclu, ce n'est pas un devoir de la foi accompli : elle est l'ouvrage de l'homme, mais elle n'est pas l'œuvre de Dieu : en un mot, c'est une paix qui vient de la terre, ce n'est pas la paix qui descend du ciel.

Car, de bonne foi, les hommes, par leurs ménagements et l'habileté de leurs mesures, ont-ils pu, en vous réconciliant avec votre frère, faire revivre la charité qui était éteinte dans votre cœur? ont-ils pu vous rendre ce trésor que vous aviez perdu? Ils ont bien pu faire cesser le scandale d'une rupture déclarée, et rétablir entre vous et votre frère les devoirs extérieurs de la société; mais ils n'ont pas changé votre cœur, que Dieu seul tient entre ses mains; mais ils n'ont pas éteint la haine que la grâce toute seule peut éteindre. Vous vous êtes donc réconcilié, mais vous n'aimez pas encore votre frère: et en effet, si vous l'aimiez sincèrement, aurait-il fallu tant d'entremetteurs pour vous réconcilier avec lui? L'amour est à lui-même son médiateur et son interprète. La charité est cette parole abrégée qui aurait épargné à vos amis ces soins infinis qu'il a fallu employer pour vous ramener : elle n'est pas si mesurée; elle témoigne simplement ce qu'elle sent sincèrement. Or, vous avez exigé mille conditions avant que de vous rendre; vous avez disputé toutes vos démarches; vous n'avez voulu avan-

cer que jusqu'à un certain point; vous avez exigé que votre frère fît les premiers pas pour revenir à vous. La charité ne connaît pas toutes ces règles; elle n'en a qu'une : c'est d'oublier l'injure, et d'aimer son frère comme soi-même.

Je conviens qu'il y a certaines mesures de prudence à observer, et que souvent des démarches trop précipitées et faites à contretemps pourraient ne pas réussir, et aigrir peut-être davantage notre frère. Mais je dis que la charité doit régler ces mesures, et non pas la vanité : je dis et je répète que toutes ces réconciliations, qu'on a tant de peine à conclure; où de part et d'autre on ne se relâche que jusqu'à un certain point, et avec tant de précautions si sévères et si précises; où il entre tant d'expédients et tant de mystères, sont des fruits de la prudence de la chair; corrigent les manières, mais ne touchent point au cœur; rapprochent les personnes, mais ne rapprochent pas les affections; rétablissent les bienséances, mais laissent les mêmes sentiments; en un mot, font cesser le scandale de la haine, mais n'en font pas cesser le péché. Aussi Jésus-Christ nous ordonne simplement de nous aller réconcilier avec notre frère : *Vade reconciliari fratri tuo.* (MATTH., v, 27.) Il ne nous dit pas : N'avancez pas trop, de peur que votre frère n'en abuse; assurez-vous auparavant qu'il fera la moitié du chemin; ne le recherchez pas, de peur qu'il ne regarde votre démarche comme l'apologie de ses plaintes, comme un aveu tacite de votre tort, et un arrêt que vous prononcez contre vous-même. Jésus-Christ nous dit simplement : Allez vous réconcilier avec votre frère. Il veut que la charité toute seule se mêle de nous raccommoder avec lui : il suppose que pour aimer nos frères nous n'avons pas besoin d'entremetteur, et que notre cœur doit se suffire à lui-même.

Telles sont les démarches des réconciliations; aussi les motifs en étant presque toujours humains, les démarches vicieuses, les suites n'en peuvent être que vaines et de nul effet. Je dis les suites; car, mes frères, à quoi se terminent la plupart des réconciliations qui se font tous les jours dans le monde? quel en est le fruit? qu'appelle-t-on s'être réconcilié avec son ennemi? Le voici :

Vous nous dites en premier lieu que vous êtes réconcilié avec votre frère, que vous lui avez pardonné de bon cœur; mais que vous avez pris votre parti de ne le plus voir, et de n'avoir désormais aucun commerce avec lui. Et là-dessus vous vivez tran-

quille ; vous croyez que l'Évangile ne prescrit rien de plus, et qu'un confesseur n'est pas en droit d'en exiger davantage. Or, je vous déclare que vous n'avez pas pardonné à votre frère, et que vous êtes encore à son égard dans la haine, dans la mort et dans le péché.

Car je vous demande : Craint-on de voir ce qu'on aime? et si votre ennemi est devenu votre frère, que peut avoir pour vous sa présence de si odieux et de si triste? Vous dites que vous lui avez pardonné, que vous l'aimez ; mais que, pour éviter tout accident, et de peur que sa présence ne vous réveille des idées fâcheuses, vous trouvez plus sûr de vous l'interdire. Mais quel est cet amour que la seule présence de l'objet aimé irrite contre lui, et enflamme de haine et de colère? Vous l'aimez ! c'est-à-dire, vous ne voudriez pas peut-être lui nuire et le perdre. Mais ce n'est pas assez ; la religion vous ordonne encore de l'aimer : car, pour ne pas vouloir nuire à un ennemi, l'honneur, l'indolence, la modération, la crainte, le défaut d'occasion suffisent ; mais pour l'aimer, il faut être chrétien : et voilà précisément ce que vous ne voulez pas être.

Mais d'ailleurs, les chrétiens sont-ils faits pour ne pas se voir, et s'interdire toute société les uns avec les autres? Les chrétiens ! les membres d'un même corps, les enfants d'un même père, les disciples d'un même maître, les héritiers d'un même royaume, les pierres d'un même édifice, les portions d'une même masse ! Les chrétiens ! la participation d'un même esprit, d'une même rédemption et d'une même justice ! Les chrétiens ! sortis du même sein, régénérés dans les mêmes eaux, incorporés dans la même Église, rachetés d'un même prix, sont-ils faits pour se fuir, se faire un supplice de se voir, et ne pouvoir se souffrir les uns les autres? Toute la religion nous lie, nous unit ensemble : les sacrements auxquels nous participons, les prières publiques et les actions de grâces que nous chantons, le pain de bénédiction que nous offrons, les cérémonies du culte dont nous nous glorifions, l'assemblée des fidèles où nous assistons ; tous ces dehors ne sont que les symboles de l'union qui nous lie ensemble. Toute la religion elle-même n'est qu'une sainte société, une communication divine de prières, de sacrifices, d'œuvres et de mérites. Tout nous rassemble, tout nous lie, tout ne fait de nos frères et de nous qu'une famille, qu'un corps, qu'un cœur et qu'une âme ; et vous

croyez aimer votre frère, et conserver avec lui les liens les plus sacrés de la religion, tandis que vous rompez même ceux de la société, et que vous ne pouvez souffrir sa seule présence!

Mais il ne vous est pas ordonné seulement de ne pas blesser envers votre frère les règles de l'honnêteté, et de lui rendre tous les devoirs que la société nous impose les uns envers les autres : c'est le monde qui vous prescrit cette loi; ce sont là ses règles et ses usages. Mais Jésus-Christ vous ordonne de l'aimer; et tandis que votre cœur est éloigné de lui, en vain accordez-vous les dehors à la bienséance. Vous refusez l'essentiel à la religion, et tout ce que vous avez par-dessus les pécheurs qui refusent de voir leurs frères, c'est que vous savez vous contraindre pour le monde, et vous ne savez pas vous faire violence pour le salut.

Et certes, mes frères, si les hommes n'étaient unis ensemble que par les liens extérieurs de la société, il suffirait sans doute de se rendre des devoirs extérieurs, et de maintenir ce commerce mutuel de soins, de politesses et de bienséances, qui font comme toute l'harmonie du corps politique. Mais nous sommes unis ensemble par les liens sacrés et intimes de la foi, de l'espérance, de la charité, de la religion. Nous formons au milieu du monde une société tout intérieure, et toute séparée de la société civile que les législateurs ont établie. Ainsi, en remplissant à l'égard de vos frères les bienséances extérieures, vous satisfaites aux devoirs de la société civile, mais vous ne remplissez pas ceux de la religion; vous ne troublez pas l'ordre de la politique, mais vous renversez l'ordre de la charité; vous êtes un bon citoyen, mais vous n'êtes pas un citoyen du ciel; vous êtes un homme du siècle, mais vous n'êtes pas un homme du siècle à venir : le monde peut vous absoudre, et n'en pas demander davantage; mais vous ne faites rien devant Dieu, parce que vous n'êtes pas dans la charité, et votre condamnation est certaine. Venez nous dire après cela que vous ne manquerez point aux bienséances, et que c'est tout ce que la religion exige de nous. Elle n'exige donc que des feintes, que des dehors, que de vaines apparences? Elle n'exige donc rien de vrai, rien de réel, rien qui change le cœur? et le grand précepte de la charité, qui seul donne de la réalité à toutes nos œuvres, ne serait donc plus qu'un faux semblant, et une vaine hypocrisie?

Aussi ne nous en croyez point là-dessus; consultez le public

lui-même. Voyez si, malgré toutes les apparences que vous gardez encore avec votre frère, ce n'est pas une opinion établie dans le monde, que vous ne l'aimez point : si le monde n'agit pas conséquemment à cette persuasion. Voyez si vos créatures, si tous ceux qui vous approchent et qui vous sont attachés, n'affectent pas de s'éloigner de votre frère. Voyez si tous ceux qui le haïssent, qui sont dans des intérêts opposés aux siens, ne recherchent pas votre amitié, ne forment pas avec vous des liaisons nouvelles; et si cette persuasion ne vous donne pas pour amis tous ceux qui ne le sont pas de votre frère. Voyez si ceux qui attendent de vous des grâces ne commencent pas par l'abandonner, et s'ils ne croient pas vous faire leur cour en ne grossissant plus la sienne. Vous voyez que le monde vous connaît mieux que vous ne vous connaissez vous-même; qu'il ne prend point le change sur vos sentiments; et que, malgré toutes ces vaines apparences envers votre frère, il est si vrai que vous êtes dans la haine et dans la mort, que le monde lui-même pense sur cela comme nous; lui que, partout ailleurs, nous avons toujours à combattre.

Voilà à quoi se terminent la plupart des réconciliations qui se font tous les jours dans le monde. On se revoit, mais on ne se réunit pas; on se promet une amitié mutuelle, mais on ne se la rend pas; on se rapproche, mais les cœurs demeurent toujours éloignés : et j'ai eu raison de dire que les haines sont éternelles, et que presque toutes les réconciliations sont des feintes; qu'on pardonne l'offense, mais qu'on n'aime jamais l'offenseur; qu'on cesse de traiter son frère comme un ennemi, mais qu'on ne le regarde jamais comme un frère.

Et voilà ce qui se passe tous les jours à nos yeux. On voit dans le monde des personnes publiques, des familles d'un grand nom, garder encore ensemble certaines mesures de bienséance qu'on ne peut rompre sans scandale, et néanmoins vivre dans des intérêts différents, dans des sentiments publics et déclarés d'envie, de jalousie, d'animosité mutuelle; se croiser, se détruire, se regarder avec des yeux jaloux; faire chacun de ses créatures les partisans de ses ressentiments et de son aversion; partager le monde, la cour, la ville; faire de ses dissensions domestiques la querelle du public; et établir cette opinion et ce scandale dans le monde, qu'on ne s'aime point; qu'on voudrait se détruire mutuellement; qu'on

garde encore à la vérité les apparences, mais qu'au fond les affections et les intérêts sont pour toujours et sans retour éloignés. Et cependant, de part et d'autre, on vit dans une réputation de piété, et dans la pratique des bonnes œuvres; on a des confesseurs distingués, et d'une grande réputation dans le monde : et cependant, en se rendant encore mutuellement certains devoirs, et vivant d'ailleurs dans un éloignement public et déclaré, on fréquente les sacrements, on est tous les jours dans le commerce des choses saintes, on approche de sang-froid de l'autel, on se présente fréquemment et sans scrupule au tribunal de la pénitence; loin d'y confesser sa haine devant le Seigneur, et de gémir du scandale que le public en reçoit, on y fait des plaintes contre son ennemi; on l'accuse, loin de s'accuser soi-même; on fait valoir les devoirs extérieurs qu'on lui rend, comme des marques que le cœur n'est point aigri; que dirai-je? et les ministres de la pénitence eux-mêmes, qui auraient dû être les juges de notre haine, en deviennent souvent les apologistes, se partagent avec le public, entrent dans les animosités et dans les préventions de leurs pénitents, publient l'équité de leur querelle, et font que le seul remède destiné à guérir le mal ne sert qu'à le revêtir des apparences du bien, et le rendre plus incurable.

Grand Dieu! vous seul pouvez fermer les plaies qu'une orgueilleuse sensibilité a faites à mon cœur, en y nourrissant des haines injustes.

Faites, grand Dieu, que j'oublie des offenses légères, afin que vous puissiez oublier les crimes de toute ma vie.

Est-ce à moi, ô mon Dieu, à être si sensible et si inexorable aux plus petits outrages, moi qui ai tant de besoin que vous usiez à mon égard d'indulgence et d'une grande miséricorde?

Les injures dont je me plains égalent-elles celles dont j'ai mille fois déshonoré votre grandeur suprême?

Faut-il, grand Dieu, que le ver de terre s'irrite et s'enflamme des moindres mépris, tandis que votre majesté souveraine souffre depuis si longtemps, et avec tant de bonté, ses rébellions et ses offenses?

Qui suis-je, pour être si touché des intérêts de ma gloire; moi qui n'ose jeter les yeux devant vous sur mon ignominie secrète; moi qui mériterais d'être l'opprobre des hommes et le rebut de

mon peuple ; moi qui n'ai rien de louable, même selon le monde, que le bonheur de lui avoir caché mes hontes et mes faiblesses ; moi que les outrages les plus sanglants épargneraient encore, et traiteraient avec indulgence ; moi enfin qui n'ai plus de salut à espérer, si vous n'oubliez vous-même votre propre gloire, que j'ai tant de fois outragée ?

Mais non, grand Dieu ! vous mettez votre gloire à pardonner au pécheur, et je mettrai la mienne à pardonner à mon frère. Acceptez, Seigneur, ce sacrifice que je vous fais de mes ressentiments. Ne jugez pas de son prix par les offenses que j'oublie, mais par l'orgueil qui les avait grossies, et me les avait rendues si sensibles. Et puisque vous avez promis de remettre nos fautes, dès que nous les remettons à nos frères, accomplissez, Seigneur, vos promesses. C'est dans cette espérance que j'ose compter sur vos miséricordes éternelles. *Ainsi soit-il.*

(*Sermon pour le vendredi après les cendres.*)

SUR LA PAROLE DE DIEU.

La première disposition que demande de vous la sainteté de cette parole, lorsque vous venez l'entendre, c'est un désir qu'elle vous soit utile. Vous devez dans le secret de votre maison, avant de venir dans nos temples, vous adresser au Père des lumières, et lui demander qu'il vous donne ces oreilles du cœur, qui seules font entendre sa voix ; qu'il donne à sa parole cette vertu, cette onction secrète, ces attraits si puissants et si heureux pour la conversion des pécheurs ; qu'il surmonte cette insensibilité que vous avez jusqu'ici opposée à toutes les vérités entendues ; qu'il fixe ces sensibilités d'un moment, que vous avez si souvent éprouvées en nous écoutant, et qui n'ont jamais eu de suite pour votre salut ; qu'il nous donne à nous-mêmes ce zèle, cette sagesse, cette dignité, cette plénitude de son esprit, ces lumières vives, cette véhémence divine, toujours persuasive et qui ne parle jamais en vain ; qu'il forme dans nos cœurs le goût des vérités qu'il met dans nos bouches ; qu'il nous rende insensibles à vos louanges ou à vos censures, afin que nous soyons plus utiles à vos besoins ; que le désir de votre salut supplée en nous aux ta-

lents que la nature nous refuse; et que nous honorions notre ministère, en ne cherchant pas à vous plaire, mais à vous sauver.

Et certes, mes frères, si les Israélites autrefois, sur le point d'approcher de la montagne de Sinaï, et d'y entendre les paroles de la loi que l'ange devait leur annoncer, furent obligés par l'ordre du Seigneur de se purifier, de laver leurs vêtements, et de s'abstenir même des saints devoirs du mariage, pour se préparer à cette grande action, et ne rien porter au pied de la montagne qui ne fût digne de la sainteté de la loi qu'ils allaient entendre; n'est-il pas plus raisonnable, dit saint Chrysostome, lorsque vous venez écouter les paroles divines d'une loi plus sainte, d'y apporter du moins les précautions de foi, de piété, de respect même extérieur, qui marquent en vous un désir sincère de conformer vos mœurs aux maximes que nous allons vous annoncer? Quoi! mes frères, les préceptes de Jésus-Christ, les paroles de la vie éternelle seraient-elles entendues avec moins de précaution que les ordonnances d'une loi figurative? Est-ce parce qu'un ange ne descend plus du ciel pour vous les annoncer? Mais ne sommes-nous pas ici comme lui les envoyés de Dieu, et ne vous parlons-nous pas comme lui à sa place? L'ange sur la montagne portait-il plus de caractère de la Divinité, que nous en portons? Il écrivait la loi sur des tables de pierre; la grâce de notre ministère la grave dans les cœurs. Il promettait le lait et le miel; et nous annonçons les biens véritables. Il parlait aux chefs des tribus, ces héros qui vainquirent les peuples de Chanaan et conquirent leurs villes; et nous parlons devant les princes et les rois de la terre, et devant un roi encore plus grand par sa piété que par ses conquêtes. Les foudres et les éclairs, qui accompagnaient ses menaces contre les transgresseurs de la loi, renversaient le peuple frappé de terreur au pied de la montagne; mais qu'était-ce que ces menaces et ces malédictions temporelles, leurs villes démolies, leurs femmes et leurs enfants menés en captivité, si vous les comparez au malheur éternel que nous ne cessons de prédire aux violateurs de la loi de Dieu? Séparez ce que nous sommes du ministère que nous remplissons; qu'y a-t-il ici de moins terrible et de moins respectable que sur la montagne de Sinaï?

Et cependant quelles préparations vous conduisent à une action si sainte et si digne de respect? Une vaine curiosité qu'on veut sa-

tisfaire ; un loisir inutile qu'on est bien aise d'amuser ; un spectacle de religion dont on veut avoir le plaisir ; une coutume qu'on suit, parce que le monde l'a reçue ; que sais-je? le désir de plaire au maître en imitant son respect pour la parole de l'Évangile, et de s'attirer plutôt ses regards que ceux de la miséricorde divine : que sais-je encore ? des vues peut-être plus criminelles, et dont on n'oserait parler, de peur d'avilir la gravité de notre ministère. Nul motif de salut ne vous conduit ici ; nulle vue de foi ne vous y prépare ; nul sentiment de piété ne vous y accompagne ; en un mot, venir écouter la parole sainte n'est pas même pour vous une œuvre de religion.

Première raison de l'inutilité de notre ministère. Car comment voulez-vous qu'une démarche toute profane serve de disposition à la grâce ; et que, dans cette multitude de fidèles assemblés en ce lieu saint, la bonté de Dieu aille vous discerner de la foule pour ouvrir votre cœur à la parole de vie, vous qui n'avez apporté ici que les dispositions les plus propres à éloigner de vous cette miséricorde? Mes frères, comme la religion n'a rien de plus grand en un sens que le dépôt de la doctrine et de la vérité, la piété ne connaît rien aussi de plus important, et qui demande des précautions plus religieuses, que de l'écouter et de s'en instruire.

La seconde disposition qui doit vous conduire en ce lieu saint, est une disposition de douleur et de confusion, fondée sur le peu de fruit que vous avez retiré jusqu'ici de tant de vérités entendues.

Grand Dieu, ne vous lasserez-vous pas de me donner un cœur sensible à des vérités qui me touchent toujours, et qui ne me changent jamais? et ne punirez-vous pas l'abus que je fais de votre parole, en lui ôtant à mon égard cette force que vous lui laissez encore, pour me rappeler à la pénitence? Et certes, mes frères, combien de fidèles qui m'écoutent, sensibles autrefois aux vérités que nous annonçons, ne viennent plus aujourd'hui leur offrir qu'un cœur tranquille et endurci? Ils négligèrent ces temps heureux, où la grâce voulait encore leur ouvrir cette voie de conversion : et, depuis une si longue et si funeste négligence, ils nous écoutent de sang-froid ; et les vérités les plus terribles dans nos bouches ne sont plus pour eux qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante.

Or, je vous demande, mes frères, ce sentiment de douleur sur

le peu d'usage que vous avez fait jusqu'ici de tant d'instructions entendues, vous est-il même connu? La seule pompe extérieure que vous portez ici, femmes du monde, nous annonce-t-elle cette disposition? Les mêmes soins d'indécence et de vanité qui vous préparent aux spectacles profanes, ne vous conduisent-ils pas à nos instructions, où le monde est condamné? Y faites-vous quelque différence? et ne semble-t-il pas ou que nous devons vous y annoncer les maximes insensées des théâtres, ou que vous n'y venez vous-même que pour insulter par un appareil indécent, même selon le monde, aux saintes maximes de l'Évangile?

Mais que dis-je, mon cher auditeur? Loin de vous reprocher tant de vérités jusqu'ici entendues sans fruit, hélas! vous vous savez peut-être bon gré d'y être insensible; peut-être vous faites-vous une espèce de force et de vanité déplorables de nous écouter de sang-froid; vous regardez peut-être comme un bon air et une supériorité d'esprit, que ce qui touche tous les autres vous laisse tout seul calme et tranquille; vous faites peut-être ostentation de votre insensibilité : il semble que ce serait une faiblesse à vous d'être sensible à des vérités qui triomphèrent autrefois des philosophes et des Césars; à des vérités descendues du ciel, et qui portent avec elles des caractères si divins d'élévation et de sagesse; à des vérités qui font tant d'honneur à l'homme, et les seules dignes de la raison; à des vérités si consolantes pour le cœur, et seules capables de porter la paix et la tranquillité au dedans de nous-mêmes; à des vérités enfin qui nous proposent de si grands intérêts, et pour lesquelles on ne peut être indifférent sans fureur et sans extravagance. Vous vous vantez du peu de succès de notre zèle, et que tous nos discours vous laissent tels qu'ils vous trouvent; et vous croyez par là faire honneur à votre raison. Je ne vous dis pas que vous vous vantez d'être dans ce fond de l'abîme, et dans cet état de réprobation où il n'est presque plus de ressource, ce qui est digne en même temps d'horreur et de pitié : mais je vous dis que la marque même la plus sûre d'un esprit frivole et léger, d'une raison médiocre et bornée, d'un cœur mal fait, et incapable de grandeur et d'élévation, c'est de ne trouver rien qui frappe, qui étonne, qui satisfasse, qui intéresse dans les vérités si sages et si sublimes de la morale de Jésus-Christ.

Hélas! vous ne portez ici qu'un dégoût d'irréligion et de va-

nité ; les moments les plus ennuyeux sont ceux que vous employez à écouter des vérités qui devraient faire toute la consolation de votre vie : vous êtes fâchés que la religion du maître vous en fasse une espèce de devoir et de bienséance. Nous sommes même obligés de respecter vos ennuis et vos dégoûts, en mêlant souvent à la vérité des ornements humains qui toujours l'affaiblissent : il semble que nous venons ici vous parler pour nous ; et vous nous écoutez comme des importuns qui viendraient vous demander des grâces. Au milieu d'un spectacle profane, vous n'avez point de regret aux moments que des plaisirs si frivoles occupent : c'est là que toutes les pensées d'affaires, de fortune, de famille cessent ; et que, tout le reste oublié, l'esprit, né pour des choses plus sérieuses se repaît avidement d'aventures chimériques : c'est de là qu'on sort toujours plein, occupé, transporté des maximes lascives qu'un théâtre criminel a chantées. On en repasse les endroits qui ont fait sur le cœur des impressions plus dangereuses ; on en porte le souvenir jusqu'au pied des autels. Ces images, si fatales à l'innocence, ne peuvent plus s'effacer ; et, au sortir de la parole sainte, tout ce que vous en avez retenu, ce sont peut-être les défauts de celui qui vous l'a annoncée.

Mes frères, Dieu ne punit plus d'une manière sensible le mépris de sa parole. Il pourrait encore sans doute transporter son Évangile au milieu de ces nations barbares qui n'ont jamais entendu parler de lui, et abandonner de nouveau son héritage : il pourrait tirer du fond de leurs déserts des peuples féroces et infidèles, et leur livrer nos temples et nos foyers, comme il leur livra autrefois ces Églises si célèbres, que les Tertullien, les Cyprien, les Augustin, avaient illustrées, et où il ne reste plus maintenant de trace de christianisme que dans les outrages que Jésus-Christ y reçoit, et dans les fers dont les fidèles y sont chargés : il le pourrait ; mais il se venge plus secrètement, et peut-être plus terriblement. Il vous laisse encore le spectacle et tout l'appareil extérieur de la prédication de l'Évangile ; mais il en détourne le fruit sur les simples et sur les ignorants qui habitent les campagnes ; les terreurs de la foi ne sont plus que pour eux. Il ne retire plus ses prophètes du milieu des villes ; mais il leur ôte, si j'ose parler ainsi, la force et la vertu de leur ministère ; il frappe ces nuées saintes d'aridité et de sécheresse : il vous en suscite qui

vous rendent la vérité belle, mais qui ne vous la rendent pas aimable; qui vous plaisent, mais qui ne vous convertissent pas : il laisse affaiblir dans nos bouches les saintes terreurs de sa doctrine : il ne tire plus des trésors de sa miséricorde de ces hommes extraordinaires, suscités autrefois dans les siècles de nos pères, qui renouvelaient les villes et les royaumes, qui entraînaient les grands et le peuple, qui changeaient les palais des rois en des maisons de pénitence, des Bernard et des Vincent Ferrier dans nos Gaules, des Raymond en Italie, des Dominique dans toute l'Europe, des Xavier dans un nouveau monde; il permet que nous, hommes faibles, succédions à ces hommes apostoliques.

Que dirai-je encore? nous assemblons ici, comme autrefois Paul au milieu d'Athènes, des spectateurs oisifs et curieux, qui ne se proposent que d'entendre quelque chose de nouveau; tandis que ceux qui évangélisent vos terres et vos vassaux voient avec consolation à leurs pieds, comme autrefois Esdras, des Israélites simples, qui ne peuvent retenir leurs larmes en entendant seulement les paroles de la loi. Nous amusons le loisir et l'oisiveté des princes et des grands de la terre, tandis que des ministres saints enfantent Jésus-Christ, et recueillent une moisson abondante au milieu des campagnes : en un mot, nous discourons, et ils convertissent. C'est ainsi, ô mon Dieu, que vous exercez en secret des jugements terribles et sévères.

Mais, mes frères, que ne nous est-il permis de vous dire ici ce que Paul et Barnabé disaient autrefois aux Juifs infidèles! Vous étiez les premiers à qui il fallait annoncer les paroles de salut; mais puisque vous les rejetez, et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, nous allons donc vers les nations abandonnées, vers ces pauvres peuples, ensevelis dans l'ignorance, qui cultivent vos terres, et qui recevront avec foi et avec reconnaissance la grâce que vous rejetez : *Vobis oportebat primum loqui verbum Dei : sed quoniam repellitis illud, et indignos vos judicatis æternæ vitæ, ecce convertimur ad gentes.* (Act., xiii, 46.) Ah! nos travaux seraient bien plus utiles, notre joug plus adouci, notre ministère plus consolidé : nous ne compterions pas parmi ceux qui nous écoutent des noms célèbres dans l'histoire; mais nous y compterions les noms de ceux qui sont écrits dans le ciel : nous n'y verrions pas assemblés tous les titres et toutes les hau-

tes dignités qui forment toute la gloire et toute la figure du monde qui passe; mais nous y verrions la foi, la piété, l'innocence, qui font toute la gloire du chrétien qui demeure éternellement : nous n'y entendrions pas de vains applaudissements donnés au langage de l'homme, et non à celui de la foi; mais nous y verrions couler des larmes, qui sont la louange immortelle de la grâce : nos chaires ne seraient pas environnées de tant de pompe; mais nos auditeurs seraient un spectacle digne des anges et de Dieu.

Vous nous accusez d'ajouter de nouvelles terreurs aux paroles de l'Evangile : mais où sont les consciences que nous troublons? où sont les pécheurs que nous alarmons? où sont les âmes mondaines qui, saisies de frayeur au sortir de nos discours, vont se cacher au fond des solitudes, et expier, par de saints excès de pénitence, les dissolutions de leurs mœurs passées? Les siècles qui nous ont précédés ont vu souvent de ces exemples; les nôtres en voient-ils encore quelquefois? Ah! plût à Dieu que vous pussiez me convaincre d'avoir inspiré à une seule âme ces terreurs salutaires, disait autrefois saint Ambroise à quelques sages mondains de son temps, qui l'accusaient d'exagérer les périls et la corruption du monde, et de faire prendre à trop de filles chrétiennes le parti de la sainte virginité; et je puis vous le dire ici avec bien plus de raison que ce grand homme! *Utinam convincerer!* (S. Amer., de Virginit., liv. 1, ch. 5.) Plût à Dieu qu'on pût me montrer les suites d'une indiscrétion si heureuse! *Utinam tanti criminis probaretur effectus!* Plût à Dieu que vous eussiez des exemples à nous reprocher pour justifier vos censures! *Utinam me exemplis potius argueretis, quam sermonibus cæderetis!* Ah! nous souffririons le blâme avec plaisir, si l'on pouvait nous montrer le succès qu'on nous reproche! *Non vererer invidiam, si efficaciam recognoscerem!*

Hélas! nous ne ménageons peut-être que trop votre faiblesse; nous respectons peut-être trop des coutumes qu'un long usage a consacrées, de peur de paraître censurer les grands exemples qui les autorisent; nous n'osons presque parler de certains désordres, de peur que nos censures ne paraissent plutôt tomber sur les personnes que sur les vices; nous nous contentons de vous montrer de loin des vérités qu'il faudrait vous mettre sous l'œil; et votre salut même souffre souvent de l'excès de nos précautions et de no-

tre timide prudence. Que dirai-je? la faiblesse nous arrache souvent des éloges, où le zèle devrait placer des anathèmes et des censures; nous nous laissons, comme le monde, éblouir par les noms et par les titres; ce qui encouragea les Ambroise nous affaiblit; et parce que nous vous devons du respect, nous vous refusons souvent la vérité, que nous devons encore respecter davantage : et après cela, vous nous accusez d'exagérer, d'outrer les vérités, et d'en former des fantômes de notre façon, pour alarmer ceux qui nous écoutent!

Premier devoir qu'exige de vous l'autorité de la parole sainte, un esprit de docilité.

Vous devez en second lieu, à l'autorité de cette parole, un esprit de sincérité et d'application sur vous-même; c'est-à-dire, être ici un censeur rigoureux de votre propre conscience; avoir sans cesse sous les yeux d'un côté l'état de votre âme, de l'autre les vérités que nous annonçons; vous mesurer sur cette règle; vous approfondir dans cette lumière; vous juger par cette loi; écouter, comme adressées à vous seul, les saintes maximes annoncées à la multitude; vous regarder comme seul ici devant Jésus-Christ, qui parle à vous seul par notre bouche, et qui peut-être même ne nous envoie ici que pour vous seul. Car, mes frères, nul ne prend ici pour soi la vérité qui l'attaque et qui le condamne; nul ne s'y croit un personnage intéressé : il semble que nous nous formons à plaisir des fantômes pour les combattre, et que la réalité du pécheur que nous attaquons ne se trouve nulle part. L'impudique ne se reconnaît point dans les traits les plus vifs et les plus ressemblants de sa passion. L'homme chargé d'un bien mal acquis, et peut-être du sang et de la dépouille des peuples, condamne avec nous cette injustice dans les autres, et ne voit pas qu'il se juge lui-même. Le courtisan dévoré d'ambition, et qui sacrifie tous les jours à cette idole la conscience et la probité, convient de la bassesse de cette passion dans ses semblables, et la regarde comme une vertu, ou comme la grande science de la cour, pour lui-même. Chacun s'envisage toujours par certains côtés favorables, qui l'empêchent de se reconnaître tel qu'il est. Nous avons beau, pour ainsi dire, le montrer au doigt; on trouve toujours en soi certains traits adoucis qui changent la ressemblance. On se dit tout bas à soi-même : Je ne suis pas cet homme. Et tan-

dis que le public nous applique peut-être des vérités si ressemblantes, seuls, ou nous réussissons à nous y méconnaître, ou nous n'y découvrons peut-être que les défauts de nos frères ! nous cherchons à nos propres portraits des ressemblances étrangères ; nous sommes ingénieux à détourner sur les autres le coup que la vérité n'avait porté que sur nous ; la malignité des applications est l'unique fruit que nous retirons de la peinture que la chair fait de nos vices, et nous jugeons témérairement nos frères, où nous aurions dû nous juger nous-mêmes. Et c'est ainsi, ô mon Dieu, que les hommes corrompus abusent de tout, et que la lumière même de la vérité ferme leurs yeux sur leurs propres égarements, et ne les ouvre que pour voir dans les autres, ou ce qui n'est pas, ou ce qu'elle aurait dû leur cacher !

Quelque éclairé que vous soyez d'ailleurs, vous ne devez pas vous faire de vos prétendues lumières un titre pour négliger les instructions que l'Église donne aux fidèles. Augustin, déjà si célèbre à Milan par ses talents et par son éloquence, ne dédaignait pas d'assister assidûment aux instructions publiques du grand Ambroise. L'onction de l'esprit vous apprendra toujours ici ce que vous ignorez peut-être encore. Si vous avez la science qui enfle, vous vous affermirez dans la charité qui édifie. Si votre esprit n'y apprend rien de nouveau, votre cœur y sentira peut-être des choses nouvelles : vous y apprendrez du moins que votre savoir n'est rien, si vous ignorez la science du salut ; que vous n'êtes qu'une nuée sans eau, élevé à la vérité par vos talents et par vos connaissances sur le reste des hommes, mais vide de grâce, et le jouet des vents et des passions devant Dieu ; et qu'enfin une âme simple et pure apprendra tout en un instant dans le sein de Dieu, et sera transformée de clarté en clarté ; au lieu que vous, après une vie entière de veilles et de travail, et un amas inutile de connaissances et de lumières, n'aurez peut-être pour partage que les ténèbres éternelles.

Cependant, parmi tous ceux qui nous écoutent, il en est peu aujourd'hui qui ne s'érigent en juges et en censeurs de la parole sainte. On ne vient ici que pour décider du mérite de ceux qui l'annoncent, pour faire des parallèles insensés, pour prononcer sur la différence des jours et des instructions : on se fait honneur d'être difficile ; on passe sans attention sur les vérités les plus étonnantes, et qui

seraient d'un plus grand usage pour soi ; et tout le fruit qu'on retire d'un discours chrétien, se borne à en avoir mieux remarqué les défauts que tout autre. De sorte qu'on peut appliquer à la plupart de nos auditeurs ce que Joseph, devenu le sauveur de l'Égypte, disait par pure feinte à ses frères : Ce n'est pas pour chercher le froment et la nourriture que vous êtes venus ici, c'est comme des espions qui venez remarquer les endroits faibles de cette contrée : *Exploratores estis; ut videatis infirmiora terræ, venistis.* (Gen., xlii, 9.) Ce n'est pas pour vous nourrir du pain de la parole, et chercher des secours et des remèdes utiles à vos maux, que vous venez nous écouter; c'est pour trouver où placer quelques vaines censures, et vous faire honneur de nos défauts, qui sont peut-être une punition terrible de Dieu sur vous, lequel refuse à vos crimes des ouvriers plus accomplis, et qui auraient pu vous rappeler à la pénitence : *Exploratores estis; ut videatis infirmiora terræ, venistis.*

Mais de bonne foi, mes frères, quelque faible que soit notre langage, n'en disons-nous pas toujours assez pour vous confondre, pour dissiper vos erreurs, et pour vous faire convenir en secret des égarements que vous ne pouvez vous justifier à vous-mêmes? Faut-il des talents si sublimes pour vous dire que les fornicateurs, les avares, et les hommes sans miséricorde, n'entreront jamais dans le royaume de Dieu; que si vous ne faites pénitence, vous périrez; et qu'il ne sert de rien d'être possesseur du monde entier, si l'on vient à perdre son âme? N'est-ce pas la simplicité même qui fait toute la force de ces divines vérités? et dans la bouche du plus obscur de tous les ministres seraient-elles moins effrayantes?

Et d'ailleurs, s'il était permis de nous recommander ici nous-mêmes, comme le disait autrefois l'Apôtre à des fidèles ingrats, plus attentifs à censurer la simplicité de son extérieur et de son langage, et sa figure méprisable, comme il dit lui-même, aux yeux des hommes, que touchés des fatigues et des périls infinis qu'il avait essuyés pour leur annoncer l'Évangile et les convertir à la foi ; s'il était permis, nous vous dirions : Mes frères, nous soutenons pour vous tout le poids d'un ministère pénible; nos soins, nos veilles, nos prières, les travaux infinis qui nous conduisent à ces chaires chrétiennes, n'ont point d'autre objet que votre salut : eh! ne méritons-nous pas du moins que vous respectiez nos pei-

nes? le zèle qui souffre tout pour vous assurer le salut, peut-il jamais devenir le triste sujet de vos dérisions et de vos censures? Demandez à Dieu, à la bonne heure, pour la gloire de l'Église et pour l'honneur de son Évangile, qu'il suscite à son peuple des ouvriers puissants en parole; de ces hommes que l'onction seule de l'esprit de Dieu rend éloquents, et qui annoncent l'Évangile d'une manière digne de son élévation et de sa sainteté. Mais quand nous y manquons, que votre foi supplée à nos discours; que votre piété rende à la vérité dans vos cœurs ce qu'elle perd dans notre bouche; et, par vos dégoûts injustes, n'obligez pas les ministres de l'Évangile à recourir, pour vous plaire, aux vains artifices d'une éloquence humaine, à briller plutôt qu'à instruire, et à descendre chez les Philistins, comme autrefois les Israélites, pour aiguiser leurs instruments destinés à cultiver la terre; je veux dire, à chercher dans les sciences profanes, ou dans le langage d'un monde ennemi, des ornements étrangers pour embellir la simplicité de l'Évangile, et donner aux instruments et aux talents destinés à faire croître et fructifier la semence sainte, un brillant et une subtilité qui en émousse la force et la vertu, et qui met un faux éclat à la place du zèle et de la vérité : *Descendebat ergo omnis Israel ad Philisthiim, ut exacueret unusquisque vomerem suum, et ligonem.* (I Reg., xiii, 20.)

Et voilà, mes frères, le dernier défaut opposé à cet esprit de foi, un esprit de curiosité. Vous ne distinguez pas assez la sainte gravité de notre ministère, de cet art vain et frivole, qui ne se propose que l'arrangement du discours et la gloire de l'éloquence : vous n'assistez à nos discours que comme autrefois Augustin, encore pécheur, assistait à ceux d'Ambroise. Ce n'était pas, dit cet illustre pénitent, pour y apprendre de la bouche de l'homme de Dieu les secrets de la vie éternelle, que je cherchais depuis si longtemps, ni pour y trouver des remèdes aux plaies honteuses et invétérées de mon âme, que vous seul connaissiez, ô mon Dieu! c'était pour examiner si son éloquence répondait à sa grande réputation, et si ses discours soutenaient les applaudissements que lui donnait tout son peuple. Les vérités qu'il annonçait ne m'intéressaient point; je n'étais touché que de la beauté et de la douceur du discours : *Rerum autem incuriosus et contemptor adstabam, et delectabar suavitate sermonis.* (Conf. lib. v, chap. xiii.)

Et telle est encore aujourd'hui la situation déplorable d'une infinité de fidèles qui nous écoutent, lesquels chargés de crimes comme Augustin, liés comme lui des passions les plus honteuses, loin de venir chercher ici des remèdes à leurs maux, viennent y chercher de vains ornements qui amusent les malades sans les guérir; qui font que nous plaisons au pécheur, mais qui ne font pas que le pécheur se déplaise à lui-même. Ils viennent, ce semble, nous dire ce que les habitants de Babylone disaient autrefois aux Israélites captifs : Chantez-nous les cantiques de Sion : *Hymnum cantate nobis de canticis Sion.* (Ps. CXXXVI, 3.) Ils viennent chercher l'harmonie et l'agrément dans les vérités sérieuses de la morale de Jésus-Christ, dans les soupirs de la triste Sion étrangère et captive, et veulent que nous pensions à flatter l'oreille, en publiant les menaces et les maximes sévères de l'Évangile : *Hymnum cantate nobis de canticis Sion.*

O vous qui m'écoutez, et que ce discours regarde, rentrez un moment en vous-même : votre sort est comme déploré aux yeux de Dieu; vos plaies invétérées ne laissent presque plus d'espoir de guérison; vos maux pressent, le temps est court; Dieu, lassé de vous souffrir depuis si longtemps, va enfin vous frapper et vous surprendre : voilà les malheurs éternels que nous vous prédisons, et qui arrivent tous les jours à vos semblables. Vous n'êtes pas loin de l'accomplissement; nous vous montrons le glaive terrible du Seigneur suspendu sur votre tête, et prêt à tomber sur vous : et, loin de frémir sur les suites de votre destinée, et prendre des mesures pour vous dérober au glaive qui vous menace, vous vous amusez à examiner s'il brille, et s'il a de l'éclat; et vous cherchez, dans les terreurs mêmes de la prédiction, les beautés puériles d'une vaine éloquence. Grand Dieu, que le pécheur paraît méprisable et digne de risée, quand on l'envisage dans votre lumière?

Car, mes frères, sommes-nous donc ici sur une tribune profane, pour ménager avec des paroles artificieuses les suffrages d'une assemblée oisive; ou dans la chaire chrétienne et à la place de Jésus-Christ, pour vous instruire, pour vous reprendre, pour vous sanctifier au nom et sous les yeux de celui qui nous envoie? Est-ce ici une dispute de gloire, un exercice d'esprit et d'oisiveté, ou le plus saint et le plus important ministère de la foi? Eh! pourquoi venez-vous vous arrêter à nos faibles talents, et chercher des qua-

lités humaines où Dieu seul parle et agit? Les instruments les plus vils ne sont-ils pas quelquefois les plus propres à la puissance de sa grâce? les murs de Jéricho ne tombent-ils pas, quand il lui plaît, au bruit des plus fragiles trompettes? Eh! que nous importe de vous plaire, si nous ne vous changeons pas? que nous sert d'être éloquents, si vous êtes toujours pécheurs? quel fruit nous revient-il de vos louanges, si vous n'en retirez vous-mêmes aucun de nos instructions? Notre gloire, c'est l'établissement du règne de Dieu dans vos cœurs; vos larmes toutes seules, bien mieux que vos applaudissements, peuvent faire notre eloge; et nous ne voulons point d'autre couronne que vous-mêmes et votre salut éternel. *Ainsi soit-il.*

(*Sermon pour le 1er dimanche de Carême.*)

SUR LA VÉRITÉ D'UN AVENIR.

Pour prendre le parti étonnant de ne rien croire, et d'être tranquille sur tout ce qu'on nous dit d'un avenir éternel, il faudrait sans doute des raisons bien décisives et bien convaincantes. Il n'est pas naturel que l'homme hasarde un intérêt aussi sérieux que celui de son éternité, sur des preuves légères et frivoles; encore moins naturel qu'il abandonne la-dessus les sentiments communs, la foi de ses pères, la religion de tous les siècles, le consentement de tous les peuples, les préjugés de son éducation, s'il n'y a été comme forcé par l'évidence de la vérité. A moins que l'impie ne soit bien sûr que tout meurt avec le corps, rien n'approche de sa fureur et de son extravagance. Or, en est-il bien assuré? Quelles sont les grandes raisons qui l'ont déterminé à prendre ce parti affreux? On ne sait, dit-il, ce qui se passe dans cet autre monde dont on nous parle; le juste meurt comme l'impie, l'homme comme la bête; et nul ne revient pour nous dire lequel des deux avait eu tort. Pressez encore, et vous serez effrayé de voir la faiblesse de l'incrédulité; des discours vagues, des doutes usés, des incertitudes éternelles, des suppositions chimériques, sur lesquelles on ne voudrait pas risquer le malheur ou le bonheur d'un seul de ses jours, et sur lesquelles on hasarde une éternité tout entière.

Voilà les raisons insurmontables que l'impie oppose à la foi de tout l'univers; voilà cette évidence qui l'emporte, dans son esprit,

sur tout ce qu'il y a de plus évident et de mieux établi sur la terre. On ne sait ce qui se passe dans cet autre monde dont on nous parle ! O homme, ouvrez ici les yeux. Un doute seul suffit pour vous rendre impie, et toutes les preuves de la religion ne peuvent suffire pour vous rendre fidèle. Vous doutez s'il y a un avenir, et vous vivez par avance comme s'il n'y en avait point ! Vous n'avez pour fondement de votre opinion que votre incertitude, et vous nous reprochez la foi comme une crédulité populaire !

Je vais encore plus loin. Quand même, dans le doute que se forme l'impie sur l'avenir, les choses seraient égales, et que les vaines incertitudes qui le rendent incrédule balanceraient les vérités solides et évidentes qui nous promettent l'immortalité : je dis que, dans une égalité même de raisons, il devrait du moins désirer que le sentiment de la foi, sur la nature de nos âmes, fût véritable; un sentiment qui fait tant d'honneur à l'homme, qui lui apprend que son origine est céleste, et ses espérances éternelles : il devrait souhaiter que la doctrine de l'impiété fût fausse; une doctrine si triste, si humiliante pour l'homme; qui le confond avec la bête; qui ne le fait vivre que pour le corps; qui ne lui donne ni fin, ni destination, ni espérance; qui borne sa destinée à un petit nombre de jours rapides, inquiets, douloureux, qu'il passe sur la terre : toutes choses égales, une raison née avec quelque élévation aimerait encore mieux se tromper en se faisant honneur, qu'en se déclarant pour un parti si ignominieux à son être. Quelle âme a donc reçue l'impie des mains d'une nature peu favorable, pour aimer mieux croire, dans une si grande inégalité de raisons, qu'il n'est fait que pour la terre, et se regarder avec complaisance, comme un vil assemblage de boue, et le compagnon du bœuf et du taureau? Que dis-je, mes frères? quel monstre dans l'univers doit être l'impie, de ne se défier même du sentiment commun, que parce qu'il est trop glorieux à sa nature; et de croire que la vanité toute seule des hommes l'a introduit sur la terre, et leur a persuadé qu'ils étaient immortels?

Mais non, mes frères; ces hommes de chair et de sang ont raison de refuser l'honneur que la religion fait à leur nature; et de se persuader que leur âme est toute de boue, et que tout meurt avec le corps. Des hommes sensuels, impudiques, efféminés, qui n'ont plus d'autre frein qu'un instinct brutal; plus d'autre règle, que

l'emportement de leurs désirs; plus d'autre occupation, que de réveiller, par de nouveaux artifices, la cupidité déjà assouvie : des hommes de ce caractère ne doivent pas avoir beaucoup de peine à croire, qu'ils n'ont en eux aucun principe de vie spirituelle; que le corps est tout leur être : et comme ils imitent les mœurs des bêtes, ils sont pardonnables de s'en attribuer la nature. Mais qu'ils ne jugent pas de tous les hommes par eux-mêmes : il est encore sur la terre des âmes chastes, pudiques, tempérantes qu'ils ne transportent pas dans la nature les penchants honteux de leur volonté; qu'ils ne dégradent pas l'humanité tout entière, pour s'être indignement dégradés eux-mêmes : qu'ils cherchent leurs semblables parmi les hommes : et, se trouvant presque seuls dans l'univers, ils verront qu'ils sont plutôt les monstres, que les ouvrages ordinaires de la nature.

D'ailleurs, non-seulement l'impie est insensé, parce que, dans une égalité même de raison, son cœur et sa gloire devraient le décider en faveur de la foi, mais encore son propre intérêt. Car, mes frères, on l'a déjà dit : que risque l'impie en croyant? quelle suite fâcheuse aura sa crédulité, s'il se trompe? Il vivra avec honneur, avec probité, avec innocence : il sera doux, affable, juste, sincère, religieux, ami généreux, époux fidèle, maître équitable; il modérera des passions qui auraient fait tous les malheurs de sa vie; il s'abstiendra des plaisirs et des excès qui lui eussent préparé une vieillesse douloureuse, ou une fortune dérangée : il jouira de la réputation de la vertu, et de l'estime des peuples; voilà ce qu'il risque. Quand tout finirait avec cette vie, ce serait là le seul secret de la passer heureuse et tranquille; voilà le seul inconvénient que j'y trouve. S'il n'y a point de récompense éternelle, qu'aura-t-il perdu en l'attendant? Il a perdu quelques plaisirs sensuels et rapides, qui l'auraient bientôt ou lassé par le dégoût qui les suit, ou tyrannisé par les nouveaux désirs qu'ils allument : il a perdu l'affreuse satisfaction d'être, pour l'instant qu'il a paru sur la terre, cruel, dénaturé, voluptueux, sans foi, sans mœurs, sans conscience, méprisé peut-être, et déshonoré au milieu de son peuple. Je n'y vois pas de plus grand malheur; il retombe dans le néant, et son erreur n'a point d'autre suite.

Mais s'il y a un avenir, mais s'il se trompe en refusant de croire, que ne risque-t-il pas! La perte des biens éternels, la possession

de votre gloire, ô mon Dieu, qui devait le rendre à jamais heureux. Mais ce n'est là même que le commencement de ses malheurs; il va trouver des ardeurs dévorantes, un supplice sans fin et sans mesure, une éternité d'horreur et de rage. Or, comparez ces deux destinées : quel parti prendra ici l'impie? Risquera-t-il la courte durée de quelques jours? risquera-t-il une éternité tout entière? S'en tiendra-t-il au présent qui doit finir demain, et où il ne saurait même être heureux? craindra-t-il un avenir qui n'a plus d'autres bornes que l'éternité, et qui ne doit finir qu'avec Dieu même? Quel est l'homme sage qui, dans une incertitude même égale, osât ici balancer? et quel nom donnerons-nous à l'impie, qui, n'ayant pour lui que des doutes frivoles, et voyant, du côté de la foi, l'autorité, les exemples, la prescription, la raison, la voix de tous les siècles, le monde entier, prend seul le parti affreux de ne point croire, meurt tranquille, comme s'il ne devait plus vivre; laisse sa destinée éternelle entre les mains du hasard, et va tenter mollement un si grand événement?

Si tout doit finir avec nous, si l'homme ne doit rien attendre après cette vie, et que ce soit ici notre patrie, notre origine, et la seule félicité que nous pouvons nous promettre, pourquoi n'y sommes-nous pas heureux? Si nous ne naissons que pour les plaisirs des sens, pourquoi ne peuvent-ils nous satisfaire, et laissent-ils toujours un fonds d'ennui et de tristesse dans notre cœur? Si l'homme n'a rien au-dessus de la bête, que ne coule-t-il ses jours comme elle, sans souci, sans inquiétude, sans dégoût, sans tristesse, dans la félicité des sens et de la chair? Si l'homme n'a point d'autre bonheur à espérer qu'un bonheur temporel, pourquoi ne le trouve-t-il nulle part sur la terre? d'où vient que les richesses l'inquiètent; que les honneurs le fatiguent; que les plaisirs le lassent; que les sciences le confondent, et irritent sa curiosité, loin de la satisfaire; que la réputation le gêne et l'embarrasse, que tout cela ensemble ne peut remplir l'immensité de son cœur, et lui laisse encore quelque chose à désirer? Tous les autres êtres, contents de leur destinée, paraissent heureux, à leur manière, dans la situation où l'auteur de la nature les a placés : les astres, tranquilles dans le firmament, ne quittent pas leur séjour pour aller éclairer une autre terre: la terre, réglée dans ses mouvements, ne s'élance pas en haut pour aller prendre leur place : les animaux rampent

dans les campagnes, sans envier la destinée de l'homme qui habite les villes et les palais somptueux : les oiseaux se réjouissent dans les airs, sans penser s'il y a des créatures plus heureuses qu'eux sur la terre : tout est heureux, pour ainsi dire, tout est à sa place dans la nature : l'homme seul est inquiet et mécontent; l'homme seul est en proie à ses désirs, se laisse déchirer par des craintes, trouve son supplice dans ses espérances, devient triste et malheureux au milieu de ses plaisirs; l'homme seul ne rencontre rien ici-bas où son cœur puisse se fixer.

D'où vient cela, ô homme? Ne serait-ce point parce que vous êtes ici-bas déplacé; que vous êtes fait pour le ciel; que votre cœur est plus grand que le monde; que la terre n'est pas votre patrie; et que tout ce qui n'est pas Dieu, n'est rien pour vous? Répondez si vous pouvez, ou plutôt interrogez votre cœur, et vous serez fidèle.

En second lieu, si tout meurt avec le corps, qui est-ce qui a pu persuader à tous les hommes, de tous les siècles et de tous les pays, que leur âme était immortelle? d'où a pu venir au genre humain cette idée étrange d'immortalité? un sentiment si éloigné de la nature de l'homme, puisqu'il ne serait né que pour les fonctions des sens, aurait-il pu prévaloir sur la terre? Car si l'homme, comme la bête, n'est fait que pour le temps, rien ne doit être plus incompréhensible pour lui, que la seule idée d'immortalité. Des machines pétries de boue, qui ne devraient vivre, et n'avoir pour objet qu'une félicité sensuelle, auraient-elles jamais pu ou se donner, ou trouver en elles-mêmes de si nobles sentiments, et des idées si sublimes? Cependant cette idée si extraordinaire est devenue l'idée de tous les hommes : cette idée si opposée même aux sens, puisque l'homme, comme la bête, meurt tout entier à nos yeux, s'est établie sur toute la terre : ce sentiment qui n'aurait pas dû même trouver un inventeur dans l'univers, a trouvé une docilité universelle parmi tous les peuples; les plus sauvages, comme les plus cultivés; les plus polis, comme les plus grossiers; les plus infidèles, comme les plus soumis à la foi.

Car, remontez jusqu'à la naissance des siècles, parcourez toutes les nations, lisez l'histoire des royaumes et des empires, écoutez ceux qui reviennent des îles les plus éloignées; l'immortalité de l'âme a toujours été et est encore la croyance de tous les peu-

ples de l'univers. La connaissance d'un seul Dieu a pu s'effacer sur la terre; sa gloire, sa puissance, son immensité ont pu s'anéantir, pour ainsi dire, dans le cœur et dans l'esprit des hommes; des peuples entiers et sauvages peuvent vivre encore sans culte, sans religion, sans Dieu dans ce monde : mais ils attendent tous un avenir; mais le sentiment de l'immortalité de l'âme n'a pu s'effacer de leur cœur; mais ils se figurent tous une région que nos âmes habiteront après notre mort; et en oubliant Dieu, ils n'ont pu ne pas se sentir eux-mêmes.

Or, d'où vient que des hommes si différents d'humeur, de culte, de pays, de sentiments, d'intérêts, de figure même, et qui à peine paraissent entre eux de même espèce, conviennent tous pourtant en ce point, et veulent tous être immortels? Ce n'est pas ici une collusion; car comment ferez-vous convenir ensemble les hommes de tous les pays et de tous les siècles? Ce n'est pas un préjugé de l'éducation; car les mœurs, les usages, le culte, qui d'ordinaire sont la suite des préjugés, ne sont pas les mêmes parmi tous les peuples; le sentiment de l'immortalité leur est commun à tous. Ce n'est pas une secte; car outre que c'est la religion universelle du monde, ce dogme n'a point eu de chef et de protecteur : les hommes se le sont persuadé eux-mêmes, ou plutôt la nature le leur a appris sans le secours des maîtres; et seul depuis le commencement des choses, il a passé des pères aux enfants, et s'est toujours maintenu sur la terre. O vous qui croyez être un amas de boue, sortez donc du monde, où vous vous trouvez seul de votre avis; allez donc chercher dans une autre terre des hommes d'une autre espèce, et semblables à la bête : ou plutôt ayez horreur de vous-même de vous trouver comme seul dans l'univers, de vous révolter contre toute la nature, de désavouer votre propre cœur; et reconnaissez, dans un sentiment commun à tous les hommes, l'impression commune de l'auteur qui les a formés!

Enfin, et je finis avec cette dernière raison : la société universelle des hommes, les lois qui nous unissent les uns aux autres, les devoirs les plus sacrés et les plus inviolables de la vie civile, tout cela n'est fondé que sur la certitude d'un avenir. Ainsi, si tout meurt avec le corps, il faut que l'univers prenne d'autres lois, d'autres mœurs, d'autres usages, et que tout change de face sur la terre. Si tout meurt avec le corps, les maximes de l'équité,

de l'amitié, de l'honneur, de la bonne foi, de la reconnaissance, ne sont donc plus que des erreurs populaires; puisque nous ne devons rien à des hommes qui ne nous sont rien, auxquels aucun nœud commun de culte et d'espérance ne nous lie, qui vont demain retomber dans le néant, et qui ne sont déjà plus. Si tout meurt avec nous, les doux noms d'enfant, de père, d'ami, d'époux sont donc des noms de théâtre, et de vains titres qui nous abusent; puisque l'amitié, celle même qui vient de la vertu, n'est plus un lien durable; que nos pères qui nous ont précédés ne sont plus; que nos enfants ne seront point nos successeurs; car le néant, tel que nous devons être un jour, n'a point de suite: que la société sacrée des noces n'est plus qu'une union brutale, d'où, par un assemblage bizarre et fortuit, sortent des êtres qui nous ressemblent, mais qui n'ont de commun avec nous que le néant.

Que dirai-je encore? Si tout meurt avec nous, les annales domestiques, et la suite de nos ancêtres n'est donc plus qu'une suite de chimères, puisque nous n'avons plus d'aïeux, et que nous n'aurons point de neveux; les soins du nom et de la postérité sont donc frivoles; l'honneur qu'on rend à la mémoire des hommes illustres, une erreur puérile, puisqu'il est ridicule d'honorer ce qui n'est plus; la religion des tombeaux, une illusion vulgaire; les cendres de nos pères et de nos amis, une vile poussière qu'il faut jeter au vent, et qui n'appartient à personne; les dernières intentions des mourants, si sacrées parmi les peuples les plus barbares, le dernier son d'une machine qui se dissout; et pour tout dire, en un mot, si tout meurt avec nous, les lois sont donc une servitude insensée; les rois et les souverains, des fantômes que la faiblesse des peuples a élevés; la justice, une usurpation sur la liberté des hommes; la loi des mariages, un vain scrupule; la pudeur, un préjugé; l'honneur et la probité, des chimères; les incestes, les parricides, les perfidies noires, des jeux de la nature, et des noms que la politique des législateurs a inventés.

Voilà où se réduit la philosophie sublime des impies; voilà cette force, cette raison, cette sagesse qu'ils nous vantent éternellement. Convenez de leurs maximes, et l'univers entier retombe dans un affreux chaos; et tout est confondu sur la terre; et toutes les idées du vice et de la vertu sont renversées; et les lois les plus inviolables de la société s'évanouissent; et la discipline des

mœurs périt; et le gouvernement des États et des empires n'a plus de règles; et toute l'harmonie du corps politique s'écroule; et le genre humain n'est plus qu'un assemblage d'insensés, de barbares, d'impudiques, de furieux, de fourbes, de dénaturés, qui n'ont plus d'autre loi que la force; plus d'autre frein que leurs passions et la crainte de l'autorité; plus d'autre lien que l'irréligion et l'indépendance; plus d'autre Dieu qu'eux-mêmes. Voilà le monde des impies; et si ce plan affreux de république vous plaît, formez, si vous le pouvez, une société de ces hommes monstrueux. Tout ce qui nous reste à vous dire, c'est que vous êtes digne d'y occuper une place.

Est-il digne de la grandeur de Dieu, dit l'impie, de s'amuser à ce qui se passe parmi les hommes; de compter leurs vices ou leurs vertus; d'étudier jusqu'à leurs pensées, et à leurs désirs frivoles et infinis? Les hommes, des vers de terre, qui disparaissent sous la majesté de ses regards, valent-ils la peine qu'il les observe de si près? et n'est-ce pas penser trop humainement d'un Dieu qu'on nous fait si grand, que de lui donner une occupation qui ne serait pas même digne de l'homme?

Mais avant de faire sentir toute l'extravagance de ce blasphème, remarquez, je vous prie, mes frères, que c'est l'impie lui-même qui dégrade ici la grandeur de Dieu, et le rend semblable à l'homme. Car, Dieu a-t-il besoin d'observer les hommes de près, pour être instruit de leurs actions et de leurs pensées? lui faut-il des soins et des attentions pour voir ce qui se passe sur la terre? N'est-ce pas en lui que nous sommes, que nous vivons, que nous agissons? et pouvons-nous éviter ses regards, ou peut-il lui-même les fermer à nos crimes? Quelle folie donc à l'impie de supposer que ce qui se passe sur la terre deviendrait un soin et une occupation pour la Divinité, si elle voulait y prendre garde! Son unique occupation est de se connaître, et de jouir d'elle-même.

Cette réflexion supposée, je réponds premièrement : S'il est de la grandeur de Dieu de laisser les biens et les maux sans châtiment et sans récompense, il est donc égal d'être juste, sincère, officieux, charitable, ou cruel, fourbe, perfide, dénaturé : Dieu n'aime donc pas davantage la vertu, la pudeur, la droiture, la religion, que l'impudicité, la mauvaise foi, l'impiété, le parjure; puisque le juste et l'impie, le pur et l'impur, auront le même sort, et qu'un

anéantissement éternel va bientôt les égaler et les confondre pour toujours dans l'horreur du tombeau.

Que dis-je, mes frères? Dieu semble même se déclarer ici-bas en faveur de l'impie contre l'homme de bien. Il élève l'impie comme le cèdre du Liban; il le comble d'honneurs et de richesses; il favorise ses désirs; il facilite ses projets: car les impies sont presque toujours les heureux de la terre. Au contraire, il semble oublier le juste; il l'humilie, il l'afflige; il le livre à la calomnie et à la puissance de ses ennemis: car l'affliction et l'opprobre sont d'ordinaire ici-bas le partage des gens de bien. Quel monstre de divinité, si tout finit avec l'homme, et s'il n'y a point d'autres maux et d'autres biens à espérer que ceux de cette vie! Est-elle donc la protectrice des adultères, des sacriléges, des crimes les plus affreux; la persécutrice de l'innocence, de la pudeur, de la piété, des vertus les plus pures? Ses faveurs sont donc le prix du crime, et ses châtiments, la seule récompense de la vertu? Quel Dieu de ténèbres, de faiblesse, de confusion et d'iniquités se forme l'impie!

Quoi, mes frères, il serait de sa grandeur de laisser le monde qu'il a créé dans un désordre si universel; de voir l'impie prévaloir presque toujours sur le juste; l'innocent détrôné par l'usurpateur; le père devenu la victime de l'ambition d'un fils dénaturé; l'époux expirant sous les coups d'une épouse barbare et infidèle? Du haut de sa grandeur, Dieu se ferait un délassement bizarre de ces tristes événements, sans y prendre part! Parce qu'il est grand, il serait ou faible, ou injuste, ou barbare? parce que les hommes sont petits, il leur serait permis d'être, ou dissolus sans crime, ou vertueux sans mérite?

O Dieu! si c'était là le caractère de votre être suprême; si c'est vous que nous adorons sous des idées si affreuses; je ne vous reconnais donc plus pour mon père, pour mon protecteur, pour le consolateur de mes peines, le soutien de ma faiblesse, le rémunérateur de ma fidélité! Vous ne seriez donc plus qu'un tyran indolent et bizarre, qui sacrifie tous les hommes à sa vaine fierté, et qui ne les a tirés du néant que pour les faire servir de jouet à son loisir ou à ses caprices!

Car enfin, mes frères, s'il n'y a point d'avenir, quel dessein donc digne de sa sagesse Dieu aurait-il pu se proposer en créant les hommes? Quoi! il n'aurait point eu d'autre vue en les formant,

qu'en formant la bête ? L'homme, cet être si noble, qui trouve en lui de si hautes pensées, de si vastes désirs, de si grands sentiments, susceptible d'amour, de vérité, de justice; l'homme, seul de toutes les créatures, capable d'une destination sérieuse, de connaître et d'aimer l'auteur de son être; cet homme ne serait fait que pour la terre, pour passer un petit nombre de jours comme la bête en des occupations frivoles, ou des plaisirs sensuels? Il remplirait sa destinée en remplissant un rôle si méprisable? il n'aurait paru sur la terre que pour y donner un spectacle si risible et si digne de pitié? et après cela il retomberait dans le néant, sans avoir fait aucun usage de cet esprit vaste et de ce cœur élevé que l'auteur de son être lui avait donnés? O Dieu! où serait ici votre sagesse, de n'avoir fait un si grand ouvrage que pour le temps; de n'avoir montré des hommes à la terre que pour faire des essais badins de votre puissance, et délasser votre loisir par cette variété de spectacle : *Numquid enim vane constituisti omnes filios hominum?* (Ps. LXXXVIII, 48.) Le Dieu des impies n'est donc grand que parce qu'il est plus injuste, plus capricieux et plus méprisable que l'homme? Suivez ces idées, et soutenez-en, si vous pouvez, toute l'extravagance.

Qu'il est donc digne de Dieu, mes frères, de veiller sur cet univers; de conduire les hommes qu'il a créés, par des lois de justice, de vérité, de charité, d'innocence; de faire de la raison et de la vertu, le lien et le fondement des sociétés humaines! Qu'il est digne de Dieu d'aimer dans ses créatures les vertus qui le rendent lui-même aimable; de haïr en elles les vices qui défigurent en elles son image; de ne pas confondre pour toujours le juste avec l'impie; de rendre heureuses avec lui les âmes qui n'ont vécu que pour lui; de livrer à leur propre malheur celles qui ont cru trouver une félicité hors de lui! Voilà le Dieu des chrétiens; voilà cette divinité sage, juste, sainte, que nous adorons; et l'avantage que nous avons sur l'impie, c'est que c'est là le Dieu d'un cœur innocent et d'une raison épurée; le Dieu que toutes les créatures nous annoncent, que tous les siècles ont invoqué, que les sages mêmes du paganisme ont reconnu, et dont la nature a gravé profondément l'idée au fond de notre être.

(*Sermon pour l'Épiphanie.*)

SUR LE RESPECT DANS LES TEMPLES.

L'univers entier est un temple que Dieu remplit de sa gloire et de sa présence. Quelque part que nous soyons, dit l'Apôtre, il est toujours près de nous; nous vivons en lui, nous agissons en lui, nous sommes en lui. Si nous nous élevons dans les cieux, il y est; si nous creusons dans les abîmes, nous l'y trouverons; si nous montons sur les ailes des vents, et que nous traversions les mers, c'est sa main qui nous guide; et il est le Dieu des îles éloignées où l'on ne le connaît pas, comme des royaumes et des régions qui l'invoquent.

A la naissance de l'Évangile, les maisons des fidèles furent d'abord des églises domestiques. La cruauté des tyrans obligeait ces premiers disciples de la foi à chercher des lieux obscurs et cachés, pour se dérober à la fureur des persécutions, y célébrer les saints mystères, et invoquer le nom du Seigneur. La majesté des cérémonies n'entra dans l'Église qu'avec celle des Césars : la religion eut ses David et ses Salomon, qui rougirent d'habiter des palais superbes, tandis que le Seigneur n'avait pas où reposer sa tête : de somptueux édifices s'élevèrent peu à peu dans nos villes : le Dieu du ciel et de la terre rentra, si je l'ose dire, dans ses droits; et les temples mêmes où le démon avait été si longtemps invoqué, lui furent rendus comme à leur légitime maître, consacrés à son culte, et devinrent sa demeure.

En effet, mes frères, la sainteté de Dieu répandue dans tout l'univers, est un des plus grands motifs que la religion nous propose, pour nous porter à marcher partout devant lui dans la pureté et dans l'innocence. Comme toutes les créatures sont sanctifiées par la résidence intime de la Divinité qui habite en elles, et que tous les lieux sont pleins de sa gloire et de son immensité, les divines Écritures nous avertissent sans cesse de respecter partout la présence de Dieu, qui nous voit et qui nous regarde; de n'offrir partout a ses yeux rien qui puisse blesser la sainteté de ses regards; et de ne pas souiller, par nos crimes, la terre qui tout entière est son temple et la demeure de sa gloire. Le pécheur qui porte une conscience impure est donc une espèce de profanateur, indigne de vivre sur la terre; parce qu'il déshonore partout, par l'état seul de son cœur corrompu, la présence du Dieu saint

qui est sans cesse près de lui, et qu'il profane tous les lieux où il porte ses crimes, parce qu'ils sont tous sanctifiés par l'immensité du Dieu qui les remplit et qui les consacre.

Mais si la présence de Dieu répandue sur toute la terre, est une raison qui nous oblige de paraître partout purs et sans tache à ses yeux, sans doute les lieux qui dans cet univers lui sont particulièrement consacrés, nos temples saints, où la Divinité elle-même réside corporellement, pour ainsi dire, demandent à plus forte raison que nous y paraissions purs et sans tache, de peur de déshonorer la sainteté de Dieu qui les remplit et qui les habite.

Aussi, mes frères, lorsque le Seigneur eut permis à Salomon d'élever à sa gloire ce temple si fameux par sa magnificence, et si vénérable par l'éclat de son culte et la majesté de ses cérémonies, que de précautions sévères ne prit-il pas, de peur que les hommes n'abusassent de la bonté qu'il avait de se choisir une demeure spéciale au milieu d'eux, et qu'ils n'osassent y paraître en sa présence couverts de taches et de souillures? que de barrières ne mit-il point encore entre lui et l'homme, pour ainsi dire? Et en s'approchant de nous, quel intervalle sa sainteté ne laissa-t-elle point entre le lieu qu'elle remplissait de sa présence, et les vœux des peuples qui venaient l'invoquer?

Oui, mes frères, écoutez-le. Dans l'enceinte de ce vaste édifice que Salomon consacra à la majesté du Dieu de ses pères, le Seigneur ne choisit pour sa demeure que le lieu le plus reculé et le plus inaccessible; c'était là le Saint des saints, c'est-à-dire le seul lieu de ce temple immense qu'on regardât comme la demeure et le temple du Seigneur sur la terre. Et encore que de précautions terribles en défendaient l'entrée! Une enceinte extérieure et fort éloignée l'environnait; et là seulement les gentils et les étrangers qui voulaient s'instruire de la loi pouvaient aborder. Secondement, une autre enceinte encore fort éloignée le cachait encore; et là les seuls Israélites avaient droit d'entrer : encore fallait-il qu'ils ne fussent souillés d'aucune tache, et qu'ils eussent pris soin de se purifier par la vertu des jeûnes et des ablutions prescrites, avant que d'oser approcher d'un lieu si loin encore du Saint des saints. Troisièmement, une autre enceinte plus avancée le séparait encore du reste du temple; et là les seuls prêtres entraient chaque jour pour offrir des sacrifices, et renouveler les

pains sacrés exposés sur l'autel. Tout autre Israélite qui eût osé en approcher, la loi voulait qu'on le lapidât comme un profanateur et un sacrilége; et un roi même d'Israël, le téméraire Ozias, qui crut pouvoir, à la faveur de sa dignité royale, y venir offrir de l'encens, fut à l'instant couvert de lèpre, dégradé de sa royauté, et séparé pour le reste de ses jours de toute société et de tout commerce avec les hommes. Enfin, après tant de barrières et de séparations, se présentait le Saint des saints; ce lieu si terrible et si caché, couvert d'un voile impénétrable, inaccessible à tout mortel, à tout juste, à tout prophète, à tout ministre même du Seigneur, excepté au seul souverain pontife; encore n'avait-il droit de s'y présenter qu'une fois dans l'année, après mille précautions sévères et religieuses, et portant dans ses mains le sang de la victime, qui seule lui ouvrait les portes de ce lieu sacré.

Et cependant, que renfermait ce Saint des saints, ce lieu si formidable et si inaccessible? les tables de la loi, la manne, la verge d'Aaron, des figures vides, et les ombres de l'avenir. Le Dieu saint lui-même, qui y rendait quelquefois ses oracles, n'y résidait pas encore comme dans le sanctuaire des chrétiens, dont les portes s'ouvrent indifféremment à tout fidèle.

Or, mes frères, si la bonté de Dieu, dans une loi d'amour et de grâce, n'a plus mis ces barrières terribles entre lui et nous; s'il a détruit ce mur de séparation qui l'éloignait si fort de l'homme, et permis à tout fidèle d'approcher du Saint des saints, où il habite maintenant lui-même, ce n'est pas que sa sainteté exige moins de pureté et d'innocence de ceux qui viennent se présenter devant lui. Son dessein a été seulement de nous rendre plus purs, plus saints et plus fidèles, et de nous faire sentir quelle doit être la sainteté du chrétien, puisqu'il est obligé de soutenir tous les jours, au pied de l'autel et du sanctuaire terrible, la présence du Dieu qu'il invoque et qu'il adore.

Et voilà pourquoi un apôtre appelle tous les chrétiens une nation sainte, *Gens sancta* (I Petr. II, 9), parce qu'ils ont tous droit de venir se présenter à l'autel saint : une race choisie, parce qu'ils sont tous séparés du monde et de tout usage profane, consacrés au Seigneur, et uniquement destinés à son culte et à son service, *genus electum* (ibid.); et enfin, un sacerdoce royal, parce qu'ils participent tous en un sens au sacerdoce de son fils, le grand

prêtre de la loi nouvelle ; et que le privilége accordé autrefois au seul souverain pontife, d'entrer dans le Saint des saints, est devenu comme le droit commun et journalier de chaque fidèle, *regale sacerdotium*. (Ibid.)

C'est donc la sainteté seule de notre baptême et de notre consécration qui nous ouvre ces portes sacrées. Si nous sommes des chrétiens impurs, nous sommes en quelque sorte déchus de ce droit ; nous n'avons plus de part à l'autel; nous ne sommes plus dignes de l'assemblée des saints, et le temple de Dieu n'est plus pour nous.

Nos temples, mes frères, ne devraient donc être que la maison des justes : tout ce qui s'y passe suppose la justice et la sainteté dans les spectateurs ; les mystères que nous y célébrons sont des mystères saints et redoutables, et qui demandent des yeux purs; l'hostie qu'on y offre est la réconciliation des pénitents, ou le pain des forts et des parfaits; les cantiques sacrés qu'on y entend sont les gémissements d'un cœur touché, ou les soupirs d'une âme chaste et fidèle. Et voilà pourquoi l'Église prend soin de purifier même tout ce qui doit paraître sur l'autel : elle consacre par des paroles de bénédiction les pierres mêmes de ces édifices saints, comme pour les rendre dignes de soutenir la présence et les regards du Dieu qui les habite : elle expose aux portes de nos temples une eau sanctifiée par ses prières, et recommande aux fidèles d'en répandre sur leurs têtes avant d'entrer dans ce lieu saint, comme pour achever de les purifier de quelques légères souillures qui pourraient leur rester encore, de peur que la sainteté du Dieu devant qui ils viennent paraître n'en soit blessée.

Autrefois même, l'Église n'accordait point dans l'enceinte de ses murs sacrés des tombeaux aux corps des fidèles; elle ne recevait point dans ce lieu saint les dépouilles de leur mortalité : les seuls restes précieux des martyrs avaient droit d'y être placés : et elle ne croyait pas que le temple de Dieu, que ce nouveau ciel qu'il remplit de sa présence et de sa gloire, dût servir d'asile aux cendres de ceux qu'elle ne comptait pas encore au nombre des bienheureux.

Les pénitents publics eux-mêmes étaient exclus durant longtemps de l'assistance aux saints mystères. Prosternés aux portes du temple, couverts de cendre et de cilice, l'assemblée même

des fidèles leur était d'abord interdite comme à des anathèmes : ce n'étaient que leurs larmes et leurs macérations, qui leur ouvraient enfin ces portes sacrées. Aussi, quelle joie, lorsqu'après avoir longtemps gémi et demandé leur réconciliation, ils se retrouvaient dans le temple, parmi leurs frères; ils revoyaient ces autels, ce sanctuaire, ces mémoires des martyrs, ces ministres occupés avec tant de recueillement aux mystères redoutables ; ils entendaient leurs noms prononcés à l'autel avec ceux des fidèles, et chantaient avec eux des hymnes et des cantiques ! Quelles larmes de joie et de religion ne répandaient-ils pas alors ! quel regret de s'être privés si longtemps d'une si douce consolation ! Un seul jour, ô mon Dieu, passé dans votre maison sainte, s'écriaient-ils sans doute avec le Prophète, console plus le cœur, que des années entières passées dans les plaisirs et dans les tentes des pécheurs ! Tels étaient autrefois les temples des chrétiens. Loin de ces murs sacrés, disait alors à haute voix le ministre, du haut de l'autel, à toute l'assemblée des fidèles, loin de ces murs sacrés, les immondes, les impurs, les sectateurs des démons, les adorateurs des idoles, les âmes cent fois revenues à leur vomissement, les partisans du mensonge et de la vanité : *Foris canes, et venifici, et impudici, et homicidæ, et idolis servientes, et omnis qui amat et facit mendacium.* (Apoc., XXII, 15.)

L'Église, il est vrai, ne fait plus ce discernement sévère. La multitude des fidèles et la dépravation des mœurs l'ayant rendu impossible, elle ouvre indifféremment les portes de nos temples aux justes et aux pécheurs : elle tire le voile de son sanctuaire devant même des yeux profanes; et ses ministres n'attendent plus que les pécheurs et les immondes soient sortis, pour commencer les mystères redoutables. Mais l'Église suppose que si vous n'êtes pas juste en venant ici paraître devant la majesté d'un Dieu saint, vous y portez du moins des désirs de justice et de pénitence : elle suppose que si vous n'êtes pas encore tout à fait purifié de vos crimes, vous en êtes du moins touché ; que vous venez en gémir au pied des autels ; et que votre confusion, et le regret sincère de vos fautes, vont commencer ici votre justification et votre innocence.

Dieu est esprit et vérité ; et c'est en esprit et en vérité qu'il veut principalement qu'on l'honore. Cette disposition d'anéantissement

profond, que nous lui devons dans nos temples, ne consiste donc pas seulement dans la posture extérieure de nos corps; elle renferme encore, comme celle des bienheureux dans le ciel, un esprit d'adoration, de louange, de prière, d'action de grâces : *Benedictio, et claritas, et gratiarum actio* (Apoc., VII, 12); et c'est là cet esprit de religion et d'anéantissement que Dieu demande de nous dans le temple saint, semblable à celui des bienheureux dans le temple céleste : *Et ceciderunt in conspectu throni in facies suas.* (Ibid.)

Je dis un esprit d'adoration; car comme c'est ici où Dieu manifeste ses merveilles et sa grandeur suprême, et où il descend du ciel pour recevoir nos hommages, le premier sentiment qui doit se former en nous, lorsque nous entrons dans ce lieu saint, est un sentiment de terreur, de silence et de recueillement profond, d'anéantissement intérieur à la vue de la majesté du Très-Haut, et de notre propre bassesse; n'être occupés que du Dieu qui se montre à nous; sentir tout le poids de sa gloire et de sa présence; recueillir toute notre attention, toutes nos pensées, tous nos désirs, toute notre âme pour en faire hommage, et la mettre tout entière aux pieds du Dieu que nous adorons; oublier toutes les grandeurs de la terre; ne voir plus que lui, n'être occupés que de lui, ne reconnaître plus rien de grand que lui; et, par notre profond anéantissement, avouer, comme les bienheureux dans le ciel, que lui seul est puissant, seul immortel, seul grand, seul digne de tout notre amour et de nos hommages.

Mais, hélas! mes frères, où sont dans nos temples ces âmes respectueuses, qui, saisies d'une sainte terreur à la vue de ces lieux sacrés, sentent tout le poids de la majesté du Dieu qui les habite, et ne trouvent point d'autre situation, pour soutenir l'éclat de sa présence, que l'immobilité d'un corps anéanti, et la profonde religion d'une âme qui adore? Où sont ceux que la grandeur de Dieu toute seule occupe, et qui perdent ici de vue toutes celles de la terre? Disons-le hardiment devant un roi dont le profond respect au pied des autels honore la religion : on vient dans ce temple saint, non pas honorer le Dieu qui l'habite, mais s'honorer souvent soi-même d'un vain extérieur de piété, et le faire servir à des vues et à des intérêts que la piété sincère condamne : on vient fléchir le genou, comme Naaman le fléchissait devant

l'autel profane, pour s'attirer les regards et suivre l'exemple du prince qui adore : on vient y chercher un autre Dieu que celui qui parait sur nos autels; y faire sa cour à un autre maître qu'au Maître suprême; y chercher d'autres grâces que les grâces du ciel; et s'y attirer les regards d'un autre rémunérateur que du Rémunérateur immortel. Au milieu même d'une foule d'adorateurs, il est dans son temple un Dieu inconnu, comme il était autrefois au milieu d'Athènes la païenne. Tous les regards sont ici pour le prince, qui n'en a lui-même que pour Dieu : tous les vœux s'adressent à lui; et son profond anéantissement au pied des autels, loin de nous apprendre à respecter ici le Seigneur devant lequel un grand roi lui-même, qui porte pour ainsi dire l'univers, courbe sa tête, et oublie toute sa grandeur, nous apprend seulement à nous servir de sa religion, et des faveurs dont il honore la vertu, pour en emprunter les apparences, et nous élever par là à de nouveaux degrés de grandeur sur la terre. O mon Dieu! n'est-ce pas là ce que vous annonciez à vos disciples, que viendraient des temps où la foi serait éteinte, où la piété deviendrait un trafic honteux, et où les hommes, vivant sans Dieu sur la terre, ne vous connaîtraient plus que pour vous faire servir à leurs cupidités injustes?

Cette disposition d'anéantissement renferme encore un esprit de prière : car plus nous sommes frappés ici de la grandeur et de la puissance du Dieu que nous adorons, plus nos besoins infinis nous avertissent de recourir à lui, de qui seul nous pouvons en obtenir la délivrance et le remède. Aussi le temple est la maison de prière où chacun doit venir exposer au Seigneur ses plus secrètes misères; où on l'apaise sur les calamités publiques par des vœux communs; où les ministres assemblés lèvent les mains pour les péchés du peuple; et où les yeux du Seigneur sont toujours ouverts à nos besoins, et ses oreilles attentives à nos cris.

Ce n'est pas qu'on ne puisse le prier en tout lieu, comme dit l'Apôtre; mais le temple est l'endroit où il se rend le plus propice, et où il nous a promis d'être toujours présent, pour exaucer nos vœux et recevoir nos hommages. Oui, mes frères, c'est ici où nous devons venir gémir avec l'Église sur les scandales qui l'affligent, sur les divisions qui la déchirent, sur les périls qui l'environnent, sur l'endurcissement des pécheurs, sur le refroidissement de la

charité parmi les fidèles : nous y venons solliciter avec elle les miséricordes du Seigneur sur son peuple, sa protection sur cette monarchie où le titre auguste de la foi honore ses souverains, et sur le prince qui en est et le protecteur et le modèle ; lui demander la cessation des guerres et des fléaux publics, l'extinction des schismes et des erreurs, la connaissance et l'amour de la justice et de la vérité, pour les pécheurs; la persévérance, pour les justes. Vous devez donc y venir avec un esprit attentif et recueilli, un cœur préparé, et qui n'offre rien aux yeux de Dieu qui puisse éloigner les grâces que l'Église sollicite pour vous; et y paraître avec un extérieur de suppliant, et dont le seul spectacle prie et adore.

Cependant, mes frères, tandis que les ministres autour de l'autel lèvent ici les mains pour vous; qu'ils demandent la prospérité de vos maisons, l'abondance de vos campagnes, le succès de nos armes, la conservation de vos proches et de vos enfants, qui s'exposent pour le salut de l'État, la fin des guerres, des dissensions, et de tous les malheurs qui nous affligent; qu'ils demandent les remèdes de vos chutes, et les secours de votre faiblesse; tandis qu'ils parlent au Dieu saint en votre faveur, vous ne daignez pas même accompagner leurs prières de votre attention et de votre respect. Vous déshonorez la sainte gravité des gémissements de l'Église par un esprit de dissipation, et par des indécences qui conviendraient à peine à ces lieux criminels où vous entendez des chants profanes; et toute la différence que vous y faites, c'est qu'une harmonie lascive vous applique et vous touche, et qu'ici vous souffrez impatiemment la sainte harmonie des cantiques divins; et qu'il faut, pour vous y rendre attentifs, employer les mêmes agréments, et souvent les mêmes bouches, qui corrompent tous les jours les cœurs sur des théâtres impurs et lascifs.

Aussi, mes frères, au lieu que les prières publiques devraient arrêter le bras du Seigneur, depuis longtemps levé sur nos têtes; au lieu que les supplications demandées par le prince, et ordonnées par les pasteurs, et qui retentissent de toutes parts dans nos temples, devraient, comme autrefois, suspendre les fléaux du ciel, nous ramener des jours sereins et tranquilles, réconcilier les peuples et les rois, et faire descendre la paix du ciel sur la terre : hélas! les jours mauvais durent encore; les temps de trouble, de

deuil et de désolation ne finissent pas ; la guerre et la fureur semblent avoir établi pour toujours leur demeure parmi les hommes ; l'épouse désolée redemande son époux ; le père affligé attend en vain son enfant ; le frère est séparé de son frère ; nos succès mêmes répandent le deuil parmi nous ; et nous sommes obligés de pleurer nos propres victoires. D'où vient cela, mes frères? ah ! c'est que les prières de l'Église, les seules sources des grâces que Dieu répand sur les royaumes et sur les empires, ne sont plus écoutées ; et que vous forcez le Seigneur d'en détourner ses oreilles et ses yeux, par les irrévérences dont vous les accompagnez, et qui les rendent inutiles à la terre.

Mais non-seulement, mes frères, vous devez paraître ici comme des suppliants et dans un esprit de prière, puisque c'est ici où le Seigneur répand ses faveurs et ses grâces ; comme c'est encore ici où tout vous renouvelle le souvenir de celles que vous avez reçues, vous devez encore y porter un esprit de reconnaissance et d'action de grâces, puisque, de quelque côté que vous jetiez les yeux, tout vous y rappelle le souvenir des bienfaits de Dieu, et le spectacle de ses miséricordes éternelles sur votre âme.

Et premièrement, c'est ici où, dans le sacrement qui nous régénère, vous êtes devenus fidèles : c'est ici où la bonté de Dieu, en vous associant par le baptême à l'espérance de Jésus-Christ, vous a discernés de tant de barbares qui ne le connaissent pas ; de tant d'hérétiques qui, le connaissant, ne le glorifient pas comme il faut : c'est ici où vous avez engagé votre foi au Seigneur ; on y conserve encore sous l'autel vos promesses écrites. Ici, mon cher auditeur, est le livre de l'alliance que vous avez contractée avec le Dieu de vos pères : vous ne devez donc plus y paraître que pour ratifier les engagements de votre baptême, et pour remercier le Seigneur du bienfait inestimable qui vous a associé à son peuple, et honoré du nom de chrétien : vous devez conserver une tendresse et un respect d'enfant pour le sein heureux où vous êtes né en Jésus-Christ ; et la gloire de cette maison doit être la vôtre.

Ce n'est pas tout. C'est dans ce lieu saint, en second lieu, où sont élevés de toutes parts des tribunaux de réconciliation et de miséricorde, où vous avez mis si souvent le dépôt honteux de tant d'infidélités dont vous avez souillé la grâce de votre baptême, et baissé humblement la tête sous la main sacrée qui vous a jus-

tifié par la vertu du saint ministère. C'est ici où Jésus-Christ vous a dit mille fois, par la bouche de ses ministres : Mon fils, vos péchés vous sont remis; allez, et ne péchez plus désormais, de peur qu'il ne vous arrive pis. C'est ici où, fondant en larmes, vous lui avez dit si souvent : Mon père, j'ai péché contre le ciel et devant vous. Or, mes frères, là même où vous avez trouvé tant de fois la grâce du pardon, non-seulement vous oubliez le bienfait, mais vous venez y recommencer de nouvelles offenses : là même où vous avez détesté tant de regards funestes à votre innocence, vous venez les renouveler : là même enfin, où vous avez paru tant de fois pénitent, vous paraissez encore mondain et profane. Ah! loin d'y venir relire sur ces tribunaux sacrés les désordres de votre vie, loin d'y venir renouveler à leur aspect ces promesses de pénitence, ces sentiments de componction, ces mouvements de honte et de confusion dont ils ont été si souvent dépositaires; vous y venez la tête levée, les yeux errants çà et là, pleins peut-être de crime et d'adultère, comme parle un apôtre, renouveler en leur présence les mêmes infidélités que vos larmes y avaient expiées, et les rendre spectateurs publics des mêmes prévarications, dont ils avaient été les confidents secrets et les heureux remèdes!

Que dirai-je encore, mes frères? Le temple est, en troisième lieu, la maison de la doctrine et de la vérité; et c'est ici où, par la bouche des pasteurs, l'Église vous annonce les maximes du salut, et les mystères du royaume des cieux, cachés à tant de nations infidèles : nouveau motif de reconnaissance pour vous. Mais, hélas! c'est plutôt un nouveau sujet de condamnation : et ici même, où du haut de ces chaires chrétiennes nous vous disons tous les jours, de la part de Jésus-Christ, que les impurs ne posséderont pas le royaume de Dieu, vous y venez former des désirs profanes; ici même, où l'on vous avertit que vous rendrez compte d'une parole oiseuse, vous vous en permettez de criminelles; ici enfin, où nous vous annonçons que malheur à celui qui scandalise, vous y devenez vous mêmes une pierre d'achoppement et de scandale. Aussi, mes frères, pourquoi croyez-vous que la parole de l'Évangile, que nous prêchons aux princes et aux grands de la terre, ne soit plus qu'un airain sonnant, et que notre ministère soit presque devenu inutile? Il se peut faire que nos faiblesses se-

crètes mettent obstacle au fruit et au progrès de l'Évangile, et que Dieu ne bénisse pas un ministère, dont les ministres ne sont pas agréables à ses yeux; mais outre cette raison humiliante pour nous, et que nous ne pouvons pourtant ni vous dissimuler, ni nous dissimuler à nous-mêmes, c'est sans doute la profanation des temples, et la manière indécente et peu respectueuse dont vous vous y assemblez pour nous écouter, qui achève d'ôter sa force et sa vertu à la parole dont nous sommes les ministres. Le Seigneur, éloigné de ce lieu saint par vos profanations, n'y donne plus l'accroissement à nos travaux, et n'y répand plus les grâces qui seules font fructifier sa doctrine et sa parole : il ne regarde plus ces assemblées, autrefois saintes, que comme une assemblée de mondains, de voluptueux, d'ambitieux, de profanateurs. Et comment voulez-vous qu'il n'en détourne pas ses regards, et que la parole de son Évangile y fructifie? Réconciliez premièrement avec lui par vos hommages, par votre recueillement et votre piété, ces maisons de vérité et de doctrine : alors il suppléera même à nos défauts; il ouvrira vos cœurs à nos instructions, et sa parole ne retournera pas à lui vide.

Et certes, mes frères, que servent les dédicaces des temples, et les prières si solennelles que l'Église emploie pour les consacrer, si vous les profanez tous les jours en y assistant, et si vous effacez de ces murs ces caractères de sainteté et de grâce que les bénédictions du pontife y avaient laissés, et qui attiraient sur les assistants les regards propices du Dieu qu'on y invoque?

Mais enfin, un dernier motif qui rend encore vos irrévérences plus criminelles et plus honteuses à la religion, c'est dans le temple, où vous venez offrir, en un sens avec le prêtre, le sacrifice redoutable, renouveler l'oblation de la croix, et présenter à Dieu le sang de son fils comme le prix de vos péchés. Or, mes frères, pendant que des mystères si augustes se célèbrent; durant ces moments redoutables où le ciel s'ouvre sur nos autels; dans un temps où se traite l'affaire de votre salut entre Jésus-Christ et son Père; pendant que le sang de l'Agneau coule sur l'autel pour vous laver de vos souillures; que les anges du ciel tremblent et adorent; que la gravité des ministres, la majesté des cérémonies, la piété même des vrais fidèles, que tout inspire la terreur, la reconnaissance et le respect, à peine fléchissez-vous le genou; à peine re-

gardez-vous l'autel saint, où des mystères si heureux pour vous se consomment : vous n'êtes même dans le temple qu'avec contrainte ; vous mesurez la durée et la langueur du sacrifice salutaire; vous comptez les moments d'un temps si précieux à la terre, et si plein de merveilles et de grâces pour les hommes. Vous qui êtes si embarrassé de votre temps, qui le perdez en une inutilité continuelle, et qui ne savez presque quel usage en faire, vous vous plaignez de la sainte gravité du ministre, et de la circonspection avec laquelle il traite les choses saintes? Eh ! vous exigez que vos esclaves vous servent avec tant de respect et de précaution : et vous voudriez qu'un prêtre revêtu de toute sa dignité, qu'un prêtre représentant Jésus-Christ, et faisant son office de médiateur et de pontife auprès de son Père, traitât les mystères saints avec précipitation, et déshonorât la présence du Dieu qu'il sert et qu'il immole, par une célérité scandaleuse ? Dans quel temps, ô mon Dieu, sommes-nous venus ! et fallait-il s'attendre que vos bienfaits les plus précieux, les plus signalés, deviendraient à charge aux chrétiens de nos siècles !

Hélas ! les premiers fidèles, qui, aux indifférentes heures de la journée, s'assemblaient dans le temple saint sous les yeux du pasteur, pour y célébrer les louanges du Seigneur dans des hymnes et des cantiques, et qui ne sortaient presque pas de ces demeures sacrées, ne s'en éloignaient qu'à regret, pour vaquer aux affaires du siècle et aux devoirs de leur état. Qu'il était beau, mes frères, de voir dans ce temps heureux l'assemblée sainte des fidèles dans la maison de prière, chacun à la place qui convenait à son état; d'un côté, les solitaires, les saints confesseurs, les simples fidèles; de l'autre, les vierges, les veuves, les femmes engagées sous le joug du mariage ; tous attentifs aux mystères saints, tous voyant couler avec des larmes de joie et de religion, sur l'autel, le sang de l'Agneau encore fumant, pour ainsi dire, et depuis peu crucifié à leurs yeux ; priant pour les princes, pour les césars, pour leurs persécuteurs, pour leurs frères; s'entr'exhortant au martyre, goûtant la consolation des divines Écritures expliquées par leurs saints pasteurs, et retraçant dans l'Église de la terre, la joie, la paix, l'innocence, et le profond recueillement de l'Église du ciel ! que les tentes de Jacob étaient alors belles et éclatantes, quoique l'Église fût encore dans l'oppression et dans l'obscurité ; et que

les ennemis de la foi, les prophètes mêmes des idoles, en voyant leur bel ordre, leur innocence et leur majesté, avaient de peine à leur refuser leur admiration et leurs hommages! Hélas! et aujourd'hui les moments rapides que vous consacrez ici à la religion, et qui devraient sanctifier le reste de vos jours, en deviennent souvent eux-mêmes les plus grands crimes.

Enfin, mes frères, à toutes ces dispositions intérieures de prière, d'adoration, de reconnaissance, que la sainteté de nos temples exige de vous, il faut encore ajouter la modestie extérieure, et la décence des ornements et des parures; dernière disposition des bienheureux dans le temple céleste : *Amicti stolis albis* (Apoc., vii, 9); mais je n'en dis qu'un mot.

Et en effet, faudrait-il même que nous fussions obligés de vous instruire là-dessus, femmes du monde? car c'est vous principalement que cet endroit de mon discours regarde. A quoi bon tout cet appareil, je ne dis pas seulement de faste et de vanité, mais d'immodestie et d'impudence, avec lequel vous venez paraître dans cette maison de larmes et de prières? Venez-vous y disputer à Jésus-Christ les regards et les hommages de ceux qui l'adorent? Venez-vous insulter aux mystères qui opèrent le salut des fidèles, en cherchant à corrompre leur cœur au pied même des autels où ces mystères s'offrent pour eux? Voulez-vous qu'il n'y ait pas un lieu sur la terre, le temple même, l'asile de la religion et de la piété, où l'innocence puisse être a couvert de vos nudités profanes et lascives? Le monde ne vous fournit-il pas assez de théâtres impurs, assez d'assemblées de plaisirs, où vous pouvez faire gloire d'être une pierre de scandale à vos frères? Vos maisons mêmes, ouvertes à la dissipation et à la joie, ne suffisent-elles pas pour vous y montrer avec une indécence qui n'aurait convenu autrefois qu'à des maisons de crime et de débauche; et qui fait que, ne vous respectant pas vous-mêmes, on perd pour vous ce respect dont la politesse de la nation a toujours été si jalouse, parce que la pudeur seule est estimable? *Numquid domos non habetis ad manducandum et bibendum?* (1 Cor., xi, 22), comme le reprochait autrefois saint Paul aux fidèles. Faut-il que le temple saint soit encore souillé par vos immodesties? Ah! quand vous paraissez dans les palais où le souverain se trouve, vous marquez, par la dignité et par la décence d'un habillement grave et sérieux, le respect

que vous devez à la majesté de sa présence ; et devant le souverain du ciel et de la terre, vous venez paraître sans précaution, sans décence, sans pudeur ; et vous portez sous ses yeux une effronterie qui blesse même des yeux sages et raisonnables ! Vous venez troubler l'attention des fidèles qui avaient cru trouver ici un lieu de paix et de silence, et un asile contre tous les objets de la vanité, troubler même le profond recueillement et la sainte gravité des ministres appliqués autour de l'autel, et blesser, par l'indécence de vos parures, la pureté de leurs regards attentifs aux choses saintes.

Aussi l'Apôtre voulait que les femmes chrétiennes fussent couvertes d'un voile dans le temple, à cause des anges, c'est-à-dire des prêtres qui y sont sans cesse présents devant Dieu, et dont l'innocence et la pureté doivent égaler celles des esprits célestes. Il est vrai que par là vous nous avertissez, ô mon Dieu, quelles doivent être dans nos temples la sainte gravité et le recueillement inviolable de vos ministres ; que c'est à nous à porter ici gravée sur notre front la sainte terreur des mystères que nous offrons, et le sentiment vif et intime de votre présence ; que c'est à nous à inspirer ici le respect au peuple qui nous environne, par le seul spectacle de notre modestie ; que c'est à nous à ne pas paraître autour de l'autel, occupés au saint ministère, plus ennuyés souvent, plus inappliqués, plus précipités que la multitude même qui y assiste ; et à ne pas autoriser leurs irrévérences par les nôtres. Car, ô mon Dieu, la désolation du lieu saint a commencé par le sanctuaire même ; le respect des peuples ne s'y est affaibli que parce que la sainte gravité du culte et la majesté des cérémonies ne l'a plus soutenu ; et votre maison n'a commencé à devenir un lieu de dissipation et de scandale que depuis que vos ministres eux-mêmes en ont fait une maison de trafic, d'ennui et d'avarice. Mais nos exemples, en autorisant vos profanations, ne les excusent pas, mes frères.

Et en effet, il semble que Dieu ne les a jamais laissées impunies. Les indécences honteuses des enfants d'Héli, qui avaient durant si longtemps profané sa maison, furent suivies des plus tristes calamités : l'arche sainte devint la proie des Philistins ; elle fut placée à côté de Dagon dans un temple infâme : la gloire d'Israël fut flétrie ; le Seigneur se retira du milieu de son peuple ; la lampe de Juda s'éteignit ; le pontife manqua ; et Jacob se trouva tout à coup sans autel et sans sacrifice.

N'en doutons pas, mes frères, que les malheurs du siècle passé, la fureur des hérésies, le renversement des autels, la démolition de tant de temples augustes, n'aient été les suites funestes des profanations et des irrévérences de nos pères. Il était juste que le Seigneur abandonnât des temples où il avait été si longtemps outragé. Craignons, mes frères, de préparer à nos neveux les mêmes calamités, en imitant les désordres de ceux qui nous ont précédés. Craignons que le Seigneur irrité n'abandonne enfin un jour ces temples que nous profanons, et qu'ils ne deviennent à leur tour la proie de l'erreur et l'asile de l'hérésie. Que sais-je même s'il ne commence pas déjà à nous préparer ces malheurs, en permettant que la pureté de la simplicité de la foi s'altère dans les esprits, en multipliant ces hommes sages à leurs propres yeux, et si communs en ce siècle, qui mesurent tout sur les lumières d'une faible raison, qui voudrait voir clair dans les secrets de Dieu, et qui, loin de faire de la religion le sujet de leur culte et de leurs actions de grâces, en font le sujet de leurs doutes et de leurs censures? Vous êtes terrible dans vos jugements, ô mon Dieu! et quelquefois vos punitions sont d'autant plus rigoureuses, qu'elles ont été plus lentes et plus tardives.

Rappelons donc, mes frères, tous ces grands motifs de religion : portons dans ce lieu saint une piété tendre et attentive, un esprit de prière, de componction, de recueillement, d'action de grâces, d'adoration et de louanges; ne sortons jamais de nos temples sans en remporter quelque nouvelle grâce, puisque c'est ici le trône de miséricorde d'où elles se répandent sur les hommes : n'en sortez jamais sans un nouveau goût pour le ciel, sans de nouveaux désirs de finir vos égarements, et de vous attacher uniquement à Dieu; sans envier le bonheur de ceux qui le servent, qui peuvent l'adorer sans cesse au pied de l'autel, et que leur état et leurs fonctions consacrent particulièrement à ce saint ministère. Dites-lui, comme cette reine étrangère disait autrefois à Salomon : Bienheureux vos serviteurs, qui sont toujours présents devant vous, et qui n'ont point d'autre demeure que votre maison sainte, *Beati servi tui qui stant coram te semper!* (III Reg., x, 8.) Et si les devoirs de votre état ne vous permettent pas de venir ici adorer le Seigneur aux différentes heures de la journée, où ses ministres s'assemblent pour le louer; ah! du moins tournez sans cesse vers le lieu saint, comme autrefois les Israélites, vos vœux et vos désirs. Que nos

temples soient la plus douce consolation de vos peines, le seul asile de vos afflictions, la seule ressource de vos besoins, le delassement le plus sûr des gênes, des bienséances, et des assujettissements pénibles du monde : en un mot, trouvez-y les commencements de cette paix inaltérable, dont vous ne trouverez la plénitude et la consommation qu'avec les bienheureux dans le temple éternel de la céleste Jérusalem. *Ainsi soit-il.*

(*Sermon pour le mardi de la* 1re *semaine de Carême.*)

SUR LA PRIÈRE.

La prière n'est pas un effort de l'esprit, un arrangement d'idées, une pénétration profonde des mystères et des conseils de Dieu : c'est un simple mouvement du cœur ; c'est un gémissement de l'âme, vivement touchée à la vue de ses misères ; c'est un sentiment vif et secret de nos besoins et de notre faiblesse, et une humble confiance qui l'expose à son Seigneur, pour en obtenir la délivrance et le remède. La prière ne suppose pas dans l'âme qui prie de grandes lumières, des connaissances rares, un esprit plus élevé et plus cultivé que celui des autres hommes : elle suppose seulement plus de foi, plus de componction, plus de désir d'être délivré de ses tentations et de ses misères. La prière n'est pas un secret ou une science qu'on apprenne des hommes ; un art et une méthode inconnue, sur laquelle il soit besoin de consulter des maîtres habiles, pour en savoir les règles et les préceptes. Les moyens, les maximes qu'on a voulu nous donner là-dessus en nos jours, sont ou des voies singulières qu'il ne faut jamais proposer pour modèle, ou les spéculations vaines d'un esprit oiseux, ou un fanatisme qui mène à tout, et qui, loin d'édifier l'Église, a mérité ses censures, a fourni aux impies des dérisions contre elle, et au monde de nouveaux prétextes de mépris et de dégoût de la prière. La prière est un devoir sur lequel nous naissons tout instruits : les règles de cette science divine ne sont écrites que dans nos cœurs ; et l'Esprit de Dieu est le seul maître qui l'enseigne.

Une âme simple et innocente, qui est pénétrée de la grandeur de Dieu, frappée de la terreur de ses jugements, touchée de ses miséricordes infinies ; qui ne sait presque que s'anéantir en sa pré-

sence, confesser dans la simplicité de son cœur ses bontés et ses merveilles, adorer les ordres de sa providence sur elle, accepter devant lui les croix et les peines que la sagesse de ses conseils lui impose; qui ne connaît pas de prière plus sublime, que de sentir devant Dieu toute la corruption de son cœur; gémir sur sa dureté, et sur son opposition à tout bien; lui demander avec une foi vive qu'il la convertisse, qu'il détruise en elle cet homme de péché, qui, malgré ses plus fermes résolutions, lui fait faire tous les jours tant de faux pas dans les voies de Dieu : une âme de ce caractère est mille fois plus instruite sur la science de la prière, que les maîtres et les docteurs eux-mêmes, et peut dire avec le Prophète : *Super omnes docentes me intellexi.* (Ps. CXVIII, 99.) Elle parle à son Dieu comme un ami à son ami; elle s'afflige de lui avoir déplu : elle se reproche de n'avoir pas encore la force de renoncer à tout pour lui plaire : elle ne s'élève pas dans la sublimité de ses pensées; elle laisse parler son cœur, elle s'abandonne à toute sa tendresse devant l'objet qu'elle aime uniquement. Dans le temps même que son esprit s'égare, son cœur veille et parle pour elle; ses dégoûts mêmes deviennent une prière, par les sentiments qui se forment alors dans son cœur : elle s'attendrit; elle soupire; elle se déplaît : elle est à charge à elle-même; elle sent la pesanteur de ses liens; elle se ranime comme pour s'en dégager et les rompre; elle renouvelle mille fois ses protestations de fidélité; elle rougit et se confond de promettre toujours, et de se retrouver toujours infidèle : voilà tout le secret et toute la science de sa prière. Et qu'y a-t-il là qui ne soit à portée de toute âme fidèle?

Qui avait instruit à prier notre pauvre femme chananéenne? une étrangère, une fille de Tyr et de Sidon, qui ignorait les merveilles de la loi, et les oracles des prophètes; qui n'avait pas encore entendu de la bouche du Sauveur les paroles de la vie éternelle; qui était encore assise dans les ténèbres de l'ignorance et de la mort : elle prie cependant; elle ne s'adresse pas aux apôtres, pour apprendre d'eux les règles de la prière; son amour, sa confiance, le désir d'être exaucée, lui apprennent à prier; son cœur touché fait tout le mérite et toute la sublimité de sa prière.

Et certes, si pour prier il fallait s'élever à ces états sublimes d'oraison, où Dieu élève quelques âmes saintes; s'il fallait être ravi comme Paul jusque dans le ciel, pour y entendre ces secrets

ineffables que Dieu ne découvre point à l'homme, et qu'il n'est pas permis à l'homme lui-même de révéler; ou comme Moïse, sur la montagne sainte, être placé sur une nuée de gloire, et voir Dieu face à face : c'est-à-dire, s'il fallait être arrivé à ce degré d'union intime avec le Seigneur, où l'âme, comme si elle était déjà dépouillée de son corps, s'élève jusque dans le sein de Dieu même; contemple à loisir ses perfections infinies; oublie, pour ainsi dire, ses membres qui sont sur la terre; n'est plus troublée, ni même divertie, par les fantômes des sens; est fixée et comme absorbée dans la contemplation des merveilles et des grandeurs de Dieu; et, participant déjà à son éternité, ne compterait un siècle entier passé dans cet état heureux, que comme un instant court et rapide; si, dis-je, pour prier, il fallait être favorisé de ces dons rares et excellents de l'Esprit saint, vous pourriez nous dire, comme ces nouveaux fidèles dont parle saint Paul, que vous ne les avez pas reçus, et que vous ignorez même quel est l'Esprit qui les communique.

Mais la prière n'est pas un don particulier réservé à certaines âmes privilégiées; c'est un devoir commun imposé à tout fidèle : ce n'est pas seulement une vertu de perfection, et réservée à certaines âmes plus pures et plus saintes; c'est une vertu indispensable, comme la charité; nécessaire aux parfaits comme aux imparfaits; à la portée des savants, comme des ignorants; ordonnée aux simples, comme aux plus éclairés : c'est la vertu de tous les hommes; c'est la science de tout fidèle; c'est la perfection de toute créature. Tout ce qui a un cœur et qui peut aimer l'Auteur de son être; tout ce qui a une raison capable de connaître le néant de la créature et la grandeur de Dieu, doit savoir l'adorer, lui rendre grâces, recourir à lui; l'apaiser, lorsqu'il est irrité; l'appeler, lorsqu'il est éloigné; le remercier, lorsqu'il favorise; s'humilier, lorsqu'il frappe, lui exposer des besoins, ou lui demander des grâces.

Aussi, lorsque les disciples demandent à Jésus-Christ qu'il leur apprenne à prier : *Doce nos orare* (Luc., II, 1); il ne leur découvre pas la hauteur, la sublimité, la profondeur des mystères de Dieu : il leur apprend seulement que, pour prier, il faut regarder Dieu comme un père tendre, bienfaisant, attentif; s'adresser à lui avec une familiarité respectueuse, avec une confiance mêlée de crainte et d'amour; lui parler le langage de notre faiblesse et de nos misères; ne prendre des expressions que dans notre cœur; ne vou-

loir pas nous élever jusqu'à lui, mais le rapprocher plutôt de nous; lui exposer nos besoins; implorer son secours; souhaiter que tous les hommes l'adorent et le bénissent; qu'il vienne établir son règne dans tous les cœurs; que le ciel et la terre soient soumis à ses volontés saintes; que les pécheurs rentrent dans les voies de la justice; que les infidèles arrivent à la connaissance de la vérité; qu'il nous remette nos offenses; qu'il nous préserve de nos tentations; qu'il tende la main à notre faiblesse; qu'il nous délivre de nos misères. Tout est simple mais tout est grand dans cette divine prière : elle rappelle l'homme à lui-même; et, pour en suivre le modèle, il ne faut que sentir ses besoins, et en souhaiter la délivrance.

Et voilà pourquoi j'ai dit que la seconde disposition injuste, d'où partait le prétexte fondé sur ce qu'on ne sait pas prier, est qu'on ne sent pas assez les besoins infinis de son âme. Car, je vous prie, mes frères, faut-il apprendre à un malade à demander sa guérison; à un homme pressé de la faim, à solliciter la nourriture; à un infortuné battu de la tempête, et sur le point d'un triste naufrage, à implorer du secours? Hélas! la nécessité toute seule ne fournit-elle pas alors des expressions? ne trouve-t-on pas, dans le sentiment tout seul des maux qu'on endure, cette éloquence vive, ces mouvements persuasifs, ces remontrances pressantes qui en sollicitent le remède? un cœur qui souffre a-t-il besoin de maître pour savoir comment il faut se plaindre? Tout parle en lui; tout exprime sa douleur; tout annonce sa peine; tout sollicite son soulagement : son silence même est éloquent.

Vous-même, qui vous plaignez que vous ne savez comment vous y prendre pour prier : dans vos afflictions temporelles, dès qu'une infirmité fâcheuse menace votre vie, qu'un événement inattendu met vos biens et votre fortune en péril; qu'une mort prochaine est sur le point de vous enlever une personne ou chère ou nécessaire : alors vous levez les mains au ciel; vous y faites monter des gémissements et des prières; vous vous adressez au Dieu qui frappe et qui guérit; vous savez prier alors; vous n'allez pas chercher hors de votre cœur des leçons et des règles, pour apprendre à lui exposer votre peine; ni consulter des maîtres habiles, pour savoir ce qu'il faut lui dire : vous n'avez besoin que de votre douleur; vos maux tout seuls ont su vous instruire.

Ah! mes frères, si nous sentions les misères de notre âme,

comme nous sentons celles de notre corps; si notre salut éternel nous intéressait autant qu'une fortune de boue, ou une santé fragile et périssable, nous serions habiles dans l'art divin de la prière; nous ne nous plaindrions pas que nous n'avons rien à dire en la présence d'un Dieu à qui nous avons tant à demander; il ne faudrait pas donner la gêne à notre esprit, pour trouver de quoi nous entretenir avec lui; nos maux parleraient tout seuls; notre cœur s'échapperait malgré nous-mêmes en de saintes effusions, comme celui de la mère de Samuel devant l'arche du Seigneur; nous ne serions plus maîtres de notre douleur et de nos larmes; et la plus sûre marque que nous n'avons point de foi, et que nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, c'est que nous ne savons que dire au Seigneur dans l'intervalle d'une courte prière.

Et certes, mes frères, se peut-il faire que dans la misérable condition de cette vie humaine, environnés, comme nous sommes, de tant de périls; pétris nous-mêmes de tant de faiblesses; sur le point à tous moments d'être séduits par les objets de la vanité, corrompus par les illusions des sens, entraînés par la force des exemples; en proie à la tyrannie de nos penchants, à l'empire de notre chair, à l'inconstance de notre cœur, aux inégalités de notre raison, aux caprices de notre imagination, aux variations éternelles de notre humeur; abattus par les disgrâces, enflés par la prospérité; amollis par l'abondance, aigris par la nécessité; emportés par les coutumes, ébranlés par les événements; flattés par les louanges, révoltés par les mépris; toujours en balance entre nos passions et nos devoirs, entre nous-mêmes et la loi de Dieu: se peut-il faire que, dans une situation si déplorable, nous soyons en peine que demander au Seigneur, que lui dire, lorsque nous venons à paraître en sa présence? O mon Dieu! pourquoi l'homme n'est-il donc moins misérable? ou que ne connaît-il mieux ses misères!

Ah! si vous nous disiez, mon cher auditeur, que dans la prière vous ne savez par où commencer: si vous nous disiez que vos besoins sont infinis; vos misères et vos passions si multipliées, que vous n'auriez jamais fait, si vous vouliez les exposer toutes au Seigneur: si vous nous disiez que plus vous approfondissez votre cœur, plus vos plaies se développent, plus vous découvrez en vous de corruption et de désordre; et que, désespérant de pou

voir raconter au Seigneur le détail infini de vos faiblesses, vous lui présentez votre cœur tout entier; vous laissez parler vos maux pour vous-même; vous faites de votre confusion, de votre humiliation et de votre silence, tout l'art de votre prière; et que pour avoir trop à lui dire, vous ne lui dites rien : si vous parliez ce langage, vous parleriez le langage de la foi, le langage d'un roi pénitent, qui n'osant plus, à la vue de ses chutes, parler à son Dieu dans la prière, disait : Seigneur, je me suis tu en votre présence, mon humiliation et ma confusion ont parlé pour moi : *Obmutui, et humiliatus sum.* (Ps. XXXVIII, 3.) Et alors, dans ce silence de honte et de componction, la douleur de mes crimes s'est renouvelée : *Et dolor meus renovatus est.* Mon cœur, pénétré de mes ingratitudes et de vos miséricordes, s'est senti enflammé d'un nouvel amour pour vous : *Concaluit cor meum intra me, et in meditatione mea exardescet ignis.* (Ps. XXXVIII, 4.) Et tout ce que j'ai pu vous dire, ô mon Dieu, dans la profonde humiliation où me tenait devant vous la vue de mes misères, c'est que tout homme n'est qu'un abîme de faiblesse, de corruption, de vanité et de mensonge : *Locutus sum in lingua mea. Verumtamen universa vanitas, omnis homo vivens.* (Ps. XXXVIII, 5, 6.) Voilà le silence de componction que forme devant Dieu la véritable prière.

Mais de vous venir plaindre que vous n'avez plus rien à dire quand vous voulez prier : eh quoi! mon cher auditeur, vos crimes passés du moins, lorsque vous venez vous présenter devant Dieu, ne vous offrent-ils rien à craindre de ses jugements, ou à demander à sa miséricorde? Quoi! toute votre vie a été peut-être un abîme de désordre; vous avez abusé de tout, de la grâce, de vos talents, de votre raison, de vos biens, de vos dignités, de toutes les créatures; vous avez passé la plus belle partie de vos jours dans l'oubli de Dieu, dans l'égarement du monde et des passions; vous avez avili votre cœur par des attachements injustes, souillé votre corps, révolté vos sens, déréglé votre imagination, affaibli vos lumières, éteint même ce que des inclinations naturelles avaient mis d'heureux en votre âme; et ce souvenir ne vous fournit rien devant Dieu? et il ne vous inspire pas comment il faut recourir à lui pour obtenir le pardon de tant de crimes? et vous n'avez rien à dire à un Dieu que vous avez si longtemps outragé? O homme, il faut donc, ou que votre salut soit sans ressource, ou

que vous ayez d'autres ressources pour l'obtenir, que celles de la clémence et de la miséricorde divine.

D'ailleurs, mon cher auditeur, quand vos propres misères ne pourraient pas remplir le vide de vos prières, occupez-vous-y des maux de l'Église; des dissensions des pasteurs; de l'esprit de schisme et de révolte qui semble se former dans le sanctuaire; du relâchement des fidèles; de la dépravation des mœurs; du triste progrès de l'incrédulité; de l'extinction de la foi parmi les hommes. Gémissez sur les scandales dont vous êtes tous les jours témoin; plaignez-vous au Seigneur, comme le prophète, que tous l'ont abandonné; que chacun cherche ses propres intérêts; que le sel même de la terre s'est affadi; et que la piété est devenue un gain. Demandez au Seigneur, pour la consommation de ses élus, et pour l'accomplissement de ses desseins sur son Église, des princes religieux, des pasteurs fidèles, des docteurs humbles et éclairés, des guides instruits et désintéressés, des solitaires fervents, des vierges pures et édifiantes : la paix des Églises; l'extirpation des erreurs; le retour de tant de peuples que l'esprit de l'hérésie a séduits, et qui ont substitué des doctrines nouvelles à la religion de leurs pères.

Que dirai-je encore? Demandez-lui la conversion de vos proches, de vos amis, de vos ennemis, de vos protecteurs, de vos maîtres; la conversion de ces âmes à qui vous avez été vous-même un sujet de chute et de scandale; de celles que vous avez vous-même autrefois éloignées de la piété, par vos dérisions et par vos censures; de celles qui ne doivent peut-être qu'à l'impiété de vos discours passés leur irréligion et leur libertinage; de celles dont vos exemples ou vos sollicitations ont autrefois, ou perverti la vertu, ou séduit la faiblesse. Est-ce que ces grands objets, si tristes, si intéressants, ne sauraient fournir un moment d'attention à votre esprit, ou quelque sensibilité à votre cœur? Tout ce qui vous environne vous apprend à prier; tous les objets, tous les événements que vous voyez autour de vous, vous ménagent des occasions nouvelles de vous élever à Dieu : le monde, la retraite; la cour, la ville; les justes, les pécheurs; les événements publics et domestiques; le malheur des uns, ou la prospérité des autres; tout ce qui s'offre à vos yeux vous fournit des sujets de gémissement, de prières, d'actions de grâces. Tout instruit votre foi; tout excite votre zèle; tout contriste votre piété; tout rappelle

votre reconnaissance : et au milieu de tant de sujets de prier, vous ne savez comment fournir à un instant de prière? et, entouré de tant d'occasions de vous élever à Dieu, vous n'avez plus rien à dire, quand vous venez paraître en sa présence? Ah! mes frères, que Dieu est loin d'un cœur qui a tant de peine à s'entretenir avec lui, et qu'on aime peu un maître et un ami, à qui on ne trouve jamais rien à dire!

Et voilà la dernière et la principale raison qui fait que nous sommes inhabiles à la prière. On ne sait point prier et parler à son Dieu, parce qu'on ne l'aime pas. Quand on aime, le cœur sait bientôt comment il faut s'y prendre pour entretenir et pour toucher ce qu'il aime; il ne va pas chercher bien loin ce qu'il doit dire : hélas! il ne saurait même dire tout ce qu'il sent. Rétablissons l'ordre dans notre cœur, mes frères; substituons Dieu à la place du monde : alors notre cœur ne se trouvera plus étranger devant le Seigneur. C'est le déréglement de nos affections tout seul, qui fait notre incapacité de prier : on ne sait pas demander des biens éternels que l'on n'aime pas; on ne sait pas méditer des vérités que l'on ne goûte pas; on n'a rien à dire à un Dieu que l'on ne connaît presque pas; on ignore comment solliciter des grâces que l'on ne souhaite pas; on ne sait pas faire instance pour obtenir la délivrance des passions que l'on ne hait pas : en un mot, la prière est le langage de l'amour; et nous ne savons pas prier, parce que nous ne savons pas aimer.

Et certes, rendez gloire ici à la vérité : n'est-il pas vrai que les jours où vous avez vécu avec plus d'attention sur vous-même, les jours où vous avez fait au Seigneur quelques sacrifices de vos goûts, de votre paresse, de votre humeur, de vos aversions, n'est-il pas vrai que ces jours-là vous avez prié avec plus de paix, plus de consolation, plus de joie? On retrouve avec bien plus de plaisir les yeux d'un maître à qui l'on vient de donner des marques éclatantes de fidélité; au lieu qu'on souffre devant lui, quand on sent qu'il a mille justes reproches à nous faire; on s'y déplaît, on y est contraint et gêné; on se cache devant lui, comme le premier pécheur; on ne lui parle plus avec cette effusion de cœur et cette confiance qu'inspire une conscience pure, et qui n'a rien à se reprocher; et l'on compte les moments où l'on est obligé de soutenir la contrainte et l'ennui de sa divine présence.

Aussi, lorsque Jésus-Christ nous ordonne de prier, il commence

par nous ordonner de veiller : *Vigilate, et orate.* (MATTH., XXVI, 41.) Il veut nous faire entendre par là, que la vigilance est la seule préparation à la prière ; que pour aimer à prier, il faut veiller ; et que les goûts et les consolations ne sont accordées dans la prière, qu'au recueillement et aux sacrifices de la vigilance : *Vigilate, et orate.* Je sais que si vous ne priez pas, vous ne sauriez veiller sur vous et vivre saintement ; mais je sais aussi que si vous ne vivez pas avec cette vigilance qui fait vivre saintement, vous ne sauriez jamais prier avec goût et avec consolation. La prière nous obtient la grâce de la vigilance, il est vrai ; mais il est encore plus vrai que la vigilance seule peut nous attirer le don et l'usage de la prière : *Vigilate, et orate.*

Ainsi, qui que vous soyez qui m'écoutez ici, imitez la femme chananéenne : soyez fidèle à la prière ; et, dans l'accomplissement de ce devoir, vous trouverez le secours et la facilité de tous les autres. Si vous êtes pécheur, priez : ce n'est que par là que le publicain et la pécheresse de l'Évangile obtinrent des sentiments de componction, et la grâce d'une parfaite pénitence ; et la prière est la seule source et la seule voie de la justice. Si vous êtes juste, priez encore : la persévérance dans la foi et dans la piété n'est promise qu'à la prière ; et ce n'est que par là que Job, que David, que Tobie, ont persévéré jusqu'à la fin. Si vous vivez au milieu des pécheurs, et que le devoir ne vous permette pas de vous dérober au spectacle de leurs déréglements et de leurs exemples, priez : plus les périls sont grands, plus la prière devient nécessaire ; et les trois enfants au milieu des flammes, et Jonas dans le sein d'un monstre, ne trouvèrent leur sûreté que dans la prière. Si les engagements de votre naissance ou de votre état vous attachent à la cour des rois, priez : Esther dans la cour d'Assuérus, Daniel dans celle de Darius, les prophètes dans les palais des rois d'Israël, ne durent qu'à la prière la vie et le salut. Si vous vivez dans la retraite, priez : la solitude elle-même devient un écueil, si l'entretien continuel avec le Seigneur ne nous défend contre nous-mêmes ; et Judith dans le secret de sa maison, et la veuve Anne dans le temple, et les Antoine au fond des déserts, ne trouvèrent que dans la prière le fruit et la sûreté de leur retraite. Si vous êtes établi dans l'Église pour instruire les peuples, priez : vos prières toutes seules feront toute la force et tout le succès de votre ministère ; et les

apôtres ne convertirent l'univers, que parce qu'ils ne s'étaient réservé pour leur partage que la prière et la prédication de l'Évangile : *Nos vero orationi, et ministerio verbi instantes erimus.* (Act., vi, 4.) Enfin, qui que vous soyez, encore une fois, dans la prospérité, ou dans l'indigence ; dans la joie, ou dans l'affliction ; dans le trouble, ou dans la paix ; dans la ferveur, ou dans le découragement ; dans le désir, ou dans les voies de la justice ; avancé dans la vertu, ou encore dans les premières démarches de la pénitence ; priez : la prière est la sûreté de tous les états, la consolation de toutes les peines, le devoir de toutes les conditions, l'âme de la piété, le soutien de la foi, le grand fondement de la religion, et toute la religion elle-même. O mon Dieu, répandez donc sur nous cet esprit de grâce et de prière, qui devait être le caractère le plus marqué de votre Église, et le partage d'un peuple nouveau; et purifiez nos cœurs et nos lèvres, afin que nous puissions vous offrir des louanges pures, des soupirs fervents, et des vœux dignes des biens éternels que vous avez promis si souvent a ceux qui vous les auront demandés comme il faut. *Ainsi soit-il.*

(*Sermon pour le jeudi de la 1re semaine de Carême.*)

SUR LA CONFESSION.

L'aveuglement est de toutes les peines du péché la plus universelle ; il n'est personne qui ne soit aveugle à certains égards, et qui ne se séduise soi-même par quelque endroit : l'homme est presque toujours un mystère à lui-même ; entre sa raison et son cœur réside sans cesse l'amour-propre ; tout ce que nous voyons de nous-mêmes, nous ne le voyons plus qu'à travers ce nuage trompeur ; l'œil de la foi tout seul peut le dissiper, et luire dans ce lieu obscur, comme parle un apôtre : mais comme rien n'est moins commun que l'usage de la foi, rien n'est plus rare que de se connaître.

On ne s'examine pas avec assez de loisir. Oui, mes frères, toute la vie du chrétien doit être un examen, et une censure continuelle et secrète de ses actions, de ses désirs et de ses pensées. Comme l'inconstance est le vrai caractère de notre cœur, et que chaque instant et chaque objet voient presque naître en nous de nouvelles impressions ; si nous nous perdons un moment de vue, nous ne

nous connaissons plus. Il se forme au dedans de nous une succession si continuelle et si rapide de désirs, de jalousies, de craintes, d'espérances, de joies, de chagrins, de haines et d'amours, que si nous ne suivons sans cesse ces routes diverses et secrètes de nos passions, nous n'en voyons plus ni les principes, ni les suites : elles se confondent, pour ainsi dire, dans leur multiplicité, et notre cœur devient un abîme que nous ne pouvons plus approfondir, et dont nous ne voyons jamais que la surface.

C'est donc un abus de croire que, pour porter au tribunal une connaissance exacte, il suffise, apres une vie toute dissipée et toute mondaine, de donner, avant de venir se présenter au prêtre, quelques moments seulement à la révision de la conscience. La vigilance continuelle sur toutes nos actions, seule, peut nous disposer à la confession de nos fautes, parce que, seule, elle peut nous découvrir à nous-mêmes. Il faut s'accoutumer à rendre compte sans cesse à soi-même, de soi-même; entrer presque sur chaque action en jugement avec son propre cœur; et du moins dans le silence de la nuit, comme le prophète, et après que les inutilités, les bienséances ou les devoirs de notre état ont terminé chaque journée, mettre notre âme sur nos mains devant le Seigneur; peser sous ses yeux l'usage que nous avons fait du jour écoulé; et, par ces jugements journaliers de notre conscience, nous familiariser, pour ainsi dire, avec nous-mêmes; et nous disposer à porter aux pieds du prêtre un cœur éprouvé, et des inclinations mille fois approfondies.

Tel est l'examen qui doit nous préparer à la confession de nos fautes; une attention de tous les jours sur nous-mêmes. Or, souffrez que je vous demande, mes frères : avez-vous jusqu'ici porté au tribunal une conscience ainsi éprouvée? Toute votre vie est une absence continuelle de vous-mêmes; une vie toute de soins, de plaisirs, d'agitations : toute votre attention même se borne à n'être jamais un seul moment avec vous, à chercher des diversions qui vous empêchent de retomber sur vous-mêmes : le seul instant qui vous y laisse est cet instant d'ennui mortel qui vous accable, et dont vous ne pouvez soutenir la tristesse. Comment voulez-vous donc qu'un léger intervalle, que vous donnez avant la confession à l'examen de votre vie; un intervalle qui suffit à peine pour calmer votre imagination, pour en bannir les images tumultueuses

que le monde et les plaisirs y ont laissées, suffise pour sonder votre cœur, l'éclaircir, le connaître, et venir le découvrir au prêtre? Comment voulez-vous que tant de désirs injustes que vous avez formés presque à votre insu; tant de complaisances criminelles, sur lesquelles vous n'avez pas même fait attention; tant d'intentions suspectes que vous n'avez jamais connues; tant de soins sur votre corps, dont le principe était corrompu, et que vous n'avez jamais examinés; tant de passions naissantes, qui n'ayant souillé que votre cœur, et auxquelles les occasions ayant manqué plutôt que les désirs, se sont effacées même de votre souvenir: comment voulez-vous que cet abîme, où vous n'avez jamais porté la lumière, s'éclaircisse en un instant; et qu'une conscience avec laquelle vous n'avez jamais vécu, pour ainsi dire, vous soit d'abord connue et familière?

Le second défaut de nos examens, c'est que nous ne nous examinons jamais que dans nos propres préjugés. Car qu'est-ce que s'examiner? C'est mettre d'un côté les maximes de Jésus-Christ; de l'autre, cette partie de notre vie que nous voulons connaître: voir sur chaque action ce que l'Évangile ordonne, permet ou défend; placer ces règles saintes vis-à-vis de nos démarches; et par ce parallèle, sur lequel nous serons jugés un jour, nous juger d'avance nous-mêmes.

Or, à ces règles saintes, chacun, dans la discussion de sa conscience, substitue les préjugés de son amour-propre; car à tout ce qui nous impose des devoirs, l'amour-propre trouve le secret d'opposer des préjugés, ou qui les combattent, ou qui les adoucissent; des préjugés sur la naissance, sur les dignités, sur l'ambition, sur l'usage des biens, sur les périls, sur les coutumes; des préjugés sur toutes les règles.

Sur la naissance: la règle, c'est qu'en Jésus-Christ il n'y a ni noble, ni roturier; et que l'Évangile n'ayant que les mêmes devoirs à proposer aux grands et au peuple, l'élévation de la naissance, loin d'être un privilége, devient plutôt un obstacle, et par conséquent un malheur par rapport au salut, parce qu'elle nous rend l'accomplissement de ces devoirs plus difficile: voilà la règle sur quoi il faut s'examiner. Le préjugé; c'est que plus la naissance est élevée, plus nous la regardons comme une prérogative, qui adoucit à notre égard les devoirs pénibles de la loi; qui nous

dispense de la haine du monde, de la fuite des plaisirs, des austérités de ce saint temps ; qui nous permet la sensibilité dans les injures, la dissimulation et la duplicité dans les concurrences, la hauteur dans l'autorité, la mollesse dans les mœurs : et c'est là-dessus qu'on se juge soi-même.

Sur les dignités : la règle, c'est qu'elles ne sont établies que pour la défense et l'utilité des peuples, et non pour soutenir l'orgueil et fournir aux plaisirs de ceux qui en sont revêtus; et qu'on n'est prince, ministre, magistrat, homme public, que pour les autres, et non pas pour soi-même : voilà la règle. Le préjugé; c'est qu'on mesure le devoir de ses charges sur l'usage, et non sur leur institution; on s'en tient à ce qu'ont fait ceux qui nous ont précédés; on n'examine pas ce qu'ils ont dû faire; on croit que, successeurs légitimes de leur autorité, on l'est aussi de l'abus qu'ils en ont toujours fait; et que des désordres manifestes, qui nous sont venus par tradition, sont des droits incontestables attachés à nos charges : et c'est là-dessus qu'on examine ses devoirs publics.

Sur l'ambition : la règle, c'est qu'étant obligés de vivre comme étrangers sur la terre, et de n'aimer ni le monde, ni les choses qui sont dans le monde, nous devons craindre tout ce qui peut nous rendre notre exil trop aimable : voilà la règle. Le préjugé; c'est qu'on regarde les soins, les intrigues, les empressements pour s'élever, le chagrin vif et profond de se voir devancé; la disposition secrète de sacrifier nos concurrents à notre fortune, si l'on ne pouvait s'établir que sur leurs ruines; l'aversion cachée pour tous ceux qu'on nous préfère; en un mot, ce fonds dominant d'ambition qui fait proprement toute la vie de la cour, et qui est l'âme aussi de toute notre conduite, on la regarde comme une noble émulation que la naissance donne, comme des inclinations sages et sérieuses, plus dignes de la raison, que les plaisirs frivoles et les excès où s'abandonnent ceux qui ne pensent à rien de solide, et qui sacrifient leur fortune à leurs plaisirs : et c'est sur ces fausses idées, qu'on sonde son cœur devant Dieu.

Sur l'usage des biens : la règle, c'est que vous n'en êtes pas le maître absolu; que votre abondance est le patrimoine des malheureux; et que l'Évangile seul, et non pas le monde, doit régler les bienséances de votre état : voilà la règle. Le préjugé; c'est que toutes les profusions que le revenu peut soutenir, on ne les croit

jamais excessives : toutes celles même qui nous dérangent, mais que l'usage semble exiger, on se persuade qu'elles peuvent bien altérer nos affaires, mais qu'elles ne touchent point à la conscience : et c'est sur ce fonds de sécurité, qu'on examine l'usage de ses biens.

Enfin sur les coutumes : la règle, c'est que nous serons jugés sur les préceptes de Jésus-Christ, et non pas sur les mœurs de notre siècle ; que les exemples, quelque universels qu'ils puissent être, n'autorisent pas les abus que la loi condamne ; et qu'au contraire, se conformer à la multitude est suivre la voie qui conduit toujours à la mort : voilà la règle. Le préjugé ; c'est que tout ce que l'exemple public autorise ne saurait être un crime. Toutes les personnes de notre rang et de notre âge usent de cette parure, ont recours à cet artifice pour relever une vaine beauté, et ajouter à l'ouvrage du Créateur une grâce qu'il n'a pas voulu y mettre lui-même ; on n'en fait plus de scrupule. Tous ceux de notre état briguent, sollicitent les honneurs du sanctuaire ; on croit que c'est l'unique voie pour y parvenir. Presque tout le monde se permet cette manière de faire valoir son argent, on la croit permise. On se repose sur l'exemple commun de l'innocence de ses propres démarches ; l'usage est notre seul Évangile : et l'illusion va si loin, qu'on ne daigne pas même porter au tribunal ces sortes de fautes ; qu'on se fait une manière de force et de raison de les mépriser, et qu'on les regarde comme les scrupules des âmes faibles et timides.

Voilà une des grandes sources de l'inutilité des confessions. Personne ne s'examine dans les lumières de la foi et dans les règles de l'Évangile; chacun porte au tribunal ses préjugés, loin d'y porter ses crimes : nos erreurs sont les seules lumières consultées sur nous-mêmes ; et sonder sa conscience, pour la plupart des fidèles, c'est y répandre de nouvelles ténèbres. Aussi, nous entendons tous les jours au tribunal des pécheurs qui mêlent à l'accusation de leurs fautes, les maximes du siècle et le langage des passions ; qui parlent comme le monde, dans un lieu destiné à le condamner ; et qui, par la manière dont ils s'avouent coupables, nous font connaître qu'ils ignorent encore leurs plus grands crimes.

Enfin le dernier défaut de nos examens, c'est qu'on ne s'examine jamais sur tous ses devoirs; de père de famille, de personne

publique, de membre du corps des fidèles; on ne connait de soi que ses défauts personnels.

Comme père de famille, avez-vous fait de votre maison une église domestique? vous a-t-on vu, à la tête de vos enfants et de vos esclaves, offrir à Dieu, comme les patriarches, le sacrifice du soir et du matin, et les vœux communs et innocents d'une sainte famille? Avez-vous cultivé dans vos enfants la grâce de leur baptême confiée à vos soins, en les élevant dans la foi et dans la piété? Vos exemples ont-ils soutenu vos instructions? Avez-vous, dans la destination de leur sort, eu plus d'égards à leur salut, qu'à vos intérêts temporels? et vos arrangements n'ont-ils pas plus décidé de leur vocation, que l'ordre du ciel? Vous êtes-vous regardé comme le père et le pasteur de vos domestiques? et n'avez-vous pas oublié, que négliger le soin de leur âme, c'est être pire qu'un infidèle? Où sont ceux qui, dans le jugement de leur conscience, entrent dans ce détail de foi et de religion?

Comme membre du corps des fidèles, vous devez à vos frères l'édification, et le spectacle d'une vie sage et irréprehensible: plus même vous êtes élevé, plus votre obligation là-dessus devient rigoureuse, parce que plus vos exemples deviennent utiles ou dangereux. Or, que d'imitateurs votre rang n'a-t-il pas donnés à vos désordres? que d'âmes ont péri pour avoir servi à vos plaisirs et à vos passions! Combien d'autres avez-vous séduites par vos persuasions, entraînées par votre autorité, ébranlées par vos dérisions et par vos censures? Combien d'autres, femmes du monde, dont la liberté de vos discours, l'indécence de vos manières, la facilité de vos mœurs ont corrompu, le cœur? ces hommes faibles qui ont tant de fois péri sous vos yeux, et dont la faiblesse flattait tant votre vanité? ces domestiques infortunés devant lesquels vous paraissiez sans précaution, ou que vous employiez à des soins sur votre corps, d'où leur innocence ne sortait jamais entière? Que de crimes étrangers sur lesquels on ne s'avise pas même d'entrer en scrupule!

Enfin, si vous êtes homme public, que de malheurs votre inapplication, votre faiblesse, votre complaisance, votre dureté, vos intérêts peut-être particuliers, ont attirés sur les peuples! que de méchants protégés! que de gens de bien négligés! que d'innocents opprimés! que de violences et d'injustices auxquelles votre nom

a servi de prétexte, par votre confiance excessive en des subalternes iniques et corrompus ! que de crimes qui se multiplient à l'infini, qui naissent tous les jours les uns des autres, et que le Dieu juste vous impute ! Sondez cet abîme, si vous le pouvez ; et cependant, y regardez-vous seulement ?

Rien ne coûte plus à l'homme que de s'avouer coupable. Comme l'orgueil est le premier de nos penchants, et que d'ailleurs le sentiment secret de nos défauts ne nous permet pas d'ignorer que, si nous nous montrions tels que nous sommes, nous serions dignes du dernier mépris; nous naissons tous avec un fonds de dissimulation sur ce qui se passe au dedans de nous-mêmes : toute notre vie n'est presque qu'un déguisement continuel ; nous jouons dans toutes nos actions le personnage d'un autre ; et ce qui paraît de nous-mêmes n'est jamais nous. Telle est la condition de l'homme : né orgueilleux et misérable, il ne peut paraître grand qu'en ne se montrant pas tel qu'il est ; et le déguisement est la seule ressource de sa vanité.

J'avoue qu'il est rare de trouver de ces âmes noires et maudites de Dieu, qui, de propos délibéré, viennent mentir au Saint-Esprit, cacher au prêtre les horreurs d'une conscience corrompue, insulter la religion jusque dans le lieu même du repentir et de la miséricorde, et faire du sacrement qui nous absout, le plus grand de tous leurs crimes. Il faudrait des foudres et non des instructions, pour des âmes de ce caractère ; ou ne leur parler que comme Pierre parla autrefois à Ananie et à Saphire, l'affreux modèle de ceux qui viennent aux pieds des ministres mentir à l'Esprit saint. Cette sorte de dissimulation suppose une extinction de toute foi et de toute crainte de Dieu, dont peu d'âmes sont capables.

Mais il est des déguisements d'une autre nature, sur lesquels on se fait une sorte de conscience; qui mêlent à l'aveu du crime les artifices et les palliations de l'orgueil ; qui ne montrent qu'à demi la conscience, et qui comptent l'avoir suffisamment montrée ; qui découvrent le péché, et qui cachent, pour ainsi dire, le pécheur. Or, ce défaut de droiture et de sincérité, si ordinaire dans le tribunal, se trouve ou dans les expressions qu'on adoucit et qu'on embarrasse, ou dans les motifs et les principes des actions qu'on supprime, ou dans les points douteux qui ont plusieurs faces, et qu'on montre toujours du côté qui nous est favorable.

Je dis dans les expressions qu'on adoucit et qu'on embarrasse. Oui, mes frères, le premier soin de la plupart des pécheurs, lorsqu'ils se préparent à la pénitence, n'est pas de connaître leurs fautes; c'est de méditer en quels termes ils pourront les faire connaître au ministre sacré qui doit les entendre. L'arrangement étudié des expressions qui adoucissent l'horreur de leurs crimes, est presque le seul examen et la seule préparation qui en précède la confession; et être prêt pour le sacrement, c'est précisément pour eux avoir trouvé, après bien des recherches secrètes, de toutes les manières de s'avouer coupables, celle qui laisse moins connaître leurs fautes.

Premièrement : on passe rapidement sur les plaies les plus honteuses, de peur d'y trop arrêter l'attention du ministre; on renferme en un seul mot les chutes les plus humiliantes; on les place dans des intervalles si heureux, qu'elles échappent presque avant que le prêtre ait pu s'en apercevoir; et on est content de soi, quand on a pu, en lui avouant ses crimes, faire en sorte pourtant qu'il les ignore encore.

Secondement : on tait des circonstances et des incidents plus honteux que le crime même, et qui seuls auraient pu faire sentir tout l'emportement de notre cœur, et toute l'indignité de notre caractère. Je ne parle pas ici de ces circonstances qui changent la nature du péché; je parle de celles qui l'aggravent, qui découvrent toute la bassesse de nos penchants, et toute la honte de nos faiblesses : des mesures honteuses qu'on a prises pour inspirer une passion; des avances mille fois rejetées, autant de fois renouvelées; des choix indignes, et que l'emportement tout seul pouvait justifier; des désirs dont on rougissait, et qu'on se cachait à soi-même. Que sais-je? tout ce détail qui nous manifeste trop, nous le supprimons; et nous substituons habilement à ces termes précis que la simple vérité emprunte, et qui nous auraient fait connaître, des expressions vagues et générales qui découvrent nos actions, mais qui ne montrent pas notre cœur.

Troisièmement : on s'accuse avec complaisance de certains défauts qui nous sont glorieux selon le monde; on fait entrer dans la confession de ses crimes la générosité de son cœur, les talents du corps et de l'esprit, les titres de la naissance, les avantages de la ferveur ou de la fortune; on mêle habilement ce qui nous élève

aux yeux des hommes, avec ce qui nous humilie devant Dieu; et on sent presque plus de vanité de ces frivoles distinctions qui ne sont pas à nous, que de confusion et de douleur des crimes qui nous sont propres.

Enfin, pour ne pas découvrir toute la honte d'une longue et ancienne habitude, à chaque confession on cherche un nouveau guide, un nouveau témoin de ses faiblesses; on les raconte comme des chutes nouvelles, et arrivées depuis la dernière pénitence; on ne montre que les extrémités et les progrès les plus nouveaux de la plaie; on n'a garde d'en creuser toute la profondeur, et d'en révéler l'ancienne corruption; on ensevelit le passé dans un silence de dissimulation; on craint d'être trop connu du médecin sacré; on ne tire qu'à demi et comme en tremblant le voile qui couvre des mystères honteux : on cache sous des feuilles, comme le premier pécheur, sa honte et son ignominie; et en venant se montrer, on réussit à se faire méconnaître.

Or, mes frères, outre que le langage de la douleur est un langage humble, simple, naturel, sincère; qu'une âme véritablement touchée ne sait ni dissimuler ses fautes, ni les excuser; et qu'ainsi les confesser avec ces adoucissements et ces réticences, c'est confesser seulement qu'on ne s'en repent pas; outre cela, si c'était à l'homme, qui ne voit pas le fond des cœurs, que vous veniez manifester votre conscience au tribunal, le fruit de votre dissimulation et de vos artifices serait du moins de vous être caché à votre juge : mais vous venez parler à Jésus-Christ, qui vous connaît, qui a été le témoin invisible de toute l'histoire secrète de votre vie, qui lit dans votre cœur, comme dans un livre ouvert, tout ce que vous y cachez de plus honteux; et qui, dans le temps même que vous tâchez par tous vos déguisements de vous dérober à ses yeux, insulte aux ridicules efforts de votre honte, et vous dit, comme autrefois un prophète à cette reine d'Israël, qui, déguisée sous des habits empruntés, avait cru pouvoir être méconnue de l'homme de Dieu, et tromper la lumière du ministère prophétique : *Quare aliam te esse simulas?* (Reg., xiv, 4.) O âme, si indigne de mes regards, paraissez telle que vous êtes, et telle que je vous connais; ces dehors spécieux qui vous déguisent, ne sont pas vous-même : démasquez ce cœur dont je vois toute la misère; montrez ces œuvres de ténèbres telles que mon œil invi-

sible les a éclairées en secret ; déconcertez tout cet appareil étudié, qui trompe les hommes, mais qui ne saurait tromper celui qui sonde les cœurs : *Quare aliam te esse simulas?* Insensée, de croire que des toiles légères déroberont votre honte aux yeux de celui qui perce de ses regards les plus profonds abîmes! plus insensée encore de cacher la vieillesse et toute la corruption de vos maux à celui de qui seul vous pouvez en obtenir la délivrance! *Quare aliam te esse simulas?* Premier défaut de sincérité dans les expressions qu'on adoucit et qu'on embarrasse.

Le second se trouve dans les motifs et les principes des actions, auxquels on ne remonte presque jamais. En effet, comme c'est la disposition du cœur qui décide de nos œuvres, c'est là qu'il faut remonter pour en connaître le mérite ou le défaut : c'est du trésor de notre cœur, dit Jésus-Christ, que se tire la réalité de nos vertus comme de nos vices; c'est là que nos actions sont tout ce qu'elles sont aux yeux de Dieu. Il importe donc de ramener tout ce que nous faisons au motif qui l'a produit, et de taxer toutes nos actions dans notre cœur même. Esther est innocente, en se revêtant aux jours solennels de tous les ornements les plus éclatants de la royauté ; parce que cette vaine pompe lui est à charge, et que son cœur est simple et sincère. Jézabel est criminelle, en se montrant environnée de faste aux fenêtres de son palais de Samarie; parce que, dans les mêmes soins, elle cache des désirs fort dissemblables. Salomon ne se rend pas indigne des faveurs du ciel, en exposant toute la gloire et toute la magnificence qui l'environne aux yeux d'une reine étrangère ; parce qu'il ne voit, dans l'éclat et l'abondance de son règne, que la protection et les bienfaits du Dieu de ses pères. Ézéchias attire l'indignation du Seigneur sur toute sa postérité, en étalant avec complaisance aux envoyés de Babylone les trésors du temple et les richesses de son palais; parce que son cœur s'élève de cette prospérité, y met une vaine confiance, et fonde là-dessus, plus que sur le secours du ciel, la sûreté de Jérusalem et l'espérance de ses victoires. C'est donc le cœur qui décide de tout l'homme. Or, c'est le cœur qu'on ne manifeste presque jamais au tribunal : on expose les actions; on n'entre jamais dans les motifs : on raconte ses péchés; on ne découvre pas sa conscience.

Ainsi vous venez vous accuser de quelques traits mordants

contre la réputation de votre frère : mais vous ne dites pas que ses talents, son crédit ou sa fortune, font tout son crime dans votre esprit; que vous êtes né envieux; que tout ce qui vous efface blesse votre orgueil; et que de là vous vient cet air censeur et chagrin, et ce talent de saisir d'abord le ridicule de ceux qui sont trop au-dessus de vous pour vous plaire.

Ainsi vous venez nous raconter vos emportements et votre antipathie envers la personne qu'un lien sacré vous a unie : mais vous ne dites pas que des goûts frivoles et étrangers vous inspirent cette mauvaise humeur; que l'entêtement des plaisirs vous rend le sérieux et la tranquillité domestique insupportable; et que votre cœur, trop livré au monde et à l'amusement, ne saurait plus revenir au devoir.

Ainsi vous venez vous avouer coupable de quelques désirs de plaire : mais vous ne dites pas que toutes vos attentions, tous vos soins, toutes vos démarches n'ont point d'autre but que d'inspirer la passion criminelle à un objet dont votre cœur est déjà touché en secret; que ce poison se répand sur tout le corps de votre conduite, et que tout ce que vous faites est souillé par cette intention.

Enfin, vous venez nous découvrir ces combats secrets que la faiblesse de votre chair livre à votre cœur, et ces mouvements douteux de la loi des membres, où vous avez tant de peine à discerner vous-même de quel côté a été la victoire : mais dites-vous que vous aimez tout ce qui nourrit et allume cette passion funeste; que vous vivez au milieu des occasions qui la réveillent; que ç'a été là comme la première plaie de votre cœur et le premier écueil de votre innocence; que toutes les infidélités de votre vie ont pris leur source dans ce penchant malheureux; et que c'est là comme votre fonds et le caractère dominant de vos mœurs?

Aussi la confession de vos fautes achevée, le confesseur vous connaît-il comme vous vous connaissez vous-même? Ne se trompe-t-il pas dans l'idée qu'il a de vous? Voit-il vos passions dans leur source; vos sensibilités; dans leurs motifs; vos tentations, dans leurs occasions et dans votre témérité; vos faiblesses, dans vos rechutes; vos infidélités, dans vos résolutions mille fois violées; en un mot, vous-même dans vous-même?

Hélas! il faut presque toujours que le ministre de la confession devine l'état de votre âme; qu'il profite de certaines expressions

qui vous échappent comme malgré vous, pour connaître votre cœur, et en éclaircir les mystères que vous lui aviez cachés. Il faut qu'en vous voyant, et sans qu'il l'apprenne de vous-même, comme aujourd'hui Jésus-Christ en voyant le paralytique, les seules lumières de son ministère lui fassent connaître que vos maux ont jeté de profondes racines, et que vous croupissez depuis longtemps dans les passions honteuses : *Hunc cum vidisset Jesus jacentem, et cognovisset quia jam multum tempus haberet.* (JOAN., V, 6.) Ce n'est pas vous qui vous découvrez; ce sont les saints artifices de sa charité et la pieuse expérience de son zèle, qui vous découvrent : et il faut qu'un confesseur soit en garde contre la surprise, dans un lieu où il ne devait être occupé qu'à consoler votre douleur et essuyer vos larmes.

Enfin, le dernier défaut de sincérité se trouve dans les actions douteuses, qu'on expose toujours à son avantage. En effet, comme d'un côté on ne veut pas rompre avec les passions, et que de l'autre on veut se faire une sorte de conscience tranquille dans cet état d'infidélité, on leur cherche des autorités et des suffrages ; et on les expose dans un jour si favorable, que le ministre de Jésus-Christ n'oserait plus les condamner.

Ainsi on ne veut point s'éloigner d'une occasion de péché, ni rompre une liaison qui scandalise : on exagère l'impossibilité de cette rupture ; les inconvénients qu'on en verrait naître, les liens du sang, les intérêts de la fortune, les raisons de devoir et de bienséance qui y mettent un obstacle invincible : on remontre qu'au fond le péril n'est pas grand, que la passion est refroidie, que les engagements ne sont plus les mêmes; et là-dessus le confesseur trompé consent; il n'insiste plus sur le précepte d'arracher l'œil qui est un sujet de scandale. La vérité, obscurcie sous ces faits adoucis, lui paraît souffrir ici une exception à la règle; et c'est sur un consentement ainsi obtenu, qu'on se croit en sûreté, et qu'on sort des pieds du prêtre, content de l'avoir trompé et de s'être trompé soi-même.

Ainsi on ne veut point finir le scandale d'un divorce public, ni rejoindre des liens sacrés que la grâce d'un sacrement honorable avait unis; il n'est sorte de raison spécieuse dont on ne colore sa résistance; on a des prétextes d'honneur, de devoir, de conscience,

d'incompatibilité, d'intérêts domestiques : on a tout tenté pour prévenir le mal : on n'en est venu à cette extrémité, que pour en éviter de plus grandes ; et là-dessus le confesseur, mal instruit, souffre un scandale auquel on ne lui laisse voir aucun remède ; et l'âme abusée croit sa conscience plus en sûreté, depuis qu'elle a ajouté au crime de son état, celui d'avoir surpris les suffrages de son juge.

Ainsi on ne veut point interrompre des profits manifestement usuraires : on expose, comme présents, des dangers chimériques ; on s'appuie sur la tolérance des lois et sur l'autorité des exemples ; on représente toutes les autres voies d'assurer son revenu comme impossibles ; on répand sur le cas particulier des ténèbres qui le font perdre de vue ; et, plus prudent dans les affaires du siècle que le ministre de la pénitence, qui souvent ne les connaît pas, on s'applaudit de son consentement, tandis qu'on n'a fait que surprendre sa charité.

Telles sont les illusions de l'amour-propre dans le tribunal sacré : on manque de sincérité dans les expressions qu'on adoucit, dans les motifs qu'on supprime, dans les doutes qu'on expose en sa faveur ; c'est-à-dire, que nous ne nous montrons jamais que dans un faux jour : ce que nous cachons de nous-mêmes, est ce que nous sommes réellement ; ce que nous en découvrons, est ce que nous voudrions être : nous étalons une conscience qui n'est que la fausse effigie de la nôtre ; et comme Michol, loin d'exposer aux yeux le véritable David, je veux dire nous-mêmes et notre passion dominante, nous substituons un fantôme et un simulacre à sa place : *Et inventum est simulacrum solum.* (Reg., xix, 16.)

Aussi, mes frères, au sortir du tribunal, sentez-vous cette paix et cette sérénité de conscience, qui est le fruit d'une confession sincère et parfaite ? sentez-vous ce repos et ce soulagement, que le cœur déchargé de ses crimes fait sentir à l'âme touchée ? Ne vous reste-t-il pas au fond du cœur je ne sais quelles inquiétudes secrètes que vous tâchez de vous dissimuler à vous-même, je ne sais quel embarras qui trouble toute la douceur de votre pénitence ? Ne vous promettez-vous pas à vous-même, pour vous calmer, qu'un jour enfin, rompant tout à fait avec le monde, vous vous confesserez pour vous convertir tout de bon ; c'est-à-dire, vous éclaircirez ces

doutes qui vous fatiguent; vous exposerez à découvert ces embarras, sur lesquels tant d'absolutions reçues n'ont pu encore vous rendre tranquille?

Mais que craignez-vous en nous racontant ingénument l'histoire de vos malheurs et de vos chutes? De détruire dans notre esprit la vaine réputation de probité et de vertu, que vous conservez parmi les hommes? Mais pourquoi nous comptez-vous pour quelque chose au tribunal redoutable? nous ne sommes là qu'à la place de Jésus-Christ; nous n'y portons, ni les oreilles, ni les sentiments, ni les pensées de l'homme; vous n'en direz jamais assez pour nous surprendre : ah! nous ne savons que trop de quoi toute la corruption du cœur humain est capable; nous portons en nous la source et les penchants des mêmes faiblesses dont vous rougissez. Plus nous vous trouverons coupables, plus vous exciterez notre pitié, plus vous intéresserez notre charité, plus vous deviendrez un objet digne de nos soins, de notre tendresse et de nos larmes; plus nous offrirons pour vous des gémissements de zèle et des prières de compassion au Seigneur, afin qu'il daigne jeter sur vous des regards de miséricorde, et répandre abondamment sa grâce, où le péché avait abondé : voilà notre ministère. Nous n'insulterons pas à votre faiblesse, puisque Jésus-Christ, à la place duquel nous vous écoutons, recevait avec tant de douceur les publicains et les pécheresses : nous ne saurons pas aggraver votre confusion; nous ne saurons que vous aider, vous rassurer, vous consoler, et vous plaindre. Mais ce n'est pas assez de déclarer sincèrement ses crimes, il faut les détester souverainement, et ajouter, à la sincérité dans la manifestation, la douleur dans le repentir.

(*Sermon pour le vendredi de la 1re semaine de Carême.*)

SUR L'IMPÉNITENCE FINALE.

Vous êtes imprudents de renvoyer l'affaire de votre salut à un temps que Dieu ne vous a point promis, et qu'il refuse tous les jours à des pécheurs moins coupables que vous. Car, mon cher auditeur, qui vous a répondu que la mort viendra lentement, et qu'elle ne fondra pas inopinément sur vous, comme un vautour cruel sur une proie tranquille et inattentive? D'où avez-vous appris que le Seigneur vous avertira de loin; qu'il enverra toujours son

ange pour vous préserver; et qu'une chute soudaine, un naufrage imprévu, un édifice écroulé sous vos pieds, un coup conduit par le hasard, un lâche ennemi, un domestique infidèle, et tant d'autres accidents, ne couperont pas en un clin d'œil le fil de votre vie, et ne vous précipiteront pas dans l'abîme au milieu de vos plus beaux jours? Qui peut vous garantir qu'une révolution subite d'humeurs ne vous fera pas expirer sur-le-champ entre les bras de vos amis et de vos proches, sans mettre, entre une santé parfaite et le trépas, que le dernier soupir d'intervalle? Ces malheurs sont-ils impossibles? ces accidents sont-ils fort rares? s'est-il passé une seule année, un seul jour presque, où Dieu ne vous ait averti par quelqu'un de ces grands exemples? les têtes les plus illustres en ont-elles été à couvert? Combien de fois vous est-on venu annoncer avec alarme: Un tel vient d'expirer au sortir de table, du jeu, du crime quelquefois! le ministre de Jésus-Christ s'est présenté; mais on n'a pu tirer du mourant aucun signe. Quelle consternation alors! quels retours sur vous-même! quelles réflexions sur l'inconstance de la vie et de toutes les choses humaines! quelles résolutions secrètes de prendre de loin vos mesures, de peur d'être surpris à votre tour! Étiez-vous alors imprudent ou trop timide, de craindre? Combien de fois peut-être ces terribles accidents sont-ils arrivés à vos yeux? et, sans sortir de votre famille, n'avez-vous pas eu là-dessus quelques leçons domestiques? Or, je vous demande, quels ont pu être les desseins de la miséricorde de Dieu; en vous ménageant des spectacles si effrayants? N'est-ce pas peut-être de vous avertir que votre fin serait semblable? Que sais-je, si la disposition même de votre tempérament ne vous laisse rien à craindre là-dessus; si vous ne portez pas déjà la mort dans le sein, et si au premier jour votre fin soudaine et surprenante ne répandra pas le deuil parmi nous; et ne fournira pas à ceux qui m'écoutent de grandes, mais d'inutiles réflexions sur l'abus du monde et de ses espérances?

Quel est donc votre aveuglement, mon cher auditeur, de faire dépendre votre salut éternel de la chose du monde dont vous pouvez moins vous répondre? Si vous comptiez sur le succès de quelque grande entreprise; la sagesse de vos mesures, le secours de vos amis ou de vos sujets, votre rang, vos biens, votre crédit, votre puissance, pourraient vous en répondre : mais vous comptez

sur le temps. Eh ! qui peut être ici votre garant? de qui les jours et les années dépendent-ils? qui est celui qui fait lever et coucher le soleil sur nos têtes? Commanderez-vous à cet astre, comme ce chef du peuple de Dieu, de s'arrêter, de prolonger le jour de votre vie, pour vous laisser le loisir d'achever la victoire, et de dompter vos passions? Les titres, le rang, la puissance, les sceptres eux-mêmes, nous donnent-ils droit sur un seul de nos moments? Ceux qui commandent à la terre peuvent-ils répondre d'eux-mêmes pour l'instant qui suit? N'est-ce pas ici où Dieu veut nous faire sentir qu'il est le maître, qu'il tient nos destinées entre ses mains, et que nous sommes bien peu excusables de nous attacher avec tant d'ardeur à un monde auquel nous ne saurions jamais tenir que pour l'instant présent, qui n'est déjà plus?

O vous, mon Dieu, qui seul avez posé des bornes à la vie de chacun de nous; vous, qui, dès le commencement, avez compté mes jours comme mes cheveux; vous qui présidâtes au moment de ma naissance, et qui dès lors marquâtes sur mon front celui de ma mort; vous seul, Seigneur, qui avez écrit dans le livre éternel les jours de mon exil et de mon pèlerinage; vous seul voyez si je suis encore loin de ma course, ou si je touche déjà au terme fatal, au delà duquel sont la mort et le jugement.

Répondez ici pour moi, vous mes frères, que la main du Seigneur a conduits quelquefois jusques aux portes du tombeau, et en a retirés depuis. Lorsqu'étendu sur un lit de douleur, vous combattiez ainsi entre la vie et la mort, les soins de votre éternité vous occupaient-ils encore? Où étiez-vous alors? quel usage faisiez-vous de votre raison? que formiez-vous au dedans de vous, que des idées confuses et mal liées, où vos maux avaient plus de part que votre salut? Que furent pour vous les derniers remèdes des mourants, que l'Église vous appliqua? des songes, dont le souvenir même ne vous est pas demeuré. Vous seriez-vous trouvé plus prêt à paraître devant Jésus-Christ, si cette maladie eût fini vos jours? quelle âme seriez-vous allé présenter au pied du tribunal redoutable? qu'en avez-vous dit vous-même depuis, revenu en santé? que c'est une folie d'attendre à l'extrémité; qu'on n'est capable de rien alors; qu'il faut mettre ordre à sa conscience tandis qu'on se porte bien : vous l'avez dit; mais l'avez-vous fait? ne vous laisserez-vous point une seconde fois surprendre? et le seul fruit que vous reti-

rerez du bienfait qui prolongea vos jours, ne seront-ce point les crimes d'une plus longue vie?

Mais ce qu'il y a ici encore de plus propre à nous faire adorer les jugements de Dieu sur les pécheurs qui diffèrent leur conversion à la mort, c'est que si sa miséricorde ménage alors quelques intervalles libres à un mourant, des moments si précieux, si décisifs pour son éternité, sont consumés à disposer d'une succession, et à régler une maison terrestre. Des proches, des enfants avides attendent, autour d'un lit, le moment où la raison du malade s'éclaircit; visent quelquefois, comme les enfants d'Isaac, à surprendre un père mourant, et à se supplanter les uns les autres; se hâtent de profiter du temps, pour lui faire déclarer ses dernières intentions. On laisse à des intervalles moins heureux les soins de la conscience; l'affaire de l'éternité ne va qu'après toutes les autres. Alors le ministre de Jésus-Christ est appelé; car il faut attendre que le mourant ne le connaisse presque plus, afin qu'il le voie approcher sans effroi : cependant le mal presse; on ne peut plus exiger du pécheur un récit exact de ses désordres; il faut se contenter de quelques termes vagues et mal suivis qu'on lui arrache. Nous lui faisons dire qu'il se repent; mais le lui faisons-nous sentir? Nous lui demandons quelque signe; il lève des yeux mourants; il s'efforce en vain de remuer une langue déjà immobile; il consent de la tête, nous croyons l'entendre; mais s'entend-il lui même? Le prêtre du Seigneur crie à haute voix; il tâche de faire retentir du moins à ses oreilles des paroles de salut, et le nom de son Sauveur répété mille fois avec effort; mais le porte-t-il jusque dans son cœur? il s'arme du signe de notre rédemption; il présente un Dieu mourant au pécheur qui expire, il l'applique sur sa bouche tremblante et livide, il lui faut lever vers cet objet consolant ses mains défaillantes, et ses yeux déjà à demi éteints; mais le lui fait-il connaître? La mort arrive; il expire. Grand Dieu! que devient cette âme? que trouve-t-elle au sortir de sa demeure terrestre, lorsqu'elle tombe entre les mains éternelles de votre vengeance? quelle surprise de se trouver, comme en s'éveillant, au pied du tribunal redoutable; l'abîme ouvert sous ses yeux, et n'ayant mis entre une vie toute criminelle, et la sévérité de vos jugements, que la léthargie et les songes d'une courte maladie! A cela, mes frères, que voulez-vous que j'ajoute, que la réflexion toute simple

du prophète? Entendez ceci, vous qui oubliez Dieu pendant votre vie, de peur qu'il ne vous surprenne dans ce dernier moment, et que personne ne puisse plus alors vous enlever de ses mains : *Intelligite hæc, qui obliviscimini Deum nequando rapiat, et non sit qui eripiat.* (Ps. XLIX, 22.)

Ici, mes frères, je ne vous demande qu'une réflexion. Il n'est personne qui, pendant sa vie, ne fasse mille fois la résolution de changer; il n'est personne presque qui ne meure avant de l'avoir exécutée. Les plus déréglés même souhaitent de finir saintement : tous, comme Balaam, veulent mourir de la mort des justes; personne ne veut vivre comme eux. On meurt en désirant; ainsi avons-nous vu mourir nos proches, nos amis, nos maîtres : après leur mort même, pour nous consoler de leur perte, nous avons rappelé ces projets chimériques de conversion, dont ils nous avaient quelquefois entretenus pendant leur vie : Il était dans le dessein de se convertir, dit-on; il en parlait tous les jours : et là-dessus, on se calme sur sa destinée; on augure favorablement de son salut. Grand Dieu! et c'est uniquement ce qui me fait trembler sur le sort de cette âme! c'est ce qui me fait tout craindre de la sévérité de vos jugements sur elle! Eh! que fait-on en rappelant ses désirs de pénitence formés tant de fois sans succès, que rappeler le souvenir de vos grâces toujours méprisées? on espère pour son salut, sur ce qui a sans doute fait le plus terrible sujet de sa condamnation : on se flatte que vous l'aurez regardée avec des yeux de pitié dans ce dernier moment, parce que vous ne vous lassiez pas de l'avertir lorsqu'elle était encore sur la terre; et sans doute, vous ne l'avez abandonnée à la mort, que parce que vous l'aviez trop souvent visitée en vain durant les jours de sa vie mortelle. O vaines conjectures des hommes! Que vos pensées, ô mon Dieu, sont différentes des nôtres, et vos jugements peu conformes à l'illusion de nos espérances!

Mais du moins, direz-vous, on voit tous les jours des pécheurs, lesquels, après une vie entière de désordre, donnent à la mort des marques si vives et si éclatantes de repentir, qu'on ne peut pas douter que le Seigneur ne se laisse toucher à leurs larmes, et que leurs regrets n'effacent toutes leurs infidélités passées. A cette erreur qui endort tant d'âmes impénitentes, Jésus-Christ répond pour moi qu'on le cherchera alors, mais qu'on ne le trouvera

pas; c'est-à-dire, que les marques même les plus touchantes de repentir que vous pourrez donner alors seront rejetées; que vous chercherez Jésus-Christ, et que vous mourrez dans votre péché. Dernière vérité plus terrible encore que toutes les autres, et qui ne laisse plus de ressource dont puisse se flatter le pécheur impénitent : *Quæritis me, et in peccato vestro moriemini.*

J'avoue ici, mes frères, lorsque je considère cette étonnante vérité, et que je vois d'un côté le pécheur mourant chercher son Dieu, et lever vers lui ses mains suppliantes; et de l'autre, le Dieu vengeur s'éloigner de lui, et fermer ses oreilles aux cris de sa douleur, et à toutes les marques de sa pénitence; j'avoue, dis-je, que c'est ici où le Seigneur me paraît ce Dieu terrible qui n'a pas besoin de l'homme : je mets devant mes yeux la sévérité de ses jugements; et je me sens saisi d'une secrète horreur : mais, quelque terrible que paraisse alors sa conduite, elle est juste, et il ne peut pas en user autrement envers le pécheur.

Ce n'est pas qu'un seul instant de pénitence véritable ne puisse effacer les crimes d'une vie entière; mais Dieu rejette alors la pénitence du pécheur mourant, parce qu'elle est fausse. Elle est fausse, premièrement, parce qu'elle n'est pas libre; c'est la suite de la dure nécessité où il se voit réduit, plutôt que le fruit de la grâce et d'un véritable repentir. Car, je vous prie, mon cher auditeur, après avoir poussé jusqu'au bout la révolte contre votre Dieu, et fait du dernier jour de votre santé le dernier jour de vos crimes; vous remettez les armes, et vous demandez grâce, lorsque vous vous sentez terrassé, et que le Dieu vengeur a le glaive levé sur vous : vous levez les yeux au ciel, où vous n'aviez pas encore jeté un seul regard, lorsque la terre commence à manquer sous vos pieds : vous détestez des plaisirs infâmes, lorsque votre cadavre tombe en pièces, et qu'il ne vous fait sentir rien de plus vif que sa puanteur : vous laissez tomber vos richesses sur les pauvres, lorsque vos mains défaillantes tombent elles-mêmes, et ne peuvent plus les retenir : vous laissez en mourant des instructions touchantes à des enfants et à des domestiques, que vous ne pouvez plus scandaliser par vos exemples : en un mot, vous vous repentez lorsqu'il ne vous est plus permis de continuer d'être coupable. La conjoncture toute seule ne rend-elle pas vos larmes suspectes? N'est-il pas vrai même que Dieu juge

alors avec équité de votre pénitence, en la rejetant? S'il prolongeait encore vos jours, ne prolongeriez-vous pas aussi vos crimes? Si l'on venait vous assurer de sa part que cette infirmité n'ira point à la mort, prendriez-vous tant de mesures pour le fléchir? Tandis que vos maux n'étaient pas encore tout à fait déclarés, et qu'il vous restait quelque espérance de vie, aviez-vous voulu entendre appeler le ministre de Jésus-Christ? avait-on osé seulement vous le proposer? Que donniez-vous à connaître par là, sinon que vous quittiez le crime avec autant de regret que la vie; et que vous ne vouliez pas risquer, pour ainsi dire, de vous donner à votre Dieu, sans avoir été bien assuré auparavant que vous ne pouviez plus être au monde?

(*Sermon pour le lundi de la 2e semaine de Carême.*)

SUR LA VOCATION.

Personne presque ne prend dans son propre cœur la décision de sa destinée. Si l'on est maître de son sort, c'est la crainte du monde et de ses jugements qui en décide : en un âge tendre, on regarde comme une loi, la volonté de ceux de qui l'on tient la vie : on n'ose produire des désirs qui contrediraient leurs desseins : on étouffe des répugnances qui deviendraient bientôt des crimes. Des parents barbares et inhumains, pour élever un seul de leurs enfants plus haut que ses ancêtres, et en faire l'idole de leur vanité, ne comptent pour rien de sacrifier tous les autres, et de les précipiter dans l'abîme : ils arrachent du monde des enfants à qui l'autorité seule tient lieu d'attrait et de vocation pour la retraite : ils conduisent à l'autel des victimes infortunées qui vont s'y immoler à la cupidité de leurs pères, plutôt qu'à la grandeur du Dieu qu'on y adore : ils donnent à l'Église des ministres que l'Église n'appelle point, et qui n'acceptent le saint ministère que comme un joug odieux qu'une injuste loi leur impose : enfin, pourvu que ce qui paraît d'une famille éclate, brille, et fasse honneur dans le monde, on ne se met point en peine que des ténèbres sacrées cachent les chagrins, les dégoûts, les larmes, le désespoir de ce qui ne paraît qu'aux yeux de Dieu. O mon Dieu! que la présence de ces malheureuses victimes sera terrible au jour de vos vengeances pour ces parents dénaturés, et que le malheur de leur destinée sollicitera puissamment

votre justice à venger leur sang contre les auteurs de leur être, et de leur éternelle infortune! C'est ainsi que l'imprudence, l'ordre de la naissance, la cupidité, les égards humains, décident de la destinée de presque tous les hommes : et de là tant de mécontentements dans tous les états, tant de regrets dans les mariages, tant de troubles et de divorces dans les familles, tant de murmures et de chagrins à la cour, tant de dégoûts dans le service, tant de révoltes, d'ennui, d'amertume dans les cloîtres. De là chacun se plaint de sa condition, et envie celle d'autrui : la femme du monde regarde l'épouse de Jésus-Christ comme heureuse; l'épouse de Jésus-Christ insensée ne forme des désirs que pour ressembler à la femme du monde; le courtisan soupire après la tranquillité d'une vie privée; l'homme privé ne voit de bonheur que dans la vie de la cour. De là enfin nul n'est heureux dans le monde, parce que nul presque n'y est à sa place. Mais si, de toutes les circonstances de la vie, le choix d'un état est celle où la méprise est plus ordinaire, c'est aussi celle où la méprise est le plus à craindre.

(*Sermon pour le mercredi de la 2e semaine de Carême.*)

SUR LE MÉLANGE DES BONS ET DES MÉCHANTS.

Les justes ont l'œil trop simple et les lèvres trop innocentes, pour louer le pécheur dans les désirs de son cœur; ils ignorent ce langage éternel de feinte, d'adulation, d'intérêt, dont les hommes se servent pour se séduire les uns les autres; ils appellent avec une noble simplicité le bien un bien, et le mal un mal : ils savent qu'ils ne sont redevables qu'à la vérité; que le chrétien en est un témoin public; qu'il serait honteux de sacrifier à de légères complaisances, ou à un vil intérêt, une vérité à laquelle tant de fidèles ont autrefois sacrifié leur propre vie; qu'ils ont dans le ciel le témoin invisible de leurs pensées; qu'on peut bien cacher aux hommes les basses dissimulations d'un cœur double, mais qu'on ne peut le cacher au scrutateur des cœurs; et que la religion toute seule forme des hommes véritables et sincères. Ainsi ils aiment trop leurs frères pour les tromper; ils sont trop touchés de leurs égarements pour y applaudir; ils désirent trop vivement leur salut pour devenir, par des conseils flatteurs, les complices de leur perte : ils peuvent bien se taire, car il n'est pas toujours temps

de parler : mais ils ne sauraient parler que pour rendre gloire à la vérité; et le vice ne trouve jamais auprès d'eux, ni ces basses adulations qui l'admirent, ni ces adoucissements artificieux qui les justifient.

Vous apprenez de leur bouche, vous surtout que votre rang et votre naissance élèvent au-dessus des autres hommes; vous apprenez ce que cette foule d'adulateurs, qui vous environne, vous laisse ignorer : eux seuls vous parlent dans la sincérité de Dieu, parce qu'eux seuls ne cherchent pas à vous plaire, mais à vous gagner à Jésus-Christ : eux seuls osent vous contredire, et prendre le parti de la vérité contre vous-même; parce qu'eux seuls ne craignent pas de se rendre moins agréables, pourvu qu'ils se rendent plus utiles : eux seuls n'étudient pas vos penchants pour y accommoder lâchement leurs suffrages, mais ils étudient vos devoirs pour y ramener vos penchants; parce qu'eux seuls aiment plus votre personne que votre élévation, et sont plus touchés de votre salut, que de vos bienfaits. Tout le reste des hommes, ou vous séduit, ou se tais, ou vous flatte; plus même vous êtes élevé, plus vos passions vous sont cachées sous l'artifice des louanges; moins la vérité vous approche, plus on se déguise à vos yeux, pour vous déguiser vous-même aux vôtres; plus vous êtes à plaindre, parce que tout ce qui vous environne n'est attentif qu'à vous surprendre, qu'à vous inspirer ses passions, ou qu'à s'accommoder aux vôtres : c'est le malheur des cours, et la triste destinée des grands. L'innocent plaisir de la sincérité, sans lequel il n'est plus rien de doux dans le commerce des hommes, vous est refusé : vous n'avez plus d'ami, parce qu'il est trop utile de l'être : vous vivez au milieu des hommes que vous ne connaissez pas, qui mettent tous le masque en vous approchant, et dont vous ne voyez jamais que l'art et la surface : les justes seuls se montrent à vous tels qu'ils sont; et en eux seuls vous retrouvez la vérité qui vous fuit, et que votre puissance, qui vous donne tout, vous ôte elle-même et vous cache. Voyez comme, tandis que tous les officiers de l'armée d'Holopherne lui promettent la conquête de Béthulie, et que tout flatte son orgueil et son ambition, Achior tout seul ose parler sans artifice, prendre les intérêts du Dieu de Juda, et faire souvenir ce chef orgueilleux, que toutes ses forces viendront échouer contre cette ville, comme les flots de la mer contre

un grain de sable, si le Seigneur lui-même daigne la garder et la défendre. Aussi un saint roi de Juda comptait autrefois, comme un des plus grands avantages de son règne, de voir assis auprès de lui des hommes justes et fidèles : parmi toutes les faveurs qu'il avait reçues du Dieu de ses pères, ce n'étaient pas ses victoires et ses prospérités dont il était le plus touché, c'était la vertu et la justice des sujets qui présidaient à ses conseils, et qui environnaient son trône ; et la piété des Nathan et des Chusaï lui parut une marque plus sensible de la protection du Seigneur sur lui, que la conquête de Jérusalem, et les dépouilles des nations ennemies de sa gloire : *Misericordiam et judicium cantabo tibi. Domine... Oculi mei ad fideles terræ, ut sedeant mecum ; ambulans in via immaculata, hic mihi ministrabat.* (Ps. C, I, VI.) Un homme juste est un présent du ciel ; et les grands surtout ne sauraient trop honorer la vertu, parce que la puissance ne peut leur donner que des sujets, et que la vertu toute seule leur donne des amis fidèles et sincères.

Mais non-seulement les justes seuls conservent encore la vérité parmi les hommes ; leurs paroles tirent même d'une certaine autorité que la vertu seule donne, un poids et une force qui ne se trouve pas dans les discours des hommes ordinaires. En effet, le pécheur, quelque élevé qu'il soit, perd par ses égarements le droit de reprendre ceux qui s'égarent : ses vices affaiblissent ses instructions : les faiblesses de sa conduite décrient l'utilité de ses conseils, et ses mœurs ne laissent plus de crédit à ses paroles. Mais le juste peut avec confiance condamner dans les autres, ce qu'il a commencé par s'interdire à lui-même : ses instructions ne rougissent pas de sa conduite : son innocence rend ses censures respectables, et tout ce qu'il dit trouve dans ses mœurs une nouvelle autorité dont on ne peut se défendre. Aussi nous donnons, comme sans y penser, aux véritables justes, une espèce d'empire sur nous-mêmes : quelque élevés que nous soyons d'ailleurs, la vertu se forme comme un tribunal à part, auquel nous soumettons avec plaisir notre élévation et notre puissance ; et il semble que les justes, qui jugeront un jour les anges, ont droit d'être dès à présent les juges des hommes.

Un Jean-Baptiste, accompagné de sa seule vertu, devient le censeur d'une cour voluptueuse ; et Hérode ne peut s'empêcher de

craindre ses censures, et de respecter sa vertu. Un Michée s'oppose seul aux vains projets de deux rois et de deux armées ; et tout est ébranlé à la seule voix de l'homme de Dieu. Un prophète inconnu vient de la part de Dieu reprocher au roi d'Israël, assemblé à Béthel avec tout son peuple pour sacrifier à Baal, l'impiété de ses sacrifices ; et les mystères profanes sont suspendus. Élie tout seul vient au milieu de Samarie menacer Achab de la vengeance divine ; et le prince tremblant s'humilie, et conjure le prophète d'obtenir sa grâce auprès du Seigneur. Enfin, un Samuel armé de la seule dignité de son âge et de son ministère, vient reprocher à Saül, vainqueur d'Amalec et encore environné de ses troupes victorieuses, son ingratitude et sa désobéissance ; et ce prince, si intrépide devant ses ennemis, sent toute sa fierté tomber devant le prophète, et met tout en usage pour l'apaiser. O sainte autorité de la vertu ! qu'elle porte avec éclat les caractères augustes de sa céleste origine !

Il est vrai, mes frères, qu'à cette autorité inséparable de la vertu, les justes ajoutent les saints artifices et les sages circonspections d'une charité tendre et prudente. Ils ont appris qu'il faut reprendre à temps et à contre-temps, il est vrai ; mais ils savent aussi que si tout leur est permis, tout n'est pas expédient ; que les plaies qui sont dans le cœur demandent de grandes précautions, et qu'il faut lui faire aimer les remèdes, si l'on veut qu'ils soient utiles : ils savent que la vérité ne doit d'ordinaire ses victoires qu'aux ménagements de la prudence et de la charité qui les lui préparent ; qu'il y a un temps de gémir en secret, et un temps de parler ; que la même charité qui hait le péché, tolère le pécheur pour le corriger ; et que la vertu n'a d'autorité, qu'autant qu'elle a de discrétion et de prudence.

Ainsi la vertu est aimable lors même qu'elle reprend : ce n'est pas la connaître de se la représenter sous l'idée d'un zèle amer et imprudent, qui condamne sans indulgence, et qui corrige sans discernement : la charité n'est ni téméraire, ni inhumaine ; elle sait choisir ses moments, et ménager ses conseils ; elle sait se rendre utile sans se rendre odieuse ; et quand on aime sincèrement, la douceur et les précautions sont naturelles : si ces caractères manquent, ce n'est plus la charité qui reprend et qui édifie, c'est

l'humeur qui censure et qui scandalise : la charité est douce et prudente, et l'humeur est toujours piquante et téméraire. Nathan ne vient pas reprocher aigrement à David le scandale de sa conduite : il s'insinue avant que de reprendre ; il fait aimer la vérité avant de la dire ; il fait haïr le crime avant de blâmer le coupable : et, par les ménagements innocents d'une parabole ingénieuse, il trouve le secret de corriger le vice sans offenser le pécheur, et de faire prononcer David contre lui-même.

Un ami saint et vertueux, et qui joint à la vertu cette douceur tendre, et cette discrétion que la charité inspire, ne trouve presque point de cœur, quelque livré qu'il soit aux passions, insensible à ses sages remontrances. Car ce n'est pas ici un anachorète austère, qui par les suites de sa profession, ne pouvant vous tenir que des discours saints, vous trouve moins disposé à l'écouter : c'est un juste de votre état, de votre âge, de votre rang, le complice peut-être autrefois de vos plaisirs et de vos débauches, qui vous fait sentir le vide des amusements dont il a été lui-même l'adorateur insensé ; qui vous inspire l'horreur d'un monde dont il a été lui-même autrefois follement enchanté ; qui vous exhorte à un genre de vie sage et chrétien, qu'il a lui-même autrefois décrié ; qui vous promet, dans la pratique de la vertu, des douceurs, et une paix du cœur, qu'il a lui-même crue autrefois puérile et chimérique : tout ce qu'il dit, tire une nouvelle force de cette ressemblance ; il vous ébranle, il vous enlève presque malgré vous à vous-même ; et la simplicité de ses discours est mille fois plus puissante pour persuader, que toute l'éloquence des chaires chrétiennes.

J'en appelle ici à vous-même : combien de fois, dans le temps que vous suiviez avec plus de fureur les égarements du monde et des passions, un ami chrétien a rappelé l'ivresse de votre cœur aux lumières d'une raison plus tranquille, vous a fait convenir de l'injustice de vos voies, des amertumes secrètes de votre état, de l'abus du monde et de la vanité de ses espérances, et a laissé au fond de votre âme un trait de lumière et de vérité qui depuis ne s'est jamais effacé, et vous a toujours appelé en secret à la vertu et à l'innocence? Augustin sentit ses irrésolutions s'affermir dans les entretiens d'Ambroise ; Alipe, sa faiblesse se ranimer dans la

sainte familiarité d'Augustin. Non, la vérité semble avoir un nouveau droit sur nos cœurs, quand elle est aidée des persuasions douces et sincères d'une tendresse chrétienne.

Et ici je ne puis m'empêcher de le dire à vous, mes frères, que la grâce a retirés des égarements du monde. Souvent, contents, ce semble, d'avoir échappé vous-mêmes au naufrage, vous voyez périr vos frères sans douleur; vous auriez honte de leur tendre la main : vos nouvelles mœurs n'ont pas éloigné de vous les amis que le monde et les plaisirs vous avaient donnés; vous conservez encore avec eux ces liaisons de soins, de tendresse, de confiance, que la piété ne condamne pas, mais qu'elle rend seulement plus sincères et plus chrétiennes : cependant vous les laissez perdre sans les avertir, sous prétexte d'éviter l'indiscrétion, et ce zèle importun qui rend la piété odieuse; vous manquez aux règles de la charité et aux devoirs d'une amitié sainte : il n'est jamais question de salut entre vos amis et vous; vous affectez même, par une fausse délicatesse, d'éviter ces sortes d'entretiens : vous souffrez qu'ils vous parlent de leurs plaisirs, de la folie de leurs amusements, et de la vanité de leurs espérances; et vous vous observez pour ne pas leur parler du bonheur et des avantages d'une vie chrétienne, et des richesses de la miséricorde de Dieu sur les pécheurs qui veulent revenir à lui. Mais qu'est-ce qu'une liaison dont le Seigneur n'est pas le principe, dont la charité n'est pas le nœud, dont le salut n'est pas le fruit?

Déjà c'est une erreur de croire qu'il n'y ait pas ici une obligation de conscience : l'Évangile vous prescrit aujourd'hui d'aller même chercher votre frère, et de lui donner en particulier des avis tendres et charitables : d'ailleurs il vous est ordonné, à vous qui êtes convertis, comme autrefois à Pierre, de rappeler et de soutenir vos frères. Mais quand la religion ne vous en ferait pas un devoir, pouvez-vous voir des hommes que l'espérance d'une même vocation vous unit, et que les liens de l'amitié doivent vous rendre encore plus chers, pouvez-vous les voir ennemis de Jésus-Christ, esclaves du démon, destinés, par le déréglement de leur vie, à des malheurs éternels, sans oser leur dire quelquefois que vous les plaignez? sans profiter de quelques-uns de ces moments heureux où ils viennent vous confier leurs chagrins et leurs dégoûts, pour leur apprendre à chercher en Dieu seul une paix que le monde

ne peut donner ; pour placer à propos une seule parole de salut ; pour leur dire, avec ces témoignages touchants de tendresse, dont le cœur a tant de peine à se défendre, ce qu'autrefois Augustin, déjà converti, disait à un de ses amis qu'il voulait retirer de l'égarement : Est-ce que nous aurons des destinées si différentes dans l'avenir, tandis que nous n'avons ici-bas qu'un même cœur? Les nœuds de notre amitié sont donc fragiles et périssables, puisque la charité, qui seule demeure éternellement, n'en est pas le lien commun : la mort va donc nous séparer à jamais ; car c'est dans le Seigneur tout seul que l'union des cœurs peut être immortelle : vous n'êtes donc qu'un ami temporel, et une haine éternelle succédera à cette amitié rapide et passagère qui nous unit sur la terre. Mais que sont les liaisons les plus tendres que la piété n'a pas formées? et peut-on aimer un seul moment ce qu'on ne doit pas aimer toujours ?

(*Sermon pour le mardi de la 3e semaine de Carême.*)

DU VÉRITABLE CULTE.

Je suppose d'abord, mes frères, que le véritable culte, si nous le considérons en lui-même, et sans aucun rapport à l'état présent de l'homme, est purement intérieur, et se consomme tout entier dans le cœur. Adorer l'Être souverain, contempler ses divines perfections, s'unir à lui par les saints mouvements d'un amour pur et parfait, la louange, la bénédiction, l'action de grâce, c'est toute la religion des esprits bienheureux, c'est celle des justes qui nous ont précédés avec le signe de la foi ; c'eût été la religion de l'homme innocent, dit saint Augustin, si, déchu de cet état de justice où il avait été d'abord créé, on ne l'eût pas condamné à ramper sur la terre, et à ne pouvoir plus s'élever à son créateur, que par le ministère des mêmes créatures qui l'en avaient éloigné.

Successeurs de son infidélité, nous le sommes de sa peine : enfants d'un père charnel, nous naissons charnels comme lui ; notre âme, enveloppée dans les sens, ne peut presque plus se passer de leur ministère ; il faut à notre culte des objets sensibles qui aident notre foi, qui réveillent notre amour, qui nourrissent notre espérance, qui facilitent notre attention, qui sanctifient l'usage de nos

sens, qui nous unissent même à nos frères : telle est la religion de la terre ; ce sont des symboles, des ombres, des énigmes qui nous fixent, qui nous purifient, qui nous réunissent. Abel offrit des sacrifices ; Énos invoqua le nom du Seigneur avec l'appareil des cérémonies sensibles ; les patriarches dressèrent des autels, la loi vit multiplier à l'infini ses pratiques et ses observances : l'Église, plus spirituelle, en eut moins, mais elle en eut : un Dieu même manifesté en chair y devint visible, pour s'insinuer à la faveur de nos sens jusque dans nos cœurs ; et ce mystère, continué sur nos autels sous des signes mystiques, doit servir, jusqu'à la consommation des siècles, et d'exercices et de consolation à notre foi.

Les hommes ne peuvent donc se passer d'un culte extérieur, qui les réunisse, qui les discerne des infidèles et des errants, qui édifie même leurs frères, qui soit une confession publique de leur foi : voilà pourquoi Jésus-Christ a rassemblé ses disciples sous un chef et sous des pasteurs visibles ; les a unis entre eux par la participation extérieure des mêmes sacrements, les a assujettis aux mêmes signes sensibles, et a donné à son Église un caractère éclatant de visibilité auquel on ne peut se méprendre, et qui lui a toujours servi de rempart contre toutes les sectes et les esprits d'erreur, qui dans tous les temps ont voulu s'élever contre elle.

Cependant, ce n'est pas l'hérésie seule qui a prétendu borner tout le culte à l'intérieur, et regarder toutes les pratiques sensibles comme des superstitions populaires, ou des dévotions inutiles. On peut dire que cette orgueilleuse erreur a régné de tout temps dans le monde. Nous entendons dire tous les jours que la véritable piété est dans le cœur ; qu'on peut être homme de bien, juste, sincère, humain, généreux, sans lever l'étendard, sans courir à toutes les dévotions, sans se faire un monstre d'un vain discernement de viandes dont la santé peut souffrir, parce que ce n'est pas ce qui entre par la bouche qui souille l'homme, mais ce qui sort du cœur ; sans une exactitude puérile sur certaines pratiques que les cloîtres, plutôt que les apôtres, ont introduites dans la religion : et que les devoirs du christianisme sont plus spirituels, plus sublimes, plus dignes de la raison, que tout ce détail de dévotion auquel on assujettit les simples : c'est-à-dire, que la sagesse du monde oppose trois prétextes pour autoriser une si dangereuse illusion : l'inutilité de l'extérieur, la faible simplicité de l'extérieur,

l'abus de l'extérieur. Combattons ces prétextes, et établissons l'utilité, la sagesse et le véritable usage du culte extérieur.

Vous nous opposez, en premier lieu, que l'essentiel de la dévotion est dans le cœur, et que tous ces dehors sont inutiles. Mais je pourrais vous demander d'abord : En bannissant cet extérieur que vous croyez si inutile, êtes-vous du moins fidèle à cet essentiel auquel vous vous retranchez ? En méprisant tout ce que vous croyez de surcroît dans la religion, accomplissez-vous du moins tout ce dont la loi de Dieu vous fait un devoir indispensable ? En croyant qu'il suffit de donner le cœur à Dieu, le lui donnez-vous, du moins, tandis que tous les dehors sont encore au monde ? J'en appelle ici à votre conscience. Glorifiez-vous Dieu dans votre corps, et ne le faites-vous pas servir à des passions injustes ? Remplissez-vous tous vos devoirs de père, d'époux, de maître, d'homme public, de chrétien ? N'avez-vous rien à vous reprocher sur l'usage de vos biens, sur les fonctions de vos charges, sur la nature de vos affaires, sur le bon ordre de vos familles ? Portez-vous un cœur libre de toute haine, de toute jalousie, de toute animosité envers vos frères ? leur innocence, leur réputation, leur fortune ne perd-elle jamais rien par vos intrigues, ou par vos discours ? Préférez-vous Dieu à tout, à vos intérêts, à votre fortune, à vos plaisirs, à vos penchants ; et la perte de tout ne vous paraît-elle rien à l'égal de lui déplaire ? Vous renoncez-vous sans cesse vous-même ? Vivez-vous de la foi ? Ne comptez-vous pour rien tout ce qui se passe ? Regardez-vous le monde comme l'ennemi de Dieu ? Gémissez-vous sur les égarements de vos mœurs passées ? Portez-vous un cœur pénitent, humilié, brisé, sous un extérieur encore mondain ? Avez-vous horreur de la seule apparence du mal ? en fuyez-vous les occasions ? en cherchez-vous les remèdes ? Voilà cet essentiel que vous nous vantez tant ; y êtes-vous fidèle ? Non, mes frères, il n'est que les âmes livrées au monde et à ses amusements, qui nous redisent sans cesse qu'il suffit de donner le cœur à Dieu, et que c'est là l'essentiel. C'est que, comme il est visible qu'elles ne lui donnent pas les dehors, il faut, pour se calmer, qu'elles tâchent de se persuader que les dehors ne sont pas nécessaires, et qu'elles se retranchent sur le cœur, qui ne nous est jamais connu à nous-mêmes, et sur lequel il est bien plus aisé à chacun de se méprendre.

D'ailleurs, la même loi qui nous oblige de croire de cœur nous ordonne de confesser de bouche, et de donner des marques publiques et éclatantes de notre foi et de notre piété. Premièrement, pour rendre gloire au Seigneur, à qui nous appartenons, et reconnaître devant tous les hommes, que lui seul mérite nos adorations et nos hommages. Secondement, pour ne pas cacher par une ingratitude criminelle les faveurs secrètes dont il nous a comblés, et porter tous les témoins de ses miséricordes sur nous à joindre leurs actions de grâces aux nôtres. Troisièmement, pour ne pas retenir la vérité dans l'injustice par une timidité indigne de la grandeur du maître que nous servons, et injurieuse à la bonté du Dieu qui nous a éclairés. Quatrièmement, pour édifier nos frères, et les animer à la vertu par nos exemples. Cinquièmement, pour encourager les faibles et les soutenir par notre fermeté contre les discours insensés du monde, et les dérisions publiques qu'on y fait de la vertu. Sixièmement, pour réparer nos scandales, et devenir une odeur de vie, comme nous avions été une odeur de mort. Septièmement, pour consoler les justes, et les porter, par le spectacle de notre changement, à bénir les richesses de la miséricorde divine : que dirai-je enfin? pour confondre les impies et les ennemis de la religion, et les forcer de convenir en secret qu'il y a encore de la vertu sur la terre.

Voilà cet extérieur que vous croyez si inutile. Cependant c'est ainsi que les justes de tous les temps ont opéré leur salut, en se discernant du monde par leurs mœurs, par leurs maximes, par la décence et la modestie des parures, par la fuite des plaisirs publics, par un saint empressement pour tous les devoirs extérieurs du culte et de la piété. Vous-même, qui paraissez faire si peu de cas des dehors de la vertu, vous les exigez pourtant des serviteurs de Dieu; et dès qu'ils imitent les mœurs et les manières du monde, et qu'ils n'ont rien au dehors qui les distingue des autres hommes, vous devenez le premier censeur de leur piété : vous dites qu'on les canonise à bon marché; qu'il est aisé de servir Dieu et de gagner le ciel à ce prix-là; et que vous seriez bientôt un grand saint, s'il n'en fallait pas davantage; et dès là vous tombez en contradiction avec vous-même, et vous vous confondez par votre propre bouche.

Mais voici un nouveau prétexte que la fausse sagesse du monde

oppose à l'extérieur du culte et de la piété; on y trouve de la simplicité et de la faiblesse. La fréquentation régulière des sacrements, les devoirs de la paroisse, les prières communes et domestiques, la visite des lieux de miséricorde, le zèle pour les entreprises de piété, certaine régularité dans la parure, l'assistance journalière aux mystères saints, la sanctification des jours solennels, le respect pour les lois de l'Église, l'exactitude à observer certaines pratiques saintes : tout cela, on veut que ce soit la religion du peuple; on n'y trouve pas assez d'élévation et de force; on voudrait une religion qui fît des philosophes, et non pas des fidèles; on dit qu'il faut laisser ces petites dévotions à un tel et à une telle, dont l'esprit n'est pas capable d'aller plus haut; et on croit faire honneur à sa raison en déshonorant la religion même.

Mais, mon cher auditeur, vous qui nous tenez ce langage, le déréglement de vos mœurs, et la bassesse de vos passions, ne dément-elle pas un peu cette prétendue élévation, et cette force qui vous fait tant regarder les pratiques extérieures de piété comme le partage des âmes faibles et vulgaires? C'est ici qu'il faudrait se piquer de raison, d'élévation, de grandeur et de force. Je vous trouve tous les défauts des âmes les plus basses et les plus viles; emporté jusqu'à l'éclat, vindicatif jusqu'à la fureur, vain jusqu'à la puérilité, envieux jusqu'à la faiblesse, voluptueux jusqu'à la dissolution : je vous trouve une âme toute de boue, qu'un plaisir entraîne, qu'une affection abat, qu'un vil intérêt corrompt, qu'une lueur de prospérité transporte, que le seul instinct des sens guide comme les animaux sans raison; je ne vois en vous rien de grand, rien d'élevé, rien de digne de la force et de la sublimité de la raison; et il vous sied bien, après cela, de nous venir dire, qu'il faut laisser aux esprits faibles et aux âmes vulgaires tout ce détail de dévotion extérieure!

(*Sermon pour le mercredi de la 3e semaine de Carême.*)

SUR LA MÉDISANCE.

Vous excusez la malignité de vos censures sur l'innocence de vos intentions. Mais approfondissons le secret de votre cœur : d'où vient que nos censures portent toujours sur cette personne, et que vous ne vous délassez plus agréablement et avec plus d'esprit

que lorsque vous rappelez ses défauts? Ne serait-ce point une jalousie secrète? Ses talents, sa fortune, sa faveur, son poste, sa réputation, ne vous blesseraient-ils pas encore plus que ses défauts? le trouveriez-vous si digne de censure, s'il avait moins de qualités qui le mettent au-dessus de vous? seriez-vous si aise de faire remarquer ses endroits faibles, si tout le monde ne lui en trouvait pas de fort avantageux? Saül aurait-il redit si souvent, avec tant de complaisance, que David n'était que le fils d'Isaïe, s'il ne l'eût regardé comme un concurrent plus digne que lui de l'empire? D'où vient que les défauts de tout autre vous trouvent plus indulgent? qu'ailleurs vous excusez tout, et qu'ici tout s'envenime dans votre bouche? Allez à la source; n'y a-t-il pas quelque racine secrète d'amertume dans votre cœur? et pouvez-vous justifier, par l'innocence de vos intentions, des discours qui partent d'un principe si corrompu? Vous nous assurez que ce n'est ni haine, ni jalousie contre votre frère; je le veux: mais n'y aurait-il pas peut-être dans vos satires des motifs encore plus bas et plus honteux? n'affectez-vous pas de censurer votre frère devant un grand qui ne l'aime pas? ne voulez-vous pas faire votre cour, et vous rendre agréable, en rendant votre frère un sujet de risée ou de mépris? ne sacrifiez-vous pas sa réputation à votre fortune? et ne cherchez-vous pas à plaire, en donnant du ridicule à un homme qui ne plaît pas? Les cours sont si remplies de ces satires d'adulation et de bas intérêt! Les grands sont à plaindre dès qu'ils se livrent à des aversions injustes: on a bientôt trouvé des vices dans la vertu même qui leur déplaît.

Mais enfin, vous ne vous sentez point coupable, dites-vous, de tous ces lâches motifs; et s'il vous arrive quelquefois de médire de vos frères, c'est en vous pure indiscrétion, et légèreté de langue. Mais est-ce donc par là que vous vous croyez plus innocent? la légèreté et l'indiscrétion, ce vice si indigne de la gravité du chrétien, si éloigné du sérieux et de la solidité de la foi, si souvent condamné dans les livres saints, peut-il justifier un autre vice? Eh! qu'importe à votre frère que vous déchirez, que ce soit en vous indiscrétion ou malice? un dard décoché imprudemment fait-il une plaie moins dangereuse et moins profonde que celui qu'on a tiré à dessein? le coup mortel que vous portez à votre frère est-il plus léger, parce que c'est l'imprudence et la légè-

reté qui l'ont lancé? et que fait l'innocence de l'intention où l'action est un crime? Mais d'ailleurs, n'en est-ce pas un, d'être capable d'indiscrétion sur la réputation de vos frères? Y a-t-il rien qui demande plus de circonspection et de prudence? tous les devoirs du christianisme ne sont-ils pas renfermés dans celui de la charité? n'est-ce pas là, pour ainsi dire, toute la religion? et n'être pas capable d'attention sur un point aussi essentiel, n'est-ce pas regarder comme un jeu tout le reste? Ah! c'est ici où il faut mettre une garde de circonspection sur sa langue; peser toutes ses paroles, les lier dans son cœur, comme dit le Sage, et les laisser mûrir dans sa bouche. (Eccli., xxviii, 28, 29.) Vous échappe-t-il jamais de ces discours indiscrets contre vous-même? manquez-vous quelquefois d'attention sur ce qui intéresse votre honneur et votre gloire? Quels soins infatigables! quelles mesures! quelle industrie! Dans quel détail vous voit-on descendre pour la ménager et l'accroître! S'il vous arrive de vous blâmer, c'est toujours avec des circonstances qui font votre éloge: vous ne censurez en vous que des défauts qui vous font honneur; et, en avouant vos vices, vous ne voulez que raconter vos vertus; l'amour de vous-même ramène tout à vous. Aimez votre frère comme vous vous aimez, et tout vous ramènera à lui; et vous serez incapable d'indiscrétion sur ses intérêts, et vous n'aurez plus besoin de nos instructions sur ce que vous devez à sa réputation et à sa gloire.

Mais si ces médisances, que vous appelez légères, sont criminelles dans leurs motifs, elles ne le sont pas moins dans leurs circonstances.

Je pourrais d'abord vous faire remarquer que le monde familiarisé avec le crime, et qui, à force de voir les vices les plus criants devenus les vices de la multitude, n'en est presque plus touché, appelle légères les médisances qui roulent sur les faiblesses les plus criminelles et les plus honteuses: les soupçons d'infidélité dans le lien sacré du mariage ne sont plus un décri formel, et une flétrissure essentielle; ce sont des discours de dérision et de plaisanterie: accuser un courtisan de perfidie et de mauvaise foi, ce n'est plus attaquer son honneur, c'est donner du ridicule aux protestations de sincérité dont il nous amuse: rendre suspecte d'hypocrisie la piété la plus sincère, ce n'est pas outrager Dieu dans ses saints, c'est un langage de dérision que l'usage a rendu

commun : en un mot, hors les crimes que l'autorité publique punit, et qui nous attirent, ou la disgrâce du maître, ou la perte des biens et de la fortune, tout le reste paraît léger, et devient le sujet ordinaire des entretiens et des censures publiques.

Mais ne poussons pas plus loin cette réflexion. Je veux que les défauts que vous publiez de votre frère soient légers : plus ils sont légers, plus vous êtes injuste de les relever : plus il mérite que vous usiez d'indulgence à son égard, plus il faut supposer en vous une malignité d'attention à qui rien n'échappe ; une dureté de naturel, qui ne saurait rien excuser. Si les défauts de votre frère étaient essentiels, vous l'épargneriez ; vous le trouveriez digne de votre indulgence ; la politesse et la religion vous feraient un devoir de vous taire : eh ! quoi ? parce qu'il n'a que de légères faiblesses, vous le trouverez moins digne de vos égards ? ce qui devrait vous le rendre respectable, vous autorise à le décrier ? N'êtes-vous pas devenu au dedans de vous, dit l'Apôtre, un juge de pensées injustes ? et votre œil n'est-il donc méchant, que parce que votre frère est bon ?

D'ailleurs, les défauts que vous censurez sont légers : mais en auriez-vous la même idée, si l'on vous les reprochait à vous-même ? Quand il vous est revenu certains discours tenus en votre absence, lesquels, à la vérité, n'attaquaient pas essentiellement votre honneur et votre probité, mais qui répandaient dans le public quelques-unes de vos faiblesses, quelles ont été vos dispositions ? Mon Dieu ! c'est alors que l'on grossit tout ; que tout nous paraît essentiel ; que, peu content d'exagérer la malice des paroles, on fouille dans le secret de l'intention, et qu'on veut trouver des motifs encore plus odieux que les discours mêmes. On a beau nous dire alors que ce sont là des reproches qui n'intéressent pas l'essentiel, et qui au fond ne sauraient nous faire tort : on croit avoir été insulté ; on en parle ; on s'en plaint ; on éclate ; on n'est plus maître de son ressentiment ; et tandis que tout le monde blâme l'excès de notre sensibilité, seuls nous nous obstinons à croire que l'affaire est sérieuse, et que notre honneur y est intéressé. Servez-vous donc de cette règle dans les défauts que vous publiez de votre frère : appliquez-vous l'offense à vous-même ; tout est léger contre lui ; et sur ce qui vous touche, tout paraît essentiel à votre orgueil, et digne de vengeance.

Enfin, les vices que vous censurez sont légers : mais n'y ajoutez-vous rien du vôtre? les donnez-vous pour ce qu'ils sont? ne mêlez-vous pas au récit que vous en faites, la malignité de vos conjectures? ne les mettez-vous pas en un certain point de vue, qui les tire de leur état naturel? n'embellissez-vous pas votre histoire? et, pour faire un héros ridicule qui plaise, ne le faites-vous pas tel qu'on le souhaite, et non pas tel qu'il est en effet? n'accompagnez-vous pas vos discours de certains gestes qui laissent tout entendre? de certaines expressions qui ouvrent l'esprit de ceux qui vous écoutent à mille soupçons téméraires et flétrissants? de certain silence même, qui donne plus à penser que tout ce que vous auriez pu dire? Car, qu'il est difficile de se tenir dans les bornes de la vérité, quand on n'est plus dans celles de la charité! Plus ce que l'on censure est léger, plus l'imposture est à craindre : il faut embellir pour se faire écouter; et l'on devient calomniateur, où l'on n'avait pas cru même être médisant.

Je n'ajoute pas, mes frères, que si ces médisances, que vous appelez légères, sont très-criminelles dans leurs motifs et dans leurs circonstances, elles le sont encore plus dans leurs suites : je dis leurs suites, toujours irréparables, mes frères. Vous pouvez expier le crime de la volupté par la mortification et la pénitence; le crime de la haine, par l'amour de votre ennemi; le crime de l'ambition; en renonçant aux honneurs et aux pompes du siècle; le crime de l'injustice, en restituant ce que vous avez ravi à vos frères; le crime même de l'impiété et du libertinage, par un respect religieux et public pour le culte de vos pères : mais le crime de la détraction, par quel remède, quelle vertu, peut-il se réparer? Vous n'avez révélé qu'à un seul les vices de votre frère, je le veux : mais ce confident infortuné en aura bientôt à son tour plusieurs autres, qui de leur côté ne regardant plus comme un secret ce qu'ils viennent d'apprendre, en instruiront les premiers venus : chacun en les redisant y ajoutera de nouvelles circonstances; chacun y mettra quelque trait envenimé de sa façon; à mesure qu'on les publiera, ils croîtront, ils grossiront : semblable, dit saint Jacques, à une étincelle de feu qui, portée en différents lieux par un vent impétueux, embrase les forêts et les campagnes; telle est la destinée de la détraction. Ce que vous avez dit en secret n'était rien d'abord, et périssait étouffé et enseveli sous la cendre : mais ce

feu ne couve que pour se rallumer avec plus de fureur ; mais ce rien va emprunter de la réalité en passant par différentes bouches : chacun y ajoutera ce que sa passion, son intérêt, le caractère de son esprit et de sa malignité, lui représentera comme vraisemblable ; la source sera presque imperceptible ; mais, grossie dans sa course par mille ruisseaux étrangers, le torrent qui s'en formera inondera la cour, la ville, et la province ; et ce qui n'était d'abord dans son origine qu'une plaisanterie secrète et imprudente, qu'une simple réflexion, qu'une conjecture maligne, deviendra une affaire sérieuse, un décri formel et public, le sujet de tous les entretiens, une flétrissure éternelle pour votre frère. Et alors réparez, si vous pouvez, cette injustice et ce scandale ; rendez à votre frère l'honneur que vous lui avez ravi. Irez-vous vous opposer au déchaînement public, et chanter tout seul ses louanges ? mais on vous prendra pour un nouveau venu, qui ignorez ce qui se passe dans le monde ; et vos louanges venues trop tard ne serviront qu'à lui attirer de nouvelles satires. Or, que de crimes dans un seul ! les péchés de tout un peuple deviennent les vôtres : vous médisez par toutes les bouches de vos citoyens : vous êtes encore coupable du crime de ceux qui les écoutent. Quelle pénitence peut expier des maux auxquels elle ne saurait plus remédier ? et vos larmes pourront-elles effacer ce qui ne s'effacera jamais de la mémoire des hommes ? Encore si le scandale finissait avec vous, votre mort, en le finissant, pourrait en être devant Dieu l'expiation et le remède. Mais c'est un scandale qui vous survivra ; les histoires scandaleuses des cours ne meurent jamais avec leurs héros : des écrivains lascifs ont fait passer jusqu'à nous les satires, les déréglements des cours qui nous ont précédés ; et il se trouvera parmi nous des auteurs licencieux qui instruiront les âges à venir des bruits publics, des événements scandaleux et des vices de la nôtre.

Si vous étiez vivement touché de vos propres misères, dit saint Chrysostome ; si vous aviez sans cesse votre péché devant vos yeux, comme ce roi pénitent, il ne vous resterait, ni assez de loisir, ni assez d'attention, pour remarquer les fautes de vos frères. Plus elles seraient publiques, plus vous béniriez en secret le Seigneur d'avoir détourné de vous cette infamie ; plus vous sentiriez votre reconnaissance se réveiller, sur ce qu'étant tombé peut-être dans les mêmes égarements, il n'a pas permis qu'ils

fussent publiés sur les toits, comme ceux de votre frère; sur ce qu'il a laissé dans l'obscurité vos œuvres de ténèbres; qu'il les a, pour ainsi dire, couvertes de ses ailes; et ménagé devant les hommes un honneur et une innocence que vous aviez tant de fois perdus devant lui : vous trembleriez en vous disant à vous-même que peut-être il n'a épargné votre confusion en ce monde, que pour la rendre plus amère et plus durable dans l'autre.

Telles sont les dispositions de l'humilité chrétienne sur les chutes publiques de nos frères : nous devons en parler beaucoup à nous-mêmes, et presque jamais aux autres. Aussi lorsque les scribes et les pharisiens viennent présenter au Sauveur une femme surprise en adultère, et qu'ils veulent le presser d'en dire son sentiment; quoique la faute de cette pécheresse fût publique, Jésus-Christ garde un profond silence; et à leurs malignes et pressantes instances de s'expliquer, il se contente de répondre : *Que celui d'entre vous qui est sans péché jette contre elle la première pierre* (JEAN, VIII, 7); comme s'il voulait leur faire entendre par là, que ce n'était pas à des pécheurs, comme eux, à condamner si hautement le crime de cette femme; et que, pour avoir droit de jeter contre elle une seule pierre, il fallait être soi-même exempt de tout reproche. Et voilà ce que je voudrais vous dire aujourd'hui, mes frères : la mauvaise conduite de cette personne vient d'éclater : eh bien! que celui d'entre vous qui est sans péché, jette contre elle la première pierre : *Qui sine peccato est vestrum, primus in illam lapidem mittat*; si devant Dieu vous n'avez rien de plus criminel peut-être à vous reprocher, parlez librement, condamnez sévèrement sa faute, lancez contre elle les traits les plus piquants de la dérision et de la censure; on vous le permet. Ah! vous qui en discourez si hardiment, vous êtes plus heureuse qu'elle; mais êtes-vous plus innocente? On vous croit plus de vertu, plus d'amour du devoir; mais Dieu, qui vous connaît, en juge-t-il comme les hommes? mais si les ténèbres qui cachent votre honte venaient à se dissiper, les pierres que vous jetez ne se tourneraient-elles pas contre vous-même? mais si un événement imprévu trahissait votre secret, l'audace et la joie maligne avec lesquelles vous censurez, n'ajouteraient-elles pas un nouveau ridicule à votre confusion et à votre opprobre? Ah! vous ne devez ce fantôme de réputation, dont vous vous gloriliez, qu'à des artifices et à des

menagements, que la justice de Dieu peut confondre et déconcerter en un instant : vous touchez peut-être au moment où il va révéler votre honte; et, loin de rougir dans le secret et dans le silence, lorsqu'on publie des fautes qui sont les vôtres, vous en parlez, vous les racontez avec complaisance; et vous fournissez au public des traits dont il fera peut-être usage un jour contre vous-même : c'est la menace et la prédiction du Sauveur : *Tous ceux qui s'arment du glaive périront par le glaive* (MATTH., XXVI, 52) : vous percez votre frère avec le glaive de la langue; vous serez percé du même glaive à votre tour; et quand vous seriez exempt des vices que vous blâmez si témérairement en autrui, le Dieu juste vous y livrera.

Non-seulement vous violez les règles saintes de la charité, mais de plus, vous êtes infracteur de celles de la justice. Car les fautes de votre frère sont publiques, je le veux; mais placez-vous dans la même situation : exigeriez-vous de lui moins d'égards et moins d'humanité, parce que votre chute ne serait plus un mystère? croiriez-vous que l'exemple public donnât à votre frère, contre vous, un droit que vous en prenez contre lui-même? recevriez-vous, pour justifier sa malignité, une excuse qui vous la rendrait encore plus odieuse et plus cruelle? D'ailleurs, que savez-vous si le premier auteur de ces discours publics, n'est point un imposteur? Il court tant de faux bruits dans le monde, et la malice des hommes les rend si crédules sur les défauts d'autrui! que savez-vous si ce n'est pas un ennemi, un concurrent, un envieux, qui a répandu cette calomnie par des voies secrètes, pour détruire celui qui traversait, ou ses passions, ou sa fortune? ces exemples sont-ils fort rares? si ce n'est pas un imprudent, qui a donné lieu à tous ces discours par l'indiscrétion d'une parole lâchée sans attention et recueillie avec malice? ces méprises sont-elles impossibles? si ce n'est pas une conjecture débitée d'abord comme telle, et donnée ensuite comme une vérité? ces altérations ne sont-elles pas du caractère des bruits publics? Qu'y avait-il de plus vraisemblable parmi les enfants de la captivité, que le déréglement prétendu de Susanne? les juges du peuple de Dieu, vénérables par leur âge et par leur dignité, déposaient contre elle; tout le peuple en parlait comme d'une épouse infidèle; on la regardait comme l'opprobre d'Israël : cependant c'était sa pudeur même qui lui attirait ces ou-

trages; et s'il ne se fût trouvé de son temps un Daniel, qui osât douter d'un bruit public, le sang de cette innocente allait souiller tout le peuple. Et, sans sortir de notre évangile, les discours sacriléges, qui traitaient Jésus-Christ d'imposteur et de Samaritain, n'étaient-ils pas devenus les discours publics de toute la Judée? les prêtres et les pharisiens, gens à qui la dignité de leur caractère et la régularité de leurs mœurs attiraient le respect et la confiance des peuples, les appuyaient de leur autorité : cependant voudriez-vous excuser ceux d'entre les Juifs qui, sur des bruits si communs, parlaient du Sauveur du monde comme d'un séducteur, qui imposait à la crédulité des peuples? Vous vous exposez donc à la calomnie envers votre frère; quelque répandues que soient les censures qu'on fait de lui, sa faute, dont vous n'avez pas été témoin, est toujours douteuse pour vous; et c'est une injustice que vous lui faites, d'aller publiant, comme vrai, ce que vous ne savez que par des bruits publics, souvent faux, et toujours téméraires.

Mais je vais plus loin : quand même la chute de votre frère serait certaine, et que la malignité des discours n'y aurait rien ajouté; d'où pouvez-vous savoir si la honte même de voir sa faute publique ne l'a pas fait revenir à lui, et si un repentir sincère et des larmes abondantes, ne l'ont pas déjà effacée et expiée devant Dieu? Il ne faut pas toujours des années à la grâce pour triompher d'un cœur rebelle : il est des victoires qu'elle ne veut pas devoir au temps; et une chute publique est souvent le moment de miséricorde qui décide de la conversion du pécheur. Or, si votre frère s'est repenti, n'êtes-vous pas injuste et cruel, de faire revivre des fautes que sa pénitence vient d'effacer, et que le Seigneur a oubliées? Souvenez-vous de la pécheresse de l'Évangile : ses désordres étaient publics, puisqu'elle avait été la pécheresse de la cité; cependant lorsque le pharisien les lui reproche, ses larmes et son amour les avaient effacés aux pieds du Sauveur : la bonté de Dieu lui avait remis sa faute, et la malignité des hommes ne pouvait encore l'en absoudre.

Ainsi, mes frères, vous surtout que le rang et la naissance élève au-dessus des autres, ne vous contentez pas de mettre un frein a votre langue; offrez encore aux discours de la médisance, un visage triste et sévère, selon l'avis de l'Esprit saint, un silence de désaveu et d'indignation : car le crime est ici égal, et dans la

malignité de celui qui parle, et dans la complaisance de ceux qui écoutent.

Si la médisance trouvait moins d'approbateurs, le royaume de Jésus-Christ serait bientôt purgé de ce scandale : on plaît en médisant, et un vice qui plaît devient bientôt un talent aimable : nous animons la médisance par nos applaudissements; et comme il n'est personne qui ne veuille être applaudi, il n'est presque aucun aussi qui ne se fasse un art et un mérite de médire.

(*Sermon pour le lundi de la 4e semaine de Carême.*)

DOUTES SUR LA RELIGION.

Tandis que vous avez vécu avec pudeur et avec innocence, vous n'avez pas douté. Rappelez ces temps heureux où les passions n'avaient pas encore gâté votre cœur : la foi de vos pères ne vous offrait rien que d'auguste et de respectable; la raison pliait sans peine sous le joug de l'autorité; vous ne vous avisiez pas de vous former à vous-mêmes des difficultés et des doutes : dès que les mœurs ont changé, les vues sur la religion n'ont pas été les mêmes. Ce n'est donc pas la foi qui a trouvé dans votre raison de nouvelles difficultés, c'est la pratique de vos devoirs qui a rencontré dans votre cœur de nouveaux obstacles. Et si vous nous dites que vos premières impressions, si favorables à la foi, ne venaient que des préjugés de l'éducation et de l'enfance; nous vous répondrons que les secondes, si favorables à l'impiété, ne vous sont venues que des préjugés des passions et de la débauche; et que, préjugés pour préjugés, il nous semble qu'il vaut encore mieux s'en tenir à ceux qui sont formés dans l'innocence, et qui nous portent à la vertu, qu'à ceux qui sont nés dans l'infamie des passions, et qui ne prêchent que le libertinage et le crime.

C'est ici où je voudrais en appeler, avec Tertullien, à ce pécheur mourant, et le faire parler ici à ma place contre l'incrédulité : c'est ici où, à l'honneur de la religion de nos pères, je ne voudrais pas d'autre témoin de la faiblesse et de la mauvaise foi de l'impie, que cette âme qui expire, et qui ne peut plus parler que le langage de la vérité : c'est ici où je voudrais assembler tous les incrédules autour du lit de sa mort; et, pour les confondre par un témoignage

qui ne saurait leur être suspect, lui dire avec Tertullien : O âme! avant que vous sortiez de ce corps terrestre, dont vous allez vous détacher, souffrez que je vous appelle ici en témoignage : *Consiste in medio, anima* (TERTULL.) : parlez dans ce dernier moment où vous ne donnez rien à la vanité, et où vous devez tout à la vérité; dites-nous si vous regardez le Dieu terrible, entre les mains duquel vous allez tomber, comme un être chimérique dont on fait peur aux esprits faibles et crédules? dites-nous si tout disparaissant à vos yeux, si toutes les créatures retombant pour vous dans le néant, Dieu seul ne vous paraît pas immortel, immuable, l'Être de tous les siècles et de l'éternité, et qui remplit le ciel et la terre? Nous consentons maintenant, nous que vous avez toujours regardés comme des esprits superstitieux et vulgaires, nous consentons que vous soyez le juge entre nous et l'incrédulité, à laquelle vous avez toujours paru si favorable : *A te testimonium flagitant christiani, ab extranea adversus tuos.* Quoique vous ayez été jusqu'ici étrangère par rapport à la foi, et ennemie de la religion, la religion s'en rapporte à vous contre ceux que le lien affreux de l'impiété vous avait si étroitement unis : *A te testimonium flagitant christiani, ab extranea adversus tuos.* Si tout meurt avec vous, pourquoi la mort vous paraît-elle si fort à craindre? *Cur in totum times mortem, si nihil est tibi timendum post mortem?* Pourquoi ces mains suppliantes vers le ciel, s'il n'y a point de Dieu qui puisse se laisser toucher à vos gémissements et écouter vos prières? Si vous n'êtes rien vous-même, pourquoi démentez-vous donc le néant de votre être, et tremblez-vous sur les suites de votre destinée? *Si nihil es ipsa, cur mentiris in te?* D'où vous viennent, dans ce dernier moment, ces sentiments de crainte, de respect pour l'Être suprême? n'est-ce pas parce que vous les aviez toujours eus, que vous aviez imposé au public par une fausse ostentation d'impiété, et que la mort ne fait que développer les dispositions de foi et de religion, que vous aviez toujours conservées pendant votre vie? *A te testimonium flagitant christiani, ab extranea adversus tuos.*

(*Sermon pour le mardi de la 4e semaine de Carême.*)

SUR L'INJUSTICE DU MONDE.

Le premier objet sur lequel tombent d'ordinaire les discours du monde contre la vertu, c'est sur la droiture des intentions des gens de bien. Comme ce qui paraît de leurs actions donne d'ordinaire peu de prise à la malignité et à la censure, on se retranche sur leurs intentions : on prétend aujourd'hui surtout, où, sous un prince aussi grand que religieux, la vertu autrefois étrangère et moquée à la cour, y est devenue la voie la plus sûre des grâces et des récompenses; on prétend que c'est là où visent ceux qui en font une profession publique; qu'ils ne veulent qu'aller à leurs fins, et que ceux qui paraissent les plus saints et les plus désintéressés, n'ont par-dessus les autres que plus d'art et plus d'adresse : si on leur fait grâce sur la bassesse de ce motif, on leur en prête d'autres aussi dignes de l'élévation, de la vertu et de la sincérité chrétienne. Ainsi, qu'une âme touchée de ses égarements revienne à Dieu; ce n'est pas Dieu qu'elle cherche, c'est le monde par une voie plus fine et plus détournée : ce n'est pas la grâce qui a changé son cœur, c'est l'âge qui commence à effacer ses traits, et qui ne la retire des plaisirs, que parce que les plaisirs commencent à la fuir eux-mêmes. Si le zèle embrasse des œuvres de miséricorde, ce n'est pas qu'on soit charitable, c'est qu'on veut devenir important : si l'on se renferme dans la prière et dans la retraite, ce n'est pas la piété qui craint les périls du monde; c'est une singularité et une ostentation qui veut s'en attirer les suffrages : enfin, le mérite des plus saintes actions est toujours déprisé dans la bouche des mondains, par les soupçons dont ils noircissent les intentions.

Je conviens que l'hypocrite est digne de l'exécration de Dieu et des hommes; que l'abus qu'il fait de la religion est le plus grand de tous les crimes; que les dérisions et les satires sont trop douces pour décrier un vice qui mérite l'horreur du genre humain; et qu'un théâtre profane a eu tort de ne donner que du ridicule à un caractère abominable, si honteux et si affligeant pour l'Église; et qui doit plutôt exciter les larmes et l'indignation, que la risée des fidèles.

Mais je dis que ce déchaînement éternel contre la vertu; que ces soupçons téméraires qui confondent toujours l'homme de bien avec l'hypocrite; que cette malignité, qui, en faisant des éloges

pompeux de la justice, ne trouve presque aucun juste qui les mérite : je dis que ce langage, dont on fait si peu de scrupule dans le monde, anéantit la religion, et tend à rendre toute vertu suspecte : je dis que par là vous fournissez des armes aux impies, dans un siècle où tant d'autres scandales n'autorisent que trop l'impiété. Vous leur aidez à croire qu'il n'y a plus de justes sur la terre; que les saints mêmes qui ont autrefois édifié l'Église, et dont nous honorons la mémoire, n'ont donné aux hommes que le spectacle d'une fausse vertu, dont ils n'avaient que le fantôme et les apparences; et que l'Évangile n'a jamais formé que des pharisiens et des hypocrites. Comprenez-vous, mes frères, tout le crime de ces dérisions insensées? vous croyez rire de la fausse vertu, et vous blasphémez contre la religion. Je le répète, en vous défiant de la sincérité des justes que vous voyez, l'impie conclut que ceux qui les ont précédés, et que nous ne voyons pas, leur étaient semblables; que les martyrs eux-mêmes, qui couraient à la mort avec tant de fermeté, et qui rendaient à la vérité le témoignage le plus éclatant et le moins suspect que l'homme puisse lui rendre, n'étaient que des furieux qui cherchaient une gloire humaine par une vaine ostentation de courage et d'héroïsme; et qu'enfin la tradition vénérable de tant de saints, qui de siècle en siècle ont honoré et édifié l'Église, n'est qu'une tradition de fourberie et d'artifice. Et plût à Dieu que ce ne fût ici qu'un emportement de zèle et d'exagération! ces blasphèmes, qui font horreur, et qui auraient dû être ensevelis avec le paganisme, nous avons encore la douleur de les entendre parmi nous. Et vous-mêmes, qui en frémissez, vous les mettez pourtant, sans le vouloir, dans la bouche de l'impie, ce sont vos censures éternelles de la piété, qui ont rendu en nos jours l'impiété si commune et si impunie.

Je n'ajoute pas que par là tout devient douteux et incertain dans la société. Il n'y a donc plus, ni bonne foi, ni droiture, ni fidélité, parmi les hommes. Car s'il ne faut plus compter sur la sincérité et sur la vertu des justes; si leur piété n'est que le masque de leurs passions, nous ne compterons pas sans doute plus sur la probité des pécheurs et des mondains : tous les hommes ne seront donc plus que des fourbes et des scélérats dont il faudra se défier, et ne vivre avec eux que comme avec des ennemis d'autant plus à craindre, qu'ils cachent, sous les dehors de l'amitié et de l'humanité,

le dessein ou de nous tromper, ou de nous perdre. Il n'y a qu'un cœur profondément mauvais et corrompu, qui puisse supposer tant de noirceur et de corruption dans les autres.

Et voilà le second caractère de cette témérité dont nous parlons. Oui, mes frères, ce fonds de malignité, qui voit le crime à travers même les apparences de la vertu, et qui attribue à des œuvres saintes des intentions criminelles, ne peut partir que d'une âme noire et corrompue. Comme les passions vous ont gâté le cœur, à vous que ce dicours regarde; que vous êtes capable de toute duplicité et de toute bassesse; que vous n'avez rien de droit, rien de noble, rien de sincère : vous soupçonnez aisément vos frères d'être ce que vous êtes : vous ne sauriez vous persuader qu'il y ait encore des cœurs simples, sincères et généreux sur la terre : vous croyez voir partout ce que vous sentez en vous-même : vous ne pouvez comprendre que l'honneur, la fidélité, la sincérité, et tant d'autres vertus toujours fausses dans votre cœur, aient quelque chose de plus vrai et de plus réel, dans le cœur des personnes même les plus respectables par leur élévation ou par leur caractère : vous ressemblez aux courtisans du roi des Ammonites; comme ils n'avaient point d'autre occupation que d'être sans cesse attentifs à se supplanter les uns les autres, et à se dresser mutuellement des piéges, ils n'eurent pas de peine à croire que David n'allait pas de meilleure foi avec leur maître. Vous croyez, disaient-ils à ce prince, que David pense à honorer la mémoire de votre père, en vous envoyant des députés qui viennent vous consoler sur sa mort : *Putas quod propter honorem patris tui miserit David ad te consolatores* (III Reg. x, 3)? Ce ne sont pas des consolateurs qu'il vous envoie, ce sont des espions; c'est un fourbe, qui, sous les dehors pompeux d'une ambassade honorable et pleine d'amitié, vient faire examiner les endroits faibles de votre royaume, et prendre des mesures pour vous surprendre : *Et non ideo ut investigaret et exploraret civitatem.* (Ibid.) C'est le malheur des cours surtout : comme on y est né et qu'on y vit dans le faux, on croit le voir dans la vertu aussi bien que dans le vice : comme c'est une scène où chacun joue un personnage emprunté, on croit que l'homme de bien ne fait qu'y jouer le personnage de la vertu : la sincérité rare ou inutile y paraît toujours impossible.

Un bon cœur, un cœur droit, simple et sincère, ne peut presque

comprendre qu'il y ait des imposteurs sur la terre : il trouve dans son propre fonds l'apologie de tous les autres hommes, et mesure, par ce qui lui en coûterait à lui-même pour n'être pas de bonne foi, ce qu'il en doit coûter aux autres. Aussi, mes frères, examinez ceux qui forment ces soupçons affreux et téméraires contre les gens de bien ; vous trouverez que ce sont d'ordinaire des hommes déréglés et corrompus, qui cherchent même à se calmer dans leurs dissolutions, en supposant que leurs faiblesses sont des faiblesses de tous les hommes ; que ceux qui paraissent les plus vertueux, n'ont par-dessus eux que plus d'habileté pour les cacher ; et qu'au fond, si on les voyait de près, on trouverait qu'ils sont faits comme les autres hommes : ils font de cette pensée injuste une ressource affreuse à leurs débauches. Ils s'affermissent dans le désordre, en y associant tous ceux que la crédulité des peuples appelle gens de bien : ils se font une idée affreuse du genre humain, pour être moins effrayés de celle qu'ils sont obligés d'avoir d'eux-mêmes ; et tâchent de se persuader qu'il n'y a plus de vertu, afin que le vice plus commun leur paraisse plus excusable ; comme si, ô mon Dieu, la multitude des criminels pouvait ôter à votre justice le droit de punir le crime.

Mais on a vu tant d'hypocrites, dites-vous, qui ont abusé si longtemps le monde, qu'on regardait comme des saints et des amis de Dieu, et qui cependant n'étaient que des hommes pervers et corrompus !

Je l'avoue avec douleur, mes frères : mais que voulez-vous conclure de là ? que tous les gens de bien leur ressemblent ? la conséquence est affreuse : et où en serait le genre humain, si vous raisonniez ainsi sur tout le reste des hommes ? On a vu tant d'épouses infidèles : n'y a-t-il donc plus de pudeur et de fidélité dans le lien sacré du mariage ? tant de magistrats ont vendu leur honneur et leur ministère : la justice et l'intégrité sont-elles donc bannies de tous les tribunaux ? les histoires nous ont conservé le souvenir de tant de princes perfides, dissimulés, sans foi, sans honneur ; également infidèles à leurs ennemis, à leurs alliés, à leurs sujets : la droiture, la vérité, la religion n'environnent-elles donc plus le trône ? Levez les yeux, et regardez le prince grand et respectable qui l'honore et qui le remplit : les siècles passés ont vu tant de sujets distingués par leurs noms, par leurs charges, par les

bienfaits de leur souverain, trahir le prince et la patrie, et entretenir avec l'ennemi des intelligences criminelles : trouveriez-vous le maître que vous servez avec tant de zèle et de valeur, équitable, si là-dessus la fidélité d'un chacun de vous lui devenait suspecte? Pourquoi donc un soupçon qui fait horreur envers tous les autres hommes, ne sera-t-il supportable que contre les gens de bien? pourquoi une conséquence ridicule partout ailleurs, ne serait-elle sensée que contre la vertu? la perfidie d'un seul Judas vous fait-elle conclure que tous les autres disciples fussent des traîtres et des infidèles? l'hypocrisie de Simon le magicien prouve-t-elle que la conversion de tous les autres disciples qui embrassaient la foi, ne fût qu'un artifice pour arriver à leurs fins; et qu'ils ne marchassent pas droit, comme lui, dans la voie de Dieu? Quoi de plus injuste et de plus insensé, que de faire à tous un crime de la faute d'un seul? Il est difficile, je l'avoue, que le vice ne se pare quelquefois des apparences de la vertu; que l'ange de ténèbres ne se transfigure quelquefois en ange de lumière, et que les passions, qui mettent tout en œuvre pour réussir, ne s'avisent pas quelquefois d'appeler à leur secours les apparences mêmes de la piété, sous un règne surtout où la piété honorée, est presque le chemin de la fortune et des grâces. Mais c'est une extravagance de faire retomber sur toute cette vertu l'usage impie que quelques-uns peuvent faire de la vertu même; et de croire que quelques abus découverts dans une profession sainte et vénérable, déshonorent généralement tous ceux qui l'ont embrassée. C'est, mes frères, que nous haïssons tous les hommes qui ne nous ressemblent pas; et que nous sommes ravis de pouvoir condamner la vertu, parce que la vertu, elle-même nous condamne.

Hélas! mes frères, les tyrans ne faisaient autrefois des dérisions publiques des chrétiens, qu'en leur reprochant leurs superstitions prétendues : ils se moquaient des honneurs publics qu'ils leur voyaient rendre à Jésus-Christ, à un crucifié, et de la préférence qu'ils lui donnaient sur Jupiter et sur les dieux de l'empire, dont la pompe et la magnificence des temples et des autels, l'ancienneté des lois, et la majesté des Césars, rendaient le culte respectable; du reste, ils donnaient des éloges publics à leurs mœurs, ils admiraient leur modestie, leur frugalité, leur charité, leur patience, leur vie innocente et mortifiée, leur éloignement des cirques et

des plaisirs publics ; ils ne pouvaient s'empêcher de regarder avec vénération les mœurs sages, retirées, pudiques, douces, bienfaisantes de ces hommes simples et fidèles. Vous au contraire, plus insensés, vous ne trouverez pas mauvais qu'ils adorent Jésus-Christ, et qu'ils mettent dans le mystère de la croix leur confiance et leur salut; mais vous trouvez ridicule qu'ils s'interdisent les plaisirs publics, qu'ils vivent dans la pratique de la retraite, de la mortification, de la prière; mais vous les trouvez dignes de vos dérisions et de vos censures, parce qu'ils sont humbles, simples, chastes et modestes; et la vie chrétienne, qui a pu trouver des admirateurs jusque parmi les tyrans, ne trouve auprès de vous que des traits moqueurs et des railleries profanes.

Quelle folie, mes frères, de ne trouver dignes de risée, dans un monde, qui n'est lui-même tout entier qu'un amas de niaiseries et d'extravagances, de n'y trouver dignes de risée que ceux qui en connaissent le frivole, et qui ne pensent qu'à se mettre à couvert de la colère à venir ! quelle folie de ne mépriser dans les hommes que les seules qualités qui les rendent agréables à Dieu, respectables aux anges, utiles à leurs frères! quelle folie de croire qu'un bonheur ou un malheur éternel nous attend, et de trouver ridicules ceux qu'un si grand intérêt occupe !

Respectons la vertu, mes frères ; elle seule sur la terre mérite notre admiration et nos hommages. Si nous sommes encore trop faibles pour en remplir les devoirs, soyons assez équitables pour en estimer l'éclat et l'innocence ; si nous ne pouvons pas vivre comme les justes, souhaitons de le devenir, envions leur destinée ; si nous ne pouvons pas encore imiter leurs exemples, regardons les dérisions de la vertu, non-seulement comme des blasphèmes contre l'Esprit saint, mais comme des outrages faits à l'humanité, que la vertu toute seule honore; reprochons-nous les vices qui ne nous permettent pas de ressembler aux gens de bien, loin de leur reprocher les vertus qui nous les rendent dissemblables ; et en un mot, par notre respect véritable pour la piété, méritons d'obtenir un jour le don de la piété même.

(*Sermon pour le mercredi de la 4e semaine de Carême.*)

SUR LAZARE.

C'est donc un commencement de justice pour les plus grands pécheurs, que d'aimer les âmes justes; c'est un préjugé de vertu, que de la respecter dans ceux qui la pratiquent; c'est une espérance de conversion, que de rechercher la société des gens de bien, estimer leur confiance, et les intéresser à notre salut; et quand même notre cœur gémirait encore sous des liens injustes, et que l'amour du monde et des plaisirs nous éloignerait encore de Dieu, dès que nous commençons à aimer ses serviteurs, nous faisons comme le premier pas dans son service. Il semble que notre cœur se lasse déjà de ses passions, dès que nous nous plaisons avec ceux qui les condamnent; et que le goût de la vertu n'est pas loin, dès que nous pouvons goûter ceux que la vertu seule rend aimables.

D'ailleurs, les justes, instruits par nous-mêmes de nos faiblesses, les ont sans cesse présentes devant le Seigneur : ils gémissent devant lui sur les chaînes qui nous lient encore au monde et à ses amusements : ils lui offrent quelques faibles désirs de vertu, que nous leur confions quelquefois, pour obliger sa bonté à nous en accorder de plus vifs et de plus efficaces : ils portent jusqu'au pied de son trône quelques commencements de bien qu'ils ont aperçus en nous, pour nous en obtenir de sa miséricorde la perfection et la plénitude. Plus touchés de nos malheurs que de leurs besoins, ils s'oublient saintement eux-mêmes, pour sauver leurs frères qui périssent à leurs yeux : eux seuls nous aiment pour nous-mêmes, parce qu'eux seuls n'aiment en nous que notre salut : le monde peut nous donner des créatures, des adulateurs, des compagnons de plaisir, de société, de débauche; mais la vertu toute seule nous donne des amis.

Mes frères, la prédiction terrible de Jésus-Christ s'accomplit tous les jours à nos yeux. Des publicains et des pécheurs, des personnes d'une conduite scandaleuse, même selon le monde, et aussi éloignées du royaume de Dieu que l'orient l'est de l'occident, se convertissent, font pénitence, surprennent le monde par le spectacle d'un vie retirée, mortifiée, et reposeront dans le sein d'Abraham et de Jacob; et peut-être que nous, qu'on regarde comme les enfants du royaume; peut-être que nous, dont les

mœurs n'offrent rien, aux yeux du monde, que de régulier et de louable; peut-être que nous, qu'on propose comme des modèles de conduite et de vertu ; peut-être que nous, que le monde canonise, et qui nous glorifions du nom et des apparences de la piété, hélas! peut-être serons-nous rejetés et confondus avec les infidèles, pour avoir toujours opéré notre salut avec négligence, et conservé un cœur encore tout mondain au milieu des œuvres de la piété même : *Filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores.* (Matth., viii, 12.)

Ainsi, mes frères, vous que ce discours regarde, ne jugez pas de vous-mêmes, en vous comparant en secret à ces âmes désordonnées, que le monde et les passions entraînent. On peut être plus juste que le monde, et ne l'être pas encore assez pour Jésus-Christ; car le monde est si corrompu, l'Évangile y est si ignoré, la foi si éteinte, les règles et les vérités si affaiblies, que ce qui est vertu par rapport à lui, peut être encore une grande iniquité devant Dieu.

Comparez-vous plutôt à ces saints pénitents, qui édifièrent autrefois l'Église par le prodige de leurs austérités, et dont la vie nous paraît encore aujourd'hui si incroyable ; à ces martyrs généreux qui livraient leurs corps pour la vérité, et qui, au milieu des plus cruels tourments, étaient transportés de joie à la vue des promesses éternelles ; à ces fidèles des premiers temps, qui mouraient tous les jours pour Jésus-Christ, et qui dans les persécutions, et dans la perte de leurs biens, de leurs enfants, de leur patrie, croyaient tout posséder, parce qu'ils n'avaient pas perdu la foi et l'espérance d'une vie meilleure : voilà les modèles sur lesquels vous devez mesurer votre vertu, pour la trouver encore défectueuse et toute mondaine. Si vous ne leur ressemblez pas, en vain ne ressemblez-vous pas au monde, vous périrez comme lui : il ne suffit pas de ne point imiter les crimes des mondains, il faut encore avoir les vertus des justes.

Grand Dieu! souffrez donc que, pour finir enfin les égarements d'une vie toute criminelle, j'élève aujourd'hui ma voix vers vous, du fond de l'abîme où je languis depuis tant d'années : les chaînes impures dont je suis lié, m'attachent par tant de nœuds à la profondeur du gouffre où je traîne mes tristes jours, que, malgré tous mes bons désirs, je demeure toujours immobile, et ne saurais

presque plus faire d'effort pour me dégager, et retourner à vous, ô mon Dieu ! que j'ai abandonné. Mais, Seigneur, du fond de ce gouffre où vous me voyez lié et enseveli, comme un autre Lazare, j'ai encore du moins la voix du cœur libre pour porter jusqu'au pied de votre trône mes regrets, mes soupirs et mes larmes : *De profundis clamavi ad te, Domine.* (Ps. CXXIX, 1, et seq.)

Sermon pour le vendredi de la 4e semaine de Carême).

ÉVIDENCE DE LA LOI DE DIEU.

Dieu est trop sage pour ne pas aimer l'ordre; et il est trop bon en même temps pour ne pas vouloir notre bien. Il faut donc que sa loi porte ces deux caractères; un caractère d'équité et un caractère de bonté : un caractère d'équité, qui règle tous les devoirs; un caractère de bonté, qui nous fasse trouver ici-bas notre repos et notre bonheur dans le devoir et dans la règle.

Aussi nous sentons, au fond de nos cœurs, que ces règles sont justes et raisonnables; que la loi de Dieu n'ordonne rien qui ne soit conforme aux véritables intérêts de l'homme; que rien ne convient mieux à la créature raisonnable que la douceur, l'humanité, la tempérance, la pudeur, et toutes les vertus recommandées dans l'Évangile; que les passions interdites par la loi, sont la seule source de tous nos troubles; que plus nous nous éloignons de la règle et de la loi, plus nous nous éloignons de la paix et du repos du cœur; et que le Seigneur, en nous défendant de nous livrer aux passions vives et injustes, nous a défendu seulement de nous livrer à nos propres tyrans, et n'a voulu que nous rendre heureux en nous rendant fidèles.

Voilà un témoignage que la loi de Dieu trouve au fond de nos cœurs. En vain, emportés par le charme des sens, secouons-nous le joug des règles saintes; nous ne pouvons réussir à nous justifier à nous-mêmes nos propres désordres : nous prenons toujours en secret les intérêts de la loi contre nous-mêmes; nous trouvons toujours au dedans de nous l'apologie des règles contre les passions. Nous ne saurions corrompre ce témoin intérieur de la vérité, qui plaide au dedans de nous pour la vertu; nous sentons toujours une mésintelligence secrète entre nos penchants et nos lumières :

la loi de Dieu, née dans notre cœur, s'y élève toujours contre la loi de la chair, étrangère à l'homme ; elle y maintient malgré nous sa vérité, si elle ne peut y maintenir son autorité ; elle nous sert de censeur, si elle ne peut nous servir de règle ; en un mot, elle nous rend malheureux, si elle ne peut nous rendre fidèles.

Ainsi, en vain nous livrons-nous quelquefois à toute l'amertume de la haine et de la vengeance : nous sentons bientôt que ce plaisir cruel n'est pas fait pour le cœur de l'homme ; que c'est se punir soi-même que de haïr ; et, en revenant à nous-mêmes après les emportements de la passion, nous retrouvons au dedans de nous un fonds d'humanité qui en désavoue la violence, qui nous fait comprendre que la douceur et la bonté étaient nos premiers penchants ; et qu'en nous ordonnant d'aimer nos frères, la loi de Dieu n'a fait que consulter les sentiments les plus droits et les plus raisonnables de notre cœur, et nous réconcilier avec nous-mêmes. Vous êtes plus juste que moi, disait Saül à David, au plus fort de sa haine contre lui : *Justior tu es quam ego.* (I Reg., XXIV, 18.) La bonté, née dans le cœur de tous les hommes, lui arrachait cet aveu, et désavouait en secret l'injustice et la dureté de sa vengeance.

En vain nous plongeons-nous dans les voluptés brutales et sensuelles, et cherchons-nous avec fureur tout ce qui peut satisfaire des penchants insatiables de plaisir : nous sentons bientôt que le déréglement nous mène trop loin, pour être conforme à la nature ; que tout ce qui nous assujettit et nous tyrannise renverse l'ordre de notre première institution ; et que l'Évangile, en nous interdisant les passions voluptueuses, n'a fait que pourvoir à la tranquillité de notre cœur, et nous rendre toute son élévation et toute sa noblesse. *Combien de serviteurs dans la maison de mon père* (Luc, XV, 17), disait le prodigue encore lié des chaînes d'un vice honteux, sont dans la gloire et dans l'abondance ! et je traîne ici, dans l'ennui et dans l'opprobre, l'indignité de ma passion. C'était un reste de raison et de noblesse qui se faisait encore entendre au fond de son cœur.

Enfin, parcourez tous les préceptes de la loi de Dieu, vous sentirez qu'ils ont un rapport nécessaire avec le cœur de l'homme ; que ce sont des règles fondées sur une profonde connaissance de ce qui se passe au dedans de nous ; qu'elles ne renferment que les

remèdes de nos maux les plus secrets, et les secours de nos penchants les plus justes ; et qu'il n'y avait que celui seul qui connaît le fond des cœurs, qui pût prescrire de telles maximes aux hommes. Les païens eux-mêmes, en qui toute vérité n'était pas encore éteinte, rendaient cette gloire à la morale des chrétiens : ils étaient forcés d'admirer la sagesse de ses préceptes, la nécessité de ses défenses, la sainteté de ses conseils, le bon sens et l'élévation de toutes ses règles : ils étaient surpris de trouver dans les discours de Jésus-Christ une philosophie plus sublime que dans les écoles de Rome ou de la Grèce ; et ne pouvaient comprendre que le Fils de Marie eût mieux connu les devoirs, les désirs, les penchants secrets du cœur de l'homme, que Platon et tous ses disciples.

Venez nous dire, après cela, que la nature est notre première loi, et que des penchants de plaisir nés avec nous ne sauraient être des crimes. Je l'ai dit souvent ; c'est une impiété qui n'est que dans le discours : c'est une ostentation de libertinage, dont la vanité se fait honneur, et que la vérité dément en secret. Augustin, dans ses égarements, n'avait rien oublié pour effacer au fond de son cœur ce reste de foi et de conscience qui le rappelait encore à la vérité ; il avait cherché avidement dans les sentiments les plus impies, et dans les erreurs les plus monstrueuses, de quoi se rassurer contre ses crimes ; son esprit, fuyant la lumière qui le poursuivait, errait d'impiété en impiété, et d'égarement en égarement : cependant, malgré tous ses efforts et toutes ses fuites, la vérité, toujours victorieuse au fond de son âme, s'y faisait entendre malgré lui ; il ne pouvait réussir à se séduire, et à se calmer dans ses désordres : Je portais, ô mon Dieu, dit-il lui-même, une conscience déchirée, et comme toute sanglante encore des plaies douloureuses que mes passions y faisaient sans cesse : *Portabam conscissam et cruentam animam meam* (S. Aug., *in Conf.*) : j'étais à charge à moi-même : je ne pouvais plus soutenir mon propre cœur : je me tournais de tous les côtés, et il ne se trouvait bien nulle part ; et je ne savais où le placer, pour m'en décharger, et soulager mon inquiétude : *Impatientem portari a me, et ubi eam ponerem non inveniebam.* (S. Aug., *Conf.*)

Voilà le témoignage que rend de lui-même un pécheur, qui ajoutait à la vivacité des passions l'impiété des sentiments et l'abus des lumières. Et ces exemples sont de tous les siècles : le nôtre lui-

même a vu des pécheurs célèbres et déclarés, qui se faisaient une gloire affreuse de ne point croire en Dieu, et qu'on regardait comme des héros dans l'impiété et le libertinage; on les a vus, touchés enfin de repentir comme Augustin, et revenus de leurs égarements; on les a vus, dis-je, avouer qu'ils n'avaient pu réussir à effacer les règles et la vérité du fond de leur âme; qu'au milieu de leurs impiétés et de leurs excès les plus affreux, leur cœur encore chrétien démentait tout bas leurs dérisions et leurs blasphèmes; qu'ils se faisaient honneur devant les hommes d'une force d'esprit qui les abandonnait en secret; que cette incrédulité apparente cachait les remords les plus cruels et les frayeurs les plus tristes; et qu'ils n'avaient jamais été fermes et tranquilles dans le crime.

Êtes-vous calmes de bonne foi, comme vous nous l'assurez, dans cette vie toute de plaisirs, de dissipation, d'oisiveté, de sensualité; en un mot, dans cette vie du monde, dont vous nous soutenez éternellement l'innocence? Avez-vous pu réussir jusques ici à vous persuader que c'est la voie qui mène au salut? Ne sentez-vous pas que l'Évangile exige de vous quelque chose de plus que ce que vous faites? Voudriez-vous aller paraître devant Dieu, et n'avoir à lui présenter que ces plaisirs, ces amusements que vous appelez innocents, et qui composent presque tout le fond de votre vie? je vous le demande. Dans ces moments où, touchés quelquefois plus vivement de la grâce, vous vous proposez de penser sérieusement à l'eternité, ne mettez-vous pas, dans le plan que vous vous formez alors d'une nouvelle vie, la privation de toutes les mêmes choses presque auxquelles vous nous dites sans cesse que vous ne voyez point de mal? Ne commencez-vous pas à vous dire à vous-mêmes, qu'alors uniquement occupés de votre salut, vous renoncerez aux excès du jeu, aux spectacles, aux vanités et à l'indécence des parures, à la dissipation des assemblées et des plaisirs; vous donnerez plus de temps à la prière, à la retraite, aux lectures saintes, aux devoirs de la religion? Or, que vous dites-vous par là à vous-mêmes, sinon que, tandis que vous ne renoncez pas à tous ces abus, que vous n'employez pas plus de temps à tous ces devoirs de piété, vous ne pensez pas sérieusement au salut, vous ne devez rien y prétendre, vous êtes dans la voie de mort et de perdition?

Mais d'ailleurs, vous poussez si loin la sévérité de vos censures

contre les gens de bien : rappelez toute la rigueur de vos maximes et de vos dérisions sur leur conduite. Ne blâmez-vous pas, ne censurez-vous pas tous les jours vous-mêmes ces personnes qui veulent allier avec une profession publique de piété ces abus, ces amusements dont vous nous faites sans cesse l'apologie, et qui veulent jouir de la réputation de la vertu, sans rien perdre des plaisirs du monde? ne traitez-vous pas leur piété de chimère et de grimace? C'est ici où vous étalez avec emphase toute l'austérité de la vie chrétienne. Ne dites-vous pas qu'il faut renoncer tout de bon au monde, ou continuer à vivre comme le monde vit; et que toutes ces vertus ambiguës, ne servent qu'à décrier la vertu véritable? J'en conviens avec vous; mais je vous réponds : Votre conscience vous dicte qu'il n'est pas sûr de se donner à demi à Dieu; et votre conscience ne vous reproche rien, à ce que vous nous dites, dans une vie où Dieu ne se trouve point du tout? Vous condamnez ces âmes abusées, qu'un partage du moins apparent entre le monde et Jésus-Christ peut rassurer; et vous nous faites l'apologie de votre conduite, vous qui n'avez pour la justifier que les abus du monde tout seul, et le danger de ses usages? Croyez-vous donc que la voie du salut soit plus austère pour ceux qui font profession de piété que pour vous? que le monde ait là-dessus des priviléges qu'on perd dès qu'on veut servir Dieu? Accordez-vous donc avec vous-même : et, ou ne condamnez plus une vertu mondaine, ou ne nous justifiez plus le monde lui-même, puisque tout ce que vous blâmez dans la vertu, ce n'est que ce que le monde y met encore du sien.

Et pour vous faire encore mieux sentir combien peu là-dessus vous êtes de bonne foi : vous vous faites honneur de redire sans cesse que nous désespérons de la faiblesse humaine; que, pour s'en tenir à tout ce que nous disons dans ces chaires chrétiennes, il faudrait se retirer dans des déserts, ou être des anges plutôt que des hommes : cependant, rendez gloire à la force de la vérité : si un ministre de l'Évangile venait vous porter ici une doctrine tout opposée à celle que nous vous enseignons; s'il venait vous annoncer ici les mêmes maximes que vous débitez tous les jours dans le monde; s'il venait vous prêcher, dans ce lieu de la vérité, que l'Évangile n'est pas si sévère qu'on le publie; qu'on peut aimer le monde et servir Dieu; qu'il n'y a de mal dans les jeux, dans

les plaisirs, dans les spectacles, que celui qu'on y met; qu'il faut vivre comme le monde, quand on vit dans le monde; que tout ce langage de croix, de pénitence, de mortification, de renoncement à soi-même, est plus fait pour les cloîtres, que pour la cour et pour les personnes d'un certain rang : et qu'enfin, Dieu est trop bon pour nous faire un crime de mille choses qui ont passé en usage, et dont nous voulons vous faire un scrupule : s'il venait, dis-je, vous prêcher ces maximes dans ce lieu saint, qu'en penseriez-vous? que diriez-vous de sa nouvelle doctrine? quelle idée auriez-vous de ce nouvel apôtre? Le regarderiez-vous comme un homme descendu du ciel pour vous annoncer un nouvel Évangile? le croiriez-vous mieux instruit que nous sur les vérités saintes du salut, et sur les règles de la vie chrétienne? Vous ririez de son ignorance ou de sa folie : vous auriez peut-être horreur de la profanation qu'il ferait de son ministère.

Ainsi, mes frères, étudiez la loi de Dieu dans votre propre conscience, et vous verrez qu'elle n'est pas plus favorable que nous à vos passions : consultez les lumières de votre cœur, et vous sentirez qu'elles s'accordent parfaitement avec nos maximes : écoutez la voix de la vérité qui s'élève au dedans de vous, et vous conviendrez que nous ne faisons que vous redire ce qu'elle crie sans cesse aux oreilles de votre cœur. Vous n'avez pas besoin, pour vous éclaircir sur la plupart de vos doutes, dit saint Augustin, de consulter des hommes habiles : ne cherchez point hors de vous des éclaircissements et des réponses : ne sortez pas de vous-même pour savoir ce que vous avez à faire : écoutez les décisions de votre cœur; suivez le premier mouvement de votre conscience; et vous vous déterminerez toujours pour le parti le plus conforme à la loi de Dieu : la première impression du cœur est toujours pour la sévérité de la règle contre l'adoucissement de l'amour-propre : votre conscience ira toujours plus loin, et sera toujours plus sévère que nous-mêmes; et si vous avez besoin de nos décisions, ce sera plutôt pour en modérer la sévérité, que pour en détromper la fausse indulgence : *Noli foras ire : in teipsum redi : in interiore homine habitat veritas.* (S. Aug.)

Les hommes n'ont appris à douter sur les règles des mœurs, que depuis qu'ils ont voulu les allier avec leurs passions injustes. Hélas! tout était presque décidé pour les premiers fidèles : nous

ne voyons pas que, dans ces siècles heureux, les premiers pasteurs de l'Église eussent beaucoup de difficultés à résoudre sur le détail des devoirs : ces volumes immenses qui en décident les doutes par des résolutions infinies n'ont paru qu'avec la corruption des mœurs : à mesure que les fidèles ont eu plus de passions à satisfaire, ils ont eu plus de doutes à proposer : il a fallu grossir des volumes pour résoudre des difficultés que la cupidité toute seule formait; des difficultés déjà toutes résolues dans l'Évangile, et sur lesquelles les premiers âges de la foi auraient été scandalisés qu'on eût osé même se former des doutes. Nos siècles, encore plus dissolus que ceux qui nous avaient précédés, ont vu encore croître et multiplier à l'infini ces recueils énormes de cas et de résolutions : toutes les règles les plus incontestables de la morale de Jésus-Christ y sont presque devenues des problèmes; il n'est point de devoir sur lequel la corruption n'ait eu des difficultés à proposer, et auquel une fausse science n'ait trouvé des adoucissements : tout y a été agité, contesté, mis en doute : on y a vu l'esprit de l'homme se jouer de l'Esprit de Dieu, et substituer des doctrines humaines à la doctrine que Jésus-Christ nous a apportée du ciel : et quoique nous ne prétendions pas blâmer ici universellement tous ces hommes pieux et habiles, qui nous ont laissé ces amas pénibles de décisions; il eût été à désirer que l'Église se fût passée de ce secours; et nous ne pouvons nous empêcher de les regarder comme des remèdes qui sont devenus eux-mêmes des plaies, et comme les tristes fruits de la nécessité des temps, de la dépravation des mœurs, et de l'affaiblissement de la vérité parmi les hommes.

Les doutes sur les devoirs naissent donc de la corruption de nos cœurs, bien plus que de l'obscurité des règles. La lumière de la loi, dit saint Augustin, ressemble à celle du soleil; mais elle a beau luire, briller, éclater, un aveugle n'en est pas frappé : or, tout pécheur est cet aveugle; la lumière est près de lui, l'environne, le pénètre, entre de toutes parts dans son âme; mais il est toujours lui-même loin de la lumière : *Præsens est illi, sed cum cæco præsens est.* Purifiez votre cœur, continue ce Père, ôtez-en le bandeau fatal des passions; alors vous verrez clair dans vos devoirs, et tous vos doutes seront éclaircis : *Removeantur iniquitates; sanetur quod saucium est; levetur pondus ab oculo; præ*

ceptum Domini lucidum. Aussi nous voyons tous les jours que lorsque, touchée de la grâce, une âme commence à prendre des mesures solides pour l'éternité, ses yeux s'ouvrent sur mille vérités qu'elle s'était jusque-là dissimulées à elle-même; a mesure que ses passions diminuent, ses lumières croissent; elle est surprise d'avoir pu s'aveugler si longtemps sur des devoirs qui lui paraissent alors si évidents et si incontestables; et, loin qu'un guide sacré ait besoin alors de contester et de soutenir contre elle les intérêts de la loi de Dieu, il faut que sa prudence cache, pour ainsi dire, à cette âme touchée, toute l'étendue et les terreurs des vérités saintes; qu'elle la calme sur l'horreur des désordres passés, et tempère les frayeurs où la jettent la nouveauté et la surprise de ses lumières. Ce ne sont donc pas les règles qui alors s'éclaircissent, c'est l'âme qui se dégage et sort de ses ténèbres : ce n'est point la loi de Dieu qui devient plus évidente; ce sont les yeux du cœur qui s'ouvrent à sa clarté; en un mot, ce n'est point l'Évangile qui change, c'est le pécheur.

Et une nouvelle preuve de ce que j'avance, mes frères, c'est que sur les points de la loi sur lesquels nulle passion, nul intérêt particulier ne nous aveugle, nous sommes équitables et clairvoyants. Un avare qui se cache à lui-même les règles de la foi sur l'amour insatiable des richesses, voit clair dans les maximes qui condamnent l'ambition ou la volupté. Un voluptueux, qui tâche de se justifier la faiblesse de ses penchants, ne fait point de grâce aux inclinations basses et aux attachements sordides de l'avarice. Un homme entêté de l'élévation et de la fortune, et qui regarde les mouvements éternels qu'il faut se donner pour parvenir, comme des soins sérieux et solides, et seuls dignes de sa naissance et de son nom, voit toute l'indignité d'une vie d'amusement et de plaisirs; et comprend clairement qu'un homme né avec un nom, se dégrade et se déshonore par l'oisiveté et par l'indolence. Une femme saisie de la fureur du jeu, et d'ailleurs régulière, est impitoyable sur les fautes les plus légères qui attaquent la conduite, et justifie éternellement l'innocence d'un jeu outré, en l'opposant à des désordres d'une autre nature, dont elle se trouve exempte. Une autre, au contraire, enivrée de sa personne et de sa beauté, tout occupée de ses passions déplorables, regarde cet acharnement à un jeu éternel comme une espèce de maladie et de dérangement d'esprit; et ne voit dans la honte de ses

engagements qu'une faiblesse innocente, et des penchants involontaires dont nous trouvons la destinée dans nos cœurs.

Parcourez toutes les passions, et vous verrez qu'à mesure qu'on est exempt de quelqu'une, on la voit, on la condamne dans les autres; on connait les règles qui la défendent; on va même jusqu'à la rigueur envers autrui sur l'observance des devoirs qui n'intéressent pas nos propres faiblesses, et on pousse la sévérité jusqu'au delà même de la règle. Les pharisiens, si éclairés et si sévères sur le crime de la femme adultère, et sur les peines attachées par la loi à l'horreur de cette infidélité, ne voyaient point leur orgueil, leur hypocrisie, leur haine implacable, et leur envie secrète contre Jésus-Christ. Les ténèbres ne sont donc que dans notre propre cœur; et nous ne commençons à douter de nos devoirs, que lorsque nous commençons à aimer les maximes qui les combattent. Seconde réflexion.

En effet, je vous dis en troisième lieu : Vous croyez que l'Évangile n'est pas si formel que nous le prétendons sur la plupart des règles que nous voulons vous prescrire; que nous outrons sa sévérité, et que nous lui faisons dire ce qu'il non plait. Écoutez-le donc lui-même, mes frères : nous consentons que de tous les devoirs qu'il vous prescrit, vous ne vous croyiez obligés d'observer que ceux qui y sont marqués en termes si clairs et si précis qu'on ne saurait s'y méprendre, et les méconnaître : on ne vous en demande pas davantage, et nous vous quittons de tout le reste. Écoutez-le donc : *Celui qui ne porte pas sa croix chaque jour, et qui ne me suit pas, ne saurait être mon disciple.* (Luc, xiv, 27.) *Quiconque ne renonce pas de cœur à tout ce qu'il possède, et ne se renonce pas sans cesse lui-même, ne doit rien pretendre à mes promesses.* (Ibid. 33.) *Le royaume des cieux souffre violence, et il n'y a que ceux qui se la font qui en jouiront un jour.* (Matth., xi, 12.) *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous.* (Luc, xiii, 5.) *Il n'est pas possible de servir Dieu et le monde.* (Matth,. vi, 24.) *Malheur à ceux qui sont dans la joie et dans l'abondanse; et bienheureux ceux qui pleurent et qui souffrent ici-bas!* (Luc, vi, 25.) *Celui qui aime son père, sa femme, ses enfants, ses biens, son corps, son âme plus que moi, n'est pas digne de moi.* (Ibid., xiv, 26.) *Le monde se réjouira; mais vous, mes disciples, vous y serez toujours dans la tristesse de la foi, et dans les larmes de la pénitence.* (Jean, xvi, 20.)

Est-ce moi qui parle ici, mes frères? viens-je vous tromper par un excès de sévérité, ajouter à l'Évangile, et vous porter mes propres pensées? Faible comme je suis, j'ai moi-même besoin d'indulgence; et si je prenais dans la faiblesse de mon cœur la doctrine que je vous annonce, hélas! je ne vous parlerais que le langage de l'homme; je vous dirais que Dieu est trop bon pour punir des penchants qui naissent, ce semble, avec nous; qu'il n'est pas nécessaire, pour aimer Dieu, d'être l'ennemi de soi-même; que lorsqu'on a du bien, il faut en jouir, et ne se rien refuser. Voilà le langage que je tiendrais (car l'homme livré à lui-même ne peut parler que ce langage de chair et de sang). Mais me croiriez-vous, mes frères, je vous l'ai déjà demandé? respecteriez-vous mon ministère? me regarderiez-vous comme un ange du ciel qui viendrait vous annoncer un nouvel Évangile?

Celui de Jésus-Christ vient de vous tenir un autre langage : je ne vous ai rapporté que ses divines paroles mêmes; ce sont les devoirs qu'il vous prescrit en termes clairs et précis. On consent que vous borniez là toute votre piété, et que vous laissiez tout le reste comme douteux, ou du moins ordonné en termes moins clairs, et plus susceptibles d'interprétations favorables. Ne comptez, parmi vos devoirs, que ces règles saintes et incontestables; nous n'exigeons rien de plus : bornez-vous à faire ce qu'elles vous prescrivent; et vous verrez que vous en ferez encore plus que nous ne demandons; et que les maximes les plus communes et les plus familières de l'Évangile vont infiniment plus loin que tous nos discours.

Ainsi, mes frères, lisez les livres saints, et lisez-les avec cet esprit de foi, de soumission, de dépendance, que l'Église exige; et vous en saurez bientôt autant sur vos devoirs, et sur les règles des mœurs, que les docteurs eux-mêmes qui vous enseignent : *Super omnes docentes me intellexi, quia testimonia tua meditatio mea est.* (Ps. CXVIII, 99.)

Et certes, mes frères, d'où vient, je vous prie, que les premiers fidèles poussèrent si loin la pureté des mœurs et la sainteté du christianisme? Leur annonça-t-on d'autres maximes que celles que nous vous annonçons? leur prêchait-on un autre Évangile plus clair et plus précis que celui que nous vous prêchons? C'étaient cependant des nations idolâtres et dissolues, qui avaient porté aux vé-

rités de la loi les préjugés des superstitions et des plus infâmes voluptés, autorisées par le culte même. Si l'Évangile renfermait les moindres obscurités favorables aux passions, c'étaient sans doute ces premiers disciples de la foi, qui devaient y prendre le change. D'où vient cependant qu'ils ne proposaient pas aux apôtres et à leurs successeurs, les mêmes difficultés que vous nous opposez sans cesse pour soutenir les abus du monde et les intérêts des passions? d'où vient qu'avec plus de penchants et plus de préjugés que nous pour les plaisirs, ces heureux fidèles comprirent d'abord jusqu'où, pour obéir à l'Évangile, il fallait se les interdire?

Ah! c'est qu'ils avaient nuit et jour le livre de la loi entre les mains : c'est que la patience et la consolation des Écritures étaient la plus douce occupation de leur foi : c'est que les lettres des saints apôtres, et le récit de la vie et des maximes de Jésus-Christ, étaient le seul lien, et l'entretien journalier de ces Églises naissantes : c'est qu'en un mot, pour qui lit l'Évangile, tout ce qui regarde les devoirs est bientôt décidé.

Enfin, je dis en dernier lieu : Quand même il s'y trouverait encore quelque chose d'obscur; la loi de Dieu ne retrouve-t-elle pas toute son évidence dans l'instruction et dans le ministère? Les chaires chrétiennes vous annoncent tous les jours la pureté des maximes saintes; les pasteurs les prêchent sur les toits; les guides sacrés des consciences les confient à l'oreille; des hommes pleins de zèle et de lumières les font passer à la postérité, dans des ouvrages dignes des meilleurs temps de l'Église : jamais la piété des fidèles n'eut plus de secours, jamais l'ignorance n'eut moins d'excuse, jamais siècle ne fut plus éclairé, et ne connut mieux l'esprit de la foi, et toute l'étendue des devoirs. Nous ne vivons plus dans ces siècles d'ignorance, où les règles ne subsistaient que dans les abus qui les avaient altérées, où le ministère était souvent pour les fidèles une occasion d'erreur et de scandale, et où le prêtre passait pour éclairé, dès qu'il était plus superstitieux que son peuple.

Il semble, ô mon Dieu, que pour nous rendre plus inexcusables, à mesure que la malice des hommes croît d'un côté, la connaissance de la vérité, qui doit les condamner, augmente de l'autre : à mesure que les mœurs se corrompent, les règles se développent : à mesure que la foi s'affaiblit et s'éteint, elle s'éclaircit et se purifie; semblable à ces feux qui en expirant jettent une plus grande

clarté, et ne font jamais mieux sentir leur force et leur éclat, que lorsqu'ils sont sur le point de s'éteindre.

Ce n'est pas qu'il n'y ait encore parmi nous des guides aveugles, et des prophètes qui annoncent leurs propres songes. Mais le piége n'est à craindre que pour ceux qui veulent bien y être trompés : quand on veut aller de bonne foi à Dieu, on a bientôt trouvé la main qui sait nous y conduire : ce ne sont donc pas proprement les faux guides qui nous égarent ; c'est nous qui les cherchons, parce que nous voulons nous égarer avec eux ; ils ne sont pas les premiers auteurs de notre perte, ils n'en sont que les approbateurs ; ils ne nous mènent pas dans la voie de la perdition, ils ne font que nous y laisser ; et nous sommes déjà tout résolus de périr, dès que nous venons chercher leur suffrage. En effet, on sent bien soi-même le danger et l'imprudence du choix que l'on fait ; plus même l'oracle est complaisant, plus on se défie de ses lumières ; plus il respecte nos passions, moins on respecte son ministère : on en fait même souvent le sujet de ses dérisions ; on tourne en ridicule une indulgence qu'on a recherchée ; on se vante d'avoir trouvé un protecteur commode des faiblesses humaines ; et, par un aveuglement dont on ne peut parler qu'avec des larmes, on confie son âme et son salut éternel à un homme qu'on ne croit pas même digne, non-seulement de respect, mais même d'attention et de ménagement : semblables à ces Israëlites, qui un moment après avoir fléchi le genou devant le veau d'or, et attendu de lui leur salut et leur délivrance, le brisèrent avec outrage, et le réduisirent en cendres.

Mais, après tout, quand l'ignorance ou l'affaiblissement des ministres pourrait être une occasion d'erreur, les exemples des saints vous détrompent. Vous voyez quelle a été dès le commencement la route de ceux qui ont obtenu les promesses, et dont nous honorons sur la terre la mémoire et les saints travaux : vous voyez que nul d'entre eux ne s'est sauvé par la voie que le monde vous vante comme si sûre et si innocente : vous voyez que tous les saints ont fait pénitence, crucifié leur chair, méprisé le monde avec ses plaisirs et ses maximes : vous voyez que les siècles, si différents entre eux pour les usages et pour les mœurs, n'ont jamais rien changé aux mœurs des justes ; que les saints des premiers temps étaient faits comme ceux des derniers ; que les pays même les plus dis-

semblables pour l'humeur et pour les manières, ont produit des saints qui se sont tous ressemblés; que ceux des climats les plus éloignés et les plus différents du nôtre, ressemblaient à ceux de notre nation; que, dans toute langue et dans toute tribu, ils ont tous été les mêmes : qu'enfin leurs situations ont été différentes; que les uns se sont sauvés dans l'obscurité, les autres dans l'élévation; les uns dans la pauvreté, les autres dans l'abondance; les uns dans la dissipation des dignités et des soins publics, les autres dans le silence et dans le repos de la solitude : en un mot, les uns sur le fumier, les autres sur le trône; mais que la croix, la violence, le renoncement a été la voie commune à tous.

Ainsi se sont sanctifiés dans tous les siècles et dans tous les pays les princes religieux, les saints conquérants, les courtisans qui ont craint le Seigneur, les magistrats chrétiens, les vierges retirées, les femmes partagées entre Jésus-Christ et les soins du mariage, les solitaires pénitents, les prêtres appliqués à l'autel saint, les maîtres et les esclaves, et jouissent aujourd'hui de la bienheureuse immortalité.

(*Sermon pour le dimanche de la Passion.*)

IMMUTABILITÉ DE LA LOI DE DIEU.

Un des reproches les plus pressants et les plus ordinaires que les premiers apologistes de la religion faisaient autrefois aux païens, c'était l'instabilité de leur morale, et les variations éternelles de leur doctrine. Comme la plénitude de la vérité ne se trouvait pas dans leur vaine philosophie, et qu'ils ne puisaient pas leurs lumières, disait Tertullien, dans cette raison souveraine qui éclaire tous les esprits, et qui est le docteur immuable de la vérité; mais dans la corruption de leur cœur, et dans la vanité de leurs pensées; ils qualifiaient le bien et le mal selon leurs caprices, et les vices et les vertus étaient presque parmi eux des noms arbitraires : *Malum ac bonum pro arbitrio ac libidine interpretantur.* (TERTULL.) Cependant, continue ce Père, le caractère le plus inséparable de la vérité, c'est d'être toujours le même : le bien et le mal tirent leur immutabilité de celle de Dieu même, qu'ils glorifient ou qu'ils outragent : sa sagesse, sa sainteté, sa justice, sont les seules règles éternelles de nos mœurs, et il n'appartient pas aux hommes

de changer à leur gré ce que les hommes n'ont pas établi, et ce qui est plus ancien que les hommes mêmes : *Hæc est veritatis integritas; non mutare sententiam, nec variare judicium : non potest aliud esse quod vere quidem bonum est seu malum : omnia penes Dei veritatem fixa sunt.* (TERTULL.)

Or, il n'était pas étonnant que la morale n'eût rien de fixe dans les écoles païennes, livrées à l'orgueil et aux variations de l'esprit humain, c'était la vanité, et non pas la vérité, qui faisait les philosophes; les règles changeaient avec les siècles; de nouveaux temps amenaient de nouvelles lois : en un mot, la doctrine ne changeait pas les mœurs; c'était le changement de mœurs, qui entraînait toujours celui de la doctrine.

Mais ce qui étonne, c'est que les chrétiens, qui ont reçu du ciel la loi éternelle et immuable qui règle les mœurs, la croient aussi changeante que la morale des philosophes; qu'ils se persuadent que les devoirs rigoureux que l'Évangile prescrivait d'abord aux premiers âges de l'Église, se sont adoucis avec le relâchement des mœurs, et ne sont plus faits pour l'affaiblissement et la corruption de nos siècles.

En effet, mes frères, l'Évangile, la loi de Jésus-Christ, est immuable dans sa durée : voyant tout changer autour d'elle, seule elle ne change point; les devoirs qu'elle nous prescrit, fondés sur les besoins et sur la nature de l'homme, sont de tous les temps et de tous les lieux, comme elle. Tout change sur la terre, parce que tout se sent de la mutabilité de son origine : les empires et les États ont leur progrès et leur décadence : les arts et les sciences tombent ou se relèvent avec les siècles : les usages changent sans cesse avec le goût des peuples et des climats : du haut de son immutabilité, Dieu semble se jouer des choses humaines, en les laissant dans une révolution éternelle : les siècles à venir détruiront ce que nous élevons avec tant de soin; nous détruisons ce que nos pères avaient cru digne d'une durée éternelle; et, pour nous apprendre le cas que nous devons faire des choses d'ici-bas, Dieu permet qu'elles n'aient rien de fixe et de solide, que l'inconstance même qui les agite sans cesse.

Mais au milieu des changements des mœurs et des siècles, la loi de Dieu demeure toujours la règle immuable des siècles et des mœurs. Le ciel et la terre passeront, mais les paroles saintes de

la loi ne passeront point : telles que les premiers fidèles les reçurent à la naissance de la foi, telles les avons-nous encore aujourd'hui, telles nos descendants les recevront un jour, telles enfin les bienheureux dans le ciel les adoreront, les aimeront éternellement : la ferveur ou le déréglement des siècles n'ajoute ou ne diminue rien à leur indulgence ou à leur sévérité ; le zèle ou la complaisance des hommes ne les rend ni plus austères, ni plus accommodantes : la rigueur outrée ou le relâchement excessif des opinions et des doctrines, leur laisse toute la sage sobriété de leurs règles ; et elles forment cet Évangile éternel, que l'Ange, dans l'Apocalypse, annonce dès le commencement, du haut du ciel, à toute langue et à toute nation : *Et vidi alterum Angelum volantem per medium cœlum, habentem Evangelium æternum, ut evangelizaret sedentibus super omnem terram.* (Apoc,. xiv, 6.)

Cependant, mes frères, lorsque nous vous représentons quelquefois, dans les mœurs des premiers fidèles, tous les devoirs de l'Évangile exactement remplis, leur détachement du monde, leur éloignement des théâtres et des plaisirs publics, leur assiduité dans les temples, la modestie et la décence de leurs parures, leur charité pour leurs frères, leur indifférence pour toutes les choses périssables, leur désir continuel d'aller se réunir à Jésus-Christ : en un mot, cette vie simple, retirée, mortifiée, soutenue par des prières ferventes et par la consolation des livres saints, et telle enfin que l'Évangile la prescrit à tous les disciples de la foi : lorsque nous vous rapprochons, dis-je, ces anciens modèles, pour vous faire sentir, par la différence des premières mœurs d'avec les vôtres, combien vous êtes loin du royaume de Dieu : loin d'être effrayés de vous trouver dissemblables à un point, qu'on croirait à peine que vous fussiez disciples d'un même maître et sectateurs de la même loi ; vous nous reprochez de rappeler sans cesse jusqu'à l'ennui ces premiers temps, de ne parler que de l'Église primitive, comme s'il était possible de régler nos mœurs sur des mœurs dont il ne reste depuis longtemps aucune trace, impraticables aujourd'hui parmi nous, et que les temps et les usages ont universellement abolies : vous dites qu'il faut prendre les hommes tels qu'ils sont ; qu'il serait à souhaiter que la première ferveur se fût conservée dans l'Église ; mais que tout se relâche et s'affaiblit avec le temps ; et que vouloir nous ramener à la vie des premiers siècles,

ce n'est pas proposer des moyens de salut, c'est prêcher seulement que personne n'y doit plus rien prétendre.

Mais je vous demande premièrement, mes frères, les temps et les années qui ont si fort altéré la pureté du christianisme, ont-elles altéré celle de l'Évangile? les règles sont-elles devenues plus commodes et plus favorables aux passions, parce que les hommes sont devenus plus sensuels et plus voluptueux? et le relâchement des mœurs a-t-il adouci les maximes de Jésus-Christ? Lorsqu'il a prédit dans l'Évangile, que dans les derniers temps, c'est-à-dire, dans les siècles où nous avons le malheur de vivre, il ne se trouverait presque plus de foi sur la terre, que son nom y serait à peine connu, que ses maximes y seraient anéanties, que les devoirs seraient incompatibles avec les usages, et que les justes eux-mêmes se laisseraient presque souiller par la contagion universelle, et entraîner au torrent des exemples : a-t-il ajouté qu'alors, pour s'accommoder à la corruption de ces derniers temps, il relâcherait quelque chose de la sévérité de son Évangile; qu'il consentirait que les usages établis par l'ignorance et le déréglement des siècles, succédassent aux règles et aux devoirs de sa doctrine; qu'il exigerait alors de ses disciples, infiniment moins qu'il n'exigeait à la naissance de la foi; et que son royaume, qui n'était d'abord promis qu'à la violence, serait alors accordé à l'indolence et à l'oisiveté? l'a-t-il ajouté, je vous le demande? Au contraire, il avertit ses disciples qu'alors, que dans ces derniers temps, il faudra plus que jamais veiller, prier, jeûner, se retirer sur les montagnes, pour se mettre à couvert de la corruption générale : il les avertit que malheur alors à ceux qui resteront exposés au milieu du monde; qu'il n'y aura presque de sûreté que pour ceux qui se dépouilleront de tout, qui fuiront du milieu des villes; et il finit par les exhorter encore une fois de veiller, et de prier sans cesse, pour n'être pas enveloppés dans la condamnation générale : *Vigilate itaque, omni tempore orantes, ut digni habeamini fugere ista omnia quæ futura sunt.* (Luc, xxi, 36.)

Et en effet, mes frères, plus les désordres augmentent, plus la piété doit être fervente et attentive; plus nous sommes environnés de périls, plus la prière, la retraite, la mortification, nous deviennent nécessaires. Le déréglement des mœurs d'aujourd'hui ajoute encore de nouvelles obligations à celles de nos pères; et, loin

que la voie du salut soit devenue plus aisée que dans les premiers temps, nous périrons avec une vertu médiocre, qui, soutenue alors par l'exemple commun, aurait peut-être suffi pour nous assurer le salut.

D'ailleurs, mes frères, je vous le demande en second lieu; croyez-vous de bonne foi que les préceptes rigoureux de l'Évangile, ces maximes de croix, de violence, de renoncement, de mépris du monde, n'aient été faites que pour les premiers âges de la foi? Croyez-vous que Jésus-Christ ait destiné toutes les rigueurs de sa doctrine pour ces hommes chastes, innocents, charitables, fervents, qui vivaient dans ces temps heureux de l'Église, ces hommes qui s'interdisaient eux-mêmes tous les plaisirs, ces premiers héros de la religion, qui conservaient presque tous jusqu'à la fin, la grâce de la régénération qui les avait faits chrétiens? Quoi! mes frères, Jésus-Christ n'aurait récompensé leur zèle et leur fidélité, qu'en aggravant leur joug, et il aurait réservé pour les hommes corrompus de nos siècles toute son indulgence? Quoi! mes frères, Jésus-Christ n'aurait fait des lois sévères de pudeur, de modestie, de retraite, que pour ces premières femmes chrétiennes qui renonçaient à tout pour lui plaire, qui ne se partageaient qu'entre le Seigneur et leur époux; qui, renfermées dans l'enceinte de leurs maisons, élevaient leurs enfants dans la foi et dans la piété: les Électre, les Eunice, les Loïde, ces premières héroïnes de la foi? et il exigerait moins aujourd'hui de ces femmes molles, voluptueuses, mondaines, qui blessent tous les jours nos yeux par l'indécence de leurs parures, et qui corrompent les cœurs par la liberté de leurs mœurs, et les piéges qu'elles tendent à l'innocence? Et où serait ici l'équité et la sagesse tant vantée de la morale chrétienne? On exigerait donc plus de celui qui doit moins? les transgressions de la loi dispenseraient donc de sa sévérité ceux qui la violent? il suffirait d'avoir des passions, pour être en droit de les satisfaire? la voie du ciel s'aplanirait pour les pécheurs, et conserverait toute son âpreté pour les justes? et plus les hommes auraient de vices, moins ils auraient besoin de vertu?

De plus, souffrez que j'ajoute en dernier lieu, mes frères: Si le changement des mœurs pouvait changer les règles, si les usages pouvaient justifier les abus, la loi éternelle de Dieu s'accommoderait donc à l'inconstance des temps, et au goût bizarre des hommes?

il faudrait donc un Évangile pour chaque siècle et pour chaque nation? Car nos usages n'étaient pas établis du temps de nos pères; sans doute ils ne passeront pas jusqu'à nos derniers neveux ; ils ne sont pas communs à tous les peuples qui adorent comme nous Jésus-Christ. Donc ces usages ne peuvent, ni devenir notre règle, ni la changer ; car la règle est de tous les temps et de tous les lieux : donc de nouvelles mœurs ne forment pas pour nous un nouvel Évangile, puisqu'il faudrait dire anathème à un ange même qui viendrait nous en annoncer un nouveau, et que l'Évangile ne serait plus qu'une loi humaine, et point sûre pour les hommes, si elle pouvait changer avec les hommes : donc il ne faut pas juger des règles et des devoirs par les mœurs et par les usages ; mais juger des usages et des mœurs par les devoirs et par les règles : donc c'est la loi de Dieu qui doit être la règle constante des temps, et non pas la variation des temps, devenir la règle même de la loi de Dieu.

Ne nous dites donc plus, mes frères, que les temps ne sont plus les mêmes ; mais la loi de Dieu ne l'est-elle pas? que vous ne pouvez pas réformer des mœurs universellement établies ; mais on ne vous charge pas de la réformation de l'univers : changez-vous vous même ; sauvez votre âme, dont vous êtes chargé ; voilà tout ce qu'on exige de vous : qu'enfin, les chrétiens des premiers temps avaient, ou plus de force, ou plus de grâce que nous : ah! ils avaient plus de foi, plus de constance, plus d'amour pour Jésus-Christ, plus de mépris pour le monde : voilà tout ce qui les distinguait de nous.

N'avons-nous pas les mêmes sources de grâces qu'eux, le même ministère, le même autel, la même victime? Les miséricordes du Seigneur ne coulent-elles pas avec la même abondance sur son Église? N'avons-nous pas encore au milieu de nous des âmes pures et saintes, qui font revivre la foi et la ferveur des premiers temps, et qui sont des preuves vivantes de la possibilité des devoirs, et des miséricordes du Seigneur sur son peuple? Ne dites donc plus, dit l'Esprit de Dieu, que les temps qui nous ont précédés avaient des avantages sur le nôtre : *Ne dicas quod priora tempora meliora fuere quam nunc sunt; stulta enim est hujuscemodi interrogatio.* (Eccles. vii,,11.) Il en a toujours coûté pour suivre Jésus-Christ : il a fallu dans tous les temps porter sa

croix, ne pas se conformer au siècle corrompu, vivre comme des étrangers sur la terre : les saints ont eu, dans tous les temps, les mêmes passions à combattre que nous, les mêmes abus à éviter, les mêmes piéges à craindre, les mêmes obstacles à surmonter : et s'il y a ici quelque différence, c'est que, dans les premiers temps, ce n'étaient pas de seuls usages arbitraires qu'il fallait éviter, les dérisions du monde seulement qu'on avait à craindre en se déclarant pour Jésus-Christ ; c'étaient les supplices les plus cruels auxquels il fallait s'exposer ; c'était la puissance des césars, et la fureur des tyrans, qu'il fallait mépriser ; c'étaient des superstitions respectables par leur ancienneté, autorisées par les lois de l'empire, et par le consentement de presque tous les peuples, dont il fallait se dispenser ; c'était, en un mot, l'univers entier qu'il fallait armer contre soi. Mais la foi de ces hommes pieux était plus forte que les supplices, que les tyrans, que les césars, que le monde entier, et la nôtre ne peut tenir contre la bizarrerie des usages, ou la puérilité d'une dérision ; et l'Évangile, qui pouvait autrefois faire des martyrs, à peine peut-il aujourd'hui former un fidèle. La loi de Dieu est donc immuable dans sa durée ; toujours la même dans tous les temps et dans tous les lieux : mais elle est encore immuable dans son étendue, et la même pour tous les états et toutes les conditions.

Le caractère le plus essentiel de la loi de Jésus-Christ, est de réunir sous les mêmes règles, le juif et le gentil, le grec et le barbare, les grands et le peuple, le prince et les sujets : en lui il n'y a plus d'acception de personne. La loi de Moïse, du moins dans ses usages et dans ses cérémonies, n'était donnée qu'à un peuple seul : mais Jésus-Christ est un législateur universel ; sa loi comme sa mort est pour tous les hommes. Il est venu de tous les peuples ne faire qu'un peuple ; de tous les états et de toutes les conditions ne former qu'un corps : c'est le même esprit qui l'anime, les mêmes lois qui le gouvernent : on peut y exercer des conditions différentes, y occuper des places plus ou moins honorables ; mais c'est le même mouvement qui en régit tous les membres. Toutes ces distinctions odieuses qui divisaient autrefois les hommes, sont anéanties par l'Évangile : cette loi sainte ne connait plus ni pauvre, ni riche, ni noble, ni roturier, ni maitre, ni esclave ; elle ne voit dans les hommes que le titre de fidèle, qui les égale tous ; elle ne

les distingue point par leurs noms et par leurs places, mais par leurs vertus; et les plus grands à ses yeux sont ceux qui sont les plus saints.

Cependant une seconde illusion assez ordinaire contre l'immutabilité de la loi de Dieu, c'est de se persuader qu'elle change et s'adoucit en faveur du rang et de la naissance, que ses obligations sont moins austères pour les personnes nées dans l'élévation; et que les obstacles que les grandes places, et les mœurs attachées à la grandeur, mettent à l'observance des devoirs sévères de l'Évangile, et qui en rendent aux grands la pratique presque impossible, en rendent aussi la transgression plus innocente. On se figure que les abus permis de tout temps par l'usage aux grands, leur sont accordés par la loi de Dieu, et qu'il y a une autre voie de salut pour eux que pour le peuple. De là toutes les lois de l'Église violées; les temps et les jours consacrés à l'abstinence, confondus avec le reste des jours, sont regardés comme des priviléges refusés au vulgaire, et réservés au nom seul et à la naissance : de là ne vivre que pour les sens, n'être attentif qu'à les satisfaire; ne refuser rien au goût, à la vanité, à la curiosité, à l'oisiveté, à l'ambition; faire son Dieu de soi-même : la même prospérité qui facilite tous ces excès, les excuse et les justifie.

Mais, mes frères, je l'ai déjà dit, l'Évangile est la loi de tous les hommes : grands, peuples, vous avez tous promis sur les fonts sacrés de l'observer : l'Église, en vous recevant au nombre de ses enfants, n'a pas proposé aux grands d'autres vœux à faire, et d'autres règles à pratiquer qu'au simple peuple : vous y avez tous fait les mêmes promesses; tous juré, à la face des autels, d'observer le même Évangile : l'Église ne vous a pas demandé alors si par votre naissance selon la chair, vous étiez grand ou peuple; mais si, par votre renaissance en Jésus-Christ, vous vouliez être fidèle, et vous engager à suivre sa loi : sur le serment que vous en avez fait, elle a mis l'Évangile saint sur votre tête, pour marque que vous vous soumettiez à ce joug sacré.

Et au fond, mes frères, de bonne foi, si l'Évangile avait des distinctions à faire, et des complaisances à accorder; si la loi de Dieu pouvait relâcher quelque chose de sa sévérité, serait-ce en faveur de ceux qui naissent dans l'élévation et dans l'abondance? Quoi! elle conserverait toute sa rigueur pour les pauvres et pour

les malheureux? elle condamnerait aux larmes, aux jeûnes, à la pénitence, au dépouillement, ces infortunés dont les jours ne sont presque mêlés que de souffrance et d'amertume, et qui ne goûtent rien de plus doux dans leur état que de manger avec sobriété un pain gagné à la sueur de leur front? et elle déchargerait de ces devoirs rigoureux les grands de la terre? et elle n'exigerait rien de pénible de ceux dont les jours ne sont diversifiés que par la diversité des plaisirs? et elle réserverait toute son indulgence pour ces âmes molles et voluptueuses qui ne vivent que pour les sens, qui ne croient être sur la terre que pour y jouir d'une injuste félicité, et qui ne connaissent point d'autre Dieu qu'elles-mêmes?

(*Sermon pour le dimanche de la Passion.*)

SUR L'EMPLOI DU TEMPS.

Nous regarderions comme un insensé dans le monde, un homme lequel héritier d'un trésor immense, le laisserait dissiper faute de soins et d'attentions, et n'en ferait aucun usage, ou pour s'élever à des places et à des dignités qui le tireraient de l'obscurité, ou pour s'assurer une fortune solide, et qui le mît pour l'avenir dans une situation à ne plus craindre aucun revers. Mais, mes frères, le temps est ce trésor précieux dont nous avons hérité en naissant, et que le Seigneur nous laisse par pure miséricorde; il est entre nos mains, et c'est à nous d'en faire usage. Ce n'est pas pour nous élever ici-bas à des dignités frivoles, et à des grandeurs humaines; hélas! tout ce qui passe est trop vil pour être le prix d'un temps qui est lui-même le prix de l'éternité : c'est pour être placé au plus haut des cieux à côté de Jésus-Christ; c'est pour nous démêler de la foule des enfants d'Adam, au-dessus même des Césars et des rois de la terre, dans cette société immortelle de bienheureux, qui seront tous rois, et dont le règne n'aura point d'autres bornes que celles de tous les siècles.

Quelle folie donc, de ne faire aucun usage d'un trésor si inestimable; de prodiguer en amusements frivoles un temps qui peut être le prix de notre salut éternel; et de laisser aller en fumée l'espérance de notre immortalité! Oui, mes frères, il n'est point de jour, d'heure, de moment, lequel, mis à profit, ne puisse nous

mériter le ciel. Un seul jour perdu devrait donc nous laisser des regrets mille fois plus vifs et plus cuisants qu'une grande fortune manquée : et cependant, ce temps si précieux nous est à charge; toute notre vie n'est qu'un art continuel de le perdre; et, malgré toutes nos attentions à le dissiper, il nous en reste toujours assez pour ne savoir encore qu'en faire; et cependant, la chose dont nous faisons le moins de cas sur la terre, c'est de notre temps : nos offices, nous les réservons pour nos amis; nos bienfaits, pour nos créatures; nos biens, pour nos proches et pour nos enfants; notre crédit et notre faveur, pour nous-mêmes; nos louanges, pour ceux qui nous en paraissent dignes : notre temps, nous le donnons à tout le monde; nous l'exposons, pour ainsi dire, en proie à tous les hommes : on nous fait même plaisir de nous en décharger : c'est comme un poids que nous portons au milieu du monde, cherchant sans cesse quelqu'un qui nous en soulage. Ainsi le temps, ce don de Dieu, ce bienfait le plus précieux de sa clémence, et qui doit être le prix de notre éternité, fait tout l'embarras, tout l'ennui, et le fardeau le plus pesant de notre vie.

Mais une seconde raison qui nous fait encore mieux sentir combien nous sommes insensés de faire si peu de cas du temps que Dieu nous laisse, c'est que non-seulement il est le prix de notre éternité; mais de plus, il est court, et on ne peut trop se hâter de le mettre à profit. Car, mes frères, si nous avions à vivre une longue suite de siècles sur la terre, ce temps, il est vrai, serait encore trop court pour être employé à mériter un bonheur immortel; mais du moins, nous pourrions regagner sur la longueur ces pertes passagères; du moins, les jours et les moments perdus ne formeraient que comme un point imperceptible dans cette longue suite de siècles que nous aurions à passer ici-bas. Mais, hélas! toute notre vie n'est elle-même qu'un point imperceptible : la plus longue dure si peu; nos jours et nos années ont été renfermés dans des bornes si étroites, qu'on ne voit pas ce que nous pouvons encore en perdre dans un espace si court et si rapide. Nous ne sommes, pour ainsi dire, qu'un instant sur la terre : semblables à ces feux errants qu'on voit dans les airs au milieu d'une nuit obscure, nous ne paraissons que pour disparaître en un clin d'œil, et nous replonger pour toujours dans des

ténèbres éternelles : le spectacle que nous donnons au monde n'est qu'un éclair qui s'éteint en naissant ; nous le disons tous les jours nous-mêmes. Hélas ! où prendre des moments de reste, dans une vie qui n'est qu'un moment elle-même ? Et encore, si vous retranchez de ce moment ce que vous êtes obligés d'accorder aux besoins indispensables du corps, aux devoirs de votre état, aux événements imprévus, aux bienséances inévitables de la société : que reste-t-il pour vous, pour Dieu, pour l'éternité? et ne sommes-nous pas dignes de pitié de ne savoir encore quel usage faire de ce peu qui nous reste, et de recourir à mille artifices qui nous aident à n'en pas sentir la longueur et la durée ?

Au peu de temps que nous avons à vivre sur la terre, ajoutez, mes frères, le nombre de nos crimes passés, que nous avons à expier dans ce court intervalle. Que d'iniquités se sont assemblées sur notre tête depuis nos premiers ans ! hélas ! dix vies comme la nôtre suffiraient à peine pour en expier une partie : le temps serait encore trop court ; et il faudrait que la bonté de Dieu suppléât à la durée de notre pénitence. Grand Dieu ! que peut-il donc me rester pour les plaisirs et pour l'inutilité, dans une vie aussi courte et aussi criminelle que la mienne? Grand Dieu! quelle place peuvent donc trouver les jeux et les amusements frivoles dans un intervalle si rapide, et qui ne suffirait pas tout entier pour expier un seul de mes crimes ?

Ah ! mes frères, y pensons-nous? un criminel condamné à mort, et à qui on ne laisserait qu'un jour pour obtenir sa grâce, y trouverait-il encore des heures et des moments à perdre? se plaindrait-il de la longueur et de la durée du temps que la bonté du juge lui aurait accordé? en serait-il embarrassé ? chercherait-il des amusements frivoles, pour l'aider à passer ces moments précieux qu'on lui laisse pour mériter son pardon et sa délivrance ? ne mettrait-il pas à profit un intervalle si décisif pour sa destinée? ne remplacerait-il pas par le sérieux, par la vivacité, par la continuité des soins, ce qui manquerait à la brièveté du temps qu'on lui aurait accordé? Insensés que nous sommes ! notre arrêt est prononcé, nos crimes rendent notre condamnation certaine : on nous laisse encore un jour pour éviter ce malheur, et changer la rigueur de notre sentence éternelle ; et ce jour unique, et ce jour rapide, nous le passons indolemment en des occupations vaines,

oiseuses, puériles; et ce jour précieux nous est à charge, nous ennuie; nous cherchons comment l'abréger; à peine trouvons-nous assez d'amusements pour en remplir le vide : nous arrivons au soir sans avoir fait d'autre usage du jour qu'on nous laisse, que de nous être rendus encore plus dignes de la condamnation que nous avions déjà méritée.

Et encore, mes frères, que savons-nous si l'abus que nous faisons du jour que la bonté de Dieu nous laisse, n'obligera pas sa justice de l'abréger, et d'en retrancher une partie? Que d'accidents imprévus peuvent nous arrêter au milieu de cette course si limitée, et moissonner dans nos plus beaux ans l'espérance d'une plus longue vie! que de morts soudaines et étonnantes, et toujours la juste peine de l'usage indigne qu'on faisait de la vie! Quel siècle, quel règne vit jamais tant de ces tristes exemples? C'étaient autrefois des accidents rares et singuliers; ce sont aujourd'hui des événements de tous les jours : soit que nos crimes nous attirent ce châtiment; soit que nos excès, inconnus à nos pères, nous y conduisent; ce sont aujourd'hui les morts les plus communes et les plus fréquentes. Comptez, si vous le pouvez, ceux de vos proches, de vos amis, de vos maîtres, que la mort terrible a surpris tout d'un coup sans préparation, sans repentir, sans avoir eu un instant, sans penser à eux-mêmes, au Dieu qu'ils avaient outragé, à leurs crimes qu'ils n'ont pas eu loisir de connaître, loin de les détester; sans le secours des derniers remèdes de l'Église, qu'on a été obligé de hasarder sur leur cadavre, et à qui le temps a été refusé à la mort, parce qu'ils en avaient toujours abusé pendant leur vie.

Venez nous dire, après cela, qu'il y a bien des moments vides dans la journée; qu'il faut savoir s'amuser et passer le temps à quelque chose.

Il y a bien des moments vides dans la journée? mais c'est là votre crime de les laisser dans ce vide affreux : les jours du juste sont toujours pleins. Des moments vides dans la journée? mais tous vos devoirs sont-ils remplis? vos maisons sont-elles réglées, vos enfants instruits, les affligés secourus, les pauvres visités, les soins de vos places et de vos dignités acquittés, les œuvres de la piété accomplies, les prières terminées, les lectures saintes finies? Le temps est si court, vos obligations si infinies; et vous

pouvez encore trouver tant de moments vides dans la journée? Mon Dieu, que de saints solitaires se plaignaient que les jours passaient trop rapidement! ils reprenaient sur la nuit ce que la brièveté du jour avait ôté à leurs travaux et à leur zèle : ils trouvaient mauvais que l'aurore vint interrompre la ferveur de leurs oraisons et de leurs cantiques; il ne leur restait pas assez de temps dans le calme et le loisir de leur solitude, pour publier vos louanges et vos miséricordes éternelles : et nous, chargés d'une multiplicité pénible de soins; et nous, au milieu des sollicitudes et des engagements du siècle, qui absorbent presque tous nos jours et nos moments; et nous, redevables à nos proches, à nos enfants, à nos amis, à nos inférieurs, à nos maîtres, à nos places, à la patrie, d'une infinité de devoirs; nous trouvons encore du vide dans notre vie, et le peu qui nous en reste nous paraît trop long, pour être employé à vous servir et à bénir votre saint nom!

Mais on est trop heureux, dites-vous, de savoir s'amuser innocemment, et passer le temps à quelque chose: mais que savez-vous si tout votre temps n'est pas déjà passé, et si vous ne touchez point au moment fatal où l'éternité commence? mais votre temps vous appartient-il, pour en disposer à votre gré? mais le temps passe lui-même si rapidement; et faut-il tant d'amusement pour l'aider à passer encore plus vite? Mais le temps ne vous est-il donné pour rien de sérieux, rien de grand, rien d'éternel, rien de digne de l'élévation et de la destinée de l'homme? Et le chrétien et l'héritier du ciel n'est-il sur la terre que pour s'amuser?

Mais n'y a-t-il pas, ajoutez-vous, des délassements innocents dans la vie? Il y en a, j'en conviens : mais les délassements supposent les peines et les soins qui les ont précédés; et toute votre vie n'est qu'un délassement perpétuel : mais les délassements sont permis à ceux qui, après avoir rempli tous les devoirs, sont obligés d'accorder quelques moments de relâche à la faiblesse humaine; mais vous, si vous avez besoin de vous délasser, c'est de la continuité de vos plaisirs et de vos délassements mêmes; c'est de la fureur d'un jeu outré, dont la durée, le sérieux, l'application, outre la perte du temps, vous rend inhabile, au sortir de là, à vaquer à tous les autres devoirs de votre état. Quel délassement qu'une passion effrénée qui occupe presque toute votre vie, qui épuise votre santé, qui dérange votre fortune, qui vous rend le jouet éternel de

la bizarrerie du hasard ! Et n'est-ce pas dans ces maisons où règne un jeu éternel et public, qu'on ne voit nul ordre, nulle règle, nulle discipline, tous les devoirs sérieux oubliés, des enfants mal élevés, des domestiques déréglés, des affaires en décadence, les murmures de ceux qui ont autorité sur vous, le scandale des gens de bien, la risée du public, les soupçons, et peut-être les discours sur vos mœurs, sur votre conduite, sur une vie qui vous livre, pour ainsi dire, au public, à des inconnus comme à vos citoyens, à des sociétés qui ne siéent ni à votre rang ni à votre sexe, à des familiarités dont la réputation souffre toujours? La passion du jeu n'est presque jamais seule, et dans les personnes du sexe surtout, elle est toujours la source ou l'occasion de toutes les autres ; voilà ces délassements que vous croyez innocents et nécessaires, pour remplir les moments vides de vos journées.

Ah ! mes frères, combien de réprouvés au milieu des flammes éternelles ne demandent à la miséricorde de Dieu qu'un seul de ces moments dont vous ne savez que faire ! et si leur demande pouvait être exaucée, quel usage ne feraient-ils pas d'un moment si précieux ? Que de larmes de componction et de pénitence ! que de prières et de supplications pour toucher le Père des miséricordes, et engager ses entrailles paternelles à leur rendre sa bienveillance ! Cependant on leur refuse ce moment unique ; on leur répond qu'il n'y a plus de temps pour eux : et vous, vous êtes embarrassés de celui qu'on vous laisse. Dieu vous jugera, mes frères : et au lit de la mort, et dans cette heure terrible qui vous surprendra, vous demanderez en vain du temps, vous promettrez en vain à Dieu un usage plus chrétien que celui que vous tâcherez d'obtenir; sa justice coupera sans pitié le fil de vos jours; et ce temps qui vous pèse, qui vous embarrasse, vous sera alors refusé.

Mais en quoi notre aveuglement est ici plus grand, mes frères, c'est que non-seulement le temps que nous perdons avec tant d'insensibilité est court et précieux, mais encore irréparable; et ce que nous en avons une fois perdu est perdu sans ressource.

Je dis irréparable : car premièrement, les biens, les honneurs, la réputation, la faveur, quand on les perd, on peut encore les recouvrer; on peut même remplacer chacune de ces pertes par d'autres endroits qui nous en dédommagent avec usure : mais ces temps perdus et passés dans l'inutilité, sont autant de moyens de salut

que nous n'aurons plus, et qui sont retranchés du nombre de ceux que Dieu nous avait préparés dans sa miséricorde. En effet, dans un espace aussi court que celui que nous avons à vivre, nous ne pouvons pas douter que Dieu n'ait eu des desseins particuliers sur chacun de nos jours et de nos moments; qu'il n'ait marqué l'usage que nous en devions faire, le rapport qu'ils devaient avoir avec notre salut éternel, et qu'il n'ait attaché à chacun des grâces et des secours pour consommer l'ouvrage de notre sanctification. Or, ces jours et ces moments étant perdus, les grâces qui leur étaient attachées le sont aussi : les moments de Dieu sont finis, et ne reviennent plus; le cours de ses miséricordes est réglé : nous avons cru ne perdre que des moments inutiles; et avec eux nous avons perdu des grâces inestimables, qui se trouvent rabattues de celles que la bonté de Dieu nous avait destinées.

Irréparable, secondement, parce que chaque jour, chaque moment devait nous avancer d'un degré vers le ciel : or, les jours et les moments perdus nous laissant en arrière, et la durée de notre course étant d'ailleurs déterminée, la fin arrive, que nous sommes encore fort loin; qu'il n'y a plus assez de temps pour fournir le reste de la carrière; ou que du moins, pour regagner les moments perdus et arriver, il faut doubler la marche, avancer à pas de géant, remplir en un jour la carrière de plusieurs années, faire des efforts héroïques, nous hâter au delà même de nos forces; en venir à de saints excès, qui sont des miracles de la grâce, et dont le commun des hommes n'est pas d'ordinaire capable; et consommer dans un court intervalle ce qui devait être l'ouvrage laborieux de la vie entière.

Irréparable enfin par rapport aux œuvres de pénitence et de satisfaction dont on est capable en certaine saison de la vie, et dont on ne l'est plus, quand on a attendu les infirmités d'un âge plus avancé. Car, après tout, on a beau dire alors que Dieu ne demande point l'impossible; qu'il y a une pénitence pour tous les âges, et que la religion ne veut pas qu'on avance ses jours sous prétexte d'expier ses fautes : c'est vous-mêmes qui vous êtes mis dans cette impossibilité : vos fautes ne diminuent pas vos obligations; il faut que le péché soit puni, pour être effacé. Dieu vous avait laissé du temps et des forces pour satisfaire à cette loi immuable et éternelle : ce temps, vous l'avez passé à accumuler de nouvelles

dettes ; ces forces, vous les avez usées, ou par de nouveaux excès, ou du moins sans en faire aucun usage par rapport aux desseins de Dieu sur vous : il faut donc que Dieu fasse ce que vous n'avez point fait vous-mêmes, et qu'il punisse après votre mort les crimes que vous n'avez pas voulu expier pendant votre vie.

C'est-à-dire, pour recueillir toutes ces réflexions, qu'il en est de chaque moment de notre vie, comme de celui de notre mort : on ne meurt qu'une fois ; et de là on conclut qu'il faut bien mourir, parce qu'il n'y a plus moyen de revenir, et de réparer par une seconde mort le malheur de la première : ainsi, on ne vit qu'une fois un tel et tel moment ; on ne saurait donc plus revenir sur ses pas, et réparer, en recommençant le même chemin, les fautes de la première marche : ainsi, chaque moment de notre vie que nous perdons, devient un point fixe pour notre éternité : ce moment perdu ne changera plus : éternellement il sera le même, nous sera rappelé tel que nous l'avons passé, et sera marqué de ce caractère ineffaçable. Quel est donc notre aveuglement, mes frères, nous dont toute la vie n'est qu'une attention continuelle à perdre un temps qui ne revient plus, et qui va d'un cours si rapide se précipiter dans les abîmes de l'éternité !

Grand Dieu, vous qui êtes le souverain dispensateur des temps et des moments ! vous entre les mains de qui sont nos jours et nos années ! de quel œil nous voyez-vous perdre, dissiper des moments dont vous seul connaissez la durée, dont vous avez marqué en caractères irrévocables le cours et la mesure ; des moments que vous tirez du trésor de vos miséricordes éternelles, pour nous laisser le temps de faire pénitence ; des moments que votre justice vous presse tous les jours d'abréger, pour nous punir d'en avoir jusques ici abusé ; des moments que vous refusez chaque jour à nos yeux à tant de pécheurs moins coupables que nous, que la mort terrible surprend et entraîne dans le gouffre de vos vengeances éternelles ; des moments enfin dont nous ne jouirons peut-être pas longtemps, et dont vous allez au premier jour terminer la triste carrière ! Grand Dieu, voilà déjà la plus grande et la plus belle partie de ma vie passée, et toute perdue : il n'y a pas eu jusques ici dans tous mes jours un seul jour sérieux, un seul jour pour vous, pour mon salut, pour l'éternité : toute ma vie n'est qu'une fumée qui ne laisse rien de réel et de solide à la main qui

la rappelle, et qui la ramasse. Grand Dieu! traînerai-je jusqu'à la fin mes jours dans cette triste inutilité, dans cet ennui qui me poursuit au milieu de mes plaisirs, et des efforts que je fais pour l'éviter? la dernière heure me surprendra-t-elle chargé du vide de toutes mes années? et n'y aura-t-il dans toute ma course de sérieux que le dernier moment qui la terminera, et qui décidera de mes destinées éternelles? Quelle vie, grand Dieu, pour une âme destinée à vous servir, appelée à la société immortelle de votre Fils et de vos saints, enrichie de vos dons, et par eux capable de faire des œuvres dignes de l'éternité! quelle vie qu'une vie qui n'est rien, qui ne se propose rien, qui ne remplit un temps qui décide de tout pour elle, qu'en ne faisant rien, qu'en ne comptant pour bien passés que les jours et les moments qui lui échappent!

Mais si l'inutilité est opposée au prix du temps, le dérangement et la multitude des occupations ne l'est pas moins au bon ordre du temps, et à l'usage chrétien que nous en devons faire. Vous venez de voir les périls de la vie oiseuse; il faut vous exposer les inconvénients de la vie occupée.

A tout ce que nous avons dit jusqu'ici, mes frères, la plupart de ceux qui m'écoutent ont, sans doute, opposé en secret, que leur vie n'est rien moins qu'oiseuse et inutile; qu'à peine peuvent-ils suffire aux devoirs, aux bienséances, aux engagements infinis de leur état; qu'ils vivent dans une vicissitude éternelle d'occupations et d'affaires, qui absorbe toute leur vie; et qu'ils se croient heureux quand il leur reste un moment pour être à eux-mêmes, et jouir d'un loisir que la situation de leur fortune leur refuse.

Et voilà, mes frères, une nouvelle manière d'abuser du temps, plus dangereuse encore que l'inutilité et la paresse. En effet, l'usage chrétien du temps n'est pas d'en remplir tous les moments; c'est de les remplir dans l'ordre, et suivant la volonté du Seigneur qui nous les donne: la vie de la foi est une vie de règle et de sagesse: l'humeur, l'imagination, l'orgueil, la cupidité, sont de faux principes de conduite, puisqu'ils ne sont eux-mêmes que le déréglement de l'esprit et du cœur, et que l'ordre et la raison doivent être nos seuls guides.

Cependant, la vie de la plupart des hommes est une vie toujours occupée et toujours inutile; une vie toujours laborieuse et toujours vide: leurs passions forment tous leurs mouvements. Ce sont là les

grands ressorts qui agitent les hommes; qui les font courir çà et là, comme des insensés; qui ne les laissent pas un moment tranquilles : et, en remplissant tous leurs moments, ils ne cherchent pas à remplir leurs devoirs, mais à se livrer à leur inquiétude, et satisfaire leurs cupidités injustes.

Mais en quoi consiste cet ordre qui doit régler la mesure de nos occupations, et sanctifier l'usage de notre temps? Il consiste premièrement, à nous borner aux occupations attachées à notre état; à ne pas chercher les places et les situations qui les multiplient; et ne pas compter parmi nos devoirs, les soins et les embarras que l'inquiétude, ou nos passions toutes seules, nous forment. Secondement, quelque agitée que soit notre situation, parmi toutes nos occupations, regarder comme les plus essentielles et les plus privilégiées, celles que nous devons à notre salut.

Je dis premièrement, à ne pas compter parmi les occupations qui sanctifient l'usage de nôtre temps, celles que l'inquiétude, ou les passions toutes seules, nous forment.

L'inquiétude; oui, mes frères, nous voulons tous nous éviter nous-mêmes : rien n'est plus triste pour la plupart des hommes que de se retrouver avec eux seuls, et retomber sur leur propre cœur. Comme des passions vaines nous emportent; que des attachements criminels nous souillent; que mille désirs illégitimes occupent tous les mouvements de notre cœur, en rentrant en nous-mêmes, nous n'y trouvons qu'une réponse de mort, qu'un vide affreux, que des remords cruels, des pensées noires, et des réflexions tristes. Nous cherchons donc dans la variété des occupations, et dans des distractions éternelles, l'oubli de nous-mêmes : nous craignons le loisir comme le signal de l'ennui; et nous croyons trouver, dans le dérangement et la multiplicité des soins extérieurs, cette ivresse heureuse qui fait que nous marchons sans nous en apercevoir, et que nous ne sentons plus le poids de nous-mêmes.

Mais, hélas! nous nous trompons : l'ennui ne se trouve que dans le dérangement, et dans une vie d'agitation, où jamais rien n'est à sa place; c'est en vivant au hasard, que nous nous sommes à charge à nous-mêmes; que nous cherchons toujours de nouvelles occupations, et que le dégoût nous fait bientôt repentir de les avoir cherchées; que nous changeons sans cesse de situation pour nous fuir, et que nous nous portons partout nous-mêmes; en un mot,

que toute notre vie n'est qu'un art diversifié d'éviter l'ennui, et un talent malheureux de le trouver. Partout où n'est pas l'ordre, il faut nécessairement que se trouve l'ennui; et, loin qu'une vie de dérangement et d'agitation en soit le remède, elle en est au contraire la source la plus féconde et la plus universelle.

Les âmes justes qui vivent dans l'ordre, elles qui ne donnent rien aux caprices et à l'humeur, elles dont toutes les occupations sont à leur place, dont tous les moments sont remplis selon leur destination et la volonté du Seigneur qui les dirige, trouvent dans l'ordre le remède de l'ennui. Cette sage uniformité dans la pratique des devoirs, qui paraît si triste aux yeux du monde, est la source de leur joie, et de cette égalité d'humeur que rien n'altère : jamais embarrassées du temps présent, que des devoirs marqués occupent : jamais en peine sur le temps à venir, pour lequel de nouveaux devoirs sont marqués : jamais livrées à elles-mêmes par la variété des occupations qui se succèdent les unes aux autres : les jours leur paraissent des moments, parce que tous les moments sont à leur place : le temps ne leur pèse pas, parce qu'il a toujours sa destination et son usage; et elles trouvent, dans l'arrangement d'une vie uniforme et occupée, cette paix et cette joie que le reste des hommes cherche en vain dans le dérangement et dans une agitation éternelle.

L'inquiétude, en multipliant nos occupations, nous laisse donc livrés à l'ennui et au dégoût; et elle ne sanctifie pas pour cela l'usage de notre temps. Car si les moments que l'ordre de Dieu ne règle point, sont des moments perdus, quelque remplis qu'ils soient d'ailleurs; si la vie de l'homme doit être une vie sage et réglée, où chaque occupation ait sa place fixe; quoi de plus opposé à une telle vie que cette inconstance, ces variations éternelles, dans lesquelles l'inquiétude nous fait passer notre temps? Mais les passions qui nous mettent dans un mouvement perpétuel, ne nous forment pas des occupations plus légitimes.

Oui, mes frères, je sais qu'il n'est qu'un certain âge de la vie où l'on paraisse occupé du frivole et des plaisirs; des soins plus sérieux et des occupations plus solides succèdent à l'oisiveté et aux amusements des premières mœurs; et après avoir donné la jeunesse à la paresse et aux plaisirs, on donne les années de maturité à la patrie, à la fortune, à soi-même : mais c'est encore ici

que nous prenons le change. J'avoue que nous nous devons à l'État, au prince, aux soins publics; que la religion met au nombre des devoirs qu'elle nous prescrit, le zèle pour le service du souverain, pour les intérêts et la gloire de la patrie; et même qu'elle seule sait former des sujets fidèles, et des citoyens prêts à tout sacrifier pour la cause commune. Mais la religion ne veut pas que l'orgueil et l'ambition nous jettent témérairement dans les soins publics, et qu'on s'efforce par toutes sortes de voies, d'intrigues, de sollicitations, de parvenir à des places où, nous devant tout entiers aux autres, il ne nous reste plus de temps pour nous-mêmes : la religion veut qu'on craigne ces situations tumultueuses; qu'on s'y prête à regret et en tremblant, quand l'ordre de Dieu et l'autorité de nos maîtres, nous y appelle; et que, par son propre choix, on préfère toujours la sûreté et le loisir d'un état privé, au péril et à l'éclat des dignités et des places. Hélas! nous avons si peu de temps à vivre sur la terre, et le salut, ou la condamnation éternelle qui nous attend, est si proche, que tous les autres soins, hors celui-là, devraient être, pour nous, tristes et onéreux, et que tout ce qui nous distrait de cette grande affaire, pour laquelle on ne nous laisse qu'un petit nombre de jours, devrait nous paraître, pour nous, un grand malheur. Ce n'est pas là une maxime de spiritualité; c'est la première maxime de la foi, et le fond du christianisme.

Cependant, l'ambition, l'orgueil, toutes nos passions, font que nous ne pouvons supporter une condition privée. Ce que nous craignons le plus dans la vie, et à la cour surtout, c'est une destinée et un état qui nous laisse à nous-mêmes, et ne nous établit point sur les autres. Nous ne consultons, ni l'ordre de Dieu, ni les vues de la religion, ni les périls des situations trop agitées, ni le bonheur que la foi découvre dans un état tranquille et privé, où l'on n'a à répondre que de soi-même; ni souvent même nos talents : nous ne consultons que nos passions; que ce désir insatiable de nous élever au-dessus de nos frères : nous voulons paraître sur la scène, et devenir des personnages; et sur une scène qui va finir demain, et qui ne nous laissera de réel, que la peine puérile de l'avoir jouée. Plus même les places sont environnées de tumulte et d'embarras, plus elles nous paraissent dignes de nos recherches : nous voudrions être de tout : le loisir si cher à une âme fidèle nous

paraît honteux : tout ce qui nous partage entre nous et le public; tout ce qui donne aux autres hommes un droit absolu sur notre temps; tout ce qui nous jette dans l'abîme de soins et d'agitations que traînent après soi le crédit, la faveur, la considération, nous touche, nous attire, nous transporte. Ainsi la plupart des hommes se font inconsidérément une vie tumultueuse et agitée, que Dieu ne demandait pas d'eux; et cherchent avec empressement des soins où l'on ne peut être en sûreté, que lorsque l'ordre de Dieu nous les ménage.

A la vérité, nous les entendons quelquefois se plaindre des agitations infinies, inséparables de leurs places, soupirer après le repos, envier la destinée d'un état tranquille et privé; et redire sans cesse qu'il serait temps enfin de vivre pour soi, après avoir si longtemps vécu pour les autres. Mais ce ne sont là que des discours : ils paraissent gémir sous le poids des affaires; mais ils porteraient avec bien plus de douleur et d'accablement le poids du loisir et d'une condition privée : ils ont employé une partie de leur vie à briguer le tumulte des places et des emplois; et ils emploient l'autre à se plaindre du malheur de les avoir obtenus : c'est un langage de vanité : ils voudraient paraître supérieurs à leur fortune, et ils ne le sont pas au moindre revers et au plus léger refroidissement qui la menace. Voilà comme nos passions seules nous forment des embarras et des occupations que Dieu ne demandait pas de nous, et nous ôtent un temps dont nous ne connaîtrons le prix, que lorsque nous serons arrivés à ce dernier moment, où le temps finit et l'éternité commence.

Encore, mes frères, si au milieu des occupations infinies, attachées à votre état, vous regardiez comme les plus privilégiées, celles qui se rapportent au salut, vous répareriez du moins, en quelque manière, la dissipation de cette partie de votre vie, que le monde et les soins d'ici-bas occupent tout entière. Mais c'est encore ici où notre aveuglement est déplorable : nous ne trouvons point de temps pour notre salut éternel : ce qu'on donne au prince, à la fortune, aux devoirs d'une charge, aux bienséances de son état, aux soins du corps et de la parure, à l'amitié, à la société, au délassement, à l'usage; tout cela paraît essentiel et indispensable : on n'oserait y toucher, y retrancher : on le prolonge même au delà des bornes de la raison et de la nécessité; et comme la vie

est trop courte, et les jours trop rapides pour suffire à tout, ce qu'on en retranche, ce sont les soins du salut; dans la multiplicité de nos occupations, ce sont toujours celles qu'on devrait donner à l'éternité qui sont sacrifiées. Oui, mes frères, au lieu de prendre sur nos délassements, sur des devoirs que l'ambition multiplie, sur des bienséances que l'oisiveté seule a établies, sur les soins d'une vaine parure, que l'usage et la mollesse ont rendus interminables; au lieu de prendre là-dessus chaque jour quelque temps du moins pour Dieu et pour nos intérêts éternels, à peine leur donnons-nous quelques faibles restes, qui ont échappé par hasard au monde et aux plaisirs; quelques moments rapides dont le monde ne veut plus, dont nous sommes peut-être embarrassés, et que nous ne trouverions pas à placer ailleurs. Tant que le monde veut de nous; tant qu'il se présente des plaisirs, des devoirs, des bienséances, des inutilités, nous nous y livrons avec goût. Quand tout est fini, et que nous ne savons plus que faire de notre loisir, alors nous consacrons a quelques pratiques languissantes de religion, ces moments de rebut, que la lassitude, ou le défaut de plaisirs, nous laisse : ce sont proprement des moments de repos que nous nous donnons à nous-mêmes plutôt qu'à Dieu, un intervalle que nous mettons entre le monde et nous, pour y rentrer avec plus de goût, et respirer un peu de la fatigue, du dégoût, de la satiété, où nous jetterait la vie du monde et des plaisirs trop soutenue, et prolongée outre une certaine mesure au delà de laquelle se trouve l'ennui et la lassitude.

Voilà l'usage que les personnes mêmes qui se parent d'une réputation de vertu font, à la cour surtout, de leur temps : toute leur vie est une préférence criminelle qu'elles donnent au monde, à la fortune, aux bienséances, aux plaisirs, aux affaires, sur l'affaire de leur salut : tout est rempli par ce qu'on donne à ses maîtres, à ses places, à ses amis, à son goût, et il ne reste plus rien pour Dieu et pour l'éternité : il semble que le temps nous est premièrement donné pour le monde, pour l'ambition, pour nos places, pour les soins de la terre, et qu'ensuite ce que nous pouvons avoir de trop, on nous sait bon gré si nous le donnons au salut.

Grand Dieu! et pourquoi nous laissez-vous sur la terre, que pour mériter votre possession éternelle? Tout ce que nous faisons pour le monde perira avec le monde; tout ce que nous faisons pour

vous sera immortel : tous les soins d'ici-bas ont pour objet des maîtres souvent ingrats, injustes, difficiles, impuissants du moins, et qui ne peuvent nous rendre heureux : les devoirs que nous vous rendons, nous les rendons à un maître et à un seigneur fidèle, juste, miséricordieux, tout-puissant, et qui seul peut récompenser ceux qui le servent : les soins de la terre, quelque brillants qu'ils puissent être, nous sont étrangers ; ils ne sont pas dignes de nous ; ce n'est pas pour eux que nous sommes faits ; nous devons seulement nous y prêter en passant, pour satisfaire aux liens passagers qui les exigent de nous, et qui nous lient aux autres hommes ; les soins de l'éternité tout seuls sont dignes de la noblesse de nos espérances, et remplissent toute la grandeur et toute la dignité de notre destinée. Bien plus, ô mon Dieu ! sans les soins du salut, tous les autres sont profanes et souillés : ce ne sont plus que des agitations vaines, stériles, presque toujours criminelles : les soins du salut tout seuls les consacrent, les sanctifient, leur donnent la réalité, l'élévation, le prix et le mérite qui leur manque. Que dirai-je encore? tous les autres soins nous déchirent, nous troublent, nous inquiètent, nous aigrissent ; mais les devoirs que nous vous rendons nous laissent une joie véritable dans le cœur, nous soutiennent, nous calment, nous consolent, et adoucissent même les peines et les amertumes des autres. Enfin, nous nous devons à vous, ô mon Dieu, avant que d'être à nos maîtres, à nos inférieurs, à nos amis, à nos proches : c'est vous qui avez les premiers droits sur notre cœur et sur notre raison, qui sont les dons de votre main libérale : c'est donc pour vous premièrement que nous devons en faire usage ; et nous sommes chrétiens avant que d'être princes, sujets, hommes publics, ou quelque autre chose sur la terre.

Vous nous direz peut-être, mes frères, que vous croyez, en remplissant les devoirs pénibles et infinis attachés à votre état, servir Dieu, remplir toute justice, et travailler à votre salut : j'en conviens ; mais il faut remplir ces devoirs dans la vue de Dieu, par des motifs de foi, et dans un esprit de religion et de piété. Dieu ne compte que ce qu'on fait pour lui : il n'accepte de nos peines, de nos fatigues, de nos assujettissements, de nos sacrifices, que ceux qui sont offerts à sa gloire, et non pas à la nôtre ; et nos jours ne sont pleins à ses yeux, que lorsqu'ils sont pleins pour

l'éternité. Toutes les actions qui n'ont pour objet que le monde, que l'éclat qui vient de la terre, qu'une fortune périssable, quelques louanges qu'elles nous attirent de la part des hommes, à quelque degré de grandeur, de réputation, qu'elles nous élèvent ici-bas, ne sont rien devant lui, ou ne sont que des amusements puérils, indignes de la majesté de ses regards.

Ainsi, mes frères, que les jugements de Dieu sont différents de ceux du monde! On appelle une belle vie dans le monde, une vie éclatante, où l'on compte de grandes actions, des victoires remportées, des négociations difficiles conclues, des entreprises conduites avec succès, des emplois illustres soutenus avec réputation, des dignités éminentes acquises par des services importants, et exercées avec gloire; une vie qui passe dans les histoires, qui remplit les monuments publics, et dont le souvenir se conservera jusqu'à la dernière postérité : voilà une belle vie selon le monde. Mais si dans tout cela on a plus cherché sa gloire propre que la gloire de Dieu; si l'on n'a eu en vue que de se bâtir un édifice périssable de grandeur sur la terre, en vain a-t-on fourni une carrière éclatante devant les hommes; devant Dieu c'est une vie perdue : en vain les histoires parleront de nous; nous serons effacés du livre de vie et des histoires éternelles : en vain nos actions feront l'admiration des siècles à venir; elles ne seront point écrites sur les colonnes immortelles du temple céleste : *Et in scripturâ domus Israel non scribentur* (Ézéch., xiii, 9) : en vain nous jouerons un grand rôle sur la scène de tous les siècles; nous serons dans les siècles éternels comme ceux qui n'ont jamais été : en vain nos titres et nos dignités se conserveront sur le marbre et sur le cuivre; comme ce sera le doigt des hommes qui les aura écrites, elles périront avec eux; et ce que le doigt de Dieu tout seul aura écrit, durera autant que lui-même : en vain notre vie sera proposée comme un modèle à l'ambition de nos neveux; comme elle n'aura de réalité que dans les passions des hommes, dès qu'il n'y aura plus de passions, et que tous les objets qui les allument seront anéantis, cette vie ne sera plus rien, et retombera dans le néant avec le monde qui l'avait admirée.

Car de bonne foi, mes frères, voudriez-vous que dans ce jour terrible, où les justices elles-mêmes seront jugées, Dieu vous tînt compte de toutes les peines, de tous les soins, de tous les dégoûts

que vous dévorez pour vous élever sur la terre? qu'il regardât comme un temps bien employé, le temps que vous avez sacrifié au monde, à la fortune, à la gloire, à l'élévation de votre nom et de votre race, comme si vous n'étiez sur la terre que pour vous-mêmes? qu'il mît au nombre de vos œuvres de salut celles qui n'ont eu que l'ambition, l'orgueil, l'envie, l'intérêt pour principe, et qu'il comptât vos vices parmi vos vertus?

Et que pourrez-vous lui dire au lit de la mort, lorsqu'il entrera en jugement avec vous, et qu'il vous demandera compte d'un temps qu'il ne vous avait donné que pour l'employer à le glorifier et à le servir? Lui direz-vous : Seigneur, j'ai remporté des victoires : j'ai servi utilement et glorieusement le prince et la patrie : je me suis fait un grand nom parmi les hommes? Hélas! vous n'avez pas su vous vaincre vous-même : vous avez servi utilement les rois de la terre, et vous avez méprisé le service du Roi des rois : vous vous êtes fait un grand nom parmi les hommes, et votre nom est inconnu parmi les élus de Dieu : temps perdu pour l'éternité. Lui direz-vous : J'ai conduit des négociations pénibles : j'ai conclu des traités importants : j'ai ménagé les intérêts et la fortune des princes : je suis entré dans les secrets et dans les conseils des rois? Hélas! vous avez conclu des traités et des alliances avec les hommes, et vous avez violé mille fois l'alliance sainte que vous aviez faite avec Dieu : vous avez ménagé les intérêts des princes, et vous n'avez pas su ménager les intérêts de votre salut : vous êtes entré dans le secret des rois, et vous n'avez pas connu les secrets du royaume des cieux : temps perdu pour l'éternité. Lui direz-vous : Toute ma vie n'a été qu'un travail et une occupation pénible et continuelle? Hélas! vous avez toujours travaillé, et vous n'avez rien fait pour sauver votre âme : temps perdu pour l'éternité. Lui direz-vous : J'ai établi mes enfants : j'ai élevé mes proches : j'ai été utile à mes amis : j'ai augmenté le patrimoine de mes pères? Hélas! vous avez laissé de grands établissements à vos enfants, et vous ne leur avez pas laissé la crainte du Seigneur, en les élevant et les établissant dans la foi et dans la piété : vous avez augmenté le patrimoine de vos pères, et vous avez dissipé les dons de la grâce et le patrimoine de Jésus-Christ : temps perdu pour l'éternité. Lui direz-vous : J'ai fait des études profondes : j'ai enrichi le public d'ouvrages utiles et curieux : j'ai perfectionné

les sciences par de nouvelles découvertes : j'ai fait valoir mes grands talents, et les ai rendus utiles aux hommes? Hélas! le grand talent qu'on vous avait confié était celui de la foi et de la grâce, dont vous n'avez fait aucun usage : vous vous êtes rendu habile dans les sciences des hommes, et vous avez toujours ignoré la science des saints : temps perdu pour l'éternité. Lui direz-vous enfin : J'ai passé la vie à remplir les devoirs et les bienséances de mon état : j'ai fait des amis : j'ai su plaire à mes maîtres? Hélas! vous avez eu des amis sur la terre, et vous ne vous en êtes point fait dans le ciel : vous avez tout mis en œuvre pour plaire aux hommes, et vous n'avez rien fait pour plaire à Dieu : temps perdu pour l'éternité.

Non, mes frères, quel vide affreux la plupart de ces hommes, qui avaient gouverné les États et les empires; qui semblaient faire mouvoir l'univers entier; qui en avaient rempli les premières places; qui faisaient tout le sujet des entretiens, des craintes, des désirs, des espérances des hommes; qui occupaient presque seuls les attentions de toute la terre; qui portaient tout seuls le poids des soins et des affaires publiques : quel vide affreux trouveront-ils dans toute leur vie au lit de la mort? tandis que les jours d'une âme sainte et retirée, qu'on regardait comme des jours obscurs et oiseux, paraîtront pleins, occupés, marqués chacun par quelque victoire de la foi, et dignes d'être célébrés par les cantiques éternels.

Méditez ces vérités saintes, mes frères : le temps est court, il est irréparable; il est le prix de votre éternelle félicité; il ne vous est donné que pour vous en rendre dignes : mesurez là-dessus ce que vous en devez donner au monde, aux plaisirs, à la fortune, à votre salut. Mes frères, dit l'Apôtre, le temps est court (Cor., VII, 29); usons donc du monde comme si nous n'en usions pas : possédons nos biens, nos places, nos dignités, nos titres, comme si nous ne les possédions pas; jouissons de la faveur de nos maîtres et de l'estime des hommes, comme si nous n'en jouissions pas; ce n'est là qu'une ombre qui s'évanouit et nous échappe : et ne comptons de réel dans toute notre vie, que les moments que nous aurons employés pour le ciel. *Ainsi soit-il.*

(*Sermon pour le lundi de la Passion.*)

SUR LE SALUT.

C'est une erreur bien déplorable, mes frères, que les hommes aient attaché des noms pompeux à toutes les entreprises des passions, et que les soins du salut n'aient pu mériter auprès d'eux le même honneur et la même estime. Les travaux militaires sont regardés parmi nous comme la voie de la réputation et de la gloire : les intrigues et les mouvements qui font parvenir, sont comptés parmi les secrets d'une profonde sagesse : les projets et les négociations, qui arment les hommes les uns contre les autres, et qui font souvent de l'ambition d'un seul l'infortune publique, passent pour étendue de génie, et pour supériorité de talents : l'art d'élever sur un patrimoine obscur une fortune monstrueuse, aux dépens souvent de l'équité et de la bonne foi, est la science des affaires, et la bonne conduite domestique : enfin, le monde a trouvé le secret de rehausser par des titres honorables tous les soins qui se rapportent aux choses d'ici-bas : les actions de la foi toutes seules, qui demeureront éternellement, qui formeront l'histoire du siècle à venir, et qui seront gravées durant toute l'éternité sur les colonnes immortelles de la sainte Jérusalem, passent pour des occupations oiseuses et obscures, pour le partage des âmes faibles et bornées, et n'ont rien qui les relève aux yeux des hommes. Et voilà, mes frères, la première raison de notre indifférence pour l'affaire du salut : nous n'estimons pas assez cette sainte entreprise pour y travailler avec vivacité.

Or, je ne crois pas devoir m'arrêter ici à combattre une illusion si indigne même de la raison. Car, qu'est-ce qui peut rendre un ouvrage glorieux à celui qui l'entreprend? Est-ce la durée et l'immortalité qu'il promet dans la mémoire des hommes? ah! tous les monuments de l'orgueil périront avec le monde qui les a élevés : tout ce que nous faisons pour la terre aura la même destinée qu'elle : les victoires et les conquêtes, les entreprises les plus éclatantes, et toute l'histoire des pécheurs, qui embellit le siècle présent, sera effacée du souvenir des hommes; les œuvres du juste toutes seules seront immortelles, écrites à jamais dans le livre de vie, et survivront à la ruine entière de l'univers. Est-ce la récompense qu'on nous y propose? mais tout ce qui ne peut nous rendre heureux, ne peut aussi nous récompenser; et on n'en a pas d'autre ici que Dieu

même. Est-ce la dignité des occupations auxquelles on vous engage? mais les soins de la terre les plus honorables sont des jeux auxquels notre erreur a donné des noms sérieux : ici tout est grand; on n'aime que l'Auteur de son être; on n'aime que le Souverain de l'univers; on ne sert qu'un Maître tout-puissant; on ne désire que des biens éternels; on ne fait des projets que pour le ciel; on ne travaille que pour une couronne immortelle.

Qu'y a-t-il donc de plus glorieux sur la terre, et de plus digne de l'homme, que les soins de l'éternité? Les prospérités sont d'honorables inquiétudes; les emplois éclatants, un esclavage illustre : la réputation est souvent une erreur publique; les titres et les dignités sont rarement le fruit de la vertu, et ne servent tout au plus qu'à orner nos tombeaux et embellir nos cendres. Les grands talents, si la foi n'en règle l'usage, sont de grandes tentations; les vastes connaissances, un vent qui enfle et qui corrompt, si la foi n'en corrige le venin; tout cela n'est grand que par l'usage qu'on en peut faire pour le salut; la vertu toute seule est estimable pour elle-même.

Cependant si nos concurrents sont plus heureux et plus élevés que nous dans le monde, nous les regardons avec des yeux d'envie; et leur élévation, en humiliant notre orgueil, ranime la vivacité de nos prétentions et de nos espérances : mais lorsque les complices quelquefois de nos plaisirs, changés soudain en de nouveaux hommes, rompent généreusement tous les liens honteux des passions, et, portés sur les ailes de la grâce, entrent à nos yeux dans la voie du salut, tandis qu'ils nous laissent derrière eux errer encore tristement au gré de nos désirs déréglés; nous voyons d'un œil tranquille le prodige de leur changement; et, loin que leur destinée nous fasse envie, et réveille en nous de faibles désirs de salut, nous ne pensons peut-être qu'à remplacer le vide que leur retraite laisse dans le monde; qu'à nous élever à ces postes périlleux d'où ils viennent de descendre par des vues de foi et de religion : que dirai-je? nous devenons peut-être les censeurs de leur vertu, nous cherchons ailleurs que dans les trésors infinis de la grâce, les motifs secrets de leur changement; nous donnons à l'œuvre de Dieu des vues tout humaines; et nos censures déplorables deviennent la plus dangereuse tentation de leur pénitence. C'est ainsi, ô mon Dieu, que vous répandez des ténèbres venge-

resses sur des cupidités injustes! D'où vient cela? nous manquons d'estime pour la sainte entreprise du salut : première cause de notre indifférence.

En second lieu, nous y travaillons avec indolence, parce que nous n'en faisons pas une affaire principale, et que nous ne lui donnons jamais la préférence sur tous nos autres soins. En effet, mes frères, nous voulons tous nous sauver; les pécheurs les plus déplorés ne renoncent pas à cette espérance : nous voulons même que parmi nos œuvres, il s'en trouve toujours quelques-unes qui se rapportent au salut; car nul ne s'abuse jusqu'à croire qu'il méritera la gloire des saints, sans avoir jamais fait une seule démarche pour s'en rendre digne : mais où nous nous trompons, c'est dans le rang que nous donnons à ces œuvres parmi les occupations qui partagent notre vie.

Et certes, mes frères, les bienséances et les inutilités des commerces, les fonctions d'une charge, les embarras domestiques, les passions et les plaisirs, ont leurs temps et leurs moments marqués dans nos journées. Où plaçons-nous l'ouvrage du salut? quel rang donnons-nous à ce soin unique sur tous nos autres soins? en faisons-nous une affaire seulement? Et, pour entrer dans le détail de vos mœurs, que faites-vous pour l'éternité, que vous ne rendiez au monde au centuple? Vous employez quelquefois une légère portion de vos biens en des largesses saintes; mais qu'est-ce, si nous le comparons à ce que vous en sacrifiez tous les jours à vos plaisirs, à vos passions, et à vos caprices? Vous élevez peut-être au commencement de vos journées votre esprit au Seigneur par la prière; mais le monde, au sortir de là, ne prend-il pas sa place dans votre cœur, et tout le reste du temps n'est-il pas pour lui? Vous assistez peut-être exactement chaque jour aux mystères saints; mais, sans entrer ici dans les motifs qui souvent vous y conduisent, cet unique exercice de religion n'est-il pas compensé par une journée entière de vie oiseuse et mondaine? Vous vous faites quelquefois une violence passagère; vous souffrez peut-être une injure; vous prenez sur vous pour une obligation de piété : mais ce sont là quelques faits uniques et singuliers qui sortent de l'ordre commun, et qui n'ont jamais de suite; vous n'en sauriez produire un seul devant le Seigneur, qu'il ne s'en offre mille de l'autre côté que l'ennemi compte pour lui : le salut n'a que vos in-

tervalles ; le monde a, pour ainsi dire, l'état et le fonds : les moments sont pour Dieu ; la vie tout entière est pour nous-mêmes.

Je sais, mes frères, que vous sentez vous-mêmes là-dessus l'injustice et le danger de votre conduite. Vous convenez que les agitations du monde, des affaires, des plaisirs, vous occupent presque tout entiers, et qu'il vous reste peu de temps pour penser au salut : mais vous dites, pour vous calmer, que lorsqu'un jour vous serez plus tranquille ; que des affaires d'une certaine nature seront terminées ; que vous vous serez déchargé sur un aîné des soins de cette dignité ; que certains embarras seront finis ; en un mot, que certaines circonstances ne se trouveront plus, vous penserez tout de bon à votre salut, et que l'affaire de l'éternité deviendra alors votre principale affaire.

Mais ce qui vous abuse, c'est que vous regardez le salut comme incompatible avec les occupations attachées à l'état où la Providence vous a placé. Car ne pouvez-vous pas en faire des moyens de sanctification? ne pouvez-vous pas y exercer toutes les vertus chrétiennes? la pénitence, si ces occupations sont pénibles? la clémence, la miséricorde, la justice, si elles vous établissent sur les hommes? la soumission aux ordres du ciel, si le succès ne répond pas quelquefois à votre attente? le pardon des injures, si vous y souffrez l'oppression, la calomnie et la violence? la confiance en Dieu seul, si vous y éprouvez l'injustice ou l'inconstance de vos maîtres? N'est-il pas des âmes de votre rang et de votre état, qui, dans la même situation où vous êtes, mènent une vie pure et chrétienne? Vous savez bien vous-même qu'on peut trouver Dieu partout : car, dans ces moments heureux où vous avez été touché quelquefois de la grâce, n'est-il pas vrai que tout vous rappelait à Dieu ; que les périls mêmes de votre état devenaient pour vous des instructions et des remèdes ; que le monde vous dégoûtait du monde même ; que vous trouviez partout le secret d'offrir à Dieu mille sacrifices invisibles, et de faire de vos occupations les plus tumultueuses des sources de réflexions saintes, ou des occasions salutaires de mérite? Que ne cultivez-vous ces impressions de grâce et de salut? Ce n'est pas votre situation, c'est votre infidélité et votre faiblesse, qui les ont éteintes dans votre cœur.

Joseph était chargé de toutes les affaires d'un grand royaume : lui seul soutenait tout le poids du gouvernement : cependant ou-

blia-t-il le Seigneur, qui avait rompu ses liens, et justifié son innocence? ou attendit-il, pour servir le Dieu de ses pères, qu'un successeur vint lui rendre le loisir que sa nouvelle dignité lui avait ôté? il sut faire servir à la consolation de ses frères, et à l'avantage du peuple de Dieu, une prospérité qu'il ne reconnaissait tenir que de sa main toute-puissante. Cet officier de la reine d'Éthiopie, dont il est parlé aux Actes des Apôtres, était établi sur les richesses immenses de cette princesse : le détail des tributs et des subsides, et toute l'administration des deniers publics était confiée à sa fidélité : or cet abîme de soins et d'embarras ne lui laissait-il pas le loisir de chercher dans les prophéties d'Isaïe le salut qu'il attendait, et les paroles de la vie éternelle? Placez-vous dans les situations les plus agitées, vous y trouverez des justes qui s'y sont sanctifiés : la cour peut devenir l'asile de la vertu comme le cloître; les places et les emplois peuvent être les secours comme les écueils de la piété; et quand pour revenir à Dieu on attend qu'on puisse changer de places, c'est une marque qu'on ne veut pas encore changer son cœur.

Aussi, lorsque nous vous disons que le salut doit être l'unique affaire, nous ne prétendons pas que vous renonciez à toutes les autres; vous sortiriez de l'ordre de Dieu. Nous voulons seulement que vous les rapportiez toutes au salut; que la piété sanctifie vos occupations; que la foi les règle; que la religion les anime; que la crainte du Seigneur les modère; en un mot, que le salut soit comme le centre où elles aboutissent toutes. Car d'attendre que vous soyez plus tranquille et plus débarrassé de tous soins, pour être plus homme de bien, outre que c'est une illusion dont le démon se sert pour reculer votre pénitence; c'est un outrage même que vous faites à la religion de Jésus-Christ : vous justifiez les reproches que les ennemis des chrétiens faisaient autrefois contre elle; il semble que vous la regardez comme incompatible avec les devoirs de prince, de courtisan, d'homme public, de père de famille : vous semblez croire comme eux que l'Évangile ne propose que des maximes funestes à la république; et que s'il en était cru, il faudrait tout quitter, sortir de la société, renoncer à tous les soins publics, rompre tous les liens de devoir, de bienséance, d'autorité qui nous unissent aux autres hommes, et vivre comme si on était seul sur la terre : au lieu que c'est l'Évangile tout seul

qui nous fait remplir ces devoirs comme il faut : au lieu que c'est la religion de Jésus-Christ toute seule qui peut former des princes religieux, des courtisans chrétiens, des magistrats incorruptibles, des maîtres modérés, des sujets fidèles; et maintenir dans une juste harmonie cette variété d'états et de conditions, d'où dépend la tranquillité des peuples et le salut des empires.

Mais pour vous faire mieux sentir l'illusion de ce prétexte, quand vous serez libre d'embarras, et dégagé de ces soins extérieurs qui vous détournent aujourd'hui du salut; votre cœur sera-t-il libre de passions? les liens injustes et invisibles qui vous arrêtent seront-ils rompus? serez-vous rendu à vous-même? plus humble, plus patient, plus modéré, plus chaste, plus mortifié? Ah! ce ne sont pas les agitations du dehors qui vous retiennent; c'est le déréglement du dedans; c'est le tumulte et la vivacité des passions : ce n'est pas dans les soins de la fortune et dans l'embarras des événements et des affaires, dit saint Chrysostome, qu'est la confusion et le trouble; c'est dans les inclinations déréglées de l'âme; un cœur où Dieu règne est partout tranquille : *Non in rerum eventu perturbatio ac tumultus, sed in nobis et in animis nostris.* (Hom. LXI, *ad pop. Ant.*) Vos soins pour la terre ne sont incompatibles avec le salut, que parce que les affections qui vous y attachent sont criminelles. Ce ne sont pas vos places, ce sont vos penchants, qui sont pour vous des écueils : or ces penchants, vous ne vous en dépouillerez pas comme de vos soins et de vos embarras; ils seront même alors plus vifs, plus indomptables que jamais; ils auront, outre ce fonds de faiblesse, qu'ils tirent de votre propre corruption, la force du temps et des années : vous croirez avoir tout fait en vous ménageant du repos, et vous verrez que vos passions, plus vives à mesure qu'elles ne trouveront plus de quoi s'occuper au dehors, tourneront toute leur violence contre vous-même; et vous serez surpris de trouver dans votre propre cœur les mêmes obstacles que vous ne croyez voir aujourd'hui que dans ce qui vous environne. Cette lèpre, si j'ose parler ainsi, n'est pas attachée à vos vêtements, à vos charges, aux murs de vos palais, de sorte que vous puissiez vous en défaire en les quittant; elle a gagné votre propre chair : ce n'est donc pas en renonçant à vos soins, qu'il faut travailler à vous guérir; c'est en vous purifiant vous-même, qu'il faut sanctifier vos soins; tout est pur à ceux qui

sont purs : autrement votre plaie vous suivra jusque dans le loisir de votre solitude; semblable à ce roi de Juda dont il est parlé au livre *des Rois*, lequel eut beau abdiquer sa couronne, remettre tous les soins de la royauté entre les mains de son fils, et se retirer dans le fond de son palais, il y porta la lèpre dont le Seigneur l'avait frappé, et vit cette plaie honteuse le suivre jusque dans sa retraite. Les soins extérieurs ne trouvent leur innocence ou leur malignité que dans notre cœur; et c'est nous seuls qui rendons les occupations de la terre dangereuses, comme c'est nous seuls qui rendons celles du ciel insipides et dégoûtantes.

Et voilà, mes frères, la dernière raison pourquoi nous faisons paraître si peu de vivacité pour la grande affaire de notre salut éternel; c'est que nous en accomplissons les devoirs sans plaisir et comme à regret. Les plus légères obligations de la piété nous paraissent dures : tout ce que nous faisons pour le ciel nous gêne, nous ennuie, nous déplaît; la prière captive trop nos esprits; la retraite nous jette dans l'ennui; les lectures saintes lassent d'abord l'attention; le commerce des gens de bien est languissant, et n'a rien qui fasse plaisir; la loi des jeûnes altère le tempérament; en un mot, nous trouvons je ne sais quoi de triste dans la vertu, qui fait que nous n'en remplissons les obligations que comme des dettes odieuses qu'on paye toujours de mauvaise grâce, et seulement lorsqu'on s'y voit contraint.

Mais premièrement, mes frères, vous êtes injustes d'attribuer à la vertu ce qui prend sa source dans votre propre corruption; ce n'est pas la piété qui est désagréable, c'est votre cœur qui est déréglé; ce n'est pas le calice du Seigneur qu'il faut accuser d'amertume, dit saint Augustin, c'est votre goût qui est dépravé. Tout est amer à un palais malade; corrigez vos penchants, et le joug vous paraîtra léger : rendez à votre cœur le goût que le péché lui a ôté, et vous goûterez combien le Seigneur est doux : haïssez le monde, et vous comprendrez à quel point la vertu est aimable; en un mot, aimez Jésus-Christ, et vous sentirez tout ce que je dis.

Voyez si les justes ont le même dégoût que vous pour les œuvres de la piété. Interrogez-les; demandez-leur s'ils regardent votre condition comme la plus heureuse : ils vous répondront que vous leur paraissez digne de compassion; qu'ils sont touchés de votre

égarement et de vos peines, de vous voir tant souffrir pour un monde, ou qui vous méprise, ou qui vous ennuie, ou qui ne peut vous rendre heureux; courir après des plaisirs souvent plus insipides pour vous que la vertu même que vous fuyez : ils vous répondront qu'ils ne changeraient pas leur tristesse prétendue contre toutes les félicités de la terre. La prière les console, la retraite les soutient, les lectures saintes les animent; les œuvres de la piété répandent dans leur âme une onction sainte, et leurs jours les plus heureux sont ceux qu'ils passent avec le Seigneur. C'est le cœur qui décide de nos plaisirs : tandis que vous aimerez le monde, vous trouverez la vertu insupportable.

En second lieu, voulez-vous savoir encore pourquoi le joug de Jésus-Christ est pour vous si dur et si accablant? c'est que vous le portez trop rarement : vous ne donnez au soin du salut que quelques moments rapides; certains jours que vous consacrez à la piété; certaines œuvres de religion dont vous vous acquittez quelquefois, et en vous déchargeant aussitôt vous ne sentez que le désagrément des premiers efforts : vous ne laissez pas à la grâce le loisir d'en adoucir le poids, et vous prévenez les douceurs et les consolations qu'elle ne manque jamais de répandre sur les suites. Ces animaux mystérieux que les Philistins choisirent pour porter l'arche du Seigneur hors de leurs frontières, figures des âmes infidèles peu accoutumées à porter le joug de Jésus-Christ, mugissaient, dit l'Écriture, et semblaient gémir sous la grandeur de ce poids sacré : *Pergentes et mugientes* (I Reg., VI, 12); au lieu que les enfants de Lévi, image naturelle des justes, accoutumés à ce ministère saint, faisaient retentir les airs de cantiques d'allégresse et d'actions de grâces, en la portant avec majesté, même à travers les sables brûlants du désert. La loi n'est pas un fardeau pour l'âme juste accoutumée à l'observer : il n'est que l'âme mondaine, peu familiarisée avec ses saintes observances, qui gémisse sous un poids si aimable : *Pergentes et mugientes.* Lorsque Jésus-Christ a assuré que son joug était doux et léger, il nous a ordonné en même temps de le porter chaque jour : l'onction est attachée à l'accoutumance : les armes de Saül n'étaient pesantes pour David, que parce qu'il n'en avait point l'usage : *Non usum habeo.* (Ibid., XVII, 39.) Il faut se familiariser avec la vertu pour en connaître les saints attraits; il faut percer avant dans cette

terre heureuse pour y trouver le lait et le miel; ce n'est qu'à l'entrée qu'on trouve des géants et des monstres qui dévorent ses habitants. Les plaisirs des pécheurs ne sont doux que sur la surface; ils n'ont d'agréables que les premiers moments : si vous allez plus avant, ce n'est plus que fiel et qu'amertume ; et plus vous les approfondissez, plus vous y trouvez le vide, l'ennui, la satiété qui en est inséparable; la vertu, au contraire, est une manne cachée; pour en goûter toute la douceur, il faut l'approfondir : mais aussi, plus vous avancez, plus les consolations abondent; plus les passions se calment, plus les voies s'aplanissent, plus vous vous applaudissez d'avoir rompu des chaînes qui vous accablaient, et que vous ne trainiez plus qu'à regret et avec une secrète tristesse. Ainsi tandis que vous vous en tiendrez à de simples essais de vertu, vous n'en goûterez que les répugnances et les amertumes; et comme vous n'aurez pas la fidélité du juste, vous n'en devez pas aussi attendre les consolations.

Enfin, vous accomplissez les devoirs de la piété sans goût, non-seulement parce que vous les accomplissez trop rarement, mais parce que vous ne les accomplissez qu'à demi. Vous priez, mais sans recueillement; vous jeûnez, mais c'est sans entrer dans un esprit de componction et de pénitence; vous vous abstenez de nuire à votre ennemi, mais c'est sans l'aimer comme votre frère : vous approchez des mystères saints, mais sans y apporter cette ferveur, qui seule y fait trouver des douceurs ineffables : vous vous séparez quelquefois du monde, mais vous ne portez pas dans la retraite le silence des sens et des passions, sans quoi elle n'est plus qu'un triste ennui; en un mot, vous ne portez le joug qu'à demi. Or Jésus-Christ n'est pas divisé; ce Simon le Cyrénéen qui ne portait qu'une partie de la croix en était accablé, et il fallait que les soldats lui fissent violence, pour l'obliger de continuer au Sauveur ce triste ministère : *Et angariaverunt ut tolleret crucem ejus.* (Matt., xxvii, 32.) Il n'est que la plénitude de la loi qui soit consolante; plus vous en retranchez, plus elle devient pesante et onéreuse; plus vous voulez l'adoucir, plus elle accable; au lieu qu'en y ajoutant même des rigueurs de surcroît vous en sentez diminuer la pesanteur, comme si vous y ajoutiez de nouveaux adoucissements : d'où vient cela? c'est que l'observance imparfaite de la loi prend sa source dans un cœur que les passions partagent

encore : or un cœur divisé et qui nourrit deux amours, ne peut être, selon la parole de Jésus-Christ, qu'un royaume et un théâtre plein de trouble et de désolation.

En voulez-vous une image naturelle tirée des livres saints? Rebecca, sur le point d'enfanter Jacob et Ésaü, souffrait des douleurs mortelles, dit l'Écriture; les deux enfants se faisaient déjà la guerre dans son sein : *Et collidebantur in utero ejus parvuli* (Gen., xxv, 22); et, comme lassée de ses maux, elle demandait au Seigneur sa mort ou sa délivrance : Ne soyez point surprise, lui dit la voix du ciel, si vos douleurs sont si extrêmes, et s'il vous en coûte tant pour devenir mère; c'est qu'il y a deux peuples dans votre sein : *Duæ gentes et duo populi sunt in utero tuo.* (Ibid., 23.) Voilà votre histoire, mon cher auditeur : vous êtes surpris qu'il vous en coûte tant pour accomplir une œuvre de piété, pour enfanter Jésus-Christ, le nouvel homme, dans votre cœur : ah! c'est que vous y conservez encore deux amours irréconciliables, Jacob et Ésaü, l'amour du monde et l'amour de Jésus-Christ; c'est que vous portez au dedans de vous deux peuples, pour ainsi dire, qui se font une guerre éternelle : *Duæ gentes et duo populi sunt in utero tuo*; voilà la source de vos douleurs et de vos peines. Si l'amour de Jésus-Christ tout seul possédait votre cœur, tout y serait calme et paisible : mais vous y nourrissez encore des passions injustes; vous aimez encore le monde, les plaisirs, les distinctions de la fortune; vous ne pouvez souffrir ceux qui vous effacent; votre cœur est plein de jalousies, d'animosités, de désirs frivoles, d'attachements criminels : *Duæ gentes et duo populi sunt in utero*; et de là vient que vos sacrifices étant toujours imparfaits comme ceux de Caïn, sont toujours tristes et pénibles comme les siens.

Servez donc le Seigneur de tout votre cœur, et vous le servirez avec allégresse : donnez-vous à lui sans réserve, sans vouloir encore retenir un droit sur toutes vos passions; observez les justices de la loi avec plénitude, et elles répandront, dit le Prophète, de saints plaisirs dans votre cœur : *Justitiæ Domini rectæ, lætificantes corda.* (Ps. xviii, 9.) Ne croyez pas que les larmes de la pénitence soient toujours tristes et amères : le deuil n'est qu'au dehors; elles ont mille dédommagements secrets lorsqu'elles sont sincères : le juste ressemble au buisson sacré; vous n'en voyez que les ron-

ces et les épines, mais vous ne voyez pas la gloire du Seigneur qui réside au dedans; vous voyez des macérations et des jeûnes, mais vous ne voyez pas l'onction sainte qui les adoucit; vous voyez le silence, la retraite, la fuite du monde et des plaisirs, mais vous ne voyez pas le consolateur invisible, qui remplace avec tant d'usure le commerce des hommes, devenu insupportable depuis que l'on a goûté Dieu : vous voyez une vie en apparence triste, ennuyeuse, mais vous ne voyez pas la joie et la paix de l'innocence qui règne au dedans. C'est là que le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation répand ses faveurs à pleines mains, et que l'âme ne pouvant quelquefois en soutenir l'excès et la plénitude, est obligée de demander à son Seigneur qu'il suspende le torrent de ses grâces, et qu'il mesure l'abondance de ses dons à la faiblesse de sa créature.

Venez vous-même en faire une heureuse expérience, mon cher auditeur; venez mettre la fidélité de votre Dieu à l'épreuve; c'est ici qu'il aime à être tenté : venez essayer si nous rendons un témoignage trompeur à ses miséricordes; si nous attirons le pécheur par de fausses espérances, et si ses dons ne sont pas encore plus abondants que nos promesses. Vous avez longtemps essayé du monde; vous ne lui avez point trouvé de fidélité : il vous avait tout fait espérer, des plaisirs, des honneurs, des félicités imaginaires : il vous a trompé; vous y êtes malheureux : vous n'avez jamais pu parvenir à vous y faire une situation au gré de vos souhaits : venez voir si votre Dieu ne vous sera pas plus fidèle; si l'on ne trouve que des amertumes et des dégoûts dans son service; s'il promet plus qu'il ne donne; s'il est un maître ingrat, inconstant, bizarre; si son joug est une cruelle servitude, ou une douce liberté; si les devoirs qu'il exige de nous sont le supplice de ses esclaves, ou la consolation de ses enfants; et s'il trompe ceux qui le servent. Mon Dieu! que vous seriez peu digne de nos cœurs, si vous n'étiez pas plus aimable, plus fidèle, et plus digne d'être servi que ce monde misérable!

Mais pour le servir comme il veut l'être, mes frères, il faut estimer la gloire et le bonheur de son service; préférer ce bonheur à tous les autres, et y travailler sincèrement, sans réserve, et avec une mûre circonspection : car si c'est un défaut commun de manquer de vivacité pour l'affaire de notre salut éternel, et de s'en dé-

goûter; c'en est un autre encore plus ordinaire d'y manquer de prudence, et de s'y méprendre.

Quoi! mes frères, dans l'affaire de votre éternité vous adoptez sans attention des préjugés communs, seulement parce qu'ils sont établis? vous suivez ceux qui marchent devant vous, sans examiner où conduit le sentier qu'ils tiennent? vous ne daignez pas vous demander à vous-même si vous ne vous trompez point? il vous suffit de savoir que vous n'êtes pas le seul à vous méprendre? Quoi! dans l'affaire qui doit décider de vos destinées éternelles, vous ne faites pas même usage de votre raison? vous ne demandez point d'autre garant de votre sûreté que l'erreur commune? vous ne doutez pas? vous ne vous informez pas? vous ne vous défiez pas? tout vous est bon? Vous qui êtes si épineux, si difficile, si défiant, si plein de précautions, quand il s'agit de vos intérêts terrestres; dans cette grande affaire toute seule, vous vous conduisez par instinct, par opinion, par impression étrangère? vous n'y mettez rien du vôtre, et vous vous laissez entraîner indolemment à la multitude et à l'exemple? Vous, qui sur tout autre point rougiriez de penser comme la foule; vous, qui vous piquez de supériorité de génie, et de laisser au peuple et aux esprits médiocres les préjugés vulgaires; vous, qui outrez peut-être la singularité dans votre façon de penser sur tout le reste; sur le salut tout seul, vous ne pensez qu'avec la foule, et il semble que la raison ne vous est pas donnée pour ce grand intérêt seulement? Quoi! mes frères, quand on vous demande tous les jours, dans les démarches que vous faites pour le succès de vos affaires et de vos espérances terrestres, les raisons que vous avez eues de préférer un parti à un autre, vous développez des motifs si sages et si solides; vous justifiez votre choix par des vues si sûres et si décisives; vous paraissez avoir pensé si mûrement avant que d'entreprendre; et lorsque nous vous demandons tous les jours d'où vient que dans l'affaire du salut éternel vous préférez les abus, les usages, les maximes du monde aux exemples des saints, qui n'ont pas vécu certainement comme vous; et aux règles de l'Évangile, qui condamnent tous ceux qui vivent comme vous; vous n'avez rien à nous répondre, sinon que vous n'êtes pas le seul, et qu'il faut vivre comme tout le monde vit? Grand Dieu! et que servent les grandes lumières pour conduire des projets qui périront avec nous? nous

avons de la raison pour la vanité ; nous sommes des enfants pour la vérité ; nous nous piquons de sagesse dans les affaires du monde : dans celle du salut éternel, nous sommes des insensés.

Vous nous direz peut-être que vous n'êtes pas plus sage et plus habile que tous les autres hommes, qui vivent comme vous ; que vous ne pouvez pas entrer dans des discussions qui vous passent ; que si nous en étions crus, il faudrait se chicaner sur tout ; et que la piété n'est pas de tant raffiner.

Mais je vous demande : faut-il tant de raffinement pour savoir que le monde est un guide trompeur ; que ses maximes sont réprouvées dans l'école de Jésus-Christ, et que ses usages ne sauraient jamais prescrire contre la loi de Dieu? n'est-ce pas la règle la plus simple et la plus commune de l'Évangile, et la première vérité de la science du salut? Il ne faut qu'aller simplement pour connaître le devoir. Les raffinements ne sont nécessaires que pour se le dissimuler à soi-même, et pour allier les passions avec les règles saintes : c'est là où l'esprit humain a besoin de toute son industrie, car l'entreprise est difficile ; et voilà où vous en êtes, vous qui prétendez que rappeler les coutumes à la règle est un raffinement insensé : il ne faut que se consulter soi-même pour connaître le devoir. Tandis que Saül fut fidèle, il n'eut pas besoin d'aller consulter la Pythonisse sur ce qu'il devait faire ; la loi de Dieu le lui apprenait assez : ce ne fut qu'après son crime que, pour calmer les inquiétudes d'une conscience troublée, et allier ses faiblesses injustes avec la loi de Dieu, il s'avisa d'aller chercher dans les réponses d'un oracle trompeur quelque autorité favorable à ses passions. Aimez la vérité, et vous l'aurez bientôt connue : une conscience droite est le meilleur de tous les docteurs.

Mais si vous êtes résolu de périr : eh! pourquoi voulez-vous donc encore garder certaines mesures avec la religion? pourquoi cherchez-vous toujours à mettre quelques raisons spécieuses de votre côté, à réconcilier vos mœurs avec l'Évangile, et sauver, pour ainsi dire, encore les apparences avec Jésus-Christ? pourquoi n'êtes-vous pécheur qu'à demi, et laissez-vous encore à vos passions les plus grossières le frein inutile de la loi? Secouez donc ce reste de joug qui vous gêne, et qui, en diminuant vos plaisirs, ne diminuera pas vos supplices. Pourquoi vous perdez-vous avec tant de contrainte? Au lieu de ce confesseur indulgent

qui vous damne, mettez-vous au large, n'en ayez point du tout. Au lieu de ces scrupules qui ne vous permettent que des gains douteux, et vous interdisent encore certains profits bas et manifestement iniques, qui vous mettent néanmoins au nombre des ravisseurs qui ne posséderont pas le royaume de Dieu; franchissez le pas, et ne mettez plus d'autres bornes à votre injustice que celle de votre cupidité. Au lieu de ces familiarités suspectes où votre âme est toujours blessée, ôtez à la passion la barrière importune et inutile de ce que le crime a de plus grossier. Au lieu de ces mœurs molles et mondaines qui aussi bien vous damneront, ne refusez rien à vos passions, et vivez comme les animaux au gré de tous vos désirs. Oui, pécheurs, périssez avec tous les fruits de l'iniquité, puisque aussi bien vous en moissonnerez les larmes et les peines éternelles. Mais non, mon cher auditeur, nous ne vous donnons ces conseils de désespoir que pour vous en inspirer de l'horreur : c'est un tendre artifice du zèle, qui ne fait semblant de vous exhorter à votre perte qu'afin que vous n'y consentiez pas vous-même. Hélas! suivez plutôt ces restes de lumière qui vous montrent encore de loin la vérité : ce n'est pas sans raison que le Seigneur a conservé jusqu'ici en vous ces semences de salut, et qu'il n'a pas permis que tout s'effaçât jusqu'aux principes; c'est un droit qu'il se réserve encore sur votre cœur : prenez garde seulement de ne pas fonder là-dessus une vaine espérance de conversion à venir ; il n'est permis d'espérer que lorsque l'on commence à travailler. Commencez donc le grand ouvrage de votre salut éternel, pour lequel seul Dieu vous a mis sur la terre, et auquel vous n'avez pas même encore pensé : estimez un soin si nécessaire; préférez-le à tous les autres : ne trouvez de plaisirs qu'en vous y appliquant : examinez les moyens les plus sûrs et les plus propres pour y réussir; et les choisissez, quoi qu'il en coûte, quand une fois vous les aurez connus.

Telle est la prudence de l'Évangile, si souvent recommandée par Jésus-Christ ; hors de là, tout est vanité et méprise.

(*Sermon pour le mercredi de la Passion.*)

SUR LES DÉGOUTS QUI ACCOMPAGNENT LA PIÉTÉ EN CETTE VIE.

Parcourez tous les états; interrogez tous les pécheurs; consultez tour à tour les partisans des différents plaisirs que le monde promet, et les différentes passions qu'il inspire; l'envieux, l'ambitieux, le voluptueux, l'oiseux, le vindicatif; nul n'est heureux ici-bas; chacun se plaint; nul n'est à sa place; chaque condition a ses dégoûts, à chaque état sont attachées des amertumes; la terre est la patrie des mécontentements; et les dégoûts de la vertu sont bien plus une suite de la condition de cette vie mortelle, que les défauts de la vertu même. D'ailleurs, Dieu a ses raisons pour laisser ici-bas les âmes les plus justes dans un état, en quelque sorte, toujours violent, et désagréable à la nature : il veut par là nous dégoûter de cette vie misérable; nous faire soupirer après notre délivrance, et cette patrie immortelle, où rien ne manquera plus à notre bonheur. Je sens en moi, disait l'Apôtre, une loi funeste toujours opposée à la loi de Dieu : je ne fais pas le bien que j'aime, et que je voudrais faire; et je fais le mal que je hais, et que je souhaiterais d'éviter : mon homme intérieur trouve la loi de Dieu juste et sainte; et cependant mon homme charnel et extérieur, qui est en moi, se révolte sans cesse contre elle. Infortuné que je suis! qui me délivrera donc de ce corps de mort, qui est la source de tous mes malheurs et de toutes mes peines? *Infelix ego homo! quis me liberabit de corpore mortis hujus?* (Rom., vii, 24.) Voilà l'effet le plus naturel que doivent opérer les dégoûts de la vertu dans un cœur chrétien : la haine de nous-mêmes; le mépris de la vie présente; le désir des biens éternels; l'empressement d'aller jouir de Dieu, et d'être délivré de toutes les misères inséparables de cette vie mortelle.

Les dégoûts et les ennuis ne doivent donc point éloigner de la vertu, puisque à mesure que nous nous en éloignons, nous les rendons tous les jours plus violents et plus insupportables. Mais après tout, mes frères, de bonne foi, est-ce à nous à reprocher à Dieu qu'on s'ennuie dans son service? Ah! si nos esclaves et nos domestiques nous faisaient le même reproche; s'ils se plaignaient de l'ennui qu'ils trouvent en nous servant, ils le pourraient, et ils auraient droit de s'en plaindre : nos humeurs éternelles, dont ils souffrent tant, nos bizarreries et nos caprices, auxquels il faut

qu'ils s'accommodent; nos heures et nos moments, auxquels il faut qu'ils s'assujettissent; nos plaisirs et nos goûts, auxquels il faut qu'ils sacrifient leur repos et leur liberté; notre indolence toute seule, qui leur coûte tant, qui leur fait dévorer tant d'ennui, passer des moments si tristes, sans que nous daignions même nous en apercevoir; sans doute ils auraient droit de se plaindre : cependant s'ils osaient le dire, qu'ils s'ennuient en nous servant; qu'ils n'y trouvent aucun plaisir; qu'ils n'ont aucun goût pour nous; et que tous les services qu'ils nous rendent sont pour eux d'un dégoût qui leur paraît insoutenable : hélas! nous les regarderions comme des insensés; nous les trouverions trop heureux d'avoir à soutenir nos humeurs et nos caprices; nous les croirions trop honorés d'être auprès de nous; nous dirions qu'ils sont payés pour s'ennuyer. Ah! mes frères! et Dieu ne paye-t-il pas assez bien ceux qui le servent, pour qu'ils supportent les dégoûts et les ennuis qui peuvent se trouver dans son service? et ne sommes-nous pas trop heureux encore qu'il veuille accepter nos services malgré nos dégoûts, nos répugnances qui les rendent tièdes et languissants? Ne nous comble-t-il pas assez de bienfaits, pour avoir droit d'exiger que nous souffrions pour lui quelques peines légères? ne nous en promet-il pas encore d'assez inestimables pour adoucir les petits dégoûts attachés à ses ordonnances? Ne doit-il pas trouver étrange que de viles créatures, qui tiennent tout de lui, qui ne sont que pour lui, qui attendent tout de lui, se plaignent qu'on s'ennuie dans son service; que des vers de terre, qui n'ont rien de grand que l'honneur de lui appartenir, osent se plaindre qu'ils n'ont point de goût pour lui, et qu'il est bien triste et ennuyeux d'entreprendre de le servir et de lui être fidèle? Est-il donc un maître semblable à nous, bizarre, inquiet, indolent, tout occupé de lui-même, et qui ne cherche qu'à se rendre heureux aux dépens du repos de ceux qui le servent? Injustes que nous sommes! nous osons faire à Dieu des reproches que nous regarderions comme des outrages pour nous dans la bouche de nos esclaves.

Au fond, nous nous plaignons de quelques dégoûts légers qui accompagnent la vertu; mais, hélas! les premiers fidèles, qui sacrifiaient aux maximes de l'Evangile leurs biens, leur réputation, leur fortune, leur vie; qui couraient sur les échafauds confesser Jésus-Christ; qui passaient tous les jours dans les chaînes, dans les

prisons, dans les opprobres, et dans les souffrances, et à qui il en coûtait tant pour servir Jésus-Christ, se plaignaient-ils des amertumes de son service? lui reprochaient-ils qu'il rendait malheureux ceux qui le servaient? Ah! ils se glorifiaient dans leurs tribulations; ils préféraient l'opprobre de Jésus-Christ à tous les vains plaisirs de l'Égypte; ils ne comptaient pour rien les roues, les feux et les gibets, dans l'attente de la bienheureuse espérance; ils chantaient des hymnes et des cantiques au milieu des tourments, et regardaient comme un gain la perte de tout pour les intérêts de leur Maître. Quelle vie que la vie de ces hommes infortunés aux yeux de la chair, proscrits, persécutés, chassés de leur patrie; n'ayant pour tout asile que des antres et des cavernes; regardés partout comme l'horreur de l'univers; devenus exécrables à leurs amis, à leurs citoyens, à leurs proches! ils s'estimaient heureux d'appartenir à Jésus-Christ; ils croyaient ne pas acheter assez cher la gloire d'être de ses disciples, et la consolation de prétendre à ses promesses. Et nous, mes frères, au milieu de trop de commodités de la vie; environnés de trop d'abondance, de prospérité, de gloire; trouvant peut-être même pour notre malheur, dans les applaudissements du monde, qui ne peut s'empêcher d'estimer les gens de bien, la récompense de notre vertu; au milieu de nos proches, de nos enfants, de nos amis, nous nous plaignons qu'il en coûte trop pour servir Jésus-Christ; nous murmurons contre les dégoûts et les amertumes légères que nous trouvons dans la vertu; nous nous persuadons presque que Dieu demande trop de ses créatures. Ah! quand on mettra un jour en parallèle ces petits dégoûts que nous exagérons tant, avec les croix, les roues, les feux, et tous les supplices des martyrs; les austérités des anachorètes; les jeûnes, les larmes, les macérations de tant de saints pénitents: ah! nous rougirons alors de nous trouver presque seuls devant Jésus-Christ, qui n'avons rien souffert pour lui; à qui son royaume n'a rien coûté, et qui, portant devant son tribunal plus d'iniquités nous seuls qu'une infinité de saints ensemble, ne pouvons pourtant, en rassemblant toutes nos œuvres de piété, les comparer à une seule de leurs violences.

(Sermon pour le mercredi de la Passion.)

LA PÉCHERESSE DE L'ÉVANGILE.

Le monde, qui autorise tout ce qui conduit au déréglement, couvre toujours de honte le déréglement lui-même : il approuve, il justifie les maximes, les usages, les plaisirs qui corrompent le cœur ; et il veut pourtant qu'on allie l'innocence et la régularité des mœurs, avec la corruption du cœur : il inspire toutes les passions, et il en blâme toujours les suites : il veut qu'on s'étudie à plaire, et il vous méprise dès que vous y avez réussi : ses théâtres lascifs retentissent des éloges insensés de l'amour profane, et ses entretiens ne sont que des satires sanglantes de celles qui se livrent à ce penchant infortuné : il loue les grâces, les attraits, les talents malheureux qui allument des flammes impures, et il vous couvre d'une confusion éternelle dès que vous en paraissez embrasé. Or, qu'il est désagréable de traîner dans un monde qu'on aime encore, et dont on ne peut se passer, les tristes débris d'une réputation ou perdue, ou mal assurée ; et de réveiller partout avec soin le souvenir ou le soupçon de ses crimes !

Telles avaient été les amertumes et les opprobres qui avaient accompagné les passions et les désordres de notre pécheresse : mais sa pénitence lui rend encore plus d'honneur et de gloire, que ses crimes ne lui en avaient ôté. Cette pécheresse, méprisée dans le monde, trouve en Jésus-Christ un apologiste et un admirateur : cette pécheresse, dont on ne parlait qu'en rougissant, est louée par les endroits même les plus glorieux selon le monde, la bonté du cœur, la générosité des sentiments, la fidélité d'un saint amour : cette pécheresse, qu'on n'osait comparer qu'à elle-même, et dont le scandale n'avait point d'exemple dans la cité, est élevée au-dessus du pharisien ; la vérité, la sincérité de sa foi, de sa componction, de son amour, mérite d'abord la préférence sur une vertu superficielle et pharisaïque : enfin, cette pécheresse dont on tait le nom, comme indigne d'être prononcé, et qui n'est nommée que par ses crimes, est devenue la gloire de Jésus-Christ, la louange de la grâce, l'honneur de l'Évangile. O admirable pouvoir de la vertu !

Oui, mes frères, elle nous rend un spectacle digne de Dieu, des anges et des hommes : elle rétablit une réputation perdue : elle nous fait rentrer ici-bas même, dans des droits et dans des honneurs

dont nous étions déchus : elle efface des taches que la malignité des hommes eût rendues immortelles : elle nous réunit aux serviteurs de Jésus-Christ et à la société des justes, dont nous n'étions pas autrefois dignes : elle fait même apercevoir en nous mille qualités louables, que le dérangement des passions avait comme étouffées : enfin, elle nous attire plus de gloire que nos mœurs passées ne nous avaient attiré de honte et de mépris. Tandis que Jonas est infidèle, il est l'anathème du ciel et de la terre; des idolâtres mêmes sont obligés de le séparer de leur société, et de le rejeter comme un enfant de honte et de malédiction; et il n'est que le sein d'un monstre qui puisse lui servir d'asile, et cacher sa confusion et son opprobre. Mais à peine, touché de repentir, a-t-il imploré les miséricordes éternelles du Dieu de ses pères, qu'il devient l'admiration de la superbe Ninive; que les grands et le peuple lui rendent des honneurs jusque-là inouïs; et que le prince lui-même, plein de respect pour sa vertu, descend du trône, et se couvre de cendre et de cilice, pour obéir à l'homme de Dieu. Les passions que le monde loue et inspire, nous en avaient attiré le mépris; la vertu que le monde censure et combat, nous en attire les hommages.

(*Sermon pour le jeudi de la Passion.*)

SUR LA COMMUNION.

Lorsque j'ai assuré que le plus grand nombre de ceux qui recevront Jésus-Christ en ces jours saints, n'apporteront pas à cette grande action les dispositions nécessaires, et se rendront peut-être coupables du corps et du sang du Seigneur, je n'ai pas prétendu parler de ces âmes noires qui, de sang-froid et le sachant, viennent, par une hypocrisie détestable, fouler aux pieds le sang de l'alliance, et peuvent se familiariser avec le sacrilége. je n'ai pas voulu parler de ces monstres, qui, portant le mystère de la foi dans une conscience corrompue et peu sincère, viennent au pied de l'autel cacher, sous la plus sainte et la plus terrible de toutes les actions, les horreurs d'une âme impure; et aiment encore mieux être impies, que passer pour moins religieux. Ah! il faudrait des foudres, et non pas des discours, à des âmes de ce caractère; ou ne leur parler que comme parla autrefois Pierre à Ananie et à

Saphire. J'ai cette confiance, ô mon Dieu ! et c'est vous qui me la donnez, que parmi les fidèles que la parole de votre Évangile assemble en ce lieu saint, votre œil n'y discerne aucun de ces enfants de malédiction ; qu'il n'y a pas ici, comme autrefois sous les tentes d'Israël, un autre Achan caché dans la foule, ni un anathème parmi les fidèles.

Vous allez confesser vos iniquités aux pieds du prêtre : je n'examine pas si le choix même que vous faites du confesseur n'est pas une preuve certaine que vous ne voulez pas vous convertir : je n'examine pas si vous cherchez non pas le plus sévère, car cette ostentation de sévérité ne convient pas à un ministre de charité, et le plus sévère n'est pas toujours le plus saint ni le plus instruit ; mais si vous cherchez le plus homme de bien, le plus éclairé, le plus habile à ramener le pécheur ; un de ces hommes des mains duquel une âme échappe difficilement, pour ainsi dire, et auxquels l'on ne s'adresse que lorsqu'on veut sincèrement renoncer au vice et servir Dieu ; un de ces hommes enfin qui en viendrait aux remèdes, aux expédients, au détail de vos mœurs et de vos besoins ; qui ne laisserait plus rien de douteux dans votre conduite ; et des pieds duquel vous ne sortiriez plus avec ces incertitudes secrètes qui suivent toutes vos confessions, et qui sont toujours les tristes fruits d'une conscience embarrassée, et qu'on n'éclaircit jamais qu'à demi : je n'examine pas encore si, dans la discussion de votre conscience, vous serez un juge éclairé et sévère envers vous-même ; si vous ne vous ferez pas grâce sur mille transgressions pour lesquelles vous êtes déjà jugé devant Dieu ; si les lumières de la foi, ou les préjugés du monde et de vos passions, seront les règles consultées dans votre examen et dans vos recherches ; et si les soins pour approfondir les abîmes de votre conscience, répondront à la durée, à l'embarras et à la multitude de vos crimes. Laissons là ces abus plus sensibles et plus marqués, et sur lesquels il est malaisé de s'abuser soi-même.

Hélas ! nos pères s'éloignaient autrefois de leur patrie et de leurs enfants : nos rois et nos maîtres, à la tête de leurs armées et de leurs plus vaillants sujets, armés du signe sacré de la croix, s'arrachaient aux délices de leur cour, et, poussés par la simplicité d'un saint zèle et par l'ardeur d'une foi vive, ils traversaient les mers ; ils allaient dans une terre sainte, consacrée par les mystères

du Sauveur, adorer les traces de ses pieds. Ici, leur disait-on, il guérissait un paralytique de trente-huit ans : ici il ressuscitait Lazare : ici il marchait sur les ondes, et commandait aux vents et à la mer : ici il reçut le baptême des mains du Précurseur, et sanctifia les eaux du Jourdain : ici, il parut transfiguré sur la montagne sainte : ici, il réconcilia la pécheresse de la cité : ici, il chassa les profanateurs de la maison de son Père. A ces paroles, ces hommes pleins de foi versaient, sur cette terre heureuse, des larmes de tendresse et de religion ; et ne pouvaient se résoudre à quitter des lieux qui leur rappelaient les actions, les mystères, les prodiges d'un si bon maître. Ah ! mes frères, il n'est plus nécessaire de traverser les mers, disait autrefois saint Chrysostome à son peuple, vous dites, continue ce Père : Heureux ceux qui le virent, et qui purent seulement toucher le bord de ses vêtements ! Mais vous le voyez, vous le touchez : au milieu de vous se trouve celui que vous ne voulez pas connaître, et dont nos pères allaient chercher si loin les précieux restes, et adorer les sacrés vestiges ! Venez à l'autel : ce ne sont plus des lieux consacrés autrefois par sa présence : c'est lui-même. Ici, vous-dirons-nous, il a réconcilié un enfant prodigue, il l'a fait asseoir à sa table : ici, il a guéri l'infirmité d'une hémorroïsse, que toute la science humaine, et toutes les ressources du monde, n'avaient pu tirer de sa langueur : ici, il a retiré un publicain de ses injustices, et a porté la paix dans la maison de son âme : ici, il rassasie tous les jours une multitude affamée d'un pain miraculeux, de peur qu'elle ne succombe dans les voies pénibles de la vertu. Tous les lieux qui environnent ses autels sont marqués par quelqu'un de ses prodiges.

(*Sermon pour le dimanche des Rameaux.*)

SUR LES CAUSES ORDINAIRES DE NOS RECHUTES.

C'est un si grand bonheur d'avoir enfin trouvé Dieu ; de vivre enfin pour l'éternité, après avoir vécu si longtemps pour la vanité ; de nous assurer enfin une meilleure condition dans une autre vie, après nous être convaincus, en essayant de tout, qu'on ne pouvait être heureux en celle-ci ; et de sauver enfin notre âme, après avoir vécu jusqu'ici comme si nous n'en avions point : c'est un si grand bonheur, que quand vous auriez tous les sceptres, toutes les

couronnes, l'empire de l'univers ; si vous n'avez pas Dieu, vous n'avez rien ; et quand vous seriez sur le fumier comme Job, si vous avez Dieu, vous avez tout ; puisque vous avez la paix de la vie présente, et l'espérance de la future.

Grand Dieu ! c'est aujourd'hui le jour de votre gloire et de vos triomphes : jetez sur ce royaume, où la foi est montée sur le trône en même temps que nos rois, des regards de miséricorde, en sanctifiant les grands et les puissants, qui doivent être eux-mêmes les protecteurs de la vertu et les exemples des peuples ! Que votre parole, ô mon Dieu, ne retourne pas à vous vide ! que l'indignité du ministre dont vous vous êtes servi pour l'annoncer n'ôte rien de sa vertu, n'affaiblisse pas son onction et sa force ! qu'elle ne sorte pas aujourd'hui de ce lieu auguste, sans emmener avec elle en triomphe, comme vous, les principautés et les puissances ! Grand Dieu, consolez mon ministère, récompensez mes peines : je ne vous demande, Seigneur, que ce que vous demandiez vous-même à votre Père. J'ai annoncé votre nom et vos vérités à ceux vers qui vous m'aviez vous même envoyé ; je ne leur ai donné que les paroles que vous m'aviez vous-même données : sanctifiez-les maintenant dans la vérité ; consommez en eux votre ouvrage, et faites qu'aucun d'eux ne périsse.

Grand Dieu, sauvez le roi [1] ! faites régner dans le ciel, un prince qui vous fait régner sur la terre ; un si bon maître, un cœur si religieux ; une âme si grande devant les hommes, si humble et si simple devant vous ; un si grand spectacle sur le théâtre de l'univers, et à vos pieds un adorateur si anéanti et si sincère : le monde ne parle que de sa gloire, mais je ne vous parle ici que pour son salut ; et vous savez, ô mon Dieu, que toute sa gloire l'occupe et le touche moins que vos miséricordes éternelles.

Grand Dieu, sauvez Monseigneur [2] ! formez de ce prince selon le cœur des hommes, un prince selon votre cœur : sanctifiez ses augustes enfants [3] ; que votre crainte passe en eux avec la gloire de leurs ancêtres ; que le sang de saint Louis soit toujours fécond en saints, comme il l'est en héros ; que leurs noms soient écrits dans

[1] Louis XIV.
[2] Louis, dauphin, fils unique de Louis XIV.
[3] Les ducs de Bourgogne, d'Anjou (depuis roi d'Espagne), et de Berry.

le livre de vie, en caractères encore plus éclatants et plus immortels que dans nos histoires.

Sanctifiez cette illustre princesse, qui porte dans son sein l'espérance de l'État, et qui en fait elle-même l'amour et les plus chères délices[1] : répandez l'abondance de vos bénédictions sur toute la race royale : faites-la croître et multiplier de génération en génération; donnez aux peuples des maîtres d'un sang si généreux et si chrétien : étendez les bornes de la foi, en étendant celles de leur domination et de leur empire ; et si les vœux d'un pécheur et d'un ministre indigne pouvaient être écoutés, recevez, grand Dieu, ces dernières effusions de mon cœur, et que les souillures secrètes que vous y découvrez n'ôtent rien devant vous à la vertu et au mérite de ma prière. *Ainsi soit-il.*

(*Sermon pour le jour de Pâques.*)

SUR LA FAUSSE CONFIANCE.

Mais dois-je finir ici mon ministère, mes frères, par les paroles dont se servit autrefois Jésus-Christ en finissant sa mission vers un peuple ingrat? Vous n'avez pas voulu croire à mes discours, leur disait-il peu de jours avant sa mort; vous avez fermé les yeux à la lumière; vous avez eu des oreilles, et vous n'avez pas entendu : je m'en vas, et vous mourrez dans votre aveuglement. Si vous étiez encore des aveugles, et que vous n'eussiez jamais connu la vérité, votre péché serait plus excusable; mais maintenant vous voyez, je vous ai annoncé les vérités que j'avais apprises de mon Père; et voilà pourquoi votre péché n'a plus d'excuse : votre endurcissement est consommé, vous avez rejeté le salut qui ne s'offrira plus à vous, et le crime de la vérité méprisée va demeurer jusqu'à la fin sur votre tête.

Grand Dieu! serait-ce donc là le prix de mes peines et tout le fruit de mon ministère? l'indignité de l'instrument dont vous vous êtes servi pour annoncer votre parole, en aurait-elle anéanti la vertu, et mis un obstacle fatal au progrès de l'Évangile? Non, mes chers frères, la vertu de la parole de la croix n'est pas atta-

[1] Adélaïde de Savoie, duchesse de Bourgogne, alors enceinte de son premier enfant.

chée à celle du ministre qui l'annonce. La boue, entre les mains du Seigneur, peut éclairer les aveugles; et les murs de Jéricho tombent, quand il lui plaît, au bruit des plus fragiles trompettes. Je me confie donc dans le Seigneur pour vous, mes frères; qu'ayant reçu sa parole avec joie, comme le disait autrefois saint Paul aux fidèles de Corinthe; que l'ayant reçue non pas comme la parole d'un homme faible, pécheur, environné de misères, tout propre à anéantir l'ouvrage de l'Évangile, et indigne d'un si grand ministère, mais comme la parole de Dieu même, elle fructifiera en vous, et qu'au jour terrible des vengeances, où l'on demandera compte à moi de mon ministère, à vous du fruit que vous en avez retiré, je serai votre défense et votre justification, et vous ma gloire et ma couronne. C'est ce que je vous souhaite. *Ainsi soit il.*

(*Sermon pour le lundi de Pâques.*)

GRANDEUR DE DIEU.

Grand Dieu, souverain maître de l'univers, quel lieu de la terre pourrais-je parcourir, où je ne trouve partout sur mes pas les marques sensibles de votre présence, et de quoi admirer la grandeur et la magnificence de votre saint nom? Si des peuples sauvages ont pu laisser effacer l'idée que vous en aviez gravée dans leur âme, toutes les créatures qu'ils ont sous les yeux le portent écrit en caractères si ineffaçables et si éclatants, qu'ils sont inexcusables de ne pas vous y reconnaître. L'impie lui-même a beau se vanter qu'il ne vous connaît pas, et qu'il ne retrouve en lui-même aucune notion de votre essence infinie; c'est qu'il vous cherche dans son cœur dépravé et dans ses passions, Dieu très-saint, plutôt que dans sa raison. Mais qu'il regarde du moins autour de lui, il vous retrouvera partout; toute la terre lui annoncera son Dieu; il verra les traces de votre grandeur, de votre puissance et de votre sagesse, imprimées sur toutes les créatures; et son cœur corrompu se trouvera le seul dans l'univers qui n'annonce et ne reconnaisse pas l'auteur de son être.

L'homme, devenu tout charnel, ne sait plus admirer que les beautés qui frappent ses sens; mais s'il voulait faire taire ces pensées de chair et de sang qui offusquent sa raison; s'il savait s'élever au-dessus de lui-même et de tous les objets sensibles : ah! il

reconnaîtrait bientôt que tout ce qu'il y a de plus grand et de plus magnifique dans l'univers n'est, ô mon Dieu, qu'un trait grossier, une ombre légère de la grandeur et de la gloire qui vous environne. Les cieux eux-mêmes, dont la hauteur et la magnificence nous paraît si digne d'admiration, disparaissent, comme un atome, sous les yeux de votre immensité. Ces globes immenses, et si infiniment élevés au-dessus de nous, sont encore plus loin des pieds de votre trône adorable qu'ils ne le sont de la terre. Tout nous annonce votre grandeur, et rien ne peut nous en tracer même une faible et légère image. Élevez donc mon âme, grand Dieu, au-dessus de toutes les choses visibles. Que je vous voie et vous aime tout seul, au milieu de tous les objets que vous avez créés : qu'ils ne sortent jamais à mon égard de leur destination et de leur usage. Ils ne sont faits que pour manifester jusqu'à la fin aux hommes la puissance de celui qui les a créés, et lui former des adorateurs, et non pas pour s'attirer eux-mêmes notre amour et nos hommages.

Et qu'est-il besoin en effet, mon Dieu, de vaines recherches et de spéculations pénibles pour connaître ce que vous êtes? Je n'ai qu'à lever les yeux en haut, je vois l'immensité des cieux, qui sont l'ouvrage de vos mains, ces grands corps de lumière qui roulent si régulièrement et si majestueusement sur nos têtes, et auprès desquels la terre n'est qu'un atome imperceptible. Quelle magnificence, grand Dieu! Qui a dit au soleil : Sortez du néant, et présidez au jour; et à la lune : Paraissez, et soyez le flambeau de la nuit? Qui a donné l'être et le nom à cette multitude d'étoiles qui décorent avec tant de splendeur le firmament, et qui sont autant de soleils immenses attachés chacun à une espèce de monde nouveau qu'ils éclairent? Quel est l'ouvrier dont la toute-puissance a pu opérer ces merveilles, où tout l'orgueil de la raison éblouie se perd et se confond? Eh! quel autre que vous, souverain créateur de l'univers, pourrait les avoir opérées? Seraient-elles sorties d'elles-mêmes du sein du hasard et du néant? et l'impie sera-t-il assez désespéré pour attribuer à ce qui n'est pas une toute-puissance qu'il ose refuser à celui qui est essentiellement, et par qui tout a été fait?

Pour moi, grand Dieu, abîmé à la vue de tant de gloire et de magnificence, je m'écrie : Est-il possible qu'un Dieu si grand et

si puissant veuille s'abaisser jusqu'à penser à l'homme, et en faire l'objet de ses soins? Mais ce n'est encore rien, grand Dieu, que je ne sois devant vous que cendre et poussière; j'offre encore à vos yeux les prévarications d'un cœur infidèle, et les souillures dont j'ai tant de fois sali mon néant et ma boue. Cependant un ver de terre révolté, tel que je le suis, s'est attiré vos regards; et il ne vous a pas paru indigne de votre gloire de vous souvenir de lui, et de le visiter dans votre grande miséricorde.

Mais je cesse, ô mon Dieu, d'en être surpris, quand je rappelle ce premier état de gloire et d'innocence où vous aviez créé l'homme. Vous aviez imprimé en lui l'image glorieuse de votre divinité. Vous aviez soufflé dans sa boue un esprit de vie, une âme spirituelle et immortelle, capable de vous connaître et de vous aimer. Vous l'aviez orné des dons lumineux de la science, de la sainteté et de la justice. Seul de toutes les créatures visibles, il avait le droit de s'élever jusqu'à vous, de parler à son Seigneur, de lui rendre grâces, et d'entretenir un commerce familier avec lui. Les anges eux-mêmes, ces intelligences si pures et si sublimes, n'avaient presque rien au-dessus de lui; et ce qu'il avait par-dessus elles, c'est que vous vous étiez comme démis entre ses mains de votre domaine sur toutes les créatures. Vous l'aviez établi le maître et le seigneur sur tous les ouvrages sortis de vos mains; vous aviez soumis à son empire les animaux qui rampent sur la terre, les oiseaux qui volent dans les airs, et les poissons qui se font un sentier sous la profondeur des eaux de la mer. De combien d'honneur et de gloire, grand Dieu, aviez-vous revêtu cet homme au sortir de vos mains! vous aviez comme couronné en le créant, et mis le dernier degré de perfection à tous vos autres ouvrages, dont il était le chef-d'œuvre.

Mais il ne sut pas jouir longtemps de vos divins bienfaits. Il succomba bientôt sous ce poids de gloire et de bonheur où vous l'aviez élevé. Il se rendit l'esclave des créatures dont il était auparavant le maître. La mort et le péché prirent en lui la place de l'innocence et de l'immortalité; et dans cet état affreux de misère où il était tombé, votre miséricorde, grand Dieu, lui prépara une ressource encore plus glorieuse pour lui que tous les avantages dont il était déchu. Votre Verbe éternel descendit du sein de votre gloire pour s'unir à sa nature. Il en prit sur lui les infirmités et les crimes.

pour en devenir l'expiation et la victime. La nature humaine avec lui monta à la droite de votre immense majesté; elle se vit élevée au-dessus de toutes les principautés et de toutes les puissances célestes. Votre Fils adorable fit entrer tous les hommes dans les droits de sa filiation éternelle. Nous reçûmes tous le titre glorieux de ses frères, et il ne fut que notre premier-né. Vous étiez notre Dieu; vous voulûtes être notre père. Nous n'étions que votre ouvrage, et nous devînmes vos enfants. Grand Dieu! souverain maître de l'univers, ce n'est pas en tirant du néant toutes les créatures, que votre puissance et la grandeur de votre nom a paru le plus admirable sur la terre : c'est en y faisant descendre votre propre Fils, la splendeur de votre gloire, revêtu de la bassesse et des infirmités de notre nature : c'est en nous manifestant le grand mystère de piété que vous préparîez depuis le commencement des siècles, et qui doit faire la consolation et l'étonnement de tous les siècles à venir. Votre nom, grand Dieu, était autrefois ce nom terrible que la bouche de l'homme n'osait prononcer : mais depuis que vous êtes devenu notre père, c'est-à-dire, le père commun de tous les frères de votre Christ, ce n'est plus qu'un nom de tendresse, que l'amour filial nous donne droit de prononcer, et que nous mettons avec confiance à la tête de toutes les supplications qui montent vers vous de tous les endroits de l'univers. Seigneur, notre souverain maître, que la gloire de votre nom paraît admirable dans toute la terre! *Domine, Dominus noster, quam admirabile est nomen tuum in universa terra!*

Que les impies, qui se piquent de supériorité d'esprit et de raison, sont méprisables, ô mon Dieu, de ne pas reconnaître votre gloire, votre grandeur et votre sagesse dans la structure magnifique des cieux et des astres suspendus sur nos têtes! Ils sont frappés de la gloire des princes et des conquérants, qui subjuguent les peuples et fondent des empires; et ils ne sentent pas la toute-puissance de votre main, qui seule a pu jeter les fondements de l'univers. Ils admirent l'industrie et l'excellence d'un ouvrier qui a élevé des palais superbes que le vent va dégrader et détruire; et ils font honneur au hasard de la magnificence des cieux; et ils ne veulent pas vous reconnaître dans l'harmonie si constante et si régulière de cet ouvrage immense et superbe que la révolution des temps et des années a toujours respecté, et respectera jusqu'à la

fin. N'est-ce pas assez vous manifester à eux, que de leur montrer tous les jours ces ouvrages admirables de vos mains? Les hommes de tous les siècles et de toutes les nations, instruits par la seule nature, y ont reconnu votre divinité et votre puissance; et l'impie aime mieux démentir tout le genre humain, taxer de crédulité le sentiment universel, et ses premières lumières nées avec lui, de préjugés de l'enfance, que de se départir d'une opinion monstrueuse et incompréhensible, à laquelle ses crimes seuls, ces enfants de ténèbres, ont forcé sa raison d'acquiescer, et que ses crimes seuls ont pu rendre vraisemblable.

Si le Seigneur n'avait montré qu'une fois aux hommes le spectacle magnifique des astres et des cieux, l'impie pourrait y soupçonner du prestige; il pourrait peut-être se persuader que ce sont là de ces jeux du hasard et de la nature, de ces phénomènes passagers qui doivent leur naissance à un concours fortuit de la matière, et qui, formés d'eux-mêmes et sans le secours d'aucun être intelligent, nous dispensent de chercher les raisons et les motifs de leur formation et de leur usage. Mais, ô mon Dieu, ce grand spectacle s'offre à nos yeux depuis l'origine des siècles : la succession des jours et des nuits n'a jamais été interrompue, et a toujours eu un cours égal et majestueux depuis que vous l'avez établie pour la décoration de l'univers et l'utilité des hommes. Le premier jour qui éclaira le monde publia votre grandeur par la magnificence de ce corps immense de lumière qui commença à y présider; et il transmit avec son éclat, à tous les jours qui devaient suivre, ce langage muet, mais si frappant, qui annonce aux hommes la puissance de votre nom et de votre gloire. Les astres qui présidèrent à la première nuit ont reparu, et présidé depuis à toutes les autres, et font passer sans cesse avec eux, par la régularité perpétuelle de leurs mouvements, la connaissance de la sagesse et de la majesté de l'ouvrier souverain qui les a tirés du néant.

Oui, Seigneur, les peuples les plus grossiers et les plus barbares entendent le langage des cieux, dont la magnificence publie votre gloire. Vous les avez établis sur nos têtes comme des hérauts célestes, qui ne cessent d'annoncer à tout l'univers la grandeur du roi immortel des siècles : leur silence majestueux parle la langue de tous les hommes et de toutes les nations; c'est une voix entendue partout où la terre nourrit des habitants : l'impie

seul se bouche les oreilles, et il aime mieux écouter le coassement impur de ses passions, qui blasphèment en secret contre la souveraineté de votre être, que la voix éclatante de ces chefs-d'œuvre sortant de vos mains, qui la publient depuis la naissance du monde.

Qu'on parcoure jusqu'aux extrémités les plus reculées de la terre et les plus désertes : la magnificence des cieux y annonce votre gloire, comme dans les régions les plus habitées et les plus connues. Nul lieu dans l'univers, quelque caché qu'il soit au reste des hommes, ne peut se dérober à l'éclat de votre puissance, qui brille au-dessus de nos têtes dans ces globes lumineux qui décorent le firmament. Voilà, grand Dieu, le premier livre que vous avez montré aux hommes, pour leur apprendre ce que vous étiez : c'est là où les enfants d'Adam étudièrent d'abord ce que vous vouliez leur manifester de vos perfections infinies; c'est à la vue de ces grands objets que, frappés d'admiration et d'une crainte respectueuse, ils se prosternaient pour en adorer l'auteur tout-puissant. Il ne leur fallait pas des prophètes pour les instruire sur ce qu'ils devaient à votre majesté suprême : la structure admirable des cieux et de l'univers le leur apprenait assez. Ils laissèrent cette religion simple et pure à leurs enfants : mais ce précieux dépôt se corrompit entre leurs mains; à force d'admirer la beauté et l'éclat de vos ouvrages, ils les prirent pour vous-même : les astres, qui ne paraissaient que pour annoncer votre gloire aux hommes, devinrent eux-mêmes leur divinité. Insensés! ils offrirent des vœux et des hommages au soleil et à la lune, à toute la milice du ciel, qui ne pouvait ni les entendre ni les recevoir; ils ne vous connurent plus, grand Dieu, vous qui n'avez posé ces masses éclatantes au-dessus de nous que pour être les signes et les témoins perpétuels de votre puissance, et conduire les hommes par ces objets visibles à la connaissance et au culte de vos perfections suprêmes et invisibles. Telle fut la naissance d'un culte impie et superstitieux qui infecta tout l'univers; la beauté de vos ouvrages fit oublier aux hommes ce qu'ils devaient à leur auteur. Ce sont toujours vos dons eux-mêmes, grand Dieu, répandus dans la nature, qui nous éloignent de vous; nous y fixons notre cœur, et nous le refusons à celui dont la main bienfaisante répand sur nous ses largesses : vos ouvrages et vos bienfaits, les

biens, les talents du corps et de l'esprit, sont nos dieux; c'est à eux seuls que se bornent tous nos hommages. Ils n'étaient destinés qu'à élever nos cœurs jusqu'à vous par les sentiments continuels de l'amour et de la reconnaissance; et l'unique usage que nous en faisons, est de les mettre à votre place, ô mon Dieu, et de les employer contre vous-même.

La grande leçon, ô mon Dieu, que le ciel, et le soleil surtout, devait donner aux hommes, c'est sa régularité dans la course que vous lui avez marquée. Fidèle à suivre la voie que vous lui avez tracée dès le commencement, ce bel astre ne s'en est jamais départi : son éclat, où il semble que vous avez manifesté principalement votre gloire et votre puissance, lui a attiré autrefois des hommages impies et insensés : on a adoré cette tente superbe où il semble que vous avez établi votre demeure et caché votre majesté; et on n'a pas compris qu'en obéissant à vos ordres par l'uniformité constante de sa carrière, il criait aux hommes que toute leur grandeur consiste à remplir leur destination, et à ne jamais s'écarter de la voie que vous leur avez tracée en les tirant du néant. Les créatures insensibles vous obéissent, grand Dieu : c'est dans le cœur de l'homme seul que vos ordres éternels trouvent de l'opposition et de la révolte. Le soleil, comme un époux éclatant qui sort de sa chambre nuptiale, se lève, et parcourt régulièrement tout ce vaste univers : il répand partout sa chaleur et sa lumière, et recommence chaque jour sa course majestueuse; et l'homme inconstant, et ne ressemblant jamais d'un moment à l'autre à lui-même, n'a point de route fixe et assurée : il se dément sans cesse dans ses voies; tous ses jours ne sont marqués que par des changements et des inégalités qui le font perdre de vue. Sa course ressemble à celle d'un insensé qui va et revient, et retourne sans savoir où ses pas doivent le guider : il se fatigue, il s'épuise, et n'arrive jamais au but. Son inconstance lui est elle-même à charge, et il ne peut la fixer : elle devient un poids qui l'accable, et dont il ne saurait se débarrasser; elle fait tous ses crimes, et elle fait aussi tout son malheur et son plus cruel supplice. (*Paraphr.*)

BONTÉ DE DIEU.

Qu'un homme ait été offensé par un autre homme, hélas! souvent les regrets les plus sincères, les humiliations les plus profondes, les satisfactions les plus pleines et les plus abondantes ne peuvent rien pour adoucir son cœur irrité. Il est inexorable; il n'écoute rien; il veut se venger. Cependant, ô mon Dieu, quel outrage si grand peut-il recevoir de la part de son semblable? Ils ont été pétris l'un et l'autre de la même boue. Ce vindicatif d'ailleurs ne devrait-il pas faire réflexion qu'il peut à son tour avoir besoin d'indulgence, et qu'il s'expose à éprouver la même rigueur dont il use envers les autres? De plus, peut-être s'est-il attiré l'offense dont il se plaint, et qu'il voudrait laver dans le sang de son ennemi, par ses hauteurs, par sa dureté, par son peu de ménagement, par ses injustices. Mais le Dieu que j'ai eu l'audace d'offenser est autant élevé au-dessus de moi que l'être l'est du néant : souverainement juste, toutes ses œuvres sont l'équité et la justice même; infiniment bon, hélas! il n'a jamais répondu à mes outrages que par de nouveaux bienfaits, et mon ingratitude n'a jamais suspendu les effets de sa bonté pour moi. Néanmoins, dès que j'ai voulu retourner à lui, m'a-t-il fait acheter le pardon que je lui demandais par des délais éternels, par des rebuts si pénibles à l'amour-propre, et qui anéantissent presque tout le prix d'une grâce, plutôt arrachée par l'importunité qu'elle n'est accordée? Non; comme un père tendre, à qui la joie de revoir son fils fait oublier tous ses égarements et tous ses torts, il a couru au-devant de moi, il m'a embrassé, il m'a pardonné avant même que je l'eusse demandé; il m'a rétabli dans tous mes anciens droits; et la seule chose qu'il a exigée de moi, c'est que mon retour fût sincère; que, comme il avait toujours eu pour moi le cœur d'un père, je reprisse pour lui le cœur d'un fils, sans conserver de liaison secrète avec le monde son ennemi. O bonté, que nous ne saurions ni imiter ni comprendre! ô dureté des hommes, qu'une telle bonté ne touche et n'amollit point! (*Paraphr*).

JUSTICE DIVINE.

Assuré de votre secours, je dédaignerai toujours, grand Dieu, tous ces appuis humains et frivoles qui n'ont pour ressource qu'un

bras de chair et de sang. Ces pécheurs ne sont pas dignes de secourir et de protéger ceux qui vous servent : leur puissance, née du crime et de l'injustice, n'est destinée qu'à les opprimer. Vous ne les élevez que pour les faire servir à la sanctification des justes, par les peines et les persécutions qu'ils leur suscitent. Vos serviteurs sortiraient de l'ordre de la Providence, s'ils cherchaient auprès d'eux une vaine protection : ils n'en doivent attendre que des rebuts et des outrages; mais le temps des épreuves ne durera pas toujours. Il partira enfin des trésors de votre colère, le coup terrible qui réduira en poudre la puissance et la grandeur de l'homme inique ! Ses vexations et ses injustices seront exposées au grand jour. Les lois publiques lui en demanderont un compte sévère. On arrachera de ses entrailles ces richesses qu'il avait arrachées lui-même au sein des pauvres. Il ne lui en restera que la honte et l'opprobre. Ses protecteurs l'abandonneront; et, pour faire oublier l'indignité de leur protection, ils seront les premiers à publier et à détester ses rapines. Cette foule d'adulateurs qui l'environnait se dissipera comme un vain nuage. Il se trouvera tout seul chargé du poids de son indigence et de ses iniquités. On cherchera autour de lui quelques restes du moins de son ancien faste et de sa magnificence odieuse, et il n'en paraîtra pas la plus légère trace ; et l'on n'y trouvera que sa confusion et son désespoir. Voilà, grand Dieu, les spectacles que votre justice donne tous les jours à la terre ; et l'impie, après cela, peut-il se flatter que vous ne rechercherez point ses injustices, qu'elles disparaîtront à vos yeux, et qu'il n'en restera pas plus de vestige après lui, que de lui-même et des choses qui n'ont jamais été? (*Paraphr*).

SAINTETÉ DE MARIE.

Tous les peuples et toutes les nations ont entendu parler des merveilles de Dieu en elle : partout où la gloire de Jésus-Christ a trouvé des adorateurs, la sienne a trouvé des honneurs et des hommages. A peine eut-elle disparu de la terre, que les hommes apostoliques lui adressèrent des vœux : ces siècles heureux, et si honorables à la foi, furent les premiers dépositaires du respect des fidèles envers Marie; et il fallait bien que l'Église, encore naissante, rendît déjà des honneurs solennels à cette reine du ciel,

puisqu'il s'éleva dès lors parmi les fidèles des hommes ignorants et superstitieux, qui, frappés de l'éminence de sa gloire et de sa dignité, changèrent la piété en superstition et en idolâtrie, lui offrirent des sacrifices, et lui rendirent des honneurs qui ne sont dus qu'à l'Éternel. Ainsi, à mesure que la foi se répandit, le culte de Marie s'établit sur la terre ; à mesure que l'Église, favorisée par les Césars, vit l'éclat et la magnificence accompagner la sainteté de ses mystères, les hommages rendus à Marie devinrent plus pompeux et plus solennels. En vain parurent alors des esprits inquiets et superbes, qui osèrent lui disputer l'auguste qualité de mère de Dieu : leurs blasphèmes ne servirent qu'à réveiller la piété de ses fidèles; de toutes parts s'élevèrent des autels et des temples magnifiques, consacrés, sous sa protection et sous son nom, à la gloire de son Fils; la religion des peuples opposa des monuments publics élevés à l'honneur de Marie, aux secrètes entreprises de ses ennemis; des conciles s'assemblèrent pour lui conserver ses droits augustes, et laisser à la postérité, dans leurs décisions, les titres vénérables de leur respect et de celui de leurs pères envers Marie; et l'erreur, comme il arrive toujours, ne réussit qu'à établir avec plus d'éclat la vérité. (*Mystères*).

LECTURE DES LIVRES SAINTS.

La science de saint Bernard ne consista pas dans un amas de connaissances vaines qu'on acquiert par un dur travail, et qu'on débite sans fruit et sans onction. Il ne chercha pas à éblouir les esprits par de nouvelles découvertes, ni à se faire honneur de certains approfondissements qui flattent par leur singularité; mais à réformer les cœurs, et à rétablir la foi de ses pères sur la ruine des nouveautés profanes : enfin il ne fut pas de ceux qui regardent les sciences comme un trafic honteux, et qui font de ces dons, destinés à maintenir le culte du Seigneur et l'honneur de ses sacrifices, l'occasion de leur gain et le prétexte de leur avarice.

Les livres saints furent sa plus chère étude; rien ne lui paraissait plus digne de la grandeur de l'esprit humain que l'histoire des merveilles de Dieu dans les livres de Moïse, les beautés de sa loi, les divins transports de ses prophètes, et l'onction des autres écrivains inspirés. Aussi il avait dévoré avec tant d'ardeur ce volume

sacré, et l'avait si bien changé en sa propre substance, qu'il ne sait plus parler que ce langage dans ses écrits : les expressions de l'Écriture y sont semées à pleines mains; elles paraissent son style naturel. Saints et pieux monuments de son amour pour les Écritures, fruits précieux de ses lumières et de sa piété, vous êtes encore entre nos mains; et c'est assez pour son éloge.

Mais la lecture des divines Écritures, qui faisait autrefois les plus chères délices des premiers fidèles, cède aujourd'hui, parmi les chrétiens, à des ouvrages de mensonge et de péché, pernicieux à l'esprit, qu'ils remplissent de mille images profanes et funestes au cœur, où ils jettent des semences de crimes, qui toujours dans leur temps produisent des fruits de mort. Hélas ! ne portons-nous pas déjà dans notre fonds des dispositions assez favorables à l'iniquité, sans y en ajouter d'étrangères? Ce levain de corruption qui croît avec notre cœur ne suffit-il pas pour exercer notre innocence, sans aider sa malignité? et faut-il le secours de l'art à des passions sur lesquelles nous ne naissons que trop instruits?

(*Panég. de saint Bernard.*)

LECTURE DE L'HISTOIRE SAINTE.

Voilà la grande science que nous apprennent nos divines Écritures. Dans les autres histoires que les hommes nous ont laissées, on n'y voit agir que les hommes : ce sont les hommes qui remportent des victoires, qui prennent des villes, qui subjuguent des empires, qui détrônent des souverains, qui s'élèvent eux-mêmes à la suprême puissance : Dieu n'y paraît nulle part; les hommes en sont les seuls acteurs. Mais dans l'histoire des livres saints, c'est Dieu seul qui fait tout, Dieu seul qui fait régner les rois, qui les place sur le trône, ou qui les en dégrade; Dieu seul qui combat les ennemis, qui renverse les villes, qui dispose des États et des empires, qui donne la paix ou qui suscite les guerres : Dieu seul paraît dans cette histoire divine; il en est, si je l'ose dire, le seul héros; les rois et les conquérants n'y paraissent que comme les ministres de ses volontés saintes : enfin ces livres divins tirent le voile de la Providence. Dieu, qui se cache dans les autres événements rapportés dans nos histoires, paraît à découvert dans ceux-ci; et c'est dans ce livre seul, que l'esprit de Dieu a laissé à la terre,

que nous devons apprendre à lire les histoires que les hommes nous ont laissées ; à suppléer par la foi ce que l'esprit humain a omis ; et à ne regarder les différentes révolutions qui ont agité l'univers que comme l'histoire des desseins et des volontés du Seigneur sur les hommes. (*Mystères.*)

LA MORT.

La mort finit toute la gloire de l'homme qui a oublié Dieu pendant sa vie ; elle lui ravit tout, elle le dépouille de tout, elle l'anéantit dans tout ce qu'il était de grand aux yeux des hommes ; elle le laisse seul, sans force, sans appui, sans ressource, entre les mains d'un Dieu terrible. Ce nombre d'amis, de flatteurs, d'esclaves, de sujets, au milieu desquels il se croyait immortel, ne peuvent plus rien pour lui : semblables à ceux qui voient périr de loin un homme au milieu des flots, ils peuvent tout au plus accorder des larmes à son malheur, ou faire des vœux inutiles pour sa délivrance. Ainsi, seul aux prises avec la mort, il tend en vain les mains à toutes les créatures qui lui échappent. Le passé ne lui paraît plus qu'un instant fugitif, qui n'a fait que briller et disparaître ; l'avenir est un abîme immense où il ne voit ni fin, ni issue, et où il va se perdre et s'engloutir pour toujours, incertain de sa destinée. Le monde, qu'il croyait éternel, n'est plus qu'un fantôme qui se dissipe ; l'éternité, qu'il regardait comme une chimère, est un objet affreux qu'il a sous les yeux, et qu'il touche déjà de ses mains. Tout ce qu'il avait cru réel et solide s'évanouit : tout ce qui lui avait paru frivole et chimérique se montre et se réalise ; et son malheur lui donne de nouvelles lumières, mais ne lui donne pas de nouveaux penchants et un nouveau cœur : il meurt détrompé, sans mourir changé ; il meurt désespéré, et ne meurt pas pénitent.

Mais l'âme juste, ah ! elle voit alors le monde et l'éternité des mêmes yeux qu'elle les avait toujours vus : rien ne change, rien ne finit pour elle dans ce dernier moment, que ses humiliations et ses souffrances. Ainsi, libre de tous les attachements du monde et de la vanité, pleine de bonnes œuvres, soutenue de la foi des promesses, mûre pour le ciel, elle ferme les yeux sans regret à tous les vains objets qu'elle n'avait jamais vus qu'avec peine ; elle

s'envole dans le sein de Dieu, d'où elle était sortie, et où elle avait toujours habité par ses désirs, et rentre avec paix et avec confiance dans la bienheureuse éternité. (*Mystères.*)

ÉDUCATION.

L'éducation, qui d'ordinaire dans les autres hommes embellit ou cultive un fonds encore brut ou ingrat, ne fit que développer les richesses du sien. On lui trouva de la maturité dans un âge où à peine est-il permis d'avoir de la raison ; et dans les amusements mêmes de son enfance on découvrit presque les ébauches de ses grandes qualités : semblable à ce grain évangélique qui, dans sa mystérieuse petitesse, laissait entrevoir ces espérances d'accroissement qui devaient l'élever sur les plus hautes plantes, et dont les branches sacrées devaient même un jour servir d'asile aux oiseaux du ciel.

Au lieu que les méchants, dit le Prophète, se détournent de la droite voie dès le sein de leur mère, il rendit ses passions dociles à la raison, en un temps où les égarements du cœur entrent pour ainsi dire dans les bienséances de l'âge ; et, comme ce pieux roi d'Israël, il se joua dans sa jeunesse avec les lions, ainsi qu'on se joue avec les agneaux les plus doux et les plus traitables.

(*Orais. fun. de M. de Villeroy.*)

ZÈLE DE LA CHARITÉ.

Le zèle de la charité se fait aimer et respecter de ceux même qu'il reprend et qu'il corrige. S'il ne leur rend pas le vice odieux, il ne leur rend pas du moins le ministre méprisable ; s'il ne les retire pas du désordre, il leur fait du moins estimer la vertu : ses entrailles sont si tendrement émues sur le malheur de ses frères qui périssent, qu'il n'est rien de touchant et d'attirant qu'il ne mette en œuvre pour les sauver ; s'il excède quelquefois, c'est plutôt un excès de douceur et de tendresse que de rigueur et de dureté. C'est une mère qui enfante tous les jours ses enfants à Jésus-Christ, qui est ingénieuse à éloigner tout ce qui pourrait même blesser leur faible délicatesse, et qui garde pour elle seule le travail, les douleurs et les peines. Si le succès ne répond pas à ses soins, ses lar-

mes et ses soupirs sont la seule vengeance qu'elle tire de leur ingratitude ; son amour même pour eux semble croître avec leurs égarements : plus elle les voit sur le point de périr, plus sa tendresse s'alarme et se réveille : errants ou revenus à elle, elle les porte toujours dans son sein; elle ne les perd point de vue ; leur péril la touche bien plus que leur dureté à son égard ; elle consentirait même sans peine à devenir à leur égard une espèce d'anathème, pourvu qu'ils ne le fussent pas eux-mêmes à l'égard de Jésus-Christ : ce n'est jamais l'humeur et le chagrin, c'est l'amour seul qui lui dicte ses remontrances ; et pour peu qu'on ne soit pas barbare et dénaturé, il est difficile qu'un pasteur de ce caractère ne trouve des cœurs sensibles à ses soins et à sa tendresse, et ne voie son ministère et ses travaux consolés par des succès qu'il n'aurait osé même attendre. Telle est la douceur du zèle qui prend sa source dans la charité. (*Conférences.*)

LA VÉRITABLE CHARITÉ.

La charité couvre tout, et voit à peine le mal que tout le monde voit ; et nous voulons voir tout seuls celui qui est invisible au reste des hommes : la charité couvre ce qu'elle ne peut excuser; et nous n'excusons pas même ce que les apparences justifient, et rendent du moins incertain. Il semble que nous rendons gloire à Dieu lorsque nous jugeons nos frères plus faibles, plus imparfaits, plus remplis de désirs humains qu'ils ne le paraissent ; nous nous applaudissons d'une découverte qui vient confirmer nos soupçons. Or rien ne ressemble moins à la charité que cet œil malin qui ne s'ouvre que pour chercher les faiblesses de nos frères : car la même charité qui nous fait désirer leur salut nous montre en eux mille ressources qui nous le font espérer. Elle voit dans leurs passions mêmes des espérances de retour à la justice et à la règle : elle démêle un cœur droit, sensible, susceptible un jour de grâce, à travers les plaisirs frivoles auxquels il se livre encore ; elle voit dans ses chutes mêmes plutôt le malheur de l'âge et des occasions, que la dépravation entière d'une âme abîmée dans le vice ; elle trouve plus de légèreté que de noirceur et de profonde malice dans des égarements où le torrent des exemples et la fougue du tempérament précipitent ses frères. Les signes les plus éloignés de

bien qu'elle découvre en eux, loin de les flétrir par la malignité de ses conjectures, elle les regarde comme les gages et les préjugés d'un changement à venir; elle ne sait pas se défier des apparences de la piété, et soupçonner de l'hypocrisie où il ne paraît que de la vertu : une sainte crédulité la prévient toujours en faveur de ses frères. Simple et incapable elle-même d'artifice, elle est encore moins capable de le soupçonner dans les autres : elle n'est pas en garde contre l'erreur qui nous fait juger trop favorablement de notre frère : c'est une erreur de piété qui honore la religion : elle ne craint que la témérité qui soupçonne le mal où il n'est pas, parce que c'est une malignité qui justifie les censures du monde contre la piété, et qui la déshonore. De tous les événements dont les faces différentes font porter des jugements divers, elle ne voit jamais que le bon côté; et cette pieuse disposition est bien plus propre à gagner nos frères, et à les retirer des voies de l'iniquité. Quand ils nous voient, malgré leurs désordres, tout espérer de leur salut, leur parler un langage qui semble adoucir les crimes dont ils sont eux-mêmes honteux, leur faire remarquer en eux des ressources de grâce dans le temps même qu'ils se croyaient absolument rejetés de Dieu, découvrir dans le caractère de leur cœur, jusque-là livré au monde et aux passions, des penchants qui les ramènent au devoir; quand ils nous voient prendre le change pour ainsi dire en leur faveur; cette charité, ce zèle tendre, et presque aveugle à force de tendresse, les transporte, les attendrit, les couvre d'une sainte confusion, et leur fait aimer la vérité en leur rendant aimables ceux qui la leur annoncent. (*Conférences.*)

AFFABILITÉ.

Je me représente notre prélat avec cet air toujours affable et serein, toujours accessible, toujours accueillant, mettant, pour ainsi dire, sa personne et sa dignité à toutes les heures, ne retenant de son rang que le privilége de pouvoir être importuné : je me le représente, et pourrais-je le dire sans réveiller votre douleur? je me le représente au milieu de vos familles, enveloppé dans une aimable obscurité, goûtant avec vous les douceurs d'une vie privée, familiarisant l'épiscopat avec les fidèles, et ne se faisant

pas une vaine bienséance de se rendre invisible, et de jouir tout seul d'une dignité qui n'a été établie que pour les autres.

Fallait-il, pour pénétrer jusques à lui, acheter par des lenteurs éternelles une audience d'un moment, et, par mille pénibles formalités des refus encore plus pénibles? Quelle barrière y eut-il jamais entre lui et nous, que celle du respect et de la discrétion? Le vîmes-nous jamais affecter ces moments sacrés de solitude, inventés pour ménager le rang ou pour honorer la paresse? Sa maison ressemblait-elle à ces maisons d'orgueil et de faste où ceux que les affaires y attirent pensent presque plus aux moyens d'aborder leur juge, qu'à lui exposer leur droit et leur justice; où, dans un silence profond et avec un respect qui approche du culte, on attend que la divinité se montre; où mille malheureux souffrent moins de leur misère que de leur ennui; et où, comme autrefois dans la piscine de Jérusalem, après avoir attendu longtemps, cet autre ange du Seigneur paraît enfin, et guérit à peine un malade?

La contagion des dignités et de la grandeur ne lui forma pas cet œil superbe et ce cœur insatiable d'honneurs dont parle le prophète Content de mériter nos hommages, il ne sut pas les exiger; disons plus, il ne sut pas les souffrir : on aurait dit que ces respectueuses déférences qui délassent si agréablement des soins de l'autorité, faisaient la plus pénible fatigue de la sienne. Bien éloigné de ces petites délicatesses qu'on remarque en la plupart des grands, auprès de qui un simple oubli est un crime qu'à peine mille soins et de longues assiduités peuvent expier; vaines idoles, qu'on ne peut aborder qu'en rampant, qu'on ne peut servir qu'avec solennité, qu'on ne peut toucher qu'avec religion, et qui, comme l'arche d'Israël, vous frapperaient de mort, si, pour trop penser même à les secourir, vous n'aviez pas assez pensé à les respecter.

(*Orais. funèb. de M. de Villars.*)

Vit-on jamais dans un rang si élevé, et avec tant de supériorite de génie, tant de bonté et d'affabilité? Vous le savez, messieurs, et vous vous le représentez encore ici, vivant parmi nous, montrant à tous cet air simple et noble de douceur, qui attirait tous les cœurs après lui; ne retenant de son rang que ce qu'il en fallait pour rendre encore plus aimable l'affabilité qui l'en faisait descendre; et rassurant si fort, ou le respect, ou la timidité, par un attrait

inséparable de sa personne, qu'au sortir de son entretien on goûtait toujours à la fois, et le plaisir d'être charmé de lui, et le plaisir de n'être pas mécontent de soi-même.

Par là, il laissait à l'auguste éclat de sa naissance la dignité qui la fait respecter, et en ôtait l'humeur et la fierté, qui n'ajoutent rien à la grandeur, et qui ôtent beaucoup aux grands.

(*Orais. funèbre de M. le prince de Conti.*)

Majestueuse, sans faste, elle ne regarda pas la fierté comme une bienséance de son rang : la majesté qui l'environnait était affable et accessible : en lui offrant nos hommages, nous ne pouvions lui refuser nos cœurs : on ne trouvait point autour d'elle cette barrière d'orgueil, de silence, ou de dédain, qui fait souvent toute la majesté des grands; on n'y voyait pas une cour tremblante n'oser presque lever les regards jusques au maître, et craindre de manquer au respect, dans l'excès même de ses hommages. L'adulation en était encore plus bannie que la crainte : assurée de nos cœurs, elle ne cherchait pas nos louanges : vraie, franche, naturelle, la fadeur des éloges lui était à charge : le langage des cours, qu'elle n'avait jamais parlé, elle ne l'écouta aussi jamais qu'avec dégoût. Cependant jamais de ces moments fâcheux, où il est si dangereux d'aborder nos maîtres : une douce affabilité nous rassurait toujours contre son rang : tous les moments étaient ceux que nous aurions choisis nous-mêmes : en sortant d'auprès d'elle, chacun se trouvait marqué par quelque trait singulier de bonté; et nous ne comptions les devoirs que nous lui rendions que par les marques de bienveillance que nous en avions reçues. Qu'il est rare de savoir être grand, et de ne pas faire souffrir de notre grandeur ceux qui nous approchent!

(*Oraison funèbre de Madame.*)

Il faut étudier les moments favorables pour aborder les grands; et le choix des temps et des occasions est la grande science du courtisan. Ici, tous les temps étaient les mêmes; et l'habileté du courtisan ne trouvait pas plus d'accès et d'affabilité que la simplicité du peuple ou l'ignorance du citoyen. On ne sentait point, en l'approchant, ces inquiétudes secrètes que forme le succès douteux de l'accueil : la bonté se montrait d'abord avant la majesté :

on cherchait le maître dans la douceur du particulier; ou plutôt, à sa douceur, on sentait d'abord qu'il était digne d'être le maître : le cœur lui donnait à l'instant des titres de souveraineté plus glorieux que ceux que donne la naissance. C'est l'amour qui fait les rois; la naissance ne donne que les couronnes : c'est l'amour qui forme les sujets.

(*Orais. funèb. de M. le Dauphin.*)

BONTÉ.

Le plus grand éloge d'un prince, c'est d'être bon; et les seules louanges que le cœur donne, sont celles que la bonté s'attire. La valeur toute seule ne fait que la gloire du souverain; la bonté fait le bonheur de ses peuples : les victoires ne lui valent que des hommages; la bonté lui gagne les cœurs : c'est pour lui qu'il est conquérant; c'est pour nous qu'il est bon : et la gloire des armes ne va pas loin, dit l'Esprit de Dieu, si l'amour des peuples ne la rend immortelle.

Ici le deuil de la France se renouvelle : la plaie se rouvre : l'image de Monseigneur reparaît : les larmes publiques recommencent : et il est malaisé de rappeler tout ce que nous avons perdu, sans aigrir et renouveler toute la douleur de notre perte. La bonté n'était pas seulement une de ses vertus, c'était son fonds; c'était lui-même. *Elle était née avec lui*, comme parle Job, *et sortie avec lui du sein de sa mère.*

Bon pour ses amis; capable d'attachement et de tendresse; aimant toujours ce qu'il avait une fois aimé; ne connaissant pas ces inégalités toujours attachées à l'amitié des princes; et n'usant pas du privilége des grands, qui est de n'aimer rien, ou de n'aimer pas longtemps. Bon père : partageant avec les princes, ses enfants, la douceur et l'innocence de ses plaisirs; ne leur montrant son autorité que dans sa tendresse; sensible à leur gloire, plus sensible encore, ce semble, à leur amitié; aimant à vivre au milieu d'eux; et ne leur faisant sentir d'autre contrainte que celle que donne la joie de vivre avec ce qu'on aime.

Bon maître : jamais de ces moments d'humeur si ordinaires à ceux que rien n'oblige à se contraindre : plus on le voyait de près, plus on sentait qu'il était bon : ce n'était plus un maître : c'était

un ami ; entrant dans tous les besoins des siens ; croyant qu'un prince n'est jamais plus grand que lorsque c'est la bonté qui l'abaisse ; voulant que tout le monde fût heureux avec lui ; persuadé que les princes ne sont nés que pour le bonheur des autres hommes ; et ne comptant pas que ce fût être heureux que de l'être seul.

(*Orais. funèb. de M. le Dauphin.*)

Les grands croient que tout est fait pour eux, et que les autres hommes ne sont nés que pour porter le poids, ou de leur orgueil, ou de leurs caprices. Le prince de Conti n'exerçait son autorité que sur lui-même. Quel fonds de bonté et de douceur envers les siens ! n'exigeant presque rien pour lui ; ne comptant point leurs fautes dès qu'il en souffrait tout seul ; aimant mieux quelquefois souffrir de leur peu d'habileté, que de contrister leur tendresse ; jamais d'humeur, jamais un de ces moments de vivacité qui ait pu marquer que sa grande âme était sortie de son assiette naturelle : poussant même si loin la bonté, que l'affection toute seule des siens prévenait l'abus qu'ils en auraient pu faire : paraissant leur ami plutôt que leur maître : les quittant de ces devoirs rigoureux qu'on donne à l'usage bien plus qu'au besoin : les regardant comme les compagnons de sa fortune, et non pas comme les jouets ou les ministres de ses humeurs ou de ses passions ; et faisant voir, chose rare ! que les grands peuvent trouver des amis, même parmi ceux qui les servent.

(*Orais. fun. de M. le prince de Conti.*)

Oui, au milieu de sa nombreuse maison, Madame n'était plus une maîtresse ; c'était une mère affable et bienfaisante : dépouillée de sa grandeur, sans l'être jamais de sa dignité, elle descendait avec bonté dans le détail des peines et des besoins des siens. L'élévation est d'ordinaire ou dure ou inattentive ; et il suffit, ce semble, d'être né heureux, pour n'être pas né sensible. Madame, avec un cœur élevé et digne de l'empire, avait un cœur plus humain et plus compatissant que ceux même qui naissent pour obéir.

L'enceinte de sa maison ne borna pas, vous le savez, son inclination bienfaisante : son crédit fut toujours une ressource publique : nous trouvions tous en elle une protectrice assurée : l'accès n'était pas même refusé aux plus inconnus ; et le besoin, ou la misère seule, devenait le titre qui donnait droit de l'appro-

cher. Si les regrets de la reconnaissance sont les plus sincères et les plus sûrs, quel deuil a jamais dû être plus universel?

(*Orais. fun. de Madame.*)

SUR L'AUMÔNE.

Persuadé que les pasteurs ne sont que les dépositaires des biens comme de la foi de l'Église, avec quelle religion les dispensa-t-il! Que serait-ce en effet, que de détourner à des usages profanes les richesses du sanctuaire? Ce serait changer en germe de péché le fruit sacré de la pénitence de nos pères; trouver dans les vœux innocents des premiers fidèles de quoi former peut-être avec succès des vœux criminels; insulter la pauvreté évangélique avec le patrimoine des pauvres; en un mot, faire servir Dieu à l'iniquité. Les mains du Très-Haut, vous le savez, avaient formé à notre charitable prélat un de ces cœurs tendres et miséricordieux, qui souffrent de toute leur prospérité à la vue des infortunes d'autrui. Et ce n'était pas ici une de ces sensibilités de caprice, qui n'ouvrent le cœur à certains maux que pour le fermer à tous les autres; qui veulent choisir les misères, et qui, en nous rendant trop prudemment charitables, nous rendent pieusement cruels. Sa charité fut universelle; et il ne mit jamais d'autre différence entre les malheureux que celle que mettaient entre eux leurs misères mêmes.

Quel tendre spectacle s'ouvre encore à mes yeux! Ici la veuve, couverte de deuil et d'amertume sous un toit pauvre et dépourvu, jette en soupirant de tristes regards sur des enfants que la faim presse; et, hors d'espoir de tout secours, elle va, comme celle d'Élie, soulager leur indigence de ce qui lui reste, et mourir ensuite avec eux, quand, par un nouveau prodige, elle voit tout à coup sa substance multipliée, et ses tristes jours consolés.

(*Orais. funèb. de M. de Villars.*)

BIENFAISANCE.

A combien de familles de gentilshommes, presque chancelantes, n'a-t-il pas tendu des mains charitables? combien de jeunes personnes de l'autre sexe doivent à ses soins leur éducation, leur

établissement, et peut-être leur innocence? Ces familles infortunées, qui sont comme les asiles secrets de l'indigence et de la misère, combien de fois l'ont-elles été de ses dons et de ses richesses? La pauvreté honteuse fut-elle jamais si ingénieuse à se cacher, que sa charité à la découvrir? la pauvreté publique fut-elle jamais si empressée à se produire, qu'il le fut lui-même à la prévenir? Enfin, le revenu de son archevêché n'était-il pas devenu le revenu annuel des pauvres de son diocèse? et ne crut-il pas qu'il fallait cacher honorablement dans leur sein, comme dans un sanctuaire vivant, les trésors sacrés qu'il retirait du sanctuaire même?

(*Orais. funèb. de M. de Villeroy.*)

HUMANITÉ.

Et ce n'était pas même en lui une douceur empruntée, où la politesse et les manières ont plus de part que le sentiment; un simple usage plutôt qu'une vertu : c'était un fonds d'humanité.

La valeur, l'élévation forment presque toujours un caractère d'insensibilité : la gloire des armes est toujours teinte de sang; et lorsque le rang laisse le reste des hommes si loin de nous, il est rare que le cœur nous en rapproche.

Un héros et un prince humain; voilà, messieurs, ce que le prince de Conti alliait ensemble. Il disait souvent que, quand même la religion n'obligerait pas de regarder les hommes comme nos frères, il suffit d'être né homme pour être touché du malheur de ses semblables.

Et de là, à la prise de Neuhausel, où la place emportée d'assaut semblait autoriser le carnage et la fureur du soldat, combien de victimes innocentes arrache-t-il d'entre les bras de la mort! combien arrête-t-il de ces actions barbares que ne demande plus la victoire, mais qu'inspire la seule cruauté! apprenant aux Allemands à mêler la valeur, qui leur est commune avec nous, à l'humanité qui nous est propre.

De là, le lendemain du combat de Steinkerque, il vient sur le champ de bataille, encore tout couvert de morts et de mourants; fait transporter tous les blessés, sans distinction de Français et d'ennemi; assure à une infinité de malheureux la vie ou le salut; et

forcé les ennemis mêmes de bénir, dans le héros qui a su les vaincre, le libérateur qui les sauve.

(*Orais. funèb. du prince de Conti.*)

ÉGALITÉ D'AME.

Ses grandes qualités ne se bornaient pas, comme dans beaucoup d'autres, à quelques actions louables, mais rares, qui échappent du milieu d'une foule de vices, qui perdent tout leur mérite par le contraste, et qui sont plutôt des saillies que des vertus.

Toujours supérieur aux événements, s'il n'avait pas toujours la gloire du succès, il avait du moins la gloire de paraître toujours plus grand que sa fortune; les couronnes manquées le laissant aussi tranquille que l'avaient trouvé les couronnes offertes. Content de n'avoir rien à se reprocher sur les mesures que la sagesse fournit, il ne croyait pas devoir se reprocher les succès dont la Providence toute seule décide. Sur le point décisif même des plus grandes affaires; au milieu des agitations que l'esprit douteux de l'événement, et les vues différentes qui s'offrent, font naître dans l'âme, on aurait cru, à le voir, que tout était décidé; et sa tranquillité ne perd rien par l'incertitude des événements, toujours plus difficile à soutenir que l'événement même.

(*Orais. funèb. du prince de Conti.*)

FRANCHISE.

Une noble franchise, si ignorée dans les cours, et qui sied si bien aux grands, la rendit toujours respectable au roi : il trouvait en elle ce que les rois ne trouvent guère ailleurs, la vérité. Plus éloignée encore, par l'élévation de son caractère que par celle de sa naissance, d'une basse adulation, elle n'employa jamais pour plaire que sa droiture et sa candeur. Les souplesses et les artifices de la dissimulation, qui font toute la science et tout le mérite des cours, lui parurent toujours le sort des âmes vulgaires. C'est se mépriser soi-même, que de n'oser paraître ce qu'on est. L'art de se contrefaire et de se cacher n'est souvent que l'aveu tacite de nos vices; et elle crut qu'on n'était grand qu'autant qu'on était vrai.

(*Oraison fun. de Madame.*)

HUMILITÉ CHRÉTIENNE.

Le même que vous venez de voir monter jusqu'aux cieux, vous l'allez voir descendre jusqu'aux entrailles de la terre : devenu un spectacle digne des anges et des hommes, il se regarde comme le rebut de tous, et l'anathème du monde : il n'est point d'office si vil où il ne s'abaisse; point d'action si humiliante qui lui échappe; point de nom si méprisable qu'il ne se donne. Les pontifes du Seigneur et les rois de la terre s'empressent à lui offrir des établissements dignes de lui : les honneurs de la pourpre et de l'épiscopat lui sont présentés : mais, comme le prophète, il craint la hauteur du jour, et sa chère vertu ne lui paraît être en sûreté que sous les dehors obscurs d'une vie privée. Ordre pieux et austère dont il enrichit l'Église, nouveau bouclier dont il orna la tour de David, asile illustre qu'il ajouta aux villes de refuge déjà établies dans Israël, le nom seul que vous portez annonce d'abord l'humilité de votre saint patriarche. Il n'en trouvait pas à son gré d'assez rampant à se donner : et nous nous donnons si souvent de plein droit des titres que le public nous refuse, et que nos ancêtres n'ont jamais eus; et l'on voit parmi nous tant de gens parer une roture encore toute fraîche d'un nom illustre, et recueillir avec affectation les débris de ces familles antiques et éteintes, pour les enter sur un nom obscur, et à peine échappé de parmi le peuple! Quel siècle fut plus gâté là dessus que le nôtre? Hélas! nos pères ne voulaient être que ce qu'ils avaient été en naissant : contents chacun de ce que la nature les avait faits, ils ne rougissaient pas de leurs ancêtres; et, en héritant de leurs biens, ils n'avaient garde de désavouer leur nom. On n'y voyait pas ceux qui naissent avec un rang se parer éternellement de leur naissance; être sur les formalités d'une délicatesse de mauvais goût, et selon l'Évangile, et selon le siècle; étudier avec soin ce qui leur est dû; faire des parallèles éternels; mesurer avec scrupule le plus ou le moins qui se trouve dans les personnes qu'on aborde, pour concerter là-dessus son maintien et ses pas, et ne paraître nulle part sans se faire précéder de son nom et de sa qualité.

(Panég. de S. François de Paule.)

SIMPLICITÉ.

Jamais prince ne fut plus éloigné de l'ostentation et de la fausse gloire. Simple, modeste, ennemi des louanges, attentif à les mériter; l'admiration de tous, toujours le même à ses propres yeux; ignorant presque seul, comme Moïse, la gloire et la lumière qui brille autour de lui : nous l'avons vu donner à peine à son rang l'éclat extérieur que l'usage y attache; vivant parmi nous comme un citoyen; accompagné de cette dignité toute seule qui suit partout les grands hommes; n'empruntant rien de l'appareil et du dehors; devant tout à lui-même; plus grand, lorsqu'il paraît tout seul, que tant d'autres ne le sont, enflés de tout le faste et de toute la pompe qui les environne.

(*Orais. funèb. du prince de Conti.*)

VERTUS PRIVÉES.

Rien n'est plus rare pour les grands que les vertus domestiques : la vie privée est presque toujours le point de vue le moins favorable à leur gloire. Au dehors, le rang, les hommages, les regards publics qui les environnent, les gardent, pour ainsi dire, contre eux-mêmes : toujours en spectacle, ils représentent; ils ne se montrent pas tels qu'ils sont. Dans l'enceinte de leurs palais, renfermés avec leurs humeurs et leurs caprices, au milieu d'un petit nombre de témoins domestiques et accoutumés, le personnage cesse, et l'homme prend sa place et se développe.

Ici nous pouvons tirer le voile, et entrer sans crainte dans ce secret domestique, où la plupart des grands cessent d'être ce qu'ils paraissent. Ce qu'il y a eu de privé et d'intérieur dans la vie de Madame, est aussi grand et aussi respectable que ce qui en a paru aux yeux du public.

Dites-le ici à ma place, témoins affligés et fidèles de l'humanité, de la douceur et de l'égalité d'une si bonne maîtresse! Aviez-vous à souffrir de son rang ou de ses caprices? votre zèle n'était-il compté pour rien? vous croyait-elle trop honorés de lui sacrifier vos soins et vos peines? vous regardait-elle comme des victimes vouées à la bizarrerie et à l'humeur d'un maître? sentiez-vous votre dépendance que par ses égards et ses attentions à vous l'a-

doucir? en satisfaisant à vos services, pouviez-vous satisfaire à toute votre tendresse pour elle? votre cœur n'allait-il pas toujours plus loin que votre devoir? et quel chagrin avez-vous jamais senti en la servant, que la crainte de la perdre et la douleur de l'avoir perdue? L'abondance de vos larmes répond pour vous; et, plus vivement que mes faibles expressions, elle fait son éloge et le vôtre.

(*Orais. funèb. de Madame.*)

ZÈLE INCONSIDÉRÉ.

On voit tous les jours des ministres qu'un zèle inconsidéré jette dans des inconvénients capables d'anéantir tout le fruit de leurs fonctions, et où l'honneur même de leur caractère est avili. Ils entreprennent tout; tout ce qui a l'apparence du bien les anime et les met en mouvement; rien ne leur paraît impossible, et rien ne leur semble à la place où il doit être : ils voudraient tout changer, tout déplacer : ils commencent par mettre une confusion universelle à tout ce qu'ils touchent, sous prétexte d'y rétablir l'ordre. Esprits inquiets, bornés, téméraires, entreprenants, pourvu qu'ils s'agitent, ils sont contents d'eux-mêmes, et croient remplir toute justice : ils vont hardiment heurter de front à tous les inconvénients les plus délicats, les plus dignes d'être ménagés, les plus exposés à des suites grandes et fâcheuses, les plus capables d'arrêter la prudence et l'habileté la plus consommée : et au sortir de cet écueil, où ils viennent de se briser, et de donner au public une scène toujours désagréable au ministère, ils vont avec la même sécurité tenter une autre entreprise qui ne leur offre pas moins de péril, et ne leur promet pas moins de confusion. (*Conférences.*)

AGITATIONS DES HOMMES.

Qu'est-ce que la vie humaine, qu'une mer furieuse et agitée, où nous sommes sans cesse à la merci des flots, et où chaque instant change notre situation, et nous donne de nouvelles alarmes? Que sont les hommes eux-mêmes, que les tristes jouets de leurs passions insensées, et de la vicissitude éternelle des événements? Liés par la corruption de leur cœur à toutes les choses présentes, ils sont avec elles dans un mouvement perpétuel : semblables à

ces figures que la roue rapide entraîne, ils n'ont jamais de consistance assurée : chaque moment est pour eux une situation nouvelle; ils flottent au gré de l'inconstance des choses humaines; voulant sans cesse se fixer dans les créatures, et sans cesse obligés de s'en déprendre; croyant toujours avoir trouvé le lieu de leur repos, et sans cesse forcés de recommencer leur course; lassés de leurs agitations, et cependant toujours emportés par le tourbillon, ils n'ont rien qui les fixe, qui les console, qui les paye de leurs peines, qui leur adoucisse le chagrin des événements : ni le monde qui le cause, ni leur conscience qui le rend plus amer, ni l'ordre de Dieu, contre lequel ils se révoltent. Ils boivent jusqu'à la lie toute l'amertume de leur calice : ils ont beau le verser d'un vase dans un autre vase, dit le Prophète; se consoler d'une passion par une passion nouvelle; d'une perte par un nouvel attachement; d'une disgrâce par de nouvelles espérances; l'amertume les suit partout : ils changent de situation, mais ils ne changent pas de supplice. (*Mystères.*)

AMBITION.

Un homme livré à l'ambition se laisse-t-il rebuter par les difficultés qu'il trouve sur son chemin? il se refond, il se métamorphose, il force son naturel, et l'assujettit à sa passion. Né fier et orgueilleux, on le voit, d'un air timide et soumis, essuyer les caprices d'un ministre, mériter par mille bassesses la protection d'un subalterne en crédit, et se dégrader jusqu'à vouloir être redevable de sa fortune à la vanité d'un commis, ou à l'avarice d'un esclave : vif et ardent pour le plaisir, il consume ennuyeusement dans des antichambres, et à la suite des grands, des moments qui lui promettaient ailleurs mille agréments; ennemi du travail et de l'embarras, il remplit des emplois pénibles, prend non-seulement sur ses aises, mais encore sur son sommeil et sur sa santé, de quoi y fournir : enfin, d'une humeur serrée et épargnante, il devient libéral, prodigue même; tout est inondé de ses dons; et il n'est pas jusqu'à l'affabilité et aux égards d'un domestique qui ne soient le prix de ses largesses. (*Mystères.*)

ORGUEIL.

L'orgueil a été de tout temps la plaie la plus dangereuse de l'homme. Né pour être grand et maître de toutes les créatures, il a toujours conservé au dedans de lui ces premières impressions de son origine. Trouvant sans cesse dans son cœur je ne sais quels sentiments secrets de sa propre excellence, que sa chute n'a point effacés, il se prêta d'abord à des penchants si doux : il ne chercha plus qu'à s'élever de degré en degré ; et, ne rencontrant rien ici-bas qui pût satisfaire la grandeur d'une âme, laquelle n'avait été créée que pour régner avec son Dieu, il monta jusques au-dessus des nuées, et se plaça à côté du Très-Haut. De là l'homme se fit rendre les honneurs divins ; l'homme se rendit à l'homme même ; et l'univers adora comme ses auteurs des insensés que l'univers avait vus naître, et qui étaient venus tant de siècles après lui.

(*Mystères.*)

VANITÉ.

Une femme mondaine ne veut-elle pas encore plaire au monde, lorsqu'elle n'en est plus que la risée ou le dégoût? ne cherche-t-elle pas encore des regards qui la fuient? ne ranime-t-elle pas encore un visage flétri et suranné, par des artifices qui rappellent plus ses années que ses attraits? ne se donne-t-elle pas encore une jeunesse empruntée, qui ne trompe que ses yeux seuls? Que dirai-je? n'achète-t-elle pas peut-être des assiduités criminelles qu'elle ne saurait plus mériter? des choix honteux ne deviennent-ils pas la ressource de son indigne faiblesse? et l'âge, en changeant ses traits, a-t-il changé quelque chose à la honte de son caractère?

(*Panég. de sainte Agnès.*)

ERREURS DE LA VANITÉ.

A quoi se réduit ce qui nous paraît ici-bas digne d'envie? et, dans cet amas d'enchantements qui nous font perdre de vue les biens éternels, quels sont les principaux objets qui séduisent l'esprit, et usurpent seuls tous les hommages du cœur humain? C'est l'éclat de la naissance, c'est la distinction qui nous vient des scien-

ces et de l'esprit, c'est la mollesse qui suit les plaisirs et la félicité des sens; et enfin c'est le faste qui accompagne la grandeur et les dignités. Ce sont là les secrets ressorts qui agitent les enfants d'Adam; c'est là-dessus que roulent nos projets, nos mouvements, nos désirs, nos espérances; c'est là comme le trésor autour duquel notre cœur veille sans cesse, et le plus bel endroit de cette figure du monde qui nous saisit et nous enchante.

La noblesse du sang et la vanité des généalogies est, de toutes les erreurs, la plus universellement établie parmi les hommes. On ne pense pas, quand on s'applaudit de l'éclat des ancêtres et de l'antiquité du nom, que plus haut il nous fait remonter, et plus il nous approche de notre boue; que ce qui distingue les vases d'ignominie des vases d'honneur n'est pas la masse dont ils sont tirés, mais le bon plaisir de l'ouvrier qui les discerne; que la noblesse du chrétien n'est pas dans le sang qu'il tire de ses ancêtres, mais dans la grâce qu'il hérite de Jésus-Christ; que la chair qui nous fait naître ne sert à rien, mais que l'esprit selon lequel nous renaissons est utile à tout: et qu'enfin l'origine comme la conversation du chrétien étant dans le ciel, celle qu'il prend sur la terre est une bassesse dont il doit gémir, et non pas un titre dont il puisse se glorifier.

(*Panég. de saint François de Paule.*)

DISSIMULATION.

L'usage et les réflexions qui enveloppent l'âme, et font qu'elle ne se montre plus que par règle, et changent en art le commerce de la société, aidèrent la droiture et la candeur de la sienne.

Il n'était pas de ces hommes enfoncés et impénétrables, sur le cœur de qui un voile fatal est toujours tiré; qui s'attirent, en se cachant, le respect des peuples; que l'on ne révère tant que parce qu'on ne les a jamais vus, et qui, comme ces autres qu'une vaine religion consacra jadis, n'ont rien de vénérable que leur obscurité. Déguisements artificieux de la prudence du siècle! vaine science des enfants d'Adam! coupable trafic de mensonge et de vérité!

Je loue un homme juste et droit, simple dans le mal, et prudent pour le bien; un homme dont ce siècle malin n'était pas digne; une de ces âmes faites pour le siècle de nos pères, où la bonne foi

était encore une vertu; où une noble ingénuité tenait lieu d'art et de finesse; où, dans les plaisirs innocents d'une douce société, le plus loyal était toujours le plus habile; où l'art des précautions était inutile, parce que l'art de se contrefaire n'était pas encore inventé; et où toute la science du monde se réduisait à ignorer les lois et les usages du nôtre. (*Orais. funèb. de M. de Villars.*)

ABUS DE LA PAROLE.

Pourquoi avez-vous, ô mon Dieu, donné l'usage de la parole aux hommes? C'est sans doute afin qu'unis entre eux par ce lien aimable de la société, ils pussent en quelque sorte prêter leur voix à toute la nature pour célébrer en commun les louanges et les bienfaits de celui qui les a comblés de ses dons avec tant de magnificence et de profusion. Vous vouliez, en leur donnant ce moyen si doux et si facile de se communiquer leurs pensées et leurs réflexions, qu'ils pussent s'encourager l'un l'autre dans la voie pénible du salut, et s'aider mutuellement dans les peines auxquelles le péché les a assujettis. Car quelle autre fin pouvait se proposer votre sagesse éternelle, qui a présidé à tous vos ouvrages? Cependant, ô mon Dieu, sur quoi roulent la plupart des entretiens du monde? Hélas! ceux-là sont les plus innocents, où l'on n'est occupé que de choses vaines et frivoles, et où vous êtes entièrement oublié; puisque, s'il arrive que votre saint nom y soit proféré, c'est presque toujours pour y être déshonoré et outragé par des impiétés et des blasphèmes. Les discours que l'on y tient sont-ils propres à inspirer l'amour de la vertu? Hélas! l'on n'y entend que des maximes pernicieuses et antichrétiennes. La vanité, l'ambition, la vengeance, le luxe, la volupté, le désir insatiable d'accumuler; voilà les vertus que le monde connaît et estime, voilà les vertus auxquelles il porte ses partisans. Pour les vertus de l'Évangile, la fuite des plaisirs et des honneurs, l'humilité, la mortification, le mépris des richesses, ces vertus par lesquelles seules nous pouvons arriver au royaume des cieux, ah! elles y sont ou inconnues ou décriées. Loin de se regarder tous comme ne faisant entre eux qu'une même famille, dont les intérêts doivent être communs, il semble, ô mon Dieu, que, dans ce monde corrompu, les hommes ne se lient ensemble que pour se tromper mutuellement et se donner le change.

La droiture y passe pour simplicité : être double et dissimulé est un mérite qui honore. Toutes ses sociétés sont empoisonnées par le défaut de sincérité. La parole n'y est pas l'interprète des cœurs; elle n'est que le masque qui les cache et qui les déguise. Les entretiens n'y sont plus que des mensonges enveloppés sous les dehors de l'amitié et de la politesse. On se prodigue à l'envi les louanges et les adulations, et on porte dans le cœur la haine, la jalousie, et le mépris de ceux qu'on loue. L'intérêt le plus vil arme le frère contre le frère, l'ami contre l'ami; rompt tous les liens du sang et de l'amitié : et c'est un motif si bas, si indigne de la fin à laquelle nous sommes destinés, qui décide de nos haines et de nos amours. Les besoins et les malheurs du prochain ne trouvent que de l'indifférence, de la dureté même, dans les cœurs, lorsqu'on peut le négliger sans rien perdre, ou qu'on ne gagne rien à le secourir. O mon Dieu, quel besoin n'ai-je pas de votre grâce et d'une protection singulière, pour préserver mon cœur au milieu d'une corruption si universelle!

(*Paraphrases*).

INJUSTICE.

L'injuste sent-il qu'il serait trop dangereux pour lui d'opprimer publiquement ses frères, et que l'éclat serait à craindre? il a recours à la ruse; il n'en est aucune dont il ne s'avise. Les plus basses, les plus indignes sont employées sans remords, dès qu'elles peuvent faciliter ses desseins criminels. Pourvu qu'il parvienne à dépouiller le malheureux, et à se revêtir de ses dépouilles, la fraude, l'artifice, la perfidie, le parjure, ne sont comptés pour rien. Ceux qu'il veut opprimer, il les attire dans ses filets par des paroles douces, et par tous les semblants de l'amitié. Il leur laisse croire qu'ils vont trouver en lui un protecteur et un asile. Il les leurre de mille apparences frivoles. S'il faut employer votre nom saint et redoutable, ô mon Dieu, pour confirmer ses promesses et rassurer leur défiance, il n'en fait pas de scrupule. Mais quand une fois ils se sont fiés à lui, et qu'il les tient dans ses piéges, il dépouille tous ces vains dehors de douceur et d'humanité; ce n'est plus qu'un maître cruel et farouche, qui se croit tout permis sur son esclave. Il tombe sur lui avec une barbarie que rien ne peut adoucir : il

l'écrase, et rien ne peut assouvir sa fureur tant qu'il reste encore au malheureux quelque ressource pour sortir de l'abîme où il l'a précipité. (*Paraphr.*)

L'AVARICE.

L'avare n'amasse que pour amasser : ce n'est pas pour fournir à ses besoins ; il se les refuse : son argent lui est plus précieux que sa santé, que sa vie, que son salut, que lui-même ; toutes ses actions, toutes ses vues, toutes ses affections ne se rapportent qu'à cet indigne objet. Personne ne s'y trompe ; et il ne prend aucun soin de dérober aux yeux du public le misérable penchant dont il est possédé ; car tel est le caractère de cette honteuse passion, de se manifester de tous les côtés, de ne faire au dehors aucune démarche qui ne soit marquée de ce maudit caractère, et de n'être un mystère que pour celui seul qui en est possédé. Toutes les autres passions sauvent du moins les apparences, on les cache aux yeux du public : une imprudence, un abandon de Dieu peut quelquefois les dévoiler ; mais le coupable cherche, autant qu'il est en soi, les ténèbres : mais pour la passion de l'avarice, on ne se la cache qu'à soi-même : loin de prendre des précautions pour la dérober aux yeux du public, tout l'annonce, tout la montre à découvert ; on la porte écrite dans son langage, dans ses actions, dans toute sa conduite, et, pour ainsi dire, sur son front.

L'âge et les réflexions guérissent d'ordinaire les autres passions, au lieu que celle-ci semble se ranimer et reprendre de nouvelles forces dans la vieillesse. Plus on avance vers ce moment fatal où tout cet amas sordide doit disparaître et nous être enlevé, plus on s'y attache : plus la mort approche, plus on couve des yeux son misérable trésor ; plus on le regarde comme une précaution nécessaire pour un avenir chimérique. Ainsi l'âge rajeunit, pour ainsi dire, cette indigne passion : les années, les maladies, les réflexions, tout l'enfonce plus profondément dans l'âme, et elle se nourrit et s'enflamme par des remèdes mêmes qui guérissent et éteignent toutes les autres. On a vu des avares, dans une décrépitude où à peine leur restait-il assez de force pour soutenir un cadavre tout prêt à retomber en pourriture, ne conserver, dans la défaillance totale des facultés de leur âme, le reste de sensibilité, et,

pour ainsi dire, de signe de vie, que pour cette indigne passion; elle seule se soutenir, se ranimer sur les débris de tout le reste; le dernier soupir être encore pour elle; les inquiétudes des derniers moments la regarder encore : et l'infortuné qui meurt jeter encore des regards mourants qui vont s'éteindre sur un argent que la mort lui arrache, mais dont elle n'a pu arracher l'amour de son cœur.

(*Discours synodaux.*)

AMOUR DU PLAISIR.

Que peut-on refuser à la volupté, lorsqu'une fois elle s'est rendue maîtresse d'un cœur, et qu'on en est devenu l'esclave? L'honneur, la raison, l'équité, notre gloire, notre intérêt même, ont beau se révolter contre ce qu'elle exige; ce sont de faibles moniteurs; rien n'est écouté. Demandez à un homme public une grâce injuste, onéreuse au peuple et dommageable à l'État : en vain sa place, sa conscience, sa réputation l'en détournent; si c'est la volupté qui demande, tout cède, et vous êtes sûr d'obtenir. Sollicitez auprès d'un grand la disgrâce, la perte d'un rival innocent, et dont le mérite fait tout le crime auprès de vous : en vain le public va se récrier contre cette injustice; dès que la volupté le demande, vous êtes bientôt exaucé. Qu'un homme en place ait le malheur de déplaire à une autre Hérodias : en vain ses talents, ses services, sa probité, parlent pour lui; en vain l'État souffrira de son éloignement : c'est la volupté qui le demande, il faut qu'il soit sacrifié; et le prince aimera mieux s'attirer le mépris et l'indignation publique, en sacrifiant un serviteur fidèle et utile à l'État, que contrister un moment l'objet honteux de sa passion. Mais, d'un autre côté, proposez-lui un sujet indigne, sans vertu, sans talents, que l'honneur même d'une nation rougirait de voir en place, et dont l'incapacité blesserait la bienséance publique, il devient capable des emplois les plus hauts et les plus importants, dès que la volupté le désigne. Que l'État périsse entre ses mains, que le gouvernement en soit déshonoré, que les étrangers s'en moquent, que les sujets en murmurent, la volupté le portera au faîte des honneurs, et ne craindra point d'augmenter, par la singularité et l'injustice de ce choix, l'éclat et le scandale du vice. O passion injuste et cruelle! que faudrait-il pour t'arracher du cœur des hom-

mes, que les mêmes armes dont tu te sers pour les captiver et pour les séduire ? (*Panégyriques.*)

MALHEUR ATTACHÉ A LA VIE DU MÉCHANT.

Vous aimez le monde ; vous suivez vos passions ; vous cherchez à les contenter en tout ; êtes-vous heureux ? et, dans ces moments passagers où, rendus à vous-mêmes, vous êtes en état de voir les choses telles qu'elles sont, n'êtes-vous pas forcés d'avouer, et ne l'avez-vous pas avoué mille fois, que rien n'est plus trompeur que les promesses du monde, plus faux que ses biens, plus frivole que ses plaisirs ; et qu'au lieu de ce chemin jonché de fleurs et de roses qu'il nous annonce pour nous attirer, nous ne trouvons, hélas ! après nous y être engagés imprudemment, qu'un chemin âpre et difficile, tout hérissé de ronces et d'épines qui nous percent et nous déchirent ? Voilà la vie des gens du monde, de ceux même qui y passent pour les plus heureux, de ceux dont le sort fait tant d'envieux et de jaloux : voilà la vie que vous menez vous-même depuis si longtemps ; vie triste, vie misérable, vie indigne d'une créature raisonnable, destinée à jouir éternellement de Dieu, et qui n'est sur la terre que pour se rendre digne d'un si grand bien par la pratique de toutes les vertus. C'est à une telle vie cependant que vous sacrifiez votre Dieu, votre conscience, vos devoirs, et votre salut éternel : vous abandonnez Dieu et la piété, pour être heureux ; et c'est pour les avoir abandonnés que vous êtes malheureux. Car tel est, ô mon Dieu, dès ce monde même, l'ordre immuable de votre justice : le pécheur a beau courir après la joie et les plaisirs, il n'y a ni paix, ni vrai bonheur pour l'impie : vous lui faites presque toujours trouver sa peine et son supplice dans son péché même ; ou bien, en le livrant aux remords de sa conscience, ce bourreau intérieur, d'autant plus redoutable qu'il est toujours présent, et qu'on ne peut s'en garantir ; ou si, par un usage long et invétéré du crime, il est parvenu à les étouffer, et à avaler l'iniquité comme l'eau, votre sagesse se jouant de tous ses projets, vous faites servir ce qu'il aura ambitionné et poursuivi avec vivacité et avec passion, comme devant le plus contribuer à son bonheur, pour lui susciter mille embarras, mille affaires désagréables et fâcheuses, d'où naît une longue suite de malheurs

et de chagrins, qui répandent une triste amertume sur tout le cours de sa vie; et quand même vous ne vous mêleriez pas, ô mon Dieu, de la punition du pécheur en cette vie, le vide et le néant qu'il est forcé de reconnaître dans les choses qui ont fait l'objet de tous ses désirs, et qui lui ont coûté tant de soins, tant de peines, tant d'inquiétudes, suffiraient pour le rendre infiniment malheureux.

(*Paraphrases.*)

BONHEUR ATTACHÉ A LA VIE DU JUSTE.

Que le sort du juste est différent! par un ordre contraire, mais également juste, vous lui faites trouver, ô mon Dieu, sa consolation, sa joie, et une partie même de sa récompense, dans la pratique de la vertu, au milieu des croix et des tribulations qui en sont inséparables : c'est que vous répandez dans son cœur une paix, une douceur, une sérénité, qui sont les fruits de l'innocence; fruits aimables et délicieux, que le monde ne connaît point, qu'il ne connaîtra jamais, auprès desquels ses plaisirs les plus vifs et les plus piquants ne sont qu'une eau fade et insipide. C'est que le juste sent qu'il est l'objet de votre miséricorde; que vous avez les yeux ouverts sur lui pour le protéger, pour écarter les tentations, ou pour soutenir sa faiblesse dans les combats qu'il est obligé de livrer aux ennemis de son salut : c'est que vous l'établissez dans une humble confiance en votre secours, dans une soumission entière aux ordres de votre providence, qu'il adore dans tous les événements. La perte des biens ou de la santé, les chagrins domestiques, la violence, l'injustice, l'ingratitude des hommes; rien de tout cela ne l'étonne et ne le fait murmurer : bien loin de là, il y trouve même une matière ample et continuelle à ses actions de grâces, parce qu'il y découvre votre miséricorde, ô mon Dieu, attentive à lui fournir un moyen pour expier ses fautes passées, un préservatif contre les retours de son cœur vers le monde, et le prix d'une éternité bienheureuse.

(*Paraphrases.*)

FAUX HONNEUR.

Prince heureux devant les hommes! mais qu'est aux yeux de la foi le bonheur humain? que dure-t-il? et, dans sa courte durée, combien traîne-t-il avec lui de fiel et d'amertume? Quel privilége ont ici les princes au-dessus du peuple? tout ce qui les environne les rend-il heureux? Hélas! tout ce qui est hors de nous ne saurait jamais faire un bonheur pour nous. Les plaisirs occupent les dehors; le dedans est toujours vide. Tout paraît joie pour les grands, et tout se tourne en ennui pour eux. Plus les plaisirs se multiplient, plus ils s'usent. Ce n'est pas être heureux que de n'avoir plus rien à désirer, c'est perdre le plaisir de l'erreur; et le plaisir n'est que dans l'erreur, qui l'attend et qui le désire. La grandeur elle-même est un poids qui lasse. Les chagrins montent sur le trône, et vont s'asseoir à côté du souverain : la félicité les rend plus amers. Le monde étale des prospérités; le monde ne fait point d'heureux. Les grands nous montrent le bonheur, et ils ne l'ont pas. Quel est donc l'homme heureux sur la terre? c'est l'homme qui craint le Seigneur; c'est le juste qui n'est pas de ce monde; c'est un cœur qui ne tient qu'à Dieu, et à qui la mort n'ôte rien que l'embarras du corps terrestre, qui l'éloignait de Dieu.

(*Orais. funèb. du Dauphin.*)

ASSUJETTISSEMENT.

Trouvez-moi dans le monde un état d'indépendance entière; imaginez, si vous le pouvez, une situation où, libre de tout joug, de toute servitude, de tout égard, de toute subordination, de tout ménagement, on n'ait à répondre qu'à soi-même de soi-même. Quels sont les assujettissements du mariage? et cette liberté si vantée, qu'est-elle qu'une servitude qui nous lie aux volontés, et souvent aux caprices d'un époux souvent injuste, jaloux, bizarre, qui change une société sainte en une affreuse captivité? Quelle est la servitude de la cour, de la fortune, des places, des emplois? quel est ce fantôme de liberté qui fait dépendre les personnes du monde de tant de maîtres; qui les assujettit à tout, à leurs supérieurs, à leurs sujets, à leurs amis, à leurs ennemis, à leurs envieux, à leurs partisans, à tout ce qui les environne? Qu'est-ce

qu'une âme livrée au monde et à la fortune, que l'esclave de l'univers entier; que le jouet éternel des passions et des bizarreries d'autrui, parce qu'elle l'est des siennes propres? Qu'est-ce que la vie du monde et de la cour elle-même, qu'une servitude éternelle, où nul ne vit pour soi, où il faut sans cesse sacrifier les plaisirs à la fortune, le repos au devoir, les aises et les commodités aux bienséances, nos propres goûts aux goûts d'autrui, nos lumières aux préventions de ceux de qui nous dépendons; et enfin notre conscience souvent à leurs passions injustes?

(*Sermon pour une profess. relig.*)

ILLUSIONS DU MONDE.

O enfants des hommes, qui courez avec tant d'empressement après une fortune qui vous échappe toujours, et qui vous laisse encore mille choses à désirer quand vous l'avez trouvée, jusqu'à quand votre cœur se laissera-t-il séduire par une illusion dont votre expérience devrait vous avoir détrompés? jusqu'à quand aimerez-vous vos inquiétudes et vos chaînes? Le bonheur que vous cherchez n'est plus qu'un poids qui vous accable, dès que vous y êtes parvenus. Vous sentez multiplier vos soucis à mesure que le monde vous multiplie ses faveurs; de nouveaux désirs naissent de ceux que vous venez de voir accomplis. Le monde vous croit heureux; mais la jalousie, mais la prospérité d'autrui, mais ce qui manque encore à votre ambition, mais le vide même de tout ce que vous possédez, et qui ne saurait jamais satisfaire l'immensité d'un cœur que Dieu seul peut remplir; mais le dégoût même qui suit toujours la possession de ce qu'on avait le plus désiré; mais le cri de la conscience, qui vous reproche sans cesse et les voies injustes par où vous êtes parvenus à ce que vous désiriez, et l'usage criminel que vous en faites; mais la pensée même que tout s'enfuit, que la vie la plus longue n'est qu'un instant rapide, et que demain on va vous redemander votre âme; mais tout cela ensemble est un ver secret qui vous dévore sans cesse, et qui empoisonne toute cette vaine félicité qui trompe les spectateurs, tandis qu'elle ne peut vous rendre heureux et vous séduire vous-mêmes. Pourquoi sacrifiez-vous donc votre âme, votre salut éternel, votre Dieu, à des objets dont vous ne pouvez vous empêcher de sentir vous-mêmes le faux,

la vanité et le néant? Aimez celui seul qui peut donner tout ce que l'on désire, et dont l'amour tout seul fait le véritable bonheur de ceux qui l'aiment. (*Paraphrases.*)

RÉVOLUTIONS DU MONDE.

Tout passe, tout disparaît, tout s'écroule à nos yeux. Un nouveau monde s'élève insensiblement sur les débris de celui que nous avons vu en y entrant : une nouvelle cour reparaît à la place de celle que nos premières années ont vue ; de nouveaux personnages sont montés sur le théâtre ; de nouvelles scènes occupent tous les jours l'univers : nous nous trouvons presque seuls et étrangers au milieu du monde, parmi des hommes que nous avons vus naître, séparés de ceux avec qui nous avions d'abord vécu ; tout nous échappe, tout fuit, tout court rapidement se précipiter dans le néant, et au milieu de ces révolutions éternelles, où Dieu seul, qui ne passe point, paraît si grand ; où Dieu seul, qui, changeant sans cesse la face de l'univers, demeure toujours le même, paraît si digne de nos hommages ; nous ne le voyons pas ; nous ne nous élevons jamais jusqu'à lui ; nous tenons encore aux débris d'un monde qui s'est déjà à demi écroulé entre nos mains : nous rappelons même par l'imagination ce qui nous en est échappé : nous donnons de la réalité à ce qui n'est plus ; nos premières années souillent encore notre cœur par des souvenirs lascifs et injustes ; nous faisons sans cesse revivre nos jours passés en ce qu'ils ont eu de criminel : il semble que la vie est trop courte pour offenser Dieu ; nous revivons sans cesse par des images qui renouvellent nos iniquités passées, c'est-à-dire, nous vivons doublement pour le crime, n'ayant jamais vécu un instant pour la vertu. Ainsi le passé nous souille ou nous séduit, loin de nous détromper et de nous instruire ; nous n'y voyons que les révolutions humaines, nous ne remontons pas plus haut, et nous vivons comme si le hasard conduisait l'univers, et qu'il n'y eût point d'autre raison de ce qui arrive, que l'événement lui-même. (*Mystères.*)

Le monde devint un théâtre d'horreur, où les rois et les nations, conjurées les unes contre les autres, ne semblaient conspirer, en se détruisant tour à tour, qu'à purger l'univers de cette race impie et idolâtre qui couvrait alors toute la face de la terre. C'était un nou-

veau déluge de sang, dont votre justice se servait pour la punir et la purifier encore. Leurs villes, si célèbres autrefois par leur magnificence, par leur force, et encore plus par leurs crimes et leurs dissolutions, ne furent plus que des monceaux de ruines. Ces asiles fameux de l'idolâtrie et de la volupté furent renversés de fond en comble. Ces statues si renommées qui les embellissaient, que l'antiquité avait tant vantées, la faiblesse de leurs dieux ne put les mettre à couvert; et elles furent ensevelies dans les débris de leurs villes et de leurs temples. Il ne reste donc plus rien de tous ces superbes monuments de l'impiété.

Que sont devenus ces Césars qui faisaient mouvoir l'univers à leur gré? ces protecteurs d'un culte profane et insensé; ces oppresseurs barbares de vos saints et de votre Église? A peine en reste-t-il quelque souvenir sur la terre : leur nom même ne s'est conservé jusqu'à nous qu'à la faveur du nom des martyrs qu'ils ont immolés, et que les fêtes de votre Église feront passer d'âge en âge jusqu'à l'avénement de votre Fils. La gloire et la puissance de ces tyrans s'est évanouie avec le bruit que leur ambition, leur cruauté, leurs entreprises insensées avaient fait sur la terre. Semblables au tonnerre qui se forme sur nos têtes, il n'est resté, de l'éclat et du bruit passager qu'ils ont fait dans le monde, que l'infection et la puanteur. C'est le destin des choses humaines, de n'avoir qu'une durée courte et rapide, et de tomber aussitôt dans l'éternel oubli d'où elles étaient sorties. Mais votre Église, grand Dieu! mais ce chef-d'œuvre admirable de votre sagesse et de votre miséricorde envers les hommes; mais votre empire, maître souverain des cœurs, n'aura point d'autres bornes que celles de l'éternité. Tout nous échappe, tout disparaît; la figure du monde change sans cesse autour de nous. C'est une scène sur laquelle, à chaque instant, paraissent de nouveaux personnages qui se remplacent; et de tous ces rôles pompeux qu'ils ont joués pendant le moment qu'on les a vus sur le théâtre, il ne leur reste à la fin que le regret de voir finir la représentation, et de ne se trouver réellement que ce qu'ils sont devant vous. (*Paraphr.*)

SOINS DE LA ROYAUTÉ.

Représentez-vous le détail immense des soins de la royauté, un prince qui veut suffire à tous, à qui tous peuvent à peine suffire :

abolissant les abus, rétablissant la décence et l'autorité des lois, tirant les dignités publiques de l'avilissement où les choix injustes les avaient laissées; ne laissant jamais les talents et le mérite, ou inutiles, ou malheureux; jaloux des droits de sa couronne, plus jaloux encore des intérêts de Dieu; soutenant la majesté et les prérogatives du trône sans rien perdre de l'amour de ses peuples; toujours prêt à écouter les plaintes, ou à consoler les misères; voulant être instruit de tout pour remédier à tout; ne cherchant pas dans un abord inaccessible le secret d'ignorer les maux publics, de peur d'être obligé de les soulager; convaincu que l'affliction est un titre qui donne droit d'aborder un bon prince, et qu'il n'est point de malheureux dont les plaintes ne méritent du moins d'être écoutées; en un mot, cher à son peuple par sa bonté, redoutable au vice par son équité, précieux à l'Église par sa religion; et persuadé que la souveraineté n'est plus qu'une tyrannie dès qu'elle n'est utile qu'à celui qui règne, dès que les peuples ne vivent que pour le prince, et que le prince ne vit que pour lui seul. Maximes saintes, soyez à jamais gravées autour du diadème et dans le cœur de ses augustes descendants! (*Panég. de saint Louis.*)

ÉDUCATION DES PRINCES.

Quel soin que celui d'être chargé de former la jeunesse des souverains; de jeter, dans ces âmes destinées au trône, les premières semences du bonheur des peuples et des empires; de régler de bonne heure des passions qui n'auront plus d'autre frein que l'autorité; de prévenir des vices, ou d'inspirer des vertus qui doivent être, pour ainsi dire, les vices et les vertus publiques; de leur montrer la source de leur grandeur dans l'humanité; de les accoutumer à laisser auprès d'eux à la vérité l'accès que l'adulation usurpe toujours sur elle; de leur faire sentir qu'ils sont grands, et de leur apprendre à l'oublier; de leur élever les sentiments en leur adoucissant le cœur; de les porter à la gloire par la modération; de tourner à la piété des penchants à qui tout va préparer le poison du vice; en un mot, d'en former des maîtres et des pères, de grands rois, et des rois chrétiens! Quel ouvrage! mais quels hommes la sagesse du roi ne choisit-elle pas pour le conduire!

(*Orais. funèb. du Dauphin.*)

TABLEAU DE LA COUR.

Les cours surtout sont pleines de délations et de mauvais offices : c'est là où toutes les passions se réunissent, ce semble, pour s'entre-choquer et se détruire : les haines et les amitiés y changent sans cesse avec les intérêts : il n'y a de constant et de perpétuel que le désir de se nuire. Les liens même du sang se dénouent, s'ils ne sont resserrés par des intérêts communs. *L'ami*, comme parle Jérémie, *marche frauduleusement sur son ami, et le frère supplante le frère.* Il semble qu'on soit convenu que la bonne foi ne serait pas une vertu, et que l'amitié ne serait plus qu'une bienséance : l'art de tendre des piéges n'y déshonore que par le mauvais succès : enfin la vertu elle-même, souvent fausse, y devient plus à craindre que le vice. La religion y fournit souvent les apparences qui cachent les embûches qu'on nous tend : l'on y donne quelquefois les dehors à la piété, pour réserver plus sûrement le cœur à l'amertume de la jalousie, et au désir insatiable de la fortune : et comme dans ce temple de Babylone, dont il est parlé dans Daniel, en public tout paraît pour la divinité, en secret, et par des voies souterraines, on reprend tout pour soi-même.

(*Orais. funèb. du Dauphin.*)

NAISSANCE ILLUSTRE.

Tout ce que le monde a de plus grand paraissait rassemblé dans le prince que nous pleurons. Une naissance qui efface l'éclat de toutes les généalogies de l'univers : un nom au-dessus de tous les autres noms : un sang qui prend sa première source dans le trône, et qui coule sans interruption depuis tant de siècles, et par tant de souverains : une maison auguste qui a vu naître toutes les autres, qui a donné naissance à nos histoires ; qui compte parmi ses titres domestiques tous les monuments qui nous restent des règnes les plus éloignés ; et qui seule demeurée, depuis le commencement, au milieu du débris de tant de maisons souveraines qui ont péri, semble être, comme celle de Noé, la seule dépositaire de toute la gloire des siècles passés, et de la première alliance que le Seigneur fit avec nos pères.

Tel était Louis, dauphin ; l'enfant de tant de rois, l'héritier de

la gloire de tant de siècles ; ajoutez encore, le fils de Louis le Grand.

(*Orais. funèb. du Dauphin*).

CROISADES DE SAINT LOUIS.

Tout semblait annoncer des succès heureux : la sainteté de l'entreprise, le zèle ardent d'une nation accoutumée à vaincre, le bonheur de la première expédition conduite par le vaillant Godefroi, les prières de toute l'Église, qui donnent toujours une nouvelle force aux armées qui vont combattre pour la gloire du Seigneur ; et enfin la valeur et la piété du prince, à qui la religion seule avait inspiré ce grand et pieux projet. Je dis sa valeur : car qui pourrait redire ici tout ce que son courage lui fit entreprendre d'héroïque dans une guerre si fameuse par ses malheurs et par sa foi ? Tantôt arrivé au port de Damiette, impatient de venger la gloire du Seigneur, il se jette dans l'eau l'épée à la main, et le bouclier pendu au cou ; et, devançant ses troupes à la vue de l'ennemi, Où est le Dieu de Louis ? s'écrie-t-il comme un autre Théodose ; rassure les siens ébranlés par la grandeur du péril ; glace les ennemis par la fierté de sa contenance ; et Damiette devient la conquête de sa foi et de sa valeur. Tantôt, courant partout où le péril devient plus grand ; exposant à tout moment avec sa personne le salut de son armée ; sourd aux remontrances des siens, se jetant dans la mêlée comme un simple soldat, il ne se souvient qu'il est roi que pour se souvenir qu'il est obligé de donner sa vie pour le salut de son peuple. Tantôt invincible même dans les fers, son courage et sa grandeur n'y perdent rien de la majesté du trône ; et, tout captif qu'il est, il sait se faire rendre des hommages par des vainqueurs barbares.

(*Panég. de saint Louis.*)

AFFABILITÉ DE SAINT LOUIS.

Ainsi la piété et l'humanité du saint roi faisaient la félicité de son peuple. Accessible à tous, il ne disputait pas même au dernier de ses sujets le plaisir de voir son souverain : leur montrant toujours un visage riant ; tempérant par l'affabilité la majesté du trône ; je-

tant, comme Moïse, un voile de douceur et de tempérament sur l'éclat de sa personne et de sa dignité, pour rassurer les regards de ceux qui l'approchaient; et se dépouillant si fort de tout le faste qui environne la grandeur, qu'en l'abordant on ne s'apercevait presque qu'il était le maître que lorsqu'il accordait des grâces. L'affabilité et l'humanité seraient les vertus naturelles des grands, s'ils se souvenaient qu'ils sont les pères de leurs peuples : le dédain et la fierté, loin d'être les prérogatives de leur rang, en sont l'abus et l'opprobre ; et ils ne méritent plus d'être maîtres de leurs sujets dès qu'ils oublient qu'ils en sont les pères; cette leçon regarde tous ceux que leurs dignités établissent sur les peuples. Hélas ! souvent on laisse à l'autorité un front si sévère et un abord si difficile, que les affligés comptent pour leur plus grand malheur la nécessité d'aborder celui duquel ils en attendent la délivrance. Cependant les places qui nous élèvent sur les peuples ne sont établies que pour eux : ce sont les besoins publics qui ont formé les dignités publiques; et si l'autorité doit être un joug accablant, elle doit l'être pour ceux qui l'exercent et qui en sont revêtus, et non pour ceux qui l'implorent, et qui viennent y chercher un asile.

(*Panég. de saint Louis.*)

MORT DE SAINT LOUIS.

Une terre infidèle reçut ses derniers soupirs. Les malheurs de sa première expédition dans la Palestine n'avaient pu ralentir son zèle : déjà cassé : moins par les infirmités d'un âge avancé, par les fatigues de ses voyages et de ses guerres, que par les austérités d'une vie dure et pénitente, il part et marche encore contre les infidèles, suivi de ses princes et de ses troupes : il aborde en Afrique, persuadé que, s'il peut chasser de ces contrées les ennemis de Jésus-Christ, cette conquête lui facilitera celle des lieux saints, et de cette terre dont la délivrance avait toujours fait le pieux objet de tous ses désirs. Mais il meurt, comme Moïse, avant d'avoir pu passer le Jourdain : il salue de loin, comme lui, cette terre heureuse promise à sa postérité; et se consolant, à l'exemple de Moïse, dans l'espérance que ses successeurs établiraient enfin un jour le peuple de Dieu dans son héritage, et en chasseraient les ennemis du Seigneur : Je meurs dans cette terre étrangère, dit-il

à ses enfants et aux principaux chefs de son armée, comme autrefois Moïse sur le point de sa mort. *Ecce morior in hac humo.* Le Seigneur refuse sans doute à mes infidélités la consolation que j'avais tant souhaitée de délivrer son héritage : mais vous, ou vos successeurs, le délivrerez ; et cette terre promise au peuple de Dieu deviendra enfin la conquête des héritiers de mon sang et de mon trône. (*Panég. de saint Louis.*)

ÉTAT DE LA FRANCE SOUS SAINT LOUIS.

Sous les règnes précédents, et durant les troubles inséparables d'une longue minorité, la France, presque épuisée, avait éprouvé ces temps difficiles où le salut des peuples rend la dureté des charges publiques nécessaire, et où, pour les défendre, il faut presque les accabler. Le saint roi leur rendit, avec la tranquillité, la joie et l'abondance ; les familles virent renaître ces siècles heureux qu'elles avaient tant regrettés ; les villes reprirent leur premier éclat ; les arts, facilités par les largesses du prince, attirèrent chez nous les richesses des étrangers ; le royaume, déjà si abondant de son propre fonds, se vit encore enrichi de l'abondance de nos voisins. Les Français vivaient heureux ; et, sous un si bon roi, tout ce qu'ils pouvaient souhaiter à leurs enfants, c'était un successeur qui lui fût semblable.

Mais, peu content d'être attentif aux besoins des particuliers, Louis redoubla son attention pour remédier aux misères publiques, et même pour les prévenir. C'est le privilége et en même temps le devoir des grands, de préparer non-seulement à leur siècle, mais aux siècles à venir, des secours publics aux misères publiques : notre saint roi connut ce devoir, et jamais prince ne fit plus d'usage d'un si heureux privilége. Que de maisons saintes dotées ! que de lieux de miséricorde élevés par ses libéralités ! que d'établissements utiles entrepris par ses soins ! il n'est point de genre de misère à laquelle ce pieux roi n'ait laissé pour tous les âges suivants une ressource publique. Ville heureuse, qui le vites autrefois régner, au milieu de vos murs s'élèvent encore, et subsisteront toujours des édifices sacrés, les fruits immortels de sa charité et de son amour pour son peuple. Mais l'enceinte de cette capitale ne renferma pas tous les soins bienfaisants de sa magnificence et de

sa piété. Obligé souvent de visiter ses provinces, et de se montrer à ses sujets les plus éloignés, il laissa partout des monuments durables de sa miséricorde et de sa bonté; et encore aujourd'hui on ne marque ses voyages dans les divers endroits du royaume, que comme autrefois les Juifs marquaient ceux des patriarches dans la Palestine, c'est-à-dire, par les lieux de religion qu'il éleva à la gloire du Dieu de ses pères.

(*Panég. de saint Louis.*)

MORT DE LOUIS LE GRAND.

Rappellerai-je ici ces jours de deuil tant de fois déjà rappelés, où toute la famille royale presque éteinte, où le trône environné de tant d'appuis, demeuré seul en un instant; où tant de têtes que la couronne attendait, abattues, il ne nous restait de toutes nos espérances que la caducité d'un grand roi que nous allions perdre, et l'enfance d'un successeur que nous craignions de ne pouvoir conserver. Louis, inébranlable au milieu des débris de sa maison, ne vit dans ces lugubres funérailles que l'appareil et le préparatif des siennes: il avait assez vécu pour sa gloire, mais il n'avait pas encore vécu assez pour nous. Cependant ce règne long et glorieux devait avoir le destin des choses humaines; ses jours, comme les nôtres, étaient comptés; le terme fatal arriva; les desseins du ciel sur sa grande âme étaient accomplis; et la France perdit un roi qui sera toujours encore plus grand dans nos cœurs que dans nos annales.

(*Orais. funèb. de Madame.*)

MARIAGE DE LA PRINCESSE CHARLOTTE PALATINE AVEC PHILIPPE, DUC D'ORLÉANS, PÈRE DU RÉGENT.

Les mêmes liens qui l'attachèrent au prince son époux l'attachèrent à la France: elle parut avoir épousé la nation. Le sang germanique qui coulait dans ses veines retrouva pour le sang français les penchants et les affections de la même origine; et, descendue de ces anciens conquérants qui, des bords du Rhin, vinrent fonder dans les Gaules une monarchie qui a vu depuis commencer

toutes celles de l'Europe, elle parut, en arrivant parmi nous, s'être rendue à sa patrie, plutôt qu'en être sortie. Notre culte était devenu son culte, et notre peuple fut le sien; nos dieux furent ses dieux; nos usages, ses usages; notre gloire ou nos malheurs, ses malheurs ou sa gloire; et, oubliant ses premières destinées, elle n'en connut plus d'autres que celles de la monarchie. Liée par le sang, ou par des commerces d'amitié et de bienséance, à la plupart des souverains de l'Europe, elle ne le fut jamais par le cœur qu'à la nation; et, au milieu des guerres qui les avaient armés contre nous, ses liaisons avec les cours étrangères ne furent jamais que des témoignages éclatants de son amour pour la France. Nos histoires lui en feront honneur; et, parmi les princesses étrangères que les liens du mariage unirent au sang de nos rois, et qui vécurent au milieu de nous, elles lui opposeront des exemples qui l'honoreront encore davantage. (*Orais. funèb. de Madame.*)

TABLEAU D'UN ÉTAT FLORISSANT.

La France, sortie des troubles inséparables d'une longue minorité, voyait croître avec le roi ses espérances et sa gloire. Nos troupes aguerries par nos propres dissensions; de grands généraux formés, et, en combattant même contre la patrie, devenus des chefs consommés pour la défendre; les finances rétablies par les soins d'un ministre habile; la licence changée en règle, les anciennes maximes, presque oubliées, rappelées à leur premier esprit; les arts, déchus dans la faiblesse du gouvernement, reprenant avec lui leur éclat et leur vigueur; les lettres, que nos troubles et nos malheurs avaient comme bannies, rétablies en honneur pour publier nos victoires; ces hommes uniques, dont les ouvrages seront de tous les temps, et qui jusque-là n'avaient paru que successivement de siècle en siècle, ou de règne en règne parmi nous, devenus communs, et se pressant, pour ainsi dire, de naître tous à la fois sous un règne déjà si glorieux; l'État, comme le roi, dans une jeunesse vive et florissante.

Au milieu de tant de prospérités, le Dauphin est donné à la France; l'objet des vœux publics, le gage du bonheur des peuples, l'espérance de la monarchie, le lien de la succession royale, l'enfant de la gloire et de la magnificence.

Nos succès croissent avec lui; ses jours ne sont plus comptés que par les victoires d'un père triomphant; chaque saison vient mettre au pied de son berceau royal des trophées et des dépouilles; les merveilles se multiplient; l'abondance embellit le dedans du royaume, tandis que la valeur en recule les frontières; la pompe des maisons royales répond à la grandeur du roi; de superbes édifices sortent en un instant, comme par enchantement, du sein de la terre; l'ouvrage de plusieurs siècles devient l'ouvrage de quelques mois; la stérilité des lieux se tourne en ornement; et le roi, de retour de ses campagnes, après avoir vaincu ses ennemis, vient se délasser chez lui à vaincre encore la nature.

(*Or. fun. du Dauphin.*)

PORTRAIT.

Je ne vous dirai pas qu'il avait reçu du ciel un de ces génies heureux qui trouvent dans leur propre fonds ce que l'étude et l'expérience ne sauraient guère remplacer quand on ne l'a pas; qu'il était né instruit sur l'art périlleux de gouverner les peuples; que de tous les mystères de la sagesse des hommes il n'ignora que ceux qu'il n'eût pas voulu suivre; et que, comme cet habile conducteur du peuple juif, il sut dès sa jeunesse tous les secrets de la science des Égyptiens. Je n'ajouterai pas que les affaires n'eurent jamais rien d'obscur qu'il n'éclaircît, rien de douteux qu'il ne décidât, rien de difficile qu'il n'aplanît, rien de délicat qu'il ne ménageât, rien de périlleux qu'il ne franchît, rien de pénible qu'il ne dévorât; que les plus vastes l'étaient moins que son esprit, et que, partagé entre mille soins, il fut toujours tout entier à chacun.

(*Or. fun. de M. de Villeroy.*)

PORTRAIT DU DUC DE MONTAUSIER ET DE BOSSUET.

L'un [1], d'une vertu haute et austère, d'une probité au-dessus de nos mœurs, d'une vérité à l'épreuve de la cour; philosophe sans ostentation; chrétien sans faiblesse; courtisan sans passions; l'arbitre du bon goût et de la rigidité des bienséances; l'ennemi du faux; l'ami et le protecteur du mérite; le zélateur de la gloire de la na-

[1] Le duc de Montausier.

tion; le censeur de la licence publique; enfin un de ces hommes qui semblent être comme les restes des anciennes mœurs, et qui ne sont pas de notre siècle.

L'autre [1], d'un génie vaste et heureux; d'une candeur qui caractérise toujours les grandes âmes et les esprits du premier ordre; l'ornement de l'épiscopat, et dont le clergé de France se fera honneur dans tous les siècles; un évêque au milieu de la cour; l'homme de tous les talents et de toutes les sciences; le docteur de toutes les Églises; la terreur de toutes les sectes; le Père du dix-septième siècle, et à qui il n'a manqué que d'être né dans les premiers temps, pour avoir été la lumière des conciles, l'âme des Pères assemblés, dicté des canons, et présidé à Nicée et à Éphèse.

Deux hommes uniques chacun dans leur caractère, et qu'on aurait cru ne pouvoir plus être remplacés après leur mort, si ceux qui leur ont succédé dans l'éducation du prince qui doit régner ne nous avaient appris que la France ne fait guère de pertes irréparables.

(*Orais. funéb. du Dauphin.*)

PORTRAIT D'ABEILARD.

Cet homme enflé d'une vaine science, et pourvu de ces talents naturels propres à séduire les esprits, et à donner au mensonge tout l'air de la vérité; éloquent, poli, artificieux dans ses discours, vain de mille connaissances singulières, avait entrepris de rendre les mystères de la foi palpables à la raison humaine; et, au lieu de cette lampe qui luit dans un lieu ténébreux, y introduire une lumière qui ne paraîtra que lorsque nous serons transformés de clarté en clarté. Déjà les fidèles, attirés par les charmes de son éloquence et par l'ascendant de la nouveauté, toujours inévitable en matière de religion sur l'esprit des peuples, commençaient à franchir les bornes saintes que nos anciens avaient si sagement posées. Ce mystère d'iniquité n'opérait presque plus en secret; et Abeilard, fier de son succès, défiait hautement le peuple de Dieu, comme ce géant des Philistins, de lui opposer un ennemi digne de lui : mais l'insolence de cet hérésiarque préparait à Bernard une nouvelle

[1] Bossuet.

gloire. Tous deux se rendent au concile de Sens; et là, devant les pontifes du Seigneur, la science qui enfle cède à la simplicité qui édifie; les paroles artificieuses de la sagesse humaine, à la vertu de la croix et de l'esprit; et le philosophe le plus orgueilleux de son temps, à un scribe instruit dans le royaume des cieux.

(*Panég. de saint Bernard.*)

PORTRAIT D'UN MAGISTRAT.

Exposons tout à coup ce grand homme à la tête de la province, veillant aux intérêts et à la gloire du prince; présidant à la fortune et au repos des peuples; toujours occupé, et toujours au-dessus de ses occupations; se faisant un vrai soulagement de son devoir, et se faisant un devoir du soulagement de son peuple; si pénétrant, qu'il ne lui fallait pour décider que le temps qu'il faut pour entendre; si éclairé, que ses décisions paraissaient toujours dictées par la sagesse même; sûr de l'avenir, attentif au présent, habile à prendre des mesures sur le passé; d'un esprit vif, facile, insinuant; d'un jugement vaste, élevé, fécond; d'un cœur droit, noble, bienfaisant; toujours au-dessus de ses dignités et de sa grandeur; toujours à portée de la misère et de l'infortune; ami sincère, maître généreux, père commun.

(*Orais. funèb. de M. de Villeroy.*)

VIE PRIVÉE D'UN GRAND HOMME.

Les grands hommes, qui ne doivent ce titre qu'à certaines actions d'éclat, n'ont quelquefois de grand que le spectacle.

Dans ces occasions rares, les yeux du public et la gloire du succès prêtent à l'âme une force et une grandeur étrangères; l'orgueil emprunte les sentiments de la vertu; l'homme se surmonte, et ne se montre pas tel qu'il est.

Combien de conquérants fameux dans l'histoire, à la tête des armées, ou dans un jour d'action, paraissent au-dessus des héros! et, dans le détail des mœurs de la société, à peine étaient-ils des hommes.

C'est que dans les occasions d'éclat l'homme est comme sur le théâtre, il représente; mais dans le cours ordinaire des actions de

la vie il est, pour ainsi dire, rendu à lui-même; c'est lui qu'on voit; il quitte le personnage, et ne montre plus que sa personne.

Aussi, lorsque l'auteur sacré loue ces hommes illustres qui ont été riches en vertu, et qui se sont acquis parmi leur peuple une gloire qui passera d'âge en âge, il comprend tout leur éloge dans ces deux traits : Ils ont maintenu et embelli au dehors l'ordre et la beauté de la société par la douceur de toutes les vertus civiles, *pulchritudinis studium habentes;* et ils ont été au dedans comme les génies pacifiques et tutélaires de leurs propres maisons, *pacifiantes in domibus suis.*

Oui, que le prince de Conti ait été un grand homme de guerre, c'est une gloire qu'il a partagée avec tant d'hommes fameux que la France a eus dans tous les siècles.

Mais une louange qui lui est propre, c'est que la vie paisible et privée, l'écueil des réputations les plus brillantes, a laissé voir en lui encore plus de vertus estimables; c'est qu'en le voyant tous les jours, nous l'avons toujours vu plus grand.

Quels égards pour la princesse son epouse, dont la conduite et les vertus ont toujours honoré le rang! Les plus petites attentions, qui semblaient devoir échapper à la supériorité de son génie, n'échappaient pas à la bonté de son cœur. Quelle tendresse pour les princes ses enfants! Formant lui-même dans leur cœur ces premiers sentiments d'honneur et d'élévation si dignes de leur naissance; devenant, pour ainsi dire, enfant avec eux, pour leur apprendre à devenir un jour sages, grands, équitables, humains, modérés, en un mot, tout ce qu'il était lui-même. Vivant comme un homme privé au milieu de son auguste famille; respectant les liens de la religion et de la nature, les doux titres de père et de mari, et ne connaissant pas cet usage insensé qui fait que la plupart des grands semblent être nés seuls sur la terre, croient que tout ce qui renverse la première institution de la nature est un privilége de la grandeur, et regardent tout ce qui lie comme un joug qui les déshonore.

(*Orais. funeb. du prince de Conti.*)

GOÛT POUR LA GUERRE.

Les grands talents qui distinguent les hommes dans leur état se manifestent d'abord par le goût qui les y porte. David encore enfant cherchait parmi les lions et les ours une matière à sa valeur, et se dérobait volontiers au repos de la vie champêtre, pour aller s'instruire auprès de ses frères, au milieu des armées d'Israël.

Le goût du prince de Conti pour la guerre fut le premier penchant que la nature montra en lui; et ce n'était pas ce goût qui, dans les autres, est d'ordinaire une ardeur de l'âge plus qu'une preuve du talent.

Guidé par la force de son génie, il se fit d'abord de l'art militaire une étude, et non pas un amusement : il comprit tout ce qu'il fallait d'étendue, d'élévation, de sang-froid, de vivacité, de profondeur, de ressources, de connaissances, pour y exceller; et crut qu'un prince ne devait compter pour rien de combattre, s'il ne se rendait digne de commander.

A la lecture des anciens, et surtout des Commentaires de César, dont il traduisit les plus beaux endroits, il ajouta la recherche et la conversation des hommes les plus consommés dans la science de la guerre. Il les écoute, il les étudie; il en fait ses amis, pour être plus à portée d'en faire ses maîtres : il se rend propres les talents différents qui les distinguent entre eux; persuadé que, si la naissance peut donner les grandes dispositions, c'est l'application toute seule qui fait les grands hommes.

(*Orais. fun. du prince de Conti.*)

EXPLOITS MILITAIRES.

La même grandeur d'âme l'accompagnait dans les périls. Et ici, que pourrais-je dire qui ne soit au-dessous de ce que vous avez vu la plupart? S'est-il trouvé dans une seule action où il ne se soit attiré les yeux de toute l'armée; et où, sans avoir eu l'honneur du commandement, il n'ait eu presque lui seul l'honneur de la victoire?

Rappelez ses premières campagnes; on croyait revoir le grand Condé dans sa vive et vaillante jeunesse.

A Courtray, où pour la première fois il montra un héros aux ennemis et à nos troupes.

A Luxembourg, où, à la tête des grenadiers, il monte à l'assaut d'un bastion l'épée à la main, et où, blessé d'un éclat de grenade, et échappé à mille autres coups, il fait craindre que la victoire ne nous coûte une vie si chère.

A Novigrade, où une escarmouche, engagée trop témérairement avec les Turcs, change de face à l'arrivée du prince, qui y vole; et plusieurs officiers d'un grand nom doivent à sa valeur, et aux périls qu'il court en cette occasion, la vie et la liberté, qu'une audace indiscrète leur avait fait mériter de perdre.

A Neuhausel, où, après avoir repoussé les infidèles jusque sur le bord du fossé, revenu tout couvert de poussière et de gloire, il court encore avec l'électeur de Bavière rétablir un ouvrage où les assiégés avaient mis le feu; et, par l'amitié que l'âge et les grandes qualités forment entre eux, il fait naître dès lors dans le cœur de ce prince ces premières dispositions d'attachement pour la France qui ont depuis paru; et où, si cet allié généreux et fidèle n'a pas eu pour lui les succès, il a eu du moins l'honneur de la constance, de la bonne foi, l'estime de la nation, l'amour des troupes, et l'affection du roi, qui toute seule vaut des succès, ou qui rassure du moins contre les pertes.

Enfin à Gran, où, à la tête du premier régiment de l'Empire, il arrête la première fureur du Turc, le pousse, le renverse, lui arrache la victoire, qu'il croyait déjà tenir, affronte mille fois la mort, qui paraît le respecter plus qu'il ne paraît la craindre; porte partout la terreur du sang de France, toujours fatal aux infidèles; fait déjà redouter aux Allemands, dans le bras qui les défend, celui qui va bientôt les vaincre; et montre de loin aux vœux des Polonais, témoins et admirateurs de ses actions, le héros digne d'être un jour placé sur leur trône.

A ces traits le reconnaissez-vous? Ce ne sont pourtant encore que les premiers essais de son courage. Ce nouveau David croissant va paraître de jour en jour au-dessus de sa valeur même.

Vous ne l'avez pas oublié, et le souvenir de ces deux mémorables journées où le prince de Conti parut si grand est encore trop récent et trop glorieux à la France, à la mémoire du maréchal de Luxembourg, à l'histoire de ce règne; trop honorable surtout au vaillant prince qui nous honore ici de sa présence, et qui en a partagé avec tant de distinction la gloire et les dangers; trop rap-

proché même tous les jours par la différence des événements, pour être effacé de votre esprit, puisqu'il ne le sera jamais de nos annales.

Que n'ai-je plus d'usage dans l'art de décrire des victoires et des batailles! ou plutôt pourquoi ce temple et ces autels m'avertissent-ils que mon ministère ne doit mettre ici dans ma bouche que des paroles de paix et de réconciliation !

Vous l'auriez vu à Steinkerque rappelant la victoire qui d'abord nous échappe, rétablissant partout ce que la première surprise nous a déjà fait perdre d'avantages ; prenant lui-même des mains d'un de nos officiers blessé le drapeau qu'il est hors d'état de porter ; rassemblant autour de lui ceux que sa présence rassure, ou que le danger de sa personne attire ; les exhortant, comme un autre Machabée, de ne pas flétrir par une fuite honteuse la gloire du nom français, jusque-là accoutumé à vaincre, et de mourir plutôt que de devoir la vie à une lâche retraite ; courant porter au milieu des ennemis, avec l'étendard de la France, le signal de la victoire ; au centre, à la droite, à la gauche, il est partout où la victoire est encore douteuse, et la victoire se déclare dès qu'il paraît ; éclairant le maréchal de Luxembourg même par la justesse de ses conseils et par la pénétration de ses vues ; enfin l'âme de ce général dans cette fameuse journée, comme ce général le fut lui-même de toute l'armée.

Tel et encore plus grand paraît-il peu de temps après à Nerwinde. L'ennemi retranché dans son camp comme dans un fort, mille foudres qui portent la mort partout, en défendent l'approche ; nos troupes déjà plusieurs fois repoussées, le soldat découragé ; le général, accoutumé à une victoire prompte, étonné de la voir balancer si longtemps aujourd'hui, court au prince de Conti : *Grand prince,* lui dit-il, *tout va manquer, et il n'y a que votre présence qui puisse faire tomber les difficultés.* Conti paraît : avec lui la confiance revient aux troupes ; la valeur de la nation reprend le dessus ; on le suit, rien ne résiste ; les retranchements sont forcés en plusieurs endroits ; ils ouvrent à Conti autant de voies à la victoire ; il charge jusqu'à six fois à la tête de six corps différents. L'ennemi, qui n'a plus de rempart que sa propre valeur, s'ébranle. Tout couvert de sang et de feu, Conti perce dans leurs rangs. La victoire qu'il tient déjà, un coup de sabre qu'il reçoit sur la tête

est sur le point de la lui ravir; et le téméraire qui porte le coup est puni à l'instant de son audace, et, percé de la main du prince, il expire à ses pieds. Enfin, soldat, général, à mesure que le besoin du service le demande, ses conseils commencent la victoire, et sa valeur l'achève.

(*Orais. fun. de M. le prince de Conti.*)

SUR L'ÉPISCOPAT.

Qu'est-ce que l'honneur de l'épiscopat, si l'on s'en tient à ce que la chair et le sang nous révèlent là-dessus, et si l'on en juge par la corruption et le relâchement de ces derniers temps? C'est un poste éminent qu'il est permis de souhaiter, auquel il est glorieux d'atteindre, et dont il est doux de jouir : c'est un titre pompeux, mais vide, qui retient tous les honneurs du sacerdoce, et qui en distribue aux autres les fatigues comme des faveurs : c'est une autorité tranquille qui, à l'ombre du faste qui l'environne, décide du travail de ceux qui portent le poids du jour et de la chaleur. Mais si l'on consulte le Père des lumières, et si nous remontons à ces siècles de ferveur et de pureté, c'était un poids redoutable et saint, qu'on ne désirait jamais sans témérité, dont on ne pouvait se charger soi-même sans profanation, sous lequel on devait gémir avec crainte et tremblement : c'était une servitude pénible qui, nous établissant sur tous, nous rendait redevables à tous; un ministère d'amour et d'humilité qui établissait le pasteur dépositaire et des miséricordes du Seigneur, et des misères du peuple. Siècles si honorables à la foi, sainte antiquité si connue en nos jours, et si peu imitée, temps heureux, où êtes-vous?

(*Orais. funèb. de M. de Villeroy.*)

MODESTIE SACERDOTALE.

Nos délassements même doivent avoir je ne sais quoi de décent, de réservé, de sérieux, qui n'y donne aucune atteinte. Je sais que l'esprit et le corps ont besoin de relâche; mais ces moments que nous donnons à la nature ne deviennent utiles et permis que lorsqu'ils nous disposent à nos devoirs, et nous en facilitent la pratique. Le repos n'est établi qu'afin de nous donner une nouvelle force

pour continuer la carrière : tous les délassements qui nous en éloignent, qui nous reculent, qui nous découragent, qui nous inspirent du dégoût pour nos fonctions, l'Église nous les interdit comme des indécences ou des crimes : la chasse, le jeu habituel, les sociétés de la table, les compagnies ou dangereuses ou suspectes : voilà ce que les règles de l'Église sur la modestie cléricale nous ont rigoureusement interdit ; ce ne sont pas là des délassements accordés au travail, ce sont des occupations indécentes qui le déshonorent et le rendent inutile. Car, outre l'immodestie inséparable d'une occupation aussi indécente pour un prêtre que la chasse, est-ce là un exercice convenable à la douceur et à la gravité de notre caractère? un prêtre, les armes à la main, ne respirant que le sang et le carnage, représente-t-il le divin pasteur occupé à conduire paisiblement son troupeau, ou le loup préparé à le dévorer et à le détruire? Les armes de notre milice, dit saint Paul, sont des armes spirituelles, destinées à combattre l'orgueil, l'avarice, la volupté, et toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu : la foi est notre bouclier : le zèle du salut des âmes, notre glaive ; voilà les armes que l'Église nous met en main en nous associant au sacerdoce. Or quelle indécence à un prêtre et à un pasteur, de déposer ces armes saintes, et de se revêtir des armes de la milice du siècle ! Il néglige son troupeau ; il ne daigne pas d'aller au secours de celles de ses brebis qui périssent ; et il court comme un insensé après des animaux : il s'attache à une proie vile, et il méprise la proie sainte d'une âme qu'il pourrait gagner à Jésus-Christ, et l'enlever à la puissance du démon. Mais, au sortir d'un exercice si tumultueux et sanguinaire, est-il plus en état de s'aller recueillir au pied des autels, d'aller immoler la victime de paix et de propitiation, d'offrir le sang mystique de l'Agneau, et de lever au ciel des mains pures, des mains qu'il vient de souiller tant de fois d'un sang profane? le recueillement, la gravité, le respect, la ferveur sainte, nécessaires aux fonctions, ne souffrent-elles pas de la dissipation bruyante qui les a précédées? ne porte-t-il pas jusqu'à l'autel saint, jusqu'au calme respectable du sanctuaire, cet air militaire et guerrier dont il vient de déposer les marques? Quelle vénération peuvent avoir les peuples pour un pasteur qu'on voit tenir en ses mains le signe et le gage de notre salut, le pain de vie, le sacrement de la paix et de la réconciliation, des mystères que les anges ne re-

gardent qu'en tremblant, et que la piété la plus recueillie ne saurait toucher avec assez de révérence, après avoir vu, il n'y a qu'un moment, ces mains destinées à des usages si divins, employées à manier des armes meurtrières, et dressées à porter la mort et la terreur à de vils animaux? (*Conférences, II.*)

DIGNITÉ DU SACERDOCE.

Une noble simplicité a mille fois plus de dignité aux yeux du monde même que tout le vain appareil d'une magnificence déplacée : il n'est rien de si bas que de vouloir se faire respecter par des endroits qui ne conviennent ni à notre état, ni à nos fonctions : jamais les ministres de l'Église n'ont été plus honorés que dans les siècles où ils parurent plus pauvres et plus modestes. Corneille, cet officier romain, tout Gentil qu'il est encore, se jette aux pieds du prince des apôtres : mais est-il ébloui de la pompe et de l'éclat qui l'environne ? il le trouve logé sur le bord de la mer, chez un ouvrier de la lie du peuple, sa parure, sa suite, tout répond à la pauvreté et à la simplicité de son logement : c'est la piété, c'est l'innocence, c'est je ne sais quoi de divin que la sainteté répand sur le visage de cet apôtre, qui fait sentir à Corneille la grandeur de cet homme et l'excellence de son ministère. Les honneurs que l'officier de la reine Candace rendit à Philippe, en le faisant monter dans son char, furent-ils fondés sur la pompe qui environnait ce ministre de Jésus-Christ ? L'homme de Dieu était à pied, portant dans la simplicité de son maintien la ressemblance d'un prophète ; et, à l'éclat céleste que la grâce répand sur son visage, cet officier le prend pour l'ange du Seigneur, envoyé pour l'instruire et lui montrer la voie du salut. Un saint Léon, accompagné de sa vertu et de la seule dignité de son sacerdoce ; un Benoît dans sa solitude, arrêtent-ils la fureur et les ravages de deux princes barbares, et les forcent-ils de respecter en eux la présence du Dieu dont ils sont animés, par la magnificence qui les environne, ou par la sainteté de leur vie et l'éminence de leurs vertus ? Non, soyons saints, et nous serons respectés : honorons notre ministère, et notre ministère nous honorera : ne nous conformons pas aux vaines pompes du monde, c'est le seul moyen de nous attirer sa vénération et ses hommages : le monde envie plus notre opulence qu'il ne l'honore : faisons-en

un saint usage, il n'enviera plus nos richesses, et il respectera notre charité. C'est connaître peu la sainteté de notre ministère, de se persuader qu'il y ait quelque autre chose que la vertu qui puisse le rendre respectable; mais c'est encore moins connaître le monde, de croire lui inspirer du respect pour la religion par les mêmes abus qui rendent ses ministres méprisables. Un Augustin vêtu simplement, ne se nourrissant que de simples légumes, et n'accordant qu'à l'hospitalité, dit Possidius, une nourriture plus délicate, c'est-à-dire, l'usage de la viande, quels honneurs ne reçut-il pas de son siècle! Le grand Basile ne portait jamais sur son corps que le même vêtement; et toutes les richesses, dit saint Grégoire de Nazianze, qu'on lui trouva après sa mort, se réduisirent à une croix: cependant Basile est l'oracle de l'Orient, respecté de tout l'univers, et des Césars eux-mêmes, dont il combattait les erreurs. Exupère, ce pasteur si respectable, pousse si loin, dit saint Jérôme, l'excès de son détachement et de ses largesses, qu'il est réduit à porter la divine Eucharistie dans un panier d'osier, et le sang de Jésus-Christ dans un vase de terre. O sainte magnificence! ô faste vraiment épiscopal, et digne d'un ministre de la croix! ô spectacle de charité mille fois plus digne du respect et des hommages des peuples, que tout le vain éclat d'un luxe profane! Je ne vous dis pas, Regardez et faites selon ce modèle; ces grands exemples ne sont plus de nos mœurs: mais je vous dis, Voyez si l'Église perdait quelque chose de sa majesté dans la simplicité et la frugalité de ses pasteurs illustres; et si la dignité de l'épiscopat fut jamais regardée avec plus de vénération que lorsqu'elle ne brilla que par la sainteté, l'humilité, et la pauvreté évangélique de ceux qui en étaient revêtus? (*Conférences, I.*)

ESPRIT DU MONDE.

Notre vie est une vie pleine de l'esprit du monde, et vide de l'esprit de Dieu; non-seulement parce que notre vie n'est pas intérieure et recueillie, mais encore parce que c'est l'esprit du monde qui en forme les désirs, qui en conduit les affections, qui en règle les jugements, qui en produit les vues, qui en anime toutes les démarches. Sur toutes les choses qui nous environnent, sur tous les événements qui nous frappent, sur tous les objets qui nous in-

téressent, nous pensons comme le monde, nous jugeons comme le monde, nous sentons comme le monde, nous agissons comme le monde. Les afflictions nous rebutent, les prospérités nous élèvent, les mépris nous révoltent, les honneurs nous flattent. Ceux qui réussissent dans le monde, nous les appelons heureux; ceux qui échouent nous paraissent dignes d'être plaints. Nous envions la fortune ou la faveur de nos supérieurs; nous souffrons impatiemment celle de nos égaux; nous regardons avec mépris la condition de ceux que la nature nous assujettit. Les talents que le monde admire, nous les admirons dans les autres; nous nous les souhaitons à nous-mêmes : la valeur, la réputation, la naissance, les agréments du corps et de l'esprit, nous les envions, s'ils nous manquent; nous nous en applaudissons, si nous les avons : enfin nos vues, nos jugements, nos maximes, nos désirs, nos espérances, sont toutes mondaines. Il se peut faire que nous parlions du monde avec mépris; mais dans le détail de la conduite, nos vues, nos jugements, nos affections sont toujours mondaines. Il se peut faire même que nous y mêlions quelques sentiments chrétiens; qu'en certaines occasions nous ayons des vues conformes à celles de la foi; que sur certains événements nos dispositions soient chrétiennes et spirituelles : mais ce ne sont là que des étincelles de foi, pour ainsi dire, qui nous échappent; que des intervalles de grâce qui n'interrompent que pour un instant le cours de nos dispositions mondaines. Ce qui domine dans la conduite, ce qui fait comme le corps de toute notre vie, ce que nous sommes, même indépendamment de nos réflexions, et lorsque nous agissons naturellement; en un mot, le principe constant et comme universel de tous nos sentiments intérieurs et de toutes nos démarches extérieures, c'est l'esprit du monde; nous n'avons qu'à sonder notre cœur pour en convenir. Or l'esprit de Dieu n'est point où règne l'esprit du monde : il nous pousse peut-être, il nous excite, il nous inspire de saints désirs, il réveille notre peu de foi; mais il ne règne pas dans notre cœur : il heurte à la porte, mais nous ne l'avons pas encore reçu : il laisse tomber sur notre âme quelques étincelles de son feu divin; mais il n'y est pas encore venu lui-même.

L'esprit du monde est un esprit de souplesse et de ménagement. Comme l'amour-propre en est le principe, il ne cherche la vérité qu'autant que la vérité lui peut plaire; il ne se déclare pour la piété

qu'autant que la piété trouve des partisans favorables; il ne se fait honneur de la vertu que dans les lieux où la vertu l'honore. Et voilà l'esprit qui nous régit et qui nous gouverne; un esprit de timidité et de complaisance : on craint d'être à Dieu, et, dans toutes les occasions où il s'agit de se déclarer pour lui, on mollit et on se ménage; et dès qu'il faut s'exposer pour sa gloire à la dérision et à la censure des hommes, on recule, et on se fait de sa lâcheté une fausse prudence; et dès qu'il est question de déplaire pour ne pas manquer au devoir, on en croit la transgression légitime; et la première chose qu'on examine dans les démarches que Dieu demande de nous, c'est si le monde y donnera son suffrage; et pour ne pas perdre l'estime du monde, on paraît encore mondain, on parle son langage, on applaudit à ses maximes, on s'assujettit à ses usages; et pour éviter même d'être ennuyeux, on entre dans ses plaisirs : on est de ses dissipations, on participe peut-être à ses crimes. (*Mystères.*)

ORAISON FUNÈBRE DE LOUIS LE GRAND.

Dieu seul est grand [1], mes frères, et dans ces derniers moments surtout, où il préside à la mort des rois de la terre : plus leur gloire et leur puissance ont éclaté, plus, en s'évanouissant alors, elles rendent hommage à sa grandeur suprême : Dieu paraît tout ce qu'il est, et l'homme n'est plus rien de tout ce qu'il croyait être.

Heureux le prince dont le cœur ne s'est point élevé au milieu de ses prospérités et de sa gloire; qui, semblable à Salomon, n'a pas attendu que toute sa grandeur expirât avec lui au lit de la mort, pour avouer qu'elle n'était que vanité et affliction d'es-

[1] Représentons-nous Massillon dans la chaire, prêt à faire l'oraison funèbre de Louis XIV, jetant d'abord les yeux autour de lui, les fixant quelque temps sur cette pompe lugubre et imposante qui suit les rois jusque dans ces asiles de mort, où il n'y a que des cercueils et des cendres, les baissant ensuite un moment avec l'air de la méditation, puis les relevant vers le ciel, et prononçant ces mots d'une voix ferme et grave : *Dieu seul est grand, mes frères!* Quel exorde renfermé dans une seule parole accompagnée de cette action! Comme elle devient sublime par le spectacle qui entoure l'orateur! Comme ce seul mot anéantit tout ce qui n'est pas Dieu! (LA HARPE.)

prit, et qui s'est humilié, sous la main de Dieu, dans le temps même que l'adulation semblait le mettre au-dessus de l'homme!

Oui, mes frères, la grandeur et les victoires du roi que nous pleurons ont été autrefois assez publiées: la magnificence des éloges a égalé celle des événements: les hommes ont tout dit, il y a longtemps, en parlant de sa gloire. Que nous reste-t-il ici, que d'en parler pour notre instruction?

Ce roi, la terreur de ses voisins, l'étonnement de l'univers, le père des rois; plus grand que tous ses ancêtres, plus magnifique que Salomon dans toute sa gloire, a reconnu comme lui que tout était vanité. Le monde a été ébloui de l'éclat qui l'environnait; ses ennemis ont envié sa puissance; les étrangers sont venus des îles les plus éloignées baisser les yeux devant la gloire de sa majesté; ses sujets lui ont presque dressé des autels; et le prestige qui se formait autour de lui n'a pu le séduire lui-même.

Vous l'aviez rempli, ô mon Dieu! de la crainte de votre nom; vous l'aviez écrit sur le livre éternel, dans la succession des saints rois qui devaient gouverner vos peuples; vous l'aviez revêtu de grandeur et de magnificence. Mais ce n'était pas assez; il fallait encore qu'il fût marqué du caractère propre de vos élus: vous avez récompensé sa foi par des tribulations et par des disgrâces. L'usage chrétien des prospérités peut nous donner droit au royaume des cieux; mais il n'y a que l'affliction et la violence qui nous l'assurent.

Voyons-nous des mêmes yeux, mes frères, la vicissitude des choses humaines? Sans remonter aux siècles de nos pères, quelles leçons Dieu n'a-t-il pas données au nôtre? Nous avons vu toute la race royale presque éteinte; les princes, l'espérance et l'appui du trône, moissonnés à la fleur de leur âge; l'époux et l'épouse auguste, au milieu de leurs plus beaux jours, enfermés dans le même cercueil, et les cendres de l'enfant suivre tristement et augmenter l'appareil lugubre de leurs funérailles; le roi, qui avait passé d'une minorité orageuse au règne le plus glorieux dont il soit parlé dans nos histoires, retomber de cette gloire dans des malheurs presque supérieurs à ses anciennes prospérités, se relever encore plus grand de toutes ces pertes, et survivre à tant d'événements divers pour rendre gloire à Dieu, et s'affermir dans la foi des biens immuables.

Ces grands objets passent devant nos yeux comme des scènes fabuleuses : le cœur se prête pour un moment au spectacle ; l'attendrissement finit avec la représentation, et il semble que Dieu n'opère ici-bas tant de révolutions que pour se jouer dans l'univers, et nous amuser plutôt que nous instruire.

Ajoutons donc les paroles de la foi à cette triste cérémonie, qui sans cela nous prêcherait en vain : racontons, non les merveilles d'un règne que les hommes ont déjà tant exalté, mais les merveilles de Dieu sur le roi qui nous est ôté. Rappelons ici ses vertus plutôt que ses victoires ; montrons-le plus grand encore au lit de la mort qu'il ne l'était autrefois sur son trône, dans les jours de sa gloire. N'ôtons les louanges à la vanité que pour les rendre à la grâce. Et quoiqu'il ait été grand et par l'éclat inouï de son règne, et par les sentiments héroïques de sa piété, deux réflexions sur lesquelles va rouler ce devoir de religion que nous rendons à la mémoire de très-haut, très-puissant, et très-excellent prince Louis XIV du nom, roi de France et de Navarre, ne parlons de la gloire et de la grandeur de son règne que pour en montrer les écueils et le néant qu'il a connus ; et de sa piété, que pour en proposer et immortaliser les exemples.

Louis se trouva seul, jeune, paisible, absolu, puissant, à la tête d'une nation belliqueuse, maître du cœur de ses sujets et du plus florissant royaume du monde, avide de gloire, environné des vieux chefs, dont les exploits passés semblaient lui reprocher le repos où il les laissait encore.

Qu'il est difficile, quand on peut tout, de se défier qu'on peut aussi trop entreprendre !

Les succès justifient bientôt nos entreprises. La Flandre est d'abord revendiquée comme le patrimoine de Thérèse ; et tandis que les manifestes éclaircissent notre droit, nos victoires le décident.

La Hollande, ce boulevard que nous avions élevé nous-mêmes contre l'Espagne, tombe sous nos coups : ces villes, devant lesquelles l'intrépidité espagnole avait tant de fois échoué, n'ont plus de murs à l'épreuve de la bravoure française, et Louis est sur le point de renverser en une campagne l'ouvrage lent et pénible de la valeur et de la politique d'un siècle entier.

Déjà le feu de la guerre s'allume dans toute l'Europe : le nom-

bre de nos victoires augmente celui de nos ennemis ; et plus nos ennemis augmentent, plus nos victoires se multiplient. L'Escaut, le Rhin, le Pô, le Ther, n'opposent qu'une faible digue à la rapidité de nos conquêtes. Toute l'Europe se ligue, et ses forces réunies ne servent qu'à montrer la supériorité des nôtres ; les mauvais succès irritent nos ennemis sans les désarmer ; leurs défaites, qui doivent finir la guerre, l'éternisent ; tant de sang déjà répandu nourrit les haines, loin de les éteindre ; les traités de paix ne sont que comme l'appareil d'une nouvelle guerre. Munster, Nimègue, Ryswick, où toute la sagesse de l'Europe assemblée promettait de si beaux jours, ne forment que des éclairs qui annoncent de nouveaux orages : les situations changent, et nos prospérités continuent. La monarchie n'avait pas encore vu des jours si brillants : elle s'était relevée autrefois de ses malheurs ; elle a pensé périr et écrouler sous le poids de sa propre gloire.

La terre toute seule ne semblait pas même suffire à nos triomphes : la mer encore gémissait sous le nombre et sous la grandeur énorme de nos navires. Nos flottes, qui suffisaient à peine, sous les derniers règnes, pour mettre nos côtes à couvert de l'insulte des pirates, portaient partout au loin la terreur et la victoire. Les ennemis, attaqués jusque dans leurs ports, avaient paru céder à l'étendard de la France l'empire des deux mers. La Sicile, la Manche, les îles du nouveau monde, avaient vu leurs ondes rougies par les défaites les plus sanglantes. Et l'Afrique même, encore fière d'avoir vu autrefois échouer sur ses côtes la valeur de saint Louis et toute la puissance de Charles-Quint, ne trouvant plus d'asile sous ses remparts foudroyés, avait été obligée de venir s'humilier, et d'en chercher un au pied du trône de Louis.

Nous nous élevions de tant de prospérités, et nous ne savions pas que l'orgueil des empires est toujours le premier signal de leur décadence.

Telle fut la grandeur de Louis dans la guerre. Jamais la France n'avait mis sur pied des armées si formidables ; jamais l'art militaire, c'est-à-dire l'art funeste d'apprendre aux hommes à s'exterminer les uns les autres, n'avait été poussé si loin ; jamais tant de généraux fameux ; et, pour ne parler que de ces premiers temps, un Condé, dont le premier coup d'œil décidait toujours de la victoire ; un Turenne, qui, plus tardif en apparence, n'en était que

plus sûr du succès; un Créqui, plus grand le jour de sa défaite que dans les jours de ses triomphes; un Luxembourg, qui semblait se jouer de la victoire; et tant d'autres venus depuis, que nos annales mettront un jour parmi les Guesclins et les Dunois de notre siècle.

Mais, hélas! triste souvenir de nos victoires, que nous rappelez-vous? Monuments superbes, élevés au milieu de nos places publiques pour en immortaliser la mémoire, que rappellerez-vous à nos neveux, lorsqu'ils vous demanderont, comme autrefois les Israélites, ce que signifient vos masses pompeuses et énormes? *Quando interrogaverint vos filii vestri, dicentes : Quid sibi volunt isti lapides*[1]? Vous leur rappellerez un siècle entier d'horreur et de carnage; l'élite de la noblesse française précipitée dans le tombeau; tant de maisons anciennes éteintes; tant de mères point consolées, qui pleurent encore sur leurs enfants; nos campagnes désertes, et, au lieu des trésors qu'elles renferment dans leur sein, n'offrant plus que des ronces au petit nombre des laboureurs forcés de les négliger; nos villes désolées; nos peuples épuisés; les arts à la fin sans émulation; le commerce languissant : vous leur rappellerez nos pertes plutôt que nos conquêtes, *Quando interrogaverint vos filii vestri, dicentes : Quid sibi volunt isti lapides?* Vous leur rappellerez tant de lieux saints profanés; tant de dissolutions capables d'attirer la colère du ciel sur les plus justes entreprises; le feu, le sang, le blasphème, l'abomination, et toutes les horreurs qu'enfante la guerre : vous leur rappellerez nos crimes plutôt que nos victoires : *Quando interrogaverint vos filii vestri; dicentes : Quid sibi volunt isti lapides?*

O fléau de Dieu! ô guerre! cesserez-vous enfin de ravager l'héritage de Jésus-Christ? O glaive du Seigneur! levé depuis longtemps sur les peuples et sur les nations, ne vous reposerez-vous pas encore? *O mucro Domini! usquequo non quiesces?* Vos vengeances, ô mon Dieu! ne sont-elles pas encore accomplies? N'auriez-vous encore donné qu'une fausse paix à la terre? L'innocence de l'auguste enfant que vous venez d'établir sur la nation, ne désarme-t-elle pas votre bras plus que nos iniquités ne l'irritent? Regardez-le du haut du ciel, et n'exercez plus sur nous des châtiments qui n'ont servi jusqu'ici qu'à multiplier nos crimes : *O*

[1] Jos. c. 4, v. 6.

mucro Domini! usquequo non quiesces? Ingredere in vaginam tuam, refrigerare, et sile.

Un si long cours de prospérités inouïes, qui devait un jour nous coûter si cher, éleva bientôt le royaume à un point de gloire et de magnificence où les siècles passés ne l'avaient pas encore vu. La France devint comme le spectacle pompeux de toute l'Europe. Que de maisons royales s'élevèrent, demeure superbe de Louis, où toutes les merveilles de l'Asie et de l'Italie rassemblées, semblaient venir rendre hommage à sa grandeur! Paris, comme Rome triomphante, s'embellissait des dépouilles des nations. La cour, à l'exemple du souverain, plus brillante et plus magnifique que jamais, se piqua d'effacer l'éclat des cours étrangères. La ville, l'imitatrice éternelle de la cour, en copia le faste. Les provinces à l'envi marchèrent de loin sur les traces de la ville. La simplicité des anciennes mœurs changea : il ne resta plus de vestiges de la modestie de nos pères que dans leurs vieux et respectables portraits, qui, en ornant les murs de nos palais, nous en reprochaient tout bas la magnificence. Le luxe, toujours le précurseur de l'indigence, en corrompant les mœurs, tarit la source de nos biens; la misère même qu'il avait enfantée ne put le modérer : la perpétuelle inconstance des ornements fut un des attributs de la nation; la bizarrerie devint un goût; nos voisins même, à qui notre faste nous rendait si odieux, ne laissèrent pas d'en venir chercher chez nous le modèle; et, après les avoir épuisés par nos victoires, nous sûmes encore les corrompre par nos exemples.

Cependant, chaque jour embellissait le règne de Louis. La navigation, plus florissante que sous les règnes précédents, étendit notre commerce dans toutes les parties du monde connu. Des hommes habiles furent envoyés vers les côtes les plus éloignées de l'un et de l'autre hémisphère, pour prendre des points fixes et en perfectionner les connaissances. Un édifice célèbre [1] s'éleva hors de nos murs, où, en observant le cours des astres et toute la magnificence des cieux, on marque au pilote des routes certaines sur la vaste étendue de l'Océan, et on apprend au philosophe à s'humilier sous la majesté immense de l'Auteur de l'univers. Nos flottes, aidées de ces secours, nous apportaient tous les ans, comme celles de Salomon, les richesses du nouveau monde. Hé-

[1] L'Observatoire.

las! ces nations insulaires et simples nous envoyaient leur or et leur argent, et nous leur portions peut-être en échange, au lieu de la foi, nos dérèglements et nos vices.

Le commerce, si étendu au dehors, fut facilité au dedans par des ouvrages dignes de la grandeur des Romains. Des rivières, malgré les terres et les collines qui les séparaient, virent réunir leurs eaux, et porter au pied des murs de la capitale le tribut et les richesses diverses de chaque province. Les deux mers qui entourent et qui enrichissent ce vaste royaume se donnèrent pour ainsi dire la main; et un canal miraculeux, par la hardiesse et les travaux incompréhensibles de l'entreprise, rapprocha ce que la nature avait séparé par des espaces immenses.

Il était réservé à Louis d'achever ce que les siècles précédents de la monarchie n'auraient même osé souhaiter; c'était le règne des prodiges : nos pères ne les avaient pas même imaginés, et nos neveux n'en verront jamais de semblables; mais, plus heureux que nous, ils verront peut-être le règne de la paix, de la frugalité, et de l'innocence. Qu'ils n'arrivent jamais au comble frivole de notre gloire, plutôt que de l'acheter au prix des vices et des malheurs où elle nous a précipités!

Il est vrai que les soins de Louis, pour augmenter l'éclat et le bon ordre du royaume, ne se proposaient point de bornes. La ville régnante, l'abord de toutes les nations, et qui rassemble le choix comme le rebut de nos provinces, vit ce nombre prodigieux d'habitants si différents de mœurs, d'intérêts, de pays, vivre comme un seul homme. La police y ôta au crime la sûreté que la confusion et la multitude lui avaient jusque-là donnée. Au milieu de ce chaos régnèrent l'ordre et la paix, et, dans ce concours innombrable d'hommes si inconnus les uns aux autres, nul presque ne fut inconnu à la vigilance du magistrat.

Le royaume entier changea de face comme la capitale : la justice eut des lois fixes; et le bon droit ne dépendit plus ou du caprice du juge, ou du crédit de la partie; des règlements utiles, et qui deviendront la jurisprudence de tous les règnes à venir, furent publiés; l'étude du droit français et du droit public se ranima; des sénateurs célèbres, et dont les noms formeront un jour la tradition des grands hommes qui embelliront l'histoire de la magistrature, ornèrent nos tribunaux; l'éloquence et la science

des lois et des maximes brillèrent dans le barreau, et la tribune du sénat principal devint aussi célèbre par la majesté des plaidoyers publics, que l'avait été, sous les Hortense et sous les Cicéron, celle de Rome.

A quel point de perfection les sciences et les arts ne furent-ils pas portés? Vous en serez les monuments éternels, écoles fameuses rassemblées autour du trône, et qui en assurez plus l'éclat et la majesté que les soixante vaillants qui environnaient le trône de Salomon [1]! l'émulation y forma le goût; les récompenses augmentèrent l'émulation; le mérite, qui se multipliait, multiplia les récompenses.

Quels hommes et quels ouvrages vois-je sortir à la fois de ces assemblées savantes? des Phidias, des Apelles, des Platons, des Sophocles, des Plautes, des Démosthènes, des Horaces; des hommes et des ouvrages, au goût desquels le goût des âges futurs de la monarchie se rappellera toujours? Je vois revivre le siècle d'Auguste, et les temps les plus polis et les plus cultivés de la Grèce. Il fallait que tout fût marqué au coin de l'immortalité sous le règne de Louis, et que les époques des lettres y fussent aussi célèbres que celles des victoires.

La France a retenti longtemps de ces pompeux éloges, et nous nous sommes comme rassasiés là-dessus de nos propres louanges. Mais, le dirai-je ici? en ajoutant à la science, nous avons ajouté au travail et à la malice; les arts, en flattant la curiosité, ont enfanté la mollesse; le théâtre plus florissant, mais toujours le triste fruit de l'abondance, de l'oisiveté, et de la corruption, on a donné du ridicule au vice sans corriger les mœurs, ou a corrompu les mœurs en rendant le vice plus aimable; la poésie, en nous rappelant tout le sel et tous les agréments des anciens, nous en a rappelé les séductions et la licence : la philosophie a paru perdre du côté de la simplicité de la foi ce qu'elle acquérait de plus sur les connaissances de la nature : l'éloquence, toujours flatteuse dans les monarchies, s'est affadie par des adulations dangereuses aux meilleurs princes; enfin, la science même de la religion, plus exacte et plus approfondie, et d'où devaient naître la paix et la vérité, a dégénéré en vaines subtilités, et éternisé les disputes. O siècle si vanté! *votre ignominie s'est donc multiplice*

[1] Cant. c. 3, v. 7.

avec votre gloire[1]! mais la gloire appartenait à Louis, et l'abus qu'on en a fait a été notre seul ouvrage. Ainsi éclatait au loin la grandeur et la réputation de la France, tandis qu'au dedans elle s'affaiblissait par ses propres avantages.

Je ne rappelle ici qu'une partie des merveilles dont vous avez été témoins. Tout ce qui fait la grandeur des empires se trouvait réuni autour de Louis. Des ministres sages et habiles, ressource des peuples et des rois; nos frontières reculées, et qui semblaient éloigner de nous la guerre pour toujours; des forteresses maccessibles élevées de toutes parts, et qui paraissaient plus destinées à menacer les États voisins qu'à mettre nos États à couvert; l'Espagne, forcée de nous céder, par un acte solennel, la préséance qu'elle nous avait jusque-là disputée; Rome même désavouer, par un monument public, le droit des gens violé, et l'outrage fait à une couronne de qui elle tient sa splendeur et la vaste étendue de son patrimoine : enfin, le souverain lui-même d'une république florissante, descendre de son trône d'où ses prédécesseurs n'étaient pas encore descendus, quitter ses citoyens et sa patrie, et venir mettre les marques fastueuses de sa dignité aux pieds de Louis, pour fléchir sa clémence.

Grands événements qui nous attiraient la jalousie bien plus que l'admiration de l'Europe! Et des événements qui font tant de jaloux peuvent bien embellir l'histoire d'un règne, mais ils n'assurent jamais le bonheur d'un État.

Que manquait-il, dans ces temps heureux, à la gloire de Louis? Arbitre de la paix et de la guerre; maître de l'Europe; formant presque avec la même autorité les décisions des cours étrangères que celles de ses propres conseils; trouvant dans l'amour de ses sujets des ressources qui, en tarissant leurs biens, ne pouvaient épuiser leur zèle; conservant sur les princes issus de son sang, signalés par mille victoires, un pouvoir aussi absolu que sur le reste de ses sujets; voyant autour de son trône les enfants de ses enfants, le père d'une nombreuse postérité, le patriarche, pour ainsi dire, de la famille royale, et élevant tout à la fois sous ses yeux les successeurs des trois règnes suivants. Jamais la succession royale n'avait paru plus affermie. Nous voyions croître au pied du trône les rois de nos enfants et de nos neveux. Hélas! ô

[1] OSÉE, c. 4, v. 7.

peine en reste-t-il un pour nous-mêmes, et il n'est demeuré qu'une étincelle dans Israël. Mais ne hâtons pas ces tristes images, que la constance de Louis doit nous ramener dans la suite de ce discours.

Que ces jours de deuil paraissaient loin de nous en ce jour brillant où nous donnions des rois à nos voisins, et où l'Espagne même, qui depuis si longtemps usurpait une de nos couronnes, vint mettre toutes les siennes sur la tête d'un des petits-fils de Louis!

Ce fut ce grand jour qu'il parut, comme un nouveau Charlemagne, établissant ses enfants souverains dans l'Europe; voyant son trône environné de rois sortis de son sang, réunissant encore une fois, sous la race auguste des Francs, les peuples et les nations; faisant mouvoir du fond de son palais les ressorts de tant de royaumes; et devenu le centre et le lien de deux vastes monarchies, dont les intérêts avaient semblé jusque-là aussi incompatibles que les humeurs.

Jour mémorable! il est vrai, vous ne serez écrit sur nos fastes qu'avec le sang de tant de Français que vous avez fait verser : les malheurs que vous prépariez nous ont rendu cette gloire triste et amère : vos dons éclatants, en flattant notre vanité, ont humilié et pensé renverser notre puissance. L'Espagne ennemie n'avait pu nous nuire : l'Espagne alliée nous a accablés : nos disgrâces seront éternellement gravées autour de la couronne qu'elle a mise sur la tête d'un de nos princes. Mais si la Castille a vu notre joie modérée par nos pertes, elle ne verra jamais notre estime pour sa valeur et sa fidélité, et notre reconnaissance pour son choix, affaiblie.

J'avoue, mes frères, que la gloire des événements qui embellit un règne est souvent étrangère au souverain : les rois ne sont grands que par les vertus qui leur sont propres : leurs succès les plus éclatants peuvent ne couvrir que des qualités fort obscures, et prouver qu'ils sont bien servis, plutôt que dignes de commander.

Mais ici nous ne craignons pas de dépouiller Louis de tout cet éclat qui l'environnait, et de vous le montrer lui-même. Quelle sagesse et quel usage des affaires! L'Europe redoutait la supériorité de ses conseils autant que celle de ses armes : ses ministres étudiaient sous lui l'art de gouverner; sa longue expérience mûrissait leur jeunesse, et assurait leurs lumières; les négociations, conduites par l'habileté, réussissaient toujours par le secret. Quel

bonheur la réputation seule du gouvernement ne promettait-elle pas à la France, si nous eussions su nous contenter de la gloire et de la sagesse? Tous les rois voisins qui, en naissant, avaient trouvé Louis déjà vieilli sur le trône, se fussent regardés comme les enfants et les pupilles d'un si grand roi : il n'eût pas été leur vainqueur; *mais il était assez grand pour mépriser les triomphes*[1]; et il eût été leur tuteur et leur père.

De ce fonds de sagesse sortait la majesté répandue sur sa personne; la vie la plus privée ne le vit jamais un moment oublier la gravité et les bienséances de la dignité royale; jamais roi ne sut mieux que lui soutenir le caractère majestueux de la souveraineté. Quelle grandeur, quand les ministres des rois venaient au pied de son trône! quelle précision dans ses paroles! quelle majesté dans ses réponses! nous les recueillions comme les maximes de la sagesse; jaloux que son silence nous dérobât trop souvent des trésors qui étaient à nous; et, s'il m'est permis de le dire, qu'il ménageât trop ses paroles à des sujets qui lui prodiguaient leur sang et leur tendresse.

Cependant, vous le savez, cette majesté n'avait rien de farouche : un abord charmant, quand il voulait se laisser approcher; un art d'assaisonner les grâces, qui touchait plus que les grâces mêmes; une politesse de discours qui trouvait toujours à placer ce qu'on aimait le plus à entendre. Nous en sortions transportés, et nous regrettions des moments que sa solitude et ses occupations rendaient tous les jours plus rares. Nation fidèle, nous aimons de tout temps à voir nos rois, et les rois gagnent toujours à se montrer à une nation qui les aime.

Et quel roi y aurait plus gagné que Louis? Vous pouvez le dire ici à ma place, anciens et illustres sujets occupés autour de sa personne. Au milieu de vous ce n'était plus ce grand roi, la terreur de l'Europe, et dont nos yeux pouvaient à peine soutenir la majesté; c'était un maître humain, facile, bienfaisant, affable : l'éclat qui l'environnait le dérobait à nos regards; nous ne voyions que sa gloire, et vous voyiez toutes ses vertus.

Un fonds d'honneur, de droiture, de probité, de vérités, qualités si essentielles aux rois, et si rares pourtant même parmi les

[1] Jam Cæsar tantus erat, ut posset triumphos contemnere. FLOR.

autres hommes : un ami fidèle ; un époux, malgré les faiblesses qui partagèrent son cœur, toujours respectueux pour la vertu de Thérèse ; condamnant, pour ainsi dire, par ses égards pour elle, l'injustice de ses engagements, et renouant par l'estime un lien affaibli par les passions ; un père tendre, plus grand dans cette histoire domestique, qui ne passera peut-être point à nos neveux, que dans les événements éclatants de son règne, que les histoires publiques conserveront à la postérité.

Louis porta en naissant un fonds de religion et de crainte de Dieu, que les égarements même de l'âge ne purent jamais effacer. Le sang de saint Louis et de tant de rois chrétiens qui coulait dans ses veines ; le souvenir encore tout récent d'un père juste ; les exemples d'une mère pieuse ; les instructions du prélat irréprehensible qui présidait à son éducation ; d'heureuses inclinations, encore plus sûres que les instructions et les exemples : tout paraissait le destiner à la vertu comme au trône.

Mais, hélas ! qu'est-ce que la jeunesse des rois ? une saison périlleuse, où les passions commencent à jouir de la même autorité que le souverain, et à monter avec lui sur le trône. Et que pouvait attendre Louis, surtout dans ce premier âge ? L'homme le mieux fait de sa cour, tout brillant d'agréments et de gloire ; maître de tout vouloir, et ne voulant rien en vain ; voyant naître tous les jours sous ses pas des plaisirs nouveaux qui attendaient à peine ses désirs ; ne rencontrant autour de lui que des regards toujours trop instruits à plaire, et qui paraissaient tous réunis et conjurés pour plaire à lui seul ; environné d'apologistes des passions, qui soufflaient encore le feu de la volupté, et qui cherchaient à effacer ses premières impressions de vertu, en donnant des titres d'honneur à la licence ; au milieu d'une cour polie, où la mollesse et le plaisir ont trouvé de tout temps le secret de s'allier, et même d'aller de pair avec la valeur et le courage ; et enfin, dans un siècle où le sexe, peu content d'oublier sa propre pudeur, semble même défier ce qui peut en rester encore dans ceux à qui il veut plaire.

Et cependant, de l'exemple du prince, quel déluge de maux dans le peuple ! Ses mœurs forment bientôt les mœurs publiques : l'imitation, toujours sûre de plaire et d'attirer des grâces, réconcilie l'ambition avec la volupté : les plaisirs, d'ordinaire gênés par

les vues de la fortune, en facilitent les avenues, et en deviennent la plus sûre route : des écrivains profanes vendent leur plume à l'iniquité, et chantent des passions que le respect tout seul aurait dû ensevelir dans un éternel silence : de nouveaux spectacles s'élèvent pour en faire des leçons publiques; tout devient la passion du souverain.

O rois des peuples, dit l'Esprit de Dieu! vous qui, assis sur votre trône, voyez avec tant de complaisance à vos pieds la multitude des nations, c'est à vous que j'adresse ces paroles : *Ad vos, o reges, sunt hi sermones mei*[1]. Souvenez-vous que la puissance vous a été donnée d'en haut, que l'usage en doit être saint, comme l'origine en est sainte; qu'un jugement très-dur est préparé à ceux qui sont établis pour commander aux autres, et qu'à l'étendue de l'autorité l'abondance du châtiment est presque toujours réservée.

Mais ici les miséricordes éternelles préparées à Louis commencent à se manifester. Dieu le prépare de loin à la vertu, en armant les premiers traits de son autorité contre les vices. L'usage barbare des duels, ancien reste de la férocité de nos premiers conquérants, que la religion et la politesse qu'elle met dans les mœurs n'avaient pu depuis modérer, que tant de rois avaient vainement condamné, et qui avait coûté tant de sang à la nation, fut aboli; et Louis consacra le commencement de son règne par une action qui assure le repos et la tranquillité de tous les règnes à venir.

Dès la première démarche que Louis eut faite dans la voie de Dieu, il y marcha toujours d'un pas égal et majestueux. Un jour instruisait l'autre jour, et une nuit donnait des leçons semblables à l'autre nuit. L'histoire de sa piété est l'histoire d'une de ses journées; et hors les événements inattendus, qui montraient en lui de nouvelles vertus, la vertu du premier jour fut celle du reste de sa vie.

Soins immenses du gouvernement, dont il portait presque tout seul le poids, vous n'interrompîtes jamais l'exactitude de ses devoirs religieux : jamais la vie de la cour, toujours inégale, parce qu'elle est oiseuse, ne dérangea la respectable uniformité de sa conduite; et dans un lieu où le caprice et le loisir sont si ingénieux à varier les jours et les moments, Louis seul était le point fixe où tous les jours et tous les moments se trouvaient les mêmes; vertu

[1] Sap. c. 6, v. 3, 4, 5, 10.

rare, dans les princes surtout, que rien ne contraint, et en qui l'inconstance de l'imagination est sans cesse réveillée par le choix et la multiplicité des ressources.

La piété et la bonne foi des dispositions répondait à l'exactitude des devoirs. Quelle profonde religion au pied des autels! Avec quel respect venait-il courber devant la gloire du sanctuaire cette tête qui portait pour ainsi dire l'univers, et que l'âge, la majesté, les victoires, rendaient encore moins auguste que la piété! Quelle terreur en approchant des mystères saints, et de cette viande céleste, qui fait les délices des rois! Quelle attention à la parole de vie! et, malgré les dégoûts et les censures d'une cour éclairée et difficile, quel respect pour la sainte liberté du ministère et pour les défauts mêmes du ministre! « Il nous en a dit assez pour nous « corriger, » répondait-il à ceux de sa cour qui paraissaient mécontents de l'instruction. Quelle tendresse de conscience! quelle horreur pour les plus légères transgressions! Tout le bien qui lui fut montré, il l'aima; et s'il n'accomplit pas toute justice, c'est qu'elle ne lui fut pas toute connue. C'est la destinée des meilleurs rois; c'est le malheur du rang plutôt que le vice de la personne.

Mais l'épreuve la moins équivoque d'une vertu solide, c'est l'adversité. Et quels coups, ô mon Dieu! ne préparîtes-vous pas à sa constance! Ce grand roi, que la victoire avait suivi dès le berceau, et qui comptait ses prospérités par les jours de son règne : ce roi, dont les entreprises toutes seules annonçaient toujours le succès, et qui jusque là, n'ayant jamais trouvé d'obstacle, n'avait eu qu'à se défier de ses propres désirs; ce roi, dont tant d'éloges et de trophées publics avaient immortalisé les conquêtes, et qui n'avait jamais eu à craindre que les écueils qui naissent du sein même de la louange et de la gloire; ce roi, si longtemps maître des événements, les voit, par une révolution subite, tous tournés contre lui. Les ennemis prennent notre place : ils n'ont qu'à se montrer, la victoire se montre avec eux; leurs propres succès les étonnent; la valeur de nos troupes a semblé passer dans leur camp; le nombre prodigieux de nos armées en facilite la déroute; la diversité des lieux ne fait que diversifier nos malheurs; tant de champs fameux de nos victoires sont surpris de servir de théâtre à nos défaites; le peuple est consterné; la capitale est menacée; la misère et la mortalité semblent se joindre aux ennemis : tous les

maux paraissent réunis sur nous ; et Dieu, qui nous en préparait les ressources, ne nous les montrait pas encore : Denain et Landrecies étaient encore cachés dans les conseils éternels. Cependant notre cause était juste : mais l'avait-elle toujours été ? Et que sais-je, si nos dernières défaites n'expiaient pas l'équité douteuse ou l'orgueil inévitable de nos anciennes victoires?

Louis le reconnut ; il le dit : « J'avais autrefois entrepris la « guerre légèrement, et Dieu avait semblé me favoriser ; je la « fais pour soutenir les droits légitimes de mon petit-fils à la cou- « ronne d'Espagne, et il m'abandonne ; il me préparait cette puni- « tion que j'ai méritée. » Il s'humilia sous la main qui s'appesantissait sur lui ; sa foi ôta même à ses malheurs la nouvelle amertume que le long usage des prospérités leur donne toujours ; sa grande âme ne parut point émue : au milieu de la tristesse et de l'abattement de la cour, la sérénité seule de son auguste front rassurait les frayeurs publiques. Il regarda les châtiments du ciel comme la peine de l'abus qu'il avait fait de ses faveurs passées : il répara, par la plénitude de sa soumission, ce qui pouvait avoir manqué autrefois à sa reconnaissance. Il s'était peut-être attribué la gloire des événements ; Dieu la lui ôte, pour lui donner celle de la soumission et de la constance.

Mais le temps des épreuves n'est pas encore fini. Vous l'avez frappé dans son peuple, ô mon Dieu ! comme David ; vous le frappez encore comme lui dans ses enfants : il vous avait sacrifié sa gloire, et vous voulez encore le sacrifice de sa tendresse.

Que vois-je ici ! et quel spectacle attendrissant même pour nos neveux, quand ils en liront l'histoire ! Dieu répand la désolation et la mort sur toute la maison royale. Que de têtes augustes frappées ! que d'appuis du trône renversés ! Le jugement commence par le premier-né ; sa bonté nous promettait des jours heureux ; et nous répandîmes ici nos prières et nos larmes sur ces cendres chères et augustes. Mais il nous restait encore de quoi nous consoler. Elles n'étaient pas encore essuyées nos larmes, et une princesse aimable [1], qui délassait Louis des soins de la royauté, est enlevée, dans la plus belle saison de son âge, aux charmes de la vie, à l'espérance d'une couronne, et à la tendresse des peuples qu'elle commençait à regarder et à aimer comme ses sujets. Vos

[1] Adélaïde de Savoie.

vengeances, ô mon Dieu! se préparent encore de nouvelles victimes; ses derniers soupirs soufflent la douleur et la mort dans le cœur de son royal époux [1]. Les cendres du jeune prince se hâtent de s'unir à celles de son épouse; il ne lui survit que les moments rapides qu'il faut pour sentir qu'il l'a perdue; et nous perdons avec lui les espérances de sagesse et de piété qui devaient faire revivre le règne des meilleurs rois, et les anciens jours de paix et d'innocence.

Arrêtez, grand Dieu! montrerez-vous encore votre colère et votre puissance contre l'enfant qui vient de naître? voulez-vous tarir la source de la race royale? et le sang de Charlemagne et de saint Louis, qui ont tant combattu pour la gloire de votre nom, est-il devenu pour vous comme le sang d'Achab, et de tant de rois impies dont vous exterminiez toute la postérité?

Le glaive est encore levé, mes frères; Dieu est sourd à nos larmes, à la tendresse et à la piété de Louis. Cette fleur naissante, et dont les premiers jours étaient si brillants, est moissonnée [2]; et si la cruelle mort se contente de menacer celui qui est encore attaché à la mamelle [3], ce reste précieux que Dieu voulait nous sauver de tant de pertes, ce n'est que pour finir cette triste et sanglante scène, par nous enlever le seul des trois princes [4] qui nous restait encore pour présider à son enfance, et le conduire ou l'affermir sur le trône.

Au milieu des débris lugubres de son auguste maison, Louis demeure ferme dans la foi. Dieu souffle sa nombreuse postérité, et en un instant elle est effacée, comme les caractères tracés sur le sable. De tous les princes qui l'environnaient, et qui formaient comme la gloire et les rayons de sa couronne, il ne reste qu'une faible étincelle, sur le point même alors de s'éteindre. Mais le fonds de sa foi ne peut être épuisé par ses malheurs : il espère, comme Abraham, que le seul enfant de la promesse ne périra point; il adore celui qui dispose des sceptres et des couronnes, et voit peut-être dans ces pertes domestiques la miséricorde qui expie et

[1] Le duc de Bourgogne.

[2] Mort du duc de Bretagne, frère aîné de Louis XV, arrivée encore peu de jours après.

[3] Le roi Louis XV fut alors à l'extrémité.

[4] Mort du duc de Berri, oncle du roi Louis XV.

qui achève d'effacer du livre des justices du Seigneur ses anciennes passions étrangères.

Non, mes frères, la source du véritable héroïsme et de l'élévation des sentiments est dans la foi : le monde n'a jamais fait que de faux héros ; et la mort, qui nous montre toujours tels que nous sommes, découvre enfin en eux, ou une faiblesse de timidité qui les déshonore, ou une ostentation de fermeté, encore plus faible et plus méprisable que leur frayeur, parce qu'elle est plus fausse.

Louis meurt en roi, en héros, en saint. Un soudain dépérissement ébranle d'abord les fondements, ce semble inaltérables, d'une santé que l'âge, les afflictions, et les soins laborieux d'un long règne, avaient jusque-là respectée. Il avait vécu au delà de l'âge de nos rois ; et elle nous promettait encore une vie au delà du cours ordinaire de celle des autres hommes : il avait vu naître nos pères, et il semble que nous comptions que c'était à nos neveux à le voir mourir. Tout ce qui nous flatte nous paraît toujours devoir être éternel.

Mais Dieu, dont le règne seul ne finit point, et qui avait déjà empreint au dedans de lui les caractères ineffaçables de la mort, les cachait encore aux lumières de l'art, et aux vaines espérances d'une cour que l'excellence du tempérament rassurait encore. Mais enfin le secret de Dieu se déclare ; la mort, cachée au dedans, laisse voir au dehors des signes toujours trop infaillibles qui l'annoncent : on ne peut plus la méconnaître ; sa lenteur augmente encore les horreurs de l'appareil. Louis seul la voit d'un œil tranquille. Au milieu des sanglots de ses anciens et fidèles serviteurs, de la consternation des princes et des grands, des larmes de toute sa cour, Louis trouve dans la foi une paix, une fermeté, une grandeur d'âme que le monde n'a pas encore donnée. « Pourquoi « pleurez-vous, » dit-il à un des siens, que les larmes abondantes d'une douleur moins circonspecte lui font remarquer ; « aviez-vous « cru que les rois étaient immortels ? »

Ce monarque, environné de tant de gloire, et qui voyait autour de lui tant d'objets si capables de réveiller ou ses désirs, ou sa tendresse, ne jette pas même un œil de regret sur la vie ; il ne lui reste pas même ces incertitudes qui montrent encore la vie au mourant, et qui mêlent du moins aux tristes saisissements de la crainte les douceurs de l'espérance. Il sait que son heure est ve-

nue, et qu'il n'y a plus de ressources; et il conserve, dans le lit de sa douleur, cette majesté, cette sérénité, qu'on lui avait vue autrefois aux jours de ses prospérités sur son trône; il règle les affaires de l'État, qui ne le regardent déjà plus, avec le même soin et la même tranquillité que s'il commençait seulement à régner: et la vue sûre et prochaine de la mort ne lui donne pas ce dégoût et cette horreur de penser à ce qu'on va quitter, qui est plutôt un désespoir secret de le perdre qu'une marque que l'on ne l'aime plus. Les sacrements des mourants n'ont pas autour de lui cet air sombre et lugubre qui d'ordinaire les accompagne; ce sont des mystères de paix et de magnificence. Et ce n'est pas ici un de ces moments rapides et uniques où la vertu se rappelle tout entière, et trouve dans la courte durée de l'effroi du spectacle la ressource de sa fermeté; les jours vides et les nuits laborieuses se prolongent, et l'intrépidité de sa vertu semble croître et s'affermir sur les débris de son corps terrestre. Qu'on est grand, quand on l'est par la foi!

La vue fixe et assurée de la mort, soutenue durant plusieurs jours sans faiblesse, mais avec religion; sans philosophie, mais avec une majestueuse fermeté; ne voulant exciter ni l'attendrissement, ni l'admiration des spectateurs; ne cherchant ni à les intéresser à sa perte par ses regrets, ni à s'attirer leurs éloges par sa constance; plus grand mille fois que s'il eût affecté de le paraître. Accourez à ce spectacle, censeurs frivoles et éternels de sa vertu, et qui aviez traité peut-être sa piété de faiblesse, et voyez si la vanité toute seule ne se ferait pas honneur de tout ce que la grâce opère de grand en Louis dans ces derniers moments! Mais la vanité n'a jamais eu que le masque de la grandeur; c'est la grâce qui en a la vérité.

Il assemble autour de son lit, comme un autre David mourant, chargé d'années, de victoires et de vertus, les princes de son auguste sang et les grands de l'État. Avec quelle dignité soutient-il le spectacle de leur désolation et de leurs larmes! Il leur rappelle, comme David, leurs anciens services: il leur recommande l'union, la bonne intelligence, si rares sous un prince enfant; les intérêts de la monarchie, dont ils sont l'ornement et le plus ferme soutien; il leur demande pour son fils Salomon et pour la faiblesse de son âge, le même zèle, la même fidélité qui les avait toujours

si fort distingués sous son règne. Jamais il n'a paru plus véritablement roi : c'est qu'il l'était déjà dans le ciel ; et que le règne du juste est encore plus grand et plus glorieux que celui des rois de la terre.

Enfin le jeune Salomon, l'auguste enfant est appelé. Louis offre au Dieu de ses ancêtres ce reste précieux de sa maison royale ; cet enfant sauvé du débris qui lui rappelle la perte encore récente de tant de princes, et que ses prières et sa piété ont sans doute conservé à la France. Il demande pour lui à Dieu, comme David pour son fils Salomon, un cœur fidèle à sa loi, tendre pour ses peuples, zélé pour ses autels et pour la gloire de son nom : *Salomoni quoque filio meo da cor perfectum, ut custodiat mandata tua* [1]. Il lui laisse, pour dernières instructions, comme un héritage encore plus cher que sa couronne, les maximes de la piété et de la sagesse. « Mon fils, lui dit-il, vous allez être un grand roi ; mais souvenez-« vous que tout votre bonheur dépendra d'être soumis à Dieu, et « du soin que vous aurez de soulager vos peuples. Evitez la guerre ; « ne suivez pas là-dessus mes exemples : soyez un prince pacifi-« que ; craignez Dieu, et soulagez vos sujets. » Il lève les mains au ciel, comme les patriarches au lit de la mort, et répand sur cet enfant, avec ses vœux et ses bénédictions, des larmes qui échappent à sa tendresse, ou à la joie qu'il a d'aller posséder le royaume de l'éternité qui lui est préparé.

BÉNÉDICTION DES DRAPEAUX DU RÉGIMENT DE CATINAT.

Ce n'est pas pour vous rappeler ici des idées de feu et de sang, et par le souvenir de vos victoires passées vous animer à de nouvelles, que je viens, dans le sanctuaire de la paix, mêler un discours évangélique à une cérémonie sainte. La parole dont j'ai l'honneur d'être le ministre est une parole de réconciliation et de vie, destinée à réunir les Grecs et les Barbares ; à faire habiter ensemble, selon l'expression d'un prophète, les lions, les aigles et les agneaux ; à rassembler sous un même chef toute langue, toute tribu et toute nation ; à calmer les passions des princes et des peuples, confondre leurs intérêts, anéantir leurs jalousies,

[1] I. Par. 29, 17.

borner leur ambition, inspirer les mêmes désirs à ceux qui doivent avoir la même espérance; et si elle propose quelquefois des guerres et des combats, ce sont des guerres qui se terminent toutes dans le cœur, et des combats de la grâce.

D'ailleurs, je me souviens que je parle sous l'autel même de l'Agneau qui est venu pacifier le ciel et la terre; dans un temple consacré au chef d'une légion sainte qui sut préférer le culte de Jésus-Christ à celui des statues de l'empereur, et laisser fièrement les aigles de l'empire pour suivre l'étendard de la croix; et enfin, que je parle à une troupe illustre qui ne connaît les périls que pour les affronter, que mille actions distinguent plus que le nom du fameux général qu'elle a l'honneur d'avoir à sa tête, et le mérite de celui qui la commande; et qui attend plutôt de moi des leçons de piété que de valeur, et des avis pour faire la guerre saintement, que des exhortations pour la bien faire.

Souffrez donc, messieurs, que, laissant là le corps, pour ainsi dire, et le dehors de cette cérémonie, je vous en développe l'esprit; que, sans approfondir ce qu'elle a d'antique et de curieux, je m'arrête à ce qu'elle peut avoir d'utile; et que, loin de vous entretenir de la gloire des armes, et du cas que tous les peuples en ont toujours fait, je vous parle des périls de cet état, et des moyens d'y acquérir une gloire immortelle et solide.

Pourquoi croyez-vous en effet que les nations les plus barbares aient toutes eu une espèce de religion militaire, et que le culte se soit toujours trouvé mêlé parmi les armes? Pourquoi croyez-vous que les Romains fussent si jaloux de mettre leurs aigles et leurs dieux à la tête de leurs légions, et que les autres peuples affectassent de prendre ce qu'il y avait de plus sacré dans leurs superstitions, et en traçassent les figures et les symboles sur leurs étendards, sinon pour empêcher que le tumulte et l'agition des guerres ne fît oublier ce qu'on doit aux dieux qui y président, et afin qu'à force de les avoir sans cesse devant les yeux, on fût comme dans une heureuse impuissance de les perdre de vue? Pourquoi croyez-vous que les Israélites, dans leurs marches et dans leurs combats, fussent toujours précédés du serpent d'airain; que Constantin, devenu la conquête de la croix, fît élever ce signal de toutes les nations au milieu de ses armées; que nos rois, dans leurs entreprises contre les infidèles, allassent recevoir l'étendard sacré

au pied des autels; et qu'enfin encore aujourd'hui l'Église consacre par des prières de paix et de charité ces signes déplorables de la guerre et de la dissension; sinon pour vous faire souvenir que la guerre même est une manière de culte religieux; que c'est le Dieu des armées qui préside aux victoires et aux batailles; que les conquérants ne sont bien souvent entre ses mains que des instruments de colère, dont il se sert pour châtier les péchés des peuples; qu'il n'est point de véritable valeur que celle qui prend sa source dans la religion et dans la piété; et qu'après tout, les guerres et les révolutions des États ne sont que des jeux aux yeux de Dieu, et un changement de scène dans l'univers; que lui seul ne change point, et seul a de quoi fixer les agitations et les désirs insatiables du cœur humain?

Il est vrai, messieurs, que la piété, si pénible même dans les cloîtres où tout l'inspire, si rare dans le siècle où les devoirs communs de la religion la soutiennent, trouve, dans les dissipations et la licence des armes, des obstacles et des écueils où les plus belles espérances de l'éducation, les plus heureux présages du naturel, les plus tendres précautions de la grâce, viennent tous les jours tristement échouer.

Mais pour vous, messieurs, qui, au milieu des périls et des fureurs de la guerre, pouvez tous les jours dire, comme David, que vous n'êtes séparés que d'un seul degré de la mort : *Uno tantum gradu ego morsque dividimur* (1 Reg. xx, 3); vous qui ne devez compter sur la vie que comme sur un trésor que vous tenez exposé sur un grand chemin; qui touchez tous les moments à l'éternité, et qui ne tenez au monde et à ses plaisirs que par le plus faible de tous les liens : ah! qu'est-ce qui peut vous rassurer lorsque vous vous livrez à des passions d'ignominie? et de quel espoir pouvez-vous vous amuser vous-mêmes? Est-ce ces moments que vous accordez à la religion sur le point d'un combat, qui flattent votre espérance? est-ce la prière et les bénédictions d'un ministre? Mais vous, qui êtes de bonne foi, quelle est alors, je vous prie, la situation de votre cœur? Vous est-il jamais arrivé de repasser, en pareille occasion, dans l'amertume de votre cœur, toutes les années de votre vie? Avez-vous jamais pensé, dans ces circonstances, à offrir au Seigneur un cœur contrit et humilié, et à invoquer ses miséricordes sur les misères de votre âme? La gloire,

le devoir, le péril, vous ne voyez que cela. Les retours sur la conscience sont alors moins de saison que jamais; on éloigne même ces pensées, comme dangereuses à la valeur; on redouble les plaisirs et les excès, pour faire diversion et s'empêcher soi-même de s'en occuper; et l'on passe, hélas! presque toujours du crime et de la débauche à la mort. Horrible destinée, ô mon Dieu! et si commune cependant aux personnes à qui je parle! Vous le savez, mes frères, et mille fois dans la fureur des combats vous avez vu disparaître en un instant les compagnons de vos excès : vous les avez vus ne mettre presque qu'un intervalle entre une impiété et le dernier soupir, et un coup fatal venir les enlever à vos côtés dans le temps même peut-être qu'ils faisaient encore avec vous des projets de crime.

Eh! si, dans cette action où vous ne dûtes votre délivrance qu'à un prodige, et dont vous-mêmes crûtes ne jamais sortir, le glaive de la mort vous eût frappés, quelle eût été, mon frère, votre destinée? quelle âme auriez-vous présentée au tribunal de Jésus-Christ? quel monstre d'ordures, de blasphèmes, de vengeances? N'êtes-vous pas effrayé de vous représenter alors sous la foudre d'un Dieu vengeur, tremblant devant sa face, et les abîmes éternels ouverts à vos pieds? Sa main toute-puissante vous délivra; il vous couvrit de son bouclier; son ange détourna lui-même les coups qui, en décidant de votre vie, auraient décidé de votre éternité : et quel usage en avez-vous fait depuis? quelle reconnaissance envers votre libérateur? quel hommage lui avez-vous fait d'un corps que vous tenez doublement de lui? vous l'avez fait servir à l'iniquité; et d'un membre de Jésus-Christ, vous en avez fait un instrument de honte et d'infamie. Ah! vous avez bien su mettre le danger que vous courûtes alors à profit pour votre fortune; mais avez-vous su le mettre à profit pour votre salut? vous l'avez fait valoir auprès du prince, mais en a-t-il été question auprès de Dieu? vous en êtes monté d'un degré dans le service, et vous voilà toujours le même dans la milice de Jésus-Christ. Craignez, craignez que ce moment fatal ne revienne, que le Seigneur ne vous livre enfin à votre propre destinée, qu'il ne vous traite comme l'impie Achab, et qu'un coup parti de sa main invisible n'aille, à la première occasion, terminer enfin vos iniquités et commencer ses vengeances.

Que votre sort est à plaindre, messieurs! La voie des armes, où les engagements de la naissance et le service du prince vous appellent, est, à la vérité, brillante aux yeux des sens; c'est le seul chemin de la gloire, c'est le seul poste digne d'un homme qui porte un nom; mais en matière de salut, de toutes les voies c'est la plus terrible. Voilà les périls, voici les moyens de les éviter.

Je sais que l'ambition est comme inévitable à un homme de guerre; que l'Évangile, qui fait un vice de cette passion, ne saurait prévaloir contre l'usage qui l'a érigée en vertu; et qu'en fait de mérite militaire, qui ne sent pas ces nobles mouvements qui nous font aspirer aux grands postes, ne sent pas aussi ceux qui nous font oser de grandes actions. Mais, outre que le désir de voir vos services récompensés, s'il est modéré, si seul il n'absorbe pas le cœur tout entier, s'il ne vous porte pas à vous frayer des routes d'iniquité pour parvenir à vos fins et établir votre fortune sur les ruines de celle d'autrui; outre, dis-je, que ce désir environné de toutes ces précautions n'a rien dont la morale chrétienne puisse être blessée, qu'a-t-il, en vous offrant les espérances humaines, de si séduisant qu'il puisse l'emporter sur l'espoir des chrétiens et les promesses de la foi? Des postes, des honneurs, des distinctions, un nom dans l'univers? Mais quelle foule de concurrents faut-il percer pour en venir là! que de circonstances faut-il assortir, qui ne se trouvent presque jamais ensemble! Et d'ailleurs est-ce le mérite qui décide toujours de la fortune? Le prince est éclairé, je le sais; mais peut-il tout voir de ses yeux? Combien de vertus obscures et négligées! combien de services oubliés ou dissimulés! et d'autre part, combien de favoris de la fortune, sortis tout à coup du néant, vont de plain-pied saisir les premiers postes! et de là quelle source de désagréments et de dégoûts! On se voit passer sur le corps par des subalternes, gens qu'on a vus naître dans le service, et qui n'en savent pas encore assez même pour obéir, tandis qu'on se sent soi-même sur le penchant de l'âge, et qu'on ne rapporte de ses longs services qu'un corps usé, des affaires domestiques désespérées, et la gloire d'avoir toujours fait la guerre à ses frais. Eh! qu'entend-on autre chose parmi vous, que des réflexions sur l'abus des prétentions et des espérances? Vous-mêmes, qui m'écoutez, quelle est là-dessus votre situation? Et cependant on sacrifie l'éternité à des chimères; on

se flatte toujours qu'on sera du nombre des heureux ; et on ne s'aperçoit pas que la Providence ne semble laisser au hasard et au caprice des hommes le partage des postes et des emplois, que pour nous faire regarder avec des yeux chrétiens les titres et les honneurs, et nous faire rapporter au Roi du ciel, aux yeux de qui rien n'échappe, et qui nous tiendra compte de nos plus petits soins, des services que nous rendons aux rois de la terre, qui souvent, ou ne peuvent les voir, ou ne sauraient les récompenser.

Hélas! messieurs, que sont les hommes sur la terre? des personnages de théâtre. Tout y roule sur le faux ; ce n'est partout que représentation, et tout ce qu'on y voit de plus pompeux et de mieux établi n'est l'affaire que d'une scène. Qui ne le dit tous les jours dans le siècle? Une fatale révolution, une rapidité que rien n'arrête, entraîne tout dans les abîmes de l'éternité : les siècles, les générations, les empires, tout va se perdre dans ce gouffre ; tout y entre, et rien n'en sort. Nos ancêtres nous en ont frayé le chemin, et nous allons le frayer dans un moment à ceux qui viennent après nous. Ainsi les âges se renouvellent ; ainsi la figure du monde change sans cesse ; ainsi les morts et les vivants se succèdent et se remplacent continuellement. Rien ne demeure, tout s'use, tout s'éteint. Dieu seul est toujours le même, et ses années ne finissent point. Le torrent des âges et des siècles coule devant ses yeux ; et il voit avec un air de vengeance et de fureur de faibles mortels, dans le temps même qu'ils sont entraînés par le cours fatal, l'insulter en passant, profiter de ce seul moment pour déshonorer son nom, et tomber, au sortir de là, entre les mains éternelles de sa colère et de sa justice.

Mais cette réputation de valeur, si essentielle à votre état, comment l'ajuster, me direz-vous, avec la douceur et l'humilité chrétienne? Mais qu'est-ce que la valeur, messieurs? est-ce une fierté de tempérament, un caprice de cœur, une fougue qui ne soit que dans le sang, une avidité mal entendue de gloire, un emportement de mauvais goût, une petitesse d'esprit qui se fait des dangers de gaieté de cœur, seulement pour avoir la gloire d'en être sorti? Quel siècle fut jamais plus corrigé là-dessus que le nôtre? Quel est le goût des honnêtes gens sur ce qui fait la véritable valeur? La sagesse, la circonspection, la maturité n'y entrent-elles pour rien? Quel a été le caractère des grands hommes que vous avez

vus dans ce siècle à la tête de nos armées, et dont les noms vous sont encore si chers? Les Turenne, les Condé, les Créqui, par quelle voie sont-ils montés à ce dernier point de gloire et de réputation au delà duquel il est défendu de prétendre? Le sage et vaillant général à qui cette province doit sa sûreté, et le reste du royaume sa paix et son abondance, lui dont vous recevez les ordres de plus près comme de votre propre chef, et sous le nom et les étendards de qui vous avez l'honneur de combattre, s'est-il frayé un chemin à l'élévation où le choix du prince et le bonheur de l'État l'ont placé, par une valeur indiscrète? et la sagesse, qui est comme née avec lui, a-t-elle jamais rien gâté ou à son mérite ou à sa fortune?

Mais c'est que nous nous faisons de fausses idées des choses. La valeur, lorsqu'elle n'est pas à sa place, n'est plus une vertu; et cette noble ardeur qui, au milieu des combats, est générosité et grandeur d'âme, n'est plus, hors de là, que rusticité, jeunesse de cœur, ou défaut d'esprit. Mais quelle idée, me direz-vous encore, a-t-on, dans les troupes, d'un homme qui passe pour avoir quelque commerce avec la dévotion? Eh quoi! Seigneur, il y aurait donc de la gloire à servir les rois de la terre; et ce serait bassesse et lâcheté que de vous être fidèle! Et qu'y avait-il autrefois, dans les armées des empereurs païens de plus intrépide dans les périls que les soldats chrétiens? Cependant, messieurs, c'étaient des gens qui, au milieu de la licence des troupes, avaient leurs heures marquées pour la prière, passaient quelquefois les nuits à bénir tous ensemble le Seigneur, et qui, au sortir d'une action, savaient fort bien courir à l'échafaud, et y répandre sans murmure leur sang pour la défense de la foi.

Il est vrai qu'on ne doit pas exiger de vous cette piété craintive et tendre, ni toute l'attention et la ferveur des personnes retirées, qui, libres de tout engagement avec le monde, ne s'occupent que du soin des choses du Seigneur. Mais cette droiture d'âme, ce noble respect pour votre Dieu, ce fonds solide de foi et de religion, cette exactitude de si bon goût aux devoirs essentiels du christianisme, cette probité inaltérable et si chère à l'estime des honnêtes gens, cette supériorité d'esprit et de cœur qui fait mépriser la licence et les excès, comme peu dignes même de la raison; qui

peut vous dispenser de l'avoir? et au jugement de qui est-il honteux d'en être accusé?

Enfin, les Moïse, les Josué, les David, les Ézéchias, ont été de grands hommes de guerre et de grands saints, des héros du siècle et de la religon. Les siecles chrétiens ont eu leurs Constantins et leurs Théodoses, terribles à la tête de leurs armées, humbles et religieux au pied des autels. Nous vivons sous un prince qui, n'ayant plus rien à souhaiter du côté de la gloire, a cru que la piété devait en être comme le dernier trait; qui, tous les jours, va humilier sous le joug de Jésus-Christ une tête chargée des marques de sa grandeur et de ses victoires, et qui, dans le temps que tout retentit de son nom et du bruit de ses conquêtes, sait répandre son âme devant le Seigneur, et gémir en secret sur le malheur des peuples, et les tristes suites d'une guerre si glorieuse pour lui aux yeux de l'univers.

Répandez donc, ô Dieu des armées, sous un prince si religieux, des esprits de foi et de piété sur ces guerriers armés pour sa querelle! Bénissez vous-même ces étendards sacrés; laissez-y des traces de sainteté, qui, au milieu des combats, aillent aider la foi des mourants et réveiller l'ardeur de ceux qui combattent; faites-en des signes assurés de la victoire : couvrez, couvrez de votre aile cette troupe illustre qui vous les offre dans ce temple; détournez avec votre main tous les traits de l'ennemi : servez-lui de bouclier dans les divers événements de la guerre; environnez-la de votre force; mettez à sa tête cet ange redoutable dont vous vous servites autrefois pour exterminer les Assyriens; faites-la toujours précéder de la victoire et de la mort; répandez sur ses ennemis des esprits de terreur et de vertige, et faites sentir sa valeur aux nations jalouses de notre gloire.

Mais non, Seigneur, pacifiez plutôt les empires et les royaumes; apaisez les esprits des princes et des peuples; laissez-vous toucher au pitoyable spectacle que les guerres offrent à vos yeux. Que les cris et les plaintes des peuples montent jusqu'à vous; que la désolation des villes et des provinces aille attendrir votre clémence; que le péril et la perte de tant d'âmes désarment votre bras, depuis si longtemps levé sur nous; que tant de profanations que les armes traînent toujours après soi, vous fassent enfin jeter des yeux de

pitié sur votre Église. Écoutez les gémissements des justes, qui, touchés des calamités d'Israël, vous disent tous les jours avec le Prophète : Seigneur, nous avons attendu la paix, et ce bien n'est pas encore venu : nous croyions toucher au temps de consolation, et voilà encore des troubles.

Ce sont vos iniquités, chrétiens, souffrez que je vous le dise en finissant, qui ont attiré sur nous ces fléaux du ciel. Les guerres, les maladies, les autres calamités dont nous sommes frappés, sont des marques sûres de la colère de Dieu sur nos déréglements. En vain nous gémissons sur les malheurs du temps et sur l'accablement de nos familles. Eh! gémissons sur nous-mêmes : apaisons le Seigneur par le changement de nos mœurs; rétablissons la paix de Jésus-Christ dans nos cœurs, calmons nos passions et nos ennemis domestiques : et nous verrons bientôt l'Europe calmée, les ennemis de la France apaisés, la paix rétablie partout, et un repos éternel succéder à celui d'ici-bas. *Ainsi soit-il.*

SUR L'ACADÉMIE FRANÇAISE, ET SUR LE GOUT.

J'augure trop favorablement des règnes futurs de la monarchie, pour soupçonner même qu'ils se refroidissent jamais sur l'utilité de votre établissement; ce tribunal, élevé pour perpétuer parmi nous le goût et la politesse, est un secours qui avait manqué aux siècles les plus polis de Rome et d'Athènes; aussi ne se sauvèrent-ils pas longtemps de la fausse éloquence et du mauvais goût, et on les vit bientôt retomber presque dans la même barbarie d'où tant d'ouvrages fameux les avaient tirés.

Mais le cardinal de Richelieu, à qui il était donné de penser au-dessus des autres hommes, sut ménager à son siècle un secours si nécessaire : il comprit que l'inconstance de la nation avait besoin d'un frein, et que le goût n'aurait pas chez nous une destinée plus invariable que les usages, s'il n'établissait des juges pour le fixer.

Repassez sur les règnes qui précédèrent la naissance de l'Académie; la naïveté du langage suppléait, je l'avoue, dans un petit nombre d'auteurs, à la pureté du style, au choix et à l'arrangement des matières; et toutes les beautés dont notre langue s'est depuis enrichie n'ont pu encore effacer les grâces de leur ancienne simplicité.

Mais, en général, quel faux goût d'éloquence! les astres en fournissaient toujours les traits les plus hardis et les plus lumineux; et l'orateur croyait ramper, si du premier pas il ne se perdait dans les nues; une érudition entassée sans choix décidait de la beauté et du mérite des éloges; et pour louer son héros avec succès, il fallait presque avoir trouvé le secret de ne point parler de lui.

La chaire semblait disputer, ou de bouffonnerie avec le théâtre, ou de sécheresse avec l'école; et le prédicateur croyait avoir rempli le ministère le plus sérieux de la religion, quand il avait déshonoré la majesté de la parole sainte en y mêlant, ou des termes barbares qu'on n'entendait pas, ou des plaisanteries qu'on n'aurait pas dû entendre.

Le barreau n'était presque plus qu'un étalage de citations étrangères à la cause; et les plaidoyers finis, les juges étaient bien plus instruits et plus en état de prononcer sur le mérite des orateurs que sur le droit des parties.

Le goût manquait partout : la poésie elle-même, malgré ses Marot et ses Regnier, marchait encore sans règles et au hasard; les grâces de ces deux auteurs appartiennent à la nature, qui est de tous les siècles, plutôt qu'au leur; et le chaos où Ronsard, qui ne put imiter l'un ni devenir le modèle de l'autre, la replongea, montre que leurs ouvrages ne furent que comme d'heureux intervalles qui échappèrent à un siècle malade et généralement gâté.

Je ne parle pas du grand Malherbe : il avait vécu avec vos premiers fondateurs; il vous appartenait d'avance; c'était l'aurore qui annonçait le jour.

Ce jour, cet heureux jour s'éleva enfin : l'Académie parut; le chaos se débrouilla; la nature étala toutes ses beautés, et tout prit une nouvelle forme.

La France ne vit plus rien qu'elle dût envier aux meilleurs siècles de l'antiquité : le théâtre, la satire, la poésie lyrique, la fable, l'histoire, l'éloquence, la philosophie, le style épistolaire, les traités de piété jusque-là informes, les traductions nobles et hardies, eurent parmi vous leurs héros : dans tous les genres, on vit sortir de votre sein des hommes uniques, dont Rome et la Grèce se seraient fait honneur.

La chaire elle-même rougit de ce comique indécent, ou de ces

ornements bizarres et pompeux dont elle s'était jusque-là parée ; et substitua l'instruction à une pompe vide et déplacée, la raison aux fausses lueurs, et l'Évangile à l'imagination. Partout le vrai prit la place du faux.

Notre langue, devenue plus aimable à mesure qu'elle devenait plus pure, sembla nous réconcilier avec toute l'Europe, dans le temps même que nos victoires l'armaient contre nous : un Français ne se trouvait étranger nulle part ; son langage était le langage de toutes les cours ; et nos ennemis, ne pouvant vaincre comme nous, voulaient du moins parler comme nous.

La politesse du langage nous amena celle des mœurs : le goût qui régnait dans les ouvrages d'esprit entra dans les bienséances de la vie civile, et nos manières, comme nos ouvrages, servirent de modèle aux étrangers.

Le goût est l'arbitre et la règle des bienséances et des mœurs, comme de l'éloquence ; c'est un dépôt public qui vous est confié, à la garde duquel on ne peut trop veiller : dès que le faux, le mauvais et l'indécent sont applaudis dans les ouvrages d'esprit, ils le sont bientôt dans les mœurs publiques : tout change et se corrompt avec le goût : les bienséances de l'éloquence et celles des mœurs se donnent, pour ainsi dire, la main : Rome elle-même vit bientôt ses mœurs reprendre leur première barbarie, et se corrompre sous les empereurs, où la pureté du langage et le goût du bon siècle commença à s'altérer ; et la France aurait sans doute la même destinée, si l'Académie, dépositaire des bienséances et de la pureté du goût, ne nous répondait aussi de celles des mœurs pour nos neveux.

Votre gloire est donc devenue la gloire et l'intérêt public de la nation : le destin de la France paraît attaché au vôtre. Ses prospérités ont pu éprouver des revers, et en éprouveront peut-être encore : le sort de la guerre pourra changer encore pour elle ; mais le sort des lettres ne changera plus : les âges à venir pourront la voir plus ou moins victorieuse ; mais, tant que votre tribunal sera élevé, ils la verront toujours également polie.

(Discours de réception à l'Académie française.)

BX
1756
M33P28
1866

Massillon, Jean Baptiste
Petit carême

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 10 02 03 014 3